

LES PARDAILLAN

Michel Zévaco



Les Pardaillan

Michel Zévaco

Publication: 1907
Catégorie(s): Fiction, Littérature sentimentale, Historique, Moderne (<1799)
Source: http://www.ebooksgratuits.com

A Propos Zévaco:

Zévaco s’installe à Paris à sa sortie de l’armée, en 1888. Il devient journaliste, puis secrétaire de rédaction à L’Egalité que dirige le socialiste révolutionnaire Jules Roques. Il se présente sans succès aux élections législatives de 1889 pour la Ligue socialiste de Roques: il fait à cette époque connaissance avec Louise Michel et croise également Aristide Bruant et Séverine. Il fera plusieurs séjours à la prison Sainte-Pélagie pour des articles libertaires, en pleine période d’attentats anarchistes. Il est condamné le 6 octobre 1892 par la cour d'assise de la Seine pour avoir déclaré dans une réunion publique à Paris : « Les bourgeois nous tuent par la faim ; volons, tuons, dynamitons, tous les moyens sont bons pour nous débarrasser de cette pourriture » Il abandonne le journalisme politique en 1900, après avoir tenté de défendre Alfred Dreyfus. En même temps, son retour vers le roman feuilleton avec Borgia! en 1900, publié dans le journal de Jean Jaurès La Petite République socialiste est couronné de succès. Zévaco écrit plus de 1 400 feuilletons (dont, à partir de 1903, les 262 de La Fausta, qui met en scène le chevalier de Pardaillan) pour le journal de Jaurès, jusqu’à décembre 1905, époque à laquelle il passe au Matin, dont il devient le feuilletonniste attitré avec Gaston Leroux. Entre 1906 et 1918, Le Matin publie en feuilletons neuf romans de Zévaco. Avant et après sa mort paraissent dix volumes des aventures de Pardaillan père et fils. La guerre se rapprochant de Pierrefonds, la famille Zévaco s’installe un peu plus à l’abri à Eaubonne (Val d’Oise) en 1917. Il meurt en août 1918, sans doute d’un cancer. Source: Wikipedia

Disponible sur Feedbooks Zévaco:

- *Borgia !* (1906)
- *La Marquise de Pompadour* (1899)
- *Nostradamus* (1909)
- *Les Amants de Venise* (1909)
- *Le Pont des soupirs* (1909)
- *Triboulet* (1910)
- *La Cour des miracles* (1910)
- *L'épopée d'amour* (1907)
- *Le Fils de Pardaillan* (1916)
- *Fausta Vaincue* (1908)

Chapitre 1

LES DEUX FRÈRES

La maison était basse, toute en rez-de-chaussée, avec un humble visage. Près d'une fenêtre ouverte, dans un fauteuil armorié, un homme, un grand vieillard à tête blanche ; une de ces rudes physionomies comme en portaient les capitaines qui avaient survécu aux épopées guerrières du temps du roi François Ier.

Il fixait un morne regard sur la masse grise du manoir féodal des Montmorency, qui dressait au loin dans l'azur l'orgueil de ses tours menaçantes.

Puis ses yeux se détournèrent.

Un soupir terrible comme une silencieuse imprécation, gonfla sa poitrine ; il demanda :

– Ma fille ?… Où est ma fille ?…

Une servante, qui rangeait la salle, répondit :

– Mademoiselle a été au bois cueillir du muguet.

– Oui, c'est vrai ; c'est le printemps. Les haies embaument. Chaque arbre est un bouquet. Tout rit, tout chante, des fleurs partout. Mais la fleur la plus belle, ma Jeanne, ma noble et chaste enfant, c'est toi…

Son regard, alors, se reporta sur la formidable silhouette du manoir accroupi sur la colline, comme un monstre de pierre qui l'eût guetté de loin…

– Tout ce que je hais est là ! gronda-t-il. Là est la puissance qui m'a brisé, anéanti ! Oui, moi, seigneur de Piennes, autrefois maître de toute une contrée, j'en suis réduit à vivre presque misérable, dans cet humble coin de terre que m'a laissé la rapacité du

Connétable !… Que dis-je, insensé ! Mais ne cherche-t-il pas, en ce moment même, à me chasser de ce dernier refuge !… Qui sait si demain ma fille aura encore une maison où s'abriter ! Ô ma Jeanne… tu cueilles des fleurs… tes dernières fleurs peut-être !…

Deux larmes silencieuses creusèrent un amer sillon parmi les rides de ce visage désespéré.

Soudain, il pâlit affreusement : un cavalier, vêtu de noir mettait pied à terre devant la maison, entrait et s'inclinait devant lui !…

– Enfer !… Le bailli de Montmorency !…

– Seigneur de Piennes, dit l'homme noir, je viens de recevoir de mon maître le connétable un papier que j'ai ordre de vous communiquer à l'instant.

– Un papier, murmura le vieillard, tandis qu'un grand frisson d'angoisse le secouait tout entier.

– Sire de Piennes, pénible est ma mission : ce papier que voici, c'est la copie d'un arrêt du Parlement de Paris en date d'hier, samedi 25 avril de cet an 1553.

– Un arrêt du Parlement ! s'exclama sourdement le seigneur de Piennes qui se dressa tout droit et croisa les bras. Parlez, monsieur. De quel nouveau coup me frappe la haine du connétable ? Voyons ! dites !

– Seigneur, dit le bailli d'une voix basse et comme honteuse, l'arrêt porte que vous occupez indûment le domaine de Margency ; que le roi Louis XII outrepassa son droit en vous conférant la propriété de cette terre qui doit faire retour à la maison de Montmorency, et qu'il vous est enjoint de restituer castel, hameau, prairies et bois dans le délai d'un mois…

Le seigneur de Piennes ne fit pas un mouvement, pas un geste. Seulement, une pâleur plus grande se répandit sur son visage, et, dans le silence de la salle, tandis qu'au-dehors, sur une branche de prunier fleuri, chantait une fauvette, sa voix tremblante s'éleva :

– Ô mon digne sire Louis douzième ! et vous, illustre François Ier ! sortirez-vous de vos tombes pour voir comme on traite celui qui, sur quarante champs de bataille, a risqué sa vie et versé son sang ? Revenez, sires ! Et vous assisterez à ce grand spectacle du vieux soldat dépouillé parcourant les routes de l'Île-de-France pour mendier un morceau de pain !

Devant ce désespoir, le bailli trembla.

Furtivement, il déposa sur une table le parchemin maudit, et il recula, gagna la porte et s'enfuit.

Alors, dans la pauvre maison, on entendit une clameur funèbre déchirante :

– Et ma fille ! Ma fille ! Ma Jeanne ! ma fille est sans abri ! Ma Jeanne est sans pain ! Montmorency ! malédiction sur toi et toute ta race !

Le vieillard tendit ses poings crispés vers le manoir, ses yeux se convulsèrent… il s'évanouit.

La catastrophe était effroyable. En effet, Margency, qui depuis Louis XII, appartenait au seigneur de Piennes, était tout ce qui restait de son ancienne splendeur à cet homme qui avait jadis gouverné la Picardie. Dans l'effondrement de sa fortune, il s'était réfugié dans cette pauvre terre enclavée dans les domaines du connétable. Et une seule joie l'avait jusqu'ici rattaché à la vie, une joie lumineuse et pure ; sa fille, sa Jeanne, sa passion, son adoration.

Le pauvre revenu de Margency mettait du moins la dignité de l'enfant hors de toute insulte.

Maintenant, c'était fini ! L'arrêt du Parlement, c'était, pour Jeanne de Piennes et son père, la misère honteuse, la misère sinistre, ce que le peuple, avec son génie de l'épithète picturale appelle : la misère noire !

Jeanne avait seize ans. Mince, frêle, fière, d'une exquise élégance, elle semblait une créature faite pour le ravissement des yeux, une émanation de ce radieux printemps, pareille, en sa grâce un peu sauvage, à une aubépine qui tremble sous la rosée au soleil levant.

Ce dimanche 26 avril 1553, elle était sortie comme tous les jours, à la même heure.

Elle avait pénétré dans la forêt de châtaigniers à laquelle s'appuyait Margency.

C'était vers le soir. Des parfums emplissaient le bois. Il y avait de l'amour dans l'air.

Sous bois, Jeanne, oppressée, une main sur son cœur, se mit à marcher rapidement en murmurant :

– Oserai-je lui dire ? Ce soir, oui, dès ce soir, je parlerai !… je dirai ce secret terrible… et si doux !

Soudain, deux bras robustes et tendres l'enlacèrent. Une bouche frémissante chercha sa bouche :

– Toi, enfin ! Toi, mon amour…

– Mon François ! mon cher seigneur !…

– Mais qu'as-tu, mon aimée ? Tu trembles…

– Écoute, écoute, mon François… Oh ! je n'ose…

Il se pencha, l'enlaça d'une étreinte plus forte.

C'était un grand beau garçon au regard droit, au visage doux, au front haut et calme.

Or, ce jeune homme s'appelait François de Montmorency !… Oui ! c'était le fils aîné de ce connétable Anne qui venait d'arracher au seigneur de Piennes le dernier lambeau de sa fortune !

Leurs lèvres s'étaient unies !

Enlacés, ils marchaient lentement parmi les fleurs ouvertes, dont l'âme s'épandait en mystérieux effluves.

Parfois, un tressaillement agitait l'amante. Elle s'arrêtait, prêtait l'oreille et murmurait :

– On nous suit… on nous épie… as-tu entendu ?

– Quelque bouvreuil effarouché, mon doux amour…

– François ! François ! oh ! j'ai peur…

Peur ? enfant… qui donc oserait lever un regard sur toi alors que mon bras te protège !

– Tout m'inquiète… je tremble ! Depuis trois mois surtout… Ah ! j'ai peur…

– Chère aimée ! depuis trois mois que tu es mienne, depuis l'heure bénie où notre amour impatient a devancé la loi des hommes pour obéir à la loi de la nature, plus que jamais, Jeanne, tu es sous ma protection. Que crains-tu ? Bientôt tu porteras mon nom. La haine qui divise nos deux pères, je la briserai !…

– Je le sais, mon seigneur, je le sais ! Et même si ce bonheur ne m'était pas réservé, je serais heureuse encore d'être à toi tout entière. Oh ! aime-moi, aime-moi, mon François ! car un malheur est sur ma tête !

– Je t'adore, Jeanne. J'en jure le ciel, rien au monde ne pourra faire que tu ne sois ma femme !

Un éclat de rire, sourdement, retentit tout près…

– Ainsi, continuait François, si quelque peine secrète t'agite, confie-la à ton amant… ton époux.

– Oui, oui !… ce soir. Écoute, à minuit, je t'attendrai… chez ma bonne nourrice… il faut que tu saches !… la nuit, j'oserai !

– À minuit, donc, bien-aimée…

– Et maintenant, va, pars… adieu… à ce soir…

Une dernière étreinte les unit. Un dernier baiser les fit frissonner. Puis François de Montmorency s'élança, disparut sous les fourrés.

Une minute Jeanne de Piennes demeura à la même place, émue, palpitante.

Enfin, avec un soupir, elle se retourna. Au même instant, elle devint très pâle : quelqu'un était devant elle – un homme d'une vingtaine d'années, figure violente, œil sombre, allure hautaine.

Jeanne eut un cri d'épouvante :

– Vous, Henri ! vous !

Une indicible expression d'amertume crispa le visage du nouveau venu qui, d'une voix rauque, répondit :

– Moi, Jeanne ! Il paraît que je vous effraie ! Par la mort-dieu, n'ai-je donc pas le droit de vous parler, … comme lui… comme mon frère !

Elle demeura tremblante. Et lui, éclatant de rire :

– Si je ne l'ai pas, ce droit, je le prends ! Oui, c'est moi Jeanne ! moi qui ai sinon tout entendu, du moins tout vu ! Tout ! vos baisers et vos étreintes ! Tout, vous dis-je ! par l'enfer ! Vous m'avez fait souffrir comme un damné ! Et maintenant, écoutez-moi ! Sang du Christ, ne vous ai-je pas le premier déclaré mon amour ? Est-ce que je ne vaux pas François ?

Une étrange dignité exalta la jeune fille.

– Henri, dit-elle, je vous aime et vous aimerai toujours comme un frère… le frère de celui à qui j'ai donné ma vie. Et il faut que mon affection pour vous soit grande, puisque je n'ai jamais dit un mot à François… jamais je ne lui dirai… ah ! jamais !

– Ah ! c'est plutôt pour lui épargner une inquiétude ! Mais dites-lui que je vous aime ! Qu'il vienne, les armes à la main, me demander des comptes !

– C'en est trop, Henri ! Ces paroles me sont odieuses, et j'ai besoin de toutes mes forces pour me souvenir encore que vous êtes son frère !

– Son frère ?… Son rival ! Réfléchissez, Jeanne !…

– Ô mon François, dit-elle en joignant les mains, pardonne-moi d'avoir entendu et de me taire !

Le jeune homme grinça des dents, et haleta :

– Donc, vous me repoussez !… Parlez ! mais parlez donc !… Vous vous taisez ?… Ah ! prenez garde !

– Puissent les menaces que je lis dans vos yeux retomber sur moi seule !

Henri frissonna.

– Au revoir, Jeanne de Piennes, gronda-t-il ; vous m'entendez ?…

Au revoir… et non adieu !…

Alors ses yeux s'injectèrent. Il eut un geste violent, secoua la tête comme un sanglier blessé et se rua à travers la forêt.

– Puissé-je être seule frappée ! balbutia Jeanne.

Et comme elle disait ces mots, quelque chose d'inconnu, de lointain, d'inexprimable, tressaillit au fond, tout au fond de son être. D'un geste instinctif, elle porta les mains à ses flancs, et tomba à genoux, prise d'une terreur folle, elle bégaya :

– Seule ! seule ! Mais, malheureuse, je ne suis plus seule ! mais il y a en moi un être qui vit et veut vivre ! que je ne veux pas laisser mourir !…

Chapitre 2

MINUIT !

Le silence et les ténèbres d'une nuit sans lune pesaient sur la vallée de Montmorency. Au loin, un chien de ferme aboyait à la mort. Onze heures sonnèrent lentement au clocher de Margency.

Jeanne de Piennes s'était redressée pour compter les coups, cessant d'actionner son rouet !… Elle murmura :

– Cher enfant de mon amour, pauvre cher petit ange, qui sait quelles douleurs te réserve la vie !…

Longtemps elle se tut. Puis, tandis qu'un pli creusait son front pur, elle reprit :

– Ce soir, quand je suis rentrée, pourquoi mon père paraissait-il bouleversé par quelque souffrance inconnue ?… Pourquoi, si convulsivement, m'a-t-il serrée sur son cœur ? Comme il était pâle ! En vain, j'ai essayé de lui arracher son secret… Pauvre père ! Que ne donnerais-je pas pour prendre ma part de ton chagrin… mais tu n'as rien voulu dire… seulement tu pleurais en me regardant…

Son regard tomba sur une image encadrée au mur.

Elle se leva, s'approcha, s'agenouilla, les mains jointes.

– Madame la Vierge, on dit que vous êtes la mère des mères, et que vous savez tout et que vous pouvez tout. Faites que mon seigneur et amant ne repousse pas l'enfant qui veut vivre… Vierge, bonne Vierge, faites que le fruit de mes entrailles ne soit pas maudit… et que, seule, je pleure la faute !…

La demie avait sonné… Elle attendit encore, avec une angoisse qui la poignait au cœur…

Enfin, elle éteignit le flambeau, s'enveloppa d'une mante et,

poussant la porte, marcha vers une maison paysanne située à cinquante pas.

Comme elle longeait une haie toute parfumée de roses sauvages, il lui sembla qu'une ombre, une forme humaine, se dressait de l'autre côté de la haie.

– François !… appela-t-elle, palpitante.

Rien ne lui répondit… et, secouant la tête, elle poursuivit son chemin.

Alors, cette ombre se mit en mouvement, se glissa vers la demeure du seigneur de Piennes, alla droit à une fenêtre éclairée ; et l'homme, rudement, frappa.

Le seigneur de Piennes ne s'était pas couché. À pas lents, le dos voûté, il se promenait dans la salle, l'esprit tendu dans une recherche affreuse : qu'allait devenir sa Jeanne ! À qui la confier ? À qui demander, mendier l'hospitalité… pour elle ! pour elle ! pour elle seule !…

Le coup frappé à la fenêtre arrêta soudain sa morne promenade, et l'immobilisa dans l'attente pantelante d'une dernière catastrophe.

On heurta plus rudement, plus impérieusement.

Le seigneur de Piennes, alors, ouvrit, regarda !…

Et un rugissement de haine, de douleur et de désespoir déchira sa gorge… Celui qui frappait, c'était un fils de l'implacable ennemi, c'était Henri de Montmorency !

Le vieillard se retourna : d'un bond, il courut à une panoplie, décrocha deux épées, les jeta sur la table.

Henri avait franchi la fenêtre, échevelé, hagard.

Les deux hommes se trouvèrent face à face, blêmes tous deux, crispés, hérissés.

Ils haletaient, incapables de prononcer un mot.

D'un signe violent, le seigneur de Piennes montra les deux épées.

Henri secoua la tête, haussa les épaules et saisit la main du vieillard.

– Je ne suis pas venu pour me mesurer avec vous, dit-il d'une voix démente ; pour quoi faire ? Je vous tuerais. Et d'ailleurs, je n'ai pas de haine contre vous, moi ! Est-ce que cela me regarde que mon père vous ait fait disgracier ? Je sais ! oh ! je sais : par le connétable, vous avez perdu votre gouvernement ; vos terres de Piennes ont été confisquées ; de riche et puissant que vous étiez, vous êtes pauvre et misérable !…

– Qu’es-tu donc venu faire ici ? Parle ! gronda le vieux capitaine en assénant sur la table un formidable coup de poing. Ta présence dans cette maison est pour moi le dernier outrage ! Et tu ne veux pas te battre ! Voyons ! viens-tu me braver ? Est-ce ton père qui t’envoie, n’osant venir lui-même ? Es-tu venu voir si le coup qu’il me porte ne m’a pas tué ? Parle ! ou j’atteste ma haine que tu vas mourir à l’instant.

Henri, d’un revers de main, essuya la sueur qui inondait son front.

– Tu veux savoir pourquoi je suis ici ? C’est parce que je sais que tu dois aux Montmorency la misère qui t’accable ! Oui, c’est parce que je connais ta haine, vieillard insensé, que je viens te crier : N’est-ce pas un abominable sacrilège que Jeanne de Piennes soit la maîtresse de François de Montmorency !…

Le seigneur de Piennes chancela. Un nuage rouge passa devant ses yeux. Ses pupilles se dilatèrent. Sa main se leva pour une insulte suprême.

Henri de Montmorency, d’un geste foudroyant, saisit cette main et la serra à la broyer.

– Tu doutes ! rugit-il. Vieillard stupide ! Je te dis que ta fille, à cette minute même, est dans les bras de mon frère ! Viens ! viens !

Stupide, en effet, sans forces, sans voix, le père de Jeanne fut violemment entraîné par le jeune homme qui, d’un coup de pied, ouvrit la porte : l’instant d’après, tous deux étaient devant la chambre de Jeanne… Cette chambre était vide !…

Le seigneur de Piennes leva au ciel des bras chargés de malédiction et sa clameur désespérée, pareille au cri d’un homme qu’on égorge, traversa lamentablement le silence de la nuit.

Puis courbé, râlant, vacillant, se heurtant à la muraille, il parvint à regagner la salle…

Et il alla tomber dans son grand fauteuil, pareil à un chêne foudroyé par la tempête…

Henri s’était enfui dans la nuit, comme dut jadis s’enfuir Caïn.

Jeanne de Piennes avait marché jusqu’à la maison paysanne. Elle n’entra pas ; elle avait besoin des ombres de la nuit sur son visage lorsqu’elle ferait le doux et redoutable aveu… Sa vie, la vie de l’enfant qu’elle portait dans son sein allaient se décider là !

Le premier coup de minuit sonna : au détour du sentier, à trois pas d’elle, François apparut…

Elle le reconnut aussitôt et, au même instant, elle fut dans ses

bras. L'étreinte fut presque violente : ils s'aimaient vraiment de toute leur âme.

– Mon aimée, dit alors François de Montmorency, les minutes nous sont comptées ce soir. Un cavalier vient d'arriver au manoir, devançant mon père d'une heure : il faut que le connétable me trouve au château… Parle donc, bien-aimée… dis-moi quel est le secret qui t'oppresse. Quoi que tu aies à me confier, souviens-toi que c'est un époux qui t'écoute…

– Un époux, mon François ! Oh ! tu m'enivres de bonheur…un époux ! dis-tu vrai ?

– Un époux, Jeanne : je le jure par mon nom glorieux et sans tache jusqu'à ce jour !

– Eh bien, fit-elle toute palpitante, écoute…

Il se pencha. Elle appuya sa tête sur son épaule. Elle allait parler… elle cherchait la parole d'aveu…

À ce moment, un cri terrible, un cri d'horrible agonie déchira le silence des choses…

François bondit.

– C'est la voix de mon père ! balbutia Jeanne épouvantée. François ! François ! on égorge mon père !…

Elle s'était arrachée des bras de l'amant ; elle se mit à courir ; en quelques secondes elle fut devant la maison et vit la porte et la fenêtre ouvertes… Un instant plus tard, elle était dans la salle : son père râlait dans un fauteuil. Elle se jeta sur lui, toute secouée de sanglots, saisit sa tête blanche dans ses bras…

– Mon père, mon père, c'est moi ! c'est ta Jeanne !

Le vieillard ouvrit les yeux et les fixa sur sa fille. Quel regard ! Quelle effroyable malédiction pesa sur la malheureuse !…

Sous ce regard elle recula de deux pas ; à demi folle ; entre eux, il ne fut pas besoin de paroles : elle comprit qu'il savait tout ! Elle se sentit à jamais condamnée. Ses jambes se dérobèrent. Elle tomba à genoux. Deux larmes brûlantes jaillirent de ses yeux.

Et inconsciente, elle avoua :

– Pardon, père ! pardon de l'avoir aimé, de l'aimer encore !… Voyons, père, ne me regarde pas ainsi… tu veux donc que ta pauvre petite Jeanne meure à tes pieds, de désespoir !… Ce n'est pas ma faute, va, si je l'aime… une force inconnue m'a jetée dans ses bras… Oh ! père…, si tu savais comme je l'aime !…

À mesure qu'elle parlait, le seigneur de Piennes s'était redressé de toute sa hauteur.

Il était pareil à un spectre...
Il saisit sa fille par une main et la releva.
– Tu me pardonnes, n'est-ce pas ? Oh ! père, dis-moi que tu me pardonnes !
Sans répondre, il la conduisit jusqu'au seuil de la maison, étendit le bras dans la nuit, et il prononça :
– Allez, je n'ai plus de fille !...
Elle chancela ; un gémissement râla dans sa gorge...
À ce moment une voix chaude, mâle et sonore s'éleva soudain :
– Vous vous trompez, monseigneur. Vous avez encore une fille. C'est votre fils qui vous le jure !
En même temps, François de Montmorency apparut dans le cercle de lumière, tandis que Jeanne jetait un cri d'espoir insensé et que le seigneur de Piennes reculait en bégayant :
– L'amant de ma fille !... ici !... devant moi !... Ô honte suprême de mon dernier jour !
Calme, sans un frémissement. François se courba.
– Monseigneur, voulez-vous de moi pour votre fils ? répéta-t-il, presque agenouillé.
– Mon fils ! balbutia le vieillard. Vous, mon fils ! qu'ai-je entendu ? Est-ce une sanglante moquerie !...
François saisit les mains de Jeanne.
– Monseigneur, daigne votre bonté accorder à François de Montmorency votre fille Jeanne pour épouse légitime, dit-il avec plus de fermeté encore.
– Épouse légitime !... Je rêve !... Ignorez-vous donc... vous !... le fils du connétable !...
– Je sais tout, monseigneur ! Mon mariage avec Jeanne de Piennes réparera toutes les injustices, effacera tous les malheurs... J'attends, mon père, que vous prononciez le sort de ma vie...
Une joie immense descendit dans l'âme du vieillard, et déjà des paroles de bénédiction montaient à ses lèvres, lorsqu'une pensée foudroyante traversa son cerveau :
« Cet homme voit que je vais mourir ! Moi mort, il se rira de la fille comme il se rit du père !... »
– Décidez, monseigneur, reprit François.
– Père, mon vénéré père, supplia Jeanne.
– Vous voulez épouser ma fille ? dit alors le vieillard. Vous le voulez ? quand ?... quel jour ?...
Le jeune homme comprit ce qui se passait dans le cœur de ce

mourant. Un rayon de loyauté mâle et douce illumina son front. Et il répondit :

– Dès demain, mon père ! dès demain !...

– Demain ! dit le seigneur de Piennes, demain je serai mort !...

– Demain, vous vivrez... et de longs jours encore, pour bénir vos enfants.

– Demain ! râla le vieillard avec une immense amertume. Trop tard ! c'est fini... Je meurs... Je meurs maudit... désespéré !

François regarda autour de lui et vit que les domestiques de la maison, réveillés, s'étaient rassemblés.

Alors une sublime pensée descendit en lui.

Il enlaça d'un bras la jeune fille éperdue, fit signe à deux serviteurs de saisir le fauteuil où agonisait le seigneur de Piennes, et sa voix solennelle, vibrante de tendresse, s'éleva :

– À l'église ! commanda-t-il. Mon père, il est minuit : votre chapelain peut dire sa première messe... ce sera celle de l'union des familles de Piennes et de Montmorency.

– Oh ! je rêve !... je rêve !... répéta le vieillard.

– À l'autel ! répéta François d'une voix forte.

Alors, le cœur désespéré du vieux capitaine se fondit.

Quelque chose comme un gémissement fit trembler sa poitrine ; car les joies puissantes gémissent comme les profondeurs.

Un soupir de gratitude infinie, exaltée, surhumaine, le secoua tout entier.

Ses yeux se remplirent de larmes, et sa main livide se tendit vers le noble enfant de la race maudite !

Dix minutes plus tard, dans la petite chapelle de Margency, le prêtre officiait à l'autel. Au premier rang se tenaient François et Jeanne.

En arrière d'eux, dans le fauteuil même où on l'avait transporté, le seigneur de Piennes. Et en arrière encore, deux femmes, trois hommes, les gens de la maison, témoins de ce mariage tragique.

Bientôt les anneaux furent échangés et les mains frémissantes des amants s'étreignirent.

Puis l'officiant murmura une bénédiction :

– François de Montmorency, Jeanne de Piennes, au nom du Dieu vivant, vous êtes unis dans l'éternité...

Alors les deux époux se retournèrent vers le seigneur de Piennes comme pour lui demander sa bénédiction, à lui.

Ils virent le vieillard qui essayait de soulever ses bras, tandis

qu'un rayon de joie et d'apaisement transfigurait son visage.

Un instant, il leur sourit…

Puis ses bras retombèrent pesamment… et ce sourire demeura figé à jamais sur ses lèvres décolorées :

Le seigneur de Piennes venait d'expirer !…

Chapitre 3

LA GLOIRE DU NOM

Une heure plus tard, François pénétrait dans le manoir de Montmorency… Il avait remis la jeune épousée toute en pleurs aux mains de la nourrice, confidente de leurs amours, et, serrant Jeanne dans ses bras, il lui avait dit qu'il serait de retour près d'elle à la pointe du jour, dès qu'il aurait salué son père dont un cavalier lui avait annoncé l'arrivée.

Lorsque François entra dans la salle des armes, il vit le connétable Anne de Montmorency assis dans un somptueux fauteuil surélevé de trois marches, sous un dais de velours frangé d'or que soutenaient des lances.

L'immense salle était éclairée violemment par douze candélabres de bronze supportant chacun douze flambeaux de cire. Les murs étaient couverts de tapisseries énormes sur lesquelles scintillaient de lourdes épées et fulguraient des dagues.

Une dizaine de portraits s'encadraient dans ces panoplies. Et sur le panneau qui faisait face au trône, c'était le portrait du premier ancêtre, de ce Bouchard aux traits rudes, qui, un moment, avait tenu dans ses mains violentes la couronne de France. Les armures, cuirasses, brassards, casques empanachés luisaient au pied de ces tableaux, et il semblait que les aïeux n'eussent eu qu'à descendre pour s'en revêtir.

Sur son trône ; le vieux connétable, cuirassé, bardé d'acier, son casque aux mains d'un page près de lui, ses deux mains appuyées sur le formidable estramaçon[1] , ses sourcils froncés. Cinquante capitaines immobiles à ses côtés attendaient en silence.

Et lui-même semblait un de ces antiques guerriers qui décidaient du sort des batailles géantes.

Depuis Marignan, où François 1er l'avait embrassé, jusqu'à Bordeaux, où il avait massacré en masse les huguenots et sauvé la religion, que de terribles coups il avait portés !…

François n'avait pas vu son père depuis deux ans. Il s'avança jusqu'au pied du trône.

Près de ce trône, se tenait Henri, arrivé depuis un quart d'heure. Il était blême et tremblant.

À quoi songeait ce jeune homme de vingt ans ?

Quelles confuses et funestes pensées de fratricide roulaient lourdement dans sa tête comme des nuées fuligineuses sur un ciel d'ouragan ?

François de Montmorency ne vit pas le sanglant regard de son frère ; profondément, il s'inclina devant le chef de famille.

Le connétable, voyant la forte carrure de son aîné et sa taille vigoureuse, eut un sourire : ce furent toutes ses effusions paternelles.

Alors, sans un geste, il parla, tranquille et terrible :

– Écoutez-moi. Vous savez le désastre qu'a subi l'empereur Charles Quint sous les murs de Metz[2] , au dernier mois de décembre. Le froid et la maladie, en quelques jours, ont détruit sa grande armée de soixante mille hommes d'armes et reîtres… Tous nous jugeâmes alors que c'était la fin de l'Empire ! L'Espagnol détruit, le huguenot écrasé par moi dans les pays de langue d'oc, la paix semblait assurée ; et, tout ce printemps, Sa Majesté Henri II l'a passé en fêtes, danses et tournois… Le réveil est terrible !

Le connétable ajouta plus sourdement :

– Oui, les éléments qui se mêlent parfois de donner aux conquérants d'effroyables leçons ont infligé à Charles Quint une mémorable défaite ! Oui, l'empereur a pleuré en abandonnant ses quartiers où il laissait vingt mille cadavres, quinze mille malades et quatre-vingts pièces d'artillerie !… Mais le voila qui relève la tête ! Il s'avance. Il est sur nous !…

François écoutait son père avec un sourd frisson d'angoisse. Henri, les bras croisés, l'œil sombre, tenait son regard attaché sur son frère.

Le connétable promena ses yeux d'aigle sur ses capitaines, et poursuivit :

– Hier, à trois heures, la première nouvelle nous en est arrivée :

l'empereur Charles Quint se prépare à envahir la Picardie et l'Artois ! Cet homme de fer a reconstitué sa grande armée. Et à l'heure même où je parle, un corps d'infanterie et d'artillerie se porte à marches forcées sur Thérouanne. Écoutez tous, Thérouanne prise, c'est la France envahie, vous entendez bien ! Voici ce que Sa Majesté et moi nous avons décidé : mon armée se concentre sous Paris et partira dans deux jours. Mais, en attendant, un corps de deux mille cavaliers va courir à Thérouanne, s'y enfermer et y lutter jusqu'à la mort pour arrêter l'ennemi.

– Jusqu'à la mort ! rugirent les capitaines tandis qu'un frémissement secouait les panaches sur leurs casques, comme une rafale d'orage.

– Or, continua le connétable, pour cette aventureuse expédition, il fallait un chef jeune, indomptable, téméraire. Ce chef, je l'ai choisi !… François, mon fils, c'est toi !…

– Moi ? s'exclama François chancelant, avec un cri de désespoir.

– Toi ! Oui, toi qui vas sauver ton roi, ton père et ton pays à la fois !… Deux mille cavaliers sont là ! Revêts tes armes ! Sois parti dans un quart d'heure ! Va, et ne t'arrête plus que dans Thérouanne où il faudra vaincre ou mourir !… Henri, tu resteras au manoir et le mettras en état de défense !

Henri se mordit les lèvres jusqu'au sang pour étouffer un rugissement de joie furieuse.

« Jeanne est à moi ! gronda-t-il au plus profond de lui-même. »

François, livide, fit un pas, et haleta :

– Quoi ! mon père ! s'écria-t-il. Moi !… moi !…

Les yeux hagards, l'âme convulsée, il eut l'atroce vision de Jeanne… de l'épouse… abandonnée… pleurant aux pieds du cadavre, là-bas… sans consolations… seule au monde !…

– Moi ! répéta-t-il. Horreur !… Impossible !…

Le connétable fronça les sourcils, et d'une voix rauque, métallique :

– À cheval, François de Montmorency ! à cheval !…

– Mon père, écoutez-moi !… Deux heures ! une heure ! Je vous demande une heure ! cria François en se tordant les mains.

Le connétable Anne de Montmorency se dressa tout debout. Une effroyable colère faisait trembler ses joues. Sa parole tomba dans le silence implacable :

– Je crois que vous discutez les ordres du roi et de votre chef !

– Une heure ! mon père, une heure !… Et je cours à la mort !…

Le vieux chef d'armées, tout bardé d'acier, descendit les marches de son trône.

Et il éclata :

– Par le tonnerre du ciel ! un mot encore, François de Montmorency... un seul... et pour la gloire du nom que vous portez, je vous arrête de mes propres mains.

D'une voix de tempête qui fit trembler les assistants et s'entrechoquer leurs armures, le connétable poursuivit :

– La foudre m'écrase si je blasphème ! C'est, en cinq siècles, le premier de ma race qui hésite à mourir !

L'outrage était formidable. Il ne restait plus à François qu'à se tuer devant cette assemblée de guerriers dont les cœurs, comme les poitrines, semblaient bardés d'acier.

D'une violente secousse, il redressa la tête. Tout disparut de son esprit : amour, femme, rêve de bonheur. Ses yeux poignardèrent les yeux de son père. Et le grondement de sa parole couvrit la parole du vieux chef :

– Que la foudre écrase donc celui qui a jamais pu dire qu'un Montmorency recule ! Pour la gloire du nom, j'obéis, mon père, je pars ! Mais si je reviens vivant, monsieur le connétable, nous aurons un terrible compte à régler. Adieu !...

D'un pas rude, il traversa les rangs des capitaines épouvantés de cette provocation inouïe, de ce rendez-vous donné au maître tout-puissant des armées, au père !

Dès la porte, on l'entendit qui commandait à coups brefs et rauques :

– Mon valet d'armes ! Mon destrier de guerre ! Mon estramaçon de bataille !

Tous les visages, tournés vers le connétable, attendaient un ordre d'arrestation.

Mais un étrange sourire détendit les lèvres du chef, et ceux qui étaient près de lui l'entendirent murmurer :

– C'est un Montmorency !

Dix minutes plus tard, François était dans la cour d'honneur, cuirassé, harnaché, prêt à monter à cheval. Il se tourna vers un page :

– Mon frère Henri ! dit-il. Qu'on aille appeler mon frère.

– Me voici, François !...

Henri de Montmorency apparut dans la lumière des torches. Il ajouta avec effort :

– Je t’apportais mes vœux et mes adieux… puisque je reste, moi !

François le saisit par la main, sans remarquer que cette main brûlait de fièvre.

– Henri, dit-il, es-tu vraiment un frère pour moi ?

Henri tressaillit, rougit, balbutia :

– Qui te permet d’en douter ?

– Pardonne ! je souffre tant ! Tu vas comprendre. Je pars, Henri, je pars pour ne plus revenir, peut-être… et je laisse derrière moi une immense détresse…

– Une détresse ?

– Un malheur ! Écoute de toute ton âme ; car de ta réponse va dépendre ma suprême résolution. Tu connais Jeanne… la fille du seigneur de Piennes…

– Je la connais ! répondit sourdement Henri.

– Eh bien, voici le malheur… Je pars… Et Jeanne et moi, nous nous aimons !…

Henri étouffa un rugissement de rage.

– Tais-toi, continua François. Écoute jusqu’au bout. Depuis six mois, nous nous aimons ; depuis trois mois, nous sommes l’un à l’autre ; depuis deux heures, elle s’appelle Montmorency… comme moi !

Une sorte de gémissement râla dans la gorge d’Henri. Comme s’il n’eût rien vu, rien su !…

– Ne t’étonne pas, poursuivit fiévreusement François ; ne t’exclame pas ! Elle-même te dira demain que le chapelain de Margency nous a unis cette nuit. Mais ce n’est pas tout ! En ce moment Jeanne pleure sur un cadavre : le seigneur de Piennes est mort ! Mort dans l’église même, tout à l’heure, en me jetant un dernier regard qui m’ordonnait de veiller sur le bonheur de son enfant ! Et ce n’est pas tout encore ! Margency fait retour à la maison du connétable ! Oh ! Henri, Henri, ceci est affreux ! Je laisse Jeanne seule au monde, sans défense ni ressource… m’entends-tu ? me comprends-tu ?

– J’entends… je comprends !…

– Frère, écoute-moi bien à présent. Acceptes-tu le dépôt que je veux te confier ? Me jures-tu de veiller sur la femme que j’aime et qui porte mon nom ?…

Henri frissonna longuement, mais il répondit :

– Je te le jure !…

– Si la guerre m’épargne, je retrouverai l’épouse dans la maison

de son père, sans que jamais elle ait souffert en mon absence. Car tu seras là pour la protéger, la défendre. Me le jures-tu ?

– Je te le jure !

– Si je succombe, tu révéleras ce secret au connétable et tu lui imposeras la volonté de ton frère mort : que ma part du patrimoine mette à jamais ma veuve à l'abri de la pauvreté, et lui fasse une existence honorée. Me le jures-tu ?

– Je te le jure ! répondit Henri pour la troisième fois.

François l'étreignit alors dans ses bras en disant :

– C'est bien. Maintenant, je puis partir !…

Et mettant toute son âme dans ce mot, il prononça lentement :

– Tu as juré… souviens-toi !…

À peine fut-il en selle qu'il alla se placer à la tête des deux mille cavaliers rassemblés sur une esplanade, sombre masse confuse hérissée de lueurs de sabres.

Une minute, François se tourna vers Margency.

Et il pleura !

Car ce fils aîné de la grande race guerrière avait un cœur tout vibrant de jeunesse et d'amour.

Il pleura et, à travers les larmes, ses yeux fouillèrent les ténèbres pour se reposer une dernière fois sur le toit qui abritait la bien-aimée.

Mais la nuit était profonde, la vallée noire, le bourg invisible. Il murmura :

– Adieu, Jeanne, adieu !…

Et aussitôt, levant le bras, d'une clameur éclatante et désespérée que le vieux Montmorency dut entendre du fond de son manoir, il cria :

– En avant ! Jusqu'à la mort !

Les deux milles cavaliers – les deux milles sacrifiés –, d'un accent sauvage, rugirent :

– Jusqu'à la mort !

Alors, la lourde masse de cavaliers s'ébranla d'un trot pesant, roula comme un grondement de tonnerre et s'enfonça vers l'horizon noir, avec ses torches rouges, ses éclairs d'aciers, ses cliquetis d'armes, pareille à un mystérieux météore qui passe dans la nuit…

Le connétable, du haut du perron, écouta ce bruit d'avalanche qui s'éloignait…

Quand ce fut fini, il poussa un profond soupir, et, montant à cheval à son tour, prit le chemin de Paris…

Henri demeura seul.

Chapitre 4

LE SERMENT FRATERNEL

Le corps du seigneur de Piennes revêtu de ses habits de gala, les mains croisées sur son épée nue, comme une statue de tombeau, avait été placé, selon l'usage, au milieu de la salle d'honneur, sur un petit lit de camp.

Le jour se levait.

Jeanne, toute pâle de cette nuit qu'elle venait de passer à veiller son père, se dirigeait vers la fenêtre qu'elle entrouvrit. Une minute, son regard erra sur la sereine et radieuse nature, les arbres en fleurs, les bourgeons qui éclataient, les haies pleines de gazouillis d'oiseaux, et sur tout cela, le soyeux et léger azur d'un ciel d'avril, tout baigné de pureté, tendre comme un sourire de le Vie maternelle et consolatrice.

Jeanne se retourna vers le mort. Deux larmes perlèrent au bord de ses cils…

Et presque aussitôt, le même tressaillement qui, la veille, dans le bois, avait agité ses flancs, la secoua de nouveau, comme un balbutiement lointain et confus de l'être qu'elle portait en elle.

Et parmi ses larmes, elle sourit doucement d'un sourire ineffable, pareil à un reflet du sourire du ciel.

– Ô mon père, murmura-t-elle en joignant les mains, mon vénéré père, pardon ! Pourquoi, dans le déchirement de notre séparation, ne puis-je écarter cette joie qui se mêle à ma douleur ? Pourquoi suis-je impuissante à renvoyer les pensées trop douces qui viennent rôder autour des pensées de deuil que ma piété filiale te doit ? Cette joie, mon père, tu es témoin, puisque les morts lisent dans l'âme des

vivants, que je me la reproche amèrement… Et, pourtant, elle m'étreint, elle m'enivre… Je puis la combattre, mais non la vaincre !

Elle se rapprocha du cadavre, se pencha sur lui, et naïve, confiante, lui parla :

– Eh bien, père, il faut que je t'explique ! Ne crois pas que je sois la fille dénaturée qui ne souffre pas lorsque son vieux père la quitte à jamais… Écoute-moi… ce secret si cher que j'avais peur de révéler à mon seigneur, ce secret que bientôt je lui dirai avec tant d'orgueil puisqu'il est mon époux, ce secret, père, tu vas le savoir en premier… écoute… je vais être mère !… Mère ! comprends-tu maintenant que je puisse pleurer celui qui part et sourire à ce qui vient !

Une teinte rose plus délicate que les teintes qui nuançaient l'horizon se répandit sur son visage.

Elle réfléchit quelques instants ; puis, comme ayant pris une grave résolution :

– L'enfant portera le nom de ma mère… de celle que j'aimais tant ; je l'appellerai Loïs. Cher petit, que n'est-il là déjà !… Il me semble le voir… Loïs !… le nom charmant ! Ô mon père, c'est là toute ma joie !… De devenir l'épouse du plus illustre seigneur, d'être désormais une dame ayant rang à la cour, ah ! tu sais que je n'y songe pas avec un mauvais plaisir ! Mais que mon enfant ait un nom… un père… et quel nom ! et quel père ! Oh ! de cela, vois-tu, je suis fière et heureuse comme jamais.

Hélas ! la pauvre petite Jeanne de Piennes chez qui le sentiment maternel s'affirmait avec une si douce violence ! Qui savait quel avenir lui réservait la puissance même de ce sentiment !…

À ce moment, au loin, retentit un galop de cheval.

– Le voilà ! s'écria la jeune femme dans un élan de tout son être.

Ses yeux se fixèrent sur la porte qui allait livrer passage à son cher François.

Cette porte s'ouvrit. Jeanne, qui allait s'élancer, demeura pétrifiée, et un grand frisson glacial la parcourut : le frère de François parut.

Henri de Montmorency fit trois pas, s'arrêta devant elle, la tête couverte, sans s'incliner.

– Madame, dit-il, je suis porteur de nouvelles que j'ai juré de vous transmettre dès ce matin ; sans quoi vous ne me verriez pas ici, en pareil moment, à la place de celui que vous attendiez…

Jeanne demeura tremblante, pressentant un malheur.

Brusquement, Henri ajouta :

– François est parti cette nuit…

Elle laissa échapper un faible gémissement.

– Parti ? dit-elle timidement. Parti… mais, pour revenir bientôt, sans doute ?… aujourd'hui même, peut-être ?

– François ne reviendra pas !

Ceci fut dit avec la cruelle netteté d'une sentence de mort.

Jeanne chancela et porta ses deux mains à son sein palpitant. La pensée funeste que François l'abandonnait se présenta à elle. Ses yeux hagards se fixèrent sur Henri, qui poursuivit rapidement :

– La guerre se déchaîne. François a sollicité et obtenu l'honneur de se porter dans Thérouanne pour y arrêter l'armée de Charles Quint… Arrêter l'empereur avec une poignée de cavaliers, c'est vouloir mourir !… Je vous dois toute ma pensée, madame… la pensée de mon frère : pris malgré lui dans une inextricable situation, placé dans l'alternative de désavouer un mariage qu'il regrette ou d'encourir la disgrâce du connétable, François a choisi de tous les suicides le plus glorieux, mais aussi le plus sûr !

Jeanne devint aussi blanche que le cadavre de son père.

Un cri terrible jaillit de sa gorge. Elle s'abattit sur les genoux. Et, dans l'atroce douleur qui faisait bondir son cœur, dans la foudroyante catastrophe qui la terrassait, un mot, un seul, résuma, condensa tout son désespoir.

– Mon enfant !… mon pauvre enfant !…

Longtemps elle demeura ainsi prostrée, sanglotante, oubliant la présence d'Henri, oubliant son père mort, s'oubliant elle-même, ah ! surtout elle-même, cherchant à envisager, avec l'héroïque courage des mères, le malheur qui frappait l'enfant dès avant sa venue au monde.

Mère ! Dans cette heure de désespérance, elle ne fut qu'une mère. Et lorsqu'elle se releva, une telle résolution flamboyait sur son visage, une flamme de maternité si auguste rayonnait dans ses yeux, qu'Henri interdit, sombre, frémissant, recula.

– C'est bien, dit-elle. Où va le mari doit aller la femme. Ce soir, je partirai pour Thérouanne !…

– Partir ! vous ! gronda le frère de François. Allons donc ! vous n'y songez pas ! Traverser un pays envahi, des lignes ennemies !… vous n'arriveriez pas vivante !… Vous ne partirez pas !

– Qui m'en empêchera ? s'écria-t-elle avec une sorte d'exaltation.

– Moi ! fit Henri, bouleversé, la tête perdue devant cette femme qui lui apparaissait cent fois plus belle dans sa douleur.

Et brusquement, la passion l'emporta, l'affola, se déchaîna en lui.

Il saisit la jeune femme dans ses bras, l'étreignit convulsivement, et d'une voix ardente :

– Jeanne ! Jeanne ! Il est parti ! Il vous abandonne ! Trop lâche pour proclamer son amour, il ne vous aime donc pas ! Mais moi, moi, Jeanne ! je vous adore à en perdre la raison, à en braver le ciel et l'enfer, à poignarder mon père de mes mains, si mon père s'opposait à mon amour ! Jeanne ! ô Jeanne ! Que François meure donc de la mort des faibles puisqu'il n'a pas su vous garder ! Moi, je vous veux ! moi, je vous revendiquerai devant l'univers ! Ô Jeanne, un mot d'espoir ! ou plutôt, non, ne dites rien… un seul de vos regards sans colère me dira si je puis espérer… et s'il en est ainsi, le paradis dans l'âme, je m'éloignerai jusqu'à ce que vous me fassiez signe de venir… Et alors, je viendrai, plus humble que le chien qui rampe, plus fort que le lion qui garde sa lionne…

Il parlait à mots brefs, saccadés, hachés, s'exaltant, s'enivrant, envahi peu à peu par la violence de sa passion.

Jeanne l'entendait à peine. Toute sa volonté, toute sa force, elle les employait à se dégager de l'étreinte furieuse. Soudain, elle put s'arracher des bras de l'homme, qui s'arrêta haletant.

Alors, Jeanne, debout, amincie, agrandie, pour ainsi dire, par la tension de son être, jeta un long regard sur Henri, un regard terrible qui, de ses pieds, monta jusqu'à sa tête. Elle fit un pas. Son bras s'allongea. Son doigt toucha le front d'Henri. Et elle dit :

– Chapeau bas, monsieur. Sinon devant la femme, du moins devant la mort !

Henri tressaillit. Son regard trouble se posa un instant sur le cadavre, qu'il sembla apercevoir pour la première fois. D'un geste lent, il porta la main à son front, comme vaincu, comme pour se découvrir. Mais ce geste, il ne l'acheva pas. Son bras retomba. Ses yeux s'injectèrent de sang. Tout l'orgueil et toute la violence de sa race montèrent à son cerveau en une bouffée ardente. Et sa rage de sentir dominé, de se comprendre si petit, fit explosion.

– Par la mort-diable ! savez-vous, madame, que je suis ici chez moi, et que seul, après mon père, j'ai le droit d'y demeurer couvert !

– Chez vous ! éclata la jeune femme sans comprendre.

– Chez moi ! Oui, chez moi ! L'arrêt du Parlement communiqué ici restitue Margency à notre maison, et je ne souffrirai pas qu'une

vassale…

Il n'acheva pas. D'un bond, Jeanne avait couru à une cassette enfermant les papiers du mort, l'avait ouverte, avait déplié le premier parchemin qui s'offrait à elle, l'avait parcouru et, le laissant tomber, sa voix s'élevait, couvrant celle de Montmorency, appelant les serviteurs :

– Guillaume ! Jacques ! Toussaint ! Pierre ! venez tous ! entrez !… entrez tous !…

– Madame ! voulut interrompre Henri.

Les serviteurs en deuil étaient entrés et, avec eux, plusieurs paysans de Margency.

– Entrez tous, continuait Jeanne enfiévrée, soutenue par une étrange exaltation. Entrez tous ! Et apprenez la nouvelle : je ne suis plus ici chez moi !…

–Madame ! gronda Henri…

Jeanne saisit une main glacée du cadavre et la secoua.

– N'est-ce pas, mon père, que nous ne sommes plus ici chez nous ? N'est-ce pas qu'on nous chasse ? N'est-ce pas, père, que tu ne veux pas rester une minute de plus dans la maison de la race maudite ?… Allons, vous autres ! n'entendez-vous pas que le seigneur de Piennes n'est plus ici chez lui ! et qu'on chasse ce cadavre !… Dehors !… Dehors, vous dis-je !

Les joues brûlantes, les pommettes pourpres, les yeux en feu, la jeune femme courait d'un serviteur à l'autre, les poussait avec une force irrésistible, les plaçait autour du lit de camp… et, quand la manœuvre fut prête, elle fit un signe.

Huit hommes saisirent le lit, le soulevèrent sur leurs épaules, et les autres se formèrent en cortège, avec de sourdes malédictions, Jeanne marchant en tête !…

Henri, comme dans un cauchemar, vit le cadavre franchir la porte, puis Jeanne disparaître et, au loin, dans le village, il n'entendit plus qu'un sourd murmure d'imprécations…

Alors, violemment, il frappa le sol du pied, sortit, sauta sur son cheval et, furieusement, ventre à terre, il s'enfuit…

Jeanne, en arrivant chez la vieille nourrice où elle avait ordonné de porter le corps, tomba à la renverse, écrasée, anéantie, sans une larme, la force factice qui l'avait soutenue jusque-là soudain brisée.

Presque aussitôt, une fièvre intense se déclara ; elle perdit la connaissance des choses, et seul le délire témoigna qu'elle vivait encore.

Henri passa une nuit terrible, avec des accès de honte humiliée, des accès de fureur démente, et des crises de passion. Le lendemain, il retourna à Margency, prêt à tout, – peut-être à un meurtre.

Une nouvelle l'écrasa : Jeanne se mourait ! Son délire tomba.

Dès lors, il revint tous les jours rôder autour de la maison paysanne…

Cela dura des mois. Près d'une année s'écoula… une année atroce pendant laquelle sa passion s'exaspéra, pendant laquelle aussi il apprit tout à coup que Thérouanne avait succombé, que la place avait été rasée, que la garnison avait été passée au fil de l'épée, que François avait disparu !…

Disparu !…

Mort peut-être ?…

Il l'espéra ! Oui, dans l'âme de ce frère, germa, grandit et se fortifia l'abominable espoir…

François avait été tué : cela devait être !

Et il en eut l'irrévocable conviction le jour où quelques hommes d'armes exténués, amaigris, en lambeaux, passèrent par Montmorency et s'arrêtèrent au manoir.

Il les interrogea.

Ils racontèrent la prise de Thérouanne, la cité incendiée, rasée, le grand massacre de la garnison…

Quant au chef, quant à Montmorency, disparu !

On ne savait ce qu'il était devenu.

Et leur opinion se résuma très ferme.

– Mort !…

On l'avait vu un moment derrière une barricade que plus de trois mille assaillants attaquaient…

Et tranquille désormais, Henri se remit à rôder autour de la maison, attendant patiemment que Jeanne fût enfin guérie.

Un jour – onze mois après le départ de son frère ! – il aperçut enfin Jeanne dans le pauvre verger de la vieille nourrice. À la palpitation de son cœur, il comprit que l'amour était tout-puissant en lui.

Jeanne était en grand deuil.

De son père ? ou de François ?

Nul ne le savait…

Seulement, elle tenait dans ses bras un enfant qu'elle serrait passionnément sur son sein.

Henri s'en retourna lentement, combinant un plan.

Enfin, Jeanne était guérie ! Enfin, il allait pouvoir agir ! C'était simple : enlever la jeune femme et l'emmener de force au manoir, l'emporter comme les hommes primitifs devaient emporter, dans leurs bras velus, la femme choisie ! Le crime arrêté, étudié dans tous ses aspects, Henri se sentit plus calme qu'il ne l'avait jamais été depuis un an.

En arrivant dans la cour d'honneur, il vit un cavalier tout poudreux qui venait de mettre pied à terre.

Henri pâlit…

Mais il lui sembla que cet homme avait une figure joyeuse, qu'il était porteur d'une nouvelle qu'il devait croire heureuse…

Et il n'osait l'interroger.

Mais à peine ce cavalier l'eut-il aperçu qu'il se dirigea vers lui et, d'une voix paisible, il dit en s'inclinant :

– Monseigneur François de Montmorency, délivré de sa captivité, sera, après-demain, dans le manoir de ses pères. Il m'a fait l'honneur de m'envoyer en avant pour prévenir de son arrivée son bien-aimé frère et toutes les personnes qui lui sont chères… Ce sont ses paroles expresses…

Henri devint livide ; dans un éclair, il entrevit son frère se dressant en justicier, le frappant du coup mortel.

Puis un afflux de sang empourpra son visage et fit ses lèvres toutes violettes. Il leva le poing au ciel et râla :

– Malédiction !

Puis il s'abattit tout d'une pièce, foudroyé, assommé comme un bœuf à l'abattoir…

Chapitre 5

LOÏSE

Pendant quatre mois, Jeanne avait lutté contre la mort. Dans la pauvre chambre de paysans où on l'avait couchée, elle se débattit des jours et des nuits contre la fièvre cérébrale qui devait ou la tuer ou la laisser folle, de l'avis de tous.

Elle ne mourut pas. Elle ne devint pas folle.

Au bout du quatrième mois, elle était hors de danger, et la fièvre avait disparu pour toujours.

Dans un grand lit, les yeux attachés aux poutres noircies par le temps, Jeanne passa alors de longues années dans un silence effrayant. Pourtant, quand elle était seule, elle prononçait tout bas de vagues paroles de tendresse, d'infinie tendresse, adressées à qui ?… Elle seule le savait !

La maladie, cependant, l'avait brisée. Une insurmontable faiblesse la clouait dans ce lit où elle avait tant souffert…

Deux autres mois s'écoulèrent ainsi.

Un matin d'automne, comme la fenêtre ouverte laissait entrer le soleil d'octobre, doux comme un adieu de l'été, Jeanne se sentit plus forte et voulut se lever.

La vieille nourrice l'habilla en pleurant de joie.

Une fois debout, Jeanne essaya d'aller jusqu'à la fenêtre dont la gaie clarté l'attirait.

Mais à peine eut-elle fait deux pas qu'elle porta vivement les mains à ses flancs en poussant un cri de détresse : la première douleur de l'enfantement venait de lui infliger cette redoutable morsure qui est le suprême avertissement de la Vie sortant de ses

limbes.

La nourrice la coucha.

Bientôt des déchirements plus profonds se produisirent dans l'être de la jeune femme ; les douleurs se succédèrent plus violentes ; au bout de quelques heures, dans un dernier spasme de souffrance, elle crut qu'elle mourrait enfin…

Quand elle revint à elle, quand elle put soulever ses paupières alourdies, quand elle put regarder, un long frémissement de joie et d'amour la fit palpiter tout entière : là, tout contre elle, sur le même oreiller, ses deux poings minuscules solidement fermés, ses paupières closes, sa petite figure blanche comme du lait, rose comme une feuille de rose, ses lèvres entrouvertes par un faible vagissement, l'enfant, l'être tant espéré, tant adoré, l'enfant était là !…

– C'est une fille ! murmura la vieille nourrice avec ce sourire baigné de pleurs que les femmes ont devant le mystère de la naissance.

– Loïse ! balbutia Jeanne dans un souffle imperceptible.

Et avec l'étonnement infini, le ravissement extasié des jeunes mères, elle répéta :

– Ma fille… ma fille…

Elle tourna son visage vers l'enfant, n'osant le toucher, osant à peine bouger. Et souriante, bégayant des choses très douces, elle l'enveloppa de la caresse de son regard. Et tout à coup elle éclata en sanglots.

– Pauvre adorée… pauvre mignonne innocente… c'est donc vrai !… Tu n'auras pas de père !…

Alors, avec des précautions de douceur, Jeanne approcha ses lèvres du visage de sa fille. L'enfant vagissait délicatement. Et soudain, son poing s'ouvrit, sa main s'abattit sur la tête de la mère, ses doigts saisirent avec énergie une mèche des cheveux fins ; et, sous le baiser maternel, comme si elle fût sentie rassurée, la frêle enfant s'endormit subitement.

Loïse grandit en force et en beauté. Dès que ses traits commencèrent à se former, il fut évident que cette fillette serait un miracle de grâce et d'harmonie. Ses yeux bleus riaient : c'étaient des aurores de lumière ; sa bouche était un poème de gentillesse. Chacun de ses mouvements, chacun de ses gestes avait on ne sait quelle élégance exquise. Nulle qualification de beauté ne pouvait

convenir à cet adorable bébé : elle était la beauté même.

Jeanne avait cessé de vivre en soi-même.

Si nous pouvons dire, sa vie s'était transportée dans la vie de l'enfant.

Chaque regard de la mère était une extase ; chacune de ses paroles, un acte d'adoration. Elle n'aima pas son enfant, elle l'idolâtra. Et lorsqu'elle entrouvrait son corsage pour présenter à la petite Loïse son sein blanc comme neige, délicatement veiné de bleu, une telle tendresse éclatait dans son geste, elle se donnait si bien tout entière, il y avait dans son attitude une telle fierté naïve, auguste, sublime, qu'un peintre de génie eût désespéré de pouvoir jamais traduire un pareil rayonnement.

Elle était la *Maternité*, comme Loïse était la *Beauté*.

Le soir seulement, à l'heure où l'enfant s'endormait sur son cœur, une main dans ses cheveux selon un geste qui lui était vite devenu familier, à cette heure-là seulement, Jeanne parvenait à détacher non pas son âme, mais sa pensée, de sa fille… et elle songeait à l'amant… à l'époux… au père !

François !… le cher amant !… l'homme à qui elle s'était donnée sans restriction, tout entière !…

Était-ce donc vrai qu'il était parti honteusement, sous un prétexte de guerre ?… Était-ce donc bien vrai qu'il l'avait abandonnée, qu'il ne reviendrait plus ?

Mort ! peut-être… Aucune nouvelle !… Rien !…

Ah ! comme dans ces heures silencieuses son cœur se déchirait cruellement.

Et l'enfant qui dormait, parfois se réveillait soudain sous la pluie tiède des larmes désespérées qui tombaient sur son front…

Alors Jeanne redevenait la mère. Alors elle refoulait sanglots, souvenirs, amour, et prenait dans ses bras l'enfant du malheur, l'enfant sans père, et de son chant infiniment doux, de sa mélopée maternelle, elle endormait la mignonne créature tant adorée, cette mélopée que les mères se transmettent d'âge en âge, qui est la même dans tous les pays, dans tous les temps, et dont le souvenir attendri accompagne l'homme jusqu'aux portes de la tombe :

– Do… do… l'enfant do… Ma petite Loïse chérie… ange aimé dont le sourire illumine l'enfer où se débat ta mère… chérubin descendu du ciel pour consoler la pauvre affligée… do… do… l'enfant do…

L'hiver se passa. Jeanne sortait rarement et ne s'éloignait jamais

du jardin. Elle avait conservé une sourde terreur de sa dernière rencontre avec Henri de Montmorency, et elle tremblait à la seule pensée de se trouver devant lui…

Puis le printemps revint, très précoce.

En mars, Loïse allait vers son sixième mois – les premiers bourgeons éclatèrent, et tout redevint radieux dans l'univers, excepté dans le cœur de la pauvre abandonnée.

Un jour, vers la fin de ce mois de mars, la nourrice et son homme allèrent couper du bois dans la forêt. Car c'étaient de pauvres gens qui vivaient un peu du commun de la terre.

Jeanne se trouvait dans sa chambre, contemplant avec une inexprimable tendresse Loïse endormie sur le lit.

Cette chambre donnait sur le jardin, par une fenêtre à ce moment entrouverte.

Tout à coup, un bruit de pas se fit entendre dans la première pièce qui donnait sur la route, et une voix s'éleva, implorant la charité. Jeanne entra dans cette pièce, et voyant un moine quêteur qui tendait sa besace, coupa une miche de pain et la tendit en disant :

– Allez en paix, bon père. En d'autres temps, j'eusse fait mieux sans doute…

Le quêteur remercia en nasillant, combla Jeanne de bénédictions, et finalement se retira.

Alors Jeanne rentra dans sa chambre. Son premier regard fut pour le lit où reposait Loïse.

Et un cri horrible, un cri sans expression humaine, un cri de louve à qui on arrache ses petits, un cri de mère, enfin, jaillit de tout son être épouvanté :

Loïse avait disparu !

Chapitre 6

LE RETOUR DU PRISONNIER

Avons-nous assez dit quel était l'amour passionné, exclusif, indomptable de la mère pour l'enfant ? A-t-on bien compris que pour Jeanne, Loïse, c'était l'univers, c'était la vie, c'était la foi impérissable, la raison d'être unique ? Cette adoration qui avait pris naissance aux temps où Loïse n'était encore qu'un espoir, s'était développée, nourrie d'elle-même, était devenue une tendresse emportée, l'inexprimable sixième sens qui envahit une femme et s'empare d'elle tout entière !

Ce ne fut pas de la douleur. Ce ne fut pas du désespoir. Jeanne chercha son enfant avec la fureur, avec l'irrésistible rage d'un être qui cherche sa vie. Pendant quatre heures, hagarde, échevelée, rugissante, effrayante à voir, elle battit les haies, les fourrés, se déchira, s'ensanglanta, sans une larme, pitoyable et tragique.

La pensée lui vint soudain que l'enfant était à la maison… elle bondit, arriva haletante…

Au milieu de la grande pièce, un homme était là, debout, livide, fatal… Henri de Montmorency !

– Vous ! vous qui ne m'apparaissez qu'aux heures sinistres de ma vie !

D'un élan il fut sur elle, lui saisit les deux poignets, – et d'une voix basse, rauque, rapide :

– Vous cherchez votre fille ? Dites !… Oui ! vous la cherchez ! Eh bien, sachez ceci : votre fille, c'est moi qui l'ai ! Je l'ai prise ! Je la tiens ! Malheur à elle si vous ne m'écoutez !

– Toi ! hurla-t-elle. Toi, misérable félon ! Ah ! c'est toi qui m'as

pris ma fille ! Eh bien, tu vas savoir de quoi une mère est capable.

D'une secousse furieuse, elle voulut se dégager, pour mordre, pour griffer, pour tuer ! il la maintint rudement.

– Tais-toi, gronda-t-il en lui meurtrissant les poignets. Écoute, écoute bien ! si tu veux la revoir…

La mère n'entendit que ce mot : la revoir ! Sa fureur se fondit. Elle se mit à supplier :

– La revoir ! Oh ! qu'avez-vous dit ! La revoir !… Dites ! oh ! redites, par pitié ! j'embrasserai vos genoux, je baiserai la trace de vos pas ! Je serai votre servante ! La revoir ! vous avez bien dit cela ?… Ma fille ! Mon enfant ! Rends-moi mon enfant !…

– Écoute, te dis-je !… Ta fille, à cette minute, est aux mains d'un homme à moi. Un homme ? Un tigre, si je veux, un esclave ! Nous avons convenu ceci : écoute, ne bouge pas !… Voici ce qui est convenu : Que je m'approche de cette fenêtre, que je lève ma toque en l'air, et l'homme tu entends bien ? l'homme prendra sa dague et l'enfoncera dans la gorge de l'enfant… Bouge, maintenant !…

Il la lâcha et se croisa les bras.

Elle tomba à genoux, et de son front heurta la terre battue, voulant crier grâce, ne pouvant pas, élevant seulement ses mains en signe de détresse et de soumission…

– Relève-toi ! gronda-t-il.

Elle obéit promptement, et toujours avec un geste affreux des mains tendues, suppliantes – balbutiantes, si nous osons dire, car à de certains moments tragiques, le geste parle.

– Es-tu décidée à obéir ? reprit le fauve.

Elle fit oui, de la tête, démente, pantelante, terrible et sublime…

– Écoute, maintenant, François… mon frère… Eh bien, il arrive !… Tu entends ? Ici, devant toi, je vais lui parler… Si tu ne dis pas que je mens, si tu te tais… ce soir ta fille est dans tes bras… Si tu dis un seul mot, je lève la toque… ta fille meurt !… Regarde, regarde… Voici François qui vient…

Sur la route de Montmorency, un tourbillon de poussière accourait, comme poussé par une rafale… et de ce tourbillon sortait une voix frénétique :

– Jeanne, Jeanne… C'est moi. Me voici !

– François ! François ! hurla Jeanne délirante. À moi ! À moi !

D'un pas d'une tranquillité féroce, Henri se rapprocha de la fenêtre et gronda :

– C'est donc toi qui auras tué ta fille !

– Grâce ! Grâce ! Je me tais ! J'obéis !

À cette seconde, François de Montmorency poussa violemment la porte et, haletant d'émotion, ivre de joie et d'amour, s'arrêta chancelant, tendit les bras, murmurant :

– Jeanne !… Ma bien-aimée !

Oui, c'était François de Montmorency que bien des gens et le connétable lui-même, avaient cru mort et qui reparaissait après une captivité de plusieurs mois.

François, parti avec deux mille cavaliers, était arrivé dans Thérouanne avec neuf cents de ses hommes d'armes : le reste était tombé en route.

Il était temps ! le soir même de son arrivée, un corps d'armée allemand et espagnol investissait la place et commençait aussitôt ses mines. Dès le surlendemain, le premier assaut fut donné : c'est là que périt d'Essé, l'un des anciens compagnons d'armes et de plaisir de François 1er.

Électrisés par le fils aîné du connétable, la garnison et les habitants de Thérouanne se défendirent deux mois avec l'énergie du désespoir. Cette poignée d'hommes, dans une cité détruite par les bombardements, parmi les ruines fumantes, repoussa quatorze assauts successifs.

Au début du troisième mois, des parlementaires ennemis se présentèrent pour proposer des conditions honorables. Ils trouvèrent François sur les remparts, mangeant sa ration de pain composé d'un peu de farine et de beaucoup de paille hachée. Il était entouré de quelques-uns de ses lieutenants, tous gens amaigris, avec des yeux luisants, des habits déchirés, des faces de lions.

Les parlementaires commencèrent à exposer les propositions de l'empereur.

Au moment où François allait répondre, des clameurs terribles s'élevèrent :

– Aux armes ! Aux armes ! criaient les français.

– *Muerte ! Muerte !* (Mort ! Mort !) hurlaient les envahisseurs.

C'était le corps espagnol qui, sans en avoir reçu l'ordre, assure-t-on, se précipitait à l'assaut par une brèche qui venait d'être faite.

Alors, dans les rues de Thérouanne incendié, commença une affreuse mêlée parmi les ronflements des flammes, les détonations des mines, le fracas des arquebusades, les imprécations et les clameurs déchirantes des blessés.

Le soir, il n’y avait plus derrière une barricade improvisée qu’une trentaine de combattants, à la tête desquels un homme levait à chaque instant son estramaçon rouge qu’il tenait à deux mains, et qui à chaque fois retombait sur un crâne.

Un coup d’arquebuse finit par l’abattre… Ce fut la fin !

Cet homme, c’était François de Montmorency, qui, selon la parole donnée, avait lutté jusqu’à la mort !…

À la nuit close, des maraudeurs le trouvèrent étendu à la place même où il était tombé. L’un d’eux le reconnut, et s’apercevant qu’il vivait encore, le transporta dans le camp ennemi, où il le livra pour une somme d’argent.

C’est ainsi que Thérouanne fut prise. On sait que cette malheureuse cité, citadelle avancée de l’Artois, déjà détruite en 1513, fut cette fois complètement rasée… On sait que les rois de France ne s’occupèrent plus de la réédifier : exemple unique, dit un historien, d’une ville qui ait entièrement péri.

On sait aussi que l’Artois fut dès lors envahi et que l’armée royale éprouva une série de revers, notamment à Hesdin, jusqu’à ce qu’enfin, à la suite des succès remportés dans le Cambrésis, une paix éphémère fût signée.

Cette paix rendit du moins la liberté aux prisonniers de guerre.

François de Montmorency ne mourut pas de sa blessure. Mais longtemps, il eut à lutter contre la mort ; il se rétablit enfin, et un jour, on lui annonça qu’il était libre.

Il se mit aussitôt en route avec une quinzaine de ses anciens compagnons, débris de la grande bataille livrée dans Thérouanne. Dès l’étape suivante, il envoya en avant un de ses cavaliers, en le chargeant de prévenir son frère de son arrivée.

Puis confiant, heureux, respirant à pleins poumons, souriant à l’amour, répétant tout bas le nom de la femme adorée, il continua son chemin.

Lorsqu’il aperçut enfin les tours du manoir de Montmorency, le cœur lui battit à se rompre, ses yeux se remplirent de larmes, et il s’élança au galop.

Les cloches de Montmorency sonnèrent à toute volée. L’artillerie du manoir tonna. Les gens du village et des bourgs voisins poussèrent des vivats, rassemblés sur l’esplanade d’où François, près d’un an auparavant, s’était élancé. Les hommes de la garnison présentèrent les armes. Le bailli s’avança pour lire un discours de

bienvenue.

– Où est mon frère ? interrogea François.

– Monseigneur, commença le bailli, c'est un bien beau jour que celui…

– Messire, dit François en fronçant le sourcil, j'entendrai votre harangue tout à l'heure. Où est mon frère ?

– À Margency, monseigneur.

François éperonna son cheval, mordu au cœur par une sourde inquiétude.

Il lui sembla que sur tous ces visages en fête, il y avait comme de la crainte, ou peut-être de la pitié…

« Pourquoi Henri n'était-il pas là pour me recevoir ?… Plus vite ! Plus vite !… »

Dix minutes plus tard, il sautait à terre, devant la maison du seigneur de Piennes.

– Fermée ! Un visage muet ! Porte close ! Volets tirés ! Que se passe-t-il ?… Holà, bon vieillard, dites-moi…

Le vieux paysan auquel François venait de parler étendit le bras dans la direction d'une maison.

– Là ! vous trouverez ce que vous cherchez, monseigneur et maître !

– Maître ! maître ! Pourquoi maître ?

– Margency n'est-il pas à vous, maintenant !…

François n'écoutait plus. Il courait. Il bondissait vers la chaumière de la vieille nourrice, frémissant, supposant déjà quelque effroyable catastrophe… Jeanne morte, peut-être !… et il arrivait, poussait violemment la porte, et un soupir et une joie infinie soulevait sa large poitrine…

Jeanne est là !…

Il tendit les bras, balbutia le nom de la bien-aimée…

Mais ses bras, lentement, retombèrent.

Pâle de bonheur, François devint livide d'épouvante.

Quoi ! il arrivait ! il retrouvait l'amante, la chère épousée ! Et elle était là, immobile, statue de l'effroi… du remords peut-être !…

François fit trois pas rapides.

– Jeanne ! répéta-t-il.

Un soupir d'agonie râla dans la gorge de la mère. Elle eut comme un sursaut de son être pour se jeter dans les bras de l'homme adoré. Son regard dément se posa sur Henri. Il avait sa toque à la main, et son bras se levait !…

– Non ! non, bégaya la mère.

– Jeanne ! répéta François dans un cri terrible qui déjà contenait une formidable accusation.

Et son regard, à lui aussi, se tourna vers Henri.

– Mon frère !…

Tous les deux, le frère et l'épouse gardèrent un silence effrayant.

Alors, François, d'un geste lent, croisa ses bras sur sa poitrine. D'un effort furieux, il refoula le sanglot qui voulait éclater. Et grave, solennel comme un juge, triste comme un condamné, il parla :

– Depuis un an, pas un battement de mon cœur qui ne fût pour la femme à qui librement ce cœur s'est à jamais donné, pour l'épouse qui porte mon nom. Dans les minutes de désespoir, c'est l'image adorée de cette femme qui se présentait à moi. Dans les batailles, ma pensée allait à elle. Lorsque je suis tombé, j'ai prononcé son nom, croyant que je mourais. Lorsque je me suis réveillé, captif, en proie à la fièvre, chacune de mes secondes a été un acte de foi et d'amour… Et lorsqu'une inquiétude me venait, lorsque je m'effrayais de l'avoir laissée seule, aussitôt une irrésistible consolation me venait ; car mon frère, mon bon et loyal frère, m'avait juré de veiller sur elle… Or me voici…J'accours, le cœur plein d'amour, la tête enfiévrée de bonheur… et l'épouse tourne la tête… et le frère n'ose me regarder !…

Ce que souffrit Jeanne dans cette minute fut inconcevable. L'effroyable supplice dépassait les bornes de la conception humaine. Elle aimait ! Elle adorait ! Et pendant que son cœur la poussait aux bras de l'époux, de l'amant, ses yeux fixés sur l'infernal auteur du supplice s'attachaient invinciblement à la main qui, d'un signe, pouvait tuer sa fille ! Ses oreilles entendaient la voix aimée sans en comprendre le sens, et ce qui bourdonnait dans sa tête, c'étaient les atroces paroles :

« Un mot !… et ta fille meurt !… »

Sa fille ! Sa Loïse ! Ce pauvre petit ange d'innocence ! Cette radieuse merveille de grâce et de beauté ! Quoi ! égorgée ! Quoi ! le monstre abominable qui la tenait, qui guettait le signe fatal plongerait un couteau dans cette mignonne petite gorge tant de fois dévorée de baisers !…

Ô mère ! mère douloureuse !… Comme ton silence fut sublime !…

Jeanne se tordait les mains. Une écume de sang moussait au coin de ses lèvres : la malheureuse, pour étouffer le cri de son amour, se mordait les lèvres, les lacérait, les labourait à coups de dents.

À peine François eut-il fini de parler qu'Henri se tourna à demi vers lui.

Sans quitter la fenêtre ouverte, sa main menaçante prête au funeste signal, d'une voix que sa tranquillité en cette épouvantable seconde rendait sinistre, il prononça :

– Frère, la vérité est triste. Mais tu vas la savoir tout entière.

– Parle ! gronda François qui, une main dans son pourpoint, lacérait sa poitrine.

– Cette femme…, dit Henri.

– Cette femme… ma femme…

– Eh bien, je l'ai chassée, moi, ton frère !

François chancela. Jeanne laissa entendre une sorte de gémissement lointain, sans expression humaine. Comme sa situation était unique dans les annales des drames humains !

Et nettement, Henri articula :

– Frère, cette femme qui porte ton nom est indigne. Cette femme t'a trahi. Et c'est pourquoi moi, ton frère, en ton lieu et place, je l'ai chassée comme on chasse une ribaude.

L'accusation était capitale : la femme adultère était fouettée en place publique et pendue haut et court. Et cela, sans jugement ni recours, puisque François de Montmorency, en l'absence du connétable, avait droit de justice haute et basse. Il n'était pas seulement le mari : il était le maître, le seigneur !…

La minute qui suivit l'accusation fut tragique.

Henri, prêt à tout événement, la main gauche crispée à sa dague, la droite serrant la toque… le signal fatal !… Henri tenait sous son regard Jeanne et François – il était calme en apparence, et roulait dans sa tête la pensée d'un double meurtre si la vérité éclatait.

Jeanne, sous le coup de fouet de l'abominable accusation, se redressa. Pendant un instant inappréciable, l'amante fut plus forte en elle que la mère ; une secousse la galvanisa comme la décharge d'un courant électrique peut galvaniser un cadavre. Elle eut un en-avant fébrile de tout son corps ; à ce moment, le bras d'Henri commença de se lever… La malheureuse vit le mouvement, avança, recula, bégaya on ne sait quoi de confus… et elle baissa la tête, se pétrifia, devint une Douleur vivante…

Vivante ?… Si ce mot peut s'appliquer au paroxysme d'horreur et à la quintessence de désespoir de celui qui se sent tomber dans un précipice, à pic, avec le vide devant, derrière, dessus et dessous.

Quant à François, il chancela, comme il avait chancelé là-bas,

dans Thérouanne, en recevant en pleine poitrine l'arquebusade d'un reître. Dans ce noble cœur, le droit féodal de haute et basse justice ne s'éleva point. Mais l'homme souffrit une affreuse torture : dompter en une seconde la furie de meurtre qui se déchaîne, commander à ses poings de ne pas écraser l'infâme, être enfin plus grand que le désastre !

Oui, en cette minute effrayante, dans l'immobilité de ces trois êtres bouleversés par des passions si diverses dans leurs attitudes de statues, il y eut on ne sait quoi de fantastique et d'épouvantable.

François lorsqu'il se fut dompté, lorsqu'il fut sûr de ne pas saisir dans ses mains puissantes l'adultère et de l'étrangler, François marcha sur Jeanne qu'il domina de sa haute stature. Quelque chose de rauque, d'incompréhensible éclata sur ses lèvres blanches, quelque chose qui signifiait sans doute :

– Est-ce vrai ?

Jeanne, les yeux fixés sur Henri, garda un silence mortel, car elle espérait être tuée.

De nouveau, la question jaillit des lèvres de François :

– Est-ce vrai ?

Le supplice allait au-delà des forces. Jeanne tomba. Non pas même à genoux, mais sur le sol, prostrée, se soulevant à grand effort sur une main, et dans un mouvement spasmodique, la tête toujours tournée vers Henri, et toujours son regard atroce de désespoir surveillant le geste assassin.

Et ce fut alors seulement qu'elle murmura, ou crut murmurer, car on n'entendit pas ses paroles :

– Oh ! mais achève-moi donc ! mais tu vois bien que je meurs pour que notre fille vive !…

Et elle ne fut plus qu'un corps inerte chez qui la violente palpitation des tempes indiquait seule la vie.

François la regarda un instant, comme le premier homme biblique put sans doute regarder le paradis perdu.

Il espéra qu'il allait tomber foudroyé près de celle qu'il avait tant aimée.

Mais la vie, parfois si cruelle dans sa force, fut victorieuse de la mort consolatrice.

François se retourna vers la porte, et sans un cri, sans un gémissement, il s'en alla, très lent et un peu courbé, comme s'il eût été fatigué à l'excès d'une de ces courses immenses qu'on fait dans les cauchemars.

Henri le suivit, – à distance.

Il ne s'inquiéta pas de Jeanne.

Qu'elle mourût, qu'elle vécût, il n'y songea pas.

Si elle vivait, elle était à lui maintenant ! Si elle mourait, eh bien, il avait du moins arraché de son esprit l'atroce tourment de la jalousie, l'horreur des nuits sans sommeil passées à compter leurs baisers, à imaginer leurs étreintes, à pleurer de rage !

Et ce fut dans cette solennelle et affreuse minute qu'Henri comprit toute l'étendue de sa haine contre son frère. Il le voyait écrasé… et il ne se sentit pas satisfait.

Il voulait encore autre chose !… Quoi ?… que François souffrît exactement la souffrance qu'il avait endurée, la même !…

Et il le suivait avec une patience de chasseur, attendant le moment propice…

François, de son même pas tranquille, allait droit devant lui, au hasard, sans choisir de chemin, sans hâte ni ralentissement ; non qu'il cherchât à briser le désespoir par la fatigue ; non même qu'il réfléchît… les pensées informes se présentaient l'une après l'autre à son esprit, sans qu'il essayât de les endiguer…

Cela dura des heures…

Un moment vint où François s'aperçut qu'il faisait presque nuit.

Alors il s'arrêta, remarqua qu'il se trouvait en pleine forêt, et il s'assit au pied d'un châtaignier.

Alors aussi, la tête dans les deux mains, il pleura… longtemps, longtemps…

Alors, enfin, comme si ses larmes eussent emporté peu à peu la folie de son désespoir, il comprit que du monde lointain des pensées de mort, il revenait au monde des vivants.

Avec la conscience de soi-même, il reconquit le souvenir exact de ce qui s'était passé… son amour, ses rendez-vous dans la maison de la nourrice, la scène avec le père de Jeanne, le mariage de minuit, le départ, la défense de Thérouanne, la captivité, et enfin l'horrible catastrophe : il revécut tout cela !

Et alors, une question se dressa, flamboya dans son âme ulcérée :

« Celui qui me tue, qui est-ce ?… Celui qui me vole mon bonheur, qui est-ce ?… Misérable fou ! Je méditais de partir ! Et j'eusse gardé au cœur cette plaie toujours saignante ! Oh ! connaître l'homme ! Le tuer de mes mains ! Le tuer !… »

C'était un cœur généreux que François de Montmorency. Et pourtant, la pensée du meurtre le soulagea à l'instant… Ô cœur

humain !

Il se leva, respira, souffla bruyamment, et même un demi-sourire livide détendit ses lèvres.

– Connaître l'homme ! Le tuer !… Le tuer de mes mains !…

Au moment où il se relevait, François vit son frère près de lui. Peut-être François avait-il prononcé à haute voix les paroles qu'il croyait avoir pensées. Peut-être Henri les avait-il entendues.

François ne fut pas étonné de voir son frère. Et simplement, comme s'il eût continué un entretien depuis longtemps commencé, il demanda :

– Raconte-moi comment les choses se sont passées.

– À quoi bon, frère ? Pourquoi te tourmenter ainsi d'un mal que rien ne peut guérir… rien !

– Tu te trompes, Henri ! Quelque chose peut me guérir, dit sourdement François.

– Quoi donc ? fit Henri presque railleur.

– La mort de l'homme !…

Henri tressaillit. Il pâlit un peu. Mais aussitôt une flamme étrange brilla dans ses yeux ; sa tête eut un mouvement de défi.

– Tu le veux ?

– Je le veux ! dit François. Tu m'avais juré de veiller sur elle… oh ! tais-toi !… pas de reproche, pas de récrimination de ma part ! Je constate voilà tout… Mais toi, tu me dois un récit fidèle du crime et le nom du criminel !… tu me dois cela, Henri ! Et au besoin, j'exige que tu parles !…

– De par ton affection de frère, ou de par ton droit seigneurial ?

– Par mon droit !

– J'obéis. À peine fûtes-vous parti, monseigneur, que la demoiselle de Piennes témoigna à l'homme combien peu elle vous, regrettait !…

– L'homme !… qui ?… Cela tout d'abord !… Le nom de l'homme !…

– Patience, monseigneur !… Peut-être, dès avant votre départ, l'homme avait-il partagé votre bonne fortune. Peut-être était-il plus aimé que vous ! Peut-être ne voulait-elle de vous que le nom et la fortune et la puissance que vous assurait votre qualité de fils aîné ! Oui, monseigneur, cela doit être !

François retira sa main de sa poitrine, pour faire un geste. Henri remarqua que les ongles de cette main étaient rouges de sang Il continua :

– Maintenant que j'y pense, monseigneur, maintenant que l'heure est venue de dire toute la vérité, je ne me contente plus de conjecturer : j'affirme… Dès avant vous, comprenez-moi bien, monseigneur, l'homme avait possédé Jeanne de Piennes… vous ne fûtes que le second !

Un rugissement gronda dans la poitrine de François. Et ce fut si terrible qu'Henri hésita.

François lui jeta un regard sanglant et dit :

– Parle…

– J'obéis, reprit Henri. Lors de votre départ, les relations entre l'homme et Jeanne de Piennes continuèrent. Ils étaient libres désormais. Jeanne avait un nom, un titre. Vous absent, le mari parti, l'amant fut heureux au-delà de tout ce que je puis vous dire… Ce furent des nuits de délices…

– Silence, misérable ! hurla François à bout de forces.

– Bien. Je me tais !

– Non ! non ! Parle ! Parle !

– J'obéis. L'homme vous tenait de près, monseigneur ! le jour où il apprit votre arrivée, il fit ce que vous eussiez fait ! sa passion était satisfaite ; il ne voulut pas qu'une de vos maisons fût souillée plus longtemps : il chassa l'adultère ; il chassa, la ribaude !

François fut saisi d'un vertige : l'abîme était plus profond, plus insondable qu'il n'avait cru. Le regard qu'il attacha sur Henri fut celui d'un fou… Et Henri, la bouche crispée, le visage convulsé par la haine, la parole sifflante, acheva :

– Il ne vous faut plus que le nom de l'homme, monseigneur mon frère ? Le voici ! L'amant de Jeanne de Piennes, amant avant vous, monseigneur, s'appelle Henri de Montmorency…

Chapitre 7

PARDAILLAN

Ce n'était pas une comédie qu'avait jouée Henri en menaçant Jeanne de faire tuer la petite Loïse : bien réellement, l'enfant était aux mains d'un homme ; bien réellement, cet homme guettait le signal ; bien réellement, il avait accepté de plonger sa dague dans la gorge de la pauvrette, si Henri, son maître, donnait le signal.

Cet homme était-il donc un tigre, selon l'expression même d'Henri de Montmorency ?

Nous allons le présenter tel qu'il était, comme un type de l'époque : le lecteur jugera.

Il s'appelait Pardaillan, ou plutôt le chevalier de Pardaillan. Il était d'une vieille famille de l'Armagnac, qui, au XIIIe siècle, acquit la seigneurie de Gondrin, près Condom. Cette famille se divisa en deux branches. La branche aînée fournit à l'histoire quelques noms connus : une de ces descendantes fut la célèbre Montespan ; le duc d'Antin, qui a donné son nom à un quartier de Paris, descendait donc de cette branche dont un autre rameau se rattacha plus tard à la famille de Comminges.

La deuxième branche demeure obscure et pauvre. Nous ne pouvons rien contre sa pauvreté ; mais quant à l'obscurité, nous espérons bien qu'elle se sera dissipée aux yeux de nos lecteurs, lorsque nous aurons raconté la vie étrange, fabuleuse et prestigieuse du héros extraordinaire qui bientôt, fera son apparition dans ce récit.

Le chevalier de Pardaillan, qui nous occupe pour le moment, appartenait donc à cette branche pauvre et obscure, dédaignée,

oubliée de sa branche cousine. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, un reître vieilli sous le harnais de guerre, un de ces soldats d'aventure que connaissaient toutes les routes de France et des pays voisins, toujours sous la casaque, ayant chaud et soif l'été, ayant faim et froid l'hiver, battant, battu, couturé d'entailles, une immense rapière aux talons, les yeux gris plissés, la moustache grise, la face ravinée par les pluies, cuite par le soleil, l'âme d'une prodigieuse naïveté exempte de scrupules ; ni bon, ni mauvais, ne connaissant que le bon gîte et la bonne hôtesse, jurant, sacrant, taillant et frappant d'estoc et de taille, toujours à la solde du plus payant et dernier enchérisseur…

Le connétable de Montmorency[3] , dans sa grande croisade au pays d'Armagnac, le ramassa, pauvre, gueux, sans sou ni maille, aux environs de Lectoure, se l'attacha, reconnut en lui une épée invincible, et le donna à son fils Henri. C'était l'usage alors, de placer près des jeunes seigneurs de vieux capitaines qui gagnaient pour eux des victoires.

Lorsque le connétable partit pour sa campagne dans l'Artois et que François de Montmorency se fut élancé vers Thérouanne, le chevalier de Pardaillan demeura au manoir près d'Henri. Dans le courant de cette année, Henri, prévoyant peut-être qu'il aurait un jour besoin d'un dévouement aveugle, s'attacha à Pardaillan, s'employa à le conquérir par des dons, par sa faveur, par toutes les caresses qui pouvaient séduire un vieux soldat : Pardaillan devint sa chose, Pardaillan se fût fait pendre pour son maître, Pardaillan n'attendait qu'une occasion de mourir pour lui !

Un jour le vieux chevalier apprit la nouvelle qui venait de se répandre dans tout le manoir : Monseigneur François de Montmorency revenait !… Monseigneur arrivait !… Monseigneur serait là le surlendemain !…

Ce surlendemain, au matin, Henri, sombre, pâle, agité, l'emmena à Margency, lui montra la maison de la vieille nourrice et lui ordonna d'enlever Loïse ; une heure après, Pardaillan revenait au point où l'attendait son maître : il tenait dans ses bras la pauvre toute petite créature, si faible, si merveilleusement jolie que son vieux cœur tout racorni en éprouva une vague émotion.

Alors, Henri lui donna ses instructions que Pardaillan écouta en faisant la grimace. En même temps, il lui glissa une bague ornée d'un magnifique diamant : le prix de l'horrible meurtre convenu !

Pardaillan se posta de façon à bien voir la fenêtre d'où devait

venir l'abominable signal.

Henri pénétra dans la maison et attendit le retour de Jeanne. On sait la double et dramatique scène qui se produisit…

Pardaillan vit arriver François… il demeura les yeux fixés sur la fenêtre, un peu pâle seulement, la fillette endormie dans ses bras ; c'était horrible…

Quand il vit sortir François, quand il vit Henri, à son tour, quitter la maison, Pardaillan eut un vaste et profond soupir de soulagement : le signal ne viendrait plus maintenant !… Et alors, qui se fût trouvé près de lui l'eût entendu grommeler :

– C'est heureux que ce signal ne m'ait pas été donné ! Car j'eusse été obligé de désobéir, de me sauver, de reprendre la vie errante d'autrefois, avec une vengeance de Montmorency à mes trousses !… Et je suis bien vieux… bien las !… Allons, mademoiselle, faites la risette !… Quant au reste… ma foi, j'obéis !… Il n'y a pas de mal, je pense, à garder cette petite un mois ou deux, comme j'en ai reçu l'ordre…

Alors, très doucement, le reître enveloppa l'enfant dans un pli de son manteau et s'éloigna. Il parvint à une maison basse qui s'élevait au pied de la grande tour du manoir et entra : un petit garçon de quatre ou cinq ans courut à sa rencontre, les bras ouverts.

– Jean, mon fils, dit Pardaillan, je t'amène une petite sœur.

Et s'adressant à une paysanne qui filait au rouet :

– Eh ! la Mathurine, voici une petite fille à qui il faudra donner du lait… Et puis, pas un mot, s'il vous plaît, à âme qui vive ! Sans quoi… vous voyez bien cette jolie potence, là-haut sur le donjon ?… Eh bien, elle sera pour vous !

Verte de peur, la servante jura d'être muette comme la tombe, prit la délicieuse petite créature dans ses bras, et s'occupa à l'instant de lui donner du lait, de l'installer…

Quant au petit garçon, il ouvrait de grands yeux pétillants d'astuce et d'intelligence. C'était un enfant admirablement bâti, dont chaque mouvement révélait la force d'un jeune loup et la souplesse d'un jeune chat.

C'était le fils du vieux routier, qui, habitant lui-même le manoir, le faisait élever dans cette chaumière où il l'allait voir tous les jours. Où Pardaillan avait-il eu ce fils ? De quelle dame en mal de galanterie l'avait-il eu ? C'était un mystère dont il ne parlait jamais…

Il le prit sur ses genoux, et dans son œil gris s'alluma une flamme

de tendresse… Mais Jean, d'un geste volontaire, se débarrassa de l'étreinte paternelle, se laissa glisser à terre, courut à son petit lit où la Mathurine avait déposé Loïse, et saisit la frêle fillette dans ses bras nerveux.

Loïse ne pleura pas. Elle ouvrit tout grands ses doux yeux bleus. Elle eut une exquise risette… Jean trépigna, enthousiasmé :

– Oh ! petit père ! oh ! la mignonne petite sœur !…

Pardaillan se leva brusquement, les yeux plissés, et sortit tout pensif, songeant à la mère ! songeant à son désespoir, à lui, si son Jean disparaissait ! Et dans ses yeux qui jamais n'avaient pleuré, quelque chose comme un brouillard humide flotta un instant…

Une heure après, Pardaillan était à Margency. Tantôt se glissant le long des haies, tantôt rampant, il s'approcha de la fenêtre, regarda, écouta.

Et ce qu'il vit lui fit dresser les cheveux sur la tête.

Et ce qu'il entendit fit poindre sur ses reins cette froide sueur d'angoisse qu'il n'avait pas connue dans les batailles !

Oh ! les lamentations de l'amante à son réveil ! Les accès de fureur ! les crises de démence où elle se maudissait de son silence, où elle voulait courir, rejoindre François, tout lui dire !…

Et aussitôt la pensée de Loïse égorgée l'arrêtait !… Si elle faisait un pas, Loïse mourait.

Et la malheureuse râlait :

– Mais j'ai obéi, moi ! Je me suis tue ! Je me suis assassinée !… Il m'a promis de me rendre ma fille… n'est-ce pas qu'il a juré ?… Il me la rendra, dites ? Loïse ! Loïse !… Où es-tu ?… Mon petit chérubin, tu ne mettras donc pas ce soir tes menottes adorées dans les cheveux de ta mère !… François, n'écoute pas ! Il ment ! Oh ! le misérable lâche ! Il ose toucher à cet ange ! Rends-moi ma fille, truand !… À moi !… À moi !… Loïse, ô ma Loïse, ma pauvre toute petite ! Tu n'entends donc pas ta mère ?…

Hélas ! que sont ces lignes froides et impassibles ! Où est la musique qui pourra jamais traduire le douloureux *lamento* de la mère qui pleure son enfant perdue !…

Pardaillan, à écouter ces accents du désespoir humain dans ce qu'il a de plus auguste ; à voir cette figure ravagée, sanglante d'ecchymoses, de coups d'ongles, à saisir au passage ces regards de bête qu'on tue, tantôt furieuse à faire trembler vingt hommes, tantôt pitoyable à faire pleurer des bourreaux, Pardaillan frissonna longuement, claqua des dents, rivé à sa place, épouvanté de ce qu'il

avait fait !…

Enfin, il se recula d'abord doucement, puis plus vite, puis se mit à courir comme un insensé.

Lorsqu'il arriva à la chaumière de la Mathurine, il faisait nuit : c'était le moment où François et Henri, là-bas, dans la forêt, échangeaient des paroles dont chacune était un drame.

La Mathurine montra à son maître Loïse qui dormait près de son fils. Jean, de son petit bras, soutenait la tête si naïvement confiante, d'une sublime confiance, de la fillette. Alors, doucement, pour ne pas la réveiller, il la prit, l'enveloppa soigneusement, et se dirigea vers la porte. Au moment de sortir, il se retourna et d'une voix enrouée, il dit :

– Vous réveillerez Jean. Vous l'habillerez. Vous le préparerez pour un long voyage… que tout soit prêt dans une heure… Ah ! vous irez dire à mon valet qu'il amène ici mon cheval tout sellé… avec mon porte-manteau…

Et Pardaillan, laissant la servante stupéfaite, reprit le chemin de Margency, avec, dans ses bras, la fille de Jeanne endormie, souriant de son divin sourire aux étoiles du ciel, et peut-être à la pensée qui faisait palpiter le vieux reître !…

Jeanne, écrasée par l'horrible fatigue de son désespoir, la tête vide, somnolait fiévreusement sur un fauteuil, des paroles confuses aux lèvres, tandis que la vieille nourrice, en pleurant, rafraîchissait son front avec des linges mouillés.

– Allons, enfant, suppliait la vieille femme, allons, pauvre chère demoiselle, il faut vous coucher… Jésus, prenez pitié d'elle et de nous tous !… Notre demoiselle va trépasser… Allons, mon enfant !…

– Loïse ! murmurait la mère. Elle vient !… elle vient !…

– Pauvre martyre ! Oui, oui ! Elle vient, votre Loïse… Allons… laissez-moi vous coucher… venez…

– Je vous dis qu'elle vient !… Loïse ! ma fille, viens endors-toi dans mes bras…

À ce moment, Jeanne s'éveilla tout à coup, avec un cri déchirant. Elle se souleva, repoussa la nourrice et bondit à la porte en hurlant :

– Loïse ! Loïse !

– Folle ! Jésus ! Sainte Vierge ! Pitié pour elle !… Folle, hélas !…

– Loïse ! Loïse ! répéta Jeanne d'une voix éclatante.

Et à cet instant, une grande ombre parut ; Jeanne, d'un geste frénétique, lui arrachait quelque chose que cette ombre portait dans

ses bras ; ce quelque chose, elle l'emportait avec un mouvement de voleuse, le déposait sur le fauteuil, et elle se jetait à genoux… et déjà, sans un mot, sans une larme, sans songer à embrasser sa fille, avec la dextérité instinctive de ses mains tremblantes, elle déshabillait rapidement l'enfant…

Seulement elle bredouillait :

– Pourvu qu'elle n'ait pas de mal, à présent ! pourvu qu'on ne lui ait pas fait mal… voyons ça, voyons…

En un instant, l'enfant fut toute nue, heureuse, comme les bébés, de remuer bras et jambes dans un fouillis frais et rose.

Avidement, gloutonnement, la mère la saisit, l'examina, la palpa, la dévora du regard depuis les cheveux jusqu'aux ongles des pieds…

Alors, elle éclata en sanglots…

Alors, elle l'empoigna…

Alors, elle couvrit son corps de baisers furieux, les épaules, la bouche, les yeux, au hasard des lèvres, les fossettes des coudes, les mains, les pieds, tout, toute sa fille.

L'enfant pleurait, se débattait…

La mère sanglotante, ivre du délire de sa joie, murmurait passionnément :

– Pleure, crie, ah ! crie, méchante ! c'est ça ! c'est bon, va ! crie, adorée ! C'est ici… c'est bien toi, dis ! oui, c'est toi ! C'est ma petite Loïse ! Hou, la vilaine ! est-il permis de pleurnicher ainsi ! Tiens, encore ce baiser, ange de ta mère… et puis encore celui-ci !… Croyez-vous qu'elle en a une voix… Voyons, ce sont bien tes yeux, tes chers yeux de ciel, c'est bien ta bouche, dis, ce sont bien tes petits pieds… Allons, bon… tire-moi les cheveux, maintenant ! A-t-on jamais vu une pareille méchante ! Écoutez… regardez si on ne dirait pas un ange… C'est un ange, vous dis-je, Loïse… petite Loïse… c'est votre mère qui est là… Loïse… ma fille… Dire que c'est ma fille qui est là !

Pardaillan regardait cela.

Il en était comme hébété, voulant s'en aller, ne pouvant pas.

Brusquement, la mère, toujours à genoux, toujours sanglotante, se tourna vers lui, se traîna vers lui, sur ses genoux, saisit ses mains, les baisa…

– Madame ! Madame !…

– Si ! si ! je veux embrasser vos mains ! c'est vous qui me ramenez ma fille ! Qui êtes-vous ? Laissez ! Je puis bien baiser vos mains qui ont porté ma fille ! Votre nom ? Votre nom ! Que je le

bénisse jusqu'à la fin de mes jours !…

Pardaillan fit un effort pour se dégager.

Elle se releva, courut à sa fille, la serra dans ses bras, toute nue, puis la tendit à Pardaillan, et plus calme :

– Allons, embrassez-la !…

Le vieux routier tressaillit, leva sa toque, et doucement, timidement, baisa l'enfant au front.

– Votre nom ? répéta Jeanne.

– Un vieux soldat, madame… aujourd'hui ici… demain ailleurs… peu importe mon nom…

Et tandis qu'il parlait, le front de Jeanne se plissait… l'amertume de son désespoir lui revenait… avec un flot de haine pour le misérable qui s'était fait le complice d'Henri de Montmorency.

– Comment avez-vous ramené ma fille ? fit-elle soudain.

– Mon Dieu, madame, c'est bien simple… une conversation surprise… j'ai vu un homme qui emportait une fille… je le connaissais… je l'ai interrogé… voilà tout !

Pardaillan rougissait, pâlissait, bredouillait.

– Alors, reprit-elle, vous ne voulez pas me dire votre nom, pour que je le bénisse ?

– Pardonnez-moi, madame… à quoi bon ?…

– Alors !… Dites-moi le nom de l'autre !…

Pardaillan sursauta.

– Le nom de celui qui a enlevé la petite ?

– Oui ! Vous le connaissez ! Le nom du misérable qui a accepté de tuer ma fille ?

– Vous voulez que je vous dise son nom… moi !…

– Oui ! Son nom !… que je le maudisse à jamais !…

Pardaillan hésita une minute. Il cherchait un nom quelconque. Et subitement une pensée profonde descendit dans les obscurités de cette conscience, pensée de remords, et aussi pensée rédemptrice…

Un peu pâle, il murmura :

– Eh bien, tenez, madame, vous avez raison…

– Le nom de l'infâme !

– Il s'appelle le chevalier de Pardaillan !…

Le vieux reître jeta le nom d'une voix sourde, et s'enfuit, peut-être pour ne pas entendre la malédiction qui éclatait sur les lèvres de la mère…

Chapitre 8

LA ROUTE DE PARIS

Dans la forêt de châtaigniers, sous la haute futaie, le soir qui descendait sur la vallée de Montmorency était déjà la nuit. Henri, en proférant l'épouvantable calomnie où il s'accusait lui-même pour mieux perdre Jeanne, Henri regarda avidement son frère. Il ne vit qu'une face blafarde d'où giclait le double éclair d'un regard insensé.

Henri s'attendait à des blasphèmes, à des imprécations.

Tout à coup, il ploya légèrement : la main de François venait de s'abattre sur son épaule. Et François disait :

– Tu vas mourir !

D'un prodigieux effort, Henri s'arracha à l'étreinte, et bondit en arrière.

Au même instant, il tira son épée et tomba en garde.

– Vous voulez dire, mon frère, que l'un de nous va mourir ici !

– Je dis que tu vas mourir ! répéta François.

Et sa voix était si glaciale qu'on eût dit en effet le souffle de la mort et qu'Henri vacilla sur ses jambes.

François, d'un geste lent, sans hâte, dégaina…

L'instant d'après, les deux frères étaient en garde l'un devant l'autre, les épées croisées, les yeux dans les yeux. Et dans ce double regard phosphorescent comme certains regards de fauves, il y avait un choc furieux de haine et de désespoir.

La nuit était profonde.

Ils se voyaient à peine. Mais ils se devinaient. Et l'éclat de leurs yeux les guidait.

Chose étrange, et presque fantastique ! Tandis qu'Henri, tout entier au duel, tâtait le fer, essayait des feintes et se fendait même à deux ou trois reprises, François paraissait absent du combat. Son bras et son œil, par longue habitude, guidaient son épée. Mais lui songeait, et sa songerie était vraiment affreuse :

« Ainsi, c'est mon frère ! Je ne pensais pas que cela fît tant souffrir d'être trahi par un frère ! J'imaginais que la trahison de cette femme avait porté mon désespoir à ses dernières limites !… Eh bien, non ! Il me restait à apprendre cette monstruosité… le nom de l'amant ! Pourquoi ne suis-je pas mort tout à l'heure ? Pourquoi ne me suis-je pas arraché la langue plutôt que de demander ce nom ?… Je vais le tuer… soit ! mais moi, si je puis vivre, qui me guérira de l'abominable souffrance de savoir que celui qui me trahissait, c'était mon frère ! »

Henri se fendit à fond, l'épée toucha François légèrement à la gorge, une goutte de sang parut…

Et lentement, un revirement se fit dans l'esprit de François.

Nous disons lentement, car dans cette minute-là, les secondes étaient comme des heures.

Il en vint à ne plus voir que les yeux d'Henri. Il oublia – peut-être s'y efforça-t-il – que c'était son frère. Il n'eut plus que la sensation d'être en présence de l'amant de Jeanne.

Cela devint très net et très fort.

Alors, une sorte de rugissement gronda dans sa poitrine. Il serra plus nerveusement la garde de son épée, et, en trois pas successifs, brefs et rapides, il marcha.

Les deux épées s'engagèrent à fond. Le corps à corps commença.

Pendant une seconde ou deux, il n'y eut plus que le cliquetis de l'acier, le souffle rauque des deux respirations, puis un bref juron d'Henri, puis encore un temps de silence… et puis, tout à coup, un soupir, un cri, le bruit sourd et lourd d'un corps qui tombe tout d'une masse…

L'épée de François venait de traverser le côté droit de la poitrine d'Henri, au-dessus de la troisième côte.

François mit un genou en terre.

Il s'aperçut qu'Henri vivait encore.

Brusquement, il tira sa dague, et d'un geste furieux la leva…

– Meurs, gronda-t-il, meurs, misérable !…

À cette seconde, une lueur rougeâtre éclaira le visage livide d'Henri.

– Mon frère ! Mon frère ! murmura François d'une voix de fou, comme si, vraiment, il eût alors seulement reconnu son frère.

D'un geste d'épouvante, il jeta loin de lui la dague qu'il tenait levée. Et tout le souvenir de la scène hideuse lui revint : ce frère !… c'était lui-même ! c'était lui qui l'avait trahi ! c'était lui qui l'avait torturé tout à l'heure ! c'était lui qui avait proclamé sa trahison.

Il se releva et détourna la tête.

Alors il vit deux bûcherons dont la cabane s'élevait à quinze pas, et qui étaient accourus, une torche de résine à la main, attirés par le choc des épées…

Incapable de prononcer un mot, François, d'un geste tragique, leur montra le corps de son frère… !

Puis, lent et courbé, comme au moment où il était sorti de la maison de la nourrice, il s'en alla, sans hâte, sans tourner les yeux vers celui qui avait été son frère…

Deux heures plus tard, François arriva au manoir.

Le chef du poste au pont-levis jeta un faible cri de surprise et d'effroi en le voyant. Et il montra à un officier les cheveux du fils aîné du connétable.

Ces cheveux, noirs le matin, étaient maintenant tout blancs comme des cheveux de vieillard.

– Monseigneur, dit l'officier, nous avons fait préparer votre appartement, et…

– Qu'on m'amène un cheval, interrompit François d'une voix rauque à peine intelligible.

– Monseigneur ne s'arrête donc pas au manoir ? demanda timidement l'officier.

– Mon cheval ! répéta Montmorency en frappant du pied.

Quelques instants plus tard, un valet amenait une monture, et l'officier tenant l'étrier demandait :

– Monseigneur sera sans doute bientôt de retour !…

François sauta en selle, et répondit :

– Jamais !

Aussitôt, il rendit la main et, dès qu'il fut hors de l'enceinte, piqua furieusement et disparut.

– François ! François ! François !

Ce triple appel désolé, enivré, haletant, retentit à cette seconde même, et une femme apparut, tenant un enfant dans ses bras.

Mais sans doute Montmorency n'entendit pas ce cri déchirant, car il ne se retourna pas. Et le bruit du galop de son cheval s'éteignit

dans le lointain.

La femme, alors, s'approcha du groupe de soldats et d'officiers éclairés par des torches, qui avaient salué le départ de leur maître et assisté avec étonnement à cette sorte de fuite.

– Où va-t-il ? demanda-t-elle d'une voix brisée.

L'officier reconnut la demoiselle de Piennes. Il se découvrit et répondit :

– Qui le sait, madame !…

– Quand reviendra-t-il ?…

– Il a dit : Jamais !

– Par là… où cela conduit-il ?

– Route de Paris, madame.

– Paris. Bon !…

Jeanne se mit aussitôt en chemin, serrant nerveusement dans ses bras Loïse endormie.

Au moment où sa fille lui avait été rendue, Jeanne, après la première heure d'enivrement, après le départ de Pardaillan, avait pris aussitôt la route de Montmorency, toute seule avec son enfant, malgré les efforts de la vieille nourrice pour l'accompagner. Maintenant qu'elle tenait sa Loïse, on ne la lui arracherait plus, dût-elle ne jamais la quitter une seconde ! Et maintenant, elle pouvait parler, dire toute la vérité à François, démasquer l'infâme !

– Cher époux !… Cher amant !… Toi pour qui je donnerais ma vie !… Comme tu as dû me maudire !… Mais ce n'est rien, cela ! Comme tu as dû souffrir !… Oh ! toutes les heures de mon existence consacrées à ton bonheur pour racheter cette journée où j'ai brisé ton cœur !… Moi !… moi qui t'adore !… Mais tu me comprends bien, mon François ? Et tu m'approuves, n'est-ce pas ?… Si j'avais dit un seul mot, ta fille mourait !… Oh ! mon François ! dire que tu ne sais pas ! que tu ne connais pas ta fille !… Comme tu vas être heureux, mon cher époux ! Comme tes chers bons yeux vont se voiler de douces larmes quand je vais te dire : « Tiens, embrasse ta petite Loïse !… »

Elle marchait, marchait vite, de plus en plus vite, vers le manoir, en bredouillant ces fiévreuses paroles et d'autres encore.

Lorsqu'elle fut à cent pas de la grande porte, elle vit un rassemblement d'hommes d'armes, des torches, un cavalier qui s'élançait au galop.

– C'est lui ! c'est lui !…

Elle s'élança dans un dernier effort, mit toute son âme dans

l'appel qui jaillit de ses lèvres…

Trop tard !… Trop tard de quelques secondes !…

Elle interrogea l'officier. François avait pris la route de Paris. C'est bien ! Elle irait à Paris ! Plus loin, s'il le fallait ! Tant que ses pas pourraient la porter ! jusqu'au bout de l'Île-de-France et de ces pays lointains !…

Forte de son amour d'amante et de son amour de mère, Jeanne s'enfonça dans la nuit, sous les grands arbres de la forêt, que les rafales de mars courbaient en salutations majestueuses entrevues dans l'ombre.

Une indicible exaltation la soutenait.

Elle n'avait pas peur : ni de la nuit profonde, ni des mystérieuses obscurités qu'elle côtoyait, ni des maraudeurs qui infestaient les routes et tenaient la vie humaine pour non-valeur…

Elle marchait d'un bon pas, son enfant dans les bras, et elle ne songeait même pas qu'elle n'avait pas un vêtement de rechange, qu'elle ne possédait pas un écu, qu'elle ignorait Paris… elle ne songeait à rien… elle marchait comme dans une extase, le regard brillant fixé sur l'image de l'amant.

Environ une heure après le départ de François de Montmorency, des bûcherons apportèrent sur une civière le corps ensanglanté de son frère Henri. Il y eut un grand bruit, grandes allées et venues effarées dans le manoir. Henri fut porté dans son appartement, et le chirurgien du château sonda la blessure.

– Il vivra, dit-il. Mais de six mois, il ne pourra se lever d'ici.

Les bûcherons avaient reconnu François au moment du duel.

Mais l'événement leur parut si étrange et si redoutable qu'ils ne voulurent rien dire.

On supposa donc que le deuxième fils du connétable avait dû être attaqué par des routiers. Bien rares furent ceux qui, au fond de leur pensée, osèrent établir un rapprochement entre cette aventure et le départ précipité de François.

Ce fut vers la même heure que le chevalier de Pardaillan quitta Montmorency. Il ignorait ce qui venait de se passer au manoir. Mais l'eût-il su qu'il fût parti quand même. En effet, Pardaillan connaissait admirablement Henri de Montmorency, et savait qu'il n'y avait pas de pitié à attendre de lui.

– En somme, grommelait-il, en rendant l'enfant j'ai trahi mon illustre et vindicatif seigneur. Tudiable ! C'est qu'il adore voir un

corps se balancer au bout d'une corde, ce digne maître ! Et bien que je sois gentilhomme, le drôle ne se gênerait pas pour essayer autour de mon col le chanvre neuf de la grande tour ! Or çà, détalons, et tâchons de mettre en mon col et ledit chanvre un nombre respectable de toises et de lieues !

Ayant ainsi raisonné, ayant soigneusement examiné la ferrure de son cheval et bourré son porte-manteau, le chevalier de Pardaillan se mit en selle, plaça devant lui son petit Jean, salua le manoir d'un grand geste héroïque et railleur, et se mit en route d'un bon trot, dans la direction de Paris.

Bientôt il pénétra dans la forêt qui s'étendait alors presque jusqu'aux portes de Paris et dont les derniers bouquets ombrageaient les collines de Montmartre.

Au bout d'un bon temps de trot de vingt minutes, le cavalier crut apercevoir une ombre à deux pas de son cheval, et au même instant, celui-ci fit un brusque écart, puis s'arrêta net.

Pardaillan se pencha, distingua une femme, et presque aussitôt la reconnut. Il tressaillit.

Jeanne, cependant, continuait à marcher. Peut-être n'avait-elle pas entendu venir le cavalier.

– Madame…, fit doucement le routier.

Jeanne s'arrêta.

– Monsieur, dit-elle, je suis bien sur le chemin de Paris ?

– Oui, madame. Mais vraiment… vous allez ainsi, toute seule, en forêt, par la nuit ?… Voulez-vous me permettre de vous tenir compagnie ?…

Elle secoua la tête, murmura un faible remerciement.

– Quoi ! vous voulez être seule ? reprit le cavalier.

– Seule, oui. Je ne crains rien.

Et elle se mit en marche.

Pardaillan la contempla une minute avec un étonnement mêlé de compassion. Puis, haussant les épaules comme pour signifier qu'il ne pouvait rien en ce drame, il reprit le trot. Mais il n'avait pas fait cent pas qu'il revint rapidement sur Jeanne.

– Mais, madame, reprit-il, avez-vous au moins des parents à Paris ? Savez-vous où vous irez ?

– Non… Je ne le sais pas…

– Mais vous avez sans doute de l'argent ?… Ne vous offensez pas, je vous prie…

– Vous ne m'offensez pas… Je n'ai pas d'argent… Merci de votre

sollicitude, qui que vous soyez…

Un violent combat parut se livrer dans l'esprit du cavalier qui maugréa, pesta, jura tout bas, puis prenant une soudaine résolution, se pencha vers Jeanne, déposa sur la poitrine de la petite Loïse un objet brillant, et s'enfuit au galop après avoir murmuré ces mots :

– Madame, ne maudissez pas trop le chevalier de Pardaillan… c'est un de mes amis !

Jeanne reconnut alors que le cavalier était l'homme qui lui avait rendu sa petite Loïse. Et, ayant examiné l'objet brillant, elle vit que c'était un magnifique diamant enchâssé dans une bague.

Ce diamant, c'était celui qu'Henri de Montmorency avait donné à Pardaillan pour payer l'enlèvement de la petite Loïse !…

Chapitre 9

L'IMMOLATION

Le connétable de Montmorency, d'un pas agité, se promenait dans la vaste salle d'honneur de son hôtel, à Paris. Ses gentilshommes disséminés sur les banquettes, ou debout par groupes, se racontaient à voix basse et craintive d'étranges choses.

Tout d'abord que le connétable s'étant penché tout à l'heure à une fenêtre, avait vu une femme debout devant le grand portail de l'hôtel, exténuée, paraissait-il, très pâle et un enfant dans les bras. Et le connétable avait donné l'ordre d'aller chercher cette femme et de l'introduire : elle attendait maintenant dans un cabinet voisin.

Ensuite, que le fils du connétable, que l'on croyait mort, était arrivé soudain dans la nuit, qu'il avait eu une longue et orageuse entrevue avec son père, et qu'il était reparti pour une destination inconnue.

Que la nouvelle venait d'arriver de Montmorency que le deuxième fils du connétable, Henri, avait été attaqué dans la forêt et grièvement blessé.

Enfin, que Sa Majesté Henri II devait, ce jour-là même, à quatre heures, faire une visite à son grand ami, au chef de ses armées. On en concluait qu'une nouvelle campagne se préparait.

L'innombrable domesticité de l'hôtel s'activait à tout mettre en bel ordre pour faire honneur au royal visiteur. Car il était déjà deux heures, et le roi passait pour très ponctuel.

C'était une seigneuriale demeure que cet hôtel de Montmorency, situé presque en face du Louvre, non loin du bac du Port-aux-Passeurs. Il y régnait ce luxe grandiose de cette époque où Richelieu

n'avait pas encore domestiqué la noblesse, où les seigneurs féodaux, presque rois par la force, étaient souvent plus que rois par la richesse.

Il y avait donc, dans la grande salle d'honneur, plus de soixante gentilshommes de la maison du connétable : une véritable cour que le vieux politique n'était pas fâché d'étaler aux yeux d'Henri II, qui, certainement, n'en amènerait pas autant avec lui, tout roi de France qu'il était.

Mais à ce moment-là, ce n'était pas à cela que songeait le connétable.

Plus d'une fois déjà, il s'était avancé jusqu'à la porte de ce cabinet où on avait introduit la femme.

Et toujours il avait reculé, frappant du pied avec colère, reprenant sa promenade dans le demi-silence de la salle d'honneur.

Enfin, il parut se décider, poussa brusquement la porte, et entra.

Au milieu du cabinet, la femme, debout, attendait. Elle avait déposé son enfant endormi dans un fauteuil, et, appuyée au dossier, le contemplait…

Le connétable fit deux pas, s'arrêta devant elle, les touffes grises de ses sourcils froncés, hérissés.

Rudement, il demanda :

– Que voulez-vous, madame ?

Une sorte d'angoisse terrifiée convulsa le visage pâli de la femme, qui murmura :

– Monseigneur…

– Oui, reprit le connétable avec plus de rudesse encore, ce n'est pas moi que vous attendiez, n'est-ce pas ? Au lieu du fils que l'on espère encore séduire par de mielleuses paroles, c'est le père inexorable qui paraît ! Et cela vous déconcerte, n'est-ce pas ?

Jeanne de Piennes releva son douloureux visage :

– Monseigneur, dit-elle d'une voix tremblante, il est vrai que j'espérais voir François… mais une femme de ma race ne peut se déconcerter à se trouver en présence du père de son époux !

– Votre époux ! gronda le connétable en serrant les poings. Croyez-moi, je vous engage à ne point invoquer ce titre devant moi ! François m'a tout raconté cette nuit. Tout, entendez-vous bien ! Je sais que vous et votre père avez été assez habiles pour arracher à la faiblesse de mon fils un mariage. Quel mariage, d'ailleurs ! nocturne et honteux comme un vol !…

Un cri de Jeanne arrêta le vieux soudard. Pourpre d'indignation,

elle étendit le bras avec un indicible geste de dignité, charmante chez cet être de grâce et de beauté.

– Vous mentez, monsieur ! dit-elle avec un calme étrange.

– Par le Ciel ! que dit-elle là ?…

-Je dis, monsieur, que vous avez seulement l'habit d'un gentilhomme ! Je dis que votre couronne de cheveux blancs ne vous mettrait pas à l'abri du soufflet vengeur, si mon père, lentement assassiné par vous, se trouvait près de moi ! Je dis que vous parlez à une femme qui porte votre nom, monsieur !

L'accent de ces paroles avait été en se haussant pour ainsi dire, depuis la simple dignité de la femme offensée jusqu'à la majesté d'une reine.

Montmorency, étonné, rougit, pâlit et parut un instant balancer pour jeter un ordre… Puis le vieux chef des armées du roi s'inclina profondément. Il était dompté.

– Monseigneur, reprit alors Jeanne en comprimant la violente agitation de son sein, vous m'avez dit tout à l'heure que vous saviez tout !… Je n'ai que trop bien compris l'accusation douloureuse que contiennent ces paroles… Eh bien, monseigneur, puisque la fatalité m'amène devant vous, je dois ! Non, monseigneur, vous ne savez pas tout ! Vous ignorez l'affreuse vérité, comme l'ignore mon maître et mari, comme l'ignore l'époux de mon cœur, l'homme à qui j'ai donné ma vie, à qui je voulais éviter une larme au prix de mon sang !… Cette vérité, monseigneur, vous devez l'entendre pour mon honneur, pour le bonheur de François, pour la vie de l'innocente créature qu'abrite votre toit en ce moment… l'enfant de notre amour !

Étonné par la noblesse du geste et par la douleur de l'accent, fasciné par tant de beauté et de simplicité, subjugué par l'autorité et la grâce qui émanaient de Jeanne, le vieux Montmorency, pour la deuxième fois, s'inclina.

– Parlez donc, madame, dit-il.

Et en même temps, ses yeux se portèrent sur la petite Loïse endormie.

Jeanne saisit ce regard au vol. Quelque chose comme une aube d'espoir illumina son âme. Avec ce mouvement d'orgueil qu'ont toutes les mères, elle prit la mignonne créature dans ses bras, l'embrassa longuement, et avec une timidité douloureuse, avec un sourire mouillé de pleurs, la tendit au formidable aïeul.

Peut-être, à cette fugitive minute, le cœur de Montmorency fut-il

attendri !

Il eut un geste vague des bras comme pour saisir l'enfant, et il demanda :

– Comment s'appelle-t-il ?…

– Elle s'appelle Loïse ! dit Jeanne, palpitante de tendresse et d'espoir.

Une moue dédaigneuse plissa les lèvres du connétable. Une fille !… Cela ne comptait pas aux yeux de cet ancêtre féodal !… Ses bras retombèrent. Jeanne sentit un froid de glace peser sur ses épaules. Elle recula en pâlissant, tandis que lui reprenait :

– Je vous promets, madame, de vous écouter maintenant !… Parlez donc sans crainte, et exposez-moi cette vérité dont vous vouliez m'entretenir.

Jeanne comprit que le lien qui était en train de se former d'elle à Montmorency venait de se briser.

Mais une femme qui aime recèle dans son cœur des forces qui sont pour l'homme un sujet de stupéfaction. Elle rassembla toute son énergie, et entreprit de se justifier aux yeux du père de François.

Avec cette voix qui était comme une mélodie d'un charme à la fois délicat et puissant, avec cette poésie naturelle qu'elle puisait dans son amour, elle dit ses premières rencontres avec François, l'irrésistible tendresse qui les avait poussés l'un vers l'autre, leurs aveux, puis la faute, puis la scène du mariage nocturne, les menaces d'Henri, la naissance de Loïse, et enfin l'effroyable supplice final où son cœur d'amante et de mère avait été broyé…

Elle dit tout, n'omit aucun détail ; le vieux Montmorency l'écouta sans prononcer une parole, le visage fermé, raidi dans une attitude glaciale.

Jeanne se tut, palpitante ; son regard ardent chercha en vain les yeux du connétable pour y lire une émotion.

Dans un mouvement de désespoir, elle se laissa tomber à genoux et joignit les mains, tandis qu'elle essayait de refouler les sanglots qui la secouaient…

– Monseigneur, je vois que je ne vous ai pas convaincu ! Malheureuse ! Je n'ai pas su trouver l'accent de la vérité. Et pourtant, je jure que j'ai bien dit la vérité… je le jure sur mon âme… je le jurerais sur l'Évangile… ou plutôt, tenez, je le jure sur la tête de ma fille !… Vous ne pensez pas, monseigneur, que je voudrais attirer une malédiction sur ma petite Loïse ? Non n'est-ce

pas ?… Eh bien, alors, pourquoi ne me croyez-vous pas… pourquoi vous taisez-vous ?… Oh ! monseigneur… vous êtes le père de François… Loïse est votre petite-fille… un peu de pitié pour la mère !… Et vrai, je vous assure que je n'en puis plus…

Pendant qu'elle parlait ainsi, d'une voix si triste et si brisée qu'on voyait bien vraiment que cette pauvre jeune femme était à bout de forces et avait besoin d'un peu de pitié, Montmorency réfléchissait.

Son œil se plissait, son esprit, indifférent à ce drame lamentable, cherchait une ruse…

– Relevez-vous, madame, dit-il enfin. Je suis convaincu que vous dites la vérité…

– Oh ! s'écria Jeanne avec exaltation. Loïse est sauvée !…

Ce cri de la mère troubla un instant l'âme obscure du guerrier. Mais aussitôt il se remit et reprit :

– J'ignorais d'ailleurs tout ce que vous venez de raconter touchant mon fils Henri. François ne m'en a point parlé (il mentait), et, tout à l'heure, en vous disant que je savais tout, je faisais seulement allusion à ce mariage secret qui m'a gravement offensé dans mon autorité paternelle et dans nos intérêts de famille. Ce mariage est impossible, madame !

– Ce mariage, murmura Jeanne frappée au cœur, n'est ni possible ni impossible : il est. Voilà tout !…

Une bouffée de colère enflamma le visage du connétable. Des paroles violentes se pressèrent sur ses lèvres ; mais il dompta sa colère, il refoula ses paroles, parce que sa pensée était plus violente encore.

Avec une tranquillité qui fit frissonner la jeune femme, il tira de son pourpoint deux parchemins et en déroula un.

– Lisez ceci, dit-il.

Jeanne parcourut d'un trait le parchemin. Elle devint livide. Un tremblement d'épouvante l'agita, et incapable d'articuler un mot, ou de pousser une plainte, elle tourna vers le terrible père de François un de ces regards comme les moutons doivent en jeter au boucher lorsqu'il lève son couteau.

Le papier ne contenait que quelques lignes, qui se terminaient par la formule inventée et inaugurée par François 1er. Ces lignes, les voici :

« À tous présents et à venir, salut.

Ordre est donné à notre prévôt, messire Tellier, de se saisir de la personne de François, comte de Margency, aîné de la maison de

Montmorency, colonel de notre infanterie suisse, et de le conduire en notre prison du Temple où il demeurera jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de l'appeler à Lui. Nous le voulons et mandons ainsi à notre prévôt et tous officiers de notre prévôté, car tel est notre bon plaisir. »

– Monseigneur ! oh ! monseigneur ! bégaya enfin Jeanne, que vous a fait François ? Oh ! vous voulez m'éprouver, m'effrayer ! Ceci est horrible !… La prison perpétuelle !… ô mon François !…

– Madame, dit Montmorency, avec un calme sinistre, ce parchemin n'est pas signé encore. Je suis, madame, connétable des armées du roi et grand-maître de France. Dans quelques instants, le roi sera dans cet hôtel. Je n'aurai qu'à lui présenter ce papier, et à lui dire : « Plaise à Votre Majesté d'apposer sa griffe au bas de ce parchemin. » Et demain, madame, commencera la prison… la nuit éternelle pour celui que vous aimez.

– Oh ! c'est affreux ! Ma raison s'égare ! Mais que vous a-t-il fait, seigneur ? Que vous a-t-il fait ?

– Il vous a épousée : là est son crime…

– Son crime ! balbutia l'infortunée dont la raison, vraiment, s'égarait… Oh ! monseigneur, ne punissez que moi ! Grâce pour François ! Dieu juste ! Dieu de bonté ! Il n'est donc ni juste ni pitié ici-bas ! Tenez, monseigneur, tuez-moi, puisque c'est un crime que d'aimer…

Une flamme s'alluma dans l'œil du vieux Montmorency qui, froidement, continua :

– Maintenant, madame, voici un deuxième parchemin. C'est un acte de renonciation volontaire à votre mariage…

– Non ! non ! oh ! non ! pas cela ! haleta Jeanne dans un cri déchirant. Tuez-moi ! mais pas cela !…

– Je sais combien un divorce est chose grave, et qu'il est difficile de faire casser un mariage. Mais, le roi aidant…

– Grâce ! Pitié ! Justice, monseigneur ! cria Jeanne en tombant à genoux.

– La bonne volonté de notre Saint-Père nous est acquise… vous n'avez qu'à signer…

– Pitié ! oh ! laissez-moi mon François ! laissez-moi l'aimer !

– Signez, madame, et le Saint-Père cassera le mariage…

– Ma fille, monseigneur ! La fille de François ! Vous lui volez son père !… Vous lui arrachez son nom !…

– C'en est assez, madame. Tout à l'heure, je présenterai l'un ou l'autre de ces deux parchemins au roi. François sera demain au

Temple si, dès ce soir, je ne puis expédier à Rome votre renonciation. Signez et vous le sauvez…

– Grâce ! Grâce ! sanglota l'épouse martyre. Non ! non ! jamais !…

– Le roi ! Le roi ! Vive le roi !…

Des cris éclataient dans la cour d'honneur. Une fanfare de trompettes retentit. On entendit les pas précipités des gentilshommes qui couraient au-devant d'Henri II. La porte s'ouvrit violemment et un homme cria :

– Monseigneur ! Monseigneur ! voici Sa Majesté !…

– Adieu, madame, dit lentement Montmorency. Déchirez cette renonciation. Moi, je vais faire signer au roi l'ordre d'emprisonner mon fils !…

– Arrêtez ! je signe ! râla la martyre.

Et elle signa !… Puis elle tomba à la renverse, tandis qu'un de ses bras, dans un geste instinctif et sublime, cherchait encore à protéger Loïse…

Le connétable fondit sur le parchemin, le saisit, le cacha dans son pourpoint, et de son pas lourd d'écraseur de cœur, de tueur d'hommes et de femmes, se porta à la rencontre d'Henri II.

Dans la cour, les cris de joie éclataient furieusement :

– Vive le roi ! Vive le roi ! Vive le connétable !…

Chapitre 10

LA DAME EN NOIR

Le mariage secret de François de Montmorency et de Jeanne de Piennes fut cassé par le pape. Les mémoires du temps font grand bruit de cet événement et disent que la chose n'alla pas sans de grandes difficultés que surmonta l'opiniâtre volonté d'Henri II.

En l'année 1558, François de Montmorency, maréchal des armées royales, épousa Diane de France, fille naturelle du roi. Quinze jours avant l'époque fixée pour la cérémonie, il alla trouver la princesse.

– Madame, lui dit-il, je ne sais quels sont vos sentiments à mon égard. Pardonnez-moi la franchise brutale de mon langage : je ne vous aime pas, et ne vous aimerai jamais…

La princesse écoutait en souriant.

– On nous marie, continua François. En acceptant l'insigne honneur de devenir votre époux, j'obéis au roi et au connétable, qui veulent cette union pour des raisons politiques ; mais le jour où Mgr l'archevêque bénira notre union, mon cœur sera absent de la cérémonie. Je vous offense, je le sais…

– Non pas, monsieur le maréchal, fit vivement Diane. Continuez donc, je vous prie, en toute loyauté…

– Si mon cœur était libre, dit alors François, il serait à vous ; car vous êtes belle parmi les plus belles. Mais…

– Mais votre cœur est à une autre ?…

– Non, madame ! Et je me suis mal exprimé : mon cœur est mort, voilà tout !… Et si moi-même je vis encore, ce n'est pas faute d'avoir ardemment cherché la mort sur les champs de bataille…

Ses yeux s'obscurcirent. Et avec un sourire navrant, il ajouta :

– Il paraît qu'elle ne veut pas de moi… Voici donc, madame et princesse, la vérité tout entière, si cruelle qu'elle soit à dire pour moi : notre mariage ne peut-être que l'union de deux noms. Si l'amitié la plus fidèle et la plus ardente, si une affection fraternelle de tous les instants, si un dévouement aveugle peuvent balancer l'absence d'amour, je vous offre humblement cette amitié et ce dévouement… Maintenant, madame, que je vous ai parlé avec toute la sincérité d'une loyauté que nul jusqu'ici n'a pu suspecter, j'attends votre décision…

Diane se leva.

C'était une grande belle femme qui ne manquait ni de cœur ni d'esprit.

– Monsieur le maréchal, dit-elle doucement, venant de tout autre que vous, une pareille franchise m'eût en effet offensée. Mais à vous, monsieur, je pardonne tout… Obéissons donc au vœu du roi, et gardons chacun notre cœur. C'est bien ainsi que vous l'entendez ?…

– Madame…, murmura François en pâlissant… car peut-être avait-il espéré une autre réponse.

– Allez, monsieur le maréchal. Je respecterai le deuil de votre cœur…

Et comme il s'inclinait en baisant la main de la princesse, avec un sourire mélancolique, elle ajouta :

– Maître Ambroise Paré prétend que j'ai d'étonnantes dispositions pour la médecine… Qui sait si je n'arriverai pas à vous guérir ?…

C'est ainsi que fut conclu le pacte.

Après la cérémonie, François se lança à corps perdu dans une série de dangereuses campagnes ; mais, comme il l'avait dit, il paraît que la mort ne voulait pas de lui.

Quant à Henri, il ne revit pas son aîné. On eût dit, d'ailleurs, que les deux frères cherchaient à s'éviter. Quand l'un guerroyait dans le Nord, l'autre se trouvait dans le Midi.

Le jour de la rencontre devait pourtant venir, et de terribles drames se préparaient pour ce jour-là…

Car les deux frères aimaient toujours.

Ils aimaient la même femme – maintenant disparue – sans qu'aucun d'eux, malgré des recherches ardentes, eût jamais pu la retrouver.

Qu'était-elle donc devenue, cette femme tant adorée ? Plus

heureuse que François, avait-elle trouvé un refuge dans la mort ? Avait-elle cessé de souffrir, et l'abominable calvaire de son cœur d'épouse et de mère l'avait-il conduit au tombeau ?

Non ! Jeanne vivait !…

Si lutter sans cesse contre la douleur, si étouffer à chaque seconde les palpitations et les élans d'un cœur passionné, si passer des nuits, des mois, de mornes années à pleurer le paradis perdu, peut s'appeler vivre !…

Comment la malheureuse avait-elle quitté l'hôtel de Montmorency après l'effroyable scène où s'était consommé son sacrifice ? Comment ne mourut-elle pas de désespoir ? Qui la recueillit et la sauva ? Comment s'écoulèrent les années qui suivirent, lente et sombre agonie d'amour ?…

Il nous a été impossible de reconstituer ces épisodes d'une existence flétrie.

Nous retrouvons Jeanne dans une pauvre maison de la rue Saint-Denis. Elle habite tout en haut, sous les toits, un étroit logement composé de trois petites pièces. Et dès l'instant même où nous la retrouvons, nous possédons le secret de la force étrange qui a permis à Jeanne de vivre.

Entrons dans la maison… pénétrons dans une pièce claire, pauvre, mais arrangée avec un goût délicieux… regardons le tableau admirable qui s'offre à nos yeux… écoutons !…

Jeanne vient d'entrer dans cette petite pièce et se dirige vers l'embrasure de la fenêtre où est assise une jeune fille.

En passant, elle s'arrête un instant devant le miroir, se regarde, et songe :

« Comme il me trouverait flétrie, s'il me voyait à présent !… Me reconnaîtrait-il seulement ? Hélas ! Je ne suis plus la Jeanne de jadis, je ne suis plus celle qu'il appelait "la Fée du printemps"… je ne suis que "la Dame en noir"… je ne suis plus moi !… »

Jeanne se trompe !… Elle est admirablement belle. Sa pâleur n'enlève rien à l'idéale beauté de son visage, à la parfaite pureté des lignes, à l'harmonieuse splendeur de ses cheveux…

L'éclat de ses yeux s'est seulement adouci et comme voilé.

Ses lèvres où fleurissait jadis le rire ont pris un pli grave.

Mais elle est toujours la femme radieusement belle que les gens du voisinage appellent « la Dame en noir », parce qu'elle porte sur ses vêtements le même deuil éternel que dans son cœur.

Et ces yeux voilés reprennent eux-mêmes tout leur tendre éclat,

cette bouche close reprend aussi son adorable sourire lorsque le regard de Jeanne se reporte sur la jeune fille qui, dans l'embrasure de la fenêtre, se penche et s'active sur un travail de tapisserie.

Ah ! c'est que cette petite ouvrière aux doigts roses qui courent dans la laine, c'est sa fille ! sa Loïse !…

Maintenant, nous savons pourquoi Jeanne n'est pas morte ! Pourquoi elle a voulu vivre !

Maintenant, nous connaissons à ce regard et à ce sourire de la martyre ce sentiment qui s'est affirmé en elle, si puissant, si doux, si exclusif, dès avant la venue au monde de l'enfant adorée.

Jeanne peut être une femme qui a souffert d'indicibles tortures dans sa passion d'amante.

Elle peut être une épouse qui a éprouvé le plus effroyable malheur qui puisse frapper une épouse.

Elle demeure, elle est toujours et avant tout la mère !…

Et si elle a tressailli de joie lorsque jadis elle a compris que le mystère de la maternité allait s'accomplir en elle, si elle s'est mise à idolâtrer sa petite Loïse dès son premier balbutiement, comment ne l'aimerait-elle pas maintenant !

Loïse paraît seize printemps…

Ses yeux, d'un bleu intense, d'un bleu violette, semblent réfléchir l'infinie pureté d'un ciel de mai, par ces matins ineffables où l'immensité céleste paraît plus profonde, où le bleu paraît plus bleu…

Ses cheveux forment autour de son front de neige un nimbe nuageux, presque fluide tant ils sont fins et soyeux, un nimbe qui se dore sous les rayons du soleil, comme si un peintre génial s'était plu à dépenser pour eux tout l'or de sa palette.

Son attitude, son geste, sa parole forment un poème d'harmonie.

On ne sait quelle force de souplesse et de fierté se dégage de ce merveilleux ensemble.

Et pourtant…

Quelle mélancolie sur ce front si radieux, si noble de lignes, si expressif !…

Est-ce que celle-là aussi serait marquée par la fatalité !…

Est-ce que sur les pas de la fille, comme sur ceux de la mère, vont se lever et se déchaîner les passions orageuses créatrices de drames ?

Jeanne s'est approchée de son enfant.

Loïse lève la tête…

La mère et la fille se sourient… et quiconque les verrait en ce moment se demanderait laquelle des deux est la plus admirable, et jurerait que ce sont deux sœurs que quelques années séparent à peine !

Jeanne s'assied devant Loïse, prend l'autre extrémité de la tapisserie et se met à travailler activement.

– Mère, dit Loïse, reposez-vous. Voilà trois nuits que vous passez sur cet ouvrage… je puis maintenant le terminer seule en quelques heures…

– Chère Loïse !… Tu oublies que je dois porter cette tapisserie aujourd'hui même à cette jeune dame…

– Que vous m'avez dit de bonne bourgeoisie… dame Marie Touchet, je crois ?…

– Oui, mon enfant…

– Ah ! ma mère, pourquoi ne sommes-nous pas, nous aussi, de bourgeoisie ?… Pourquoi sommes-nous de pauvres ouvrières ?… Je dis cela pour vous, ajouta vivement Loïse, car, moi, je suis si heureuse !…

Jeanne jette un profond regard sur sa fille, et murmure en tressaillant :

– De bourgeoisie !…

Et elle se perd dans une morne et douloureuse rêverie…

« Pauvre enfant sans nom !… Que dirais-tu si tu savais que tu t'appelles Loïse de Montmorency ?… »

– À quoi songez-vous, ma mère ?

La mère tremble… ses yeux se voilent de larmes… son sein palpite. Lentement, comme si elle évoquait des choses mortes, les yeux fixés dans le vague, elle répond :

– Je songe, mon enfant, ma petite Loïse adorée, que peut-être tu n'étais pas née pour ce pénible labeur… et que c'est bien triste pour moi de voir des piqûres d'aiguilles au bout de tes jolis doigts…

Jeanne saisit la main de sa fille et couvre ses doigts de baisers.

Loïse éclate d'un joli rire sonore, clair, d'une charmante gaieté.

– Bon, ma mère ! s'écrie-t-elle. Croyez-vous donc que j'aie des mains de jeune princesse ?…

La mère tressaille profondément.

– Qui sait, reprend-elle. Qui sait si, sans ces deux hommes maudits…

Loïse laisse tomber son aiguille, et, très émue, cette fois :

– Ah ! ma mère ! quand me direz-vous ce terrible secret qui pèse sur votre vie ?…

– Jamais ! Jamais ! murmure sourdement Jeanne.

– Quand me direz-vous, reprend Loïse qui n'a pas entendu, le nom des deux hommes, cause du malheur qui est dans votre existence, je le sens !… De ces deux noms, vous ne m'en avez jamais dit qu'un !…

– Oui, Loïse !… Le nom du chevalier de Pardaillan !…

– Je ne l'oublie pas, ma mère ! Et je vous jure que, cet homme, je le déteste de toutes mes forces, pour ce mal inconnu qu'il vous a fait !… Mais l'autre ! l'autre, plus criminel encore, m'avez-vous dit !…

« Jamais ! Jamais ! reprend Jeanne au fond de son cœur. »

Loïse respecte le silence de sa mère, et pousse un soupir. Les deux femmes se penchent sur la tapisserie, et on ne voit plus que leurs deux mains agiles qui vont et viennent, tandis que leurs cheveux se touchent, se frôlent…

Bientôt la tapisserie est terminée.

Jeanne, alors, s'enveloppe d'une mante, et après avoir serré Loïse sur son cœur, sort pour se rendre chez la dame qui a commandé cet ouvrage… dame Marie Touchet.

Loïse a accompagné sa mère jusque sur le palier. Elle rentre alors, et vivement, comme attirée par une force invincible, court à la fenêtre de l'autre pièce qui donne sur la rue Saint-Denis…

En face, se dresse une grande maison : l'hôtellerie de la *Devinière*.

Loïse lève sa tête charmante vers l'hôtellerie, craintivement, furtivement, tandis que son jeune sein se gonfle d'espoir et d'émoi.

Là-haut, à une fenêtre de grenier, apparaît un jeune cavalier…

Du bout des doigts, il envoie un baiser à Loïse…

Loïse hésite, rougit, pâlit… elle demeure un instant les yeux fixés sur l'inconnu… et ce regard est peut-être un aveu !

Ce jeune cavalier porte un nom qu'ignore Loïse et qui, s'il était prononcé, retentirait comme une malédiction dans le cœur de jeune fille qui s'ouvre à l'amour le plus pur, le plus profond…

Car le jeune chevalier s'appelle le chevalier Jean de Pardaillan !…

Chapitre 11

PARDAILLAN, GALAOR. PIPEAU ET GIBOULÉE

Ce Jean de Pardaillan habitait depuis près de trois années une assez belle chambre située tout en haut de l'hôtellerie de la *Devinière* et donnant sur la rue Saint-Denis. Nous allons voir comment et pourquoi un pauvre hère comme lui pouvait se permettre le luxe de loger à la *Devinière*, la première rôtisserie du quartier, renommée dans tout Paris au point que Ronsard et sa bande de poètes y venaient faire ripaille ; la *Devinière*, ainsi baptisée quarante ans auparavant par maître Rabelais en personne ! la *Devinière*, tenue par l'illustre Landry-Grégoire, fils unique et successeur de Grégoire lui-même, fameux rôtisseur.

Jean de Pardaillan, disons-nous, était un pauvre hère, un sans-le-sou.

C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années, grand, mince, flexible comme une épée vivante.

Été comme hiver, on le voyait vêtu du même costume de velours gris ; il ne portait pas la toque, mais une sorte de chapeau rond, en feutre gris – ce genre de chapeau qu'Henri III devait plus tard mettre à la mode, et dont Pardaillan fut sans aucun doute l'inventeur. À ce chapeau s'accrochait une plume de coq rouge qui chatoyait au soleil et lui donnait crâne allure. Ses bottes en peau gris de souris, modelant la jambe fine et nerveuse, montaient aux cuisses presque jusqu'au haut-de-chausses. Le talon soutenait des éperons formidables ; au ceinturon de cuir éraillé, éraflé, pendait une rapière démesurée, et lorsque, des éperons, l'œil montait à cette

rapière, de cette rapière à la large poitrine serrée dans un pourpoint rapiécé, de la poitrine aux moustaches hérissées, des moustaches aux yeux flamboyants, et enfin des yeux au chapeau posé sur l'oreille, en bataille, les hommes gardaient de cet ensemble une impression de force qui leur inspirait instantanément un respect non dissimulé ; les femmes, une impression d'élégance et de beauté du diable, que plus d'une avait de la peine à dissimuler.

En effet, l'amour des femmes, pour un cavalier, est généralement en raison directe du respect que ce cavalier inspire aux hommes. Une belle prestance, un visage juvénile dont les yeux lancent des flammes de colère ou de passion, une attitude de matamore qui a le droit de l'être, un geste souple, sobre, expressif, des lèvres fines, un sourire très doux et très tendre sous le hérissement provocateur de la moustache : voilà ce qu'on voyait de Pardaillan. Et l'habit avait beau être fripé, vieilli, mangé par le soleil, terni par les pluies, couturé de coups d'épée, celui qui le portait n'en demeurait pas moins un type merveilleux d'élégance aisée, gracieuse avec on ne sait quoi de terrible.

Dans toute la rue Saint-Denis et dans le voisinage, dans la rue du Temple, dans la rue Saint-Antoine, dans les cabarets borgnes de la rue des Mauvais-Garçons, le chevalier de Pardaillan était connu et redouté. Plus d'un mari faisait la grimace en le voyant passer, fier comme le roi, gueux comme un truand ; mais plus d'une bourgeoise se retournait avec un sourire, et même des grandes dames soulevaient les rideaux de leur litière pour l'accompagner du regard.

Et lui, candide au fond, ne voyant rien de toute cette admiration qui lui faisait escorte, faisait résonner ses éperons et passait, le nez au vent, comme un jeune loup cherchant aventure – aventure de bataille, aventure d'amour, coups à donner ou à recevoir, grands déploiements de l'étincelante rapière, baisers furtifs, tout lui était bon !… Le guet le tenait pour un diable à quatre qu'il fallait respecter, en attendant qu'on pût l'occire en douceur ; les truands de la grande truanderie professaient pour lui une admiration sans bornes et lui avaient vainement offert le spectre du royaume d'Argot… Cette estime des argotiers, tire-laine et autres gens pendables, pour ce jeune homme, va sans doute lui enlever celle du lecteur : nous n'y pouvons rien.

Donc, le chevalier de Pardaillan, hormis sa santé, sa force et son élégance, ne possédait rien au monde.

Ou plutôt nous nous trompons : il possédait Galaor ! il possédait Pipeau ! il possédait Giboulée !

Qu'était-ce que Galaor ? Un cheval !

Pipeau ? Un chien !

Giboulée ? Une rapière !

Comment était-il devenu possesseur et légitime propriétaire de ces trois êtres ?… car Giboulée elle-même, simple tige d'acier, devenait un être, au poing de Pardaillan, un être frétillant, rapide, vertigineux, sifflant, sonnant, ayant un véritable langage.

Il n'est pas sans intérêt de le faire savoir, d'autant que l'histoire de ces trois êtres contient avec notre récit des affinités secrètes qui se dégageront en temps et lieu.

Six mois environ avant le jour où nous avons vu Jean de Pardaillan envoyer de haut et de loin ce baiser qui révélait en lui tout un état d'âme, M. de Pardaillan, le père, avait appelé son fils.

Le vieux routier logeait dans cette hôtellerie de la *Devinière* depuis deux ans.

Il occupait avec son fils un étroit cabinet noir qui donnait sur une sombre cour.

– Mon fils, dit-il, je vous fais mes adieux…

– Quoi ! monsieur, vous partez donc ! s'écria le jeune homme avec un élan qui chatouilla le cœur de son père.

– Oui, mon enfant, je pars !… Toutefois, je vous propose de vous emmener avec moi…

Le jeune chevalier, qui rougissait rarement, qui pâlissait encore moins souvent, rougit et pâlit coup sur coup à cette proposition.

Le vieux Pardaillan qui l'examinait en dessous haussa imperceptiblement les épaules et reprit :

– Je vous propose de vous emmener ; mais je crois vraiment que vous feriez mieux de demeurer à Paris… Paris, mon cher, c'est la grande marmite où les sorcières font bouillir ensemble la bonne et la mauvaise fortune. Restez, mon enfant. Quelque chose me dit que dans la distribution que font les sorcières de leur marmite, c'est la bonne fortune qui vous tombera en partage… Aussi disais-je bien : je vous fais mes adieux.

– Mais, mon père ! fit Jean plus ému qu'il ne voulait le paraître, qui vous oblige à vous éloigner ?

– Une foule de choses – et d'autres encore. Que voulez-vous ? J'ai la nostalgie de la grande route. Je regrette les coups de soleil et les averses. J'étouffe dans Paris, moi. Enfin, il faut que je m'en aille !

Peut-être le vieux Pardaillan avait-il un motif plus impérieux de fuir Paris. Car il paraissait tout embarrassé.

Il se hâta de continuer :

– Au moment de nous quitter, peut-être pour toujours, car je suis bien vieux, je regrette, chevalier, de n'avoir à vous laisser que des conseils. Au moins ces conseils, qui constituent tout votre héritage, sont-ils dignes d'être précieusement observés…

Jean ne put retenir une larme qui roula sur ses joues…

– Eh quoi ! vous pleurez, chevalier ! Cela me chagrine vraiment. Réservez vos larmes pour des malheurs qui vous atteindraient plus directement. Je m'en vais, mon cher fils ; mais je puis me vanter d'avoir fait de vous un homme capable de lutter contre cette chose perverse et maléficieuse qu'on appelle la vie. Vous êtes un escrimeur accompli, et il n'y a pas un maître d'armes dans tout le royaume capable de parer les bottes que je vous ai enseignées : œil d'acier, poignet infatigable, sang-froid, courage, rien ne vous manque. Dans les seize ans qui viennent de s'écouler, je vous ai emmené avec moi ; et soit sur mon cheval, soit sur mon dos quand vous étiez petit ; soit sur vos jambes ou sur la monture que vous procurait le hasard, quand vous étiez adolescent, vous avez parcouru en tous sens les pays de France, de Bourgogne, de Provence et de langue d'oc et de la langue d'oïl. Vous avez donc appris les choses les plus difficiles qui soient : savoir dormir sur la dure, avec la selle sous la tête ; savoir se coucher sans manger ; avoir froid et chaud indifféremment, sourire au soleil et rire à la pluie ; saluer le vent d'orage qui s'engouffre sous le manteau ; avoir soif, avoir faim… oui, vous savez tout cela, mon fils, et c'est pourquoi vous êtes bâti de fer et d'acier !

Le vieux Pardaillan regarda une minute son fils avec une orgueilleuse admiration.

Puis il reprit :

– Et pourtant, vous eussiez pu vivre heureux et tranquille, me succéder dans un bon emploi, au sein de la richesse et de la prospérité, sous un maître noble comme le roi, plus riche que le roi !… Un crime a décidé autrement de ma destinée et de la vôtre.

– Un crime, mon père ! s'écria Jean tout palpitant.

– Un crime ou un acte imbécile : c'est tout un. Et c'est moi qui le commis…

– Vous ! Impossible ! Vous, le cœur le plus tendre…

– Ta… ta… ta… mon fils ! Comme vous y allez ! Par Pilate et

Barabbas ! Écoutez. Après une existence de routier, de hère, de sacripant, de malandrin, pour tout dire, j'avais donc fini par trouver la tranquillité : bombance, bons vins et le reste ; tout ce qui constitue l'honnêteté de la vie. J'eusse dû m'y tenir, surtout pour vous, mon fils… Mais, un jour, mon maître me donna une petite commission des plus faciles : enlever une petite effrontée d'enfant au maillot. Je le fis et reçus en récompense un diamant qui valait bien trois mille écus. J'eus promesse du double si je gardais la petite… Je ne vous parle pas d'une autre clause du traité, que j'étais décidé dès la première minute à ne pas tenir…

-Eh bien, mon père ?

-Eh bien, je fis la sottise de prêter l'oreille à je ne sais quelle absurde voix qui murmurait je ne sais plus trop quoi dans mon cœur. Bref, je rendis l'enfant ! Et criminel jusqu'au bout, j'offris le diamant à la mère. Résultat : seize nouvelles années de vie errante pour moi – et pour vous, la misère !…

– Le nom de cette mère ? Le nom du maître qui vous donnait de ces commissions ?…

– Le secret n'est pas à moi, mon fils… Je continue. Grâce à ce crime, vous êtes pauvre comme Job ne le fut jamais. Là, d'ailleurs, s'arrête votre ressemblance avec ce saint homme si pieux, si continent, si chaste.

Jean rougit un peu. M. de Pardaillan père, après une minute de rêverie, continua :

– Maintenant, chevalier, écoutez ce que j'avais à vous dire… Écoutez, s'il vous plaît, de tout votre cœur, et recueillez l'héritage de mes bons et loyaux conseils… Les voici…

Jean ouvrit ses oreilles toutes grandes et s'apprêta à recueillir pieusement ce qu'il considérait dès lors comme l'héritage paternel.

– Premièrement, dit le vieux routier, méfiez-vous des hommes. Il n'en est pas un qui vaille beaucoup plus que la vieille corde qui devrait le pendre. Si vous voyez quelqu'un se noyer, tirez-lui votre chapeau et passez. Si vous apercevez des truands qui attaquent un bourgeois à un coin de rue, tirez sur l'autre coin. Si quelqu'un se dit votre ami, demandez-vous aussitôt quel mal il vous souhaite. Si un homme déclare qu'il vous veut du bien, mettez une cotte de mailles. Si on vous appelle à l'aide, bouchez-vous les deux oreilles… Me promettez-vous de ne pas oublier ces paroles ?

– Je vous le promets, monsieur… Ensuite ?

– Deuxièmement, méfiez-vous des femmes. La plus douce cache

une furie. Leurs cheveux fins sont des serpents qui enlacent et étouffent. Leurs yeux poignardent. Leur sourire empoisonne. Vous m'entendez bien, mon fils ? Ayez des femmes tant qu'il vous plaira. Bâti comme vous l'êtes, vous n'en manquerez pas. Mais ne vous donnez à aucune, si vous ne voulez flétrir votre vie, si vous ne voulez périr accablé par les mensonges et les trahisons. Méfiez-vous des femmes, chevalier !

– Je vous le promets, monsieur. Ensuite ?…

– Troisièmement, méfiez-vous de vous-même. Ah ! surtout de vous-même ! Écartez violemment dès le début de votre vie, les mauvais conseils de miséricorde, d'amour et de pitié, tous les pièges que votre cœur ne manquera pas de vous tendre. C'est l'affaire de quelques années. Très facilement, avec un peu de bonne volonté, vous deviendrez comme les autres hommes : dur, impitoyable, égoïste, et alors vous serez solidement armé. M'avez-vous bien entendu ?

– Oui, mon père, et je vous promets de m'exercer de mon mieux.

– Bon ! Je pars donc tranquille. Je vous laisse Giboulée, ajouta Pardaillan, qui jeta un regard caressant sur une longue rapière accrochée au mur.

Il la prit et ceignit lui-même le cuir verni autour des reins de son fils.

– Là ! Vous voilà chevalier pour de bon, maintenant !

Et avec le ton d'un roi armant un chevalier, il prononça la formule, mais en la modifiant ainsi :

– Soyez fort contre vous-même, fort contre les femmes, fort contre les hommes ! Giboulée vous aidera. C'est un ami qui ne trahira pas, une maîtresse à jamais fidèle… Adieu, mon fils, adieu…

– Mon père ! Mon père ! s'écria Jean hors de lui, le nom de cette mère à qui vous avez rendu sa fille ! Le nom de votre ancien maître !…

– Chevalier, dit gravement le vieux routier, ce n'est pas mon secret, vous dis-je !

Jean comprit que la résolution de son père était immuable.

Il n'insista donc pas et se contenta d'accompagner le vieux routier jusqu'au-dehors de Paris, lui à pied, M. de Pardaillan père à cheval.

Quand ils furent arrivés loin de Paris, au village de Montmartre, Pardaillan mit pied à terre, embrassa son fils en le serrant tendrement sur sa poitrine, puis, se remettant en selle, s'éloigna au galop…

Jean pleura beaucoup, et, le chagrin l'emportant, oublia très vite ce détail de ces deux noms que son père avait emportés avec lui, au loin.

Ce fut ainsi qu'il demeura seul au monde, et qu'il acquit Giboulée.

Une quinzaine de jours après le départ de son père, le chevalier de Pardaillan se promenait un soir, tout mélancolique, sur les bords de la Seine, lorsqu'il vit une bande de gamins lier les pattes à un pauvre chien avec l'intention évidente de le noyer.

Fondre sur la bande, la disperser à coups de taloches, délier la malheureuse bête fut, pour le chevalier, l'affaire d'un instant.

« Bon ! pensa-t-il, monsieur mon père m'a recommandé de laisser se noyer les hommes, mais non les chiens. Je ne lui désobéis donc pas… »

Inutile d'ajouter que l'animal ainsi sauvé s'attacha à son libérateur et le suivit pas à pas lorsqu'il s'en alla.

Pardaillan, qui avait déjà beaucoup de mal à se nourrir lui-même, voulut le renvoyer. Mais le chien se coucha à ses pieds, les pattes croisées l'une sur l'autre, et le regarda avec des yeux si bons et si implorants que le chevalier l'emmena à l'auberge de la *Devinière*.

Au bout de trois mois, Pardaillan connaissait le fort et le faible de son chien.

Il l'avait appelé Pipeau.

Pourquoi Pipeau ? Nous l'ignorons. Nous nous sommes engagé à raconter une histoire, mais non à rechercher l'étymologie des noms de tous nos personnages.

Pipeau était un chien berger à poil roux ébouriffé, ni beau ni laid, mais d'une jolie ligne, et surtout admirable par l'intelligence et la mansuétude de ses yeux bruns. Il possédait une mâchoire à briser du fer ; il était un peu fou, aimait à courir frénétiquement aux moineaux, fonçant tête baissée, renversant tout sur son passage, et l'air très étonné, quand il s'arrêtait, que les moineaux ne l'eussent pas attendu.

C'était un chien gourmand, voleur, pipeur, paillard et menteur – cette dernière épithète ne surprendra personne, car chacun sait que le chiens parlent et il ne s'agit que de savoir les comprendre –, mais Pipeau, parmi tant de défauts, possédait une qualité ; il était brave ; et quant au dévouement, c'était la perle des chiens, c'est-à-dire des êtres les plus dévoués de la création.

Le soir où il rentra à l'auberge accompagné de Pipeau, c'est-à-dire une quinzaine après le départ si étrange de son père, Pardaillan

monta tristement à son pauvre cabinet noir et jeta un regard navré sur la tristesse de ce gîte sans air et sans lumière.

– Il n'est pas possible, grommela-t-il, que j'habite plus longtemps ce taudis. J'y mourrais, maintenant que M. de Pardaillan n'est plus là pour l'égayer. Par Pilate et Barabbas, comme disait mon père ! il me faut une chambre logeable. Oui, mais où la trouver ?

Comme il réfléchissait ainsi, il s'aperçut que la porte qui faisait vis-à-vis à la sienne était entrouverte.

Il y alla aussitôt, la poussa doucement, et passa la tête. Il n'y avait personne dans la chambre, belle grande pièce, ornée d'un bon lit, de plusieurs chaises, et même d'une table, d'un fauteuil.

« Voilà mon affaire ! » se dit Pardaillan.

Il ouvrit la fenêtre : elle donnait sur la rue Saint-Denis.

« Vue agréable, continua Pardaillan, saine et capable d'inspirer de bonnes idées. »

Il allait retirer sa tête lorsque, ses yeux s'étant portés sur la maison d'en face, plus basse que l'hôtellerie, il vit, à une fenêtre qui s'ouvrait sur le toit de cette maison, un objet qui lui arracha un cri de surprise et d'admiration : c'était une tête de jeune fille, si belle, avec ses cheveux d'un blond d'or, et l'air si doux, si candide et si fier que Pardaillan crut avoir entrevu un être paradisiaque. Et que fut-ce lorsque, au bout de quelques instants, il reconnut une jeune fille rencontrée plusieurs fois dans la rue Saint-Denis !…

Au cri qu'il avait poussé, elle leva la tête, rougit, ferma la fenêtre et disparut.

Mais Pardaillan demeura une heure à la même place, et il y fût demeuré plus longtemps encore si une voix ne l'avait subitement arraché à sa contemplation. Il se retourna en fronçant le sourcil et se vit en présence de maître Landry Grégoire, successeur de son père, propriétaire actuel de l'hôtellerie de la *Devinière*.

Maître Landry avait été dans son enfance un être chétif et si court sur jambes que les clients de la rôtisserie l'avaient surnommé Landry Cul de Lampe. Au fur et à mesure qu'il avait avancé en âge, au lieu de pousser en hauteur, il s'était développé en largeur. Il avait gagné en rotondité ce que les autres gagnent en taille. Il en était résulté que vers la quarantaine, c'est-à-dire vers l'époque où nous le présentons à nos lecteurs, maître Landry apparaissait au regard étonné comme une sorte de boule placée en équilibre sur deux masses charnues et surmontée d'une tête en pain de sucre percée de deux petits yeux craintifs, méfiants, fouilleurs et sournois.

– Je venais justement chez vous, monsieur le chevalier, dit maître Landry en faisant des efforts inutiles pour s'incliner.

– Eh bien, vous y êtes ! fit Pardaillan en s'installant dans le fauteuil.

– Comment, j'y suis ! bégaya Landry Grégoire qui fut pris d'un pressentiment douloureux.

– Mais oui, j'ai changé de logis : à partir de ce soir, je m'installe ici.

Maître Grégoire devint cramoisi, comme s'il allait avoir une attaque d'apoplexie.

– Monsieur, dit-il en puisant dans la conscience de son droit l'énergie nécessaire, je venais vous dire qu'il m'est impossible de continuer à vous loger dans le cabinet noir…

– Vous voyez bien ! Nous sommes d'accord, observa le chevalier avec un grand sang-froid.

– À plus forte raison, poursuivit Grégoire exaspéré, ne puis-je vous céder cette chambre qui vaut ses cinquante écus par an. Il est temps que je parle, monsieur le chevalier… Lorsque monsieur votre père me fit l'honneur de venir loger chez moi, voici deux ans de cela, il promit de me payer régulièrement. Je patientai six mois, c'est-à-dire cinq mois de plus que n'eût fait aucun de mes confrères…

– Ceci vous honore grandement, maître Landry.

– Oui, mais cela ne m'enrichit guère ! Au bout de six mois, donc, n'ayant pas encore reçu un denier, je me présentai à monsieur votre père, et le priai de me payer l'arriéré…

– Et que fit mon vénérable père ? Il vous paya, je pense ?

– Il me rossa, monsieur ! dit Landry avec une majestueuse indignation.

– Et dès lors, vous fûtes convaincu de l'impertinence qu'il y a à réclamer de l'argent à un honorable gentilhomme ?

– Oui, monsieur, dit simplement le maître de la *Devinière*. Mais je dois dire que monsieur votre père me rendait quelques services. Il protégeait ma rôtisserie, et n'avait pas son pareil pour prendre un ivrogne par les reins et le jeter à la rue.

– En ce cas, c'est vous qui lui redevez, maître Landry. N'importe, je vous fais crédit.

Landry, qui était déjà cramoisi, devint violet. Il souffla pendant deux minutes. Puis il reprit :

– Trêve de plaisanterie, monsieur.

– Que voulez-vous donc ? Expliquez-vous, que diable !

– Monsieur, je veux que vous vous en alliez, à moins que vous ne puissiez me payer les deux ans d'arriérés que vous me devez, vous et monsieur votre père !

– Est-ce votre dernier mot, maître ? fit paisiblement Pardaillan.

Enhardi par la douceur du jeune homme, l'aubergiste répondit avec énergie :

– Mon dernier mot. J'entends que dès demain le cabinet soit libre !

Tranquillement, le chevalier passa dans son logis, prit dans un coin un bâton court, le même qui avait servi à son père, saisit Landry par l'une des courtes nageoires qui lui servaient de bras, leva le bâton et le laissa retomber sur l'échine de l'aubergiste.

– Un bon fils doit imiter les vertus de son père, dit-il ; mon père vous a rossé : mon devoir est de vous rosser !…

Et Pardaillan se mit, en effet, à rosser maître Grégoire avec une conscience qui prouvait qu'il ne savait rien faire à demi. L'aubergiste poussa des hurlements effroyables, et ses clameurs retentirent dans toute la maison.

Bientôt sa femme accourut, et derrière elle les garçons, les servantes, armés de lardoires, de balais, criant, vociférant : « Au feu ! Au meurtre ! Au truand ! » et autres appels semblables qui ne dérangeaient personne, vu leur fréquence.

Les voisins supposèrent qu'on tuait un huguenot, voilà tout. Mais les gens de la maison ne s'y trompèrent pas.

En un instant, la chambre fut envahie par les domestiques.

Alors, Pardaillan poussa le malheureux Grégoire vers la fenêtre qu'il ouvrit toute grande, le saisit, le harponna solidement, le passa à travers la fenêtre, et, les bras tendus, le tint suspendu dans le vide.

– Dehors, vous autres ! dit-il de sa voix calme et mordante, dehors, ou je le laisse tomber !…

– Allez-vous-en !… allez-vous-en !… gémit l'aubergiste plus mort que vif.

Il y eut une retraite précipitée des domestiques. Seule, Mme Landry demeura, et il faut dire qu'elle ne semblait pas effarée outre mesure de la périlleuse situation où se trouvait, son mari.

– Grâce, monsieur le chevalier ! murmura Landry d'une voix éteinte.

– Nous sommes d'accord, n'est-ce pas ? Plus de ces demandes intempestives ?…

– Jamais ! Jamais !

– Et je pourrai habiter cette chambre ?

– Oui, oui !… Mais rentrez-moi, pour l'amour de la Vierge !… Je meurs !…

Le chevalier, sans se presser, réintégra l'aubergiste dans la chambre, et l'assit presque évanoui dans le fauteuil où Mme Landry s'empressa de lui bassiner les tempes avec du vinaigre.

– Ah ! monsieur le chevalier, dit-elle avec un regard qui n'avait rien de trop sévère, quelle peur vous m'avez faite ! Si pourtant vous aviez laissé tomber le pauvre cher homme… Il se fût tué sur le coup…

– Impossible…

– Sans aucun doute, mon cher ! Vous fussiez tombé sur le ventre et vous eussiez rebondi sans vous faire mal, comme la balle d'une fronde…

Landry fut tellement stupéfait de l'explication qu'il acheva de s'évanouir.

Lorsqu'il revint à lui, il eut avec le chevalier de Pardaillan une explication, à la suite de laquelle il fut convenu que la belle chambre demeurerait le logis du jeune homme, et que même il pourrait prendre ses repas du soir dans la rôtisserie, à condition qu'il continuât le genre de services qu'avait rendus son père.

Ce à quoi le chevalier s'engagea d'honneur.

Et ce fut ainsi que la paix fut signée entre maître Landry Grégoire et l'aventurier.

Nous avons donc expliqué comment il se faisait que, si pauvre, Pardaillan fût logé, et bien logé, dans une des meilleures auberges de Paris. Ayant raconté comment il avait hérité de Giboulée, comment il avait acquis Pipeau et conquis son logis, il nous reste à dire comment il était devenu le maître de Galaor.

Un soir, le chevalier de Pardaillan sortait d'un bouge de la rue des Francs-Bourgeois où il venait de boire avec quelques truands de ses amis force mesure d'hypocras. Il était à peu près ivre. C'est-à-dire que sa fine moustache se hérissait plus que jamais, et que Giboulée en bataille derrière les mollets occupait toute la largeur de l'étroite rue. Il chantait un sonnet à la mode, que maître Ronsard[4] avait fait, disait-on, pour une puissante princesse.

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle
Assise au coin du feu, devisant et filant,

Direz, chantant mes vers, et vous émerveillant :
– « Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle !… »

– Par Pilate et Barabbas ! grommela le chevalier en débouchant dans la rue de la Tixeranderie. Est-ce que, vraiment, je serai amoureux ?… Hum ! méfie-toi des femmes !… Oh ! les sages conseils de M. de Pardaillan, mon père, où êtes-vous ?…

Et il entama d'une belle voix juste et chaude le deuxième quatrain du tant joli sonnet :

Lors, vous n'aurez servante oyant cette merveille
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui, au bruit de mon nom ne s'aille réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.

– Leurs cheveux fins sont comme des couleuvres qui étouffent ! continua Pardaillan à demi-voix. Leur sourire empoisonne. Tudiable ! et leurs yeux ?… Ah ! ses yeux, à elle !… Méfie-toi des femmes !…

Et les deux tercets – ou tiercets, comme on disait alors – s'envolèrent en un rythme à la fois ironique et mélancolique :

Je serai sous la terre, et, fantôme sans os,
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos,
Vous serez au foyer une vieille accroupie,
Regrettant mon amour et votre fier dédain !
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie !…

– Hum ! puissé-je être étripé si ce n'est là la plus jolie chute de sonnet qui soit jamais !…

– Au meurtre ! au truand ! cria une voix dans le lointain.

– Holà ! fit Pardaillan, voilà un monsieur qui m'a tout l'air de s'en aller prendre son repos par les ombres myrteux !…

– À l'aide ! Au guet ! clama la voix – une voix de vieillard, semblait-il.

– Or çà, disait Pardaillan, les cris viennent de la rue Saint-Antoine : d'après les conseils de mon père, je dois tourner les talons et gagner la *Devinière*. Ainsi fais-je, il me semble !

Dès le premier appel, le jeune chevalier s'était d'ailleurs mis à

courir avec la souplesse et l'agilité d'un homme qui a passé son adolescence à grimper aux arbres, à escalader les rochers, à traverser les torrents à la nage, et qui, plus d'une fois, avait dû demander son salut à ses jambes, devant quelque ennemi trop nombreux.

Il ne tarda pas à arriver rue Saint-Antoine.

– Tiens, fit-il, j'aurais pourtant juré que j'avais tourné vers la rue Saint-Denis !…

Là, il aperçut deux hommes que serraient de près une dizaine de truands. Tous les deux étaient à cheval. L'un d'eux tenait en main une troisième monture toute sellée. C'était un vieillard, vêtu comme un serviteur de grande maison. C'était lui qui criait :

– Au meurtre ! Au feu ! Au guet !

Mais les truands, sachant bien que personne n'interviendrait et que le guet, en entendant les cris, s'écarterait prudemment, ne s'occupaient pas du vieux, et entouraient l'autre cavalier qui, sans prononcer une parole, se défendait énergiquement, à preuve les deux francs-bourgeois qui étaient étendus sur la chaussée, le crâne fracassé.

Cependant cet homme, si vigoureux et si courageux qu'il fût, allait succomber.

Ses assaillants l'avaient acculé dans une encoignure et cherchaient à le désarçonner.

– Tenez bon, monsieur ! cria tout à coup une voix calme et plutôt railleuse, on vient à vous !…

En même temps, Pardaillan surgit dans la mêlée et commença à faire pleuvoir sur les truands une grêle de coups. Il n'avait pas dégainé la fameuse Giboulée ; mais saisissant par le cou les deux premiers de la bande qui lui tombèrent sous la main, il les rapprocha l'un de l'autre, d'un irrésistible et rapide mouvement ; les deux faces se heurtèrent, les deux nez commencèrent à saigner ; alors, par un mouvement inverse, Pardaillan les sépara, les poussa l'un à droite, l'autre à gauche, les lança, pareils à une double catapulte ; chacun des truands alla rouler à dix pas, entraînant dans sa chute deux ou trois de ses camarades, et aussitôt le chevalier se plaça devant l'inconnu assailli, et d'un geste large, tira la flamboyante Giboulée…

Les truands furent-ils épouvantés de la manœuvre et de la force musculaire qu'elle prouvait ?

Reconnurent-ils Pardaillan, qui avait parmi eux une réputation de

tranche-montagne ?

Toujours est-il qu'il se fit parmi eux un mouvement de retraite silencieuse et précipitée ; en un instant, tous avaient disparu, emportant leurs blessés, comme des fantômes qui s'évanouissaient dans la nuit.

– Par la mordieu, mon brave ! s'écria alors le cavalier inconnu, vous m'avez sauvé la vie !

Le chevalier de Pardaillan rengaina froidement son épée, souleva son chapeau, et dit :

– Savez-vous, monsieur, ce que je viens de faire ?

– Eh ! par le diable ! Vous venez de me sauver, vous dis-je ! Tudieu ! quel poignet ! quels rudes coups !…

– Non, monsieur, dit Pardaillan avec le même flegme, je viens de commettre un crime.

– Un crime ? Çà ! plaisantez-vous ? s'écria le cavalier stupéfait.

– Non pas : j'ai désobéi au vœu formel de mon père. Et je crains bien qu'il ne m'en arrive malheur.

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton glacial qui firent frissonner l'inconnu.

– En tout cas, reprit-il, vous m'avez rendu un fier service. Que puis-je pour vous ?…

– Rien !

– Acceptez au moins en souvenir de cette rencontre la monture que mon domestique tient en main. Galaor est le meilleur cheval de mes écuries. Et puis, il a un nom qui vous plaira, puisque vous vous conduisez en véritable Galaor.

– Soit ! J'accepte le cheval ! répondit Pardaillan avec le ton et le geste d'un roi acceptant l'hommage d'un sujet.

Et avec la légèreté d'un cavalier qui, dès cinq ans, avait chevauché par monts et par vaux, il sauta sur Galaor.

L'inconnu fit de la main un signe d'adieu et s'éloigna en homme pressé.

Au moment où le vieux serviteur se disposait à suivre son maître à distance respectueuse, Pardaillan s'approcha de lui, et lui demanda à voix basse :

– Y a-t-il inconvénient à ce que je sache le nom de ce seigneur pour qui j'ai commis le crime de désobéir au vœu de mon père ?…

– Aucun, monsieur, fit le vieillard étonné.

– Alors, ce cavalier ?

– C'est Monseigneur Henri de Montmorency, maréchal de

Damville…

Chapitre 12

LA MAISON DE LA RUE DES BARRÉS

Ce soir-là, Jean de Pardaillan ramena donc un nouvel hôte à l'auberge de la *Devinière* ; il arriva au moment où on fermait l'hôtellerie : sans rien demander à personne, il conduisit Galaor à l'écurie, l'installa à la meilleure place et versa une mesure d'avoine dans la mangeoire. Puis, ayant allumé un falot, il se mit à examiner son acquisition avec le soin et la compétence d'un parfait connaisseur.

Un sifflement longuement modulé et accompagné d'un hochement de tête significatif exprima toute son admiration.

Galaor était un aubère cap de more qui pouvait aller sur ses quatre ans ; il avait la tête fine, le front large, les naseaux ouverts, le garrot bien dessiné, la croupe souple, les jambes sèches. C'était une bête magnifique.

– Ah ça ! que diable faites-vous donc là ? demanda tout à coup la voix grasse de maître Landry.

Pardaillan tourna légèrement la tête vers la boule de graisse que représentait l'aubergiste et répondit par-dessus l'épaule :

– J'examine le produit de mon dernier crime.

Landry frissonna.

– Ainsi, dit-il, ce cheval est à vous, monsieur le chevalier ?

– Je vous l'ai dit, maître Landry, répondit Pardaillan en jetant dans le râtelier une belle botte de luzerne.

– Et, continua l'aubergiste, la mort dans l'âme, je devrai le nourrir ?

– Ah ça ! voudriez-vous d'aventure que cette noble bête mourût

de faim ?…

Et le chevalier, s'étant assuré par un dernier regard que Galaor ne manquait de rien, souhaita le bonsoir à l'aubergiste atterré, et s'en fut se coucher.

Maître Landry Grégoire saisit alors sa tête pointue à deux mains, et dans son accès de désespoir, essaya de s'arracher les cheveux.

Nous devons dire qu'il n'y réussit pas : en effet, maître Landry était totalement chauve, et son crâne avait la majesté, mais aussi la nudité absolue d'un bel ivoire antique et solennel.

À partir de ce jour, on ne vit plus Pardaillan que monté sur Galaor, et Pipeau le précédant le nez au vent, en quête de tout ce qui était bon à manger et à voler aux devantures des marchands de volailles ; quant à Galaor, pour rien au monde il ne se dérangeait de la ligne droite : c'est-à-dire qu'il fallait que les gens se rangeassent vivement s'ils ne voulaient être bousculés et piétinés. Il faut ajouter que pour un murmure, pour un regard de travers, la redoutable Giboulée sortait toute seule de son fourreau.

Pardaillan sur Galaor, compliqué de Pipeau, aggravé de Giboulée, devint donc la terreur du quartier – nous voulons dire la terreur des insolents, des hobereaux pillards, des spadassins et des capitans qui pullulaient ; car le chevalier – et ceci va peut-être le réconcilier avec le lecteur indisposé par le portrait ci-dessus malheureusement trop ressemblant –, le chevalier n'intervenait jamais dans une querelle que pour défendre le plus faible ; il lui arrivait parfois de ramasser avec lui quelque mendiant qu'il faisait asseoir à une table, devant lui, et qu'il invitait à dîner, lui coupant les meilleurs morceaux, lui versant pleines rasades.

Ces jours-là, maître Landry était radieux, bien que la présence d'un gueux dans sa rôtisserie si bien fréquentée l'offusquât quelque peu. En effet, ces jours-là, Pardaillan, qui ne payait jamais quand il était seul, payait généreusement. Une fois, il arriva à l'aubergiste d'en faire timidement l'observation au chevalier, qui lui répondit froidement :

– Vous vous prenez donc pour un grand seigneur, mon cher ? Fussiez-vous M. le duc de Guise, fussiez-vous le roi lui-même, que je ne vous permettrais pas l'impertinence de payer le repas de mes invités. Mes hôtes sont à moi, monsieur Grégoire !

D'autres fois, on le voyait arriver à l'auberge, toujours froid, toujours insensible, choisir quelque bonne poularde bien rissolée, y ajouter un pain, une bouteille de vin, et s'éloigner après avoir jeté

un écu au garçon ou à la servante. Et alors, si ce garçon intrigué le suivait sournoisement, voici ce qu'il voyait.

Pardaillan pénétrait dans quelque taudis, où il avait remarqué une misère, déposait son paquet de victuailles devant les pauvres gens effarés, saluait d'un grand geste de son chapeau à plume de coq, et se retirait sans dire un mot.

Seulement, en s'en allant, il grommelait :

– Allons, bon ! Voilà que je viens encore de désobéir à M. de Pardaillan mon père ! Je serai sûrement damné dans l'autre monde !…

En attendant, le chevalier commençait à s'ennuyer dans celui-ci.

Il se disait non sans raison que cette existence était indigne d'un homme assoiffé de belles aventures, et qui se sentait de taille à aspirer à de grandes choses.

De sourdes ambitions, de vagues désirs le faisaient palpiter.

Bref, il s'ennuyait…

Les meilleurs moments étaient ceux qu'il passait à darder le feu plongeant de son regard sur le toit d'en face. Et lorsque, après des heures d'affût patient, il avait entrevu le radieux visage de l'inconnue, il était heureux ! il appelait cela faire provision de joie au cœur.

La voisine, peu à peu, s'apprivoisait.

Elle en vint à ne pas fermer précipitamment sa fenêtre ! Elle en vint à lever la tête ! Elle en vint à répondre au regard du jeune homme par un regard qui ne s'effrayait pas !

Mais la chose n'allait pas plus loin.

Pardaillan et Loïse ignoraient tout l'un de l'autre. S'aimaient-ils ?… Savaient-ils qu'ils s'aimaient ?…

Le chevalier savait seulement qu'elle était la fille de cette belle inconnue qu'on appelait la Dame en noir, et que les deux femmes vivaient modestement du produit des tapisseries qu'elles faisaient pour des dames de noblesse ou de riches bourgeoises…

Un jour, Pardaillan s'occupait dans sa chambre à raccommoder son pourpoint. Ordinairement, c'était Mme Landry qui s'occupait de ce soin. Mais la belle aubergiste, ayant surpris le chevalier les yeux fixés sur le toit d'en face, boudait depuis quelques jours, retirée sous la tente, c'est-à-dire parmi ses casseroles.

Ce n'était pas sans quelque mélancolie qu'il se livrait à ce travail. En effet, il ne pouvait se dissimuler que son costume de velours gris usé jusqu'à la corde ne pouvait guère inspirer d'admiration à une

jolie fille.

« Tant que je n'aurai pas trouvé le moyen de m'habiller comme je vois MM. les gentilshommes de la cour, elle ne m'aimera pas ! Peut-on aimer un pauvre diable dont l'habit crie misère ?… »

À ces réflexions, on pourra connaître que Pardaillan était, au fond, une âme bien candide encore.

Ayant tant bien que mal réparé l'accroc qu'il essayait de faire disparaître, Pardaillan remit son pourpoint, ceignit son épée et s'apprêta à sortir, résolu à conquérir coûte que coûte l'habit somptueux qu'il rêvait.

Mais avant de s'éloigner, il se mit à la fenêtre ; juste à ce moment, il vit la Dame en noir qui sortait de la maison et prenait la direction de la rue Saint-Antoine. Au même instant, Loïse parut à la fenêtre.

Emporté peut-être par une sorte de bravade à la misère de son costume, par un défi à l'impossibilité d'être aimé tel qu'il se voyait, pour la première fois, d'un geste tout instinctif, il envoya un baiser…

Loïse rougit, il est vrai ! mais elle demeura une seconde à regarder le chevalier, sans colère, puis, lentement, elle rentra.

« Oh ! songea Pardaillan dont le cœur se mit à battre la chamade, mais on dirait qu'elle n'est pas indignée ! Par Pilate ! par Barabbas ! Je ne pourrais donc espérer !… Oh ! Il faut que, sur-le-champ, je parle à sa mère !… »

Un roué eût dit : Je vais profiter de l'absence de la mère pour aller me jeter aux pieds de cette belle enfant !…

Sans plus réfléchir, le chevalier s'élança, descendit quatre à quatre les escaliers, sortit à pied comme un coup de vent et rattrapa la Dame en noir au moment où elle tournait à gauche l'angle de la rue Saint-Denis et prenait la rue Saint-Antoine dans la direction de la Bastille.

Mais alors, il n'osa plus !

Il lui sembla qu'il avait à dire des choses énormes.

Et il se contenta de suivre la Dame en noir à distance respectueuse.

Arrivée non loin de la Bastille, Jeanne tourna à droite dans ce dédale de ruelles qui servaient de communication entre la rue Saint-Antoine et le port Saint-Paul.

Elle finit par s'arrêter dans la rue des Barrés, à l'endroit précis où s'était élevé jadis un couvent de carmes. Ces dignes moines étaient

habillés de blanc et de noir ; d'où le nom de barrés que leur donnait le peuple ; d'où le nom de rue des Barrés qu'avait pris tout naturellement la rue qu'ils habitaient. Le couvent avait disparu, les carmes s'étant, sous Louis XII, transportés sur la montagne Sainte-Geneviève. Mais la rue continuait à s'appeler rue des Barrés. Plus tard, l'accent aigu de l'*é* finit par tomber, non pas de la plaque indicatrice, car il n'y en avait pas, mais de la prononciation populaire, et la rue s'appela dès lors rue des Barres… Nous donnons l'explication pour ce qu'elle vaut.

La maison devant laquelle Jeanne de Piennes s'était arrêtée était située sur l'emplacement même de l'ancien couvent des barrés ; elle était entourée de beaux jardins ; elle était petite, mais de belle apparence, bien qu'un peu mystérieuse.

Pardaillan vit la Dame en noir heurter le marteau, et, bientôt après, entrer dans la maison.

« Je lui parlerai quand elle sortira, pensa-t-il. Il faut que je lui parle ! »

Et il se posta en sentinelle, à un bout de la rue.

Une servante robuste et méfiante avait introduit Jeanne et l'avait conduite au premier étage, dans une belle grande pièce agréablement meublée où rien ne manquait de ce qu'on appelle aujourd'hui le confortable.

À son entrée, un jeune homme et une femme qui étaient assis l'un près de l'autre tournèrent la tête.

– Ah ! fit la femme, voici ma tapisserie !

– Bon ! dit le jeune homme en s'adressant à Jeanne. Avez-vous tenu compte de l'inscription que je vous fis tenir ?

– Oui, monsieur, dit Jeanne.

– Quelle inscription ? demanda la femme d'une voix timide et très douce.

– Vous allez voir ! répondit le jeune homme en frottant joyeusement ses mains pâles.

Ce jeune homme semblait âgé de vingt ans au plus. Il était habillé comme un riche bourgeois, de drap fin ; son vêtement était noir ; mais à sa toque de velours noir, resplendissait un diamant énorme.

Il était de taille moyenne, et paraissait de santé délicate ; son visage était pâle et même bilieux ; il avait le front bombé ; les yeux sournois ne regardaient pas en face ; la bouche se plissait ordinairement sous l'effort d'un sourire en général mauvais, parfois sinistre, mais qui, en ce moment, était plein d'une réelle cordialité ;

les mains s'agitaient et les doigts se contractaient par suite de quelque manie ; peut-être ce jeune homme était-il atteint d'une maladie nerveuse. Parfois, il éclatait de rire subitement, sans motif, et ce rire, qui démentait le feu sombre du regard, était terrible à entendre, terrible à voir.

Quant à la femme, elle accusait trois ou quatre ans de plus que son compagnon. C'était une jolie blonde d'allure modeste et qui, dans une foule, ne devait pas provoquer ce murmure qui forme comme un sillage d'admiration sur le passage de certaines femmes souveraines par la beauté. Tout en elle était modestie, effacement presque craintif ; mais elle avait des yeux d'une douceur infinie et d'une tendresse extraordinaire lorsqu'elle les posait sur le jeune homme. Cette modestie, cette douceur, cette tendresse constituaient le caractère essentiel de cette femme. Au premier coup d'œil, on devinait en elle un de ces êtres de dévouement très pur qui vivent d'un amour et meurent au besoin sans se plaindre.

– Voyons l'inscription ! reprit-elle avec une curiosité impatiente.

– Regardez, Marie ! fit le jeune homme en prenant la tapisserie des mains de la Dame en noir.

Cette tapisserie représentait une série de bouquets de fleurs de lis qui s'entrelaçaient et couraient autour de l'étoffe ; au centre se dessinait un cartouche sur fond bleu ; et c'est sur ce cartouche que se détachait en lettres d'or l'inscription suivante :

IE[5] CHARME TOUT.

Celle qu'on avait appelée Marie leva sur le jeune homme un regard interrogateur. Celui-ci frotta lentement ses mains pâles et dit avec un sourire heureux :

– Chère Marie, vous ne devinez pas ?

– Non, mon bien-aimé Charles…

– Eh bien, ce sera là désormais votre devise, Marie… C'est moi qui ai trouvé cela !

– Oh ! Charles… mon bon Charles…

– Écoutez la fin, Marie ! Je voulais une devise pour vos meubles, pour votre argenterie, pour toute votre argenterie, pour toute votre maison, enfin ! Je l'ai demandé à Ronsard et même à messire Jean Dorat, professeur au collège de France pour le latin et le grec ; mais ils n'ont rien trouvé qui me plaise ; alors je me suis mis à chercher moi-même, et j'ai trouvé cela, moi… Voyez-vous, Marie, il n'y a que l'amour pour inspirer les bonnes idées…

– Charles ! Charles ! Vous me rendez trop heureuse !…

– Écoutez donc la fin ! dit le jeune bourgeois qu'on appelait Charles. Savez-vous où j'ai trouvé cette inscription ? Devinez un peu…

– Comment devinerais-je, mon doux ami ?

– Eh bien ! s'écria Charles triomphalement, c'est dans votre nom !… « Ie charme tout » n'est que l'anagramme de « Marie Touchet », votre nom !… Vous n'avez qu'à vérifier…

Marie Touchet courut à un secrétaire, écrivit rapidement son nom et constata en effet que toutes les lettres de l'inscription : « Ie charme tout », se trouvaient dans « Marie Touchet ».

Alors, toute rouge d'un réel bonheur, elle revint se jeter dans les bras de son amant qui la serra sur sa poitrine avec une indicible expression de tendresse.

Jeanne de Piennes avait assisté, immobile et douloureuse, à cette scène de bonheur intime et paisible.

« Comme ils s'aiment ! songea-t-elle. Comme ils sont heureux, ce bon bourgeois et cette douce bourgeoise ! Hélas ! moi aussi, j'aurais pu être heureuse !… »

– Oui, Marie, disait à voix basse le jeune homme, oui, c'est à cela que j'ai songé ces temps derniers ! Car c'est à toi seule que je rêve au fond de mon Louvre ! Et tandis que ma mère me croit occupé à la destruction des huguenots, tandis que mon frère d'Anjou se demande si je songe au moyen de le tuer, tandis que Guise cherche à surprendre sur mon front le secret de sa destinée, moi je songe que je t'aime, toi seule, puisque seule tu m'aimes, et que dans Marie Touchet, il y a bien réellement « Ie charme tout » !

Marie écoutait ces paroles avec ivresse… Elle oubliait la présence de la Dame en noir.

– Sire ! Sire ! fit-elle, presque à haute voix, vous m'enivrez de bonheur.

– Sire ! murmura Jeanne en tressaillant profondément. Le roi de France !…

Et dans sa pauvre imagination tant martyrisée, une secousse violente se produisit. Elle était devant Charles IX… Ce petit bourgeois pâle et sombre, c'était le roi !… Le roi de France !… L'homme que tant de fois elle avait rêvé d'approcher pour implorer justice… non pour elle, ah ! certes ! mais pour sa fille, pour sa Loïse !…

Haletante, la tête en feu, elle fit un pas en avant.

Charles IX avait enlacé Marie Touchet dans ses bras. Il reprit à

demi-voix :

– Il n'y a pas de Sire, ici ! Il n'y a pas de Majesté, tu entends, Marie ? Il n'y a que Charles ! Ton bon Charles, comme tu m'appelles… Car il n'y a que toi, Marie, pour dire que je suis bon et cela me soulage, vois-tu, cela jette une lumière dans l'horreur de mes pensées… Le roi ! Je suis le roi !… Marie, je suis un pauvre enfant que sa mère déteste, que ses frères haïssent ! Au Louvre, je n'ose pas manger, j'ai peur du verre d'eau qu'on m'apporte, j'ai peur de l'air que je respire… Ici, je mange, je dors, je bois sans crainte, ici ! ah ! je respire à pleins poumons ! Regarde comme ma poitrine se dilate !…

– Charles ! Charles ! calme-toi…

Mais Charles IX s'exaltait. Ses yeux flamboyaient. Sa parole était devenue rauque et sifflante.

Jeanne, tremblante, se recula dans un angle obscur.

Une pâleur livide avait envahi le visage du roi. Le tremblement nerveux de ses mains s'accentua.

– Je te dis qu'ils veulent ma mort ! grinça-t-il tout à coup sans prendre la précaution de baisser la voix. Ah ! Marie, Marie ! Sauve-moi, cache-moi !… J'ai lu dans leurs pensées, te dis-je ! J'ai fouillé leurs consciences, et j'y ai vu ma condamnation écrite en lettres de flamme !

– Charles ! par grâce, calme-toi !… Oh ! voilà encore ton accès !… Charles ! reviens à toi ! Tu es près de moi… près de Marie !…

Charles IX avait repoussé Marie Touchet. La crise était terrible de soudaineté. Des deux mains, il se cramponnait au dossier d'un fauteuil. Une sueur froide ruisselait sur son visage ; ses yeux sanglants se fixèrent dans le vide sur des êtres imaginaires, et il eut un éclat de rire qui résonna affreusement.

– Les misérables ! gronda-t-il. Les voilà qui cherchent comment ils me tueront ! Qui aura mon trône ?… Est-ce toi, Guise infernal ? Est-ce toi, Anjou ? Est-ce toi, Béarn ? Oh ! tous ! tous ! les voilà qui complotent !… Et ceux-là qui s'avancent dans les ténèbres, qui est à leur tête ?… Ce misérable Coligny… Ah ! truands ! attendez !… À moi mes gardes ! Arrêtez-moi tous ces parpaillots ! Passez-les-moi au fil de l'épée !… Ah ! ils me tuent ! au meurtre !… à moi !…

Les derniers mots expirèrent dans la gorge du roi, parmi des éclats de rire à faire frissonner les plus braves ; il se renversa dans les bras de Marie Touchet, en proie à une crise effrayante, les yeux

convulsés, les mains tordues…

Jeanne s'était élancée pour aider Marie.

– Oh ! madame, balbutia celle-ci, par pitié pour mon pauvre Charles si malheureux, jamais un mot de ceci, je vous en supplie… à qui que ce soit au monde !…

– Rassurez-vous ! dit Jeanne avec cette dignité douce et simple qui la faisait si admirable, je sais trop ce qu'est la douleur humaine, je sais trop qu'elle est la même auprès des trônes et sous les chaumes, et c'est la douleur qui m'a appris le silence…

Marie fit un signe de tête pour remercier. Et c'était touchant, cette prière faite à une humble ouvrière de tapisseries, par la maîtresse du roi, pour le roi !

– Puis-je vous être utile ? reprit Jeanne.

– Non, non, fit vivement Marie ; soyez remerciée et bénie… je connais ces redoutables crises… Charles, dans quelques instants, sera à lui… Voyez-vous, je n'ai qu'à le garder ainsi dans mes bras… il n'y a que cela qui le calme…

– En ce cas, je vous quitte… il ne faut pas qu'il s'aperçoive que sa faiblesse a eu un témoin…

– Ah ! madame ! s'écria Marie avec un élan de reconnaissance, vous avez toutes les délicatesses… Comme vous avez dû aimer !…

Un fugitif et douloureux sourire passa sur les lèvres décolorées de Jeanne, qui fit un signe d'adieu et se retira, s'évanouit plutôt, pareille à une ombre légère… sacrifiant l'immense intérêt qu'il y aurait eu pour elle à parler au roi.

À peine avait-elle disparu que Charles IX ouvrit les yeux, passa lentement ses mains sur son visage, jeta autour de lui des yeux hagards, et voyant Marie penchée sur lui, sourit tristement.

– Encore un accès ? fit-il avec une sourde angoisse.

– Rien, presque rien, mon Charles ! Bien moins fort que le dernier… rassure-toi… c'est fini…

– Il y avait ici quelqu'un tout à l'heure… ah ! oui… la femme qui a fait cette tapisserie… Où est-elle ?…

– Partie, mon Charles, partie depuis deux minutes…

– Avant l'accès ?

– Oui, oui, mon bon Charles, avant !… Allons, te voilà remis… Bois un peu de cet élixir… là… repose un instant ta pauvre tête… là… sur mon cœur… mon bon Charles.

Elle s'était assise, l'avait attiré sur ses genoux, et Charles, docile comme un enfant, écrasé de fatigue par la violence et la soudaineté

foudroyante de la crise, obéissait, penchait sa tête pâle et sombre.

Un grand silence se fit…

Le roi de France, bercé dans les bras de Marie Touchet, s'endormait, la tête sur son sein, avec l'inexprimable bonheur de savoir qu'un ange veillait sur son sommeil…

Chapitre 13

VOX POPULI, VOX DEI !…

Le chevalier de Pardaillan avait attendu la sortie de Jeanne avec la patience d'un amoureux. Il était résolu à lui parler. Pour lui dire quoi ? Qu'il aimait sa fille ? Qu'il la voulait pour épouse ? Cela, peut-être. Au fond, il ne savait pas trop, et souhaitait simplement de se rapprocher de la mère et de la jeune fille.

Lorsqu'il la vit sortir et revenir vers lui, il prépara donc un discours très propre, selon lui, à produire une vive émotion sur celle qui l'écouterait.

Malheureusement, à la minute où la Dame en noir passa près de lui, il en vint justement à oublier le commencement de son discours, le plus beau passage, selon lui, toujours. Il demeura donc bouche bée… Jeanne passa, et le chevalier soulevait son chapeau dans un de ses grands gestes qui lui étaient familiers, que déjà elle était loin de lui.

Pardaillan s'élança alors, en se disant qu'il se donnait jusqu'à la rue Saint-Denis pour aborder la Dame en noir et lui exposer sa requête, à laquelle, pour plus de précaution, il adjoignit une péroraison des plus pathétiques. Car maintenant la mémoire lui revenait.

Le chevalier ne songeant même pas que le moyen le plus simple, et le plus convenable après tout, c'était de se présenter au logis de la dame. On ne songe pas à tout. Et il avait résolu de parler tout de suite.

Mais lorsqu'il déboucha dans la rue Saint-Antoine, il trouva que l'aspect de Paris avait changé, comme parfois, à l'approche des

premières rafales d'une tempête, l'Océan change brusquement de face.

Des groupes nombreux, bourgeois et peuple mêlés, marchaient dans la direction du Louvre. La grande artère était devenue un fleuve d'hommes d'où montaient des murmures menaçants, parfois des éclats de voix.

Que se passait-il ?

Pardaillan cherchait à ne pas perdre de vue la Dame en noir qui marchait à vingt pas devant lui.

À un moment, un de ces remous violents qui font tourbillonner les foules sans qu'on sache pourquoi se produisit. Jeanne, enveloppée dans ce remous, disparut. Le chevalier s'élança, distribuant force horions, jouant des coudes, et se frayant un passage à coups de bourrades ; mais il ne retrouva plus la Dame en noir.

Alors il se laissa entraîner par la foule qui devenait plus serrée, plus compacte.

Devant lui, bras dessus, bras dessous, marchaient trois hommes, trois hercules, avec des cous de taureau, des faces rouges, des yeux menaçants. Et la foule, sur leur passage, vociférait :

– Vive Kervier ! Vive Pezou ! Vive Crucé !

– Quels sont ces trois éléphants ? demanda Pardaillan à son plus proche voisin.

Le voisin, respectable bourgeois d'apparence cossue, regarda le chevalier de travers, mais voyant qu'il portait une belle rapière, il répondit poliment :

– Comment, monsieur ! vous ne connaissez pas Crucé, l'orfèvre du pont de bois ? Et Pezou, le boucher de la rue du Roi-de-Sicile ? Et Kervier, le libraire de l'Université ? Kervier, surtout ! On voit bien que vous ne vous occupez pas de livres, monsieur.

– Excusez-moi, j'arrive de province, dit Pardaillan. Ah !… c'est là le boucher, le libraire et l'orfèvre ? Bon ! je suis content d'avoir vu cela, moi !

– Les trois grands amis de Monsieur de Guise ! continua le bourgeois enthousiasmé.

– Peste ! C'est bien de l'honneur pour Monsieur de Guise !

– Oui, monsieur ! les défenseurs de la sainte religion, s'il vous plaît.

– Laquelle ? demanda froidement Pardaillan.

– Laquelle ? fit l'homme stupéfait. La nôtre, monsieur ! Celle du

pape ! celle du roi ! celle de la reine ! celle du grand Guise ! celle du peuple !

– Ah ! très bien ! Et que veut-elle, notre religion ? Car une religion qui est à tant de gens doit être aussi un peu à moi…

– Ce qu'elle veut ?… Écoutez !…

À ce moment, Pardaillan arrivait près du pont de bois. Là, une foule énorme, agitée de ces longues et puissantes ondulations, poussait des clameurs :

– Vive Guise !… Mort aux huguenots !

– Vous entendez ? dit le bourgeois. Vous entendez le peuple ? Or, vous le savez, *vox populi, vox Dei !*…

– Pardon, observa doucement le chevalier, je n'entends pas l'anglais…

– Ce n'est pas de l'anglais, monsieur, fit l'homme avec dédain. C'est du latin. Et ce latin-là signifie que la voix du peuple, c'est la voix de Dieu.

– Voilà qui est bon à savoir, dit Pardaillan. Ainsi, en ce moment, c'est Dieu qui crie : Mort aux parpaillots !

– Oui, monsieur ! Et c'est Dieu aussi qui, par la voix de son peuple, acclame le grand Guise pour qui s'est réunie cette foule, le grand Guise qui entre aujourd'hui dans Paris et va passer ici pour se rendre au Louvre ! Vive Guise ! Mort à Béarn ! Mort à Albret !…

Le bourgeois, à ce moment, fut séparé de Pardaillan par une poussée du peuple : une forte escouade d'arbalétriers et d'arquebusiers du guet déblayait les abords du pont pour laisser le passage libre à Henri de Guise dont on signalait l'approche.

Pardaillan était placé à l'entrée du pont, contre la première maison du côté gauche : une vieille bâtisse à demi ruinée, et qui probablement était abandonnée, car les fenêtres en étaient closes, tandis que toutes les autres maisons du pont laissaient voir des spectateurs jusque sur leurs toits.

Cependant, le chevalier remarqua que la première maison du côté droit qui faisait vis-à-vis à la bâtisse abandonnée était également fermée : une seule de ses fenêtres était ouverte, mais cette fenêtre était grillée d'un treillis épais.

Derrière ce treillis, dans l'ombre, Pardaillan crut voir un instant une figure de femme dont les yeux incandescents jetaient des regards de flamme sur la foule, qui sourdement grondait :

– Mort aux huguenots !…

Pourquoi ?… Il n'y avait pas à ce moment de huguenots dans

Paris. Ou s'il y en avait, ils se cachaient ! Et d'ailleurs, la paix signée à Saint-Germain[6] n'avait-elle pas promis aux protestants la tranquillité dans la capitale ?

Pardaillan vit tout à coup l'orfèvre, le boucher et le libraire, Crucé, Pezou et Kervier, parcourir vivement des groupes et donner un mot d'ordre. Dès qu'ils avaient passé, on criait de plus belle :

– Sus au parpaillot ! Mort à Béarn ! À l'eau, Albret !…

Alors Crucé, Pezou et Kervier vinrent se poster sur le côté gauche du pont, à trois pas du chevalier.

– Par Pilate et Barabbas ! grommela-t-il, je crois que je vais voir aujourd'hui des choses intéressantes !…

– Ah ! ah ! hurlait à ce moment Crucé, voici M. de Biron qui passe ! Biron le boiteux !…

– Et M. de Mesmes, seigneur de Malassise ! ajouta Kervier.

– Les signataires de la paix de Saint-Germain ! vociféra Pezou. Les amis des damnés huguenots !…

– Oh ! une paix boiteuse ! ricana tout haut l'orfèvre, en désignant Biron qui boitait en effet.

– Et mal assise ! compléta le libraire en montrant du doigt le sire de Mesmes de Malassise.

Autour d'eux, la foule trépigna de joie et hurla :

– À bas la paix de Saint-Germain ! À bas la paix boiteuse et mal assise ! Mort aux parpaillots !

Crucé leva les yeux vers la fenêtre grillée où Pardaillan avait cru remarquer un visage de femme. Cette fois, c'était un visage d'homme qui apparaissait derrière le treillis épais. Cet homme échangea un rapide signal avec Crucé, puis disparut dans l'intérieur…

Pénétrons un instant dans cette maison, la première, avons-nous dit, sur le côté droit du pont.

Là, dans la pièce à la fenêtre grillée, une femme grande, maigre, tout enveloppée de noir, avec une tête d'oiseau de proie, nez de vautour, bouche serrée, regard perçant, est assise dans un vaste fauteuil.

Cette femme, c'est la veuve d'Henri II, la mère de Charles IX, Catherine de Médicis…

Près d'elle, un homme jeune encore, et qui a dû être fort beau, emphatique de geste, théâtral d'allure, avec on ne sait quoi de souple dans la démarche, et de félin dans les attitudes…

Cet homme, c'est Ruggieri, l'astrologue !…

Que font-ils là tous les deux ? Quelles mystérieuses accointances permettent à l'astrologue florentin de garder devant la reine cette attitude où il y a plus de caresse que de respect ? Quelle sinistre besogne les a unis dans cette maison ?

Catherine frappe nerveusement du bout du pied. Elle paraît impatiente. Parfois elle frissonne.

– Patience, patience, *Catharina mia*, dit Ruggieri en souriant d'un sourire livide.

– Et tu es sûr, René, qu'elle est à Paris ? Voyons ! répète-moi voir un peu cela !

– Tout à fait sûr ! La reine de Navarre est entrée hier secrètement dans Paris. Jeanne d'Albret est sans doute venue voir quelque important personnage.

– Mais comment l'as-tu su, René ?… Parle, mon ami, parle !

– Eh ! comment l'aurais-je su, sinon par la belle Béarnaise que vous avez placée près d'elle ?

– Alice de Lux ?…

– Elle-même ! Ah ! c'est une fille précieuse et une fidèle espionne…

– Et tu es sûr que Jeanne d'Albret va passer sur ce pont ?

– Croyez-vous, sans cela, que j'y aurais appelé Crucé, Pezou et Kervier ? fit Ruggieri en haussant les épaules. Est-ce pour acclamer Henri de Guise, à votre avis, que le peuple de Paris s'est levé ?… Patience, Catherine, vous allez voir !…

– Oh ! murmura Catherine de Médicis en serrant ses mains l'une contre l'autre, c'est que je la hais, vois-tu, cette Jeanne d'Albret ! Guise n'est rien. Je le tiens dans ma main et je le briserai quand je voudrai. Mais Albret, voilà l'ennemi, René, le seul ennemi vraiment redoutable pour moi ! Ah ! si je pouvais donc la tenir ici, et l'étrangler de mes mains !…

– Bah ! ma reine, fit Ruggieri, laissez cette besogne au bon peuple de Paris. Tenez, le voilà qui s'apprête ! Écoutez ! Regardez ! Par Altaïr et Aldébaran[7] s'il est bon de regarder dans le ciel quand d'aussi magnifiques horreurs se passent sur la terre.

En effet, d'effroyables hurlements éclataient au-dehors.

Ruggieri s'était approché du treillis, suivi de Catherine. Leurs deux têtes penchées se touchaient presque, et maintenant, les dents serrées, les yeux flamboyants, les narines aspirant le massacre, hideux, ils regardaient…

– Je ne vois qu'Henri de Guise, haleta sourdement Catherine de

Médicis.

– Regardez là-bas… au bout du pont… cette litière, derrière l'escorte…

– Oui, oui !…

– La litière ne peut plus reculer… la foule l'enserre… tout à l'heure, en arrivant ici… les rideaux vont s'écarter un instant… et ce sera bien du diable si notre ami Crucé ne reconnaît pas la reine de Navarre !…

Sur le pont, Henri de Guise s'avançait, suivi d'une trentaine de cavaliers.

Il saluait du geste et du sourire, et de temps à autre il criait :

– Vive la messe !

– Vive la messe ! Mort aux huguenots ! répétait la multitude qui délirait.

C'était un redoutable et magnifique spectacle. Ces seigneurs de l'escorte, montés sur des chevaux splendidement harnachés, portaient des costumes éclatants où rutilaient des pierreries… L'or, la soie, le satin, les couleurs chatoyantes, les plumes de leurs toques, les diamants de leurs colliers formaient un merveilleux ensemble.

Mais le plus beau de tous, le plus étincelant, c'était leur chef : Henri de Guise. C'est tout au plus s'il avait vingt ans. Il était de haute taille, bien pris, avec un visage où éclatait un somptueux orgueil ; un grand manteau de satin bleu flottait sur ses épaules, et sa toque portait un triple rang de perles.

– Guise ! Guise ! vociférait le peuple avec des acclamations que Catherine de Médicis écoutait en incrustant ses ongles acérés dans les paumes de ses mains.

Et là-bas, dans la petite maison, de la rue des Barrés, dans le logis de Marie Touchet, le roi de France dormait paisiblement, la tête sur l'épaule maternelle de sa maîtresse…

Cependant, Henri de Guise et son escorte avaient franchi le pont. Mais alors, ils trouvèrent la foule si compacte qu'ils durent s'arrêter plusieurs minutes. À ce moment, derrière eux, éclatèrent des clameurs si féroces que le duc de Guise, instinctivement, porta la main à sa dague et fit volte-face.

Non, ce n'était pas à lui qu'on en voulait !…

Il rengaina le poignard, et voici le terrible spectacle qui lui apparut, comme il apparaissait à Catherine de Médicis et à René Ruggieri.

Une litière, s'avançant à grand-peine, arrivait au débouché du pont, devant la maison en ruine près de laquelle se tenaient Crucé, Pezou et Kervier. Cette litière était modeste, et ses rideaux de cuir étaient hermétiquement fermés.

À ce moment, les rideaux s'ouvrirent l'espace d'une seconde. Mais cette seconde avait suffi !…

– Enfer ! rugit Crucé dont la voix de stentor domina les clameurs. C'est la reine de Navarre ! Mort à la parpaillote ! Mort à Jeanne d'Albret !…

Et avec ses amis, il se rua sur la litière.

– Enfin ! murmura Catherine avec un terrible sourire qui découvrit ses dents aiguës.

En un instant, un groupe nombreux et discipliné avait entouré la litière, gesticulant et vociférant :

– Albret ! Albret ! Mort à Albret ! À l'eau, la huguenote !…

La litière fut soulevée comme un fétu de paille par les lames de l'océan ; renversée, piétinée, elle disparut…

Mais les deux femmes qu'elle contenait avaient eu le temps de sauter à terre.

– Pitié pour Sa Majesté ! cria la plus jeune des deux femmes, d'une merveilleuse beauté, qui, pour des raisons inconnues, ne paraissait pas aussi effrayée qu'elle eût dû l'être.

– La voilà ! La voilà ! tonnèrent Crucé et Pezou en désignant l'autre dame, qui tenait à la main une sorte de petit sac en cuir.

C'était Jeanne d'Albret, en effet !…

D'un geste de souveraine majesté, elle ramena son voile sur son visage. Une poussée puissante, irrésistible, la jeta contre la porte de la maison en ruine avec celle qui l'accompagnait. Mille bras se levèrent. La reine de Navarre allait être saisie, broyée, déchirée…

À cet instant, Catherine de Médicis et Ruggieri, du haut de leur fenêtre, le duc de Guise, du haut de son cheval, virent un spectacle inouï, fantastique et merveilleux… Un jeune homme venait de s'élancer, balayant la foule à coups de poing, à coups de tête, à coups de coude, entrant, pénétrant comme un coin de fer, et semblant faire le vide autour de lui, par une sorte de formidable roulis de ses épaules… En un clin d'œil, il se forma un espace entre la porte de la maison ruinée à laquelle s'appuyaient les deux femmes, et la multitude furieuse à la tête de laquelle se trouvaient l'orfèvre, le boucher et le libraire.

Alors, le jeune homme tira sa longue et solide rapière qui

flamboya, et se mit à décrire un moulinet vertigineux, qu'il n'interrompit que pour lancer de seconde en seconde des coups de pointe furieux, tandis que la cohue stupéfaite, épouvantée, reculait, élargissant le demi-cercle !…

– René ! gronda Catherine, il faut que ce jeune homme meure ou qu'il soit à moi !

– J'y pensais ! répondit Ruggieri en s'élançant.

– Saint-Mégrin ! disait de son côté le duc de Guise, tâche donc de savoir qui est cet enragé. Cornes du diable, le magnifique sanglier ! Quels coups de boutoir ! D'estoc, de pointe, de taille, comme il frappe !…

Cet enragé, comme disait Guise, ce sanglier qui tenait tête à la meute humaine, c'était le chevalier de Pardaillan.

Au moment où Crucé et sa bande se jetaient sur la litière, il avait vu que cette litière contenait deux femmes.

Il voulut s'élancer, et se sentit retenu par le bras. Celui qui l'agrippait au passage, c'était le bourgeois qui, tout à l'heure, lui avait donné de si complaisants renseignements.

– Laissez faire ! cria cet homme avec une sorte d'emphase doctorale. Laissez faire le peuple ! Rappelez-vous ! *Vox populi, vox Dei* !…

– Eh ! monsieur, répondit Pardaillan, sans la moindre impatience, je vous ai déjà signifié que je n'entends pas l'anglais !

En parlant ainsi il se secoua. Et en se secouant, il envoya rouler le malencontreux latiniste sur les premiers rangs des assaillants ; puis il se précipita, tête baissée, comme un bélier humain.

– Par Bacchus ! s'écria l'homme en soutenant d'une main sa mâchoire endommagée ; c'est là Hercule en personne, ou je ne suis plus Jean Dorat, *Johannus Auratus*, le plus grand poète de la Pléiade, le Virgile de nos temps !…

Chapitre 14

LA REINE DE NAVARRE

Ce fut, pendant presque une demi-minute, l'homérique image d'un rocher qu'assaillent vainement des vagues déchaînées. Le peuple tourbillonnait autour de Pardaillan avec d'effroyables vociférations. Crucé, Kervier et Pezou lui jetaient des menaces apocalyptiques. Et Pardaillan, ramassé sur lui-même, les mâchoires serrées, sans un mot, sans un geste inutile, faisait tournoyer la flamboyante Giboulée parmi des éclairs.

Pourtant, cela ne pouvait durer ainsi.

Le demi-cercle se resserrait, malgré la résistance du premier rang ; des masses profondes, par-derrière, poussaient, avec de tumultueux mouvements de flux et de reflux.

Pardaillan comprit qu'il allait être écrasé…

Il jeta sur Jeanne d'Albret et sa compagne un regard qui eut la durée d'un éclair, et cria :

– Rangez-vous !

Les deux femmes obéirent.

Alors, lui, toujours couvert par la longue rapière, se pencha en avant, en équilibre sur la jambe gauche, tandis que, du pied droit, il se mettait à décocher contre la porte vermoulue des ruades forcenées.

Au premier coup de talon, qui résonna comme un choc de madrier, la multitude comprit la manœuvre, poussa une clameur de rage, et essaya de se ruer sur l'insensé qui tentait le miracle de sauver la huguenote. Deux ou trois hommes tombèrent, sanglants, et Giboulée décrivit un cercle d'acier si flamboyant qu'il y eut une

seconde de désordre indescriptible.

Au deuxième coup de talon, la porte ébranlée gémit, et une de ses ferrures tomba.

Au troisième, elle s'ouvrit violemment, la serrure fracassée.

– Venez, Alice ! dit Jeanne d'Albret d'une voix étrangement calme.

Et elle entra dans la maison, suivie de sa compagne.

Le peuple, en voyant que sa victime lui échappait pour l'instant, jeta un rugissement tel qu'il sembla que la vieille maison allait s'écrouler ; Crucé, Pezou et Kervier, maintenant, ne se trouvaient plus en tête ; ils avaient disparu dans les vastes remous de cette houle humaine ; il y eut comme un assaut, la marche irrésistible d'un mascaret, le dévalement gigantesque d'une trombe qui s'abat… mais ces masses d'hommes écrasés les uns sur les autres, poussant, poussés, se piétinant, se soulevant parmi les gémissements des gens renversés et les imprécations des autres, cette masse, disons-nous, vint s'arrêter, haletante, rugissante, émiettée par ses propres mouvements, devant la porte refermée !…

En effet, à peine la reine de Navarre avait-elle disparu que Pardaillan, cessant son moulinet, porta à droite, à gauche, devant, au hasard, une dizaine de coups de pointe dont chacun fut suivi d'un hurlement de douleur. Puis, dans cet espace de temps ; inappréciable où la multitude s'arrêta, hésitante, hébétée, il bondit en arrière, à corps perdu, repoussa la porte et jeta autour de lui un regard de flamme…

La maison, ancien logis d'un menuisier ou d'un charpentier, était pleine de madriers.

Saisir cinq ou six de ces madriers, les arc-bouter contre la porte, établir un rempart solidement échafaudé, fut pour le chevalier l'affaire d'une minute, et la porte arrachée de ses gonds par l'armée assaillante tombait avec fracas que déjà l'obstacle se dressait, se hérissait devant la multitude.

Le premier mot de Jeanne d'Albret fut :

– Êtes-vous de la religion, monsieur [8] ?

– Eh ! madame, je suis de la religion de vivre… surtout en ce moment où mauvais marchand serait celui qui achèterait ma peau pour plus d'un sol.

Jeanne d'Albret jeta un regard d'admiration sur ce jeune homme en lambeaux, les mains déchirées de sanglantes éraflures, qui continuait à sourire. En cette minute, il était vraiment beau,

rayonnant d’audace, avec on ne savait quoi d’ironique au coin des yeux.

– Si nous devons mourir, reprit la reine de Navarre, je veux, avant, vous remercier et vous dire qu’à l’instant de ma mort j’aurai connu le plus héroïque gentilhomme que j’aie jamais vu…

– Oh ! murmura Pardaillan, nous ne sommes pas morts encore : nous avons bien trois minutes devant nous !… Silence, mes petits louveteaux ! ajouta-t-il en répondant aux vociférations du peuple. Un peu de patience, que diable, vous nous assourdissez et nous rompez les oreilles !

Cependant, il n’avait pas perdu une seconde.

D’un coup d’œil, il avait examiné l’endroit où il se trouvait. C’était une pièce immense qui avait dû servir d’atelier à un charpentier. Il n’y avait pas de plafond. C’était le toit lui-même qui couvrait cet atelier, et ce toit était soutenu par trois poutres verticales qui semblaient aller chercher leur base à travers le plancher, dans les caves.

En moins de temps qu’il ne le faut pour l’écrire, Pardaillan avait parcouru la pièce.

En arrivant au fond, c’est-à-dire au côté qui donnait sur le fleuve, il aperçut une trappe ouverte qui permettait de descendre aux caves.

D’un cri, il appela les deux femmes qui accoururent.

– Descendez ! fit-il.

– Et vous ? demanda la reine.

– Descendez toujours, madame. De grâce, pas de questions en ce moment !

Jeanne d’Albret et sa compagne obéirent. Au bas de l’escalier, elles trouvèrent qu’elles étaient non pas dans une cave, mais dans une pièce pareille à celle du dessus ; sous le plancher, elles entendaient des clapotements… la maison était construite sur pilotis ! Et c’était la Seine qui coulait au-dessous d’elles !… Et sur leurs têtes, là-haut, c’était une tempête effroyable de clameurs humaines où les cris de mort dominaient, comme les coups de tonnerre dominent le tumulte des orages !… Mort au-dessus ! mort au-dessous !…

À ce moment, une minute à peu près s’était écoulée depuis l’instant où elles étaient entrées dans la maison.

Jeanne d’Albret prêta l’oreille une seconde.

Dans une sorte d’accalmie des rafales populaires, elle crut

entendre là-haut comme un grincement de scie… mais cela dura l'espace d'un éclair, et de nouveau, l'énorme mugissement de la foule couvrit tous les bruits.

Alors, fiévreusement, elle se mit à chercher… quoi ! elle ne savait ! Dans ces horribles instants où la mort est proche et semble inévitable, l'esprit prend dans les vigoureuses natures une étrange lucidité !… Jeanne d'Albret eut l'intuition qu'on devait pouvoir communiquer avec le fleuve… Son pied, tout à coup, heurta un anneau de fer… elle se baissa avec un cri de joie puissante, le souleva d'un effort inouï, arracha la trappe de son alvéole… et là, sous ses yeux, avec le rauque soupir du condamné qui a la vie sauve, oui, là, elle aperçut une échelle qui descendait au fleuve parmi les pilotis !… Et au bas de cette échelle, une barque !

– Monsieur, monsieur, rugit-elle.

– Me voici ! tonna Pardaillan. Si nous mourons, ce sera en nombreuse compagnie !…

Et le chevalier apparut au haut de l'escalier, tenant une grosse corde à la main. Sur cette corde, il se raidit, s'arc-bouta, d'un effort tel que les muscles de ses jambes saillirent, et que les veines de ses tempes parurent prêtes à éclater…

À ce moment, la hideuse multitude affamée de mort, dans un effrayant fracas, se précipitait, se ruait…

– À mort ! à mort ! à mort !…

On n'entendit plus que la sinistre clameur !…

À ce moment, aussi, Pardaillan, d'une dernière secousse frénétique, semblable à un titan qui cherche à déraciner un chêne séculaire, tira sur la corde !…

Un craquement formidable se fit entendre, la maison parut osciller un instant, puis, parmi d'atroces clameurs de désespoir, un grondement puissant, quelque chose comme un roulement de tonnerre… la maison s'effondrait ! Les poutres se déchiraient ! la toiture tout entière tombait d'un bloc : tuiles, ferrures, pièces de bois, tout s'abîmait dans un fracas sinistre, écrasant, blessant, tuant par centaines les meurtriers !…

Puis un silence énorme pesa sur cette scène inouïe.

Que s'était-il passé ?

Pardaillan avait scié les trois poutres qui portaient la toiture !…

Pardaillan les avait liées avec la même corde !

Pardaillan, en secouant frénétiquement cette corde, avait fait tomber les poutres !

Et alors, d'un bond, d'un saut, il se lança dans le vide, tomba au pied de l'escalier, et se rua vers Jeanne d'Albret, tandis que sur le plancher qu'il venait de quitter s'effondrait la toiture de la vieille maison !…

La reine, d'un geste, lui montra le fleuve, l'échelle, la barque !…

En un instant, ils y furent tous les trois… Le chevalier coupa la corde qui retenait la légère embarcation, et celle-ci, entraînée par le courant, se mit à filer dans la direction du Louvre.

Pardaillan dirigea la barque au moyen d'une godille qu'il trouva au fond. Cinq minutes plus tard, il abordait au-dessous du Louvre, à l'endroit où se trouvait quelques années auparavant l'enclos des Tuileries, et où Catherine de Médicis faisait alors construire un palais par son architecte Philibert Delorme.

Lorsqu'ils furent débarqués, Pardaillan s'arrêta sur la berge, le chapeau à la main, dans l'attitude souriante d'un gentilhomme qui, ayant escorté deux dames à la promenade, s'apprête à prendre congé.

– Monsieur, dit alors Jeanne d'Albret avec ce calme énergique dont elle ne s'était pas départie un seul instant pendant la terrible scène que nous venons de raconter, je suis la reine de Navarre… Et vous ?

– Je m'appelle le chevalier de Pardaillan, madame.

– Vous venez, monsieur, de rendre à la maison de Bourbon un service qu'elle n'oubliera jamais…

Le chevalier fit un geste.

– Ne vous en défendez pas, reprit la reine… pas devant moi, du moins ! ajouta-t-elle avec amertume !

Pardaillan saisit l'allusion : avoir défendu la huguenote, c'était peut-être mériter la mort !

– Ni devant vous, ni devant personne, madame, dit-il avec cette simplicité qui était si remarquable chez lui. J'ai conscience d'avoir, en effet, rendu un grand service à Votre Majesté, puisque je lui ai sauvé la vie ; mais je dois déclarer que j'ignorais quelle grande reine j'avais l'honneur de défendre lorsque j'ai tenté d'arracher à la mort les deux femmes qui passaient dans une litière.

Jeanne d'Albret, qui depuis des années faisait la guerre, Jeanne d'Albret, diplomate consommé et véritable général d'armée, Jeanne d'Albret qui commandait à des héros et devait se connaître en héroïsme, fut frappée de cette dignité froide, corrigée par on ne

savait quoi d'ironique et de gouailleur, qui émanait de toute la personne du chevalier.

C'est ainsi que, tandis qu'il faisait cette réponse, son visage était immobile, ses yeux très froids, mais sa main quittait la garde de son épée pour esquisser un de ces intraduisibles gestes du gamin qui se moque de lui-même.

– Monsieur, reprit la reine après l'avoir examiné avec une admiration, si vous voulez me suivre au camp de mon fils Henri, votre fortune est faite.

Pardaillan tressaillit et dressa l'oreille au mot de fortune.

Au même instant, l'image de la jeune fille aux cheveux d'or, de l'adorable voisine qu'il guettait pendant des heures à sa fenêtre, cette douce et radieuse image passa devant ses yeux, il éprouva, à la pensée de quitter Paris, un inexprimable serrement de cœur qui le surprit, le bouleversa et le charma tout à la fois.

Il eut donc une grimace de regret pour cette fortune qui s'évanouissait à peine entrevue, et répondit en s'inclinant avec une grâce altière :

– Que Votre Majesté daigne accepter l'hommage de ma reconnaissance : mais c'est à Paris que j'ai résolu de chercher fortune.

– C'est bien, monsieur. Mais au cas où quelqu'un des miens désirerait vous rencontrer, où vous trouverait-il ?

– À l'auberge de la *Devinière*, madame, rue Saint-Denis.

Jeanne d'Albret fit alors un signe de tête et se tourna vers sa compagne.

Celle-ci était vraiment une merveilleuse créature : de grands yeux vifs, une bouche vermeille et sensuelle, de magnifiques cheveux bruns, une taille et une démarche d'une suprême élégance.

Elle paraissait sourdement inquiète, et parfois levait un regard rapide sur Jeanne d'Albret.

– Alice, dit celle-ci, vous avez été bien imprudente de faire passer la litière par le pont…

– Je croyais le passage libre. Majesté, répondit avec assez de fermeté la jeune fille.

– Alice, reprit la reine, vous avez été bien imprudente de lever les rideaux…

– Un mouvement de curiosité… fit Alice avec moins d'assurance.

– Alice, continua Jeanne d'Albret, vous avez été bien imprudente enfin de prononcer tout haut mon nom devant cette foule hostile…

– J'avais la tête perdue, madame ! répondit la jeune fille, cette fois, dans un véritable balbutiement.

La reine de Navarre lui jeta un profond regard et demeura un instant pensive.

– Ce n'est pas pour vous en faire le reproche, mon enfant, dit-elle lentement. Mais enfin, quelqu'un qui eût voulu me livrer n'eût pas agi autrement…

– Oh ! Majesté !…

– Une autre fois, soyez plus prudente, acheva la reine avec tant de sérénité qu'Alice de Lux (Ruggieri nous a appris son nom) fut aussitôt rassurée et se répandit en protestations dévouées.

– Monsieur le chevalier, dit alors Jeanne d'Albret, je vais abuser de vous…

– Je suis à vos ordres, madame.

– Bien. Merci. Veuillez donc nous suivre à distance là où nous allons… Sous la protection d'une épée telle que la vôtre, je ne craindrais pas de traverser une armée.

Pardaillan reçut sans faiblir le compliment. Seulement, il poussa un soupir et murmura :

– Quel dommage que je ne puisse plus quitter Paris !… C'est bien fait ! Monsieur mon père me l'avait bien dit… Méfie-toi des femmes !… Il est bien temps, par Pilate et Barabbas !… Me voilà ficelé par les cheveux d'or de ma voisine… les fameux serpents qui enlacent et étouffent !… Et dire, ajouta-t-il, en jetant un piteux regard sur son pourpoint en lambeaux, dire que j'étais sorti pour me conquérir un costume de prince !… Il va me falloir manier l'aiguille toute la nuit, après avoir manié l'épée tout le jour !… Bon ! la différence est-elle si grande ?…

Tout en monologuant, le chevalier suivait à dix pas, l'œil au guet, la main à la garde de l'épée, les deux femmes qui, rapidement, s'enfoncèrent dans Paris.

Le soir commençait à tomber.

Pardaillan qui, dans sa hâte à suivre la mère de Loïse, était parti sans déjeuner, commençait à ressentir de furieux tiraillements d'estomac.

Après d'innombrables détours, Jeanne d'Albret et sa compagne arrivèrent enfin au Temple.

En face de la sombre prison dont la grande tour noircie par le temps dominait le quartier, comme une menace, une maison d'apparence bourgeoise s'élevait d'un étage.

Sur un geste de la Reine, Alice de Lux heurta à la porte.

Presque aussitôt on ouvrit.

Jeanne d'Albret fit signe à Pardaillan de se rapprocher.

– Monsieur, dit-elle, vous avez maintenant le droit de connaître mes affaires. Entrez donc, je vous prie.

– Madame, dit Pardaillan, Votre Majesté s'abuse : je n'ai qu'un droit, celui de me tenir à ses ordres.

– Vous êtes un charmant cavalier. Apprenez donc que la présence d'un homme – et d'un homme tel que vous ! – ne me sera pas inutile dans cette maison.

– En ce cas, j'obéis, madame, fit Pardaillan qui en lui-même songea :

« En ce moment, les poulardes de maître Landry doivent être à point. Que ne puis-je me mettre à leurs ordres !… »

La porte, cependant, s'était refermée. Les trois visiteurs furent conduits par un domestique, sorte de géant femelle, jusqu'à une pièce étroite, mal meublée, mais assez propre.

Là, un vieillard à nez recourbé, à longue barbe biblique, était assis à une table sur laquelle se trouvaient trois balances de différent calibre. Cet homme jeta un regard perçant sur Jeanne d'Albret, et un imperceptible sourire effleura ses lèvres.

– Ah ! ah ! fit-il avec une cordialité exagérée, c'est encore vous madame… madame… comment donc, déjà ? C'est qu'il y a trois ans que je ne vous ai vue… mais votre nom est inscrit là, dans mon coffre…

– Madame Leroux, dit la reine sèchement.

– C'est bien cela ! J'allais le dire ! Et vous avez encore quelque collier de perles, quelque agrafe de diamant à vendre à ce bon Isaac Ruben ?

Il va sans dire que le vieillard prononçait Rupen pour Ruben, matame pour madame, acrave pour agrafe et gollier pour collier. Nous nous en remettons au lecteur que diverses littératures ont habitué à cet exercice, du soin de rétablir la prononciation du juif.

Nous prierons notre lecteur de se souvenir que la reine de Navarre, au moment où elle avait sauté de la litière, tenait à la main un sac de cuir. Et s'il l'a oublié, nous le lui rappelons.

Ce sac, Jeanne d'Albret le déposa sur la table, l'ouvrit, et en versa le contenu, pêle-mêle.

Les yeux d'Isaac Ruben pétillèrent. Il allongea les mains sur les diamants, les rubis, les émeraudes, les pierres précieuses qui

chatoyaient sur la table et croisaient leurs feux. Ses doigts, un instant, les caressèrent. Le marchand d'or était poète à sa façon, et toute cette splendeur étalée sur la table en pauvre bois blanc, amena un mince sourire sur ses lèvres.

Quand à Pardaillan, il nous faut résister à la tentation de le montrer plus beau que nature, et confesser la vérité, dût cette vérité lui enlever une part notable de la sympathie du lecteur : devant cette fortune qui prenait la forme la plus somptueuse et la plus poétique de la fortune, devant ces flammes bleues, rouges et vertes qui semblaient fulgurer au fond d'un foyer magique, il ouvrit de grands yeux ébahis et il frissonna.

« Quand je pense, songea-t-il, que la moindre de ces pierres ferait de moi un homme riche ! »

Et par un jeu rapide de l'imagination, il se vit possesseur de ce trésor : il se vit paradant sous les fenêtres de la Dame en noir et de sa fille dans un flamboyant costume capable de faire étouffer d'envie les mignons les plus élégants du duc d'Anjou – le maître des élégances fastueuses !

Puis, venant à ramener son regard sur lui-même, il se vit si gueux avec sa grande colichemarde, si râpé, si minable et si déchiré, qu'il se mordit les lèvres de dépit, et, pour échapper à la fascination du trésor, se mit à examiner Jeanne d'Albret.

La reine de Navarre était alors une femme de quarante-deux ans. Elle portait encore le deuil de son mari, Antoine de Bourbon, mort en 1562, bien qu'elle n'eût jamais bien sérieusement regretté cet homme faible, indécis, ballotté par les partis et qui n'avait su en prendre qu'un seul : celui de mourir à temps et de laisser le champ libre à l'esprit viril, audacieux et entreprenant de Jeanne d'Albret. Elle avait des yeux gris, avec un regard puissant qui pénétrait jusqu'à l'âme. Sa voix provoquait les enthousiasmes. Sa bouche avait un pli sévère ; et, au premier abord, cette femme paraissait glaciale. Mais quand la passion l'animait, elle se transformait. Il ne lui a fallu, pour devenir l'héroïne guerrière accomplie, la Jeanne d'Arc du protestantisme, qu'une occasion réelle de déployer ses qualités, et il ne lui a manqué que de ne pas être arrêtée en route. Elle était de fière allure, avec un air de souveraine dignité. Elle devait ressembler à la mère des Gracques. L'histoire qui n'étudie guère que le geste extérieur ne lui a pas assigné la grande place à laquelle elle avait droit. Le romancier, à qui il est permis de scruter l'âme sous les plis sculpturaux de la statue, de chercher à pénétrer

les mobiles sous les actes publics, s'incline et admire. Nous avons, avec Jeanne de Piennes, présenté un type de mère. Avec Catherine de Médicis, nous allons nous heurter à une autre figure de mère. Et c'est encore une mère que nous trouvons dans Jeanne d'Albret. Nous parlions de la passion qui parfois la transfigurait. Or, Jeanne d'Albret n'avait qu'une passion : son fils. C'est pour son fils que, femme simple, éprise de la vie patriarcale du Béarn, elle s'était jetée à corps perdu dans la vie des camps. C'est pour son fils qu'elle avait abandonné sa quenouille et ses livres pour enflammer de vieux généraux. C'est pour son fils qu'elle était courageuse, stoïque jusqu'à braver la mort en face. C'est pour son fils, pour payer l'armée de son fils, qu'elle avait une première fois vendu la moitié de ses bijoux et qu'elle vendait ce jour-là ce qui lui restait de son ancienne et royale opulence.

Pardaillan avait tressailli.

Le juif avait souri.

Elle seule demeura impassible.

Cependant, Isaac Ruben venait de trier les pierres et les avait rangées par catégories et, dans chaque catégorie, par ordre de mérite. Il les examina, le sourcil froncé, le front plissé par l'effort du calcul. Sans les toucher, sans les peser, sans en examiner les défauts, il demeura en méditation cinq minutes.

« Le travail de l'estimation va commencer, pensa Pardaillan ; nous en avons pour trois ou quatre heures. »

– Madame, dit brusquement le Juif en levant la tête, il y a là pour cent cinquante mille écus de pierres.

– C'est exact, dit Jeanne d'Albret.

– Je vous offre cent quarante-cinq mille écus. Le reste représente mon bénéfice et mes risques.

– J'accepte.

– Comment voulez-vous que je vous paie ?

– Comme la dernière fois.

– En une lettre à l'un de mes correspondants ?

– Oui. Seulement, ce n'est pas à votre correspondant de Bordeaux que je veux avoir à faire.

– Choisissez, madame. J'ai des correspondants partout. Le nom de la ville ?

– Saintes.

Sans plus rien dire, le Juif se mit à écrire quelques lignes, les signa, déposa un cachet spécial sur le parchemin, relut

soigneusement cette sorte de lettre de change, et la tendit à Jeanne d'Albret qui, l'ayant lue, la cacha dans son sein.

Isaac Ruben se leva en disant :

– Je demeure à vos ordres, madame, pour toute opération de ce genre.

La reine de Navarre tressaillit, et un soupir vite réprimé gonfla son sein : ce qu'elle venait de vendre, c'étaient ses derniers bijoux ; il ne lui restait plus rien !…

Faisant de la main un signe d'adieu au marchand, elle se retira suivie d'Alice.

Pardaillan les suivit, émerveillé, stupéfait, grisé, ne sachant lequel il devait le plus admirer : ou de la science du juif qui venait, sans contrôle préalable, de donner une aussi grosse somme d'or, avec la certitude de ne pas se tromper ; ou de la confiance de la reine de Navarre qui partait sans même jeter un regard à ces étincelantes pierreries, n'emportant qu'un simple parchemin avec une signature et un cachet !

Chapitre 15

LES TROIS AMBASSADEURS

Jeanne d'Albret sortit de Paris par la porte Saint-Martin, voisine du Temple. À deux cents toises[9] de là, attendait une voiture de voyage attelée de quatre vigoureux petits chevaux tarbes que conduisaient deux postillons. La reine de Navarre marcha jusqu'à cette voiture sans prononcer une parole. Elle fit monter Alice de Lux la première, et, se tournant alors vers Pardaillan :

– Monsieur, dit-elle de cette voix grave qui devenait si harmonieuse en certaines circonstances, vous n'êtes pas de ceux qu'on remercie. Vous êtes un chevalier des temps héroïques, et la conscience que vous devez avoir de votre valeur, doit vous mettre au-dessus de toute parole de gratitude. En vous disant adieu, je veux seulement vous dire que j'emporte le souvenir d'un des derniers paladins qui soient au Monde…

En même temps, elle tendit sa main.

Avec cette grâce altière qui lui était propre, le chevalier se pencha sur cette main et la baisa respectueusement. Il était tout ému, tout étonné de ce qu'il venait d'entendre.

La voiture s'éloigna au galop de ses petits tarbes nerveux.

Longtemps, il demeura là tout rêveur.

« Un chevalier des temps héroïques, songeait-il. Un paladin ! Moi !… Et pourquoi pas ! Oui ! Pourquoi n'entreprendrais-je pas de montrer aux hommes de mon temps que la force virile, le courage indomptable sont des vices hideux quand ils sont mis à la disposition de l'esprit de haine et d'intrigue ; et qu'ils deviennent des vertus, quand… »

Sur ce mot de vertu, il s'arrêta et se mit à rire comme il riait : c'est-à-dire du bout des dents et sans bruit.

Il s'était d'abord redressé et, appuyé tout droit sur le fourreau de Giboulée, il avait haussé sa taille, et sa moustache s'était hérissée, ses yeux avaient flamboyé.

Au mot de vertu, il leva les épaules, renvoya Giboulée dans ses mollets, d'un coup de talon, et grommela :

– M. de Pardaillan, mon père, m'a pourtant fait jurer de me défier surtout de moi-même ! Allons voir s'il reste quelque perdreau ou quelque carcasse de poulet chez maître Landry !

Il se mit aussitôt en route en sifflant une fanfare de chasse que le roi Charles IX, grand amateur de fanfares, venait de mettre à la mode, et rentra dans Paris au moment où on allait fermer les portes.

Une heure plus tard, dans la rôtisserie de la *Devinière*, il était attablé devant une magnifique volaille que Mme Landry Grégoire, désireuse de faire sa paix, découpait elle-même, ce qui lui permettait de faire valoir la rondeur d'un bras nu jusqu'au coude.

Il faut dire que ce déploiement d'amabilité fut en pure perte : le héros, le paladin, pris d'un appétit féroce, n'avait d'yeux que pour la volaille et les flacons de Saumur qui l'escortaient. Il ne mangeait pas, il dévorait…

Une fois rassasié, Pardaillan s'en fut tranquillement se coucher, tandis que maître Landry poussait un soupir de désespoir en constatant que trois flacons avaient succombé aux attaques de son hôte, et que Huguette Landry Grégoire, sa femme, en poussait un autre de désolation en constatant que le chevalier avait résisté à ses attaques à elle.

Le lendemain, fatigué de la grande bataille de la veille, Pardaillan se réveilla assez tard. Il se leva, passa son haut-de-chausses et ayant jeté sur ses épaules un vieux manteau déteint que lui avait laissé son père, il se mit en devoir de raccommoder son pourpoint, opération qui lui était des plus familières. Peut-être bien que, dans l'esprit de telle lectrice, une aussi humble occupation fera descendre le chevalier du piédestal où déjà elle le plaçait. Nous ferons simplement observer à cette lectrice que notre dessein est de représenter avec exactitude les détails de l'existence d'un aventurier sous le règne de Charles IX.

Pardaillan, donc, saisit une sorte de trousse copieusement munie d'aiguilles, de fil, d'aiguillettes, de cordons, d'agrafes et de tout ce qu'il faut pour coudre, raccommoder, rapetasser, effacer d'un doigt

expert les accros, déchirures et coups d'épée.

Il s'était placé près de la fenêtre pour avoir du jour, et tournait le dos à la porte. Il venait de boucher un premier trou et attaquait un accroc situé en pleine poitrine lorsqu'on gratta légèrement à la porte.

– Entrez ! cria-t-il sans se déranger.

La porte s'ouvrit. Il entendit la voix grasse de maître Landry Grégoire qui disait avec un respectueux empressement :

– C'est ici, mon prince, c'est ici même…

Et ayant tourné la tête par-dessus son épaule pour voir de quel prince il s'agissait, Pardaillan aperçut en effet le plus magnifique seigneur qui eût jamais franchi le seuil de la *Devinière* : hautes bottes en peau fine, à éperons d'or, haut-de-chausses en velours violet, pourpoint de satin, aiguillettes d'or, rubans mauves, grand manteau de satin violet pâle, toque à plume violette agrafée à une émeraude ; et, dans ce costume, un jeune homme frisé, musqué, pommadé, parfumé, moustaches relevées au fer, joues fardées, lèvres passées au rouge : un mignon[10] splendide.

Le chevalier se leva et, son aiguille à la main, dit poliment :

– Veuillez entrer, monsieur.

– Va, dit l'inconnu – prince ou mignon – va dire à ton maître que Paul de Stuer de Caussade, comte de Saint-Mégrin, désire avoir l'honneur de l'entretenir.

– Pardon, dit froidement le chevalier, quel maître ?

– Mais le tien, ventre de biche ! J'ai dit ton maître, par le sambleu !

Pardaillan devint de glace, et avec la superbe tranquillité qui le caractérisait, répondit :

– Mon maître, c'est moi !

Mot énorme pour une époque où tout le monde, excepté le roi, avait un maître. Et encore le roi reconnaissait-il le pape pour son maître.

Saint-Mégrin fut étonné ou ne le fut pas ; il demeura impassible, craignant surtout de déranger la dentelle de sa collerette. Seulement, du haut de cette collerette, il laissa tomber ces mots :

– Seriez-vous, d'aventure, monsieur le chevalier de Pardaillan ?

– J'ai cet honneur, fit le chevalier de cet air figure de raisin qui ébahissait les gens et les laissait perplexes, se demandant s'ils avaient affaire à un profond diplomate ou à un prodigieux naïf.

Saint-Mégrin, dans toutes les règles de l'art, se découvrit et

exécuta sa révérence la plus exquise.

Pardaillan ramena sur ses épaules son vieux manteau déteint, et d'un geste, désigna au comte l'unique fauteuil de la chambre, tandis qu'il s'asseyait sur une chaise.

– Chevalier, dit Saint-Mégrin, quand il eut pris place avec toutes les précautions imaginables pour ne pas froisser son manteau de satin violet pâle, je vous suis dépêché par monseigneur le duc de Guise pour vous dire qu'il vous tient en grande estime et haute admiration.

– Croyez bien, monsieur, fit Pardaillan du ton le plus naturel, que je lui rends cette estime et cette admiration.

– L'affaire d'hier vous a mis en fort belle posture.

– Quelle affaire ?... Ah ! oui... le pont de bois...

– Eh ! il n'est pas question que de cela à la cour. Et tout à l'heure, au lever de Sa Majesté, le récit en fut fait au roi par son poète favori, Jean Dorat, qui a assisté à la chose.

– Bon ! Et qu'a-t-il dit, ce poète ?

– Que vous méritiez la Bastille pour avoir sauvé deux criminelles. Car il paraît prouvé que les deux femmes étaient des criminelles qui se sauvaient.

– Et qu'a dit le roi ?

– Si vous étiez homme de cour, monsieur, vous sauriez que Sa Majesté parle très peu... Quoi qu'il en soit, vous passez maintenant pour un Alcide ou un Achille. Tenir tête à tout un peuple pour protéger deux femmes, c'est fabuleux cela ! Savez-vous que vous êtes un héros, quelque chose comme un chevalier de la Table Ronde ?

– Je ne dis pas non.

– Et, surtout, ce moulinet de la rapière ! Et les coups de pointe de la fin ! Et cette maison qui s'écroule !...

– Ah ! je n'y suis pour rien, croyez-le.

– Bref, monseigneur le duc de Guise serait charmé de vous être agréable. Et pour preuve, il m'a chargé de vous supplier d'accepter ce petit diamant comme une première marque de son amitié. Oh ! ne refusez pas, vous feriez injure à ce grand capitaine...

– Mais je ne refuse pas, dit Pardaillan toujours paisible.

Et il passa à son doigt la magnifique bague que lui tendait le comte, non sans en avoir pour ainsi dire soupesé le diamant du coin de l'œil.

– Vous me voyez charmé du bon accueil que vous voulez bien me

faire, reprit Saint-Mégrin.

– Tout l'honneur est pour moi, ainsi que le profit.

– Oh ! ne parlons plus de cette bague… une misère.

– Malepeste ! Je n'en juge pas ainsi. Mais je voulais seulement parler du profit qu'il peut y avoir pour moi à avoir reçu en ce taudis un seigneur de votre importance. J'avoue que j'avais fort envie de voir de près un homme de bel air. Et me voilà pleinement satisfait. Par Pilate ! il faudrait que je fusse bien difficile ! Votre manteau à lui seul est une merveille. Quant à votre pourpoint, je n'ose vraiment l'apprécier. Il n'est pas jusqu'à ce haut de chausses violet qui ne m'étonne. Et votre toque, monsieur le comte ! Ah ! votre toque ! Jamais je n'oserai plus mettre mon chapeau !…

– De grâce ! Vous m'accablez ! Vous m'écrasez !

Pardaillan, qui jusque-là s'était montré assez peu loquace, devenait lyrique. Son regard détaillait toutes les splendeurs du costume de Saint-Mégrin. Et le comte avait beau demander grâce, multiplier les révérences, le chevalier continuait à laisser déborder le flot de son admiration.

Seulement, il ne disait pas un mot plus haut que l'autre. Et ce flot coulait comme un jet glacé. Il était impossible de deviner en lui une pensée de raillerie ou de scepticisme. Mais un observateur eût pu saisir au coin de son œil l'intense jubilation d'un homme qui s'amuse prodigieusement.

– Or çà, dit enfin le comte, venons-en aux choses sérieuses. Notre grand Henri de Guise remonte sa maison en vue de certains événements qui se préparent. Voulez-vous en être ? La question est franche.

– J'y répondrai par la même franchise : je désire n'être que d'une seule maison.

– Laquelle ?

– La mienne !

Et Pardaillan exécuta une révérence si merveilleusement copiée sur celles de Saint-Mégrin que le mignon le plus difficile n'eût pu qu'admirer.

– Est-ce la réponse que je dois rapporter au duc de Guise ? fit le comte.

– Dîtes à monseigneur que je suis touché jusqu'aux larmes de sa haute bienveillance, et que j'irai moi-même lui porter ma réponse.

« Bon ! pensa Saint-Mégrin, il est à nous. Mais il se réserve de discuter le prix de l'épée qu'il apporte. »

Tout plein de cette idée, charmé d'ailleurs des éloges que Pardaillan ne lui avait pas ménagés, il tendit une main qui fut serrée du bout des doigts.

Le chevalier l'accompagna jusqu'à sa porte où eurent lieu force salamalecs et salutations.

« Hum ! songea Pardaillan quand il fut seul. Voilà ce que je puis appeler une proposition inespérée. Être de la suite du duc de Guise ! C'est-à-dire du seigneur le plus fastueux, le plus généreux, le plus riche, le plus puissant, ah ! jamais je ne trouverai assez de mots qualitatifs… Mais c'est la fortune, cela ! C'est peut-être la gloire !… Hum ! Ah ! çà, d'où vient que je ne saute pas de joie ? Quel animal capricieux, grincheux, morose et hypocondre se cache en moi ?… Par Barabbas ! Je dois accepter, morbleu !… Non, je n'accepterai pas !… Pourquoi ? »

Pardaillan se mit à arpenter sa chambre avec agitation.

« Eh ! pardieu, j'y suis ! Je n'accepte point parce que monsieur mon père m'a commandé de me défier !… Voilà l'explication, ou que je sois étripé !… Quel bon fils je suis !… »

Content d'avoir trouvé ou feint de trouver cette explication, et de n'avoir pas à s'interroger davantage, opération cérébrale qui lui était parfaitement antipathique, le chevalier contempla avec admiration – sincère, cette fois – le diamant que lui avait laissé Saint-Mégrin.

– Cela vaut bien cent pistoles, murmura-t-il. Peut-être cent vingt ?… Qui sait si on ne m'en donnera pas cent cinquante ?

Il en était à deux cents pistoles lorsque la porte s'ouvrit de nouveau, et Pardaillan vit entrer un homme enveloppé d'un long manteau, simplement vêtu comme un marchand. Cet homme salua profondément le chevalier stupéfait et dit :

– C'est bien devant monsieur le chevalier de Pardaillan que j'ai l'honneur de m'incliner ?

– En effet monsieur. Que puis-je pour votre service ?

– Je vais vous le dire, monsieur, dit l'inconnu, qui dévorait le jeune homme du regard. Mais avant tout, voudriez-vous me faire le plaisir de me dire quel jour vous êtes né ? Quelle heure ? Quel mois ? Quelle année ?

Pardaillan s'assura d'un coup d'œil que Giboulée était à sa portée.

« Pourvu qu'il ne devienne pas furieux, pensa-t-il. »

L'inconnu, cependant, malgré l'étrangeté de ses questions, n'avait pas l'air d'un fou. Il est vrai que ses yeux brillaient d'un feu

extraordinaire ; mais rien dans son attitude ne dénonçait la démence.

– Monsieur, dit Pardaillan avec la plus grande douceur, tout ce que je puis vous dire, c'est que je suis né en 49, au mois de février. Quant au jour et à l'heure, je les ignore.

– *Peccato !* murmura le bizarre visiteur. Enfin ! je tâcherai de reconstituer l'horoscope du mieux que je pourrai. Monsieur, continua-t-il à haute voix, êtes-vous libre ?

« Ménageons-le se dit le chevalier. » Libre, monsieur ? Eh ! qui peut se vanter de l'être ? Le roi l'est-il, alors qu'il ne peut faire un pas hors de son Louvre ? La reine Catherine, qu'on dit plus reine que le roi n'est roi, l'est-elle ? M. de Guise l'est-il ? Libre ! comme vous y allez, mon cher monsieur ! C'est comme si vous me demandiez si je suis riche. Tout est relatif. Les jours où j'ai un écu, je me crois aussi riche q'un prince. Les jours où je puis m'attabler devant une bonne bouteille de Saumur, je me crois aussi noble qu'un Montmorency. Libre ! Par Pilate ! Si par là vous entendez que je puis me lever à midi et me coucher à l'aube, que je puis, sans crainte, sans remords, sans regarder qui me suit, entrer au cabaret ou à l'église, manger si j'ai faim, boire si j'ai soif… (la paix. Pipeau ! Qu'as-tu à grogner, imbécile !), embrasser les deux joues de la belle madame Huguette, ou pincer les servantes de la *Corne d'Or*, battre Paris le jour ou la nuit à ma guise (n'ayez pas peur il ne mord pas !), me moquer des truands et du guet, n'avoir de guide que ma fantaisie et de maître que l'heure du moment, oui, monsieur, je suis libre ! Et vous ?

L'inconnu avait écouté le chevalier avec une attention remarquable, tressaillant à certaines intonations sceptiques, levant un rapide regard à certaines autres où perçait une involontaire colère… ou peut-être une émotion.

Sans dire un mot, il se dirigea vers la table et y déposa un sac qu'il sortit de dessous son manteau.

– Monsieur, dit-il alors, il y a là deux cents écus.

– Deux cents écus ? Diable !

– De six livres.

– Oh ! oh ! De six livres ? Vous dites : de six livres ?

– Parisis, monsieur !

– Parisis ! Eh bien, monsieur, voilà un honnête sac.

– Il est à vous, fit brusquement l'homme.

– En ce cas, dit Pardaillan avec cette froide tranquillité qu'il

prenait tout à coup, parfois, en ce cas, permettez que je le mette en lieu sûr.

Et il saisit le sac rebondit, l'enferma dans un coffre sur lequel il s'assit, et demanda :

– Maintenant, dites-moi pourquoi ces deux cents écus de six livres parisis sont à moi.

L'inconnu croyait avoir écrasé un homme. Ce fut lui qui le fut. Il s'attendait à des remerciements enthousiastes, il reçut la question de Pardaillan en pleine poitrine. Toutefois, il se remit promptement, et reconnaissant au fond de lui-même qu'il avait affaire à un rude jouteur, il résolut d'assommer d'un mot son adversaire.

– Ces deux cents écus sont à vous, dit-il, parce que je suis venu vous acheter votre liberté.

Pardaillan ne sourcilla pas, ne fit pas un mouvement.

– En ce cas, monsieur, prononça-t-il du bout des dents, c'est neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille huit cents écus de six livres parisis que vous me redevez.

– *Briccone !* murmura l'homme dont les épaules ployèrent. Ouf, monsieur ! C'est donc à un million d'écus que vous estimez votre liberté ?

– Pour la première année, dit Pardaillan sans broncher.

Cette fois, René Ruggieri – que l'on a sûrement deviné – s'avoua vaincu.

– Monsieur, dit-il après avoir jeté un regard d'admiration sur le chevalier, modeste et paisible sur son coffre, je vois que vous maniez la parole comme l'épée et que vous connaissez toutes les escrimes. Je vous demande pardon d'avoir essayé de vous étonner. Et je viens au fait de mon affaire. Gardez votre liberté, monsieur. Vous êtes homme de cœur et d'esprit…

« Diable, pensa le chevalier ; tenons-nous bien, le fou devient enragé. »

– Vous venez de me prouver que vous avez de l'esprit, comme vous avez prouvé hier que vous avez du cœur. *Per bacco*, monsieur ! Vous avez une épée qui tranche et des mots qui assomment ! Que diriez-vous si je vous proposais de mettre l'un et l'autre au service d'une cause noble et juste entre toutes, d'une sainte cause pour mieux dire ! Et d'une princesse puissante, bonne, généreuse…

– Laissons la cause et voyons la princesse. Serait-ce Mme de Montpensier ?

– Peuh ! monsieur !…

– Oh ! oh ! Serait-ce Mme de Nemours ?

– Non, certes ! fit vivement Ruggieri. Mais tenez, ne cherchez pas ! Qu'il vous suffise de savoir que c'est la princesse la plus puissante qu'il soit en France.

– Cependant, il faut bien que je sache à qui et à quoi j'engage ma foi ?

– Juste ! on ne peut plus juste ! Venez donc, s'il vous plaît, demain soir, sur le coup de dix heures, au pont de bois, et frappez trois coups à la première maison qui est à droite du pont…

Pardaillan ne put s'empêcher de tressaillir en songeant à cette figure pâle qu'il avait cru entrevoir derrière le mystérieux treillis de la fenêtre grillée. En un instant, sa décision fut prise.

– On y sera ! dit-il d'un ton bref.

– C'est tout ce que voulais… pour l'instant ! répondit Ruggieri, qui fit une profonde salutation, où le chevalier crut démêler quelque chose d'ironique ou de menaçant.

Quelques instants plus tard, l'étrange visiteur avait disparu. Et Pardaillan se mit à songer :

« Je veux que le diable m'arrache un à un les poils de ma moustache si cette princesse, la plus puissante qui soit, ne s'appelle pas Catherine de Médicis ! Quant à la cause noble et sainte entre toutes, nous verrons bien. En attendant, cet homme sait qui je suis, et moi j'ignore jusqu'à son nom !… Bon ! Voyons si du moins ses écus ont un nom qui ait cours dans les tavernes ! »

Il tira le sac du coffre, l'éventra, s'assit à la table et se mit à compter les écus qu'il rangea par piles des plus méthodiques, tandis qu'un large sourire hérissait plus que jamais sa moustache.

« Ils y sont, ma foi ! Voilà bien les deux cents écus, tout battant neufs et à l'effigie de notre digne sire le roi ! Mais c'est que je suis bien éveillé, par Pilate ! Je ne rêve pas ! Voici les pièces blanches, et voici le diamant… Tiens, tiens ! est-ce que je serais en passe de devenir riche ? Ah çà, mais je crois que je suis ému ! Est-ce que j'aurais peur de la bonne fortune, moi qui n'ai jamais eu peur de la mauvaise ? »

Pardaillan tout rêveur en était là de ses réflexions lorsque, pour la troisième fois, la porte s'ouvrit.

Il sursauta, tout de bon effaré, lui qui mettait son point d'honneur à ne s'effarer de rien… *nil mirari*[11] , comme eût dit Jean Dorat, poète du roi, qui daignait citer Horace quand il ne se citait pas lui-même.

Mais presque aussitôt, son étonnement, sans diminuer d'intensité, changea de sujet. En effet, l'homme qui entrait était le vivant portrait de l'homme qui venait de sortir. C'était le même air de sombre orgueil, le même port de tête emphatique, les mêmes traits accentués, le même regard de flamme.

Seulement l'homme aux deux cents écus (René Ruggieri, on le sait) paraissait âgé de quarante-cinq ans. Il était de moyenne taille. Le feu de ses yeux se voilait d'hypocrisie. Il semblait se fier plus à la ruse qu'à la force.

Le nouveau venu, au contraire, n'accusait que vingt-cinq ans, était de haute stature ; la franchise éclatait dans son regard, son orgueil était de la fierté.

Mais une lourde tristesse paraissait peser sur lui ; il y avait dans cet homme on ne sait quoi de fatal. Ses gestes, comme ceux de Ruggieri, étaient emphatiques ; mais sa voix avait une étrange expression de mélancolie.

Les deux hommes s'étudièrent un instant, et bien que l'un parût l'antithèse de l'autre, ils se sentirent tous deux comme rassurés par une indéfinissable sympathie.

– Êtes-vous le chevalier de Pardaillan ? demanda ce troisième visiteur.

– Oui, monsieur, dit Pardaillan avec une douceur qui ne lui était pas habituelle. Me ferez-vous l'honneur de me dire qui j'ai la joie de recevoir dans mon pauvre logis ?

À cette question, bien naturelle (bien que faite dans les termes amphigouriques de l'époque), l'étranger tressaillit, et pâlit légèrement. Puis, relevant la tête comme pour braver non pas le chevalier, mais la destinée, il répondit sourdement :

– C'est juste. La politesse veut que je vous dise mon nom.

– Monsieur, fit vivement Pardaillan, croyez bien que ma question m'a été inspirée par l'amitié dont je me sens porté envers vous. Si votre nom est un secret, je me croirais déshonoré à vous le demander.

– Mon nom n'est pas un secret, chevalier, dit alors l'inconnu avec une évidente amertume : je m'appelle Déodat.

Pardaillan fit un geste.

– Oui, continua le jeune homme, Déodat tout court. Déodat sans plus. C'est-à-dire un nom qui n'en est pas un. Un nom qui crie qu'on n'a ni père ni mère. Déodat, monsieur, signifie : donné à Dieu. En effet, je suis un enfant trouvé, ramassé devant le porche d'une

église. Arraché à ce Dieu à qui mes parents inconnus m'avaient donné. Confié par le hasard à une femme qui a été pour moi plus qu'un Dieu. Voilà mon nom, monsieur, et l'histoire de ce nom. Cette histoire, je la dis à qui veut l'entendre, dans l'espoir qu'elle flagellera un jour ceux qui, m'ayant mis au monde, m'ont abandonné à la douleur.

L'imprévu de cette scène, la soudaineté de cette sorte de confession, le ton à la fois amer, sombre et fier de celui qui s'appelait Déodat produisirent une profonde impression sur le chevalier, qui, pour cacher son trouble, demanda machinalement :

– Et cette femme qui vous recueillit ?

– C'est la reine de Navarre.

– Madame d'Albret !

– Oui, monsieur. Et ceci me rappelle à ma mission, que je vous demande pardon d'avoir oubliée pour vous entretenir de ma médiocre personne…

– Mon cher monsieur, fit Pardaillan, vous m'avez fort honoré en me traitant de prime abord en ami ; votre personne, qu'il vous convient d'appeler médiocre, suscite à première vue une curiosité qui chez moi n'a rien eu de banal, croyez-le. Votre air me touche, et votre figure me revient tout à fait…

Le chevalier tendit la main.

Et sa figure à lui, rayonna d'une telle loyauté, son sourire fut empreint d'une si belle sympathie que le messager de Jeanne d'Albret parut bouleversé d'émotion et que son regard se voila.

– Monsieur ! monsieur ! fit-il d'une voix enrouée en saisissant et en étreignant la main de Pardaillan.

– Eh bien ? sourit le chevalier.

– Vous ne me repoussez donc pas, vous ! vous que je ne connais pas ! vous que je vois depuis cinq minutes ! vous ne méprisez donc pas celui qui n'a pas de nom !

– Vous repousser ! Vous mépriser ! Par Barabbas, mon cher ! quand on a votre tournure, et ces épaules d'athlète, et cette bonne épée qui vous pend au côté, on ne peut être méprisé. Mais fussiez-vous faible, laid, désarmé, que je ne me croirais pas le droit de vous traiter comme vous dites pour un tel motif.

– Ah ! monsieur, voilà bien longtemps que je n'ai eu un pareil moment de joie ! Je sens dans votre attitude et dans vos yeux et dans votre voix une générosité de cœur qui me touche plus que je ne puis dire. Je vous devine supérieur à tant de hauts seigneurs et

de princes que j'ai approchés…

Et celui que nous appelons Déodat, puisque tel était son nom, couvrit un instant ses yeux d'une de ses mains.

– Lubin ! Lubin ! vociféra Pardaillan.

– Qu'y a-t-il ? fit Déodat.

– Il y a, mon cher, qu'une conversation commencée en ces termes ne peut dignement s'achever qu'à table. Voici midi qui sonne. Et pour tout honnête homme, midi est l'heure du dîner, quand toutefois l'honnêteté s'unit au moyen de dîner, ce qui est mon cas aujourd'hui. Lubin ! Çà, moine fieffé, je te couperai les oreilles !

– Ah chevalier ! vous me dilatez le cœur !

– Écoutez. Convenons d'une chose, tant que vous me ferez l'honneur d'être de mes amis : vous vous appelez Déodat. Moi, je m'appelle Jean. Eh bien, ne nous connaissons pas d'autre nom, ni l'un ni l'autre !

Cette proposition, d'une si ingénieuse délicatesse, fit tomber chez Déodat les derniers voiles de cette ombrageuse fierté et de cette pesante tristesse que nous avons signalées. Il s'épanouit, et apparut alors tel qu'il était réellement, doué d'une étrange beauté, d'une noblesse d'attitudes et d'une douceur de physionomie que Pardaillan avait démêlées d'instinct.

– Lubin ! Lubin ! appela de nouveau le chevalier. Lubin, ajouta-t-il, c'est le garçon de la rôtisserie. Figurez-vous que ce drôle est un ancien moine qui a quitté son couvent et s'est fait garçon de la *Devinière*, par amour des pâtés et des poulardes ! Quand je suis riche et de bonne humeur, je m'amuse à le faire boire ; et bien qu'il ait passé la cinquantaine, il me tient tête fort convenablement… Ah ! le voici !

C'était Lubin, en effet, mais Lubin flanqué de Landry en personne. Landry avait monté les étages avec la majestueuse rapidité d'une outre qui s'élève dans les airs. En effet, Lubin l'avait poussé au derrière. Et Landry apparaissait avec un sourire large d'une aune, le bonnet à la main, ce qui ne lui arrivait jamais, la bouche en cœur et les deux poings sur son ventre.

– Que diable faites-vous ? demanda Pardaillan étonné de cette attitude.

– Je cherche, dit Landry en soufflant, à faire rentrer ce maudit ventre… mais je n'y arrive pas… Monseigneur me pardonnera… de ne pas m'incliner.

– C'est à moi que vous parlez ?

– Oui, monsieur… Monseigneur, veux-je dire ! fit Landry en jetant un oblique regard éperdu sur les piles d'écus restées sur la table.

– Bon ! bon ! fit Pardaillan qui reprit instantanément son froid et immobile sourire figue et raisin, vous savez déjà que de simple chevalier, je deviens prince. Vous êtes bien informé, maître Landry.

L'aubergiste ouvrit des yeux énormes.

Pardaillan continua :

– Veuillez donc, s'il vous plaît, nous traiter comme des princes du sang (Déodat pâlit affreusement à ce mot) et nous monter en conséquences les éléments d'un dîner princier, ou plutôt royal (Déodat fut agité comme d'une secousse). Savoir : un bon morceau bien rissolé ; deux de ces andouillettes grillées qui font la gloire de votre auberge ; une de ces tartes aux prunes dont la belle madame Huguette détient le secret ; sans compter quelque jambon, de ceux qui sont à gauche de la troisième poutre, dans la cuisine ; sans compter quelque légère omelette bien soufflée. Avec cela, deux flacons de saumurois, de celui de l'an 1556, plus deux de ces bouteilles des côtes de Mâcon, et pour finir deux flacons de ce bordelais que vous réservez à maître Ronsard.

– Très bien, monseigneur ! fit Landry.

– Amen ! dit Lubin en claquant de la langue ; car l'ancien moine se voyait déjà vidant les fonds des bienheureux flacons énoncés. Ô mon digne frère Thibaut, ajouta-t-il, la larme à l'œil, que n'êtes-vous là[12] ?…

Un quart d'heure plus tard, Jean et Déodat, le chevalier et l'homme sans nom, s'attablaient devant les richesses gastronomiques rangées avec amour par Lubin. Celui-ci voulait servir à table. Mais au grand désespoir de l'ancien moine, Pardaillan avait fermé sa porte en disant qu'il se servirait lui-même, tout prince qu'il était subitement devenu.

– Mon cher Jean, dit alors Déodat, vous me voyez ébahi, ravi et tout ému de cette amitié que vous voulez bien me témoigner du premier coup. Mais cela ne doit pas m'empêcher d'accomplir ma mission.

– Bon ! je la connais !

– Vous la connaissez ?

– Oui. La reine de Navarre vous envoie me dire qu'elle me remercie encore de l'avoir tirée, hier, des mains de ces enragés : elle vous charge de me réitérer l'offre qu'elle m'a faite d'entrer à son

service ; et enfin, elle m'adresse par votre entremise quelque bijou précieux. Est-ce bien cela ?

– Comment savez-vous ?…

– C'est bien simple. J'ai reçu ce matin un ambassadeur de certain grand seigneur qui m'a donné un fort beau diamant et qui m'a demandé si je voulais servir son maître ; j'ai ensuite reçu un mystérieux député qui m'a remis deux cents écus et m'a fait savoir que certaine princesse me veut compter parmi ses gentilshommes. Enfin, vous voici, vous le troisième. Et je suppose que l'ordre logique des choses va se continuer.

– Voici en effet le bijou, fit Déodat en tendant au chevalier une splendide agrafe composée de trois rubis.

– Que vous disais-je ! s'écria Pardaillan qui saisit l'agrafe somptueuse et fulgurante.

– Sa Majesté, continua Déodat, m'a chargé de vous dire qu'elle avait distrait ce bijou de certain sac que vous avez dû voir. Elle ajoute que jamais elle n'oubliera ce qu'elle vous doit. Et quant à prendre rang dans son armée, vous le ferez quand cela vous conviendra.

– Mais, demanda Pardaillan, vous avez donc rencontré la reine ?

– Je ne l'ai pas rencontrée : je l'attendais à Saint-Germain, d'où Sa Majesté est partie pour Saintes après m'avoir donné la commission qui me vaut le bonheur insigne d'être devenu votre ami.

– Bon. Une autre question : avez-vous rencontré, en montant ici, un homme enveloppé d'un manteau, paraissant âgé de quarante à cinquante ans ?

– Je n'ai rencontré personne, fit Déodat.

– Dernière question : quand repartez-vous ?

– Je ne repars pas, répondit Déodat dont la physionomie redevint sombre ; la reine de Navarre m'a chargé de diverses missions qui me demanderont du temps, et puis, j'ai aussi à m'occuper un peu de… moi-même.

– Bon. En ce cas, votre logement est tout trouvé ; vous vous installez ici.

– Mille grâces, chevalier. Je suis attendu chez quelqu'un qui… Mais que dis-je là ?… Fi ! J'aurais un secret pour un homme tel que vous ! Jean, je suis attendu chez M. de Téligny, qui est secrètement à Paris.

– Le gendre de l'amiral Coligny ?

– Lui-même. Et c'est à l'hôtel de l'amiral, rue de Béthisy, que vous

devriez me venir demander, si ma bonne étoile voulait jamais que vous eussiez besoin de moi. L'hôtel est désert en apparence. Mais il vous suffira de frapper trois coups à la petite porte bâtarde. Et quand on aura tiré le judas, vous direz : Jarnac et Moncontour.

– À merveille, cher ami. Mais à propos de Téligny, savez-vous ce qui se dit assez couramment ?

– Que Téligny est pauvre ? Qu'il n'a pour tout apanage que son intrépidité et son esprit ? Que l'amiral eut grand tort de donner sa fille à un gentilhomme sans fortune ?

– On dit cela. Mais on dit aussi autre chose. On, c'est un certain truand, homme de sac et de corde qui a été employé à plus d'une besogne et qui a vu beaucoup. On m'a donc affirmé que, la veille du mariage de Téligny, un gentilhomme de haute envergure se serait présenté chez l'amiral pour lui dire qu'il aimait sa fille Louise.

– Ce gentilhomme, interrompit Déodat, s'appelle Henri de Guise. Vous voyez que je connais l'histoire. Oui, c'est vrai. Henri de Guise aimait Louise de Coligny. Il vint représenter à l'amiral que son père, le grand François de Guise, et lui avaient fait ensemble leurs premières armes à Cerisoles, que l'union de la maison de Guise et de la maison de Châtillon représentée par Coligny mettrait fin aux guerres religieuses ; enfin, l'orgueilleux gentilhomme plia jusqu'à pleurer devant l'amiral, en le priant de rompre le mariage projeté et de lui accorder Louise.

– C'est bien cela. Et que répondit l'amiral ?

– L'amiral répondit qu'il n'avait qu'une parole et que cette parole était engagée à Téligny. Il ajouta que d'ailleurs, ce mariage était voulu par sa fille qui, en somme, prétendit-il, était le premier juge en cette affaire. Henri de Guise partit désespéré. Téligny épousa Louise de Coligny. Et, de chagrin, Guise se jeta à la tête de Catherine de Clèves, qu'il vient d'épouser il y a dix mois.

– Laquelle Catherine, assure-t-on, aime partout où elle peut, excepté chez son mari !

– Elle a un amant, fit Déodat.

– Qui s'appelle ?

– Saint-Mégrin.

Pardaillan éclata de rire.

– Le connaissez-vous ? demanda l'envoyé de Jeanne d'Albret.

– Je le connais depuis ce matin. Mais cher ami, laissez-moi vous apprendre une nouvelle : Henri de Guise est à Paris.

– Vous êtes sûr ? s'exclama Déodat, qui tressaillit et se leva.

– Je l'ai vu de mes yeux. Et je vous réponds que le bon peuple de Paris ne lui a pas ménagé les acclamations !

Déodat boucla rapidement son épée, et jeta son manteau sur ses épaules.

– Adieu, fit-il d'un ton bref, soudain redevenu sombre.

Et comme Pardaillan se levait à son tour :

– Laissez-moi vous embrasser, ajouta-t-il. Je viens de passer une heure de joie paisible comme j'en ai connu bien peu dans ma vie.

– J'allais vous proposer la fraternelle accolade, répondit le chevalier.

Les deux jeunes gens s'embrassèrent cordialement.

– N'oubliez pas, dit Déodat ; l'hôtel Coligny… la petite porte…

– « Jarnac et Moncontour ». Soyez tranquille, cher ami. Le jour où j'aurai besoin qu'on vienne se faire tuer près de moi, c'est à vous que je penserai d'abord.

– Merci ! dit simplement Déodat.

Et il s'éloigna en toute hâte. Quant à Pardaillan, son premier soin fut de courir chez un fripier pour remplacer ses vêtements. Il choisit un costume de velours gris tout pareil à celui qu'il quittait, avec cette différence que celui-ci était entièrement neuf. Puis il fixa l'agrafe de rubis à son chapeau neuf pour y maintenir la plume de coq. Puis il alla chez le Juif Isaac Ruben pour lui vendre le beau diamant du duc de Guise, dont il eut cent soixante pistoles.

Chapitre 16

UNE CÉRÉMONIE PAÏENNE

Le soir commençait à tomber lorsque Pardaillan revint à la *Devinière*. Instinctivement, ses yeux se levèrent vers la petite fenêtre où tant de fois lui était apparu le charmant visage de Loïse. Il eût donné la moitié des écus dont il était devenu possesseur pour être vu dans son beau costume. Mais la fenêtre était fermée.

Le chevalier poussa un soupir et se tourna vers le perron de la *Devinière*. À gauche de ce perron, il aperçut alors trois gentilshommes qui, le nez en l'air, semblaient examiner attentivement la maison où demeurait la Dame en noir.

– Vous dites que c'est bien là, Maurevert ? fit l'un d'eux.

– C'est là, comte de Quélus. Au premier, la propriétaire, vieille dame bigote, sourde et confite en prières. Le deuxième est à moi depuis ce matin.

– Maugiron, reprit celui qu'on venait d'appeler comte de Quélus, conçois-tu ces bizarres passions de Son Altesse pour de petites bourgeoises ?

– Moins que des bourgeoises, Quélus. Lui qui a la cour !…

– Mieux que la cour, Maugiron : il a Margot !

Les deux jeunes gentilshommes éclatèrent de rire et continuèrent à causer entre eux sans s'occuper de Maurevert, pour lequel ils cherchaient à peine à déguiser un sentiment de mépris et de crainte.

Maurevert s'était éloigné en disant :

– À ce soir, messieurs !

Quélus et Maugiron allaient en faire autant lorsqu'ils virent se dresser devant eux un jeune homme qui, avec une politesse glaciale,

mit son chapeau à la main et demanda :

– Messieurs, voulez-vous me faire la grâce de me dire ce que vous regardiez si attentivement dans cette maison ?

Les deux gentilshommes, interloqués, échangèrent un coup d'œil.

– Pourquoi nous posez-vous cette question, monsieur ? fit Maugiron avec hauteur.

– Parce que, répondit Pardaillan, cette maison m'appartient.

Le chevalier était un peu pâle. Mais cette pâleur devait passer inaperçue aux yeux de ses interlocuteurs, qui ne le connaissaient pas. De plus son attitude était d'une extrême politesse.

– Et vous supposez, dit Quélus, que nous aurions envie de l'acheter ?

– Ma maison n'est pas à vendre, messieurs, fit Pardaillan avec un visage immobile.

– Alors, que voulez-vous ?

– Vous dire simplement ceci : je ne veux pas qu'on regarde ce qui m'appartient, et surtout qu'on en rie. Or, vous avez regardé, et vous avez ri.

– Vous ne voulez pas ! s'écria Maugiron en pâlissant de colère.

– Viens, fit Quélus. C'est un fou.

– Messieurs, dit Pardaillan toujours impassible, je ne suis pas fou. Je vous répète que je hais les insolents qui regardent ce qu'ils ne doivent pas voir…

– Mordieu, monsieur ! Vous allez vous faire couper les oreilles !

– Et que j'ai l'habitude de châtier ceux dont le rire me déplaît, acheva Pardaillan. Allez rire ailleurs.

– Ah ! ah ! fit Quélus. Et où diable voulez-vous que nous allions rire ?

– Mais, par exemple, dans le petit Pré-aux-Clercs.

– C'est bien. Et quand ?

– Tout de suite, si vous voulez !

– Non pas. Mais demain matin, vers les dix heures, nous y serons, mon ami et moi. Et vous, monsieur, tâchez de bien rire ce soir. Car il est probable que demain vous ne rirez plus.

– J'y tâcherai, messieurs ! dit Pardaillan qui salua d'un grand geste de sa plume de coq…

Quélus et Maugiron s'éloignèrent dans la direction qu'avait déjà prise Maurevert.

Pardaillan, inquiet et troublé, entra dans la salle de la *Devinière*, et s'attabla.

« Que diable faisaient là ces deux étourneaux ?… Et l'autre, avec sa figure d'oiseau de mauvais augure !… Seraient-ils venus là pour elle ?… Par les cornes de tous les enfers ! Si cela était !… Mais non, voyons… quelle apparence y a-t-il ?… Elle sort si rarement ! qui l'aurait remarquée ? »

Enfin, bref, le raisonnement aidant, et aussi un bon flacon de vin d'Anjou, Pardaillan parvint à se rassurer, et selon ses habitudes d'observateur, se mit à regarder autour de lui.

Ce soir-là, il y avait grand remue-ménage dans l'auberge. Les servantes dressaient le couvert pour une forte tablée dans une pièce voisine. Maître Landry et ses queux agitaient force casseroles.

– Ah ça ! demanda le chevalier à Lubin, qui le servait, il y aura donc belle et nombreuse société ce soir ?

– Oui, monsieur. Et vous m'en voyez tout joyeux.

– Pourquoi joyeux ?

– D'abord parce que messieurs les poètes sont fort généreux… ils boivent bien, et me font boire.

– Ce sont donc des poètes qui vont venir ?

– Comme tous les mois, le premier vendredi, monsieur le chevalier. Ils se réunissent pour dire des poésies qui me feraient rougir, si je n'étais trop occupé à boire pour écouter.

– Bon. Ensuite ?… Ton autre motif de joie ?

– Ah oui ! Eh bien, c'est que frère Thibaut va venir.

– Le moine ? Est-il donc aussi poète ?

– Non. Mais… excusez-moi, monsieur le chevalier, voici justement… une plume rouge…

Et, sans finir sa phrase, Lubin, qui paraissait fort embarrassé, se précipita au-devant d'un cavalier qui venait d'entrer dans la salle. Ce cavalier avait une plume rouge à sa toque. Il s'enveloppait soigneusement de son manteau qu'il relevait jusqu'au nez. Mais si bien qu'il dissimulât son visage, Pardaillan, qui avait les yeux pénétrants et le regard agile, aperçut un instant ce visage.

– M. de Cosseins ! murmura-t-il.

Cosseins était le capitaine des gardes de Charles IX, c'est-à-dire le premier personnage militaire du Louvre.

Il était de toutes les parades, de toutes les chasses royales. Pardaillan l'avait vu plus d'une fois.

« Qu'est-ce que cette société de poètes dont font partie le capitaine des gardes et le moine Thibaut ? songea le chevalier. Pourquoi est-ce Lubin et non maître Landry qui va au-devant d'un

pareil personnage ? »

Et, avec une curiosité surexcitée, il suivit des yeux le manège de Lubin et de Cosseins. Landry, occupé à ses fourneaux dans la rôtisserie, n'avait pas fait attention au nouveau venu, bien que, de la cuisine située à gauche de la grande salle, il pût voir par une large baie ce qui se passait dans l'auberge.

Or, Lubin et le capitaine pénétrèrent dans la salle où les servantes dressaient le couvert.

– C'est ici qu'aura lieu le banquet, messire poète, fit Lubin en essayant vainement de dévisager l'homme à la plume rouge.

– Allons plus loin ! dit Cosseins.

La salle suivante était vide et donnait dans une quatrième salle également vide, mais où des sièges étaient préparés, au nombre d'une quinzaine.

À gauche de cette salle s'ouvrait un cabinet noir. Cosseins y entra.

– Qu'est-ce que c'est que cette porte ? demanda le capitaine.

– Elle ouvre sur l'allée qui longe les quatre salles et aboutit à la rue.

– Nul ne peut entrer par ici ?

Lubin sourit et montra les deux énormes verrous qui maintenaient la porte massive.

– C'est bien. Où se tiendra le moine ?

– Frère Thibaut ? Dans la grande salle, devant la porte du banquet. Oh ! personne n'entrera, et vous pourrez à l'aise vous débiter vos sonnets et vos ballades.

– C'est que, vous comprenez, il y a tant de jaloux qui seraient bien aises de s'emparer de nos productions !

– Oui, des plagiaires !

Cosseins approuva de la tête et, satisfait sans doute de son inspection, retraversa les salles, gagna la porte du salon et disparut.

« Que diable va-t-il se passer ce soir à la *Devinière* ? » se demanda Pardaillan.

Le chevalier n'était pas homme à perdre son temps en méditation. Il était curieux par nature et par besoin de défense personnelle. Il n'hésita pas et résolut de connaître la vérité que Lubin ignorait selon toute vraisemblance.

Pardaillan connaissait l'hôtellerie de fond en comble.

Il se leva donc sans affectation, appela Pipeau d'un claquement de langue, et pénétra dans la salle du banquet où trois servantes effarées achevaient de mettre le couvert. Il passa rapidement, et

entra dans la pièce vide en refermant derrière lui la porte. Puis il atteignit la pièce où étaient rangés des sièges, et enfin le cabinet noir.

Ce cabinet n'était d'ailleurs qu'une sorte de caveau aux murailles en pierre humide, et tout tapissé de toiles d'araignées. Il communiquait avec l'allée par la lourde porte que nous avons signalée, et avec la pièce aux sièges par une porte percée d'un judas dont le treillis disparaissait sous d'épaisses couches de poussière.

Or, ce caveau, c'était l'antichambre des caves de maître Landry.

Dans le fond s'ouvrait une trappe que fermait un couvercle à anneau de fer.

Pardaillan, toujours suivi de son fidèle Pipeau, s'enfonça dans l'escalier qui descendait aux caves, les visita soigneusement, et n'ayant remarqué rien d'anormal, revint s'installer dans le cabinet noir en laissant ouverte la trappe des caves.

Nous le laisserons à la faction volontaire qu'il s'imposait, et nous reviendrons dans la grande salle de l'auberge.

Là, vers neuf heures, apparurent trois hommes très enveloppés et portant à leurs toques des plumes rouges.

Lubin courut au-devant de ces mystérieux personnages et les introduisit dans la salle du banquet.

Dix minutes plus tard, deux autres cavaliers, puis enfin trois nouveaux, tous ayant une plume rouge à la toque, entrèrent à la *Devinière* et furent conduits par Lubin qui, alors, murmura :

– Huit plumes rouges. Le compte y est !

À ce moment, un moine à barbe blanche, aux yeux sournois, à la figure rubiconde, franchit à son tour le seuil.

– Frère Thibaut, s'écria Lubin en s'élançant à la rencontre du moine.

– Mon frère, dit celui-ci à voix basse, nos huit poètes sont-ils arrivés ?

– Ils sont là, répondit Lubin en désignant la salle du banquet.

– Très bien. Veuillez donc m'écouter, mon cher frère. Il s'agit de choses graves. Vous comprenez. Ce sont des poètes étrangers qui viennent discuter avec les nôtres.

– Mais, mon frère, comment se fait-il que vous soyez mêlé à des questions de poésie ?

– Frère Lubin, fit sévèrement le moine, si notre révérend et vénérable abbé, Mgr Sorbin de Sainte-Foi, a permis que vous quittassiez le couvent pour venir faire ripaille et bombance en cette

auberge…

– Frère ! ah ! frère Thibault !…

– Si le révérend, prenant en pitié votre soif inextinguible, vous a donné une preuve aussi extraordinaire de sa mansuétude, ce n'est pas qu'il vous tolère par surcroît le péché mortel de la curiosité !

– Je me tais, mon frère !

– Vous n'avez pas de questions à poser. Ou sinon, vous rentrez au couvent !

– Miséricorde ! Je vous jure, mon frère… mon excellent frère…

– C'est bien. Maintenant, dressez-moi une petite table là, juste devant la porte de cette salle, car je me sens quelque appétit.

Ce disant, frère Thibaut prit une figure moins sévère ; ses yeux s'attendrirent, et il passa le bout de sa langue sur ses lèvres.

– Que vous êtes heureux, frère Lubin ! ne put-il s'empêcher de murmurer.

– Que vous donnerai-je à dîner, mon cher frère ?

– La moindre des choses : une moitié de poularde, une friture de Seine, un pâté, une omelette et des confitures, avec quatre bouteilles de vin d'Anjou… Autrefois, frère Lubin, j'en eusse demandé six ! Hélas ! nous devenons vieux…

Le moine s'installa donc devant la porte, de façon que nul ne pût entrer sans sa permission.

Lorsque Lubin eut apporté sur la table les éléments du repas modeste demandé par frère Thibaut, celui-ci reprit :

– Maintenant, frère Lubin, écoutez-moi bien. Vous connaissez l'allée qui aboutit au cabinet noir ? Eh bien, vous allez vous mettre en sentinelle à la porte de cette allée, sur la rue, jusqu'à ce que je vous en relève.

Lubin, qui voyait s'évanouir tous ses rêves gastronomiques et bachiques, poussa un soupir qui eût attendri un tigre. Mais frère Thibaut ne parut pas s'en apercevoir.

– Si quelqu'un veut entrer dans l'allée, continua-t-il, vous vous y opposerez. Si ce quelqu'un persiste, vous pousserez un cri d'alarme. Allez, mon cher frère, hâtez-vous…

Force fut à Lubin d'obéir.

Alors, frère Thibaut attaqua consciencieusement sa demi-poularde.

La demie de neuf heures sonna.

À ce moment, six nouveaux personnages firent leur entrée dans l'auberge.

– Voici les mécréants ! grogna frère Thibaut. Je suis comme frère Lubin, moi. Je ne comprends pas pourquoi on me force à garder la porte pour des faiseurs de Phébus comme ce Ronsard, ce Baïf, ce Rémy Belleau, ce Jean Dorat, ce Jodelle et ce Pontus de Thyard !…

En grommelant ainsi, frère Thibaut dévisageait successivement les six poètes et se rangeait pour les laisser entrer dans la salle du banquet.

Il va sans dire que l'arrivée des poètes et leur disparition avaient passé inaperçues. Et pour se rendre un compte exact de cette scène, notre lecteur doit se figurer la grande salle de la *Devinière* pleine de soldats, d'écoliers, d'aventuriers, de gentilshommes ; çà et là, quelques ribaudes : au milieu de la salle, un bohémien qui fait des tours de passe-passe ; les éclats de rire, les chansons, les cris des buveurs qui demandent du vin, de l'hypocras, de l'hydromel, le fracas des pots d'étain et des gobelets qui s'entrechoquent ; enfin toute l'effervescence d'une taverne bien achalandée à la minute où le couvre-feu va sonner, où l'auberge va se fermer et où l'on se hâte de vider un dernier verre.

Les six poètes de la Pléiade (Joachim du Bellay, le septième, était mort en 1560) entrèrent donc sans avoir éveillé la moindre curiosité, et passèrent dans la salle du festin.

Là, Jean Dorat arrêta d'un geste ses confrères, et leur dit :

– Nous voici donc, une fois encore, unis dans la célébration de nos mystères. Je puis dire que nous sommes ici la fleur de la poésie antique et moderne, et que jamais assemblée de plus fiers docteurs en l'art sublime ne fut plus digne de monter au Parnasse pour y saluer les dieux tutélaires. Vous Pontus de Thyard avec vos *Erreurs amoureuses* et votre *Fureur poétique* ; vous, Étienne Jodelle, seigneur de la tragédie, avec votre *Cléopâtre* et votre *Didon* ; vous, Rémy Belleau, étincelant lapidaire des *Pierres précieuses* magique évocateur de l'améthyste et de l'agate, du saphir et de la perle ; vous, Antoine Baïf, le grand réformateur de la diphtongue, le prestigieux fabricateur des sept livres d'*Amours* ; et moi, enfin, moi, Dorat, qui n'ose me citer après tant de gloires, nous voici réunis autour de notre maître à tous, maître de l'antique, maître du présent, le grand et définitif poète qui s'est emparé du grec et du latin pour en forger une langue nouvelle, le fils d'Apollon qui, depuis les temps lointains où je lui appris, au collège Coqueret, l'art de parler comme parlaient les dieux, m'a dépassé de cent coudées, et nous écrase sous le poids de ses *Ondes*, de ses *Amours*, de son

Bocage royal, de ses *Mascarades*, de ses *Églogues*, de ses *Gaietés*, de ses *Sonnets* et de ses *Élégies*… Maîtres, inclinons-nous devant notre maître, messire Pierre de Ronsard !…

Nous croyons devoir faire observer ici que Jean Dorat s'exprimait en latin avec une aisance et une correction qui prouvaient sa parfaite connaissance de cette langue[13] . Les poètes s'inclinèrent devant Ronsard, qui accepta cet hommage avec une majestueuse simplicité. Ronsard, qui était plus sourd que le sonneur de Notre-Dame, n'avait pas entendu un traître mot de la harangue. Mais comme beaucoup de sourds, il n'avouait pas son infirmité.

Ce fut donc du ton le plus naturel qu'il répondit :

– Maître Dorat vient de dire des choses d'une merveilleuse justesse et auxquelles je m'associe pleinement.

– *Nunc est bibendum* ! Maintenant il faut boire ! s'écria Pontus qui aimait à taquiner l'illustre sourd.

– Merci, mon fils ! dit Ronsard avec un gracieux sourire.

Jean Dorat, avec une imperceptible émotion d'inquiétude, reprit alors :

– Messieurs, je vous ai parlé, il y a huit jours de ces quelques illustres étrangers qui désirent assister à la célébration d'un de nos mystères.

– Sont-ce des poètes tragiques ? demanda Jodelle.

– Nullement. Et même ils ne sont pas poètes. Mais je réponds que ce sont d'honnêtes gens. Ils m'ont confié leurs noms sous le sceau du secret. Maître Ronsard approuve leur admission. Et n'avons-nous pas déjà plus d'une fois toléré parmi nous la présence d'étrangers ?

– Mais s'ils nous trahissent ? observa Rémy Belleau.

– Ils ont juré le silence, répondit vivement Dorat. D'ailleurs, messieurs, ils repartent dès demain, il est vraisemblable qu'ils ne reviendront jamais à Paris.

Pontus de Thyard, qui était mangeur et buveur d'élite, Pontus qu'on appelait le « Grand Pontus » à cause de sa taille herculéenne, mais qui feignait toujours de croire que cette épithète s'adressait à la grandeur de son génie, Pontus dit alors :

– Moi, je trouve qu'on dîne de mauvaise humeur et qu'on digère mal quand…

– Ces nobles étrangers n'assisteront pas à notre agape ! interrompit Dorat. Enfin, je ferai observer qu'on nous suspecte, et que justement la présence parmi nous d'illustres hôtes, au témoignage desquels nous pourrions en appeler, ne servirait qu'à

prouver l'innocence de nos réunions. Au surplus, votons !

Les votes, dans cette réunion, se faisaient à la manière des romains qui, dans le cirque, demandaient la vie ou la mort du belluaire vaincu. Pour dire oui, on levait le pouce ; pour dire non, on le baissait.

Avec une vive satisfaction qu'il dissimula, Jean Dorat constata que tous les pouces se levaient en l'air, même celui de Ronsard qui n'avait pas entendu un mot de la discussion.

Alors, les six poètes entonnèrent en chœur une chanson bachique. Et ce fut aux accents de cette chanson (que nous regrettons de ne pouvoir donner ici, vu qu'elle ne nous est point parvenue) qu'ils firent leur entrée dans la salle du fond où se trouvaient déjà les huit inconnus aux plumes rouges.

Ils étaient assis sur deux rangées, comme des gens venus au spectacle.

Tous étaient masqués.

Les six poètes eurent l'air de ne pas les avoir vus.

À peine furent-ils entrés que leur chanson bachique (probablement une sorte de *Gaudeamus igitur*) se transforma en une mélopée au rythme bizarre qui devait être une invocation.

En même temps, ils se rangèrent sur un seul rang devant le panneau du fond de la salle qui faisait vis-à-vis à la porte du cabinet noir par où on accédait aux caves. C'est contre cette porte que les huit spectateurs masqués étaient assis.

Aussitôt, Jean Dorat ouvrit la porte d'un vaste placard qui occupait tout le panneau.

Ce placard s'évidait profondément en forme d'alcôve.

Et voici ce que les huit spectateurs virent alors.

Au fond de cette alcôve se dressait une sorte d'autel antique. Cet autel, qui était en granit rose, affectait la forme primitive et rudimentaire des grandes pierres qui, jadis, au temps des mystères, servaient aux sacrifices. Mais son soubassement était orné de sculptures à la grecque et de médaillons ; l'un de ces médaillons représentait Phébus ou Apollon, dieu de la poésie ; dans un autre, c'était Cérès, déesse des moissons : un troisième figurait Mercure, dieu du commerce et des voleurs, en réalité, dieu de l'ingéniosité.

Au pied de l'autel, une large pierre également ornée, et creusée d'une rigole.

En avant, un brûle-parfum, sur un haut trépied d'or ou doré.

Sur l'autel, un buste avec une tête étrange, grimaçante d'un large

sourire, des oreilles velues, tête de Pan, du grand Pan, souverain de la nature, pour les initiés.

À gauche et à droite de l'autel, étaient accrochées des tuniques blanches et des couronnes de feuillage.

Enfin, par un incroyable mais véridique caprice ou peut-être par un mélange de paganisme et de religion chrétienne d'où certainement était banni tout esprit de profanation, ou peut-être enfin par un singulier oubli, en arrière de l'autel, un peu à gauche, accrochée au mur, très étonnée sans doute de se trouver là, c'était une enluminure représentant la Vierge qui écrasait un serpent !…

Nous devons compléter cet étrange tableau en disant que sur la droite de l'autel s'adaptait un anneau de fer doré, et qu'à cet anneau était attaché un bouc, un vrai bouc, bien vivant, un bouc couronné de fleurs, couvert de feuillages, et qui, pour l'instant, s'occupait paisiblement à brouter des herbes odorantes répandues devant lui.

À peine la porte de l'alcôve fut-elle ouverte que Jean Dorat y entra, décrocha les tuniques blanches et les couronnes et les tendit à ses amis. En un instant les six poètes furent habillés comme des prêtres de quelque temple de Delphes et couronnés de feuillage et de fleurs entrelacés.

Alors, ils se placèrent à gauche de l'autel, et commencèrent, en grec, un couplet modulé sur une musique primitive ; le couplet terminé, ils évoluèrent en file et vinrent se placer à droite de l'autel où eut lieu, sur la même musique, la reprise d'un deuxième couplet, figurant sans aucun doute l'antistrophe, tandis que le premier avait figuré la strophe.

Puis, subitement, tout se tut.

Ronsard s'avança vers un brûle-parfum et y jeta le contenu d'une cassolette qu'il venait de prendre sur l'autel. Aussitôt, une fumée blanche et légère s'éleva dans les airs, emplissant l'alcôve de la salle d'une odeur subtile de myrrhe ou de cinnamome.

Alors, il y eut une reprise en chœur sur une mélopée plus lente.

Puis, tout se tut de nouveau.

Ronsard s'inclina devant le buste grimaçant en élevant les mains au-dessus de sa tête, les paumes ouvertes tournées en l'air. Et il prononça cette invocation !

– Pans, agipans et faunes ! Satyres et dryades ! Oréades et napées ! Vous tous, gentils habitants des forêts, vous qui parmi les chèvrefeuilles, sous l'ombrage des hêtres et des chênes, ballez et sautez sur l'herbe ! Vous, sylvestres amis des arbres, qui vivez

libres, fiers et moqueurs, loin des docteurs et confesseurs, loin des pédants maléficieux par qui l'existence est si amère, que ne puis-je me mêler à vos jeux innocents ! Ô dryades aimables, et vous faunes souriants, oh ! quand pourrai-je, moi aussi, me pencher sur le mystère des sources limpides, et, vautré parmi les parfums des forêts, écouter la feuille qui tombe, l'écureuil qui joue, et la musique infinie des grandes branches qu'agitent les vents ! Quand pourrai-je fuir les hommes des cités, la cour trompeuse, les prêtres haineux, les évêques qui de leurs crosses, rêvent d'assommer les innocents, les courtisans, pâles imposteurs, les rois qui sucent la moelle des peuples, les gens d'armes qui vont, arquebuse au poing et ténèbres au cœur, cherchant qui massacrer ! Ô Pan, ô Nature ! c'est à toi que vont les rêves du pauvre faiseur de vers ! c'est toi qu'adore mon esprit, ô Pan créateur, protagoniste des fécondations pérennes, amour, douceur, Vie, ô maternelle Vie qu'insultent les mortelles pensées des hommes ! Reçois les vœux des poètes, ô Pan ! Reçois nos esprits dans ton vaste sein ! Et puisqu'il nous est interdit d'aller vers toi, laisse ton âme pénétrer nos âmes ! Inspire-nous l'amour des espaces libres, des ombrages solitaires, des fontaines bruissantes, ô Pan, l'amour de l'amour, de l'amitié, de la nature, de la Vie ! Et reçois ici notre hommage modeste ! Que le sang de ce bouc te soit agréable et te rende propice à nos rêves ! Que coule donc en offrande expiatoire le sang de cet être qui t'est cher, plutôt que le sang des hommes en offrande aux mortelles pensées des prêtres ! Qu'il coule joyeusement comme le vin coulera dans nos coupes alors que nous boirons à ta gloire, à ta paisible gloire, ô Pan ! à ta beauté souveraine, ô Nature ! à ton éternelle puissance, ô Vie ! à votre séculaire jeunesse, ô napées et oréades, ô satyres et dryades !…

Alors, tandis que le chœur, sur un rythme plus large, reprenait son chant, tandis que Ronsard versait de nouveaux parfums sur les charbons ardents du trépied, Pontus de Thyard, qui était le colosse de Pléiade, s'avança, prit sur l'autel un long couteau à manche d'argent, saisit le bouc par les cornes et l'amena sur la pierre creusée d'une rigole.

L'instant d'après, un peu de sang coula dans la rigole.

– Évohé ! crièrent les poètes.

Le bouc n'avait pas été égorgé comme on pourrait le supposer. Pontus s'était contenté de lui faire une saignée au cou, de façon à accomplir le rite indiqué par Ronsard.

Rendu à la liberté, le bouc se secoua vivement et se remit à brouter ses herbes. En même temps, les poètes s'étaient débarrassés de leurs tuniques blanches, mais avaient gardé sur leur tête leurs couronnes de fleurs.

La porte de l'alcôve fut soudain refermée.

Et les poètes, attaquant le chant bachique qui avait servi d'entrée à cette étrange scène de paganisme, se mirent en file et disparurent dans la salle du festin, où aussitôt on entendit le choc des verres, le bruit des conversations et des éclats de rire.

– Voilà de bien grands fous, ou de dignes philosophes ! grommela le chevalier de Pardaillan.

Nos lecteurs n'ont pas oublié, en effet, que le chevalier s'était introduit dans le cabinet noir, prêt à s'engouffrer dans la trappe de la cave au moindre danger d'être découvert.

Après la disparition des poètes, les huit hommes masqués se levèrent.

– Sacrilège et profanation ! gronda l'un d'eux qui ôta son masque.

– L'évêque Sorbin de Sainte-Foi ! murmura Pardaillan, qui étouffa une exclamation de surprise.

– Et l'on m'oblige, moi, reprit Sorbin, à assister à de telles infamies ! Ah ! la foi s'en va. L'hérésie nous étouffe ! Il n'est que temps d'agir !... Et l'on a donné à ce Ronsard les bénéfices de Bellozane et de Croix-Val ! et le prieuré d'Évailles !...

– Que voulez-vous, monseigneur ! s'écria un autre qui retira également son masque. Dorat est des nôtres. Il nous couvre. Il surveille cette réunion. Où voulez-vous aller ? Chez vous ? Dans une heure, nous étions tous arrêtés. Partout, la prévôté fait bonne surveillance. Ici, nous sommes en sûreté parfaite !

Et, dans celui qui venait de parler ainsi, Pardaillan reconnut Cosseins, le capitaine des gardes du roi !

Il n'était pas au bout de ses surprises.

Car les six autres s'étant démasqués à leur tour, il reconnut avec stupéfaction le duc Henri de Guise et son oncle, le cardinal de Lorraine !

Quant aux quatre derniers, il ne les connaissait pas.

– Ne nous occupons pas, dit le cardinal de Lorraine, de la comédie de ces poètes. Plus tard, nous verrons à étouffer cette hérésie nouvelle... Plus tard, quand nous serons les maîtres. Cosseins, vous avez étudié les lieux ?

– Oui, monseigneur.

– Vous répondez que nous y sommes en sûreté ?

– Sur ma tête !

– Eh bien, messieurs, parlons de nos affaires, dit alors le duc de Guise d'un ton d'autorité. Calmez-vous, monsieur l'évêque, les temps sont proches. Lorsqu'il y aura sur le trône de France un roi digne de ce nom, vous prendrez votre revanche. Je vous ai juré que l'hérésie serait exterminée ; vous me verrez à l'œuvre.

Maintenant les conjurés écoutaient le jeune duc avec un respect exagéré qui eût paru étrange à qui n'eût pas connu le but de cette conspiration.

– Où en sommes-nous ? reprit Henri de Guise. Parlez le premier, mon oncle.

– Moi, dit le cardinal de Lorraine, j'ai fait les recherches nécessaires, et je puis maintenant prouver que les Capétiens ont été des usurpateurs, et que ceux qui leur ont succédé n'ont fait que perpétuer l'usurpation. Par Lother, duc de Lorraine, vous descendez de Charlemagne, Henri.

– Et vous, maréchal de Tavannes ? dit tranquillement Henri de Guise.

– J'ai six mille fantassins prêts à marcher, dit laconiquement le maréchal.

– Et vous, maréchal de Damville ?

Pardaillan tressaillit. Le maréchal de Damville ! celui qu'il avait tiré des mains des truands ! Celui qui lui avait donné Galaor !...

– J'ai quatre mille arquebusiers et trois mille gens d'armes à cheval, dit Henri de Montmorency. Mais je tiens à rappeler mes conditions.

– Voyez si je les oublie, fit Henri de Guise avec un sourire : votre frère François saisi, vous devenez le chef de la maison de Montmorency, et vous avez l'épée de connétable de votre père. Est-ce bien cela ?

Henri de Montmorency s'inclina.

Et Pardaillan vit luire dans ses yeux une rapide flamme d'ambition ou de haine.

– À vous, monsieur de Guitalens ! reprit le duc de Guise.

– Moi, en ma qualité de gouverneur de la Bastille, mon rôle m'est tout tracé. Qu'on m'amène le prisonnier en question, et je réponds qu'il ne sortira pas vivant.

Qui était le prisonnier en question ?...

– À vous, Cosseins ! dit Henri de Guise.

– Je réponds des gardes du Louvre. Les compagnies sont à moi. Au premier signal, je *le* saisis, je *le* mets dans une voiture et *le* conduis à M. de Guitalens !…

– À vous, monsieur Marcel[14] .

– Moi, maître Le Charron m'a supplanté dans mon poste de prévôt des marchands. Mais j'ai le peuple avec moi. De la Bastille au Louvre, tous les quarteniers et dizainiers sont prêts à faire marcher leurs hommes quand je voudrai.

– À vous, monsieur l'évêque.

– Dès demain, dit Sorbin de Sainte-Foi, je commence la grande prédication contre Charles, protecteur des hérétiques. Dès demain, je lâche mes prédicateurs, et les chaires de toutes les églises de Paris se mettent à tonner.

Henri de Guise demeura une minute rêveur.

Peut-être, au moment de se jeter dans cette série de conspirations qui devaient aboutir à la sanglante tragédie de Blois, hésitait-il encore.

– Et le duc d'Anjou ? Qu'en ferons-nous ? demanda tout à coup Tavannes. Et le duc d'Alençon ?

– Les frères du roi ! murmura Guise en tressaillant.

– La famille est maudite ! répondit âprement Sorbin de Sainte-Foi. Frappons d'abord à la tête ; les membres tombent en pourriture !

– Messieurs, dit alors Henri de Guise, à chaque jour suffit sa tâche. Nous nous sommes vus. Nous savons maintenant sur quoi nous pouvons compter pour mener à bien notre grande œuvre. Bientôt nous allons sortir de la période préparatoire pour entrer dans la période d'action. Messieurs, vous pouvez compter sur moi…

Ils écoutaient tous et recueillaient avidement ses paroles.

– Comptez sur moi, reprit Guise, non seulement pour l'action, mais pour ce qui doit suivre l'action. Un pacte me lie à chacun de vous ; je le tiendrai religieusement. Je vous donne licence pour promettre à chacun de vos affidés ce qui lui conviendra le mieux selon son ambition et selon l'aide qu'il nous peut apporter : je tiendrai vos promesses. Les temps sont proches. Vous recevrez le mot d'ordre. D'ici là, que chacun reprenne ses occupations ordinaires. Maintenant, messieurs, séparons-nous. Moins nous serons ensemble, moins il sera possible de nous soupçonner.

Alors, tous, l'un après l'autre, vinrent baiser la main de Guise, hommage royal que le jeune duc accepta comme une chose vraiment naturelle.

Puis ils sortirent, en s'espaçant de quelques minutes.

Henri de Guise et le cardinal de Lorraine, les premiers, passèrent dans le cabinet noir.

Cosseins tira les verrous de la porte qui donnait dans l'allée.

À l'autre bout de l'allée, Lubin était toujours en sentinelle.

Puis ce furent Cosseins, Tavannes et l'évêque ensemble.

Puis l'ancien prévôt Marcel sortit avec le gouverneur de la Bastille, Guitalens.

Enfin, Henri de Montmorency, demeuré seul, s'éloigna à son tour.

Alors, la trappe de la cave se souleva, et la tête de Pardaillan apparut. Le chevalier était un peu pâle de ce qu'il venait de voir et d'entendre. C'était un formidable secret qu'il venait de surprendre, un de ces secrets qui tuent sans rémission. Et Pardaillan, qui n'eût pas tremblé devant dix truands, Pardaillan, qui avait tenu tête à un peuple déchaîné, Pardaillan, qui, avec un sourire, avait risqué de s'ensevelir sous l'écroulement d'une maison, Pardaillan frissonna de se sentir maître – ou l'esclave ! – d'un tel secret. Il plia les épaules comme un athlète qui reçoit tout à coup un coup trop rude. Et il envisagea l'effrayante solution.

Ou le duc de Guise apprendrait que la scène de la *Devinière* avait eu un témoin.

Et dès lors, ce témoin était un homme mort ! Pardaillan ne redoutait pas la mort vue face à face, une bonne lame au poing. Mais ce qu'il redoutait, c'était de vivre désormais en compagnie de cet hôte sinistre qui s'appelle l'Épouvante ! Chaque coin de rue allait lui être un guet-apens ! Chaque borne allait être une embuscade ! Le pain qu'il mangerait contiendrait l'un de ces poisons implacables que Catherine de Médicis avait rapportés d'Italie ! Plus de libre vagabondage ! Plus de franche lippée : la mort partout, la mort sournoise, lâche, et qui guette dans l'ombre !

Ou bien Guise et les conjurés ne sauraient rien…

Et alors, que faire ? Devait-il assister, spectateur impuissant, à la tragédie qui se préparait ? Non ! mille fois non ! Une haine lui venait contre ces conspirateurs… Pardaillan n'aimait pas le roi… Ou plutôt il l'ignorait… Charles IX lui était indifférent. Quel que fût le roi de France, il était son propre roi… Mais vraiment, ces gens lui apparaissaient bien vils ! Quoi ! Ce Cosseins, capitaine des gardes ! Ce Guitalens, gouverneur de la Bastille ! Ce Tavannes, maréchal ! Ce Montmorency, autre maréchal ! Tous, tous, ils devaient au roi leurs places, leurs emplois, leurs honneurs… Tous faisaient partie

de sa cour, l'encensaient, l'adulaient ! Et par-derrière ils voulaient le frapper. Cela lui apparaissait comme une chose extrêmement laide, lui qui, d'instinct, avait le culte du beau geste !

Alors, quoi ?… Les dénoncer ?… Jamais, ah ! jamais cela, par exemple ! Il n'était pas l'homme de ces basses besognes.

Ces réflexions passèrent comme un éclair dans l'esprit du chevalier.

Il eut un mouvement des épaules comme pour se débarrasser d'un fardeau.

Et comme la contemplation n'était guère son fait, il se couvrit soigneusement le visage de son manteau et s'élança dans l'allée, juste au moment où Lubin se dirigeait vers lui pour refermer la porte laissée ouverte par Montmorency.

Lubin, à qui frère Thibaut avait fait la leçon, savait que huit personnages, huit poètes, devaient sortir par l'allée. Il avait compté, tout joyeux à l'idée d'aller tenir compagnie à frère Thibaut.

– Holà ! cria-t-il en apercevant ce neuvième personnage qui dérangeait son calcul, que faites-vous ici ?

Mais la stupéfaction de Lubin se changea instantanément en terreur.

Car il achevait à peine de parler qu'il reçut une violente bourrade, laquelle l'allongea de tout son long dans l'allée. Pardaillan sauta lestement par-dessus le gémissant Lubin, et aussitôt il se trouva dans la rue.

Chapitre 17

LE TIGRE À L'AFFÛT

À cette heure-là, l'hôtellerie de la *Devinière* était fermée. Closes également les boutiques d'alentour. Les maisons dormaient, les paupières de leurs fenêtres bien fermées. La rue était une solitude enténébrée. Le silence était profond. Seulement, au loin, passait parfois le falot d'un bourgeois venant de rendre visite à quelque voisin.

Il faut bien se figurer une rue de ce temps, la nuit.

Les maisons mal alignées, débordant ou rentrant par des angles imprévus, les toits pointus, les tourelles et les girouettes qui crèvent le ciel obscur, l'alignement des enseignes qui, pareilles à des hallebardes de deux rangs ennemis, se hérissent d'un bord à l'autre, les bornes cavalières espacées comme des fantômes en faction, les façades à croisillons aux vitraux desquelles la lune dessine des contours gothiques, la chaussée défoncée par places, son ruisseau au milieu, encaissé de pavés disloqués, les flaques d'eau, le silence énorme, pareil au silence de la campagne, silence dont le Paris moderne ne peut à aucun degré, à aucune heure de la nuit, donner une idée ; de temps à autre, le bruit cadencé d'une patrouille d'arquebusiers, ou bien la clameur d'un passant attaqué par des tire-laine et, sur tout cela, sur toute cette ombre, l'ombre des églises innombrables, clochers de couvent, car le Paris d'aujourd'hui, avec ses trois millions d'habitants, n'en compte guère plus que le Paris d'alors qui avait moins de deux cent mille âmes – et sur ce silence, les heures graves, aigres, solennelles, criardes, impérieuses, grincheuses, lentes, rapides, qui tombent de ces clochers comme

d'autant de voix de bronze qui s'envoient des salutations.

Il fallait être un brave et hardi cavalier pour s'aventurer seul dans les rues, qui, dès le couvre-feu, devenaient le vaste et inextricable domaine des truands, gueux, mauvais garçons, capons, argotiers et francs bourgeois. Un seigneur de ce temps ne sortait jamais qu'à cheval, car les chaussées étaient des cloaques de boue fétide ; la nuit, il ne sortait jamais qu'avec une escorte et des porte-flambeaux. Une dame ne pouvait aller autrement qu'en litière. La plupart des bourgeois avaient un cheval, une mule ou même un âne pour faire leurs courses. Seuls, les pauvres gens piétinaient le pavé du roi, ce qui est encore façon de parler, car très peu de rues étaient pavées.

Donc, il fallait être un solide compère, un truand ou un aventurier, pour se risquer la nuit seul, sans lumière, à pied, dans une rue de Paris, ou bien il y fallait quelque puissant motif.

Henri de Montmorency s'était engagé sans hésiter dans la rue Saint-Denis.

Sous son manteau, il tenait à la main une forte dague bien emmanchée.

Il marchait sans hâte, rasant les maisons à droite, dans la direction de la Seine.

Tout à coup, il s'arrêta net, s'enfonça dans un angle obscur, s'immobilisa contre une borne.

À vingt pas, se dirigeant vers lui, il venait de distinguer un groupe confus qui, l'instant d'après, se dégagea des ténèbres et lui apparut, composé de quatre personnes, à pied.

– Des truands ! songea le maréchal de Damville en assurant dans sa main le manche de sa dague.

Mais non. Ce ne pouvait être une bande de truands. Ces inconnus avaient cette démarche assurée qui indique des gens en parfaite amitié avec le guet et leur conscience. Ils causaient librement, et le maréchal entendait leurs éclats de rire étouffés.

Ils passèrent près de lui sans le voir.

– Messieurs, messieurs, disait à ce moment l'un d'eux, ne riez pas. Cette personne a un nom.

– La voix du duc d'Anjou ! murmura sourdement Henri de Montmorency.

– Et ce nom, mon prince ? reprenait un autre de la bande.

– Dans la rue Saint-Denis, on l'appelle Mme Jeanne, ou la Dame en noir.

– Nom à donner froid au dos !

– J’en conviens, messieurs. Mais qu’importe le nom de la mère si la fille est jolie. Et peut-on rien voir de plus ravissant que cette petite Loïse !… Ah ! messieurs, vous allez voir la merveille, et je veux…

Le reste se perdit dans un murmure étouffé.

Mais le maréchal n’écoutait plus.

Au nom de Jeanne, il avait violemment tressailli. Au nom de Loïse, il avait étouffé un rugissement, et, presque sans prendre de précautions, s’était jeté à la poursuite du duc d’Anjou et de son escorte.

– Jeanne ! Loïse !…

Ces deux noms avaient retenti en lui comme un coup de tonnerre. Qu’était cette Jeanne ? Qu’était cette Loïse ? Étaient-ce *elles* ?… Oh ! il voulait le savoir à tout prix ! Dût-il interroger le duc d’Anjou ! Oui ! dût-il provoquer le frère du roi !…

– Elles ! Oh ! si c’étaient elles ! Et pourquoi ne serait-ce pas elles ?

Un instant, Henri de Montmorency s’arrêta, suffoqué. Quoi ! seize ans écoulés ! Et ce nom jeté dans la nuit, ce nom qui pouvait ne pas la désigner, qui s’appliquait peut-être à une quelconque, ce nom déchaînait en lui la passion qu’il croyait éteinte.

« Jeanne ! Jeanne ! »

Était-ce donc possible qu’il la revît, qu’il lui parlât ! Était-ce possible que, vivante, elle lui apparût encore, alors qu’il la croyait morte, alors qu’il espérait avoir étouffé l’amour de jadis sous les cendres de ses ambitions !

Oui. Il aimait. Il aimait comme autrefois. Plus qu’autrefois peut-être…

La bande avait pris de l’avance.

En quelques bonds, il la rejoignit.

Et brusquement, une pensée terrible fulgura parmi les pensées tumultueuses qui assaillaient son esprit, comme un coup de foudre éclaire soudain un ciel chargé de nuées livides.

« Mais si c’est elle ! Si elle est à Paris ! Avec sa fille !… Si François l’apprend !… Si le hasard ou l’enfer les met en présence !… S’il connaît ma trahison !… Oh ! mon frère se dressant devant moi, comme jadis, là-bas dans la forêt de châtaigniers !… François me demandant compte de l’imposture !… Que dirai-je ?… Que ferai-je ?… »

Il essuya les grosses gouttes de sueur qui roulaient sur ses tempes.

Et un rire silencieux, un rire terrible résonna, condensa les

vapeurs d'épouvante et de vengeance qui montaient à sa tête.

– Je n'attendrai donc pas qu'Henri de Guise soit roi de France pour devenir le chef de la maison de Montmorency ! Et puisque François est de trop, qu'il meure !…

À ce moment, il vit que la bande s'était arrêtée devant l'hôtellerie de la *Devinière*.

Montmorency – ou Damville, si on veut lui donner le nom sous lequel il était connu – se colla contre un mur, sous un auvent, et là, presque chancelant, la respiration rauque, il tâcha de voir, il tâcha d'entendre.

– Maurevert, la clef ! dit la voix du duc d'Anjou.

– La voici, monseigneur.

– Allons, messieurs !…

Les quatre s'avancèrent vers la porte de la maison qui faisait vis-à-vis à la *Devinière*…

– Oh ! gronda Henri de Damville, par l'enfer, il faut que je sache !

Il eut un mouvement pour s'élancer.

Mais il s'arrêta court, se renfonça sous son auvent…

Devant la porte, un homme venait de se dresser soudain. Et cet homme disait sans raillerie, sans colère :

– Par Pilate et Barabbas, messieurs ! Vous me forcez à désobéir aux ordres de monsieur mon père ! Que cette faute retombe sur vous seuls !

– Quel est ce maître fou ? dit le duc d'Anjou en reculant de trois pas.

– Eh ! pardieu, Maugiron, c'est notre homme de tantôt !

– C'est lui-même, ou Dieu me damne ! s'écria Maugiron. Ah ça ! mon digne propriétaire, vous montez donc la garde, devant votre maison.

– Comme vous voyez, mon digne mignon, répondit Pardaillan. Le jour, la nuit, je suis toujours là ! Le jour, de peur des impertinents qui rient.

– Et la nuit ? demanda Quélus.

– La nuit, de peur des détrousseurs de logis.

– Ça ! éclata le duc d'Anjou, finissons-en, monsieur le drôle ; ôtez-vous de là !

– Ah ! messieurs, fit Pardaillan d'une voix très calme, en s'adressant à Quélus et à Maugiron, recommandez donc à votre laquais de se tenir tranquille, ou il va se faire étriller, comme vous-mêmes, demain matin, sur le petit Pré-aux-Clercs, vous allez vous

faire estafiler ?

– Misérable ! rugirent les gentilshommes. Ce n'est pas demain matin, c'est tout de suite que tu vas mourir.

Pardaillan tira son épée.

Maurevert, sans dire un mot, s'était précipité.

Mais il recula avec un hurlement de douleur et de rage.

Le chevalier, disons-nous, avait tiré son épée, de ce grand geste ample et rapide qui faisait siffler Giboulée dans sa main. La lame décrivit un demi-cercle flamboyant, s'abattit à revers comme une cravache d'acier, et cingla la joue de Maurevert. Une longue éraflure sanguinolente décrivit sa trace rouge sur cette joue, et Pardaillan, du même coup, tombant en garde, se prit à dire posément :

– Puisque vous voulez que ce soit tout de suite, je le veux bien, moi ! Mais, par Pilate ! que dirait monsieur mon père, s'il me voyait ici ? Sûrement, il me blâmerait ! Ah ! monsieur, je suis au désespoir de lui désobéir en vous portant ce coup de pointe !

Cette fois, ce fut Maugiron qui hurla et recula, le bras droit inerte laissant tomber son épée.

Quélus, à son tour, s'élança.

– Halte ! fit la voix impérieuse du duc d'Anjou. Arrête, Quélus !

Le duc écarta vivement Quélus et s'avança, désarmé, jusqu'à Pardaillan, qui, baissant son épée, en appuya la pointe sur le bout de sa botte.

– Monsieur, dit le duc d'Anjou, je vous tiens pour un brave gentilhomme.

Pardaillan salua jusqu'à terre, mais son œil ne perdit pas de vue un instant ses adversaires massés derrière lui.

– Vous avez dit tout à l'heure des choses que vous regretteriez amèrement si vous saviez à qui vous parlez.

– Monsieur, dit Pardaillan, votre politesse me les fait déjà regretter. Quelque basse et indigne que soit la conduite d'un gentilhomme, c'est aller un peu loin que de le traiter de laquais. Je m'excuse, et vous m'en voyez tout marri.

La phrase était si équivoque, si ambiguë, que le duc pâlit de honte. Mais il était résolu à passer outre et à feindre de tenir pour valable une excuse qui n'était qu'un nouvel affront.

– J'accepte vos excuses, dit-il en nasillant, ce qui lui arrivait quand il voulait se donner plus de majesté qu'il n'en avait en réalité. Et maintenant que nous nous sommes expliqués loyalement,

je dois vous dire que j'ai affaire dans cette maison.

– Ah ! ah ! Que ne le disiez-vous tout de suite !… Affaire ! Diable ! Vous avez affaire ici ?

– Affaire d'amour, monsieur !

– Je ne m'en doutais pas, vraiment !

– Vous allez donc nous laisser le passage libre ?

– Non ! fit tranquillement Pardaillan.

– Ah ! prenez garde, monsieur ! On dit que la patience du roi est courte. Celle de son frère est encore plus courte !

En parlant ainsi, le duc d'Anjou cherchait à redresser sa taille. Car il était assez petit et atteignait à peine à l'épaule de Pardaillan. Le chevalier feignit de n'avoir pas compris qu'Henri d'Anjou venait, en somme, de se nommer. Et, avec cet air d'ingénuité qu'il prenait dans les circonstances graves, il répondit :

– Monsieur, au nom de cette amitié toute neuve dont vous avez bien voulu m'honorer, je vous supplie de ne pas insister : vous me désobligeriez cruellement…

La position devenait ridicule, c'est-à-dire terrible pour le duc d'Anjou.

Il pâlit de fureur et, dans un tressaillement de rage, il leva la main.

Au même instant, il sentit sur sa gorge la pointe de l'épée de Pardaillan. Les trois gentilshommes jetèrent un cri et, saisissant le duc, le ramenèrent violemment en arrière.

– Chargeons ! dit Quélus.

– Non pas ! répondit le duc qui frémissait de honte. Remettons la partie, messieurs. Maugiron est hors de combat, Maurevert n'y voit plus. Quant à moi, je ne puis décemment pas me commettre avec ce truand ! Rengaine, Quélus ! Rengaine, mon ami, nous reviendrons en nombre.

Et, s'adressant à Pardaillan qui, l'épée en garde, appuyé de la main gauche à la porte, attendait, immobile, silencieux :

– Au revoir, monsieur. Vous aurez de mes nouvelles…

– Je souhaite qu'elles soient bonnes, monsieur ! répondit le chevalier.

L'instant d'après, la bande avait disparu.

Pendant plus d'une heure, Pardaillan demeura à la même place, l'oreille au guet, l'épée au poing.

Il attendait un retour offensif.

Mais la rue demeura dès lors déserte et silencieuse.

Le chevalier, certain qu'il n'y aurait plus de nouvelle attaque, du moins pour cette nuit, cogna du poing à la porte basse de la *Devinière,* se fit ouvrir, et monta paisiblement à sa chambre.

Alors, sous prétexte de se rassurer encore, il ouvrit sa fenêtre et plongea sur la chaussée un regard perçant. Mais, de cette hauteur, il ne voyait plus rien, ou s'il voyait quelque chose, ce n'était que la petite fenêtre d'en face vers laquelle ses yeux se trouvèrent invinciblement ramenés.

La fenêtre était d'ailleurs obscure. Loïse et sa mère dormaient – si on peut appeler sommeil cette sorte de fiévreux assoupissement mêlé de rêves qui, depuis des années, était l'unique repos de Jeanne de Piennes. Quant à Loïse, elle dormait de tout son cœur, étant encore à cet âge heureux et si vite écoulé où les ennuis de la vie se dissipent comme une vision dès que se ferment les yeux.

Nous devons dire que Pardaillan demeura tout d'abord atterré de ce qu'il venait de faire. Il avait parfaitement reconnu le duc d'Anjou. Et maintenant que le feu de l'action était tombé, il comprenait l'énormité de son acte.

Le frère du roi, héritier de la couronne, était en effet une figure populaire à Paris.

Pendant les grandes guerres qui venaient d'être faites contre les huguenots, il s'était couvert de gloire. Il avait été placé à l'âge de seize ans à la tête des armées royales. Il avait gagné les batailles de Jarnac et de Moncontour[15] , il avait battu Coligny, il avait tué de sa main on ne savait combien d'hérétiques. Il en tuerait plus encore, c'était sûr ! Enfin, il était l'espoir du peuple et de la religion. Il se trouvait bien quelques mauvaises langues pour dire que le maréchal de Tavannes avait conduit ces expéditions de fait, tandis que le duc d'Anjou ne les avait conduites que de nom. Ces mêmes mécréants – il s'en trouve à toute époque pour dénigrer la gloire – prétendaient que le frère de Charles IX n'était bon qu'à faire des tapisseries et à jouer au bilboquet, ses deux occupations favorites, qu'il s'entendait principalement aux questions de toilette, et qu'en fait d'armée il n'avait jamais su commander que l'armée des mignons, lesquels, fardés, parfumés, vêtus avec une indécente magnificence l'escortaient partout. Mais ce n'étaient là que des propos jaloux. En réalité, le peuple de Paris, qui est grand connaisseur et jamais ne se trompe, avait fort acclamé le duc d'Anjou pendant les deux ou trois entrées triomphales qu'il avait faites en mirifique costume de satin, monté sur un cheval blanc qui caracolait et faisait des courbettes.

Après tout, le cheval blanc et ses courbettes eussent suffi au besoin pour légitimer l'enthousiasme populaire qui avait fort déplu à Charles IX.

Quoi qu'il en soit, le duc d'Anjou était populaire.

Pardaillan, badaud comme tout bon Parisien, n'avait eu garde de manquer à ces entrées triomphales que nous venons de signaler, et le visage du duc d'Anjou lui était familier.

Donc, malgré la nuit, il l'avait reconnu. Et, comme nous l'avons dit, il en était atterré.

« L'algarade est fort sotte, songeait-il. Que la peste m'étouffe de m'être attaqué à pareil adversaire ! S'il me découvre, je suis perdu. Quelle mouche stupide et venimeuse m'a donc piqué ? Quel besoin avais-je d'aller me jeter dans les jambes de ces dignes gentilshommes ? Ah çà ! mais je n'ai donc au cœur aucun sentiment honnête et respectable ? Quoi ! pas le moindre respect pour les princes ! Puisse ma carcasse être dévorée par les chiens de Montfaucon ! Quoi ! pas la moindre vénération pour le frère de Sa Majesté ? Que la malédiction du ciel me torde le cou ! À défaut de ces sentiments si justes, si naturels au cœur de tout bon sujet, ne pouvais-je, en fils soumis, suivre les précieux avis de monsieur mon père !… Non ! il a fallu que j'allasse faire le bellâtre, et exécuter des ronds de jambe ! Il a fallu – que la quartaine me tue de mâle mort si je sais pourquoi –, il a fallu, dis-je, que je me misse en travers de la volonté du prince ! Et pourquoi ? Oui, pourquoi ? Qui me prouve que ce haut personnage en voulait à elle ? Ne pouvait-il avoir affaire dans cette maison ? Il y a peut-être un marchand de bilboquets là-dedans ?… »

Mais aussitôt, par un revirement bien naturel chez lui, Pardaillan, après s'être libéralement gratifié d'injures variées, songea que ce n'était guère l'heure pour aller acheter des bilboquets, et que, sûrement, les gentilshommes avaient de mauvais desseins.

Cependant, il persista à trouver incongrue son intervention. Il constata avec amertume qu'une sorte de fatalité le poussait à se mêler de ce qui ne le regardait pas, et que, fils dénaturé, rebelle aux vœux sacrés de son père, il prenait justement le contrepied de ses sages conseils, que, pourtant il se jurait chaque matin d'observer religieusement.

Le chevalier de Pardaillan était loin d'être un sot. Et il n'était naïf que lorsqu'il lui convenait de l'être.

Il appartenait à une époque toute de violence, de fièvre, de sang,

où d'effroyables passions soulevaient les masses populaires comme enivrées par un subtil poison, où la vie humaine comptait pour peu de chose, où la morale, dans le sens que nous accordons à ce mot, était inconnue, où chacun attaquait et se défendait comme il pouvait…

Il n'y avait donc chez lui, comme on pourrait l'imaginer, aucune comédie sentimentale jouée vis-à-vis de lui-même. C'était avec sincérité qu'il tenait pour excellents les avis de son père, et avec non moins de sincérité qu'il se jurait de les suivre, et qu'il s'invectivait quand il avait généreusement désobéi.

Cette générosité d'âme qui le faisait supérieur à ses contemporains, il ne la sentait pas.

Il attribuait plutôt ses interventions héroïques à une sorte de manie qu'il aurait eue de tirer l'épée, par plaisir.

Ce petit bout de psychologie était nécessaire pour camper ce personnage dans sa véritable attitude.

Quant à sa dernière algarade, il dut convenir qu'aucune probabilité ne l'excusait. Il ne pouvait admettre que le duc d'Anjou, le plus grand personnage du royaume immédiatement après le roi, eût distingué une pauvre petite ouvrière obscure et sans nom.

Finalement, il eut ce haussement d'épaules qui lui était familier et qui signifiait :

– Allons ! le vin est tiré, il faudra bien le boire ! Et au surplus, nous verrons bien !

En attendant, il se promit d'être prudent et de ne pas se rendre le lendemain au Pré-aux-Clercs où il avait rendez-vous avec Quélus et Maugiron.

« J'ai servi de mon mieux l'un de ces gentilshommes, songea-t-il. Quant à l'autre, je chercherai une occasion de lui rendre raison. Mais quant à aller au Pré-aux-Clercs, ce serait me jeter dans les bras des sbires que le duc d'Anjou ne manquera pas d'aposter et qui me conduiraient tout droit à la Bastille. »

Content d'avoir ainsi arrangé les choses, il se coucha en rêvant à Loïse.

En bas, dans la rue, le maréchal de Damville avait assisté à toute la scène sans reconnaître Pardaillan, qu'il avait à peine entrevu dans cette nuit sombre, il y avait plusieurs mois de cela, et dont il ignorait le nom comme la figure.

Sans bouger de la place où il s'était immobilisé, il avait vu l'intervention soudaine du jeune homme, le départ du duc d'Anjou

et de ses acolytes, et enfin la rentrée de Pardaillan à l'auberge de la *Devinière*.

Lorsqu'il fut certain que la rue serait désormais paisible, il quitta son poste d'observation et, longeant les boutiques fermées, vint se placer devant la maison dans laquelle le duc d'Anjou avait voulu pénétrer.

Alors la question se posa de nouveau en lui :

« Quelle est cette Jeanne ? Quelle est cette Loïse ?… Elles ! c'est certain ! Coïncidence pour un nom, passe ! Mais coïncidence pour les deux noms ! Est-ce possible ? Non, non ! ce sont elles !… C'est elle qui est là !… Oh ! il faut que je le sache, que je m'en assure !… Je reviendrai au jour… Oui, mais si, d'ici là, elle disparaît ?… Non, il faut que je demeure ici jusqu'à ce que je sache !… »

Ses yeux levés interrogeaient, fouillaient, scrutaient fiévreusement le visage muet de la maison.

Des pensées tumultueuses se déchaînaient en lui.

Cette âme violente, cet esprit sombre eurent cette nuit-là leur veillée du crime.

Pensée d'amour, sursaut de la passion mal éteinte par le temps, projets de haine contre son frère, tous ces éléments se heurtaient, comme se heurtent les nuées d'orage accourues de tous les coins de l'horizon, et de leur choc formidable sortait le coup de tonnerre, jaillissait l'éclair livide d'une pensée de crime.

La nuit s'écoula.

Le jour se leva.

Peu à peu, les boutiques s'ouvrirent ; la rue s'anima ; les marchands ambulants passèrent et virent avec étonnement cet homme pâle qui tenait ses yeux fixés sur la maison… mais nul n'osa l'interroger, car dès que quelqu'un faisait mine de s'arrêter devant lui, l'inconnu lui dardait un tel regard, si dur, si impérieux, que le quelqu'un s'éloignait en toute hâte.

Henri de Montmorency ne bougeait pas.

Parfois un frisson l'agitait.

Tout à coup, là-haut, une fenêtre s'ouvrit, une tête de femme se montra l'espace d'une seconde ; mais cette seconde avait suffi, Henri de Montmorency étouffa un cri…c'était Jeanne de Piennes !…

Chapitre 18

CATHERINE DE MÉDICIS

Il était neuf heures du soir. Dans la maison du Pont de bois où nous avons déjà introduit nos lecteurs, Catherine de Médicis et l'astrologue Ruggieri attendaient le chevalier de Pardaillan auquel, on s'en souvient, le Florentin avait donné rendez-vous.

La reine écrivait à une table, tandis que l'astrologue se promenait à pas lents, venant de temps à autre jeter un coup d'œil sur ce que Catherine écrivait, sans chercher d'ailleurs à cacher cette indiscrétion, mais comme un homme qui a le droit d'être indiscret– ou qui le prend.

Un monceau de lettres déjà cachetées étaient entassées dans une corbeille.

Et Catherine écrivait toujours. À peine une lettre finie, elle en commençait une autre.

La prodigieuse activité de cette reine se dépensait ainsi. Son esprit n'avait pas une minute de tranquillité. Avec une souplesse vraiment étonnante, elle passait d'un sujet à un autre presque sans réflexion préalable.

C'est ainsi qu'après une lettre de huit pages serrées où elle exposait à sa fille, la reine d'Espagne, la situation des partis religieux en France et où elle lui demandait de décider le roi d'Espagne à intervenir, elle écrivait à Philibert Delorme, son architecte, pour lui donner des indications d'une lucidité et d'une précision extraordinaires sur le palais des Tuileries ; puis elle écrivait à Coligny en termes caressants pour l'assurer que la paix de Saint-Germain serait durable ; puis elle achevait un billet à maître

Jean Dorat ; elle écrivait ensuite au pape, puis au maître de cérémonies pour lui dire d'organiser une fête. De temps à autre, et sans s'interrompre, elle jetait un mot bref.

– Ce jeune homme viendra-t-il ?

– Certainement. Pauvre, sans appui, il ne voudra pas manquer l'occasion de faire fortune.

– C'est une rude épée, René.

– Oui, mais que voulez-vous faire de ce spadassin ?

Catherine de Médicis posa la plume, jeta un profond regard sur l'astrologue et dit :

– J'ai besoin d'hommes, René. De grandes choses sont en l'air. Il me faut des hommes… et surtout j'ai besoin d'un bon spadassin, comme tu dis.

– Nous avons Maurevert.

– C'est vrai ; mais Maurevert m'inquiète. Il en sait trop long maintenant. Et puis Maurevert a été touché à son dernier duel. Son bras a tremblé. Vienne une circonstance tragique, vienne une de ces secondes terribles où le sort d'un empire repose sur une épée… que cette épée tremble un millième de seconde… que le coup s'égare… et l'empire s'écroule peut-être… René, le bras de ce jeune homme ne tremble pas !

– Il sera à nous, rassurez-vous, Catherine.

La reine cacheta les dernières lettres qu'elle venait d'écrire et dit :

– À propos, René, l'hôtel que je t'ai fait construire est terminé. On m'en a remis les clefs ce matin.

– J'ai vu, ma reine, j'ai vu. J'en ai fait le tour par la rue du Four, la rue des Deux-Écus et la rue de Grenelle. C'est tout l'emplacement de l'hôtel de Soissons. Vous faites magnifiquement les choses.

– Que dis-tu de la tour[16] que je t'ai fait élever ? fit Catherine en souriant.

– Je dis que jamais Paris n'aura vu une telle merveille de hardiesse élégante. C'est un rêve, pour un homme comme moi, que de pouvoir me rapprocher des étoiles, de dominer les flots de toits et la mer de lire de plus près ce grand livre que le Destin a tracé au-dessus de nos têtes, d'entrer pour ainsi dire de plain-pied dans les douze maisons célestes, et de n'avoir qu'à étendre la main pour toucher le zodiaque !…

Mais déjà l'esprit de Catherine suivait une autre piste.

– Oui, reprit-elle lentement, ce jeune homme me sera utile. As-tu essayé, René, d'établir sa destinée par la sublime connaissance que

tu as des astres ?

– Divers éléments me manquent encore ; mais j'y arriverai. Au surplus, ma reine, pourquoi vous inquiéter à ce point de ce hère ? N'avez-vous pas vos gentilshommes, vos créatures, vos femmes ?

– Oui, René, j'ai mes cent cinquante demoiselles, et par elles, je sais ce que cent cinquante ennemis peuvent confier à l'oreille d'une maîtresse : oui, j'ai mes créatures jusque chez Guise, jusqu'en Béarn ; et par ces créatures je connais les plans de ceux qui veulent ma mort, et au lieu d'être tuée, c'est moi qui tue ; oui, j'ai mes gentilshommes et, par eux, je tiens le Louvre et Paris. Mais je me défie, René !…

Elle reposa dans sa main sa tête pâle, si pâle qu'on l'eût dite exsangue, comme une tête de vampire.

Son regard se perdit dans le vague.

Elle sembla évoquer des choses passées, comme un spectre évoque des choses mortes.

– René, dit-elle d'une voix glacée, j'avais quatorze ans lorsque je vins en France. J'en ai cinquante. Combien cela fait-il ?

– Cela fait trente-six ans, Majesté ! fit Ruggieri étonné.

– C'est donc trente-six années de souffrances et de tortures, trente-six années d'humiliations, de rage d'autant plus terrible que je devais la déguiser sous des sourires, trente-six années où j'ai été tour à tour méprisée, bafouée, réduite à l'état de servante, et enfin haïe… mais d'être haïe, ce n'est rien !… Cela a commencé le soir de mon mariage, René…

– Catherine ! Catherine ! à quoi bon de tels souvenirs ? dit Ruggieri en fronçant le sourcil.

– C'est que les souvenirs ravivent la haine ! dit sourdement Catherine de Médicis. Oui, la longue humiliation commença le soir de mon mariage, et dussé-je vivre cent ans encore, je n'oublierai jamais cette minute où le fils de François Ier, m'ayant conduite à notre appartement, s'inclina devant moi et sortit sans me dire un mot… La nuit suivante et les autres, il en fut de même… Lorsque mon époux devint roi de France, la reine, la vraie reine, ce ne fut pas moi… ce fut Diane de Poitiers[17] . Les années s'écoulèrent pour moi dans la solitude : un jour, j'appris qu'Henri de France me voulait répudier. Tremblante, la rage au cœur, j'interrogeai mon confesseur sur les motifs que pouvait faire valoir mon royal époux… Sais-tu ce qu'il me répondit ?

Ruggieri secoua la tête.

Catherine de Médicis, livide comme un cadavre, reprit :

– Madame, dit le confesseur, le roi prétend que vous sentez la mort !

Ruggieri tressaillit et pâlit.

– Je sentais la mort ! poursuivit Catherine de Médicis en reprenant place dans son fauteuil. Comprends-tu ? J'étais mortelle à tout ce que je touchais… Et, chose affreuse, René, il semble qu'Henri II ait eu raison de parler ainsi… Lorsque, poussé par ses conseillers, par Diane de Poitiers elle-même, dont la générosité fut pour moi la dernière lie du fiel, le roi se résolut à me garder, lorsque, sur les instances des prêtres, il consentit à faire de moi sa véritable épouse, lorsque enfin j'eus des enfants, ah ! René… que furent ces enfants ? François est mort à vingt ans, après un an de règne, d'une effroyable maladie des oreilles dont la source est restée inconnue. Seulement, Ambroise Paré me dit qu'il était mort de pourriture.

Catherine s'arrêta un instant, les lèvres serrées, le front barré d'un pli.

– Regarde Charles ! reprit-elle d'une voix plus sourde. Des crises terribles l'abattent, et par moments, je me demande s'il ne va pas finir dans la folie, dans la pourriture de l'intelligence, comme François a fini dans la pourriture du corps. Regarde le duc d'Alençon, mon dernier-né ! avec son visage ravagé, ne semble-t-il pas marqué, lui aussi, d'un signe fatal ? Vois enfin le duc d'Anjou ! (Et ici la voix âpre de la reine prit une expression de tendresse qui surprenait.) Il paraît vigoureux, n'est-ce pas ? Eh bien, moi qui le connais, qui le soigne, je vois seule les signes de débilité chez cet enfant incapable de lier deux idées…

Et, avec une sorte de rage contenue :

– François est mort. Charles est condamné. Henri, avant peu, sans doute, va monter sur le trône et poser sur sa faible tête une couronne dont le poids l'écrasera. Tu vois bien qu'il faut que je sois forte, moi, pour supporter le poids de cette Couronne, et régner sur la France, tandis qu'Henri s'amusera !

Elle se leva encore, fit quelques pas dans la pièce, puis, revenant à Ruggieri :

– Régner, dit-elle, régner enfin ! Ne plus être à la merci de ces Guise, de ces Coligny, de ces Montmorency qui se disputent le pouvoir ! René, songe qu'un jour Guise a eu l'audace d'emporter chez lui les clefs de la maison du roi ! Songe que j'ai été presque

prisonnière à la cour, moi ! Songe que le Coligny maudit travaille à remplacer les Valois par des Bourbons ! Songe à tant d'ennemis qui m'ont abreuvée d'outrages quand j'étais faible et seule, et songe que, des dents et des griffes, je défendrai le bien de mon enfant…

– Lequel ? demanda froidement Ruggieri.

– Henri, le futur roi de France ! Henri, qui seul m'aime et me comprend ! Henri d'Anjou, que Charles jalouse, pauvre enfant ! Henri à qui on vient de refuser l'épée de connétable ! Henri, mon fils, enfin !… Oh ! je comprends ce que tu veux dire ! Charles est mon fils, lui aussi, n'est-ce pas ? François d'Alençon est aussi mon fils ? Que veux-tu, une mère ne se sent vraiment mère que pour l'enfant qui est vraiment son enfant, selon son cœur et son esprit !…

Ruggieri secoua encore la tête, et à demi-voix, comme s'il eût craint d'être entendu, bien qu'il n'y eût personne dans la maison :

– Et l'autre, madame… vous n'en parlez jamais…

Catherine tressaillit. Ses yeux se dilatèrent et plantèrent un regard aigu dans les yeux de l'astrologue.

– Quel autre ? demanda-t-elle avec une glaciale froideur, que veux-tu dire ?

Sous ce regard, sous cette parole, qui semblaient la parole et le regard d'un spectre, Ruggieri courba la tête. Vraiment, à cette minute, Catherine de Médicis, selon l'effroyable expression qu'elle avait employée, sentait la mort.

– Je crois, ajouta-t-elle, que tu n'es pas dans ton bon sens. Prends bien garde que jamais une question de ce genre ne t'échappe encore.

– Pourtant, il faut que je parle !

Ruggieri, en laissant tomber ces mots, avait gardé la tête baissée.

Et ce fut dans cette attitude qu'il continua :

– Oh ! soyez sans crainte, madame, nul ne nous entendra ; j'ai pris mes précautions ; nous sommes seuls, et si je me décide à vous dire des choses que, dans mes nuits sans sommeil, j'étais épouvanté de me dire à moi-même dans le lourd silence de ma conscience, c'est que des heures graves et solennelles vont peut-être sonner au cadran de l'éternelle justice… Si j'ose parler, ma reine, c'est que j'ai interrogé les astres, et que les astres m'ont répondu !

Catherine frissonna.

L'épouvante glaça ce cœur si ferme.

Catherine de Médicis, qui ne tremblait pas devant le crime, tremblait devant la menace des astres.

Sûr désormais d'être écouté, Ruggieri continua en relevant la tête :

– Ainsi, madame, vous pouvez dormir tranquille, vous ! Ainsi, Catherine, vous n'y songez jamais à l'autre ! Moi, j'y songe. Moi, depuis longtemps, je ne dors plus que d'un sommeil fiévreux. Et chaque fois que je m'endors, Catherine, le même rêve sinistre se dresse dans ma conscience, les mêmes fantômes viennent s'asseoir au chevet de mon lit. Je vois un homme qui sort d'un palais, par une nuit obscure, tandis que la femme, l'amante, l'accouchée enfin lui fait un dernier geste implacable… cet homme a pleuré, supplié en vain… l'amante a prononcé une irrévocable condamnation… l'homme sort donc du palais… sous son manteau, il emporte on ne sait quoi… quelque chose qui vit pourtant, car cela vagit, cela se plaint, cela crie grâce… et l'homme est impitoyable, car l'homme, lâche une fois dans sa vie, a peur de la femme !… Il va… il dépose le nouveau-né sur les marches d'une église… et puis il se sauve !

Catherine, les traits durs, les traits durs, le visage fermé, immobile et glaciale, murmura sourdement :

– Tu oublies une chose, René ! Tu oublies le meilleur ! Puisque nous sommes en train d'évoquer ce spectre, évoque-le tout entier !…

– Non, je n'oublie pas ! Non, Catherine ! Heureux si j'avais pu oublier !… Avant d'emporter le nouveau-né pour l'abandonner, j'avais laissé tomber sur ses lèvres une goutte… une seule !… d'une liqueur blanche… c'est cela que vous voulez dire, n'est-ce pas ?…

– Sans doute ! Puisque, grâce à ce poison, l'enfant ne pouvait pas vivre plus de deux mois. Tu fus brave, René, tu fus stoïque… et je ne pus me repentir de t'avoir aimé, puisque tu jetais au néant la preuve de l'adultère de la reine… Mais à quoi bon, encore une fois, éveiller de tels souvenirs ? C'est vrai, je t'ai aimé ! Tu vins à une heure où le roi, mon mari, me forçait à saluer sa maîtresse, où les gentilshommes de la cour me tournaient le dos, où l'on haussait les épaules quand je parlais, où les domestiques eux-mêmes attendaient pour me servir que Diane de Poitiers eût confirmé mes ordres. Seule, méprisée, humiliée, dévorée de rage et de désespoir, je vis un jour dans tes yeux un éclair de pitié… Nous allâmes l'un vers l'autre… Nous passions des journées à causer de Florence et des nuits à parler des astres. Tu m'enseignas ton art sublime. Tu fis plus : tu me révélas les secrets des Borgia. Grâce à toi, René, je connus *l'acqua tofana*, Grâce à toi, j'appris la science qui fait de l'homme

l'égal de Dieu puisqu'elle lui donne droit de vie et de mort. J'appris à enfermer la mort dans un chaton de bague, dans le parfum d'une fleur, dans le feuillet d'un livre, dans le baiser d'une maîtresse. Et dès lors, je devins plus redoutable que les Borgia mêmes, puisque à la puissance de César, je joignais la force d'âme d'Alexandre et le sourire mortel de Lucrèce ! C'est de là que date ma fortune, René… C'est à toi que je la devais. Tu en reçus la récompense qui te convenait… Tu partageas la couche d'une reine !…

Cette sorte d'effroyable confession, empreinte d'une sombre rêverie, Catherine de Médicis la fit à voix basse, plutôt comme si elle se fût parlé à elle-même.

– Et maintenant, ajouta-t-elle, maintenant que je suis devenue la reine, maintenant que l'un après l'autre, j'ai touché du doigt mes ennemis, maintenant que sur les ruines entassées je vais échafauder une souveraine puissance qui étonnera le monde, tu viens me parler du passé… René, hier est mort. C'est demain qui compte ! L'enfant ? Pourquoi arrêterais-je ma pensée sur cet être disparu ? L'enfant, sans doute, a été ramassé par quelque femme qui l'a emporté. Et puis, comme tu lui avais versé le germe de la mort, sans doute, au bout de deux mois, il est rentré dans le néant dont il n'aurait pas dû sortir…

Ruggieri saisit la main de Catherine et la serra fortement :

– Et si je m'étais trompé ? dit-il sourdement.

Catherine demeura saisie, muette, la bouche entrouverte comme pour jeter un cri qui s'étrangla dans sa gorge.

– Si la dose avait été insuffisante ! Ou si le miracle s'était accompli, reprit René. Si l'enfant vivait !…

– Malédiction ! gronda la reine.

– Écoutez, Catherine, écoutez ! Que de fois, depuis cette nuit terrible, j'ai interrogé les astres ! Et les astres m'ont toujours répondu qu'il vivait !… En vain espérais-je me tromper ! En vain recommençais-je mes calculs de déclinaison et de conjonction ! Même réponse implacable m'était donnée… il vivait !…

– Malédiction ! répéta la reine d'un ton tel que Ruggieri sentit une sueur froide perler à son front.

– Je ne vous en parlais pas, reprit l'astrologue, je gardais pour moi terreur, douleur et remords. Mais maintenant, le silence, ma reine, serait un crime… un crime envers vous qui êtes restée l'idole de ma vie !…

Cependant, Catherine de Médicis, avec cette force de caractère

qui la rendait peut-être plus redoutable que ses poisons, avait imposé le calme à son esprit. Placée soudain en face d'un événement qui pouvait être une terrible menace, elle résolut de l'envisager froidement. Elle contint les sursauts non pas de son cœur, qui était pétrifié, mais de son imagination qu'elle dirigeait avec une robuste fermeté.

– Soit, dit-elle, admettons que l'enfant vive. Qu'est-ce que cela peut me faire ? Il vit, mais il ne saura jamais qui il est ! Il vit, mais c'est dans quelque quartier ignoré, fils sans nom, enfant trouvé, pauvre selon toute vraisemblance. Il vit, mais nous ignorerons toujours où il est, comme toujours il ignorera le nom de sa mère !

– Catherine, dit Ruggieri, apprêtez toute votre force d'âme : l'enfant est à Paris, et je l'ai vu !

– Tu l'as vu ! rugit la reine. Tu l'as vu ! Où donc ?

– À Paris, vous dis-je !

– Quand ? Quand ? Mais parle donc !

– Hier. !… Et avant toute chose, apprenez le nom de la femme qui l'a recueilli, sauvé, élevé…

– C'est ?

– Jeanne d'Albret !…

– Fatalité !…

Catherine de Médicis s'était redressée et avait reculé, comme si un abîme se fût soudain ouvert sous ses yeux.

La foudre tombée à ses pieds ne l'eût pas frappée d'une stupeur plus accablante.

– Fatalité ! reprit-elle, secouée d'un frisson convulsif… Mon fils vivant !… La preuve de l'adultère aux mains de mon implacable ennemie !…

– Elle ignore, sans aucun doute ! balbutia Ruggieri.

– Tais-toi ! Tais-toi ! gronda-t-elle. Puisque c'est Jeanne d'Albret qui a élevé l'enfant, c'est qu'elle sait !… Comment ? Je l'ignore ! Mais elle sait, te dis-je ! Oh ! tu vois qu'il faut qu'elle meure ! Tu vois que ma double vue ne me trompait pas en me montrant en elle l'obstacle auquel je dois me heurter ! Ah ! Jeanne d'Albret ! Il ne s'agit plus maintenant de toi à moi d'une d'ambition ! Il ne s'agit plus de savoir si c'est ta race ou la mienne qui régnera… De toi à moi, c'est une question de vie ou de mort !… Et c'est toi qui mourras !…

Après ces paroles qui lui échappèrent, rauques et sifflantes, Catherine de Médicis s'apaisa par degrés. Son sein palpitant reprit

une immobilité de marbre. Ses yeux fulgurants s'éteignirent.

Elle redevint la froide statue… le cadavre qu'elle semblait être au repos…

– Parle ! dit-elle alors. Quand et comment as-tu su la chose ?

Ruggieri, presque humble, épouvanté de cette fureur qu'il venait de déchaîner lui-même, répondit :

– Hier, madame. Je sortais de chez ce jeune homme…

– Celui qui l'a sauvée ?

– Oui, ce Pardaillan. Au moment où je quittais l'auberge, je demeurai pétrifié par une sorte de vision qui tout d'abord me stupéfia : un homme venait vers moi. Et, chose effrayante qui fit dresser mes cheveux sur ma tête, cet homme, il me sembla que c'était moi ! Moi-même ! Moi qui marchais à l'encontre de moi ! Mais moi tel que je devais être il y a vingt-quatre ans ! Moi jeune, comme si mon miroir m'eût tout à coup renvoyé ma propre image en me rajeunissant d'un quart de siècle…

Ruggieri passa la main devant ses yeux comme pour chasser un spectre.

– Continue ! dit froidement la reine.

– Ma première pensée fut que je devenais fou. Ma deuxième fut de couvrir mon visage. Car, si cet homme m'avait vu, il eût sans doute éprouvé la même impression que moi… Quand je revins de ma stupeur, je le vis qui entrait à l'auberge que je venais de quitter… J'étais bouleversé, Catherine !… Si vous aviez vu comme il avait l'air triste !…

Et Ruggieri attendit un instant, espérant peut-être surprendre quelque indice d'émotion, si faible qu'il fût.

Mais Catherine demeura glaciale de visage et d'attitude.

– Alors, reprit l'astrologue avec un soupir, une pensée affreuse traversa mon esprit. Je me souvins que les astres m'avaient affirmé son existence et, dans mon cœur, je m'écriai : « C'est lui ! c'est mon fils ! » Ah ! Catherine je vous fais grâce de toutes les pensées qui, à ce moment, se heurtèrent en moi… Puis, je songeai à vous ! Je songeai au danger possible qui pouvait vous menacer, et tout disparut, tout ! Sauf l'ardent désir de vous sauver…

Catherine fit de ces gestes comme on en fait pour caresser les dogues fidèles.

– Palpitant, je rentrai dans l'auberge, je remontai l'escalier à pas de loup, je rejoignis le jeune homme… je le vis entrer chez ce Pardaillan d'où je sortais… je collai mon oreille à la porte…

J'entendis toute leur conversation… et de cet entretien, Catherine, est sortie pour moi la preuve implacable que c'est lui ! que c'est notre fils ! jadis recueilli, sauvé, puis élevé par Jeanne d'Albret !…

Il se fit un grand silence. Catherine de Médicis réfléchissait profondément.

Enfin, avec une hésitation, elle demanda :

– Et lui… se doute-t-il ?

– Non, non ! fit vivement Ruggieri. J'en réponds.

– Mais que vient-il faire à Paris ?

– Il est au service de la reine de Navarre et, sans doute, il va maintenant la rejoindre.

Catherine tomba dans sa méditation. Que combinait-elle, à ce moment où l'existence de son fils venait de lui être révélée ? Quelles pensées agitaient cette mère !

Il eût fallu être Ariel pour le deviner, pour lire dans ce sombre esprit.

Et peut-être que l'ange ou le démon qui eût soulevé le voile de cette conscience eût reculé d'épouvante.

Tout à coup, Catherine de Médicis tressaillit.

– On frappe ! dit-elle avec un accent de terreur que doivent avoir les criminels surpris dans leur sinistre besogne.

– C'est le chevalier de Pardaillan. Je lui ai donné rendez-vous pour dix heures et voici dix heures qui sonnent à la tour du palais.

– Le chevalier de Pardaillan ! fit Catherine de Médicis en passant une main sur son front poli comme un vieil ivoire. Ah ! oui !… Écoute, René… pourquoi allait-il chez Pardaillan ?… Sont-ils donc amis ?…

– Non, madame, il venait simplement remercier le chevalier de la part de la reine de Navarre.

– Ainsi, ils ne sont pas amis ? insista Catherine.

– Du moins, ils se sont vus hier pour la première fois…

Un sourire livide glissa sur les lèvres minces de la reine. Ruggieri frissonna.

– Va ouvrir, René, va mon ami… j'ai trouvé de l'occupation pour ce jeune homme. Tu dis qu'il est pauvre, n'est-ce pas ? et orgueilleux ? Tu m'as bien dit cela de ce Pardaillan ?

– Oui, madame, pauvre jusqu'à la misère ; orgueilleux jusqu'à la démence.

– C'est-à-dire capable de tout comprendre et de tout entreprendre. Va ouvrir, René…

– Madame ! madame ! Quelle pensée traverse votre esprit !…

– Ah çà ! perds-tu la tête ? Voilà la troisième fois que notre visiteur heurte à la porte !

– Catherine ! râla Ruggieri… Grâce ! Pitié pour mon fils !…

La reine étendit le bras et répéta :

– Va ouvrir !

Ruggieri, sous le geste dominateur, se courba et, chancelant, obéit…

Catherine de Médicis, pendant les deux minutes où elle demeura seule, esquissa rapidement son plan, et composa son visage en sorte que, lorsque le chevalier de Pardaillan parut, il ne vit devant lui qu'une femme au sourire mélancolique, mais non plus sinistre, à l'attitude fière, mais non plus hautaine.

Il s'inclina profondément.

Du premier coup d'œil, il avait reconnu Catherine de Médicis.

– Monsieur, dit celle-ci d'une voix qu'elle savait rendre sinon douce, du moins exempte de cette âpreté qui parfois la faisait si dure à entendre ; monsieur, savez-vous qui je suis ?

« Tenons-nous bien, songea Pardaillan. Elle va mentir, c'est le moment de mentir comme elle. »

Et tout haut, il répondit :

– J'attends que vous me fassiez l'honneur de me le dire, madame.

– Vous êtes devant la mère du roi, dit Catherine avec une majestueuse simplicité.

Ruggieri admira le coup. Pardaillan se courba plus profondément encore, puis, se redressant, il demeura debout dans cette pose naïve qui lui seyait merveilleusement. Catherine l'examina avec une attention soutenue. Le chevalier avait son beau costume neuf qui faisait valoir sa taille. Il apparaissait dans toute l'harmonieuse souplesse de sa force au repos. Son visage immobile, sans inquiétude, sans curiosité, son regard d'une étrange fermeté produisirent une grande impression sur Catherine.

– Monsieur, reprit-elle alors, ce que vous avez fait hier est bien hardi et bien beau… Se jeter ainsi dans une pareille mêlée et risquer la mort pour sauver deux inconnues, c'est admirable…

Catherine s'attendait à la réponse usuelle et menteuse : Je n'ai fait que ce que tout autre eût fait… Elle tressaillit, en entendant le chevalier répondre sincèrement, sans forfanterie :

– Je le sais, Majesté.

– C'est d'autant plus beau que ces deux femmes ne vous étaient

rien.

– C'est vrai, Majesté : ces deux dames m'étaient parfaitement inconnues.

– Mais vous savez leurs noms maintenant ?

Et à son tour, Catherine se dit :

« Il va mentir. »

– Je sais, répondit Pardaillan, que j'ai eu l'honneur de défendre de mon mieux. Sa Majesté la reine de Navarre et une de ses suivantes.

– Je le sais aussi, monsieur, fit Catherine étonnée. Et c'est pourquoi j'ai voulu vous connaître. Vous avez sauvé une reine, monsieur, et les reines sont solidaires. Ce que ma cousine n'a peut-être pu faire, je veux le faire, moi. Comprenez-moi, chevalier. La reine de Navarre est pauvre et ses embarras sont grands. Cependant, il est juste que vous soyez récompensé.

– Oh ! pour ce qui est de cela, que Votre Majesté se rassure : j'ai été récompensé selon mon mérite.

– Comment cela ?

– Par une parole que Sa Majesté la reine de Navarre a bien voulu me dire.

Catherine demeura pensive. Tout ce que disait ce jeune homme était empreint d'une si noble simplicité qu'elle en était comme déroutée. Elle prit une attitude plus mélancolique. Sa voix se fit plus caressante.

– Mais, reprit-elle, ma cousine de Navarre ne vous a-t-elle point offert quelque situation auprès d'elle ?

– Si fait, madame. Mais j'ai dû refuser.

– Pourquoi ? fit vivement Catherine.

– Parce qu'il m'est impossible de quitter Paris.

– Et si je vous offrais d'entrer à mon service, que diriez-vous ? Attendez avant de me répondre. Vous ne voulez pas quitter Paris ? Eh bien, c'est justement ce que je vous demanderais. Chevalier, vous qui vous jetez tête baissée à la défense de deux inconnues, voulez-vous contribuer à défendre votre reine ?

– Eh quoi ! Votre Majesté a-t-elle donc besoin d'être défendue ? s'écria sincèrement Pardaillan.

Un fugitif sourire passa sur les lèvres de la reine : elle tenait le défaut de la cuirasse.

– Oui ! cela vous surprend ! fit-elle de sa voix la plus séduisante. Et pourtant, cela est, chevalier ! Entourée d'ennemis, obligée de

veiller nuit et jour à la sûreté du roi, je passe ma vie à trembler. Vous ne savez pas tout ce qui s'agite de sourdes ambitions et de lâches complots autour d'un trône…

Pardaillan tressaillit en songeant à ce complot dont il avait surpris le secret à la *Devinière*.

– Et pour me défendre, continua la reine, pour défendre le roi, pour apaiser les alarmes de mon cœur maternel, je suis presque seule. Ah ! s'il ne s'agissait que de moi, comme, depuis longtemps, je me serais abandonnée aux ennemis qui me guettent. Mais je suis mère, hélas ! Et je veux vivre pour mes enfants…

– Madame, dit le chevalier, sans émotion apparente, il n'est pas un gentilhomme digne de ce nom qui hésiterait à vous donner l'appui de son épée. Une mère est sacrée, Majesté. Et quand cette mère est une reine, ce qui n'était qu'une obligation d'humanité devient un devoir auquel nul ne peut se soustraire.

– Ainsi, vous n'hésiteriez pas à prendre rang parmi ces trop rares gentilshommes qui, ayant à la fois pitié de la reine et de la mère, se dévouent pour moi ?

– Je vous suis acquis, madame, répondit Pardaillan. Et si Votre Majesté veut bien m'indiquer comment un pauvre diable comme moi peut lui être utile…

La reine réprima un tressaillement de joie…

Ruggieri pâlit et étouffa un soupir.

– Avant de vous dire ce que vous pouvez pour moi, reprit Catherine de Médicis, je veux vous dire ce que je ferai pour vous… Vous êtes pauvre, je vous enrichirai ; vous êtes obscur, vous aurez les honneurs auxquels peut prétendre un homme tel que vous. Et pour commencer, que dites-vous d'un poste au Louvre, avec une rente de vingt mille livres ?

– Je dis que je suis ébloui, madame, et que je me demande si je rêve…

– Vous ne rêvez pas, chevalier. C'est le devoir des rois et des reines de trouver de l'occupation aux épées telles que la vôtre.

– Voyons donc l'occupation, dit Pardaillan qui dressa les oreilles.

Catherine de Médicis garda un instant le silence. Ruggieri essuya la sueur qui inondait son visage. Il savait, lui, ce que la reine allait demander au chevalier.

– Monsieur, dit alors la reine en accentuant le ton douloureux de ses paroles, je vous ai parlé de mes ennemis qui sont ceux du roi. Leur audace grandit de jour en jour. Et sans les quelques

gentilshommes dévoués dont je vous entretenais, il y a longtemps que j'eusse été frappée. Or, je vais vous dire, monsieur, comment j'agis lorsque je vois s'approcher de moi un de mes ennemis. J'essaie d'abord de le désarmer par mes prières, par mes promesses, par mes larmes, et je dois dire que je réussis souvent… car les hommes sont moins méchants qu'on ne dit…

– Et quand Votre Majesté ne réussit pas ? fit Pardaillan avec une émotion dont il ne fut pas le maître.

– Alors, j'en appelle au jugement de Dieu.

– Que Votre Majesté me pardonne… je ne saisis pas tout à fait…

– Eh bien ! Un de mes gentilshommes se dévoue ; il va trouver l'ennemi, le provoque en un loyal combat, le tue ou est tué… S'il est tué, il est sûr d'être pleuré et vengé. S'il tue, il a sauvé sa reine et son roi, qui, ni l'un ni l'autre, ne sont des ingrats… Que dites-vous du moyen, monsieur ?

– Je dis que je ne demande qu'à tirer l'épée en champ clos, madame ! Se battre pour sa dame ou pour sa reine, c'est une chose tout naturelle.

– Ainsi… si je vous désigne un de ces êtres méchants…

– J'irai le provoquer ! fit Pardaillan, qui redressa sa taille et dont les moustaches se hérissèrent. Je le provoquerais, s'appelât-il…

Il s'arrêta à temps, au moment où il allait s'écrier :

– S'appelât-il Guise ou Montmorency !…

Un duel avec le duc de Guise !

À cette pensée, les yeux de Pardaillan flamboyèrent. Il se sentit grandir. Il n'était plus le chevalier de la reine. Il devenait le sauveur de la royauté.

– S'appelât-il ?… interrogea Catherine dont les soupçons se déchaînèrent à l'instant. Vous vous êtes arrêté au moment où vous alliez prononcer un nom.

– Au moment où je cherchais un nom, Majesté ! fit Pardaillan en reprenant tout son sang-froid. Je voulais dire que je n'hésiterai pas, si terrible que soit l'adversaire, ou si haut placé – ce qui est tout un !

– Ah ! vous êtes bien tel que je vous espérais ! s'écria la reine. Chevalier, je me charge de votre fortune, entendez-vous ? Mais n'allez pas, par trop de générosité, compromettre votre vie… À dater de ce jour, vous m'appartenez et vous n'avez plus le droit d'être imprudent.

– Je ne comprends pas, madame.

– Écoutez, dit Catherine lentement, en sondant pour ainsi dire, parole à parole, l'esprit du chevalier ; écoutez-moi bien… Un duel est une bonne chose… mais il y a mille façons de se battre… Oh ! certes, ajouta-t-elle en plongeant son regard dans les yeux de Pardaillan, je ne vous conseillerais pas… d'attendre l'ennemi… une nuit… au détour de quelque rue… et de le frapper à mort… d'un bon coup de poignard… non, non, conclut-elle vivement, je ne vous conseillerais pas cela !

– En effet, madame, dit Pardaillan, ce serait un assassinat. Moi, je me bats au jour ou à la nuit, mais en face, épée contre épée, poitrine contre poitrine. C'est ma manière, Majesté. Pardonnez-moi si ce n'est pas la bonne.

– C'est bien ainsi que je l'entends ! se hâta de dire Catherine. Mais enfin, la prudence peut s'allier au courage, et ne pouvant vous demander d'être brave, puisque vous êtes la bravoure même, je vous recommande d'être prudent… voilà tout.

– Il ne me reste plus qu'à savoir contre quel ennemi je dois me mesurer, reprit alors Pardaillan.

– Je vais vous le dire, fit la reine.

Ruggieri, d'un geste, essaya une suprême tentative. Ses mains se joignirent vers Catherine tandis que ses yeux éloquents criaient grâce.

La reine lui jeta un regard foudroyant.

Ruggieri recula en baissant la tête.

« Tenons-nous bien, songea Pardaillan. Évidemment, il s'agit du duc de Guise. Arrêter Guise, impossible ! Et pourtant, Guise conspire. Elle le sait comme moi, sans doute. Un duel avec Henri de Guise ! Quel honneur pour Giboulée !… »

– Monsieur, dit tout à coup la reine, vous avez reçu hier une visite…

– J'en ai reçu plusieurs, madame…

– Je veux parler de ce jeune homme qui vous est venu de la part de la reine de Navarre. Celui-là, monsieur, est un de ces implacables ennemis dont je vous parlais, peut-être le plus acharné, le plus terrible de tous, parce qu'il agit dans l'ombre, et ne frappe qu'à coup sûr… Celui-là me fait peur, monsieur… non pour moi, hélas ! j'ai fait le sacrifice de ma vie… mais pour mon pauvre enfant… pour Charles… votre roi !

Pardaillan s'était pour ainsi dire ramassé sur lui-même.

Son rêve d'un héroïque combat contre un puissant seigneur brave

entre tous, d'un duel où il était le champion d'une reine et d'une mère, ce rêve tombait, et il entrevoyait de sinistres réalités.

Son sourcil se fronça. Sa moustache se hérissa. Puis, soudain, ses traits se détendirent et son visage reprit cette immobilité, ce vague sourire, avec, au coin des lèvres, une dédaigneuse ironie.

– Hésiteriez-vous, mon cher monsieur ? fit la reine étonnée de son silence.

Et l'accent de sa voix était devenu si menaçant que le chevalier, plus que jamais, se redressa, se hérissa.

– Je n'hésite pas. Majesté, dit-il.

– À la bonne heure ! s'écria la reine dont la voix reprit aussitôt toute sa caressante douceur. Je n'attendais pas moins d'un chevalier errant tel que vous, d'un preux qui va par le monde mettant son bras à la disposition des pauvres princesses opprimées.

« Ah ! songea Pardaillan dont le visage pétilla, tu gasconnes ici, et te moques d'un pauvre diable qui a le malheur de ne pouvoir étouffer son cœur, selon les sages conseils de son père. Attends un peu ! »

Et tout haut :

– Je n'hésite pas : je refuse.

Habituée à voir des échines courbées devant elle, à entendre des paroles balbutiantes, Catherine de Médicis eut un moment de profonde stupéfaction. Elle pouvait s'attendre à un refus, mais non à une telle attitude. Elle regarda autour d'elle comme si elle eût cherché son capitaine des gardes pour lui donner un ordre. Elle se vit seule, impuissante. Une légère rougeur qui monta à son visage blême indiqua à Ruggieri la fureur qui se déchaînait en elle. Mais Catherine était depuis longtemps habituée à dissimuler, elle qui dissimula toute sa vie.

– Vous nous donnerez au moins de bonnes raisons ? fit-elle avec la même douceur.

– D'excellentes, madame, et qu'un grand cœur comme le vôtre comprendra à l'instant. L'homme dont parle Votre Majesté est venu chez moi, s'est assis à ma table, a été mon hôte et m'a appelé son ami ; tant que cette amitié ne sera pas brisée par quelque acte vil, cet homme m'est sacré.

– Voilà, en effet, des raisons qui me convainquent, chevalier. Et comment s'appelle-t-il, votre ami ?

– Je l'ignore, madame.

– Comment ! Cet homme est votre ami, et vous ne savez pas son

nom !

– Il ne m'a pas fait l'honneur de me le dire. Au surplus, il est moins étonnant d'ignorer le nom d'un ami que celui d'un ennemi aussi implacable.

Catherine baissa la tête, pensive.

« Voilà un homme ! songea-t-elle. Il n'en est que plus dangereux. Et puisqu'il ne veut pas me servir… »

– Monsieur, ajouta-t-elle tout haut, je vous demandais ce nom pour voir si nous étions bien d'accord sur la personne. Mais je vois qu'aucune qualité ne vous manque. Par le temps qui court, la discrétion est plus même qu'une qualité : c'est une vertu. Ne parlons donc plus de cet homme. Je comprends et respecte le sentiment qui vous guide…

– Ah ! madame, vous m'en voyez tout heureux ! Je craignais tant d'avoir déplu à Votre Majesté !…

– Et pourquoi donc ? Fidèle à l'amitié, cela signifie : fort contre l'ennemi commun. Allez, monsieur, et rappelez-vous que je me charge de votre fortune. Demain matin, je vous attends au Louvre.

Catherine de Médicis se leva.

Pardaillan s'inclina devant la reine qui lui accorda son plus gracieux sourire.

Quelques instants plus tard, il était dehors, retrouvait à la porte son fidèle Pipeau, et reprenait le chemin de la *Devinière* en cherchant à déchiffrer l'énigme vivante qu'était la reine Catherine…

– Elle a dit : Demain matin, au Louvre, conclut-il. Bon. On y sera. Le Louvre, c'est la grande antichambre de la fortune ! Décidément, je crois que M. Pardaillan, mon père, se trompait !…

Une heure après cette scène, Catherine de Médicis rentrait au Louvre, faisait appeler son capitaine et lui disait :

– Monsieur de Nancey, demain matin, à la première heure, vous prendrez douze hommes et un carrosse, vous vous rendrez à l'hôtellerie de la *Devinière*, rue Saint-Denis ; vous arrêterez un conspirateur qui se fait appeler le chevalier de Pardaillan, et vous le conduirez à la Bastille…

Chapitre 19

LE MARÉCHAL DE DAMVILLE

Pardaillan se leva à l'aube après avoir très mal dormi. On n'arrive pas tout à coup à la fortune sans que la pensée en soit profondément troublée. Le chevalier, qui se voyait en passe de devenir le favori d'une grande reine, n'envisageait pas sans émotion les changements que sa nouvelle situation allait apporter dans sa vie.

Comme il était homme de méthode, il avait fini, à force de se tourner et de se retourner dans son lit, par se tranquilliser sur tous les points obscurs qui l'inquiétaient.

Voici comment il avait arrangé les choses.

1° Il se rendrait au Louvre, à l'invitation de Catherine de Médicis.

2° Il irait à l'hôtel Coligny prévenir Déodat qu'il eût à quitter Paris au plus tôt.

3° Il provoquerait Henri de Guise et rendrait ainsi à la reine le plus signalé service.

4° Une fois sûr de sa position nouvelle, il irait trouver la Dame en noir, lui dirait son amour pour sa fille et, gentilhomme de la cour, sans doute favori du roi, obtiendrait Loïse en mariage.

5° Il serait dès lors l'homme le plus heureux du monde.

6° Il ferait rechercher son père, et lui ferait une bonne et douce vieillesse, non sans lui avoir fait remarquer que Pardaillan fils était arrivé à la fortune et au bonheur en désobéissant aux vœux de Pardaillan père.

Ayant ainsi arrangé sa vie, le chevalier avait pu dormir quelques heures.

Mais à l'aube, comme nous l'avons dit, il était debout.

Il fit une toilette soignée. Il s'agissait de prouver aux gentilshommes de la cour qu'un Pardaillan était à son aise sur tous les terrains. Quand il fut prêt, n'ayant plus qu'à ceindre son épée accrochée au mur, il constata qu'il avait encore deux ou trois heures devant lui avant de pouvoir se présenter raisonnablement au Louvre.

Il se dirigea donc vers la fenêtre sans grand espoir d'ailleurs d'apercevoir Loïse.

Mais, pour un amoureux, regarder la fenêtre derrière laquelle dort la bien-aimée, « c'est encore du bonheur » comme on chante dans les opéra-comiques.

À ce moment, Pipeau grogna sourdement.

Pardaillan ne prêta aucune attention à ce grognement, et ouvrit sa fenêtre.

Presque au même instant, la fenêtre de Loïse s'ouvrit elle-même avec violence, et la jeune fille, les cheveux dénoués, les yeux hagards, apparut, leva la tête vers Pardaillan et cria :

– Venez ! Venez !

– Enfer ! gronda Pardaillan qui pâlit lui-même. Que se passe-t-il ?

C'était la première fois que Loïse adressait la parole au chevalier. Et c'était, selon toute apparence, pour implorer son secours, et il fallait que le danger fût grave pour qu'elle eût osé jeter ce cri qui ressemblait à un cri de terreur.

– J'accours ! rugit Pardaillan qui se retourna pour se précipiter dans l'escalier.

À la même seconde, Pipeau fit entendre un aboi furieux, la porte vola en éclats, une douzaine d'hommes armés se ruèrent dans la chambre et l'un d'eux cria :

– Au nom du roi !…

Pardaillan voulut s'élancer vers son épée demeurée à la muraille ; mais avant qu'il eût pu faire un mouvement, il fut entouré, saisi par les bras et par les jambes, et il tomba.

– Malédiction ! hurla le chevalier.

– À moi, monsieur, cria la voix de Loïse.

Pardaillan, étendu sur le plancher, s'arc-bouta sur sa tête et sur ses talons ; et il souleva la grappe humaine tout entière… mais ils étaient trop !… Il retomba, écumant…

– À moi ! cria encore Loïse.

Et cette voix arracha au chevalier un rugissement.

Elle le galvanisa comme une secousse électrique.

Dans un prodigieux effort, il tendit ses muscles… et alors, il constata que ses jambes étaient liées ! Liés aussi ses bras. Il ferma les yeux et, de ses paupières closes, jaillit une larme que dévora la fièvre des joues…

Pendant ce temps, le chien hurlait, pillait, mordait, dans le tas.

Quand le chevalier fut réduit à l'impuissance, Nancey compta autour de lui deux morts et cinq blessés.

Pardaillan avait assommé l'un des morts d'un coup de poing à la tempe. Pipeau avait étranglé l'autre.

– En route ! commanda le capitaine.

Pardaillan, tout ficelé, fut saisi, emporté… et le long aboi lugubre du chien ponctua la défaite de son maître.

Dans la rue, le chevalier ouvrit les yeux, et vit trois carrosses.

L'un était rangé contre la porte de l'hôtellerie et celui-là était pour lui.

Les deux autres stationnaient devant la maison d'en face ; le premier était vide ; dans le deuxième, Pardaillan reconnut Henri de Montmorency, le maréchal de Damville !

Il n'eut pas le temps d'en voir plus long, car il fut jeté dans le carrosse qui lui était destiné, les mantelets furent aussitôt rabattus, et il se trouva dans une prison roulante qui se mit aussitôt en mouvement.

Pardaillan était comme fou de fureur et de désespoir.

Mais, si désespéré qu'il fût, il garda assez de sang-froid pour suivre en imagination les tours et détours de la voiture qui l'entraînait. Il connaissait admirablement son Paris et, au bout de quelques minutes, il fut fixé…

Une sueur froide l'envahit…

Ses cheveux se hérissèrent…

Et il murmura avec une angoisse qui le fit frissonner :

– On me conduit à la Bastille !

La Bastille !… La réputation de la sinistre prison d'État était, dès cette époque, ce qu'elle devait être plus tard, sous Louis XIV et Louis XV. Il n'y eut guère qu'Henri IV et Louis XIII qui donnèrent leurs préférences à d'autres donjons de réclusion.

La Bastille, ce n'était déjà plus une prison comme le Temple, comme le Châtelet, comme tant d'autres.

La Bastille, c'était l'oubliette, c'était la tombe, c'était la mort lente au fond de quelque cachot sans air.

Il y avait autour de sa masse énorme une atmosphère de terreur.

Pardaillan comprit qu'il était perdu.

Perdu ! au moment où la fortune semblait lui sourire !

Au moment où celle qu'il aimait l'appelait à son secours et où elle avouait ainsi qu'elle l'aimait !

Lorsque la voiture, ayant franchi des ponts-levis et des portes, s'arrêta enfin, lorsque Pardaillan fut descendu, il regarda autour de lui et se vit dans une cour sombre, entouré de soldats.

Un instant, il eut la pensée de se précipiter sur eux, dans l'espoir de recevoir tout de suite le coup mortel et d'en finir avec la vie…

Mais avant même que cette pensée se fût formulée en lui, il fut saisi par deux ou trois geôliers herculéens qui le portèrent plutôt qu'ils ne le firent marcher. Il franchit une porte de fer, pénétra dans un long couloir humide dont les murs rongés de salpêtre laissaient suinter de mortelles émanations : puis on monta un escalier de pierre en pas de vis, puis on franchit deux grilles de fer, puis on longea un corridor, et enfin, Pardaillan fut poussé dans une pièce assez vaste, située au troisième étage de la tour ouest.

Il entendit la porte se refermer à grand bruit.

Hagard, presque dément, il écouta le bruit des cadenas énormes qui se bouclaient.

Alors, comme on lui avait tranché ses liens, il jeta une longue clameur de désespoir et se rua sur la porte qu'il secoua frénétiquement…

Bientôt, il comprit que ses efforts étaient vains…

Et il tomba sur les dalles, évanoui.

Que se passait-il dans la maison de la rue Saint-Denis ? Pourquoi Loïse, qui n'avait jamais parlé au chevalier de Pardaillan, l'appelait-elle à son secours ? C'est ce que nous allons dire.

Le maréchal de Damville avait, comme on l'a vu, reconnu Jeanne de Piennes.

Une fois sûr qu'il ne s'était pas trompé dans ses pressentiments, il regarda autour de lui et s'aperçut qu'il faisait grand jour et que, des boutiques voisines, on l'examinait curieusement.

Alors il s'éloigna et rentra à l'hôtel de Mesmes[18] qu'il habitait toutes les fois qu'il venait à Paris.

C'était une sombre demeure qui semblait emprunter on ne savait quoi de lugubre, soit au voisinage de la prison du Temple, située dans le même quartier, soit au caractère de celui qui l'habitait. On

n'y voyait que des serviteurs silencieux ou des soldats qui donnaient à cet hôtel une allure de forteresse.

Toute cette journée, Henri la passa dans une pièce retirée, frissonnant au moindre bruit, écoutant lorsqu'une porte s'ouvrait.

En effet, Damville, qui n'avait peur de rien au monde, Damville qui, même dans ces temps de férocité, passait pour féroce, Damville tremblait devant cette idée qui s'inscrivait en lettres de sang et de flammes comme un *Mané Thécel Pharès* au fond de son imagination tourmentée :

– Les mêmes causes, qui m'ont amené à Paris, ne peuvent-elles pas y amener François ? Le même hasard, qui m'a conduit rue Saint-Denis, ne peut-il y conduire mon frère ? Et s'il la voit comme je l'ai vue ! S'il lui parle ! Si elle dit tout ! Si elle évoque cet abominable passé qui est le cauchemar de ma vie !

Alors, une sueur froide inondait son front.

Il se sentit pâlir.

– Oui ! reprenait-il, voilà des années que je cherche à oublier ! Et même dans les batailles, même dans les carnages de huguenots, quand je suis ivre de sang, même dans les festins que je donne à mes officiers, quand je suis ivre de vin, je ne parviens pas à oublier !… Toujours je la revois telle que je la vis… là-bas, dans la chaumière de Margency, si pâle qu'on eût dit une morte… Toujours j'entends sa voix qui murmure à François… « Oh ! achève-moi donc ! Tu ne vois donc pas que je meurs !… » Comme elle me haïssait ! Comme elle me méprisait ! Ah ! ma revanche a été terrible ! J'ai brisé trois existences d'un coup : le père, la mère et la fille !… Malheur à qui me hait ! Car ma haine, à moi, ne pardonne point !

Un moment, il s'exaltait dans ses pensées d'orgueil et de force.

Mais aussitôt, la pensée de cet homme – son frère – dont il avait brisé l'existence, lui revenait, non plus comme un remords, mais comme une épouvante.

Oui, ses souvenirs, l'un après l'autre, sortaient de la tombe du passé, se dressaient devant lui comme des spectres.

Mais il en était un qu'il ne pouvait supporter, qu'il cherchait à écarter en tremblant…

Il se revoyait dans le bois de châtaigniers, tombant sous l'épée de son frère…

Il revoyait François se penchant vers lui…

Et c'était ce regard de son frère qui le poursuivait, qui pesait sur

lui et l’affolait.

Quoi ! Était-il possible que François n’apprît pas la vérité !… Et que ferait-il alors !…

Henri, à cette idée, se laissa tomber dans un fauteuil, et prit sa tête à deux mains.

L’idée de fuir lui vint. Fuir ! Mais où ? Fût-ce au bout de la terre, François le rejoindrait !…

Et ce fut lorsqu’il se trouva acculé aux dernières limites de la terreur, ce fut à ce moment qu’une réaction de violence sauvage se fit en lui.

Il poussa un rauque soupir, sortit tout à coup sa dague et, d’un geste violent, l’enfonça profondément dans le bois d’une table, comme s’il eût poignardé son frère.

L’arme vibra longuement, avec une sorte de gémissement.

– Des crimes ! grinça-t-il, la figure convulsée, des crimes ! des meurtres ! Soit ! Mes terreurs, je les noierai dans le sang !… Mes souvenirs anciens, je les étoufferai sous de nouveaux souvenirs !… Que mon frère paraisse ! Et cette dague, à jamais, m’en débarrassera ! Quant à elle, quant à sa fille… qu’elles meurent donc aussi !

Mais il n’eut pas plutôt crié, ou plutôt pensé ces mots, qu’il tressaillit violemment.

Cette femme qu’il voulait tuer… mais il l’aimait !… il l’avait toujours aimée !… Il l’aimerait toujours !

Longtemps, Henri se débattit entre cet amour et cette terreur qui le dominaient également.

Enfin, un sourire détendit ses lèvres ; sans doute, il avait trouvé le moyen de concilier terreur et amour. Il fit venir un de ses officiers et lui donna ses instructions.

Le résultat de la détermination qu’il venait de prendre fut qu’il put dîner d’assez bon appétit.

Il se jeta tout habillé sur un lit et dormit quelques heures.

Vers le milieu de la nuit, c’est-à-dire à peu près vers le moment où, la veille, il avait rencontré le duc d’Anjou et ses acolytes, il se leva, s’arma soigneusement, et se dirigea vers la rue Saint-Denis.

Il passa le reste de la nuit en faction à l’endroit même qu’il avait choisi la nuit précédente.

Au matin, deux carrosses arrivèrent, suivis de gens d’armes. Les soldats avaient eu soin de déposer les marques distinctives de la maison de Damville. Henri monta dans l’un des deux carrosses, afin

de ne pas être remarqué, et fit signe à l'officier qu'il pouvait opérer.

L'officier, suivi d'une demi-douzaine de soldats, entra dans la maison.

La propriétaire, vieille bigote, les reçut en tremblant et se signa épouvantée, lorsqu'elle entendit l'officier lui dire :

– Madame, vous abritez dans votre logis deux femmes de la religion. Ces deux huguenotes sont accusées d'accointances avec les ennemis du roi…

– Est-ce Jésus possible ! bégaya la vieille. Mais quels ennemis ?

– Des damnés huguenots.

– Sainte Marie ! Mais je serai damnée, alors !

– C'est bien possible. En tout cas, vous risquez fort de passer pour complice.

– Moi !…

– À moins que vous ne m'aidiez à les arrêter sans bruit, sans esclandre.

– Je suis à vos ordres, monsieur l'officier. Qui l'eût cru ! Des huguenotes chez moi ! Je me disais bien aussi ; pourquoi ne vont-elles jamais à l'église ? Quelle aventure, doux Jésus !

Tout en marmottant ces paroles entre les quatre dents qui lui restaient, la bonne dévote montait l'escalier, suivie de l'officier et des soldats.

Elle frappa.

Et dès qu'elle eut compris que de l'intérieur on tirait le verrou, elle s'effaça.

Jeanne de Piennes se trouva en présence de l'officier.

Elle pâlit légèrement.

Mais, habituée qu'elle était au malheur, elle garda tout son sang-froid et, d'une voix qui ne tremblait pas, demanda :

– Que désirez-vous, monsieur ?

L'officier rougit. La commission ne lui allait qu'à demi. Il s'agissait, en somme, d'un bon petit guet-apens. Il n'avait nulle qualité pour procéder à une arrestation. Et maintenant, devant cette femme au maintien si digne et si ferme, devant cette pure beauté que la tristesse idéalisait, il comprenait qu'il était odieux.

Mais, aussitôt, l'image furieuse du maréchal passa devant ses yeux.

Et plus tremblant que Jeanne, il répondit à demi-voix, comme honteux :

– Madame… c'est un ordre rigoureux qu'il faut que j'exécute…

excusez-moi, je ne fais qu'obéir.

Que de crimes dans l'histoire de l'humanité, avec cette effroyable excuse : J'obéis ! ce n'est pas moi le responsable !… Comme s'il y avait des disciplines plus hautes que la discipline de la conscience ! Comme si tout était dit lorsque le meurtrier peut répondre : On m'a commandé de tuer, je n'ai fait qu'obéir !…

– Quel ordre ? dit Jeanne en jetant un regard d'angoisse sur la chambre où se trouvait sa fille.

– Je viens vous arrêter, madame. On vous accuse d'être de la religion et d'avoir désobéi aux derniers édits.

À ce moment, la porte de Loïse s'ouvrit. La jeune fille comprit tout d'un regard.

– Monsieur, dit alors la Dame en noir, vous faites erreur.

– C'est ce qu'il vous sera facile d'établir, madame. En attendant, veuillez me suivre sans bruit, je vous prie.

– Ma fille ! On me sépare de ma fille ! s'écria Jeanne dont toute la résolution tomba.

Loïse avait jeté un cri. Affolée, sans savoir ce qu'elle faisait, elle courut à la fenêtre, l'ouvrit violemment, aperçut le chevalier de Pardaillan. Et son premier mot – cri de sublime confiance et d'amour – fut pour appeler cet homme à qui elle n'avait jamais parlé :

– Venez ! Venez !

L'officier, voyant que les choses allaient se gâter, entra dans le logis, suivi de ses soldats.

– Madame, s'écria-t-il, je vous jure que vous ne serez pas séparée de mademoiselle, puisqu'il faut qu'elle vous suive. Je vous jure que je vous conduis toutes les deux au même endroit… Obéissez donc sans bruit… car vous me forceriez à employer la violence, ce que je regretterais toute la vie.

Jeanne vit cet officier résolu à faire comme il disait. Elle vit le logis envahi par les soldats. Elle comprit le danger et l'inutilité d'une résistance. De plus, on lui affirmait qu'elle ne serait pas séparée de Loïse. Enfin, il lui semblait facile de prouver qu'elle n'avait en rien transgressé les édits de la religion.

– C'est bien, monsieur, dit-elle en reprenant sa fermeté. M'accordez-vous cinq minutes pour me préparer ?

– Volontiers, madame, répondit l'officier, heureux d'être quitte à si bon compte.

Et il sortit avec ses soldats, tandis que Jeanne faisait signe à la

vieille propriétaire d'entrer.

Celle-ci obéit, après avoir consulté l'officier du regard.

Jeanne, alors, courut à sa fille qu'elle arracha de la fenêtre et qu'elle étreignit dans ses bras.

Les deux femmes se trouvaient dans une de ces situations où les pensées comptent double, où les paroles valent des discours.

Jeanne plongea ses yeux dans les yeux de sa fille.

– Qui appelais-tu, mon enfant ? demanda-t-elle très doucement.

– Le seul homme qui puisse nous être de quelque secours, ma mère.

– Ce jeune cavalier qui regarde si souvent et si obstinément les fenêtres de ce logis ?

– Oui, ma mère, répondit Loïse dans l'exaltation de la fièvre, et sans songer que ces paroles étaient un aveu.

Jeanne serra l'enfant avec plus de tendresse sur son cœur et, avec plus de douceur encore, demanda :

– Tu l'aimes donc ?

Loïse pâlit, rougit, baissa la tête, et deux larmes perlèrent à ses cils.

– Et lui ? demanda Jeanne.

– Je crois… oui… j'en suis sûre ! balbutia Loïse.

– S'il en est ainsi, tu penses que nous pouvons compter sur lui ? Songes-y, mon enfant… je te demande si tu crois à la loyauté et à la générosité de ce cavalier…

– Ah ! ma mère, s'écria Loïse dans un élan de tout son cœur, c'est l'homme le plus loyal, j'en répondrais sur ma tête !

– Comment s'appelle-t-il ? demanda Jeanne.

Loïse leva ses jolis yeux effarés comme ceux d'une biche…

– Mais…, fit-elle avec une adorable naïveté… je ne sais pas encore… son nom…

– Oh ! candeur ! murmura Jeanne avec un sourire tout mouillé de pleurs.

Et elle songea qu'elle aussi, jadis, avait aimé longtemps sans même savoir le nom de celui qu'elle aimait. Un flot d'amertume monta à son cœur, ses yeux se voilèrent.

Mais se remettant aussitôt :

– C'est bien, dit-elle. Nous n'avons ni le temps, ni le choix ! Puisses-tu ne pas te tromper !…

Elle courut à un coffret, en tira une lettre toute cachetée qu'elle avait sans doute écrite depuis longtemps, et prenant une feuille de

papier, écrivit en hâte :

« Monsieur,

Deux pauvres femmes éprouvées par le malheur se confient à votre loyauté. Vous êtes jeune, et sans doute accessible à la pitié, à défaut de tout autre sentiment. Si vous êtes tel que nous pensons, ma fille et moi, vous remettrez à son adresse la lettre enveloppée sous ce pli.

Soyez remercié et béni pour l'immense service que vous nous aurez rendu. »

La Dame en noir.

Alors, elle cacheta le tout, et appelant la vieille propriétaire :

– Dame Maguelonne, dit-elle, voulez-vous me rendre un grand service ?

– Je le veux, ma fille. Et pourtant, qui eût cru que vous étiez huguenote, vous si belle et si sage personne.

– Dame Maguelonne, me croyez-vous capable de mentir ?

– À Dieu ne plaise !

– Eh bien ! je vous jure que je suis victime d'une erreur… à moins, ajouta-t-elle avec une poignante tristesse, que tout ceci ne soit qu'une affreuse comédie.

– En ce cas, fit la dévote avec fermeté, dites-moi en quoi je puis vous être utile, et aussi vrai que je ne crains rien au monde que Dieu le père, Dieu le Fils, la Vierge et saint Magloire, je ferai votre commission, dût-il m'en coûter !

– Il ne vous en coûtera rien, ma bonne dame. Il s'agit de remettre ce pli à un jeune cavalier qui demeure là, dans cette hôtellerie, à la dernière fenêtre, en haut.

La vieille femme fit disparaître le papier.

– Dans dix minutes, votre lettre sera arrivée. Chère dame ! Puisse l'erreur être reconnue bien vite. Car qui ne vous aimerait et qui pourrait soutenir que vous êtes vraiment des huguenotes ?

Jeanne, cependant, avait remercié la digne bigote et ouvert la porte.

– Monsieur, nous sommes prêtes, dit-elle.

L'officier salua et commença à descendre. Il eût pu s'inquiéter de ce que sa prisonnière avait bien pu dire à la vieille propriétaire. Mais, on l'a vu, il était passablement honteux du rôle qu'il jouait, et pourvu qu'il réussît à ramener à l'hôtel de Mesmes la Dame en noir et sa fille, il était résolu à n'en pas demander davantage.

Henri de Montmorency, caché dans son carrosse, étouffa un

rugissement de joie furieuse en apercevant Jeanne et sa fille. Il ne s'était même pas aperçu qu'une arrestation venait d'avoir lieu dans l'hôtellerie de la *Devinière*, et que des groupes nombreux commentaient l'événement.

Jeanne et Loïse montèrent dans le carrosse qui stationnait devant la porte.

Dame Maguelonne les avait suivies jusque-là.

Au moment où le carrosse allait s'ébranler, Jeanne lui jeta un regard de suprême recommandation.

La vieille s'approcha vivement, à l'instant où les mantelets allaient se rabattre, et murmura :

– Soyez sans crainte : dans quelques minutes, la lettre sera dans les mains du chevalier de Pardaillan…

Un cri terrible, un cri d'angoisse, d'horreur et d'épouvante retentit, et Jeanne, livide, voulut s'élancer.

Mais à cette seconde, les mantelets furent rabattus.

Le carrosse se mit en mouvement…

Jeanne tomba évanouie en murmurant :

– Le chevalier de Pardaillan !… Oh ! la fatalité !…

Chapitre 20

L'HÔTEL DE MESMES

Selon la promesse qu'elle avait faite, dame Maguelonne, sans même rentrer chez elle, passa tout droit à la *Devinière* dès que les deux carrosses eurent disparu à un tournant de rue.

Dame Maguelonne était comme toutes les vieilles femmes qui n'ont rien à faire : elle passait son temps à espionner. Elle avait donc parfaitement remarqué le jeune cavalier qui faisait de si longues stations à sa fenêtre ; elle avait fini par savoir à quelle adresse allaient les regards du jeune homme, et comme elle était au mieux avec l'une des servantes de l'hôtellerie, elle l'avait adroitement questionnée et elle avait ainsi appris depuis longtemps tout ce qu'on pouvait savoir du chevalier de Pardaillan, alors que Loïse ignorait jusqu'à son nom.

La vieille dévote flaira donc une affaire d'amour dans laquelle elle allait se trouver mêlée.

Et quoi de plus excitant pour la curiosité d'une vieille confite en dévotion !

Ce fut donc les yeux baissés, mais l'esprit en éveil, qu'elle entra à la *Devinière* et dit à sa voisine, dame Huguette Landry Grégoire :

– Je voudrais parler au chevalier de Pardaillan.

– Le chevalier de Pardaillan ! s'écria maître Landry qui avait entendu. Mais vous n'avez donc rien vu.

– Non… je ne sais rien… Que se passe-t-il ?…

– Ah ! ah ! du nouveau ! Toute la rue ne parle que de ça. Il est vrai que de votre côté, vous deviez être fort occupée. En voilà des événements !…

– Mais que se passe-t-il donc, au nom du ciel ?

– Eh bien, le terrible Pardaillan… Pardaillan le pourfendeur, Pardaillan le matamore, eh bien, il est arrêté !

– Arrêté ! fit la vieille en pâlissant – non pas qu'elle s'intéressât au sort du chevalier, mais déjà elle craignait d'être compromise.

Huguette Landry fit tristement signe que son mari disait l'exacte vérité, tandis que l'aubergiste, radieux, tout rouge de joie, ou peut-être simplement du feu de ses fourneaux, reprenait :

– C'est bien son tour ! Ça lui apprendra à saisir les bons bourgeois par le collet et à les tenir suspendus dans le vide ! Ah ! mais… c'est bien fait.

– Et qu'a-t-il fait ?

– Il paraît qu'il conspirait avec les damnés huguenots, fit Landry à voix basse et en regardant autour de lui, comme si le seul fait de savoir un pareil secret pouvait lui attirer d'innombrables calamités.

Pour le coup, dame Maguelonne se mit à trembler.

Elle se retira précipitamment, rentra chez elle et enfouit la lettre qui lui avait été confiée dans une cachette.

« Tout devient clair ! songea-t-elle. C'étaient bien des huguenotes, et elles conspiraient avec le parpaillot d'en face ! Et moi qui allais devenir sans le savoir une ennemie de notre sainte religion ! Une bonne neuvaine à saint Magloire peut seule m'absoudre de ce péché mortel… »

Pendant que ceci se passait rue Saint-Denis, le carrosse qui emportait Jeanne de Piennes et sa fille arrivait sans encombre à l'hôtel de Mesmes, entrait dans la cour sombre et triste où l'herbe poussait entre les pavés, et la porte se refermait.

L'officier fit alors descendre les deux femmes…

Jeanne jeta autour d'elle un rapide regard.

Mais comme sa seule terreur, à ce moment, était d'être séparée de sa fille qu'elle tenait serrée contre elle, elle ne remarqua même pas que la prison où on venait de la conduire ressemblait fort peu à une prison.

L'hôtel était lugubre, il est vrai.

Mais la maison la plus sinistre, si on la compare à la prison la plus gaie, conserve encore une allure de cordialité et d'honnêteté qu'il est impossible à une prison d'afficher malgré tous ses efforts.

Les deux femmes, en se serrant l'une contre l'autre, suivirent l'officier qui les conduisit au premier étage.

Il s'arrêta devant une porte, et dit en s'inclinant :

– Veuillez entrer là : ma mission est terminée, et je souhaite de n'avoir rien dit ni rien fait qui puisse m'attirer votre colère.

Jeanne de Piennes répondit par un signe de tête, et poussa la porte.

Dès qu'elle fut entrée avec sa fille, cette porte se referma.

Elles entendirent le bruit de la clef.

Cette fois, elles étaient bien prisonnières.

Mais cette fois aussi, Jeanne eut cette impression très nette qu'elle n'était pas dans une prison.

La pièce où elles venaient d'être enfermées était de belles dimensions et richement meublée. Les murs étaient couverts de tapisseries ; sur ces tapisseries, Jeanne remarqua l'emplacement de deux cadres qu'on avait enlevés et l'idée lui vint que ces cadres avaient sans doute contenu des portraits.

Au fond de la pièce, il y avait une porte ouverte. Elle donnait sur une chambre à coucher au bout de laquelle se trouvait une deuxième chambre à coucher. Et c'était tout. Cela composait un appartement de trois pièces spacieuses dont toutes les fenêtres donnaient sur la cour de l'hôtel. Ces fenêtres n'étaient pas grillées, mais Loïse s'étant approchée de l'une d'elles constata que la cour, tout à l'heure déserte, était maintenant occupée par deux fonctionnaires qui se promenaient, la hallebarde au poing.

Une terreur croissante envahissait Jeanne de Piennes.

Plus elle observait que cette prison n'était en somme qu'un luxueux logement, et plus elle s'épouvantait du mystère de cette arrestation.

Elle revint dans la première pièce, et se laissa tomber dans un fauteuil.

– Une lettre ! s'écria Loïse en désignant du doigt un papier qui se trouvait sur la table.

Elle s'en saisit et lut :

« Les prisonnières n'ont aucun mal à redouter. Si elles désirent quoi que ce soit, elles n'ont qu'à agiter la cloche qui se trouve près de cette lettre. Une femme de chambre est à leur service et accourra au premier signal. C'est cette femme qui servira aux prisonnières leurs repas. Il y a toutes chances pour que cet emprisonnement ne dure que quelques jours. »

– Qu'est-ce que tout cela signifie ? murmura Loïse. Heureusement, mère, il ne semble pas que nous soyons dans une prison !

– Mieux vaudrait peut-être cent fois que nous fussions en réalité dans une maison du roi.

– Que voulez-vous dire, ma mère ! On ne semble pas mal disposé à notre égard.

Jeanne secoua la tête, comme pour chasser de terribles soupçons qui lui venaient.

– Attendons, mon enfant, attendons. Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir. Mais en attendant, j'ai une grave confidence à te faire.

– Dites, ma mère, fit Loïse en s'asseyant près de Jeanne.

– Mon enfant, il s'agit de ce jeune cavalier.

Loïse rougit.

– Il est donc bien vrai que tu l'aimes ! s'écria douloureusement Jeanne.

Loïse baissa la tête.

La mère garda quelques minutes le silence, comme si maintenant elle eût hésité à parler.

– Nous savons son nom, à présent, reprit-elle lentement.

– Oui. Dame Maguelonne nous l'a appris. Il s'appelle le chevalier de Pardaillan.

Et Loïse prononça ces mots avec une telle tendresse que Jeanne tressaillit.

– Le chevalier de Pardaillan ! murmura-t-elle avec accablement.

– Mère ! mère ! s'écria Loïse, on dirait en vérité que ce nom ne vous est pas inconnu et qu'il vous cause quelque secret chagrin dont je ne me rends pas compte… Et j'y songe ! Déjà, tout à l'heure, lorsque dame Maguelonne a prononcé ce nom, vous avez jeté un cri où il y avait de l'angoisse, et, eût-on dit, presque de la terreur… Vous vous êtes évanouie, mère ! Et lorsque vous êtes revenue à vous, je vous ai interrogée en vain… Oh ! je tremble… il me semble que je vais apprendre quelque chose d'affreux !…

– Oui… affreux ! dit machinalement Jeanne comme si elle se fût répondu à elle-même.

– Oh ! parlez, ma mère !

– Il le faut, mon enfant, ma fille adorée… il le faut pour que tu sois sauvée…

– Vous m'épouvantez, ma mère !

– Écoute, ma Loïse. Lorsque tu naquis, ta pauvre mère avait déjà éprouvé bien des malheurs. De terribles catastrophes s'étaient abattues sur elle. En sorte, Loïse, que si tu n'avais pas été là, je

serais morte alors de douleur et de désespoir. Tu ne pourras jamais comprendre à quel point je t'adorais…

– Mère, je n'ai qu'à vous regarder pour m'en rendre compte ! fit Loïse tremblante.

– Chère enfant !… Oui, je t'aimais comme je t'aime maintenant. Je t'aimais plus que moi-même, plus que tout au monde, puisque je t'aimais plus que lui !…

– Lui !…

– Mon époux… ton père !…

– Ah ! mère ! Vous n'avez jamais voulu me dire son nom !

– Eh bien, tu vas le savoir ! L'heure est venue. Ton père, Loïse, s'appelait…

Elle s'arrêta palpitante, comme si tout son passé d'amour se fût brusquement dressé devant elle.

– Achevez, ma mère ! s'écria Loïse.

– François de Montmorency ! fit Jeanne dans un souffle.

Loïse jeta un faible cri.

Non pas qu'elle fût éblouie de ce grand nom, elle qui s'était toujours crue de pauvre naissance ; mais elle se souvenait alors que sa mère lui avait toujours appris que l'un des deux hommes qu'elle devait le plus redouter au monde s'appelait Henri de Montmorency.

Palpitante, elle se suspendit, pour ainsi dire aux lèvres de sa mère, qui continua :

– Ton père, Loïse, était parti pour une rude campagne. Je le croyais mort. Un jour – jour de joie infinie et de malheur implacable –, j'appris qu'il vivait, j'appris qu'il était de retour et qu'il accourait vers moi… Or, sache que l'homme qui me donnait ces nouvelles, c'était le frère de ton père, et c'était Henri de Montmorency !

– Que vais-je apprendre ! balbutia Loïse.

– Apprends aussi une chose, mon enfant ! C'est que cet homme, avant de me donner ces nouvelles, t'avait fait enlever par un misérable… un tigre, comme il l'appela lui-même. Et après m'avoir appris le retour de ton père, après m'avoir appris qu'il t'avait fait enlever, il ajouta que si je démentais les paroles qu'il allait prononcer en présence de mon époux, sur un signe de lui, tu serais égorgée !

– Horreur !…

– Oui, horreur ! Car jamais nul ne saura ce que je souffris lorsque, devant mon époux, Henri de Montmorency m'accusa de félonie ! Je

voulus protester ! mais, à chacun de mes gestes, je voyais son bras prêt à donner le signal de ta mort au tigre qui t'avait emportée… Je me tus !…

– Oh ! mère ! mère ! s'écria Loïse en se jetant dans les bras de Jeanne, comme vous avez dû souffrir ! Pour moi ! Pour me sauver !

Un héroïque et douloureux sourire de Jeanne fut sa seule réponse.

Peu à peu, sous les caresses passionnées de sa fille, elle parvint à calmer les palpitations de son cœur.

Elle reprit alors :

– Tu comprends maintenant pourquoi je t'ai toujours dit qu'il y avait un homme au monde que tu devais haïr, que tu devais fuir comme on fuit le malheur et la mort… c'était Henri de Montmorency…

– Et l'autre mère, l'autre !… fit Loïse d'une voix mourante.

– L'autre, mon enfant, celui qui t'avait enlevée !…

– Oui, mère !…

– Celui qui avait accepté l'horrible commission de t'égorger… le tigre, enfin !

– Oui, mère !…

– Loïse, apprête ton courage… ce monstre s'appelait le chevalier de Pardaillan !

Loïse ne poussa pas un cri, ne fit pas un geste.

Elle demeura comme foudroyée, très pâle, et deux grosses larmes roulèrent de ses yeux.

Puis, elle croisa ses mains sur son sein, baissa la tête, et murmura :

– Le père de celui que j'aime !

Jeanne la saisit dans ses bras, l'étreignit convulsivement.

– Oui, dit-elle, enfiévrée, la tête perdue. Oui, ma Loïse bien-aimée… nous sommes toutes deux marquées pour le malheur… Un homme généreux te sauva, te rapporta à moi… et ce fut lui qui m'apprit le nom du monstre… Oui, c'était le père de celui que tu aimes… car je sus que le monstre avait un enfant… de quatre ou cinq ans… Le tigre est mort sans doute… mais l'enfant a grandi… et le même malheur qui a mis le père sur mon chemin met le fils sur ta route !…

Loïse ne disait rien.

Une affreuse douleur lui étreignit le cœur.

Elle aimait le fils de l'homme exécrable par qui sa mère avait été condamnée à une vie de malheur !

Et qui savait si ce fils n'accomplissait pas les mêmes besognes que le père ?

Pourquoi le jeune chevalier n'était-il pas accouru à son secours ?

Pourquoi se trouvait-il en observation, à l'heure même où on les arrêtait toutes les deux ?

Pourquoi, depuis si longtemps, les guettait-il ?…

Ah ! il n'y avait plus à en douter ! Ce chevalier de Pardaillan était l'émissaire de l'homme qui l'emprisonnait et qui emprisonnait sa mère !…

Et qui pouvait être cet inconnu !…

À la pensée qui lui vint alors, elle tressaillit d'horreur. Et comme elle jetait sur sa mère un regard d'infinie désolation, elle la vit si pâle, avec une telle épouvante dans les yeux, qu'elle comprit qu'elle aussi avait sans doute la même pensée.

– Oh ! mère ! fit-elle dans un murmure d'angoisse, mon cœur est brisé…

– Pauvre chérie adorée… il le fallait, vois-tu, pour éviter de plus grands malheurs…

– Mon cœur est comme mort, reprit Loïse ; mais ce n'est pas à moi que je songe…

– À quoi songes-tu donc, mon enfant ? fit Jeanne en jetant un profond regard sur sa fille. À lui, sans doute ! Ah ! mon enfant, détourne ta pensée…

Loïse secoua la tête.

– Je songe, dit-elle avec un frémissement, à l'homme qui vient de nous enlever.

Jeanne tressaillit d'épouvante. Car sa pensée était bien celle de son enfant.

– Et, acheva Loïse, en rassemblant tout ce qui nous est arrivé, tout ce qui nous arrive, je crois deviner quel est cet homme… C'est…

– Oh ! tais-toi ! tais-toi ! bégaya Jeanne comme si le nom qui était sur les lèvres de sa fille et sur ses propres lèvres à elle eût été une malédiction…

Les deux femmes, dans une épouvante grandissante, se serrèrent l'une contre l'autre.

À ce moment, Jeanne étreignit sa fille plus violemment de son bras droit, tandis que son bras gauche se tendait vers la porte qui venait de s'ouvrir sans bruit…

– Lui ! murmura-t-elle en devenant livide…

Sur le pas de la porte, livide lui-même, pareil à un spectre

immobile, se tenait Henri de Montmorency !…

Chapitre 21

L’ESPIONNE

Il est un personnage de ce récit que nous avons à peine entrevu et qu’il est temps de mettre en lumière. Nous voulons parler de cette Alice de Lux qui suivait la reine de Navarre. On a vu comment Jeanne d’Albret et Alice de Lux, sauvées par le chevalier de Pardaillan, s’étaient rendues toutes les deux chez le juif Isaac Ruben, et comment elles étaient montées dans la voiture qui stationnait en dehors des murs, non loin de la porte Saint-Martin.

Le carrosse, enlevé par ses quatre bidets tarbes, avait contourné Paris, passant au pied de la colline de Montmartre, franchissant la petite rivière qui, aux environs de Grange-Batelière, se transformait en marécages, puis piquant droit sur Saint-Germain où avait été signée la paix entre catholiques et réformés, paix qui n’était guère qu’un menaçant armistice, chacun des deux partis s’employant avec ardeur à concentrer de nouvelles forces pour une lutte décisive.

Les prêtres, dans les églises, prêchaient ouvertement le massacre.

Le roi Charles IX dut édicter que seuls les nobles et hommes d’armes porteraient l’épée.

Une maison fut brûlée parce qu’on supposait que des réformés s’y réunissaient en secret. Il faut se rappeler que le crime des réformés était de prier en français le même Dieu que les catholiques priaient en latin.

Le jour de la bataille de Moncontour, on vint d’abord apprendre à Catherine de Médicis que les huguenots l’emportaient.

– Nous dirons donc la messe en français ! répondit-elle simplement.

Et lorsqu'elle sut que les huguenots avaient été taillés en pièces :

– Dieu soit loué ! C'est encore en latin que nous dirons la messe !

Huit jours après la signature de la paix, dans une église, un homme bouscula par mégarde une vieille femme. Cette femme chercha une injure et ne trouva que celle-ci :

– Luthérien !

À ce cri, la foule tomba sur le malheureux qui en quelques instants fut tué, lacéré, mis en morceaux. Deux bons bourgeois qui, indignés, s'avisèrent de vouloir le secourir, subirent le même sort.

À tous les coins de rue, il y avait des statues de la Vierge. Au pied de ces statues stationnaient sans cesse une vingtaine de brigands armés jusqu'aux dents. Dans l'espace de deux mois, une cinquantaine d'infortunés passants furent égorgés pour avoir omis de saluer et de s'agenouiller.

Bientôt même, on exigea que chaque passant déposât une offrande dans une corbeille que tenait l'un des brigands : malheur au misérable qui se refusait à payer cette contribution forcée.

Donc, pour en revenir à notre récit, la reine de Navarre et Alice de Lux avaient atteint Saint-Germain. Jeanne d'Albret descendit dans une maison d'une ruelle qui débouchait sur le côté droit du château.

Là, elle trouva trois gentilshommes qui l'attendaient dans une salle basse.

– Venez, comte de Marillac, dit-elle à l'un d'eux.

Celui qu'elle venait d'appeler ainsi était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, vigoureusement découplé, la physionomie empreinte de tristesse.

À l'entrée de la reine et de sa suivante, cette physionomie s'était soudain éclairée ; on eût dit qu'un de ces pâles rayons d'hiver qui parfois traversent les nuées glaciales venait se jouer un instant sur son front.

Alice de Lux, de son côté, l'avait regardé.

Un trouble inexprimable avait fait palpiter son sein.

Mais toute cette émotion que nul n'avait remarquée avait duré une seconde à peine. Déjà le comte de Marillac s'était incliné devant la reine, la suivait dans le cabinet retiré où celle-ci venait de pénétrer.

– Pourquoi Votre Majesté m'appelle-t-elle ainsi ? demanda alors le jeune homme qui, sans doute, était des familiers de la reine puisqu'il interrogeait le premier.

Jeanne d'Albret jeta un mélancolique regard sur le comte.

– N'est-ce donc pas votre nom ? dit-elle. Ne vous ai-je pas créé comte de Marillac ?

Le jeune homme secoua la tête.

– Je dois tout à Votre Majesté, dit-il, vie, fortune, titre… Ma reconnaissance ne finira qu'avec mon dernier battement de cœur… mais je m'appelle simplement Déodat… Tous les titres que ma reine pourrait me conférer ne me donneront pas un nom ! Tous les voiles que vous pourrez jeter sur moi n'arriveront pas à couvrir la tristesse et peut-être l'infamie de ma naissance… Ô ma reine ! Vous ne voyez donc pas que vous êtes la seule à me donner ce titre de comte de Marillac, et que tout le monde m'appelle Déodat, l'enfant trouvé !…

– Mon enfant, dit la reine avec une tendre sévérité, vous devez chasser ces idées. Elles vous tueront. Brave, loyal, intrépide, vous êtes marqué pour une belle destinée si vous ne vous obstinez pas dans cette recherche mortelle qui peut paralyser tout ce qu'il y a en vous de bon et de généreux…

– Ah ! fit le comte de Marillac d'une voix sourde, pourquoi ai-je surpris cette conversation ! Pourquoi la fatalité a-t-elle voulu que j'apprisse le nom de ma mère ! Et pourquoi ne suis-je pas mort le jour où apprenant ce nom, j'ai appris aussi que ma mère était la reine funeste, la tigresse altérée de sang, l'implacable Médicis…

À ce moment, un cri étouffé retentit dans la pièce voisine.

Cri d'étonnement infini, peut-être, ou cri de terreur…

Mais ni la reine de Navarre ni le comte de Marillac, tout entiers à leurs pensées, n'entendirent ce cri.

– Enfant ! Enfant ! dit Jeanne d'Albret, prenez garde de vous égarer ! Prenez garde de courir vers des mirages chimériques… prenez garde aux désillusions…

– La désillusion est dans mon cœur, Majesté.

– Quoi qu'il en soit, reprit la reine avec fermeté, enfermez en vous-même ce fatal secret. Vous savez combien je vous aime : je vous ai élevé comme mon propre fils ; vous avez couru la montagne avec mon Henri ; vous avez eu les mêmes maîtres… continuez donc à être simplement mon fils d'adoption… Il y a place pour deux dans mon cœur de mère…

Le comte de Marillac s'inclina avec un respect plein d'émotion, saisit la main de la reine et la porta à ses lèvres.

– Maintenant, reprit la reine de Navarre, écoutez-moi, comte. J'ai besoin dans Paris d'un homme dont je sois sûre comme si vraiment

c'était mon fils.

– Je serai cet homme-là ! fit vivement Déodat.

– J'attendais votre proposition, mon enfant, dit la reine en contenant mal son émotion. Mais faites-y bien attention, c'est peut-être votre vie que vous allez exposer.

– Ma vie vous appartient. Je l'ai risquée cent fois pour celui qui veut bien m'appeler son grand frère… pour votre fils, madame. À plus forte raison la risquerais-je pour vous-même…

– Peut-être aussi, reprit lentement la reine de Navarre, aurez-vous à risquer plus que la vie… peut-être vous trouverez-vous placé en présence de circonstances où vous aurez à lutter contre votre propre cœur… alors, mon enfant, c'est plus que du courage que j'attendrai de vous, c'est une magnanimité d'âme que je ne puis espérer qu'en vous…

– Quelles que soient les circonstances. Majesté, il me sera impossible d'oublier que si je vis c'est à vous que je le dois ! Si je ne suis pas un pauvre être voué au malheur et à la misère c'est que votre main secourable s'est étendue sur moi. Ainsi donc, j'attends votre bon plaisir et vos ordres.

– Oui ! murmura la reine pensive, il le faut ! Écoute-moi, mon enfant, mon cher fils…

Alors Jeanne d'Albret, bien qu'elle fût certaine que nul ne guettait ses paroles, se mit à parler si bas que le comte de Marillac, pour l'entendre, concentrait toute son activité dans l'ouïe, fermait les yeux, et que sa tête touchait presque la tête de la reine.

L'entretien, ou plutôt le monologue, dura une heure.

Au bout de cette heure, le comte répéta en les résumant les instructions qui venaient de lui être données.

Alors, il voulut s'incliner pour saluer la reine.

Mais Jeanne d'Albret le saisit, l'attira à elle et, l'embrassant au front, lui dit :

– Va, mon fils, pars avec ma bénédiction…

Déodat s'éloigna et traversa la pièce où attendaient les deux autres gentilshommes. Il jeta un rapide regard autour de lui ; mais sans doute il ne trouva pas ce qu'il comptait voir ou revoir dans cette salle basse, car il sortit dans la ruelle, détacha un cheval dont le bridon était fixé au tourniquet d'un contrevent, se mit en selle, et commença à descendre la grande côte boisée, dans la direction de Paris.

Peut-être éprouvait-il comme un regret à s'éloigner ainsi, car il

laissait son cheval cheminer au pas et, après l'avoir mis dans le chemin, il ne s'inquiétait plus de lui pour le relever d'un coup de bride lorsque la bête buttait contre quelque pierre.

En effet, la route qu'il suivait n'était guère qu'un sentier mal entretenu, et la pente était roide.

Au bout de vingt minutes, le comte de Marillac – ou Déodat, comme on voudra l'appeler – atteignit un groupe de chaumières ramassées autour d'un pauvre clocher. Ce hameau s'appelait Mareil. Dans l'obscurité, le comte distingua un bouquet de chêne et de buis au-dessus d'une porte. C'était une auberge.

Il s'arrêta, regardant derrière lui comme pour examiner les hauteurs qu'il venait de descendre ; mais l'obscurité était profonde. Saint-Germain ne lui apparaissait que comme une ligne plus noire sur la crête du coteau.

Il soupira et mit pied à terre en se donnant comme excuse que les portes de Paris étaient fermées à cette heure et qu'il valait mieux attendre là le matin, plutôt que d'aller chercher un gîte du côté de Rueil ou de Saint-Cloud.

Il frappa à la porte du bouchon avec le pommeau de son épée. Au bout de dix minutes, un paysan à demi aubergiste vint lui ouvrir ; et sur le vu de l'épée plus encore que sur le vu d'un écu tout brillant, consentit à servir au comte un repas sur le coin d'une table, près de l'âtre.

Déodat s'accouda, les bottes tendues vers le feu, tandis qu'on conduisait son cheval à l'écurie.

Depuis longtemps, l'omelette qu'on venait de lui fricasser en hâte sur la flamme claire était devant lui.

Il n'y touchait pas…

Il songeait.

Après le départ du comte de Marillac, la reine de Navarre était demeurée quelques minutes seule et pensive.

Puis elle avait fait un effort pour revenir à la situation présente.

Elle frappa deux coups sur un timbre avec un petit marteau.

Elle attendit une minute, puis, voyant que personne ne venait, elle frappa à nouveau deux coups.

Cette fois, une porte s'ouvrit et Alice de Lux parut.

– Je demande pardon à Votre Majesté, dit-elle avec volubilité ; je crois qu'elle m'a appelée deux fois ; mais j'étais si loin de cette pièce… que je n'étais pas sûre…

La reine de Navarre s'était assise dans un fauteuil.

Elle fixait son clair regard sur la jeune fille, et sous ce regard, Alice de Lux demeurait troublée, palpitante.

– Alice, dit enfin Jeanne d'Albret, je vous ai dit tout à l'heure, au moment où nous avons été sauvées, que vous aviez été bien imprudente de nous faire passer par le pont, plus imprudente encore d'ouvrir les rideaux de la litière, et enfin, plus imprudente encore de prononcer mon nom devant une foule qui, sûrement, m'était hostile…

– C'est vrai… mais je croyais avoir expliqué à Votre Majesté…

– Alice, interrompit la reine, en disant que vous aviez été imprudente, je me suis trompée… ou j'ai feint de me tromper ; car si je vous avais dit à ce moment ma véritable pensée, peut-être eussiez-vous commis quelque nouvelle imprudence qui, cette fois, m'eût été fatale.

– Je ne comprends pas, madame, balbutia Alice de Lux en devenant très pâle.

– Vous allez me comprendre tout à l'heure. Lorsque vous êtes venue à la cour de Navarre, Alice, vous m'avez dit que vous étiez obligée de fuir la colère de la reine Catherine parce que vous vouliez embrasser la religion réformée… C'était il y a huit mois… je vous accueillis comme j'ai toujours accueilli les persécutés ; et comme vous étiez de bonne naissance, je vous plaçai parmi mes filles d'honneur… Depuis huit mois, avez-vous un reproche à m'adresser ? Parlez franchement, je vous l'ordonne.

– Votre Majesté m'a comblée, dit Alice en reprenant un peu de fermeté, mais puisque ma reine daigne m'interroger, qu'elle me permette à mon tour de poser une question. Ai-je donc démérité ? N'ai-je pas, depuis huit mois, accompli avec zèle tous les devoirs de ma charge ? Ai-je donné sujet à quelque médisance ? On m'appelait la Belle Béarnaise, madame ; et pourtant, malgré cette beauté qu'on voulait me reconnaître, ai-je jamais cherché à détourner quelque gentilhomme des soucis de la guerre ? Enfin, depuis ma conversion, n'ai-je pas donné à ma religion nouvelle toutes les marques d'attachement qu'on pouvait attendre d'une néophyte ?

– Je reconnais, fit la reine avec une gravité qui amena un nuage sur le front de la jeune fille, je reconnais que vous avez montré un zèle dont quelques-uns ont pu être surpris. Que vous dirai-je ? Je vous eusse préférée catholique plutôt que protestante à ce point. Quant à votre conduite vis-à-vis de mes gentilshommes, elle est irréprochable ; et là encore, j'avoue que j'eusse été moins étonnée à

vous voir un peu moins… sévère ; enfin, votre service a toujours été admirable, au point que même lorsque vous n'étiez pas de service, même quand je n'avais pas besoin de vous, vous étiez toujours assez près de moi pour tout voir, sinon pour tout entendre.

Cette fois, l'accusation était si claire qu'Alice de Lux chancela.

– Oh ! Majesté, murmura-t-elle, j'ai horreur de comprendre !

Jeanne d'Albret la regarda avec une sorte de pitié.

– Il faut pourtant que vous compreniez, dit-elle enfin. Mes soupçons ne sont guère éveillés que depuis une quinzaine de jours. Je voudrais vous épargner la douleur d'avoir honte, Alice, car je vous aimais. Pourtant, il faut bien que je me sépare de vous, puisque j'ai acquis la conviction que vous me trahissez…

– Votre Majesté me chasse ! bégaya la jeune fille.

– Oui, dit simplement la reine de Navarre.

Il y eut une minute d'écrasant silence.

Alice de Lux, appuyée au dossier d'un fauteuil, jetait autour d'elle ces yeux hagards qu'ont les condamnés ; elle avait joint les mains dans un geste de supplication machinale.

Enfin un long soupir gonfla son sein sculptural, et elle parvint à prononcer quelques mots :

– Votre Majesté se trompe… je suis victime d'infâmes calomnies…

La reine de Navarre souffrait peut-être plus que la jeune fille.

Pour une âme généreuse, en effet, il n'y a pas de spectacle plus douloureux que celui de la trahison d'un être en qui on avait mis toute sa confiance. Et lorsque cet être, placé en face d'une irrémédiable honte, se débat sous le poids de l'accusation, qu'on le voit panteler et faire d'inutiles efforts pour rassembler les preuves de sa loyauté, le spectacle est certes plus affreux que celui d'un ennemi vaincu.

– Écoutez, Alice, dit Jeanne d'Albret d'une voix si triste que la jeune fille en frissonna, j'eusse pu, et peut-être j'eusse dû vous livrer à nos juges en leur apportant la preuve de votre trahison ; je n'en ai pas le courage. Je me contente de vous renvoyer à votre maîtresse, la reine Catherine…

– Votre Majesté se trompe !… murmura encore Alice avec une sorte de gémissement.

La reine de Navarre secoua la tête.

– Ce jour où j'entrai chez vous et où je vous surpris écrivant, pourquoi, Alice, avez-vous jeté votre lettre au feu, risquant ainsi de

provoquer des questions que d'ailleurs je ne vous posais pas ?…

– Madame ! s'écria Alice avec l'ardeur du noyé qui sent sous ses doigts raidis un fétu de paille, madame, il faut donc que je vous avoue la vérité !… J'aime… J'écrivais à celui que j'aime !…

– C'est en effet ce que je supposai, et voilà pourquoi je me tus. Ce jour où un de mes officiers vous vit causant avec un courrier qui partait pour Paris, Alice… Le courrier s'éloigna précipitamment : il n'est plus jamais revenu. Pourquoi ?

– Je lui donnais des commissions pour des amis que j'ai à Paris, madame ! Est-ce ma faute si cet homme n'est plus revenu ? Qui sait, au surplus, s'il n'a pas été tué ?

– Lorsque les chefs de l'armée se sont réunis pour délibérer, pourquoi, Alice, vous a-t-on trouvé dans ce cabinet qui donnait sur la salle des délibérations ?

– J'avais été surprise par l'arrivée de ces soldats, madame ; je n'osais plus sortir.

– Oui, c'est bien là les différentes explications que vous avez données, et je vous crus. Cependant, il y a quinze jours, comme je vous le disais, je commençai à vous soupçonner sérieusement.

– Pourquoi, madame ? pourquoi ?…

– Votre insistance pour m'accompagner à Paris me remit en mémoire les faits que je viens de vous exposer, et beaucoup d'autres. Je me décidai, Alice, parce que je voulais vous mettre à l'épreuve. Vous voyez à quel point je répugnais à vous croire… ce que plusieurs de mes conseilleurs vous accusaient d'être, puisque j'ai risqué ma vie dans l'espoir de démontrer votre innocence.

Tremblante, hagarde, la sueur au front, Alice de Lux tenta un dernier effort :

– Eh bien, Majesté, vous voyez bien que je suis innocente, puisque vous vivez…

– Ce n'est pas votre faute ! fit sourdement la reine. Alice de Lux, vous étiez de connivence avec ceux qui ont voulu me tuer.

– Jamais…

– Alice de Lux ! C'est vous qui avez voulu que la litière passât sur le pont ! C'est vous qui avez ouvert les rideaux ! C'est votre cri qui m'a désignée aux assassins. C'est à vous que l'un d'eux a voulu remettre ce billet au moment où la litière se renversait. Il paraît que j'étais encore moins troublée que vous, puisque j'ai vu ce billet lorsqu'il tombait sur vos genoux, puisque je l'ai ramassé sur le sol, puisque je l'ai gardé, puisque le voilà !…

En disant ces mots, la reine de Navarre tendait à Alice un papier plié en triangle et d'un format minuscule.

La jeune fille tomba à genoux, ou plutôt s'écroula, écrasée par une telle honte qu'il lui semblait que jamais plus elle n'oserait se relever.

– Prenez ! dit Jeanne d'Albret. Ce billet vous était destiné. Il vous appartient.

L'espionne demeura immobile, pétrifiée, inconsciente.

– Prenez ! répéta rudement la reine de Navarre.

Cette fois, l'espionne obéit. Sans lever la tête, elle tendit la main.

– Lisez ! ordonna Jeanne d'Albret. Lisez, car ce billet contient un ordre de vos maîtres.

L'espionne, subjuguée, pantelante, déplia le billet, et elle lut…

« Si l'affaire réussit, soyez au Louvre demain matin. Si l'affaire ne réussit pas, quittez votre poste au plus tôt en demandant un congé en règle et venez dans la huitaine. La reine veut vous parler. »

Il n'y avait pas de signature.

Un faible cri qui ressemblait à l'atroce gémissement de la honte se fit jour à travers les lèvres tuméfiées de l'espionne.

Puis, de nouveau, elle s'écroula sur elle-même, la tête perdue, effroyablement malheureuse.

La reine de Navarre laissa tomber sur Alice de Lux un regard de souveraine miséricorde.

Puis elle prononça :

– Allez…

L'espionne se releva lentement ; elle vit la reine qui, le bras tendu, lui montrait la porte, et elle recula à petits pas jusqu'à ce qu'elle se trouvât contre cette porte. De ses mains hésitantes, tremblantes, elle ouvrit, sortit, et ce fut seulement alors qu'elle se mit à courir comme une insensée.

Jeanne d'Albret sortit à son tour et entra dans la salle basse où l'attendaient les deux gentilshommes.

– Nous partons, messieurs, dit-elle.

Elle se dirigea vers sa voiture, et, au moment de monter, regarda à droite et à gauche comme pour chercher à savoir ce qu'était devenue Alice de Lux.

– Malheureuse enfant ! murmura-t-elle avec un soupir. Voilà pourtant de tes œuvres, ô Médicis !…

Quelques instants plus tard, le carrosse, escorté par les deux gentilshommes à cheval, s'éloignait rapidement.

Alice de Lux, en quittant la maison, s'était mise à courir, comme nous venons de le dire, pareille à une insensée. Sa première idée fut de s'éloigner le plus vite possible de l'endroit où elle venait de subir le supplice de la honte.

Elle traversa l'esplanade qui se trouvait devant le château, sans savoir où elle allait.

Tout à coup, elle s'arrêta, frissonnante, regarda autour d'elle.

– Où aller ! murmura-t-elle. Où me cacher ! Que vais-je devenir quand il va savoir ! Je suis perdue ! Que faire ? Aller à Paris ? Me rendre aux ordres de l'implacable Catherine ? Oh ! non, non !... Qu'ai-je fait !... J'ai voulu assassiner la reine de Navarre !... Qui suis-je ?... Que suis-je ?... Quelle abjection dans mon âme ! Oh ! j'ai honte !... Heureusement, il fait nuit... on ne me voit pas... mais il fera jour dans quelques heures ! On me verra... Et qui ne devinera, rien qu'à ma honte, quel être d'horreur je suis devenue !...

Elle s'assit sur une pierre, le menton dans les deux mains.

Cette femme était jeune.

Elle était belle, de cette beauté brune et provocante des Béarnaises, à demi andalouses par la pâleur mate du front, par les lèvres merveilleuses comme des grenades ouvertes, par le feu du regard voilé de lourdes paupières voluptueuses.

Là-bas, dans les montagnes où le fils de Jeanne d'Albret courait le loup quand il ne courait pas la jouvencelle, on l'appelait la Belle Béarnaise.

Et ce surnom lui seyait à merveille.

Mais, dans cette minute, nul n'eût reconnu la beauté que nous signalons, dans ces traits convulsés, dans ces yeux hagards, dans ce front taché de plaques livides...

– Que faire ! reprenait-elle. Fuir la reine Catherine ?... Insensée ! Pour la fuir, il n'est qu'un refuge : la tombe... et je ne veux pas mourir... Non ! oh non ! je suis trop jeune pour mourir... Marche, misérable ! Il faut que tu ailles jusqu'au bout de ton infamie... Allons, debout, espionne ! La reine t'attend...

C'est ainsi que cette malheureuse créature se torturait elle-même.

Pour la plaindre ou l'accabler, l'heure n'est pas venue encore... Les événements qui vont se dérouler dans ce récit nous montreront quelle femme, quel monstre ou quelle infortunée il y avait dans Alice de Lux.

Machinalement, elle s'était relevée et avait repris le chemin qu'elle venait de parcourir, s'orientant vers Paris au jugé, car elle

connaissait à peine le pays.

Une accablante tristesse pesait sur elle.

Ses pieds s'écorchaient aux cailloux de la rude descente.

Mais elle ne sentait ni fatigue ni souffrance. Elle allait vers Paris comme si une force magnétique l'y eût attirée malgré elle.

Au bout d'une heure de marche, elle entrevit quelques maisons basses, et regarda avidement.

Elle jugea qu'elle devait se trouver assez loin de Saint-Germain, et que, d'ailleurs, la reine de Navarre avait dû en partir déjà.

Et son unique pensée, en ce moment, était de mettre le plus d'espace possible entre elle et Jeanne d'Albret comme si, de cette façon, elle se fût éloignée de la honte. La honte l'écrasait, l'opprimait, lui semblait une intolérable souffrance. En même temps, elle se sentit tout à coup brisée de fatigue, non de la route assez courte qu'elle venait de parcourir, mais le besoin d'être seule dans une chambre, de cacher sa tête sous un oreiller, de ne plus rien voir, plus rien entendre lui donnait l'immense lassitude du plein air. Elle redoutait les arbres, fantômes qui se balancent, les étoiles qui regardent, le ciel qui méprise, et elle se figurait que d'être à couvert, cela la soulagerait aussitôt, puisqu'elle pourrait fuir les invisibles témoins de sa honte que son imagination suscitait à chacun de ses pas.

À dix pas d'elle, il lui parut qu'une de ces maisons basses devant lesquelles elle s'était arrêtée laissait filtrer un peu de lumière. Avec l'inconsciente résolution qui présidait à tous ses mouvements, elle se dirigea vers cette lumière et frappa à une porte.

On ouvrit presque aussitôt.

– Une chambre pour cette nuit, dit-elle en claquant des dents.

– Oui, fit l'homme. Mais entrez vous chauffer. Vous grelottez, madame.

Elle fit signe qu'elle acceptait.

L'homme ouvrit une autre porte, elle donnait sur une sorte de salle d'auberge qu'éclairait la flambée de l'âtre placé à gauche en recul de la porte.

Elle entra, et instinctivement, se tourna vers cette lumière, vers cette chaleur.

Et elle vit un cavalier qui lui tournait le dos, accoudé au coin d'une table.

Et du premier coup, elle le reconnut. Car une flamme monta à ses joues pâles, et un cri lui échappa.

Chapitre 22

L'AUBERGE DE MAREIL

Au cri qu'elle poussa, le cavalier se retourna vivement : c'était Déodat. En apercevant Alice immobile et comme pétrifiée, il pâlit, se leva précipitamment, courut à elle et lui saisit la main.

– Quoi ! Alice ! fit-il d'une voix ardente. Je ne rêve pas. C'est bien vous ! Vous au moment où mon âme était noyée de tristesse à la pensée d'une longue séparation ! Oh ! je ne suis donc pas tout à fait maudit, puisque je vous revois !

Il parlait avec une sorte de fièvre, dans la stupeur d'une joie telle qu'il ne songeait même pas à se demander pourquoi et comment elle était là.

Il l'avait entraînée vers la grande flamme claire du foyer, l'avait fait asseoir, et il tenait ses mains dans les siennes.

– Oh ! mais vous êtes glacée… Vous tremblez, Alice… Vos mains sont froides… Rapprochez-vous… là… plus près du feu… Quoi ! C'est vous ! C'est vous ! Oh ! dites-le moi… Pourquoi tremblez-vous ainsi ? Comme vous êtes pâle ! Comme vous paraissez fatiguée…

« Que vais-je lui dire ! songeait-elle. »

– Chère adorée ! Au moment où je vous ai vue, là, debout contre cette porte, je songeais : C'est fini ! Jamais je ne la reverrai ! Nous sommes séparés pour toujours !… Et vous voilà ! Vous êtes là !…

« Oh ! sanglota-t-elle au fond d'elle-même, que dire ! qu'inventer !… »

Et son silence, maintenant, étonnait le jeune homme.

Elle se taisait. Pourquoi ?…

Eh ! pardieu ! Est-ce qu'elle ne devait pas être effarée de son

audace ? Quoi ! cette jeune fille avait quitté la reine de Navarre pour le rejoindre, accomplissant ainsi un acte qui la compromettait à jamais, qui la perdait ! Et il était assez ridicule pour se demander les raisons de sa pâleur, de son angoisse, de son silence !

Il est vrai qu'ils s'aimaient, qu'ils s'étaient juré leur foi, qu'ils s'étaient fiancés !

Mais tout de même une enfant, une pure et chaste enfant comme Alice ne court pas après un homme – fût-il son fiancé ! – sans en éprouver un émoi profond !

Ah ! comme il regrettait, à cette heure, de n'avoir pas confié cet amour à la reine de Navarre !… Elle eût consolé sa douce fiancée, la bonne et maternelle reine ! Elle lui eût fait prendre la séparation avec patience !

Et le jeune homme, maintenant, ne savait comment témoigner à la bien-aimée tout le respect dont son âme était pleine, en même temps que la gratitude qui débordait de son cœur.

Il serra ses deux mains avec plus de timidité.

– Alice ! murmura-t-il.

Elle ferma à demi les yeux.

« Voici l'horrible minute ! songeait-elle. Oh ! mourir ! avant que mes lèvres se desserrent !… »

– Alice, reprit-il, et sa voix prenait des inflexions d'une infinie caresse, je vais vous ramener à Saint-Germain auprès de la reine… Puisse-t-elle ne pas être partie encore…

Elle fut agitée d'une profonde secousse et leva sur lui des yeux égarés.

– Alice, chère Alice, cher ange de ma triste vie, en vain je chercherais des paroles capables de vous remercier de ce que vous venez de faire… Si jamais j'avais été assez misérable pour douter de votre amour, quelle preuve plus magnifique et plus adorable eussiez-vous pu m'offrir que celle de cette sublime confiance qui vous a poussée à partir parce que je partais !… Oh ! Alice… comment reconnaîtrai-je jamais cette minute d'ineffable bonheur que vous me donnez cette nuit… cette nuit bénie !…

Les yeux de la jeune fille s'emplirent d'un étonnement infini.

Et au fond de cet étonnement se levait déjà l'aube vacillante de l'espoir…

Prudente jusqu'au bout, elle continua pourtant de garder le silence.

– Mais ce que vous avez fait, Alice, reprenait-il doucement, il faut

que nul ne le sache… Venez… il en est temps encore… venez, ma chère âme… dans une demi-heure, nous serons à Saint-Germain… et nous dirons tout à la reine… puis je reprendrai mon chemin, et vous m'attendrez, paisible, confiante…

Alice, alors, parla.

Elle venait de trouver ce qu'il fallait dire.

Et, la tête baissée, la voix tremblante, elle murmura :

– La reine est partie…

– Partie !… s'écria le jeune homme en frappant ses mains l'une contre l'autre.

– Elle est bien loin, maintenant !…

Il y eut un silence. Marillac, profondément troublé, contemplait avec un inexprimable attendrissement Alice de Lux qui, maintenant, se remettait un peu.

En effet, la foudre était écartée pour un moment.

Pour quelques heures ou quelques jours, l'explication redoutable était écartée par le seul fait que le comte croyait à un coup de tête amoureux de la jeune fille : acte de folie, soit, mais qu'il ne pouvait blâmer.

Ce fut donc elle qui reprit :

– J'ai profité du moment même où Sa Majesté allait monter dans sa voiture pour m'éloigner… j'ai entendu qu'on m'appelait, qu'on me cherchait… puis j'ai vu le carrosse partir dans la nuit.

– Ceci est un grand malheur, dit le comte. Oh ! comprenez-moi, Alice. Pour moi, vous demeurez la pure et noble fiancée que vous êtes, l'élue de mon cœur ; et je vous chérirais davantage, si c'était possible, pour votre généreuse folie… Mais que va-t-on dire ? Que va penser la reine ?

Alice leva sur le jeune homme la flamme veloutée de son regard.

Puis ses lourdes paupières aux longs cils noirs se baissèrent. Et elle murmura :

– Que m'importe ce qu'on pourra dire ou penser, puisque je vous ai vu… Je ne pouvais supporter l'idée d'une plus longue séparation… et lorsque je vous ai vu prendre le chemin de Paris, une force irrésistible m'a poussée à me mettre en route, moi aussi… Ô mon ami… ne me renvoyez pas…

En parlant ainsi, Alice de Lux paraissait bouleversée. Elle l'était réellement. Seulement, ce n'était ni l'émoi de l'amour ni le trouble de la pudeur. C'était son mensonge qui la bouleversait. Et c'était aussi les suites de ce mensonge.

Mais Déodat ne vit que l'explosion de l'amour. Son cœur se gonfla d'admiration passionnée. Ses yeux s'emplirent de larmes. Il se mit à genoux devant la jeune fille, prit ses deux mains qu'il couvrit de baisers.

– Pardon, Alice, oh ! pardon ! s'écria-t-il dans le ravissement de son âme. Vous êtes plus grande, plus fière, plus généreuse que moi, et je ne mérite pas d'être aimé d'une fille telle que vous. Oh ! à cette minute où vous me donnez cette sublime et magnifique preuve de votre confiance et de votre amour, je vais, moi, vous entretenir de je ne sais quelles craintes puériles !... Oui, oui, mon Alice, vous êtes à moi, et je suis à vous tout entier, pour toujours ; et cela date du premier jour où je vous ai vue... Rappelez-vous, Alice... vous veniez de Paris... vous étiez seule... votre voiture s'était brisée dans la montagne... vos conducteurs vous avaient abandonnée... vaillante, vous poursuiviez à pied votre chemin et je vous rencontrai sur les bords de ce gave que vous ne pouviez traverser... et vous m'avez alors raconté votre histoire... et tandis que vous parliez, je vous admirais... Longtemps, nous demeurâmes seuls, sous le grand noyer... et lorsque vint le crépuscule, je vous pris dans mes bras, je vous portai sur l'autre bord du gave, je vous conduisis à la reine de Navarre...

Il s'était relevé.

Debout, les bras croisés, le front baissé comme sous le poids de lourds souvenirs, sa haute silhouette vivement éclairée d'un côté par la flamme du foyer, tandis que l'autre demeurait dans l'ombre, il apparaissait comme un de ces êtres que la destinée a choisis pour les grandes passions, pour les existences orageuses.

Et elle, assise, la tète levée, le contemplait avec une sorte de farouche admiration.

Ils oubliaient tous les deux qu'ils se trouvaient au fond de cette pauvre auberge de paysans.

Ils ne s'inquiétaient pas de savoir si on les écoutait, si on les regardait.

C'était une de ces minutes inoubliables, terribles et suprêmement délicieuses où l'amour éclate dans toute sa rayonnante splendeur en deux âmes qui, d'instinct, devinent que d'horribles abîmes les séparent.

Alors, il semble que le ciel va s'entrouvrir pour laisser voir l'éternel et sublime spectacle du bonheur absolu, et en ce moment même, les yeux n'osent se lever vers ce ciel de peur d'y trouver la

tempête et la foudre.

Et elle était belle, cette espionne, belle comme un de ces anges du mal, comme, dans les vieilles légendes, la puissance des ténèbres en suscite pour semer les catastrophes sur la route qu'ils parcourent, pareils à d'effrayants et admirables météores.

Elle était belle de sa beauté fatale, belle aussi de l'amour immense, pur, sincère, qui brûlait son cœur !

Oui ! pour la haïr ou la plaindre, attendons de la connaître tout entière…

Le fils de Catherine de Médicis, debout devant l'espionne, comme nous avons dit, continua :

– C'est de ce jour, Alice, que date mon amour, et dussé-je vivre cent existences, jamais je ne pourrais oublier cet instant où je vous portai dans mes bras. Ah ! c'est que vous entriez dans ma vie comme un rayon de soleil pénètre dans un cachot ! C'est que je portais en moi d'effroyables pensées noires comme des nuées d'orage et qu'alors ma pensée s'est éclaircie ! C'est que j'étais un malheur qui marche et que sur ce malheur vous avez jeté le manteau bleu des rêves de félicité ! C'est que j'étais le désespoir, la honte, l'humiliation, et qu'à vous voir si radieuse et si belle, daignant pencher votre beauté sur ma misère, j'ai connu l'espoir, j'ai triomphé de la honte et l'humiliation s'est changée en une royale fierté dans mon âme ! Ô ! Alice, mon Alice ! Une fois encore, vous venez de m'éclairer. Soyons-nous l'un à l'autre un monde de bonheur et oublions le reste de l'univers ! Qu'importe ce qu'on dira… c'est bien cela que vous disiez ! Oui, qu'importe !… Mon amour est là pour vous ouvrir, et mon épée pour éteindre à jamais le regard moqueur qui oserait se lever sur vous !…

Alice de Lux, au même instant, fut debout.

Elle enlaça le cou du jeune homme de ses deux bras modelés délicatement et pourtant superbes de vigueur.

Elle appuya sa tête pâle sur le cœur de celui qu'elle aimait, et elle murmura :

Oh ! si tu disais vrai ! Si nous pouvions oublier tout au monde ! Écoute, écoute, mon cher amant… Moi aussi, j'étais triste à la mort. Moi aussi, j'étais environnée de ténèbres. Moi aussi, je souffrais d'affreuses tortures. Non, ne t'interroge pas, tu es venu, et moi aussi j'ai vu s'éclaircir le sinistre horizon où me poussait la fatalité. Serions-nous donc deux maudits qu'un ange de miséricorde a jetés l'un vers l'autre pour les sauver du désespoir ! Oui, cela doit être !

Eh bien, puisque tu es tout pour moi, puisque je suis tout pour toi, fuyons, ô mon amant, fuyons ! Laissons la France ! Franchissons les monts et au besoin les mers ! Allons cacher au loin les tristesses de notre passé et les enivrements de notre amour… Dis ! le veux-tu ! Prends-moi, emporte-moi, où tu voudras, pourvu que ce soit loin de Paris, loin de la France ! Je te ferai une vie de délices, je te servirai, je serai ta femme, ta maîtresse et ta servante… car tu m'auras sauvée de moi-même !…

Elle tremblait. Ses dents claquaient. Une vertigineuse terreur s'emparait d'elle…

– Alice ! Alice ! reviens à toi ! s'écria Déodat épouvanté.

Elle regarda autour d'elle avec égarement et balbutia :

– Nous fuyons, n'est-ce pas ?… Oh ! n'attendons pas le jour… Viens, partons !…

– Alice ! Alice ! répéta le jeune homme. Pourquoi ces étranges paroles ! Pourquoi veux-tu être sauvée de toi-même !

L'espionne fit un énergique effort pour se reconquérir.

Elle se sentait arrivée à un de ces redoutables tournants où une parole, un geste vous condamnent à mort.

Elle frémit d'horreur à la pensée qu'une de ces paroles lui avait peut-être échappé.

– Qu'ai-je dit ? murmura-t-elle, tandis que son sein se soulevait en palpitations pressées, qu'ai-je dit ?… Rien, mon cher amant, rien qui doive t'effrayer…

Elle essaya de rire.

– Comprends-moi, Je te propose de partir. J'ai dit fuir… c'est une façon de parler… Ai-je dit fuir ? Que pourrais-je fuir ? Je n'ai rien à fuir ! mais partir avec toi. Je t'aurais donc tout entier ! Plus de séparation ! Plus rien que notre amour ! Est-ce que je ne serais pas ainsi sauvée de la tristesse !

– Oui, chère adorée !… mais tu t'exaltais étrangement…

– Eh bien, vois ! Je suis calme. Et c'est dans le calme de mon esprit que je te répète : partons. Allons en Espagne ou en Italie, plus loin s'il le faut. Hardi, fort comme tu l'es, tu trouveras partout l'emploi de ton épée… et quel prince ne sera heureux de te compter parmi ses gentilshommes !…

Le comte de Marillac secoua la tête lentement.

Il dénoua les deux bras de son amante qui enserraient son cou, la fit asseoir près de l'âtre, jeta un fagot de bois sec sur le feu qui se raviva, et dont la grande flamme claire, à nouveau, illumina la

pauvre salle d'auberge.

– Écoute-moi, mon Alice, dit-il à son tour. Je te jure sur mon âme que si j'étais libre, je te répondrais : tu veux que nous partions… partons ; allons où tu voudras. Espagne ou Italie, tout me sera bon.

– Mais vous n'êtes pas libre ! fit Alice avec une immense amertume.

– Ne le sais-tu pas ?… Un jour, je te dirai le secret de ma naissance… tout mon secret… et même le nom de ma mère…

Alice tressaillit.

Ce secret, elle l'avait surpris !

Là-bas, dans la maison de Saint-Germain, c'était elle qui avait poussé ce cri étouffé lorsque le comte de Marillac avait parlé de sa mère… Catherine de Médicis !

– Oui, reprit le jeune homme ; un jour, bientôt sans doute, je te dirai tout ! Mais sache dès à présent qu'il est quelqu'un au monde que je vénère, au point de mourir s'il le faut pour sauver cette femme. Car c'est une femme, Alice, tu la connais : c'est la reine de Navarre, celle que nous appelons notre bonne reine. Elle m'a sauvé. Elle a été ma mère. Elle m'a pris, misérable et nu, pour faire de moi un homme. Je lui dois tout : la vie, l'honneur et les honneurs. Eh bien, la reine Jeanne a besoin de moi. J'ai juré d'exécuter ses volontés. Si je partais en ce moment, ce ne serait pas seulement une fuite, ce serait une lâcheté, une trahison. Je serais plus vil que l'un de ces espions qu'entretient la reine Catherine… Me comprends-tu, mon Alice ?…

– Je comprends, fit-elle dans un souffle, en devenant livide.

Et plus bas encore, comme accablée :

– Alors, nous ne partons pas ?

– Songe que de grands malheurs atteindraient notre reine, si je n'allais pas à Paris ! dit-il avec le profond étonnement que lui causait cette insistance d'Alice.

– Oui, oui, c'est vrai… la reine est menacée… tu ne dois pas partir…

– Je te retrouve, généreuse amie !… Mais ne crois pas au moins que mon devoir vis-à-vis de la reine me fasse oublier mon amour. Deux anges se sont penchés sur moi. Jeanne d'Albret est l'un de ces anges. Tu es l'autre, Alice, puisque la reine de Navarre est partie, puisque tu ne peux songer à la rejoindre maintenant, tu viendras à Paris avec moi. Je sais une maison où tu seras accueillie comme une fille bien-aimée parce que j'y suis accueilli moi-même comme un

fils… C'est là que tu attendras, à l'abri de tout soupçon, à l'abri de tout malheur aussi, que nous soyons unis pour toujours.

– Cette maison ? interrogea-t-elle.

– C'est celle de notre illustre chef, de l'amiral Coligny.

Ce même tressaillement profond qui déjà avait agité l'espionne à différentes reprises au cours de ce périlleux entretien la secoua tout entière, et une même teinte cadavéreuse se répandit sur son visage.

À son tour, elle secoua la tête.

– Tu ne veux pas te réfugier chez l'amiral, demanda le comte.

Elle ferma les yeux, comme accablée. Elle l'était vraiment. Elle n'avait qu'une pensée : pouvoir être seule une heure, se renfermer en elle-même, réfléchir, mesurer son désastre, inventer un nouveau mensonge…

– Je suis fatiguée, murmura-t-elle, fatiguée au point que je n'ai plus ma tête à moi…

– Ces émotions te font trop de mal… Ô Alice, mon pauvre ange… comme il faudra que je te paie tout ce mal en bonheur.

– Ce n'est rien… si je pouvais dormir… là… près de ce feu… sous ton regard… il me semble que toute ma fatigue s'en irait.

Et comme si elle eût succombé au sommeil, elle renversa sa tète en arrière.

Le comte de Marillac, sur la pointe des pieds, alla demander à l'aubergiste un ou deux oreillers, une couverture.

Il arrangea les oreillers pour soutenir la tête de la bien-aimée, jeta la couverture sur ses genoux et, comprenant à la régularité de sa respiration qu'elle dormait paisiblement, s'assit lui-même, s'accouda à la table et, les yeux fixés sur elle, attendit qu'elle se réveillât.

L'aubergiste, après avoir demandé si le gentilhomme n'avait besoin de rien, avait fermé la porte de son bouchon et avait été se coucher.

Le silence était profond au-dehors et au-dedans.

Seuls les sifflements des sarments qui se tordaient et bavaient dans le feu mettaient un peu de vie dans ce silence.

Profondément attendri, Déodat veillait sur sa fiancée.

Alice de Lux méditait.

Et il est nécessaire que nous essayons de résumer ici cette méditation. Faute de ce soin, certaines attitudes de ces personnages demeureraient incomprises.

La situation de cette femme était tragique. Le drame, ici, était exceptionnel. Un mot l'explique : l'espionne adorait le comte de

Marillac. Plutôt de lui apparaître ce qu'elle était, elle fût morte de mille morts. Déodat, fils de Catherine, appartenait corps et âme à Jeanne d'Albret. Alice de Lux espionnait pour le compte de Catherine de Médicis, pour perdre Jeanne d'Albret. De ces terribles prémisses se dégageait une implacable conclusion : Alice et Déodat se trouvaient ensemble, mais ennemis comme on pouvait l'être alors, c'est-à-dire que le devoir de chacun d'eux était de tuer l'autre. Or, si Déodat ne savait rien sur Alice, l'espionne savait tout sur l'émissaire de Jeanne d'Albret.

Ce que nous disons là, Alice de Lux le posa nettement dans son esprit comme un effroyable théorème.

Et cela posé, elle envisagea deux cas possibles :

1° Elle se tuait.

2° Elle vivait.

Continuons donc, dans la dramatique simplicité géométrique du raisonnement de cette femme, à suivre les déductions qui se présentaient à son cerveau.

Premier cas. Elle se tuait. La chose ne l'embarrassait pas. Elle portait toujours sur elle à tout hasard un poison foudroyant. Donc, rien de plus facile. Par là, elle échappait à l'épouvantable honte. Oui, mais elle renonçait à une vie d'amour. Elle aimait. À sa façon, c'est vrai. Elle aimait l'amour, peut-être plus encore qu'elle n'aimait Déodat. Mourir, c'était s'en aller d'un spectacle qu'elle était avide de contempler ; c'était renoncer à des félicités que son imagination exaltée s'était forgée magnifiques. Jeune, belle, vigoureuse, admirable créature, elle ne pouvait pas mourir. La seule pensée qu'elle pourrait s'arrêter à cette solution la bouleversait d'horreur. Encore une fois, ce n'était pas lâcheté, ni crainte de la mort : l'amour était plus fort que tout.

Elle repoussa cette solution.

Deuxième cas. Elle vivait. Elle pouvait essayer d'entraîner Déodat loin de Paris. Oui, cela pouvait réussir. L'essentiel était qu'il ne sût rien. Elle pouvait essayer de s'arracher à la domination de la reine Catherine. Elle dut probablement pressentir des difficultés insurmontables (de quel ordre ? nous le saurons bientôt), une impossibilité peut-être. Car à ce moment, Déodat la vit agitée d'un tel frisson qu'il ramena la couverture sur elle, et, très inquiet, prit une de ses mains. Cette main était glacée. Doucement, elle la retira, comme on fait dans le sommeil.

La conclusion fut celle-ci.

Se séparer de Déodat pour un temps impossible à délimiter. Inventer les motifs d'une séparation. Revenir auprès de Catherine et attendre. Dès qu'elle serait déliée de Catherine, elle rejoindrait le comte et le déciderait à partir avec elle.

Oui, mais si, pendant ce temps, il revoyait la reine de Navarre ?…

Si la reine parlait !…

Pourquoi Jeanne d'Albret parlerait-elle, si lui se taisait ?…

Donc, il fallait qu'elle inventât quelque chose pour que Déodat ne parlât jamais d'elle devant la reine de Navarre.

Ces différents points adoptés, il n'y avait plus qu'à trouver le motif de la séparation.

Mais était-il besoin que la séparation fût complète ? Non, cela n'était pas utile. C'était même dangereux.

Il fallait qu'elle pût le voir de temps en temps.

Et si, tout à coup, un jour, il lui disait : Je connais votre infamie !… Eh bien, alors, il serait temps d'échapper à la honte, au malheur, à son mépris, à sa haine, à tout… par la mort !

Telle fut la méditation de cette femme réellement courageuse en cette nuit abominable.

L'aube commençait à blanchir les vitres épaisses de la salle d'auberge lorsque l'espionne feignit de se réveiller. Elle sourit au comte de Marillac. Et ce sourire contenait un si profond et si sincère amour que le jeune homme frissonna de la tête aux pieds.

– Voilà, dit-il, une nuit dont je me souviendrai toute la vie.

– Moi aussi, répondit-elle gravement.

– Il est temps de prendre une décision. Chère aimée, je vous proposais de vous réfugier dans l'hôtel de l'amiral.

– Vraiment ? fit-elle d'un air d'ingénuité. Vous me proposiez cela ?

Et en même temps elle songeait :

« Oh ! triste misérable que je suis ! Oh ! l'épouvante du mensonge ! Mentir ! Toujours mentir ! Et je l'aime tant !… »

– Souvenez-vous, Alice…

– Ah oui, fit-elle vivement. Mais c'est une chose impossible, mon bien-aimé. Songez que vous-même, autant que j'ai pu le comprendre, allez habiter ce même hôtel.

Il rougit. Et pas un instant la pensée ne lui vint qu'avant de s'endormir, elle semblait décidée à braver tout pour être avec lui.

– C'est pourtant vrai, balbutia-t-il.

– Écoutez, mon cher amant. J'ai à Paris une vieille parenté,

quelque chose comme une tante, un peu tombée dans le malheur, mais qui m'aime bien. Sa maison est modeste. Mais j'y serai admirablement jusqu'au jour où je pourrai être toute à vous… C'est là que vous allez me conduire, mon ami.

– Voilà un bonheur ! s'écria Déodat rayonnant, car il n'avait pas envisagé sans une secrète terreur la solution qu'il avait proposée, l'hôtel Coligny pouvant devenir un centre d'action violente. Mais, ajouta-t-il, pourrai-je vous voir ?

– Oh ! répondit-elle avec volubilité, très facilement. Ma parente est bonne personne… Je lui dirai une partie de mon doux secret… Vous viendrez deux fois la semaine, les lundis et les vendredis, si vous voulez.

– Bon ! Et l'heure de nos rendez-vous ?

– Mais, vers neuf heures du soir…

Il se mit à rire. Il était radieux que les choses s'arrangeassent ainsi.

– À propos, fit-il, où demeure madame votre tante ?

– Rue de la Hache, répondit-elle sans hésitation.

– Près de l'hôtel de la reine ? s'écria-t-il en tressaillant.

– C'est cela même. Non loin de la tour du nouvel hôtel. Vous verrez, presque au coin de la rue de la Hache et de la rue Traversine, une petite maison en retrait, avec une porte peinte en vert. C'est là…

– Si près du Louvre ! si près de la reine ! murmura sourdement le comte… Mais de quoi vais-je m'inquiéter là ?…

Et l'aubergiste étant apparu, il s'occupa de faire servir un déjeuner sommaire à la jeune fille. Ils se mirent à table. Elle mangea de bon appétit. Ce fut une heure charmante.

Enfin, Déodat monta à cheval et prit Alice en croupe, comme cela se pratiquait couramment. La jeune fille était habituée à la manœuvre. Le comte put prendre un trot assez rapide et, vers huit heures du matin, il entra dans Paris.

Bientôt il atteignit la rue de la Hache et déposa sa compagne devant la maison signalée. Elle s'élevait en effet à quelques pas de la colonne dorique que Catherine de Médicis avait fait élever pour Ruggieri.

Quelques têtes curieuses apparurent aux environs ; le jeune homme salua gravement Alice de Lux, en même temps que, des yeux, il lui envoyait un au revoir passionné.

Puis il s'éloigna sans plus se retourner.

Alice l’accompagna du regard jusqu’à ce qu’il eût tourné au coin.

Alors elle poussa un profond soupir ; toute la force d’âme qui l’avait soutenue jusque-là tomba d’un coup.

Défaillante, elle heurta le marteau de la porte verte et murmura :

– Adieu, peut-être à jamais, rêve d’amour, rêve de pureté, rêve de bonheur…

Chapitre 23

ALICE DE LUX

La porte s’ouvrit. La jeune fille traversa une sorte de jardinet profond de sept à huit pas, et pénétra dans la maison qui se composait d’un rez-de-chaussée et d’un étage. Un mur assez élevé, dans lequel s’ouvrait la porte verte, séparait le jardin de la rue de la Hache – ruelle plutôt, voie étroite, paisible, tourmentée pendant trois ans par les bruits des maçons qui avaient travaillé à l’hôtel de la Reine, mais retombée maintenant à la paix et au silence, au point que le passage d’un cavalier y faisait sensation, comme nous venons de le voir.

Si la rue, en raison de ce silence, en raison de l’ombre que projetait la grande bâtisse de la reine Catherine, paraissait assez mystérieuse, la maison l’était davantage encore.

Personne n’y entrait jamais.

Une femme d’une cinquantaine d’années l’habitait seule.

On n’eût su dire si cette femme était là à titre de servante, de gouvernante ou de propriétaire.

Elle était connue dans le quartier sous le nom de dame Laura. Elle était toujours proprement vêtue, et même avec une certaine recherche. Elle causait peu. Quand elle sortait, elle se glissait silencieusement le long des murs, et ses sorties avaient toujours lieu de grand matin ou bien au crépuscule.

On en avait un peu peur, bien qu’elle parût bonne personne, et que, le dimanche, elle assistât très régulièrement à la messe et aux offices.

Enfin, c’était un de ces êtres bizarres dont on parle beaucoup

dans un quartier, justement parce qu'il n'y a rien à en dire. Quand à son nom à désinence italienne, il ne pouvait être un sujet de défiance, la reine Catherine étant elle-même florentine.

Laura, en voyant entrer Alice, n'eut pas un geste de surprise. Il y avait pourtant près de dix mois que la jeune fille n'était venue dans la maison. Peut-être s'attendait-elle à ce retour.

– Vous voilà, Alice ! dit-elle sans émotion.

– Brisée, meurtrie, ma bonne Laura, fatiguée, d'âme et de corps, écœurée de mon infamie, dégoûtée de vivre…

– Allons, allons ! Vous voilà partie encore… Vous êtes toujours la même… exaltée, vous effarant d'un rien.

– Prépare-moi un peu de cet élixir dont tu me donnais autrefois.

– Oui. Et ne mangeriez-vous pas ?

– Je n'ai pas faim.

– Mauvais signe chez une femme comme vous, fit la vieille en versant dans un gobelet d'argent quelques gouttes d'une bouteille qu'elle tira d'une armoire.

Alice absorba d'un trait la boisson qui venait de lui être préparée. Elle parut en éprouver aussitôt une sorte de bien-être, et ses lèvres pâlies reprirent leurs couleurs.

Elle se déshabilla et passa un vêtement d'intérieur, en laine blanche, serré à la taille par une cordelière de soie.

Alors, elle examina toutes choses autour d'elle, comme si elle eût pris plaisir à refaire connaissance avec cet intérieur.

Ses yeux, tout à coup, tombèrent sur un portrait.

Elle tressaillit et le contempla longuement.

Laura la regardait et suivait chacun de ses mouvements avec un intérêt marqué. Il était évident qu'elle était plus qu'une servante. Peut-être y avait-il entre ces deux femmes quelque mystérieux lien, car Alice paraissait n'avoir rien de caché pour la vieille.

Au bout de quelques minutes de cette contemplation, Alice montra le portrait à Laura.

– Il faut enlever cette toile, dit-elle.

– Pour la mettre dans votre chambre à coucher ? fit la vieille avec un sourire qui eût pu paraître cynique.

– Pour la détruire ! fit Alice en rougissant. Détruis-la tout de suite, devant moi…

– Pauvre maréchal ! grommela Laura qui, montant sur une chaise, décrocha le tableau.

Bientôt elle eut décloué la toile ; et elle la déchira en morceaux

qu'elle jeta dans le feu.

Alice avait assisté sans dire un mot à cette exécution qu'elle venait d'ordonner.

Alors elle se laissa tomber dans un grand fauteuil et tendit ses mains à la flamme, comme s'il eût fait grand froid.

– Laura, dit-elle avec une sorte d'embarras, il viendra ici, vendredi soir, un jeune homme…

La vieille qui, un sourire étrange au coin des lèvres, regardait se consumer les derniers fragments du portrait, ramena son regard sur la jeune fille. Et cette fois, dans ses yeux, elle s'efforçait de mettre une expression de pitié.

– Pourquoi me regardes-tu ainsi ? fit Alice. Tu me plains, n'est-ce pas ? Eh bien, oui, je suis à plaindre en effet… Mais écoute-moi bien… ce jeune homme viendra tous les lundis et tous les vendredis…

– Comme l'autre ! dit Laura en attisant le feu.

– Oui ! comme l'autre… puisque les lundis et les vendredis sont les seuls jours où je suis libre… Tu comprends ce que j'attends de toi, n'est-ce pas, ma bonne Laura ?

– Je comprends très bien, Alice. Je redeviens votre parente… votre vieille cousine ?

– Non, j'ai dit que tu es ma tante.

– Bien. Je monte en grade. Votre nouvel amoureux doit être plus important que ce pauvre maréchal de Damville.

– Tais-toi, Laura ! fit sourdement Alice. Henri de Montmorency n'était que mon amant.

– Et celui-ci ?

– Celui-ci… je l'aime !…

– Et l'autre ! non le maréchal… mais le premier, ne l'aimiez-vous pas aussi ?

Alice pâlit.

– Le marquis de Pani-Garola ! murmura-t-elle.

– Eh oui, ce digne marquis ! À propos, savez-vous ce qu'il devient ?

– Comment le saurais-je ?

– Il est entré en religion.

Alice jeta un léger cri.

– Cela vous étonne, n'est-ce pas ? Cela est pourtant ! Ce diable à quatre, ce pourfendeur, ce spadassin, ce héros de toutes les orgies, eh bien, c'est maintenant un digne carme… Moine à vingt-quatre

ans ! qui eût dit cela du brillant marquis !… Hier, il a prêché contre les huguenots.

– Moine ! Le marquis de Pani-Garola ! murmura Alice.

– Maintenant le révérend Panigarola ! répondit la vieille. Ainsi va la vie. Hier démon, aujourd'hui ange de Dieu…à moins que ce ne soit tout le contraire. Mais revenons à votre jeune homme. Comment s'appelle-t-il ?

Alice de Lux n'entendit pas. Elle réfléchissait profondément. Son visage avait pris une sombre expression qui peu à peu s'éclaira par degrés.

Oh ! si cela était possible ! murmura-t-elle. Je serais libre !… Tu dis reprit-elle tout haut, que le marquis s'est fait moine ?… De quel ordre ? De quel couvent ?

– Il est aux carmes de la montagne Sainte-Geneviève.

– Et il prêche ?

– À Saint-Germain-l'Auxerrois, où il y a foule pour l'entendre. Les plus belles dames veulent être ses pénitentes. Que d'absolutions il doit donner après avoir damné tant d'âmes !

– À Saint-Germain-l'Auxerrois. Bien, Laura, tu peux me sauver la vie, si tu le veux…

– Que faut-il que je fasse ?

– Obtiens du marquis… du révérend Panigarola qu'il m'entende en confession.

La vieille jeta un regard perçant sur Alice ; mais elle ne vit qu'un visage bouleversé par une profonde douleur et une immense espérance.

« Oh ! oh ! songea-t-elle, il y a là quelque secret qu'il faut que je sache… »

– Ce sera peu facile, continua-t-elle en répondant à Alice. Le révérend est assiégé… mais, enfin, je pense que j'y arriverai, surtout si je dis quelle nouvelle pénitente implore le secours du digne père…

– Garde-toi bien de dire qu'il s'agit de moi ! s'écria Alice. Écoute, Laura, ma bonne Laura, tu sais combien je t'aime, et quelle confiance j'ai en toi, puisque tu m'as sauvée une fois déjà…

– Oui, vous avez confiance en moi, mais vous ne m'avez pas encore dit le nom de ce jeune homme qui doit venir…

– Plus tard, Laura, plus tard ! Ce nom, vois-tu, est un secret terrible, et c'est à peine si j'ose maintenant le prononcer dans mon cœur, de crainte que quelqu'un n'entende les battements de ce cœur et ne devine le redoutable mystère qu'il contient… Sache seulement que je l'aime… oh ! je l'aime à donner ma vie pour lui éviter un chagrin… il a tant

souffert !… Et qui sait les souffrances qui lui sont réservées encore !… Te dire combien je l'aime… je ne pourrais ! Il me semble qu'il m'a purifiée… il m'a fait connaître l'amour dans ce qu'il a de radieux et de sacré, des joies que je ne me croyais plus digne d'éprouver. Oh ! que ne suis-je encore la chaste vierge qu'il croit avoir rencontrée en moi ! Pourquoi ne puis-je offrir qu'un corps flétri et une âme déchue !…

Elle avait joint ses mains qu'elle serrait avec force l'une contre l'autre.

– Je ne puis te dire son nom, Laura ! Et c'est parce que je l'aime !… Mieux vaudrait que je meure plutôt que de révéler qui il est… Mais écoute… Tu sais ce que je souffre auprès de la maudite Catherine. Tu sais quelle horreur j'ai de moi-même ! Tu sais que je me suis vue si infâme que j'ai voulu me tuer… et que sans toi, sans tes soins qui m'ont ranimée, sans tes maternelles caresses qui m'ont consolée, je serais morte !… Eh bien, aujourd'hui plus que jamais, il faut que je cesse d'être, comme tant de malheureuses, un instrument aux mains de cette femme impitoyable. Quel instrument ! Instrument de basses délations, de viles intrigues, instrument de mort souvent ! Mon corps livré aux baisers de ceux qu'elle me désigne ! Les secrets de mes amants surpris sur l'oreiller ! L'infâme comédie de l'amour jouée quand il plaît à la reine ! Oh ! cela est affreux, vois-tu ! Cela m'épouvante, cette pensée que mes baisers sont mortels et que l'homme dont je capte l'amour doit être livré par moi !… Et maintenant, maintenant que j'aime, conçois-tu ma terreur mon horreur ! Conçois-tu qu'il faut que j'échappe à tant de honte, à l'effroyable despotisme qui fait de moi une créature sans nom !…

Elle éclata en sanglots…

– Allons, allons ! fit la vieille Laura, tout cela passera ; vous êtes fatiguée, énervée ; ce qu'il vous faut, c'est un peu de repos, et ces idées noires s'en iront…

– Ah ! oui, fatiguée ! dit Alice en essuyant ses yeux ; fatiguée au-delà de ce que tu peux imaginer… Et, ajouta-t-elle d'une voix plus sombre, si certaines choses que j'espère n'arrivent pas, il n'y aura plus qu'un repos possible pour moi… la mort !

– La mort à votre âge ! Allons, chassez-moi vite ces pensées funèbres, ou je croirai que vous voulez imiter votre beau marquis de Pani-Garola qui est devenu le moine Panigarola, ce qui est une manière de mourir !

À ces paroles prononcées d'une voix mordante et railleuse, Alice frissonna.

– Le moine ! murmura-t-elle en passant une main sur son front.

– Rassurez-vous, madame, je me charge de vous faire entendre par lui en confession.

– Et quand ? fit vivement la jeune fille.

– Tenez… nous sommes aujourd'hui mardi. Eh bien, pas plus tard que samedi soir ; maintenant, laissez-moi vous poser une question : quel jour comptez-vous aller au Louvre ?

Alice frémit longuement.

– Vous savez que vous êtes attendue, insista la vieille.

– Tu m'as dit que je pourrais parler au moine samedi soir ?

– Je vous le promets.

– Eh bien, j'irai au Louvre samedi matin. Laisse-moi maintenant. J'ai bien besoin de repos, ma pauvre Laura, et ces quelques jours ne seront pas de trop pour me remettre…

Alice de Lux parut alors s'enfoncer dans une profonde rêverie que respecta la vieille Laura.

Le soir de ce jour, comme les lumières étaient éteintes et que tout semblait dormir dans la maison, vers dix heures, au moment où le silence et la solitude étaient profonds dans ces étroites ruelles, la porte verte s'ouvrit sans bruit, et une femme sortit dans la rue de la Hache.

Elle se dirigea d'un pas étouffé et rapide vers la tour de l'hôtel de la reine.

Cette tour était percée d'étroites lucarnes qui éclairaient l'escalier intérieur, et la première de ces lucarnes, grillée de barreaux solides, se trouvait presque à hauteur d'homme.

La femme que nous venons de signaler s'arrêta devant cette lucarne et, se haussant sur la pointe des pieds, allongeant le bras, laissa tomber un billet dans l'intérieur de la tour construite pour l'astrologue Ruggieri.

Alors, elle revint en toute hâte, se glissant comme un fantôme.

Sans bruit, elle rentra dans la maison à la porte verte, où Alice de Lux dormait, écrasée de fatigue.

Cette femme, c'était la vieille Laura !…

Chapitre 24

PIPEAU

Ce chapitre sera court ; mais bien qu'il porte en titre le simple nom d'une bête, il n'en a pas moins son importance dans notre récit. Et pourquoi un chien n'aurait-il pas droit à son chapitre, tout comme un autre personnage ? Quoi qu'il en soit, parmi les faits et gestes de ce chien, il en est un qui devait singulièrement influer sur la destinée de son maître, et, par contrecoup, sur la destinée de plusieurs héros ou héroïnes qui figurent dans ce drame.

C'est ce geste de Pipeau que nous devons ici exposer à nos lecteurs.

Or, en ce matin où le chevalier de Pardaillan fut arrêté, Pipeau, par un sentiment d'amitié fraternelle, fit de son mieux pour défendre son maître – son ami.

Si, dans cette mémorable bagarre, il y eut des mollets qui saignèrent, s'il y eut des hauts-de-chausses mis en piteux état, si même un soldat demeura sur le carreau, étranglé net – en compagnie de ceux qui furent assommés par le chevalier, c'est que Pipeau employa sa mâchoire de fer à ces diverses besognes dont il s'acquitta avec zèle, et non sans force grondements et abois.

Pardaillan fut vaincu.

Pipeau fut vaincu.

Surpris, accablés sous le nombre, le chien et son maître essuyèrent la défaite que nous avons dite.

Pipeau descendit donc l'escalier sur les talons des soldats qui emportaient Pardaillan.

Ce ne fut pas, d'ailleurs, sans recevoir quelques coups de pied et

même un coup d'épée qui lui fendit une oreille.

Une fois dans la rue, le chien se mit à suivre le carrosse où l'on avait jeté le chevalier.

La queue et la tête basses, notre héros – c'est du chien que nous parlons – arriva à la Bastille, et, dans la simplicité de son âme, voulut naturellement y pénétrer.

Pipeau ignorait les consignes, ce qui est un tort, même pour un chien.

Mais les sentinelles de la forteresse étaient au contraire très ferrées sur la question consigne.

Il résulta de cette ignorance de l'un et de cette science des autres que le pauvre animal se heurta le museau à la pointe d'une hallebarde, et que, ayant opéré une retraite, il fut accompagné dans cette retraite par une grêle de pierres et projectiles divers. Et quand il voulut revenir à la charge, il se trouva devant une porte fermée.

Devant cette porte, Pipeau laissa échapper un aboi prolongé et lugubre, suivi de jappements furieux.

L'aboi était une plainte à l'adresse de son maître, les jappements une menace à l'adresse des sentinelles.

Ayant constaté que ni son maître ni les sentinelles ne répondaient à ses plaintes ou à ses provocations, Pipeau commença à faire le tour de la forteresse à cette allure désordonnée qui lui était habituelle.

Mais il revint à son point de départ sans avoir trouvé ce que, dans son raisonnement primitif et confus, il espérait peut-être rencontrer, c'est-à-dire une issue par où son maître serait sorti.

En effet, comment pourrait-il entrer dans la tête d'un chien qu'un homme est entraîné dans l'intérieur d'épaisses murailles pour n'en plus sortir ? C'est là une idée humaine.

Quelques heures se passèrent pour la pauvre bête dans une sombre inquiétude.

Il finit par s'installer à une vingtaine de pas de la porte et du pont-levis, et, le museau en l'air, inspecta cette chose énorme et noirâtre où son maître s'était englouti.

Des gamins lui jetèrent des pierres, amusement qui prouvait immédiatement à Pipeau que ces jeunes inconnus appartenaient à une race supérieure.

Mais il se contenta d'aller s'installer un peu plus loin.

Cependant, la journée s'écoulait. L'appétit vint, Pipeau résista héroïquement aux tiraillements de son estomac, et demeura ferme à

son poste d'observation ; c'est tout au plus s'il s'accorda de bâiller pour tromper sa faim.

Le soir arriva.

Nous ne voulons pas insinuer que ce chien raisonnait. Si on accordait le raisonnement au chien, que deviendrait le respect humain ? Nous avons trop ce respect pour laisser soupçonner que cet animal avait du cœur et de l'esprit ; la théorie de la supériorité et de l'infériorité des races est une bonne théorie ; et si on la battait en brèche, on en arriverait à des monstruosités ; il faudrait arriver presque à admettre qu'un nègre vaut un blanc et qu'un juif vaut un chrétien, ce qui serait une abomination. Maintenons donc la bonne théorie.

Pipeau, de race inférieure, ne raisonnait pas.

Cependant, des gens qui s'intéressèrent à sa manœuvre s'approchèrent de lui. L'un d'eux voulut l'emmener, il montra les crocs. On le vit inspecter avec une attention soutenue les différents étages du sombre bâtiment. Parfois, il dressait les oreilles et le bout de son nez remuait. Puis il poussait un appel sonore. Et, comme rien ne lui répondait, il avait un petit aboi plaintif.

Pipeau ne raisonnait pas.

Mais lorsque la nuit fut venue, si ce ne fut pas en vertu d'un clair syllogisme, ce fut du moins en vertu de quelque association d'idées qu'il se décida à s'en aller.

Qui sait s'il ne pense pas à ce moment :

« Peut-être est-il revenu là-bas, dans la bonne auberge. C'est l'heure où il s'assied à une table d'où tombent des morceaux que je happe au passage… »

Quoi qu'il en soit, Pipeau se dirigea en droite ligne vers la *Devinière*, suivant exactement la route qu'il avait suivie au matin en sens inverse. Il entra d'un trait, franchit la salle commune que, d'un coup d'œil, il inspecta et monta jusqu'à la chambre de Pardaillan.

Là, sa désolation ne connut plus de bornes.

La chambre était fermée et son maître n'y était pas : c'est ce dont il s'assura en reniflant à la jointure de la porte. Triste à la mort, il redescendit, en s'avouant toutefois que son appétit semblait augmenter en raison directe de sa douleur. Du moins, nous supposons qu'il dut se faire cet aveu, car, sans hésitation, avec la cynique résolution d'un être qui ne craint aucun Landry, aucun Grégoire, il pénétra dans la cuisine et s'arrêta au beau milieu, le nez en l'air, les yeux pleins de défiance.

Il faut dire que toutes les rencontres antérieures de Pipeau et de Landry avaient toujours abouti à un coup de pied sournois de l'homme au chien.

Qu'on juge donc par là de l'audace du chien et de la stupéfaction de Landry quand il aperçut Pipeau planté au milieu de sa cuisine, comme s'il eût le droit d'être là.

Mais Landry était justement en train de découper une volaille.

Il s'arrêta court. Ses joues tremblèrent d'indignation. Et il s'écria :

– Te voilà, chien d'ivrogne !…

À cette injure, Pipeau demeura impassible.

Seulement, il s'assit sur son derrière et considéra fixement maître Landry.

– Oui, continua celui-ci sans quelque majesté, tu cherches à comprendre ; mais tu es trop bête, tu n'es pas un de ces honnêtes chiens qui gardent la maison et respectent la cuisine, et sur un signe du maître protègent ce qui est bon à prendre et à manger ; toi, tu ne saisis pas ces nuances de délicatesse et d'honnêteté ; d'ailleurs, tel maître, tel chien. Qu'est-ce que ton maître ? Un voleur, un truand, un je ne sais qui, sorti on ne sait d'où et qui a failli me damner. Voleur comme lui, que de fois t'ai-je surpris ici-même à accomplir quelque acte de vil brigandage !

De majestueuse, la voix de maître Landry était devenue furieuse.

Pipeau ne bougeait toujours pas.

Mais le coin de sa lèvre se retroussait légèrement et laissait à découvert une dent très blanche, très aiguë, et sa moustache tremblotait ; il évitait de regarder maître Landry ; évidemment, il était attentif à son discours, mais d'autres pensées le sollicitaient aussi.

– Or, acheva l'aubergiste, tant que ton maître, que le diable emporte ! a pu s'imposer céans, j'ai dû feindre pour toi une amitié qui était loin de mon cœur. Pipeau par-ci ! Pipeau par-là ! Oh ! le beau chien ! l'honnête chien ! Et fidèle ! Et intelligent ! Huguette, vois donc à lui donner cette carcasse de pigeon ! Mais je pestais fort en moi-même ! Enfin, c'est fini, me voilà libre, puisque ton maître est en prison. Et puisque je suis libre, je te chasse ! Entends-tu ? Je te chasse ! Hors d'ici ! Lubin, ma lardoire !… ou plutôt attends ! un bon coup de pied dans le ventre !…

À ces mots, maître Landry prit son élan.

Avec cette grâce spéciale que peuvent avoir les hippopotames, il balança un instant sa jambe droite et lança son pied à toute volée.

Il y eut un aboi sonore, immédiatement suivi d'un gémissement.

Au même instant, on put voir Pipeau fuir à toutes jambes dans la rue, tandis que l'aubergiste, étalé tout de son long sur le carreau de la cuisine, faisait de vains efforts pour se relever.

Simplement, maître Landry avait manqué son coup ; le chien avait fait un bond de côté ; le pied de l'aubergiste porta dans le vide, l'homme avait tournoyé et s'était abattu, entraîné par sa masse pesante.

Lorsque les domestiques l'eurent relevé, non sans efforts, et non sans gémissements de l'aubergiste, celui-ci eut ce mot :

– L'ennemi est en fuite. Huguette, il faudra que nous donnions un grand dîner pour célébrer la disparition du chien et du maître.

Mais au même moment, il jeta un cri de désespoir, et de sa main tremblante, désigna le plat sur lequel il était en train de découper une volaille à l'arrivée de Pipeau.

La volaille avait disparu !…

Pipeau l'avait emportée !…

C'était ce dernier acte de brigandage qu'il avait médité pendant le discours de maître Landry !…

Le chien s'enfuit donc, lesté d'un beau poulet destiné à quelque riche client, et put, ce soir-là, dîner comme un roi.

Il passa sans doute la nuit sous quelque auvent ; et comme il tombait une petite pluie froide, maître Landry fut du moins vengé par les amères réflexions que dut se faire la pauvre bête.

Pendant quelques jours, Pipeau disparut.

Que devint-il en ces journées moroses ? On le vit à deux ou trois reprises regarder de loin l'auberge de la *Devinière*, comme un paradis perdu.

Quels furent ses déjeuners et ses dîners ? Sans doute, il eut des hauts et des bas. Sans doute, maint charcutier fut par lui mis à contribution. Car Pipeau – chien voleur et menteur, avons-nous dit – connaissait admirablement la manœuvre qui consiste à s'approcher tout à la douce d'un étalage, sans même avoir l'air de le voir, et de saisir au bon moment quelque friand morceau…

Quoi qu'il en soit, le quartier de la Bastille devint son quartier général.

Il y passait des journées entières, assis devant la porte par où son maître avait disparu, le nez en l'air, très attentif.

Nous le retrouverons, le dixième jour au matin, à cette même place.

Le pauvre Pipeau était maigri. Mais nous supposons que c'était plutôt le chagrin qui l'avait mis en cet état. Crotté, le poil ébouriffé, mouillé, la moustache hérissée. Ah ! certes, il n'était plus le beau Pipeau que son maître aimait à brosser soigneusement. Ce n'était plus qu'un chien errant, un chien sans maître ! Ce qui est le comble de la mauvaise destinée pour les chiens en général, et quelques hommes en particulier.

Pipeau, du coin de l'œil, guignait avec mélancolie la grosse tour qui se dressait à l'angle de la Bastille.

Évidemment, il se disait :

« Pourquoi diable ne sort-il pas ? Que peut-il faire si longtemps là-dedans ? »

Tout à coup, il se mit sur ses quatre pattes, les joues frémissantes, l'œil enflammé, la queue doucement remuée.

Pipeau venait d'apercevoir quelque chose.

Là-haut, à l'une des étroites fenêtres, un visage apparaissait derrière des barreaux !

Mais Pipeau n'était pas sûr encore !

Ce quelque chose, ce visage, il le regardait fixement, sans oser faire un pas. Seul, le balancement de sa queue témoignait de l'espérance qui naissait en lui.

Or, voici que le visage se rapprocha tout à fait des barreaux.

Pipeau fit quatre pas, huma l'air, écarquilla les yeux, regarda du nez, regarda de l'œil… et il fut soudain convaincu !

– C'est lui ! s'écria-t-il…

Nos lecteurs nous pardonneront d'employer pour un chien les mêmes expressions que pour un homme. Mais vraiment, l'aboi sonore, joyeux, sanglant, délirant, l'aboi du chien eut bien le sens d'un verbe humain :

– C'est lui ! C'est lui !…

Pipeau témoigna son allégresse en courant de-ci et de-là comme un insensé, tournoyant follement sur lui-même pour attraper sa queue, en se roulant dans la boue, en rampant, en bondissant, enfin par toutes les extravagances qui traduisent le bonheur d'un chien.

Finalement, il s'approcha le plus près possible du fossé, leva la tête vers le visage, et poussa trois abois vivants et clairs :

– C'est moi ! C'est moi ! Regarde-moi donc !…

– Pipeau ! cria une voix qui tombait de la meurtrière grillée.

Le chien répondit par un coup de voix bref.

– Attention ! reprit la voix, qui semblait ne se préoccuper

nullement d'être entendue par les sentinelles voisines.

Autre aboi très clair qui signifiait :

– Je suis prêt ! Que veux-tu ?

À ce moment, les sentinelles de garde devant la porte s'approchèrent. Cette étrange conversation d'un chien avec un prisonnier leur paraissait quelque chose de grave ; peut-être une tentative d'évasion. En tout cas, un acte illicite, contraire à tout règlement.

Or, à cette même seconde, un objet blanc s'échappa de la petite fenêtre et, vigoureusement lancé, décrivit sa trajectoire, franchit le fossé et alla tomber à vingt pas du chien.

Cet objet blanc était un papier roulé en boule et appesanti par un caillou quelconque.

Les gardes s'élancèrent.

Mais plus prompt que l'éclair, Pipeau avait déjà atteint le papier et l'avait saisi dans sa gueule.

Mille fois, son maître l'avait habitué à ce jeu.

Pipeau se disposait donc à revenir vers le fossé pour rapporter la boule de papier qu'il tenait dans la gueule.

La ruée vociférante des gardes lui fit faire demi-tour.

À toutes jambes, il s'enfuit dans la rue Saint-Antoine.

– Arrête ! Arrête ! s'écrièrent les gardes qui se lancèrent dans une poursuite éperdue.

Pipeau filait comme le vent. La foule s'amassait et se demandait quel truand, quel huguenot était ainsi poursuivi. En quelques secondes, le chien eut disparu à l'horizon. Alors les gardes, en toute hâte, revinrent à la Bastille pour prévenir le gouverneur de ce fait exorbitant :

– Un prisonnier correspondait avec le dehors, envoyait des lettres ! Et son messager était un chien !…

Ce prisonnier, c'était Pardaillan…

Quant à Pipeau, quand il fut hors d'atteinte, quand il s'arrêta haletant, il lâcha la boule de papier qu'il avait emportée jusque-là et n'attachant aucune importance à cette chose qui n'était pas bonne à manger, s'en alla tranquillement, et par des détours, regagna la Bastille.

Un passant qui vit ce manège ramassa la boule, déplia soigneusement le papier, l'examina sur les deux faces…

Le papier ne portait aucune écriture, aucun signe…

Le passant le rejeta… et le papier tomba dans le ruisseau de la

rue.

Le ruisseau emporta le papier qui s'en alla parmi d'autres épaves, à la dérive…

Chapitre 25

LA BASTILLE

Le chevalier de Pardaillan, lorsqu'il avait entendu se refermer la porte, lorsqu'il avait compris que cette porte de son cachot était inébranlable, était tombé sur les dalles presque sans connaissance.

Sous ses dehors de pince-sans-rire un peu froid, Pardaillan cachait une nature impressionnable à l'excès.

Ses colères et ses joies, pour ne pas se traduire au-dehors en gestes exubérants, n'en étaient que plus violentes.

Quand il revint à lui, le premier emploi qu'il fit de son énergie fut de se réduire au calme le plus absolu, et de dompter la fureur qui bouillonnait en lui.

Alors, il examina la chambre où il était enfermé.

C'était une pièce assez vaste dont le plancher était composé de larges dalles. Seulement, dans tout un angle, les dalles s'étant brisées, on les avait remplacées par des carreaux.

Les murs et la voûte surbaissée étaient en pierres de taille noircies par le temps ; mais elles n'étaient point trop humides, le cachot étant situé assez haut dans la tour.

Cependant, il faisait froid dans cette pièce, comme dans une cave, grâce sans doute à l'épaisseur des murs.

Une étroite lucarne, placée assez haut, laissait entrer un peu – très peu – de lumière et d'air. Mais, en montant sur un escabeau de bois, siège unique de cette prison, il était facile d'atteindre à cette fenêtre.

Une botte de paille, une cruche pleine d'eau sur laquelle était déposé un pain achevaient l'ameublement de la chambre.

Il régnait là une pesante tristesse qu'accentuait le silence ambiant.

Dans le corridor, on entendait le pas lent et sonore d'une sentinelle.

Les bruits de Paris n'arrivaient que très affaiblis et comme lointains.

Pardaillan se jeta sur la paille assez propre qui devait lui servir de lit. Une couverture trouée, élimée, traînait sur cette paille.

À l'actif de notre héros, disons qu'à ce moment d'angoisse terrible pour un homme qui savait parfaitement qu'on ne sort de la Bastille que « les pieds devant », à ce moment, toute sa pensée se reporta vers Loïse.

L'amertume de son arrestation lui vint surtout de ce qu'il n'avait pu courir au secours de sa petite voisine.

« C'est moi qu'elle a appelé, songeait-il. C'est tout d'abord à moi qu'elle a pensé dans le danger. Et me voici en prison ! Dans la tombe, plutôt ! Que va-t-elle dire ? Que va-t-elle penser ?… »

Des larmes de rage et de douleur s'échappèrent de ses yeux.

Longtemps, il tourna et retourna dans tous les sens cette pensée qu'il lui avait fallu une malchance inouïe pour être arrêté en un tel moment.

Jamais Pardaillan ne s'était dit d'une façon bien positive qu'il aimait cette jeune fille.

Le déchirement qu'il éprouva lui fut une révélation. Et ce fut presque avec de l'étonnement qu'il se répéta doucement :

« Je l'aime ! »

Mais à quoi bon cet amour ? la reverrait-il jamais ? Est-ce qu'on sortait de la Bastille ! Et en admettant même qu'un miracle le tirât de la sombre forteresse après de longues années, retrouverait-il Loïse ?

Et quel pouvait être ce danger qui l'avait menacée au point qu'elle avait appelé à son secours un homme qu'elle connaissait à peine de vue ?

Ce fut au duc d'Anjou que Pardaillan songea.

Sans doute le duc et ses acolytes étaient revenus de bon matin. Ou peut-être même ne s'étaient-ils pas éloignés…

Avec un immense désespoir, Pardaillan se dit que s'il avait passé la nuit dans la rue comme il en avait eu un instant la pensée, non seulement il se fût trouvé là pour protéger Loïse, mais encore il n'eût pas été arrêté !

À cette pensée, à la pensée que Loïse était maintenant au pouvoir

du duc d'Anjou, il se mordit les poings et éclata en sanglots.

Cet état de désespoir, pour ainsi dire rétrospectif, dura quatre jours.

Pendant ce laps de temps, le malheureux jeune homme dormit à peine, mangea par-ci par-là quelques bouchées de pain ; en revanche, sa cruche d'eau était toujours vide trois ou quatre heures avant que le geôlier ne vînt renouveler sa provision ; une soif ardente le dévorait : il avait la fièvre.

Pour se fatiguer, pour trouver un peu de sommeil, il marchait toute la journée autour de son cachot, du même pas souple et rapide.

Il ne s'apercevait pas que de songer ainsi à Loïse, de concentrer son désespoir sur ce point, c'était encore une consolation, et cela l'empêchait de tomber dans un désespoir plus grave.

Ce moment arriva.

À force de songer à ce qu'il y avait de si terriblement ironique dans la destinée qui le supprimait du monde des vivants, à l'heure même où il eût pu être si heureux, il en vint à se demander pourquoi il était arrêté…

Il devinait vaguement que le coup venait de la reine Catherine.

Et pourtant, elle s'était montrée si bonne, si franche, elle lui avait donné rendez-vous au Louvre avec une si naturelle fermeté, qu'il refusait de s'arrêter à ce soupçon.

Mais qui, alors ?

« Est-ce que ce complot que j'ai surpris… est-ce que le duc de Guise… mais non ! comment aurait-il su !… »

La question bientôt lui devint une obsédante torture de l'esprit.

Au bout de cinq ou six jours, on n'eût pas reconnu Pardaillan. À force de se poser les mêmes problèmes insolubles, son visage avait pris une sorte d'immobilité douloureuse, dans laquelle flamboyait seulement le double jet de feu sombre qui s'échappait de ses yeux.

Le soir du sixième jour, il n'y tint plus et résolut de savoir au moins de quel crime il était accusé.

La pensée de la prison l'épouvantait maintenant.

Le malheureux qu'on jette dans une geôle ou dans un bagne pour cinq ans, pour vingt ans, celui qui peut entrevoir une résurrection si lointaine qu'elle soit, ne connaît pas les dernières limites du désespoir. Celui-là même qui est condamné à une détention perpétuelle, qui sait son avenir, trouve une sorte d'âpre consolation dans la certitude même de son malheur.

Mais être saisi en pleine vie, en pleine force, en pleine expansion de jeunesse, et, sans savoir pourquoi, sans entrevoir les limites de la détention, pas plus que par une nuit profonde on ne peut entrevoir le fond d'un précipice, n'avoir pour horizon que quatre murs noirs sans qu'on sache pourquoi on est arraché à l'horizon du ciel et de la terre, ignorer demain, considérer qu'on meurt à vingt ans et qu'on se verra mourir heure par heure pendant quarante ou cinquante ans, Pardaillan toucha ce désespoir spécial.

Oh ! savoir ! savoir à tout prix !…

Lorsque le geôlier entra le soir dans son cachot, Pardaillan, pour la première fois, lui adressa la parole.

– Mon ami… fit-il d'une voix très douce.

Le geôlier le regarda de travers.

– Je voudrais vous poser une question… je vous supplie de me répondre…

– Il m'est défendu de parler aux prisonniers, fit brusquement le geôlier.

– Un mot ! Un seul ! Pourquoi suis-je ici ?… Ne vous en allez pas ! Parlez-moi !…

Le geôlier se dirigeait vers la porte. Il se retourna vers le jeune homme et il le vit si bouleversé, si pâle, si pitoyable, que sans doute il fut ému.

– Écoutez, dit-il d'une voix un peu moins rude, je vous préviens pour la dernière fois : il m'est défendu de vous parler ; si vous persistiez, je serais obligé de faire mon rapport au gouverneur.

– Et qu'arriverait-il alors ? demanda le chevalier haletant.

– Il arriverait qu'on vous descendrait dans les cachots !

– Eh bien ! rugit Pardaillan, que cela arrive donc ! Mais je veux savoir ! Je le veux, tu entends ! Parle donc, misérable, ou je te jure que je vais t'étrangler !

Il fit un bond pour se ruer sur le geôlier.

Mais celui-ci s'attendait sans doute à quelque attaque car, au même instant, il fut dans le corridor, et referma la porte violemment.

Comme au premier jour, Pardaillan se jeta alors sur cette porte ; c'est à peine s'il réussit à l'ébranler. Mais cette fois, son impuissance, loin de le calmer, ne fit qu'exaspérer sa fureur.

Pendant toute la nuit et la journée du lendemain, il fit un tel vacarme, il poussa de tels hurlements, il asséna contre la porte de tels coups que le geôlier n'osa pénétrer dans le cachot.

Seulement, le gouverneur prévenu prit une dizaine de soldats solidement armés et, ainsi escorté, se rendit au cachot du forcené.

– C'est M. le gouverneur qui vient vous voir ! cria le geôlier à travers la porte.

– Enfin ! Je vais donc savoir ! murmura Pardaillan qui ruisselait de sueur et de sang.

Instantanément, il se tut et se tint tranquille.

La porte fut ouverte. Les soldats croisèrent leurs hallebardes.

Pardaillan, dans une sorte d'accès de folie, allait s'élancer sur ces hallebardes.

Tout à coup, il s'arrêta court…

Une étrange expression d'étonnement se répandit sur son visage…

Il venait d'apercevoir le gouverneur au milieu des soldats.

Et ce gouverneur, il le reconnaissait !

C'était l'un des conspirateurs qu'il avait vus dans l'arrière-salle de la *Devinière* !

– Ah ! ah ! fit le gouverneur, il paraît que la vue des hallebardes vous produit le même effet qu'à tous les enragés de votre espèce ! Vous reculez maintenant ! Bon, bon !… Vous ne dites plus rien ?… Écoutez, je suis une bonne âme, moi ; que cela ne se renouvelle plus, vous entendez ? Sans quoi, à la première récidive, le cachot ; à la deuxième, la privation d'eau ; à la troisième, la torture. Là, vous voilà prévenu maintenant. Que diable, mon cher, si vous ne pouvez dormir, laissez au moins dormir les autres.

Pardaillan avait, en effet, reculé de deux pas.

Puis, il s'était immobilisé, l'esprit tendu dans une telle recherche que son visage paraissait n'exprimer qu'une profonde stupeur.

Le gouverneur, persuadé qu'il avait par sa seule présence réussi à terroriser le prisonnier, haussa les épaules avec une indulgente pitié.

– Voilà bien de ces diables à quatre ! grommela-t-il dédaigneusement.

Pardaillan gardait toujours le même silence.

Les sourcils froncés, les poings crispés, toute son attitude raidie, il songeait…

– Allons ! reprit le gouverneur, vous voilà sage… et prévenu ! Gare le chevalet[19] !… J'espère que vous allez vous tenir tranquille. Et remerciez-moi de n'être pas plus méchant.

Il fit un mouvement pour se retirer.

Alors, Pardaillan se porta vivement en avant.

– Monsieur le gouverneur, dit-il d'une voix dont le calme eût paru admirable à qui eût su ce qui se passait en lui, monsieur le gouverneur, j'ai une demande à vous faire… oh ! soyez sans crainte… je n'essaierai plus de me rebeller… vous m'avez convaincu…

– Parbleu, fit le gouverneur.

– Une simple demande, reprit Pardaillan.

– Connu ! Vous voulez savoir pourquoi vous êtes ici ?… Eh bien, mon cher, laissez-moi vous apprendre une chose : c'est que je ne m'inquiète jamais de savoir le crime de mes prisonniers. On me livre un homme, je le prends, voilà tout ! Seulement, je puis vous apprendre aussi que selon toute probabilité, vous ne sortirez jamais d'ici… Ainsi, tâchez de faire bon ménage avec moi et vos dignes gardiens.

– Je ne demande pas mieux, M. le gouverneur, et je vous remercie de vos bons conseils… mais là n'est pas la demande que je voulais vous faire.

– Que vouliez-vous donc ?

– Simplement du papier, une plume et de l'encre.

– C'est défendu. Et puis, on se ruinerait en parchemin, si on laissait les prisonniers écrire leurs Mémoires… Allons ! au revoir, mon brave !

– M. le gouverneur, cria Pardaillan, il s'agit d'une révélation de la plus haute importance !

– Une révélation ?

– Oui. Que je veux faire à vous-même par écrit. J'ai découvert par hasard un complot.

– Un complot ! fit le gouverneur en pâlissant.

– Un complot de huguenots, monsieur le gouverneur ! Il ne s'agit de rien moins que d'assassiner M. de Guise et divers autres personnages qu'on sait attachés à notre Église…

– Ah ! ah ! diable ! et vous avez découvert cela ?

– Je vous donnerai par écrit le moyen de faire saisir les damnés huguenots et la preuve du complot. J'espère qu'on m'en saura gré et que je pourrai ainsi rentrer en bonnes grâces… Dès que j'aurai écrit et que je vous aurai remis ma révélation, vous me ferez enlever encre, plumes et papier, et je ne demanderai plus rien… j'attendrai simplement que ma bonne volonté soit récompensée… car c'est là un important service !

– En effet, en effet ! dit le gouverneur. Et si les choses sont bien

comme vous dites…

– C’est bien plus terrible encore !

– Diable !…

– Plus terrible que tout ce que vous pouvez imaginer.

– Eh bien, s’il en est ainsi, je vous promets, moi, de faire tout au monde pour hâter votre délivrance.

Le digne gouverneur avait immédiatement établi son plan.

Il laisserait le prisonnier écrire sa dénonciation, puis, sur le premier prétexte, il le ferait descendre dans une de ces bonnes oubliettes où un homme meurt en quelques mois. Armé des révélations, il deviendrait non seulement le sauveur de Guise, selon lui futur roi de France, mais encore le sauveur de la sainte Église.

Il se retira rayonnant.

Un quart d’heure plus tard, le geôlier apporta à Pardaillan deux feuilles de papier, de l’encre et des plumes toutes taillées d’avance.

Le chevalier saisit avidement le papier. Une joie singulière brilla dans ses yeux.

– Dans quelques jours, je serai libre ! s’écria-t-il.

Le geôlier eut un regard narquois.

– C’est votre maître lui-même qui m’ouvrira les portes, continua Pardaillan.

– Mon maître ? fit le geôlier qui crut devoir se départir de sa consigne.

– Oui, le gouverneur, M. de Guitalens.

– Et vous dites que le gouverneur vous ouvrira les portes ?

– Lui-même !

Le geôlier hocha la tête et se retira en songeant :

« C’est un autre genre de folie ; mais au moins, cette fois, c’est de la folie douce. »

Le lendemain matin, de très bonne heure, il arriva dans le cachot en disant :

– Eh bien ! cette révélation, est-elle écrite ? M. le gouverneur peut-il venir la chercher ?

– Pas encore !… Vous comprenez… il faut que je me rappelle bien tout !

– Hâtez-vous, en ce cas… M. le gouverneur est impatient !

– Bon ! Dites-lui que pour avoir attendu, il n’en sera que mieux servi selon ses mérites. Je vous jure qu’il sera content.

– Au point de vous ouvrir les portes lui-même ! ricana le geôlier en se retirant.

Pardaillan demeuré seul approcha l'escabeau de la fenêtre, se hâta d'y monter et colla vivement son visage aux barreaux.

Qu'espérait-il ? Quelle pensée avait soudain illuminé son désespoir ?

Cette pensée devait être bien puissante, car parfois il frissonnait.

Toute la journée, il inspecta du haut de son escabeau les abords de la prison… Il aperçut à deux ou trois reprises son chien qui errait, et murmura avec un sourire attendri :

– Pauvre Pipeau !…

Soudain, comme il prononçait ce mot, il étouffa un cri de joie folle.

– J'ai trouvé ! s'écria-t-il en descendant de son escabeau. J'ai trouvé !…

Et il se mit à courir follement autour de son cachot ; le condamné à qui on apporte sa grâce éprouve de ces joies puissantes où le corps éprouve le besoin de se démener, de crainte que le cerveau n'éclate.

Ce fut ainsi que le geôlier le trouva.

– Eh bien, ce papier ? fit-il sans conviction.

Car, de plus en plus, il était persuadé que le prisonnier était devenu fou.

– Demain matin ! fit Pardaillan.

Le geôlier renouvela la provision d'eau, déposa sur la cruche la ration de pain et se retira.

Aussitôt, Pardaillan saisit l'une des deux feuilles de papier qui lui avaient été remises et se mit à écrire une dizaine de lignes.

Alors, il plia soigneusement le papier et le cacha dans son pourpoint.

Cela fait, à coups de talon, il brisa l'un des carreaux qui dans un angle du cachot remplaçaient les dalles, choisit un morceau assez lourd de ce grès et le cacha soigneusement dans son pourpoint.

Alors, il s'étendit sur sa paille, ferma les yeux et se tint immobile pour se forcer à la tranquillité, et aussi pour achever d'élaborer son plan.

Il passa dans cette position le reste de la journée et toute la nuit ; mais s'il eut constamment les yeux fermés, il ne dormit pas un instant ; s'il garda une immobilité de statue, sa pensée bouillonnait.

Le lendemain matin, Pardaillan, très calme et très froid, en apparence, prit la feuille de papier qui lui restait, c'est-à-dire celle sur laquelle il n'avait rien écrit.

Il la roula autour du morceau de carreau qu'il avait brisé, monta

sur l'escabeau, et le cœur battant, reprit sa place à la fenêtre, ou plutôt à la lucarne.

Tout de suite, son regard tomba sur Pipeau qui, lui aussi, montait sa faction, mélancolique et fidèle.

– C'est le moment ! murmura Pardaillan avec un frisson d'angoisse dont il ne fut pas maître.

Et d'une voix éclatante, il appela :

– Pipeau !…

De l'endroit où il se trouvait, il pouvait entrevoir un coin de la porte d'entrée. Au cri qu'il poussa, il vit les sentinelles lever la tête.

– Cela marche ! gronda-t-il.

Et avec plus de force encore, il cria :

– Pipeau ! Attention !…

Au même instant, prenant une légère reculée, il lança violemment dans l'espace un morceau de carreau enveloppé de son papier blanc.

L'instant qui suivit fut pour lui une seconde d'effroyable angoisse. Livide, la sueur au front, il vit le papier rouler sur le sol, Pipeau le saisir, les gardes se précipiter à la poursuite du chien.

Et ce fut seulement lorsqu 'il les vit revenir qu'il descendit de l'escabeau.

Il s'assit, passa les deux mains sur son front et murmura :

– Si le chien a lâché le papier devant les gardes, je suis perdu !

Sa liberté, son amour, sa vie se jouaient sur un coup du hasard…

Bientôt, un bruit de pas précipités retentit dans le corridor.

Pardaillan était pâle comme un mort.

La porte s'ouvrit violemment : le gouverneur apparut, entouré de gardes ; Pardaillan se suspendit pour ainsi dire à ses lèvres et attendit ses premières paroles avec une anxiété voisine de la folie.

– Monsieur ! gronda le gouverneur, vous allez me dire ce que contenait la lettre que vous avez jetée, ou je vous fais mettre à la question sur l'heure !

Pardaillan poussa un profond et rauque soupir de joie délirante.

– Je suis sauvé ! murmura-t-il.

– En vain nierez-vous ! reprit Guitalens. Vous avez été entendu appelant le chien ! Vous avez été vu ! Répondez…

– Je suis tout prêt à vous répondre, fit Pardaillan d'une voix vibrante. Interrogez-moi !

– Ce chien est à vous ?

– Il est à moi, en effet.

– Vous lui avez jeté un papier qu'il a emporté. Ne niez pas !

– Je ne le nie pas. Je dirai plus. C'est que depuis longtemps, mon chien est dressé à ce genre d'exercices.

– Il sait donc où il doit porter ce papier ?

– Il le sait parfaitement ; il y a été cent fois.

– C'est donc à cela que vous destiniez le papier, sous prétexte de révélation à me faire !… Ah ! vous me le paierez cher !… Et à moins que vous ne me disiez tout…

– Tout quoi ?…

– Vous avez écrit ?…

– Parbleu !…

– Prisonnier, vous êtes bien insolent. Prenez garde !

– Je réponds, voilà tout !

– À qui avez-vous écrit ?

– À une personne que je nommerai tout à l'heure devant vous seul.

– Et c'est à cette personne que le chien va porter la lettre ?

– Non, mais à un de mes amis, un ami sûr et fidèle qui, dès ce soir, remettra la lettre à la personne qui doit la lire. J'ajoute seulement que mon ami a ses entrées au Louvre à toute heure.

Le gouverneur Guitalens tressaillit.

– La personne qui doit lire la lettre habite donc le Louvre ?

– Elle y habite !

– Le nom de cette personne !

– Vous le saurez tout à l'heure.

Guitalens réfléchit une minute. Le prisonnier répondait avec une telle franchise ou plutôt avec un tel aplomb qu'un commencement d'inquiétude vague se glissa dans l'esprit du gouverneur.

– C'est bien, reprit-il. Maintenant, voulez-vous dire ce que contenait la lettre ?

– Avec plaisir, monsieur de Guitalens, fit tranquillement Pardaillan. Mais il vaudrait mieux que je vous dise cela seul à seul… Vous m'en pouvez croire…

Le gouverneur jeta un rapide regard sur le prisonnier, et l'inquiétude s'accentua en lui. Mais il reprit avec la même sévérité :

– J'exige que vous parliez à l'instant.

– Soit donc, monsieur ! J'ai simplement écrit à la personne en question qu'un soir, il n'y a pas longtemps, je me trouvais dans une auberge de Paris…

– Une auberge ! fit sourdement Guitalens.

– Une auberge qui se trouve rue Saint-Denis…

– Silence ! gronda le gouverneur en pâlissant.

– Et où vont boire des poètes… et autres personnages… continua Pardaillan en élevant la voix.

Guitalens devint livide.

– Prisonnier, interrompit-il d'une voix tremblante, m'assurez-vous que votre lettre est assez grave pour que nous en parlions seul à seul ?

– C'est un secret d'État, monsieur, fit gravement le chevalier.

– En ce cas, il vaut mieux en effet que je sois seul à vous entendre.

Il se retourna et fit un geste.

Soldats et geôliers sortirent à l'instant. Guitalens les accompagna jusque dans le corridor.

– Plus loin ! plus loin ! leur dit-il.

– Mais, monsieur le gouverneur, observa un geôlier, si cet homme a de mauvaises intentions ?

– Oh ! il n'y a pas de danger ! répondit fiévreusement Guitalens. Et d'ailleurs, il s'agit d'un secret d'État ! Le premier qui approche de cette porte, je le fais jeter dans un cachot !…

Les gardes se retirèrent en toute hâte.

Guitalens rentra dans le cachot, ferma la porte pour plus de précaution et marcha vivement à Pardaillan. Il tremblait de tous ses membres. Il voulait parler : aucun son ne sortit de sa gorge…

– Monsieur, dit le chevalier, je ne dois pas vous surprendre beaucoup en vous apprenant que la personne à qui est destinée ma lettre…

– Plus bas ! plus bas ! supplia Guitalens.

– C'est le roi de France ! acheva Pardaillan.

– Le roi !… murmura le gouverneur en s'effondrant sur l'escabeau.

– Maintenant, si vous tenez à savoir ce que j'écris à Sa Majesté, j'ai fait un double de ma lettre à votre intention ; ce double, le voici. Lisez-le.

Pardaillan tira de son pourpoint le papier sur lequel il avait écrit la veille et le tendit au gouverneur.

Celui-ci le saisit en donnant tous les signes d'une terreur extraordinaire.

Il parvint enfin à le déplier, le lut, ou plutôt le parcourut d'un seul regard et poussa alors un gémissement d'épouvante.

Voici ce que contenait le papier :

« Sa Majesté est prévenue qu'il y a contre elle complot d'assassinat. MM. de Guise, de Damville, de Tavannes, de Cosseins, de Sainte-Foi, de Guitalens, gouverneur de la Bastille, conspirent pour tuer le roi et faire sacrer à sa place M. le duc de Guise. Sa Majesté aura la preuve du complot en faisant mettre à la question le moine Thibaut, ou M. de Guitalens, l'un des plus acharnés. La dernière réunion des conspirateurs a eu lieu dans une arrière-salle de l'auberge de la *Devinière*, rue Saint-Denis. »

– Je suis perdu, bégaya Guitalens.

À demi évanoui, il se renversa en arrière et fût tombé si Pardaillan ne l'avait soutenu.

– Courage, morbleu ! fit le chevalier à voix basse.

En même temps, il serrait énergiquement le bras de Guitalens.

– Courage ? interrogea le malheureux gouverneur.

– Eh oui ! S'il reste une chance, une seule chance de salut pour vous, vous allez la perdre en vous évanouissant comme une femmelette au lieu de vous raidir…

– Misérable ! gronda Guitalens à bout de force morale, après m'avoir perdu, tu m'insultes encore de tes railleries ! Ah ! tu achètes ta liberté à ce prix… eh bien…

– Monsieur ! interrompit Pardaillan d'une voix solennelle, prenez garde à ce que vous allez dire ou faire. Ne m'accusez pas. Je suis un être innocent jeté dans cette effroyable prison pour toute la vie ! Je cherche ma liberté, voilà tout ! Mais je puis vous sauver…

– Vous !… vous me sauveriez ! Et comment ?… Non ! non ! ajouta-t-il en se tordant les mains, plus d'espoir ! Dans quelques instants, le roi saura l'horrible vérité… on viendra me saisir…

– Eh ! s'écria Pardaillan en secouant le bras de Guitalens, qui vous dit que le roi va être prévenu dans quelques instants !…

– La lettre !

– Il ne l'aura que ce soir. Mon ami ne doit la porter que ce soir, à huit heures, entendez-vous ! Nous avons donc toute une journée devant nous !…

– Fuir ?… Mais où fuir ?… Je serai rejoint !…

– Non ! ne fuyez pas ! Arrangez-vous simplement pour que la lettre ne parvienne pas au roi !

– Et comment ?

– Un seul homme est capable d'arrêter cette lettre dans sa route : c'est moi. Faites-moi sortir d'ici ; dans une heure, je suis chez mon ami, je reprends la lettre, et je la brûle.

Guitalens leva sur Pardaillan des yeux éteints par l'épouvante portée à son paroxysme.

– Et qui me garantit que vous feriez ça ? balbutia-t-il.

– Monsieur, s'écria le chevalier, regardez-moi. Je vous jure sur ma tête que si vous me faites sortir, cette lettre ne parviendra pas au roi. Puissé-je être foudroyé si je mens !… Et maintenant, écoutez : ceci est votre dernière chance, je ne vous dirai plus rien : si vous ne me relâchez, le roi que je sauve me fera bien relâcher, lui ! Qu'est-ce que je risque ? De rester ici un jour, deux jours au plus… Tandis que vous… si vous ne me faites sortir, vous êtes un homme mort… Adieu, monsieur.

Sur ce mot, Pardaillan se retira dans un angle du cachot.

Guitalens demeura quelques minutes effondré sur l'escabeau, faisant d'incroyables efforts pour ressaisir sa pensée vacillante. Le coup qui le frappait était vraiment terrible ; il se voyait condamné à mort ; et quelle mort ! quelque supplice effroyable briserait sans doute son corps avant qu'il ne se balançât au bout de l'une des cordes de Montfaucon !

En cet instant, avec l'étrange vitesse de la pensée, avec l'extraordinaire précision qu'acquiert l'imagination à de certains moments d'angoisse, il reconstitua les supplices auxquels il avait assisté en sa qualité de gouverneur de la grande geôle royale. Il revit les fantômes des malheureux qu'il avait fait attacher au lit de torture, les coins de bois qui s'enfoncent entre les jambes à coups de maillet et qui broient les os, les tenailles chauffées à blanc avec quoi on arrache les mamelles, les pinces qui servent à extirper l'un après l'autre les ongles des dix doigts, l'entonnoir qu'on enfonce dans la bouche du patient et où l'on verse de l'eau jusqu'à ce que le ventre en éclate, les chevaux puissants qui tirent dans quatre directions différentes les membres des parricides… et la mise en scène funèbre de ces spectacles hideux, la foule avide qui ondule et trépigne autour du condamné, les cierges qui brûlent, les psalmodies des moines…

Il revit tout cela !

Et que lui ferait-on, à lui ! à lui, régicide !

Une épouvante sans nom s'empara de lui. Il faut dire que Guitalens n'était pas plus attaché à Henri de Guise qu'il voulait faire couronner qu'à Charles IX qu'il voulait détrôner. Semblable à tous ceux qui conspirent non pour un changement d'état social, non pour une idée, mais pour un changement de personnel gouvernemental,

pour des hommes, l'ambition seule l'avait décidé à risquer l'aventure.

Et maintenant, devant la mort, devant le supplice inévitable, il maudissait cette ambition.

Il eût donné tout au monde pour n'être que l'un de ces humbles geôliers qu'il rudoyait tous les jours, ou même l'un de ces prisonniers dont il avait la garde.

Il tourna vers Pardaillan un œil mourant et le vit tranquille, indifférent, comme l'homme sûr de lui.

Alors, il songea que les gardes et les geôliers qu'il avait laissés dans le corridor allaient s'étonner de sa longue entrevue avec un prisonnier, le soupçonner peut-être !

Et pourtant, il ne se décidait pas. Sa volonté était paralysée. Il lui semblait que jamais il ne pourrait se lever de cet escabeau.

Soudain, un bruit sonore, triste, avec un tintement prolongé, retentit dans le corridor.

Guitalens se redressa, les yeux exorbités, les cheveux hérissés, avec un gémissement sur ses lèvres tordues, avec cette effrayante pensée :

« Je suis découvert… on vient me chercher !… »

Cependant, le silence, de nouveau, pesa sur cette scène de drame qui se déchaînait dans une conscience humaine.

On ne venait pas chercher Guitalens. Il n'était pas découvert.

Simplement, un geôlier avait laissé tomber son trousseau de clefs sur les dalles du corridor.

Pardaillan, qui affectait une belle indifférence tranquille, avait suivi du coin de l'œil sur la physionomie de Guitalens les progrès de la terreur et de l'angoisse.

Il attendait avec une profonde anxiété l'aboutissement fatal de la scène.

Ou Guitalens aurait assez peur pour le mettre en liberté.

Ou cette même peur, poussée au paroxysme, le paralyserait.

« En ce dernier cas, songeait-il, je suis un homme perdu. Si, dans cinq minutes, cet homme n'est pas convaincu qu'il ne peut se sauver qu'en me sauvant, il va rentrer chez lui et attendre les événements. Il tremblera huit jours, quinze jours, un mois… puis, quand il verra que j'ai menti, que je ne l'ai pas dénoncé, ou même quand il se dira que, l'ayant dénoncé, le chien a pu perdre le papier révélateur, alors il reprendra courage et se vengera : je serai jeté dans quelque souterrain qui deviendra une tombe ! »

La chute des clefs le fit violemment tressaillir, lui aussi.

Et il allait marcher sur Guitalens, se livrer à quelque tentative désespérée, lorsqu'il vit le gouverneur se redresser et, tout trébuchant, s'approcher de lui.

Guitalens claquait des dents.

– Jurez-moi, bégaya-t-il, jurez-moi… sur le Christ… sur l'Évangile… que vous arriverez à temps… pour reprendre la lettre…

– Je jurerai tout ce que vous voudrez, fit Pardaillan d'une voix très calme, mais je vous ferai observer que le temps passe… vos gardes eux-mêmes vont s'étonner…

– C'est vrai ! fit Guitalens en essuyant son front couvert de sueur.

– Eh bien ?…

Une dernière lutte se livra dans l'esprit du gouverneur. Pardaillan bouillonnait d'impatience. Mais ses traits n'en demeuraient que plus rigides.

– Au surplus, dit alors le chevalier, peut-être vaut-il mieux que les choses suivent leur cours naturel… mon ami recevra la lettre, il la donnera au roi, je serai délivré… et quant à vous, sans aucun doute, vous ne serez pas embarrassé pour vous disculper…

– Monsieur, dit Guitalens d'une voix sourde, dans une demi-heure, vous serez dehors.

Pardaillan eut assez de puissance sur lui-même pour commander à son visage de n'exprimer qu'une joie de politesse.

– Comme vous voudrez ! répondit-il.

Guitalens leva les bras vers la voûte, comme pour implorer l'assistance divine. En effet, les traîtres dans le genre de Guitalens ont fabriqué un Dieu très commode qui arrive toujours à point dans leurs discours et leurs gestes pour se faire leur complice.

Puis, satisfait sans doute d'avoir mis Dieu de son côté par ce simple geste, il ouvrit la porte, rappela les gardes et, devant eux, se tourna vers le prisonnier.

– Monsieur ! dit-il, votre secret vaut en effet la peine d'être transmis à Sa Majesté. Je ne doute pas de la reconnaissance du roi, et j'espère que dans peu d'instants, je pourrai vous ouvrir moi-même les portes de cette Bastille.

Le geôlier de Pardaillan demeura stupéfait.

– Je vous l'avais bien dit ! fit le chevalier en souriant.

– Ma foi ! je vous avais cru fou, dit le geôlier ; mais maintenant…

– Maintenant ?

– Je vous crois sorcier !

Le gouverneur, en toute hâte, fit atteler son carrosse et y monta en disant à voix haute qu'il se rendait au Louvre. Il s'y rendit en effet et y demeura juste le temps nécessaire pour que ses gens pussent croire qu'il avait parlé au roi.

Au bout non pas d'une demi-heure comme il l'avait dit, mais d'une heure, il était de retour et s'écriait devant quelques officiers :

– Ah ! c'est un bien grand service que cet homme rend à Sa Majesté ! Mais, messieurs, silence absolu sur tout ceci. Il y va de votre emploi, et peut-être de votre liberté. Affaire d'État.

Les officiers frissonnèrent.

Affaire d'État était un mot magique capable de bâillonner les plus bavards.

Guitalens, séance tenante, se rendit à la prison de Pardaillan.

– Monsieur, lui dit-il, je suis heureux de vous annoncer qu'en raison du service que vous lui rendez Sa Majesté vous fait grâce…

– J'en étais sûr !… fit Pardaillan en s'inclinant.

Cinq minutes plus tard, le chevalier était dehors. Le gouverneur l'avait escorté jusqu'au pont-levis, honneur qui prouvait à tous en quelle estime il tenait son ancien prisonnier. Au moment où Pardaillan allait s'éloigner, Guitalens lui serra la main d'une façon significative.

– Voulez-vous que je vous rassure ? fit Pardaillan pris de pitié.

Les yeux de Guitalens flamboyèrent.

– Eh bien, écoutez donc : le papier que j'ai jeté à mon chien…

– Oui…

– L'ami qui devait le porter au roi…

– Oui, oui…

– Eh bien, l'ami n'existe pas ; le papier était blanc… je suis incapable d'une dénonciation, même pour sauver ma vie…

Guitalens étouffa un cri où il y avait autant de joie que de regret. Un instant, il eut la pensée de mettre sa main au collet de celui qui avouait l'avoir joué. Mais comme c'était un homme à double face, il supposa naturellement que Pardaillan pouvait mentir, que le papier pouvait bien contenir la dénonciation…

Il grimaça dans un sourire :

– Vous êtes un charmant cavalier, dit-il, et je suis vraiment heureux de vous donner la clef des champs. Mais si, par hasard, vous changiez d'idée, s'il vous prenait fantaisie d'envoyer réellement le papier en question, j'espère que vous sauriez reconnaître le service que je vous rends aujourd'hui.

– Comment cela ?
– En y oubliant mon nom !

Chapitre 26

LA LETTRE DE JEANNE DE PIENNES

Nous ramenons un instant nos lecteurs auprès de dame Maguelonne – la vieille propriétaire de la maison où habitaient Jeanne de Piennes et sa fille. On a vu que cette digne matrone s'était rendue à l'auberge de la *Devinière*, comment elle y avait appris l'arrestation du chevalier de Pardaillan qui concordait si étrangement avec celle de ses deux locataires et comment elle était rentrée chez elle fort effrayée de savoir que sa maison avait été un nid de conspiration huguenote.

Sa première pensée fut de brûler la lettre qui lui avait été confiée par Jeanne de Piennes.

La terreur de passer pour complice la talonnait. Mais dame Maguelonne était femme, vieille et dévote. Or, si l'on songe que la curiosité d'une dévote est au carré de la curiosité d'une vieille femme qui n'est pas bigote, que la curiosité d'une vieille est elle-même au carré de la curiosité d'une jeune femme ; et qu'enfin la curiosité d'une jeune femme représente déjà un chiffre respectable dans la proportion des sentiments humains, ce petit travail de mathématique arrivera à donner une haute idée de la curiosité qui talonnait dame Maguelonne. Que si du point de vue arithmétique nous passons au point de vue sentimental, nous constaterons que cette vénérable femme tremblait d'épouvante à la pensée qu'on pourrait trouver chez elle cette lettre – et que, cependant, elle ne la brûla pas !

Lorsque, au bout de trois ou quatre jours de combat contre sa peur, dame Maguelonne se fut enfin résolue à ne pas brûler ce

papier, elle eut à subir un nouveau combat.

En effet, dès qu'elle était seule, elle courait fermer sa porte et ses fenêtres, allait prendre la lettre, s'asseyait, et passait des heures entières à se demander :

« Que peut-il bien y avoir là-dedans ? »

La bonne dame dépérissait.

Ce papier, mille et mille fois, elle le tourna en tous sens, en gratta les joints avec son ongle, essaya au moyen d'une épingle de soulever le repli. Tant il y eut qu'à la fin la lettre s'ouvrit.

Dame Maguelonne demeura un instant saisie. Puis, elle s'écria :

– Ce n'est pas moi qui l'ai ouverte !

Sa conclusion fut :

– Je puis donc lire !

Elle lisait déjà, d'ailleurs, à l'instant où elle hésitait encore à s'en accorder l'autorisation.

Le pli contenait un mot adressé au chevalier de Pardaillan, et une lettre qui portait une suscription… Par le mot, la Dame en noir suppliait le chevalier de faire parvenir la lettre à son adresse.

Et cette adresse, c'était : « Pour François, maréchal de Montmorency. »

La vieille dame demeura stupéfaite et remplie de remords. En effet, elle voyait clairement qu'il n'y avait pas la moindre connivence entre la Dame en noir et le chevalier de Pardaillan ; d'où sa stupéfaction. Et d'autre part, sa curiosité demeurait inassouvie, puisqu'il y avait une deuxième lettre à ouvrir ; d'où son remords.

Que pouvait-il bien y avoir de commun entre la Dame en noir et le maréchal de Montmorency ?

Voilà la question qui commença à tourmenter la vieille dévote.

Héroïquement, elle résista plusieurs jours à l'envie démesurée de savoir ce qu'une pauvre ouvrière comme sa locataire pouvait bien avoir à dire à un grand seigneur comme François de Montmorency.

Enfin, elle n'y tint plus.

Un jour que, pour la millième fois, elle se répétait qu'elle n'avait pas le droit d'ouvrir la lettre, et que la Dame en noir serait en droit de lui faire de sanglants reproches quand elle serait relâchée, sa décision fut prise tout à coup : elle courut à la lettre, la déposa sur une table, s'assit et fit sauter le cachet.

À ce moment, elle bondit.

On venait de heurter à sa porte.

Au même instant, cette porte s'ouvrit. La vieille jeta un cri de terreur, Dans son impatience, elle avait oublié de s'enfermer. Et quelqu'un entrait.

Et ce quelqu'un, c'était le chevalier de Pardaillan !

– Vous ! cria dame Maguelonne en couvrant de ses mains tremblantes les papiers restés sur la table.

Le chevalier demeura un instant étonné.

« Cette vieille me connaît donc », songea-t-il.

Puis saluant avec cette gracieuse politesse dont il avait le secret :

– Madame, dit-il, rassurez-vous, je ne vous veux aucun mal ; pardonnez-moi seulement d'entrer ainsi chez vous et de vous avoir effrayée peut-être… un grave intérêt m'a fait oublier un instant les convenances.

– Oui, la lettre ! fit la vieille réellement effarée.

– Quelle lettre ? demanda Pardaillan de plus en plus étonné.

Dame Maguelonne se mordit les lèvres ; elle venait de se trahir ; elle essaya maladroitement de cacher les papiers, mais Pardaillan les avait vus et ne les perdait plus des yeux.

– Vous n'êtes donc plus en prison ? reprit la vieille pour se donner du temps.

– Vous le voyez, madame ; il y avait erreur, et l'erreur ayant été reconnue, on m'a aussitôt relâché. Et ma première visite est pour vous, ma chère dame. Vous pouvez d'un mot me soulager d'une grande inquiétude.

« Il ne me parle pas de la lettre », songea la dévote.

– Ou tout au moins, acheva Pardaillan, m'aider à fixer l'incertitude qui me fait un mal affreux.

– Pauvre jeune homme !… Parlez, je vous répondrai de mon mieux.

– Il y a dix jours, madame, j'ai été arrêté et conduit à la Bastille à la suite d'une erreur qui, comme vous le voyez, n'a pas tardé à être reconnue. Or, au moment même où mon logis était envahi, deux personnes qui demeurent chez vous étaient menacées d'un grand danger, puisqu'elles m'appelaient à leur secours. Je sais que ces deux personnes ont été enlevées violemment le jour même de mon arrestation…

– Au même moment.

– C'est cela ! Eh bien, madame, pouvez-vous me donner à ce sujet le moindre renseignement ? Comment s'est fait cet enlèvement ?

Pardaillan parla avec une émotion qui gagnait la vieille femme.

– Je vous dirai tout ce que je sais, fit-elle. La Dame en noir et sa fille Loïse ont été arrêtées, dit-on, parce qu'elles complotaient avec vous.

– Avec moi !

– Mais il est bien évident qu'elles étaient innocentes, les pauvres chères créatures, puisque vous l'êtes vous-même…

– Et, dites-moi, qui est venu les arrêter ?

– Des soldats, un officier…

– Un officier du roi ?…

– Dame, je ne sais pas trop… ah ! s'il s'était agi de religieux, j'aurai tout de suite reconnu le costume.

– Le duc d'Anjou n'était pas parmi ces gens ?

– Oh non ! fit la vieille, effrayée.

Pardaillan garda le silence. Il comprenait qu'il ne saurait rien de cette vieille. Le mystère, loin de s'éclairer, devenait plus difficile à débrouiller…

– Vous n'avez aucune idée, reprit-il, de l'endroit où on a pu les emmener ?

– Pour cela, non… j'étais si troublée, vous comprenez.

– Mais, fit tout à coup le chevalier, lorsque je suis entré, vous avez parlé d'une lettre. Est-ce que ces malheureuses femmes auraient écrit ?

Les mains de la vieille se crispèrent sur les papiers qu'elle avait fini par faire tomber sur son tablier.

– C'est-à-dire… balbutia-t-elle.

– Voyons, madame, qu'est-ce que ces papiers que vous froissez ?

– Monsieur, ce n'est pas moi qui les ai ouverts, je vous le jure ! s'écria la vieille.

Et d'un geste convulsif, elle tendit les papiers à Pardaillan qui les saisit avidement… D'un coup d'œil, il parcourut la lettre qui lui était adressée.

– Cette chère dame m'a fait promettre de vous remettre ces écrits, continuait dame Maguelonne avec volubilité, je vous jure que je me suis aussitôt rendue à la *Devinière* pour tenir ma promesse, mais vous étiez arrêté, je les ai donc précieusement gardés…

– Personne ne les a vus ? fit Pardaillan d'une voix tremblante.

– Personne, mon cher monsieur, personne au monde… Je vous le jure sur la Vierge…

– Qui donc les a ouverts ?…

– Eh ! ils se sont ouverts tout seuls ! répondit-elle avec l'aplomb

du désespoir, ils étaient mal cachetés…

– Mais vous les avez lus ?…

– Un seul, monsieur, un seul ! Celui qui vous était destiné…

– Et l'autre ?

– La lettre du maréchal de Montmorency ?

– Oui.

– J'allais la lire, mais vous êtes arrivé…

– Madame, dit Pardaillan qui se leva, j'emporte ces papiers. Vous le voyez, je suis chargé de faire parvenir cette lettre au maréchal de Montmorency ; rien au monde ne pourra m'empêcher d'exécuter la volonté de celle qui m'a honoré de sa confiance. Quant à vous, madame, vous avez commis une mauvaise action en ouvrant ces papiers. Je vous la pardonne à une condition…

– Laquelle, mon bon jeune homme ?

– C'est que jamais vous ne parliez à âme qui vive de ces papiers.

– Oh ! pour cela, vous pouvez en être sûr ! J'aurais trop peur d'être compromise ! fit naïvement la dévote.

« Bon ! pensa Pardaillan, voilà qui me rassure plus que tous les serments. »

Le chevalier salua dame Maguelonne et se retira. Dehors, il retrouva Pipeau qui l'attendait. Il franchit tranquillement la rue et entra dans l'auberge.

Maître Landry, qui portait un broc de vin à des clients, le laissa tomber et s'arrêta, saisi d'étonnement.

– Bonjour, monsieur Grégoire, fit Pardaillan.

– Le chevalier ! fit l'aubergiste atterré.

– Remettez-vous, cher monsieur, je comprends toute la joie que vous éprouvez à me revoir ; mais enfin, ce n'est pas une raison pour ne pas me demander si j'ai faim et ce que je mangerais bien.

Landry ne répondit que par un gémissement. Son regard vacillant erra du maître qui s'asseyait à une table au chien qui lui montrait les dents.

Puis, titubant de désespoir, il s'enfuit dans la cuisine, tomba sur un escabeau et s'asséna deux grands coups de poing sur le crâne. À la vue de cette désolation, Huguette comprit qu'une catastrophe était arrivée ; elle se précipita dans la salle, et, voyant Pardaillan, comprit tout.

Seulement, si elle éprouva le même désespoir que son mari, ce sentiment se traduisait chez elle par une mimique toute différente. Elle rougit, s'approcha vivement du chevalier, et, tout en le

félicitant de son retour, se mit activement à dresser la table.

– Ah ! monsieur le chevalier, fit-elle doucement, quelle peur j'ai eue pour vous ! Depuis dix jours, c'est à peine si j'ai pu fermer les yeux.

« Pauvre Huguette ! pensa Pardaillan. Quel dommage que je me sois aperçu que j'aime Loïse !… »

Malgré ce bizarre regret, les yeux du chevalier étaient peut-être plus tendres que dame Huguette n'avait l'habitude de les voir, car elle rougit encore plus. » Légère et court vêtue », elle allait et venait, le sourire aux lèvres, fredonnant un rondeau, bousculant les servantes, et préparant un festin digne de Pardaillan.

– Pauvre jeune homme ! comme il a maigri, dit-elle à maître Landry.

– Que n'a-t-il fondu comme beurre à la poêle !

– Monsieur Grégoire, seriez-vous méchant ?

– Non, madame Grégoire. Mais cet homme et son chien vont me ruiner, pour avoir jeûné dix jours !

– Bon ! Vous êtes payé d'avance !

– Comment cela ! fit majestueusement Landry.

– Avez-vous oublié que vous avez raflé tout l'argent que ce gentilhomme avait laissé dans sa chambre ? Et s'il vous le réclame, que direz-vous ? Croyez-moi, monsieur Grégoire, faites bon visage à votre hôte, de crainte qu'il ne vous demande des comptes.

Landry Grégoire comprit toute la force de ce raisonnement.

Il prit aussitôt une figure des plus réjouies et s'en vint tourner autour du chevalier à qui dame Huguette servait déjà une tranche de certain pâté qu'affectionnait Pardaillan.

– Eh ! Huguette, s'écria-t-il, ne vois-tu pas ce pauvre Pipeau qui tire la langue ! Ce cher Pipeau ! le voilà donc revenu, lui aussi ! Ah ! quel bon chien fidèle vous avez là, monsieur le chevalier ! Huguette, va donc voir s'il ne reste pas quelques os présentables… Monsieur le chevalier, tâtez-moi de ce petit saumur… je le réservais pour votre retour !

Pardaillan se laissait faire et souriait dans sa moustache.

Pipeau, magnanime, ne grondait pas et se contentait de surveiller du coin de l'œil le pied de maître Landry.

C'est ainsi que la paix fut rétablie dans tout ce ménage.

Pardaillan se dirigea alors vers l'écurie, constata que son cheval était toujours au râtelier et que la noble bête n'avait pas souffert de son absence.

Puis il monta à sa chambre, et son premier mouvement fut de ceindre son épée qui était restée accrochée au mur.

Alors, il relut trois ou quatre fois de suite le billet que lui avait adressé la Dame en noir.

– En somme, conclut-il, il s'agit de faire parvenir au maréchal duc de Montmorency la lettre ci-jointe.

Et, de même que dame Maguelonne, Pardaillan se demanda ce qu'il pouvait bien y avoir de commun entre celle qu'il croyait être une pauvre ouvrière et le grand maréchal de Montmorency.

La lettre était là, sur la table.

Pardaillan se promenait de long en large, tout rêveur.

Et à chaque demi-tour qu'il faisait, ses yeux revenaient à la lettre.

Elle était ouverte.

Mais certes, il ne la lirait pas !…

Et pourtant !

Quel mal ferait-il en la lisant ! Et qui sait s'il n'y trouverait pas des indications précieuses sur les gens qui avaient arrêté Loïse et sa mère !

Sans aucun doute, la Dame en noir implorait la protection du maréchal de Montmorency.

S'il en était ainsi, lui, Pardaillan, se substituerait au maréchal. La protection d'un aussi grand seigneur était fort problématique – tandis que la sienne était assurée à Loïse…

– Qu'est-il besoin du maréchal ? conclut-il. Si quelqu'un doit délivrer Loïse et sa mère, c'est moi ! Je ne veux pas qu'un autre s'en mêle !… Allons, lisons !…

En saisissant la lettre que dame Maguelonne avait décachetée, Pardaillan eut une dernière hésitation. Mais la pensée qu'il fallait porter secours à Loïse, et qu'il trouverait là les renseignements nécessaires, leva ses scrupules. Et puis il se mêlait à ces sentiments une sorte de jalousie instinctive : il ne voulait pas qu'un autre se mêlât de sauver Loïse et sa mère.

Le jeune homme déplia donc brusquement le parchemin et se mit à lire.

Cette lecture, faite avec une attention soutenue, dura longtemps.

Quand elle fut finie, le chevalier de Pardaillan était très pâle.

Il avait déposé le parchemin sur une table et le considérait fixement un sourire d'amertume au coin des lèvres.

Accoudé sur la table, pour la première fois de sa vie peut-être, le chevalier se mit à rêver.

Son imagination dut l'entraîner vers les fuligineuses régions du désespoir, car plus il rêvait, plus son visage s'assombrissait.

Un profond soupir gonfla sa poitrine.

Il reprit la lettre et la relut d'un bout à l'autre, revint sur deux ou trois passages essentiels, répéta à demi-voix des phrases entières, comme si le témoignage de ses yeux seuls eût été insuffisant pour le convaincre.

Et lorsque cette deuxième lecture fut terminée, cette fois, la lettre s'échappa de ses mains…

Le chevalier de Pardaillan laissa tomber sa tête sur sa poitrine et se mit à pleurer.

La lettre de Jeanne de Piennes était datée du 20 août 1558, c'est-à-dire de l'année même où François de Montmorency avait épousé Diane de France, fille naturelle d'Henri II.

Il y avait environ quatorze ans que cette lettre avait été écrite.

Depuis quatorze ans, elle attendait dans son coffret que l'heure fût venue de s'exhumer, comme un spectre qui sortirait de la tombe pour jeter parmi les vivants une parole des vérités mortes…

Cette lettre, la voici :

« J'ai donc subi aujourd'hui la pire douleur qu'il soit donné à une amante d'éprouver. Je l'ai subie, cette douleur, mon âme est encore comme engourdie, mon cœur se déchire, et pourtant, je ne meurs pas !

Peut-être mon heure n'est-elle pas venue encore. Et puis, ce qui me rattache à cette misérable vie, c'est de me pencher sur le petit lit de l'enfant. Si je meurs, qui prendra soin d'elle ? Il faut que je vive…

Lorsque les sanglots m'étouffent, lorsqu'il me semble que ce pauvre cœur flétri va s'arrêter de battre, lorsque je vois que la douleur va me terrasser enfin, je vais m'asseoir près de sa couchette et je la contemple… et alors, peu à peu, le courage et la vie rentrent en mon être.

Elle a cinq ans. Si tu pouvais la voir, ô mon François ! En ce moment, elle dort, paisible, confiante… elle sait que sa mère veille sur elle. Ses cheveux dénoués, épars sur l'oreiller, lui font une auréole blonde ; ses lèvres sourient ; son sein se soulève doucement… elle est heureuse. Comme elle est jolie ! Quel ange, François !… Rien ne saurait s'imaginer de plus gracieux, de plus tendre et de plus pur… C'est ta fille, ô mon cher époux !

Aujourd’hui, François, ton mariage a été célébré. Toute la pauvre rue que j’habite parle de la pompe de cette cérémonie et dit que Madame Diane est la digne épouse d’un fier seigneur tel que toi… hélas ! n’étais-je donc pas digne d’assurer ton bonheur ?

Aujourd’hui, tout est bien fini. La dernière lueur d’espérance qui vacillait dans mon âme vient de s’éteindre.

Le jour où ton père me chassa, broya mon cœur comme s’il l’eût saisi dans son gantelet des jours de bataille, le jour où, presque folle, je sortis en trébuchant de cet hôtel où, pour te sauver, je venais de signer ma pauvre déchéance, le jour où, éperdue, agonisante, je m’enfonçai dans le noir Paris, ma fille dans mes bras, ce jour-là, François, je crus avoir franchi les limites de la douleur humaine.

Hélas ! je n’avais pas encore vécu la présente journée !…

Si grand que fût mon malheur, j’entrevoyais encore par-delà les horizons funèbres qui m’environnaient quelque chose comme une aube… aujourd’hui, c’est fini : tout est noir en moi.

C’est fini, François ! pourtant, un indissoluble lien te rattache à moi. Ton enfant vit. Ton enfant vivra. C’est pour elle que j’ai déchiré mes lèvres qui voulaient parler, c’est pour elle que j’ai gravi les calvaires de désespoir, c’est pour elle que j’ai subi le martyre… Ta fille vivra, François !

Je devrais me taire pour ma fille. Aujourd’hui, pour ma fille, je dois parler…

T’ai-je dit qu’elle s’appelle Loïse ?… La chère enfant porte admirablement ce joli nom. Si tu veux te figurer ta fille, figure-toi la plus jolie Loïse qu’il soit au monde, et encore non ! Il faudrait que tu puisses la voir.

Que j’aie été frappée, moi, je l’admets. Que ma vie soit brisée, que je sois déchue de mon titre d’épouse sans avoir mérité ce suprême affront, soit ! Mais je veux que Loïse soit heureuse : tout ce qui me reste de vie, force, volonté, énergie, pensée, tout est là ! Je ne veux pas que Loïse soit injustement frappée comme je l’ai été.

Pour cela, il faut que tu puisses ouvrir ton cœur à ta fille. Il faut qu’elle puisse entrer la tête haute dans ta maison, il faut que Loïse puisse prendre à ton foyer la place qui lui est due !

Et pour cela, mon cher époux, il faut que tu saches la terrible, la solennelle vérité…

Je t’appelle encore mon époux. Car tu demeureras tel jusqu’à la fin de mes jours.

Librement, tu m'as épousée dans la vieille chapelle de Margency. Rappelle-toi cette nuit héroïque où notre union eut pour témoin un mourant et où devant le mort… devant mon père foudroyé par l'émotion, tu juras de m'aimer toujours !

Tel je te vis en cette nuit, ô mon cher époux, tel je te revois encore.

Et qu'importent les ordres du connétable, du roi, du pape ! Qu'importe ce qu'ils ont décidé, voulu, arrangé ! Tu es mon époux, François…

Or, il faut que tu saches l'abominable crime qui nous a séparés. Tu vas tout savoir : et que ton père fut cruel, et que ton frère fut criminel, et que ton amante, ton épouse peut porter fièrement ton nom, et que ta fille a le droit de venir s'asseoir dans la maison des Montmorency.

Mais ne crois pas au moins que je veuille troubler ta vie.

Cette lettre, François, je l'écris parce qu'il faut que la vérité éclate.

Mais pour l'envoyer, pour te la faire parvenir, j'attends trois choses :

La première, c'est que ton père soit mort[20] . Car c'est sur toi que le connétable ferait tomber le poids de sa haine s'il apprenait que le fatal secret t'est connu.

La deuxième, c'est que ma fille… ta Loïse… soit en âge de défendre ma mémoire et de parler hardiment comme il convient à une Montmorency, fille d'une de Piennes, héritière irréprochable des Montmorency.

La troisième, c'est que je me sente sur ma mort, ou qu'un grave péril menace notre enfant.

Tant que ces trois conditions ne seront pas remplies, ô mon François, je veux demeurer dans mon ombre, heureuse encore de pouvoir me dire qu'en me taisant j'assure la paix et le bonheur de l'homme que j'ai tant aimé…

Car ma vie à moi ne compte plus.

Mais ce qui compte, François, c'est la vie et le bonheur de notre enfant.

Lorsque tu recevras cette lettre, Loïse sera assez grande pour te parler. Ton père sera mort, et je n'aurai plus rien à redouter de ce côté pour toi…

Mais à ce moment-là aussi… ou je serai mourante, ou un danger sera sur la tête de Loïse.

Dans les deux cas, François, la volonté suprême de ton amante, de ton épouse, est que tu reportes sur Loïse cette affection dont j'étais si fière, que tu lui rendes le nom auquel elle n'a cessé d'avoir droit, puisqu'elle est née quand j'étais ta femme, que tu lui fasses enfin l'existence qui doit être la sienne : celle d'une héritière directe des Montmorency.

Et maintenant, François, mon amant, mon cher époux, voici l'affreux secret.

Ton frère Henri m'aimait…

Tout notre malheur tient dans ces mots :

Ton frère Henri m'aimait.

Il ne craignit pas de me l'avouer. Mais j'espérai que la droiture finirait par l'emporter chez cet homme si jeune encore. J'espérai que mon amour pour toi me couvrirait contre l'injure de son amour à lui. Je me tus pour ne pas déchaîner la guerre dans une illustre famille.

La nuit de ton départ pour la guerre, une confidence était sur mes lèvres… Tu sais quels événements précipités se produisirent, et que notre mariage eut lieu… Le lendemain, je t'attendis vainement : tu étais parti !

La confidence qui était sur mes lèvres, la voici, mon François : j'étais enceinte, j'allais te donner un enfant !

Cet enfant vint au monde pendant que tu te battais… c'est notre Loïse.

Dans ces mois terribles où je te crus mort, où je faillis mourir moi-même, ton frère disparut, et j'espérai qu'il s'était éloigné pour toujours.

Un jour ma fille me fut enlevée. Et comme éperdue je la cherchais, ton frère m'apparut, m'annonça ton retour, et en même temps me dit qu'il connaissait l'homme qui avait enlevé Loïse. Et comme je demeurais toute palpitante du bonheur de te savoir vivant, comme je me demandais quelle folie pouvait pousser ton frère, alors, François, s'ouvrit devant mes yeux l'abîme où j'allais m'engloutir.

Voici l'horrible chose que j'appris à l'instant même où tu accourais, où déjà j'entendais ta chère voix…

Notre Loïse était entre les mains d'un homme payé par ton frère… un misérable qui s'appelait le chevalier de Pardaillan. Ce monstre devait, sur un seul signe de ton frère, égorger la pauvre petite créature… ta fille, François… ce cher petit ange… Et ce

signe, ton frère devait le faire au chevalier de Pardaillan si j'avais le malheur de prononcer une seule parole devant toi, tandis que je serais accusée… accusée de forfaiture par ton propre frère !

La scène épouvantable qui suivit, tu la connais !

Tu sais maintenant pourquoi je me tus lorsque ton frère m'accusa !…

Je me tus, François ! Et pourtant, mon âme hurlait de désespoir, ma chair criait sa souffrance ! Je me tus, et je sentais la folie envahir ma tête ! Je me tus, et la nature prit pitié de moi sans doute… car je m'évanouis et lorsque je revins à moi, tu avais disparu…

J'étais condamnée ! mais Loïse, ta fille, était sauvée !

Ah ! François ! maudit soit à jamais l'être abominable qui porte ton nom… ton frère… ton misérable frère qui fut ce jour-là un démon d'enfer acharné à ma perte et à la tienne !

Maudit soit ce Pardaillan, ce complice hideux qui avait accepté l'effroyable besogne !…

Mais il faut que tu saches le reste. Toi parti, ma fille me fut rendue par un inconnu, je courus à Montmorency pour te dire tout : tu étais en route pour Paris ! je courus à Paris… je vis le connétable…

Et le connétable qui sut toute la vérité par moi me donna à choisir :

Ou je renoncerais à mon titre d'épouse, ou tu serais enfermé au Temple pour la vie !

Je signai !…

Je signai, te dis-je ! Et je disparus, meurtrie, brisée… mais ma fille me restait ! J'ai vécu pour elle ; je vivrai pour elle… il faut que je vive…

Maintenant, mon cher époux, tu sais l'effroyable vérité.

Je te jure que si j'avais été seule frappée, je serais morte, emportant le terrible secret dans la tombe.

Ce secret, je l'écris.

Je te le ferai parvenir à l'heure de ma mort ; en mourant, je veux être sûre que ta Loïse va reprendre le rang auquel elle a droit, et qu'une vie de bonheur va s'ouvrir devant elle.

Accours donc, ô mon époux !

Quelle que soit l'année, quel que soit le jour, quelle que soit l'heure où j'aurai décidé de te faire parvenir cette lettre, où tu l'auras reçue, accours, suis le messager que je t'enverrai… accours

auprès de ta femme innocente qui n'a jamais cessé d'être digne de toi et de t'adorer ; près de ta fille, ta Loïse, que je veux remettre dans les bras de son père !… »

Jeanne de Piennes, Duchesse de Montmorency.

Telle était la lettre que venait de lire le chevalier de Pardaillan ! Par une sorte de culte touchant, de révolte peut-être, par une conscience de son droit moral et de sa parfaite innocence, la malheureuse Jeanne l'avait signée de son titre : duchesse de Montmorency.

Le papier, avons-nous dit, était tombé des mains de Pardaillan.

Pendant quelques minutes, le jeune homme demeura immobile, comme s'il eût appris quelque catastrophe.

Et en effet, c'était une catastrophe qui s'abattait sur lui.

Il pleurait silencieusement, les larmes coulaient le long de ses joues sans qu'il songeât à les essuyer.

Enfin, il ramassa le parchemin, le brossa machinalement de la manche et le plaça devant lui, comme pour bien se convaincre de son malheur. Ses yeux tombèrent sur la signature.

– Duchesse de Montmorency !… Loïse était la fille des Montmorency !…

Cette sourde exclamation révélait une partie de son amertume.

En effet, Pardaillan, pauvre hère, sans sou ni maille, eût pu épouser Loïse, fille d'une modeste ouvrière.

Mais Loïse, fille du maréchal de Montmorency, ne pouvait devenir l'épouse du pauvre chevalier ; si le temps n'était plus où les rois épousaient des bergères, c'était encore moins le temps où des princesses donnaient leur main à des aventuriers sans titre, sans gloire, sans argent.

Il faut bien se rendre compte de ce que ce nom de Montmorency évoquait alors de formidable puissance et de splendeur.

Avec le connétable, cette maison, l'une des plus fières de la noblesse du royaume, avait connu l'apogée de la grandeur. Le connétable mort, le nom gardait encore tout son prestige. Et si l'on songe que François était devenu le chef d'un puissant parti qui faisait échec aux Guise d'une part, et au roi, d'autre part, on comprendra que Pardaillan éprouvât une sorte de vertige quand il mesurait la distance qui le séparait maintenant de Loïse.

– Tout est fini ! murmura-t-il en répétant la parole désespérée qu'il avait lue dans la lettre de la Dame en noir, c'est-à-dire de Jeanne de Piennes…

C'était bien la fin d'un rêve !

Par moments, pourtant, il semblait au chevalier qu'un peu d'espoir rentrait dans son cœur. Si Loïse l'aimait ! Si elle ne se laissait pas éblouir par la situation nouvelle qui l'attendait !…

– Mais non, pauvre fou ! reprenait-il aussitôt. Lors même que Loïse m'aimerait, est-ce que son père peut consentir à une telle mésalliance ! Que suis-je ? Moins que rien, presque un truand aux yeux de beaucoup ; un aventurier sans feu ni lieu ; je ne possède au monde que mon épée, mon cheval et mon chien…

Pipeau vint à ce moment poser sa tête expressive sur les genoux de son maître, et Pardaillan le caressa doucement.

– Et d'ailleurs, continua-t-il, qui me prouve qu'elle m'aime ! C'est une imagination que je me suis forgée. Je ne lui ai jamais parlé. Parce qu'elle m'a regardé sans colère le jour où je lui ai envoyé ce baiser, parce qu'elle m'a appelé à son aide dans une minute d'affolement, je vais me figurer qu'elle m'aime ! Ah ! triple sot !… Allons, n'y pensons plus !

Il se leva et fit quelques pas rapides dans la chambre.

– Oh ! fit-il en serrant les poings, j'oubliais encore cela !… Non seulement Loïse ne peut pas être à moi, non seulement elle ne m'aime pas, selon toute vraisemblance, mais encore elle doit me haïr !… Le jour où sa mère lui dira ce que mon père a fait, le jour où elle saura que je m'appelle Pardaillan, quels sentiments pourra-t-elle avoir pour moi, sinon ceux d'une répulsion instinctive ? Ah ! mon père ! mon père ! qu'avez-vous fait ? Et pourquoi, puisque je suis votre fils, n'ai-je pu me conformer à vos conseils !…

Il revint à la lettre, relut le passage relatif à son père comme s'il eut espéré s'être trompé.

Mais l'accusation était claire, précise, terrible !

Il aimait Loïse et son père avait enlevé cette même Loïse pour une monstrueuse besogne !… Il ne pouvait y avoir que haine et mépris dans le cœur de Loïse pour le vieux Pardaillan… et pour son fils !

Le chevalier eut un mouvement de rage.

– Eh bien ! s'écria-t-il sourdement, puisqu'il en est ainsi, puisque tout nous sépare, puisqu'elle doit me haïr, pourquoi m'occuperais-je d'elle encore ?… Oui ! pourquoi porterais-je cette lettre ?… Et que me fait, à moi, Mme la duchesse de Montmorency, qui maudit mon père, qui me maudira moi-même ?… Et que me fait sa fille ?… Elles sont malheureuses ! Eh bien, que d'autres courent à leur secours ! Qu'elles appellent le riche et puissant gentilhomme qui sera digne

de s'allier à une Montmorency !… Allons, plus de faiblesses ! Mon père, mon pauvre père ! Que n'êtes-vous là pour m'encourager ! À défaut de votre présence, j'ai vos conseils ! Et je vous jure bien, cette fois, de ne plus m'en écarter ! Soyons homme, morbleu ! La vie et le bonheur sont aux plus forts : faisons comme les forts ! Écrasons les faibles, bouchons notre oreille aux cris de pitié, mettons une triple cuirasse à notre cœur, et en avant pour la conquête du bonheur par le fer, puisque je n 'y puis arriver par l'amour !…

Une étrange exaltation bouleversait le jeune homme. Il se promenait à grands pas, gesticulait, lui si sobre de gestes, parlait à haute voix, lui qui, dans ses plus grandes colères, conservait toujours une politesse aiguë.

Il résumait sa situation.

Elle était effrayante.

Il avait contre lui la reine Catherine, c'est-à-dire une des femmes les plus puissantes et les plus implacables de l'époque ; il avait contre lui le duc d'Anjou et ses mignons qu'il avait gravement offensés ; il avait contre lui le duc de Guise que Guitalens s'empresserait, sans aucun doute, de mettre au courant de ce qui s'était passé à la Bastille !… La Médicis, le frère du roi, le chef du parti religieux !… Quels ennemis !…

Et quand il songeait que lui, chétif, lui qui n'avait que son épée, s'était fait d'aussi redoutables adversaires, dont chacun eût brisé comme verre les plus puissants seigneurs du royaume, une sorte d'orgueil l'envahissait, la folie de la bataille le secouait…

– Seul contre la reine ! seul contre Anjou ! seul contre Guise ! Allons ! si je meurs, si je succombe, on ne pourra pas dire que je m'étais attaqué à de piètres adversaires !

Il éclata d'un rire amer.

– J'oubliais !… Dans la nomenclature de mes ennemis, j'oubliais Montmorency ! Peste ! Ce n'est pas là le moindre, et lorsque Mme de Piennes lui aura répété ce que mon père a tenté contre sa fille, je serai bien étonné si ce digne seigneur ne cherche pas à m'achever au cas où la Médicis ne m'aurait pas déjà fait jeter dans quelque basse fosse ! Au cas où les mignons ne m'auraient pas poignardé au détour de quelque ruelle ! Au cas où M. de Guise ne m'aurait pas fait assommer par un Crucé, par un Pezou, par un Kervier !… Bataille, donc, bataille ! Je sens que j'étais né pour la bataille, moi ! En garde, messieurs ! Gardez-vous, je me garde !…

Et, tirant son épée, dans un de ces gestes flamboyants qui lui étaient familiers, Pardaillan se fendit cinq ou six fois contre le mur… Hérissé, l'œil en feu, la sueur au front, le rire aux lèvres et les larmes aux yeux, il était, à ce moment, magnifique et terrible.

– Hé ! Seigneur Jésus, à qui en avez-vous, monsieur le chevalier.

Et Mme Huguette Grégoire apparut en prononçant ces mots de sa voix douce et câline.

Pardaillan s'arrêta court, rengaina Giboulée, composa instantanément son visage, et répondit :

– Je m'exerçais, ma chère madame Huguette ; mon bras s'est engourdi pendant ces dix jours, et… mais laissons cela… savez-vous que vous êtes charmante de venir me voir ainsi ?… Allons, ne vous en défendez pas… vous êtes la perle de la rue Saint-Denis…

– Oh ! monsieur le chevalier…

– Si fait, morbleu ! Et le premier qui soutiendra que vous n'êtes pas la plus jolie hôtesse de Paris, je l'extermine !…

– Grâce, monsieur ! fit Huguette avec un joli cri d'effroi. Pardaillan la saisit par la taille, et deux baisers sonores retentirent sur les joues fraîches de Mme Grégoire.

Celle-ci, rouge de plaisir, balbutia :

– Pardonnez-moi d'être entrée ainsi… je venais…

– Peu importe, Huguette ! Vous venez toujours à propos. Par Pilate ! jamais je ne vis bouche plus vermeille et œil plus mutin ! Vous êtes à damner un archevêque…

– Je venais… pour ceci… acheva cependant Huguette.

– Ceci ? fit Pardaillan qui examina du coin de l'œil un sac rebondi que l'hôtesse déposait sur le coin de la table.

– Oui, monsieur le chevalier. Lorsque vous avez été arrêté… vous avez oublié votre argent… là… Alors, vous comprenez… je vous l'ai gardé… et je vous le rapporte !

Pardaillan était devenu pensif.

– Madame Huguette, dit-il tout à coup, vous mentez.

– Moi, grand Dieu !… Je vous jure…

– Ne jurez pas : c'est votre mari, maître Landry, qui a raflé mes pauvres écus ; et vous, bonne hôtesse, vous me les rapportez !…

– Quand cela serait ? interrogea-t-elle timidement.

– Madame Grégoire, fit Pardaillan en reprenant cet air pince-sans-rire qui désespérait si fort la belle Huguette, vous avez eu tort : cet argent, je le devais à maître Grégoire. Je ne l'ai pas oublié : je l'ai laissé pour lui. Ainsi, chère amie, vous allez remporter ce sac dans

le coffre de votre estimable époux…

– Mais qu'allez-vous devenir ?… Partageons, au moins !

– Ma chère Huguette, sachez une chose : c'est que je ne me sens jamais aussi riche que lorsque je n'ai pas le sou. D'ailleurs, il me reste cette agrafe, ajouta-t-il en désignant le bijou que lui avait envoyé la reine Navarre et qui était fixé à son chapeau.

Huguette reprit le sac en souriant.

– Mais, continua le chevalier en l'enlaçant de nouveau, je ne vous en aime pas moins… vous avez bon cœur, Huguette… vous êtes aussi bonne que belle…

– Bonne… peut-être ! mais belle…

– Puisque je vous le dis, morbleu ! Me démentirez-vous ? Je vous dis que vous êtes la plus jolie créature que j'aie jamais vue. Cette gorge ferme et blanche, ces joues roses, ces dents éblouissantes, ce regard langoureux, ces bras d'une éclatante blancheur… ah ! Huguette, je crois, décidément, que je vous adore !…

Huguette baissa la tête et deux larmes perlèrent à ses cils.

– Quoi ! vous pleurez, Huguette ? s'écria Pardaillan avec la même fièvre, tandis que le désespoir éclatait dans ses yeux ; vous pleurez ! au moment où je vous jure que je vous aime !…

Huguette, doucement, se dégagea des bras de Pardaillan.

– Comme vous devez souffrir ! murmura-t-elle d'une voix altérée.

Pardaillan tressaillit.

– Moi ! souffrir ? Où prenez-vous que je souffre ?…

– Monsieur le chevalier…

– Chère Huguette !…

– Vous ne vous fâcherez pas si je vous dis tout ce que je pense ?

– Et que diable pensez-vous ? Voyons ! je serais curieux de le savoir…

Huguette releva ses beaux yeux sur le jeune homme.

– Je pense, dit-elle avec mélancolie, que vous avez beaucoup de chagrin. Oh ! ne riez pas ainsi. Vous me faites mal, et vous vous faites plus de mal encore à vous-même ! Oui, monsieur le chevalier, vous avez le cœur gros… parce que vous aimez… Croyez-vous donc que je ne m'en sois pas aperçue ?… Pardonnez-moi, je vous ai guetté… je vous ai vu passer des heures et des heures à cette fenêtre, le regard fixé sur la petite fenêtre d'en face… je vous ai vu descendre morose et de mauvaise humeur lorsqu'elle s'ouvrait… Vous aimez… vous avez laissé là votre cœur… et celle qui a disparu l'a emporté avec elle… Et vous croyez, pauvre jeune homme, qu 'on

ne vous aime pas… Eh bien ! détrompez-vous… on vous aime…

Pardaillan saisit vivement la main de Mme Grégoire.

– Comment le savez-vous ? fit-il ardemment.

– Je le sais, monsieur, parce que si je vous ai guetté, je l'ai guettée, elle aussi ! Je le sais, parce qu'il est facile de tromper un indifférent, mais qu'il est impossible de tromper une femme…

Huguette se tut. Son sein palpita. Et ce fut son cœur qui acheva :

« De tromper une femme jalouse… une femme qui aime ! »

Pardaillan n'entendit pas ces mots puisqu 'ils ne furent pas prononcés, mais il comprit. Une indicible émotion l'étreignit à la gorge, et, doucement, il murmura :

– Huguette, vous êtes un ange…

Et, malgré tous ses efforts, ses yeux se remplirent de larmes.

– Vous l'aimez donc bien, fit Huguette à voix basse.

Il ne répondit pas et étreignit convulsivement les mains de l'hôtesse. Celle-ci se rapprocha de lui et déposa sur son front un baiser où son âme bonne et douce, mit un monde de consolations presque maternelles.

Nous ne savons vraiment trop comment cette scène se serait terminée, si la voix de maître Landry, qui appelait sa femme d'en bas, ne se fût fait entendre.

Huguette se sauva légèrement, à demi heureuse, à demi désolée.

« Pauvre Huguette ! songea Pardaillan. Elle m'aime, et pourtant elle cherchait à me consoler en me trompant. Mais c'est fini, maintenant. Loïse ne m'aime pas, ne peut pas m'aimer. Eh bien, je ne l'aime plus ! Je redeviens libre… libre de mon cœur, de ma pensée, de mes pas… Au diable Paris !… Demain, je me mets à la recherche de mon père !… Et quant à cette lettre… cette lettre… elle arrivera à son adresse comme elle pourra !… »

En disant ces mots, Pardaillan saisit la lettre de Jeanne de Piennes, la recacheta vivement, la fourra dans son pourpoint d'un mouvement rageur et s'élança au-dehors, bien résolu à ne plus s'inquiéter de rien de ce qui concernait Loïse et sa mère et tous les Montmorency de France.

Il était à ce moment deux heures de l'après-midi.

Ce que fit Pardaillan dans cette journée, il est probable qu'il l'ignora toujours lui-même. On le vit dans deux ou trois cabarets où il était connu. Il ne prenait aucun soin de se cacher. Pourtant, sa position était effrayante. Il erra sans doute un peu au hasard de sa course, paraissant occupé parfois à s'injurier soi-même, ou tout au

moins à débattre furieusement quelque importante résolution.

Vers cinq heures, il se retrouva calme, de sang-froid, maître de lui. Il regarda autour de lui, et se vit non loin de la Seine, presque en face du Louvre, devant un somptueux hôtel.

Et comme s'il eût ignoré que sa course l'avait amené là, comme s'il y fût venu malgré lui, ce fut avec colère qu'il s'écria :

– L'hôtel de Montmorency ! Je n'irai pas, certes !…

Presque en même temps, Pardaillan s'approchait de la grande porte, et furieusement heurtait le marteau !…

Chapitre 27

LE CONFESSEUR

La veille de ce jour où le chevalier de Pardaillan sortit de la Bastille grâce à la jolie ruse qu'il avait imaginée et où, malgré sa ferme résolution, il s'était retrouvé devant l'hôtel de Montmorency, une scène importante s'était passée dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

Il était environ neuf heures du soir. Le prédicateur venait d'achever son sermon devant une foule énorme qui avait envahi la vieille basilique – foule composée en grande partie de femmes élégantes dont les riches toilettes chatoyaient dans l'ombre.

Ce prédicateur était un moine superbe, de haute taille et de grande allure.

Il portait avec une sorte de distinction théâtrale le costume noir et blanc des carmes.

On l'appelait le révérend Panigarola.

Ce moine, malgré sa jeunesse, produisait une impression d'ascétisme sévère que corrigeait fort à propos l'enthousiasme assez peu religieux qu'il soulevait chez ces belles auditrices.

Il était, d'ailleurs, d'une remarquable beauté ; il possédait l'art du geste, ce grand geste des bras levés vers les voûtes lointaines et qui s'abaissent tout à coup pour menacer ou pour bénir. Sa voix était âpre et se déchaînait parfois avec une fureur qui secouait l'auditoire.

Mais ce qu'on admirait le plus en lui, c'était la véhémence de ses attaques qui n'épargnaient pas même le roi.

Ce Panigarola prêchait ouvertement la guerre à l'hérésie et

l'extermination des huguenots. Il englobait dans la même haine la reine de Navarre, Jeanne d'Albret, son fils Henri, le prince de Condé, l'amiral Coligny, enfin tous les huguenots et ceux qui, comme le roi Charles IX, avaient la faiblesse de les tolérer.

Panigarola inspirait une curiosité passionnée aux femmes qui l'écoutaient.

Pour quelques unes et surtout pour les femmes du peuple, c'était un saint homme que la reine Catherine de Médicis avait fait venir d'Italie pour sauver la France et racheter ses péchés. Mais pour la plupart des nobles dames qui suivaient ses sermons, c'était plus et mieux qu'un saint : c'était un homme…

Un homme qui avait beaucoup péché, et auquel, selon le précepte de l'Évangile, elles pardonnaient beaucoup.

Elles l'avaient connu naguère, le brillant marquis de Pani-Garola ! Il était de toutes les fêtes, de toutes les orgies ; c'était alors un rude spadassin qui avait sur la conscience une demi-douzaine de morts ; un coureur de cabarets, un de ces mignons bretteurs dont l'insolence, le luxe et la force étonnaient le pauvre monde.

Puis, tout à coup, il avait disparu.

Et voici qu'on le retrouvait sous la robe de carme, plus beau que jamais, plus flamboyant, mais l'anathème aux lèvres, alors qu'autrefois ces lèvres n'avaient eu que des sourires.

Ce soir-là, lorsque, après une foudroyante invocation, il tomba à genoux et parut se livrer à une profonde méditation, il y eut dans la foule des trépignements et des exclamations bruyantes que ne modéra nullement le respect dû au saint lieu.

Puis cette foule, lentement, s'écoula et se répandit au-dehors, en criant :

– Mort aux huguenots !

Il ne resta qu'une quinzaine de jolies femmes qui se mirent en prière surtout d'un confessionnal.

Mais un bedeau vint les prévenir que le révérend, très fatigué ce soir-là, n'entendrait aucune de ses pénitentes.

Alors, avec un murmure de désappointement, les pénitentes sortirent à leur tour, à l'exception de deux d'entre elles qui s'obstinèrent à demeurer là.

L'une, jeune et belle autant qu'on pouvait en juger sous les grands voiles noirs dont elle était couverte, était affaissée sur un prie-Dieu ; parfois un frisson l'agitait. Lorsque le moine traversa l'église en glissant silencieusement, sa compagne la poussa du coude et

murmura :

– Le voici qui vient, Alice !

Alice de Lux releva la tête et frémit.

La vaste nef était maintenant plongée dans l'obscurité. Au loin, vers le maître-autel, une lumière allait et venait ; c'était le bedeau qui rangeait les ornements du chœur. Là-haut, les voûtes disparaissaient dans l'ombre, les moindres bruits résonnaient étrangement dans ce grand silence.

Panigarola passa près de la pénitente et s'enferma dans le confessionnal.

– Eh bien ? fit à voix basse la compagne d'Alice.

– Laura… maintenant, je n'ose plus, répondit la jeune fille d'une voix tremblante.

– Allons donc ! J'ai obtenu pour vous une faveur extraordinaire, on a renvoyé les autres pénitentes…

– Tu n'as pas prononcé mon nom, au moins ! s'exclama sourdement Alice.

– Le révérend vous attend ! répondit la vieille en haussant les épaules. Alice s'approcha du confessionnal et s'agenouilla dans la petite niche réservée aux pénitentes. Elle était séparée du moine par un treillis en bois léger ; en outre, ses voiles cachaient son visage ; enfin, l'obscurité était assez grande pour qu'elle ne pût distinguer nettement le confesseur.

Elle se rassura donc sur la crainte d'être vue elle-même.

Cependant, le moine murmurait des prières. Ayant terminé ses oraisons, il prononça d'une voix indifférente :

– Je vous écoute, madame…

« Il ne sait pas que c'est moi, songea Alice. Tâchons de le surprendre fortement et de lui arracher… »

Un court débat se fit en elle, et tout à coup, sourdement, elle dit :

– Marquis de Pani-Garola, je suis Alice de Lux. Je suis la femme que vous avez aimée, que vous aimez peut-être encore… et cette femme vient à vous en suppliante…

– Je vous écoute, madame, répondit le moine de la même voix indifférente.

Alice tressaillit de terreur. Il lui sembla comprendre que derrière ce grillage, ce n'était pas un homme qui l'écoutait, mais une statue impassible.

– Clément, fit-elle avec ardeur, ne reconnaissez-vous pas ma voix ?

– Il n'y a plus de Clément, madame, pas plus qu'il n'y a de marquis de Pani-Garola. Il n'y a devant vous qu'un homme de Dieu qui vous entendra en Dieu, et qui suppliera Dieu d'avoir pitié de vous, si vous méritez cette pitié… Parlez, madame, je vous écoute…

– Oh ! balbutia Alice avec un désespoir concentré, il est impossible que vous ayez oublié notre amour, et vos lèvres portent encore la trace de mes baisers…

– Madame, si vous me parlez ainsi, je serai obligé de me retirer.

– Non, non, restez ! Il faut que je vous parle !…

– Faites-le donc comme si vous parliez à Dieu, madame… l'homme que vous venez d'évoquer est mort…

– Soit !… Eh bien, écoutez-moi, mon révérend père… et lorsque je vous aurai parlé comme à Dieu, vous me direz si j'ai assez expié mes fautes et mes crimes, et si le bras de Dieu qui s'est appesanti sur moi ne m'a pas assez frappée !

– Je vous écoute, ma fille, dit le moine avec le même accent d'indifférence terrible.

– Je vais vous raconter la faute d'abord ; puis je vous raconterai l'expiation. Ainsi, vous pourrez juger. J'avais à peine seize ans. J'étais belle. J'étais adulée. Une grande reine m'avait distinguée et m'avait prise parmi ses filles d'honneur. Et comme j'étais orpheline, comme je n'avais plus ni père, ni mère, ni famille, cette reine m'assura qu'elle serait ma mère et me tiendrait lieu de famille…

Alice de Lux, palpitante, s'arrêta un instant ; un sanglot s'étrangla dans sa gorge.

Lorsqu'elle fut parvenue à mettre un peu d'ordre dans ses idées, elle continua d'une voix sourde et oppressée :

– À cette époque, beaucoup de jeunes seigneurs me dirent qu'ils m'aimaient… mais moi, je n'en aimais aucun. Je n'aimais personne !… j'aimais le luxe, j'aimais les dentelles, j'aimais les bijoux… et j'étais pauvre… La reine, dont je vous parle, me promit non pas seulement le luxe, mais la richesse, l'opulence, si je suivais ses avis… je lui promis de lui obéir aveuglément… Ce fut là mon premier crime ; la vue de quelques écrins remplis de diamants m'affola et pour les posséder, pour m'en orner à ma guise, j'eusse signé un pacte avec Satan… hélas ! le pacte fut signé… Un jour, la reine me fit venir dans son oratoire… elle ouvrit devant moi un tiroir resplendissant de perles, d'émeraudes, de rubis, de diamants… et elle me dit que tout cela était à moi si je lui obéissais… Enfiévrée, les joues en feu, l'âme bouleversée, je m'écriai : « Que

faut-il faire, Majesté !… »

La reine sourit, me prit par la main, me conduisit dans une pièce qui précédait son oratoire et souleva une tenture : derrière la tenture c'était la grande galerie qui attenait aux appartements du roi… là se promenaient les gentilshommes que je connaissais tous… Elle m'en désigna un et me dit :

Fais-toi aimer de cet homme !

La pénitente, une fois encore, se tut, attendant peut-être un geste, un mot, un mouvement… mais derrière son treillis le moine demeura immobile et silencieux, comme si la robe du carme eût été taillée dans la pierre dure et que le révérend eût été l'une de ces statues qui, dans leurs niches, gardent une éternelle insensibilité…

La voix d'Alice devint plus tremblante, plus sourde, comme si les paroles eussent eu de la peine à se formuler sur ses lèvres.

– Un mois plus tard, continua-t-elle si bas que le moine l'entendit à peine, j'étais la maîtresse de ce gentilhomme…

Alors, sans un geste, le moine demanda :

– Comment s'appelait cet homme ?

Alice tressaillit. Elle comprit l'outrage et, palpitante, répondit :

– Oui ! Vous voulez dire que j'ai eu tant d'amants qu'il faut préciser, n'est-ce pas ! Eh bien ! Il s'appelait Clément-Jacques de Panigarola. Il était marquis. Il arrivait d'Italie. Vous avez dû le connaître un peu, mon père !

– Continuez, ma fille, dit tranquillement le moine. Cet homme, vous l'aimiez sans doute ? Eh bien ! si c'est là toute votre faute, je puis vous garantir que Dieu vous pardonnera, comme je suis prêt à vous absoudre… Que ne pardonne-t-on point à une pauvre femme qui aime ?…

Une révolte secoua la jeune fille. Elle fit un mouvement pour se lever et se retirer. Mais, sans doute, elle fut épouvantée des conséquences de cette fuite, car elle s'affaissa, les épaules frissonnantes.

– Vous me raillez, murmura-t-elle. Eh bien, soit encore ! Raillez, mais écoutez : ce gentilhomme, je ne l'aimais pas !

Ce fut au tour du moine d'être agité d'un profond tressaillement. Il étouffa un soupir. Les sens exaspérés de la jeune fille perçurent ce tressaillement et ce soupir, si faibles qu'ils eussent été.

– Je ne l'aimais pas, continua-t-elle d'une voix suave. Et pourtant, jamais plus brillant cavalier n'était apparu à mes yeux. Sa fierté, la noblesse de ses manières, sa folle bravoure, sa magnificence, tout

faisait de lui un être destiné à l'amour… et je ne l'aimais pas !

– Et lui ? demanda sourdement le moine.

– Lui !… Il m'aima, il m'adora… du moins, je crois qu'il en fut ainsi… Quoi qu'il en soit, mon révérend, un an après que j'eus reçu de la reine l'ordre que je vous ai exposé, je devins mère… L'enfant vint au monde dans une petite maison de la rue de la Hache que la reine m'avait donnée… Cette naissance demeura secrète… le père emporta le nouveau-né…

Ici les sanglots arrêtèrent de nouveau Alice.

– Je comprends, dit le moine en grinçant des dents. Un tardif sentiment maternel a éclos dans votre cœur, le remords vous ronge. et vous voulez savoir ce qu'est devenu l'enfant… Je puis vous renseigner sur ce point… je le vois tous les jours !

L'enfant n'est donc pas mort !… gémit Alice dans un spasme d'épouvante. Vous m'avez donc menti ! Parlez ! Parlez donc ! Ou j'ameute ce quartier de mes cris, et je vous dénonce au scandale public !

– Silence, gronda Panigarola. Silence, ou je vous quitte pour toujours !

– Non, non ! Grâce !… Ayez pitié de moi… parlez !

– Dieu permit que l'enfant vécût. Peut-être voulait-il en faire l'instrument de ses justes colères !… Le père, ce marquis, ce brillant et naïf gentilhomme l'emporta, comme vous dites, le confia à une nourrice, et lui donna un nom…

– Lequel ? demanda Alice dans un souffle.

– Celui qu'il portait lui-même. L'enfant s'appelle Jacques-Clément…

– Où est-il ? Où est-il !… râla la mère.

– Il est élevé dans un couvent de Paris… Je vous l'ai dit : c'est un enfant du Seigneur… et peut-être le Seigneur le réserve-t-il pour quelque héroïque aventure. Est-ce là ce que vous vouliez savoir ? continua le moine avec une ardente curiosité. Est-ce là le remords qui vous a jetée à mes pieds ? Vous voyez que j'ai encore pitié de vous puisque je vous dis la vérité ! Puisque vous savez maintenant que le crime ne fut pas accompli ! Puisque l'enfant ne mourut pas !…

Écrasée, Alice garda le silence.

Et ce silence était peut-être plus terrible que le confesseur lui-même ne pouvait le supposer.

Peut-être Alice de Lux interrogeait-elle son cœur, à cette minute

où lui était affirmée l'existence du fils qu'elle avait cru mort et peut-être, au lieu de joie maternelle, ne trouvait-elle dans ce cœur qu'une nouvelle épouvante !

Le moine, d'une voix âpre, comme éraillée par les puissantes émotions qui se déchaînaient en lui, continua, laissant de côté, cette fois, la fiction qu'il avait voulu adopter, cessant d'être le confesseur pour redevenir l'homme :

– Vous avez voulu me parler, Alice ! Eh bien, vous m'entendrez à votre tour ! Vous êtes venue troubler la paix qui commençait à s'étendre comme un suaire sur mon misérable cœur… vous avez remué les amertumes, les détresses, les désespoirs, et toute cette lie remonte à la surface de mon âme… Ah ! vous avez cru que l'enfant était mort ! et repentante peut-être, vous êtes venue me demander l'absolution du crime qui ne fut pas commis…

Il ne vit pas le geste de dénégation désespérée que fit Alice, et poursuivit :

– Vous êtes-vous demandé pourquoi ce crime fut médité ? Dites ! avez-vous jamais supputé les causes profondes de mon attitude vis-à-vis de vous ? Avez-vous cherché à savoir pourquoi, ayant emporté l'enfant, je ne reparus plus auprès de la mère, pourquoi je me jetai dans le tourbillon des fêtes, pourquoi je descendis dans l'enfer de l'orgie, et pourquoi enfin je me suis jeté dans ce gouffre sans fond qui s'appelle un couvent !…

– Clément ! bégaya la jeune fille, non seulement je me le suis demandé, mais je l'ai su presque aussitôt ! Et c'est là ce qui m'amène à vos pieds ! C'est votre vengeance que je viens vous supplier de suspendre ! Ah !… croyez-moi, j'ai été assez frappée ! J'ai assez souffert !

Le moine tressaillit.

– Voyons ! Parlez ! gronda-t-il. Racontez-moi ce que vous avez appris… Dites-moi surtout les origines du crime, si vous voulez que je mesure le mal et l'expiation !

Alors, Alice de Lux, d'une voix entrecoupée, à peine perceptible, commença :

– La reine supposait que le parti de Montmorency avait cherché des alliances en Italie. Elle savait que vous aviez passé par Vérone, Mantoue, Parme et Venise. On vous avait vu avec François, maréchal de Montmorency… La reine voulut avoir la preuve de cette conspiration, et c'est pour cela que je devins votre maîtresse… Voilà l'origine du crime.

– Oui ! fit le moine. Le crime lui-même, à présent. Dites tout !…

– Une nuit que vous dormiez profondément, harassé de mes caresses. Oh ! Clément !… grâce !… ne m'obligez pas à tant de honte !…

– La honte est une expiation comme une autre, fit rudement le moine. Parlez !

– Eh bien, balbutia la malheureuse, je profitai de votre sommeil pour…

Elle s'arrêta, palpitante.

– Vous n'osez achever. J'achèverai, moi ! gronda Panigarola. Vous profitâtes de mon sommeil pour me voler mes papiers… et le lendemain matin, ils étaient entre les mains de Catherine de Médicis !

Alice, anéantie, garda un sombre silence.

– Je m'aperçus tout de suite de ce qui était arrivé, continua le moine. Et en peu de jours, j'acquis la certitude que la femme que j'adorais était une misérable espionne !…

– Grâce ! gémit Alice. Je me suis repentie, oh ! je vous le jure !…

– Heureusement, ces papiers étaient insignifiants. Le maréchal de Montmorency n'en dut pas moins prendre la fuite. La vie d'une douzaine d'hommes tint à un fil. Je ne vous parle pas de la mienne, car je fusse volontiers mort pour être sûr que je n'avais pas rêvé un terrible cauchemar !

– Grâce ! Taisez-vous !…

– Un mois après, vous accouchiez… Moi, pendant ces mortelles journées, j'avais étudié ma vengeance…

– Effroyable vengeance ! cria presque la jeune fille. Vengeance hideuse qui vous a ravalé à mon niveau ! Vous avez profité de l'état faiblesse où je me trouvais, du délire de la fièvre, pour me faire écrire et signer une lettre que vous m'avez dictée mot à mot ! Et dans cette lettre, je m'accusais moi-même d'avoir tué mon enfant !…

Le moine grinça furieusement des dents.

– N'était-ce pas convenu ! haleta-t-il. Dites ! N'avez-vous pas consenti à ce que j'emporte l'enfant pour le tuer ?… Amante perfide, mère sans cœur, c'est vous qui maintenant m'accusez !…

– Non ! Non ! gémit Alice terrorisée, je n'accuse pas, je supplie !… Votre vengeance fut juste, mais comme elle fut terrible !… Cette lettre que j'écrivis sous votre dictée ! Cette lettre qui me livre au bourreau ! Cette lettre qui fait de moi une fiancée

du gibet ! C'est à Catherine de Médicis que vous l'avez remise !…

– Oui ! dit le moine avec une netteté glaciale…

Alice cramponna ses ongles au treillis de bois qui la séparait du confesseur. Sa bouche écuma.

– Et sais-tu ce qui en est résulté ! Dis ! Le sais-tu !… Il en est résulté que je suis devenue entre les mains de la reine un instrument d'infamie ! que je passe mes jours et mes nuits à trembler ! que je dus subir l'étreinte de tous ceux que soupçonnait l'impitoyable Catherine ! que je dus entreprendre de devenir la maîtresse de François de Montmorency ! que n'ayant pas réussi à séduire cet homme qui passe dans la vie comme un spectre glacé, je dus séduire son propre frère, Henri ! Je ne parle pas de mes autres amants ! mais je te dis que je vis dans la plus hideuse abjection, et que c'en est trop, que je ne puis aller plus loin !…

– Eh bien ! fit le moine avec un sourire livide, qui vous empêche de vous libérer !… Puisque vous savez maintenant que le crime ne fut pas commis, que l'enfant est vivant !…

– Comment le prouverais-je, murmura l'espionne avec un lamentable accablement.

Le sourire du moine devint triomphant.

– Oh ! c'est affreux ! sanglota la malheureuse. Votre vengeance est atroce !…

– Vous aviez adopté un métier : j'ai cherché le moyen de vous obliger à le continuer, voilà tout !

– Sans pitié !… oh ! il est sans pitié !…

– Qui vous dit que je sois sans pitié ! s'écria Panigarola. M'avez-vous jamais rien demandé !

– Alice frémit. Un espoir furieux fit irruption dans cette âme de ténèbre. Ses mains se serrèrent convulsivement l'une contre l'autre.

– Oh ! bégaya-t-elle, si cela était possible ! Je me prosternerais devant vous comme devant un Dieu sauveur ! Je baiserais la poussière sur la trace de vos pas !… Clément ! Clément ! Répétez-moi que peut-être vous allez me tirer de mon enfer ! Que peut-être je vais cesser d'être une de ces damnées dont chaque seconde de vie est une heure de désespoir ! Dites-moi que vous pouvez me pardonner !…

Ce sourire livide qui errait sur les lèvres du moine disparut.

Une poignante souffrance crispa ses traits.

D'un revers de main, il essuya la sueur qui ruisselait sur son front, et, lentement, il prononça :

– Dites-moi ce que je puis faire pour vous.

– Ah ! je suis sauvée ! cria Alice d'une voix qui se répercuta en longs échos dans la grande nef silencieuse.

Ces échos l'épouvantèrent. Elle regarda autour d'elle avec terreur. Mais elle ne vit au loin que l'ombre indécise de la vieille Laura qui l'attendait, agenouillée sur un prie-Dieu.

Alors, d'une voix basse et fervente, elle murmura :

– Clément, vous pouvez me sauver ! Vous pouvez m'arracher à la honte, au désespoir, à la mort ! Et il suffit pour cela que vous prononciez un mot ! Clément, c'est cela que je suis venue te demander ! Lorsque j'ai su que tu t'étais donné à Dieu, j'ai pensé que l'apaisement était peut-être descendu dans ton cœur. Je me suis dit que ce cœur farouche aspirait maintenant à la miséricorde… Clément, je t'ai fait beaucoup de mal… sois grand… sois généreux… pardonne… pardonne !…

– Que puis-je faire pour vous sauver ? répéta le moine.

– Tu peux tout !… Ô Clément, c'est en suppliante que je suis venue, songe que tu m'as aimée… Écoute… je ne sais quel pacte te lie maintenant à Catherine… mais je la connais… je sais beaucoup de ses secrets… je sais qu'autant elle te soupçonnait jadis, autant elle t'admire à présent… Elle ne peut rien te refuser, Clément !… Dis un mot… et elle te rendra la fatale, l'horrible lettre.

– C'est cela que vous êtes venue me demander ! fit doucement Panigarola.

– Oui !… répondit-elle d'un souffle d'angoisse.

– Vous ne vous trompez pas, reprit le moine avec une sorte de gravité. Je puis beaucoup sur l'esprit de la reine. Et quant à cette lettre, il me suffirait de la redemander. Dans quelques heures, elle serait dans vos mains ; vous la brûleriez… et vous seriez délivrée…

– Oh ! j'avais donc bien préjugé de ton grand cœur !… Oh ! tu me rends folle de joie !…

– Je demanderai donc cette lettre…

– Clément ! Clément ! sois béni !…

– À une condition… acheva le moine.

– Parle !… oh ! tout ce que tu voudras ! Tes désirs seront des ordres !…

– Simplement ceci : prouvez-moi qu'il est utile que cette lettre vous soit rendue… j'entends utile pour vous !

Un effroi soudain agrandit les yeux d'Alice. Elle balbutia :

– Mais ne vous ai-je pas dit… tout ce que je souffre !…

– Ce ne peut être là une raison valable. Quelques amants, quelques trahisons de plus ou de moins ne sauraient compter dans votre vie. Donnez-moi la vraie raison…

– Je vous jure !…

– Allons ! je vois qu'il va falloir que je vous arrache moi-même votre confession, et que je prouve sans votre aide combien il vous est nécessaire de vous délivrer… Si vous voulez votre liberté, Alice, si vous souffrez dans votre corps que vous livrez et dans votre cœur noyé de honte, c'est qu'enfin vous aimez ! Enfin !… Est-ce vrai ?… Faut-il vous dire le nom de celui que vous aimez ?… Il s'appelle le comte de Marillac !… Si cela est vrai, il faut évidemment que vous soyez libérée…

– Eh bien, oui ! c'est vrai ! haleta l'espionne en joignant les mains. J'aime ! Pour la première fois de ma vie, j'aime avec tout mon cœur et toute mon âme !… Laisse-moi aimer ! que t'importe ce que je puis devenir ! Tu t'es vengé ! J'ai souffert, j'ai expié… je disparaîtrai… ô mon Clément… rappelle-toi que tu m'as aimée… rappelle-toi que dans mon indignité, mon cœur s'est ému pour toi… Sauve-moi… laisse-moi revivre, laisse-moi renaître à une existence d'amour et de pureté !…

Panigarola demeura quelques minutes silencieux. Ce cri d'amour qui venait d'échapper à la pénitente avait peut-être déchaîné en lui quelque tempête qu'il essayait vainement d'apaiser.

– Vous vous taisez ? implora la jeune fille.

– Je vais vous répondre, dit le carme d'une voix si rauque et si brisée qu'à peine Alice la reconnut-elle. Vous me demandez d'aller trouver la reine Catherine et d'obtenir la lettre accusatrice que je lui ai remise ? C'est bien cela, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est impossible. Je ne suis pas en faveur auprès de la reine comme vous le pensez et comme je vous le disais moi-même, pour vous encourager à développer toute votre pensée. Il y a très longtemps que je n'ai vu la reine, et il est probable que je ne la verrai jamais. Croyez que je regrette sincèrement mon impuissance…

L'accent du moine était morne. Il parlait d'une voix pâle, si l'on peut dire. Évidemment, sa pensée était ailleurs. Peut-être cherchait-il à se donner quelque répit, ou à s'apaiser par le calme apparent des expressions… Alice demeurait stupéfaite, foudroyée, sans comprendre.

– Vous refusez de me sauver ! murmura-t-elle.

Un brusque éclat de voix résonna dans le confessionnal.

– Vous sauver ! grondait le moine incapable de se contenir plus longtemps. C'est-à-dire, du fond de mon malheur, contempler votre félicité qui serait mon œuvre ! C'est-à-dire vous permettre d'aimer ce Marillac !… Allons donc ! Vous êtes folle !…

Alice jeta une plainte étouffée. Le moine se révélait à elle. Ce n'était pas le confesseur Panigarola, l'homme apaisé par la prière, le religieux miséricordieux… c'était encore et toujours ce marquis de Pani-Garola, ce gentilhomme aux passions dévorantes qu'elle avait connu !

Elle se raidit contre le désespoir. Car maintenant une nouvelle terreur lui venait.

Comment Panigarola savait-il le nom de celui qu'elle appelait son fiancé ?

Qui lui avait révélé cet amour ?…

Le moine lui-même allait le lui apprendre. Emporté, toute sa passion débordée, sans se préoccuper d'être entendu, il continuait, âpre et violent, et sa voix avait d'étranges sonorités dans le silence de la vaste basilique.

– Croyez-vous que je vous aie perdue de vue un seul instant ! Du fond de mon cloître, je vous ai suivie pas à pas. J'ai vu vos gestes, j'ai entendu vos paroles ; il n'est pas un de vos actes, c'est-à-dire pas une de vos trahisons dont je ne pourrais vous refaire l'histoire ; je pourrais vous citer tous vos amants l'un après l'autre !… Mais ne croyez pas que j'aie été jaloux. C'est moi qui livrais votre chair comme une chair de ribaude. C'est par ma volonté que vous descendiez un à un les degrés de l'infamie. En vous livrant à la reine, je savais ce que je faisais ! Et c'était ma vengeance, cela ! Je me délectai à savoir les souillures de ce corps que j'avais adoré ! Et moi qui fus le premier trahi, je vous avais condamnée à l'éternelle trahison !… Je ne savais pas que ma vengeance serait un jour plus complète et plus belle ! Lorsque vous avez été envoyée à la cour de Navarre, j'ai été renseigné jour par jour de ce que vous disiez, de ce que vous faisiez ! J'ai su vos pensées ! J'ai su votre amour ! Et ce comte de Marillac, je l'ai béni pour la joie qu'il m'apportait d'une vengeance plus profonde !… Ah ! vous l'aimez ! autant que vous êtes capable d'aimer, du moins ! Puissiez-vous donc connaître entièrement l'amour dans ce qu'il a de plus désespéré ! Puisse cet homme être vraiment digne d'une grande passion, car alors vous connaîtrez, dans sa funèbre horreur, la souffrance que vous m'avez fait souffrir !…

Il eut un éclat de rire terrible, tandis que l'espionne, écrasée sur elle-même, pantelait d'épouvante.

– Quoi ! Vous venez à moi, et c'est moi que vous voulez faire l'artisan de votre bonheur ! Quoi ! Je vous révèle l'existence de votre enfant ! J'essaie de réveiller en vous un sentiment humain capable de vous valoir l'oubli à défaut de la pitié ! Et vous ne songez qu'à votre amour ! Insensée ! Tu dis que c'est l'absolution de tes crimes que tu es venue chercher ici ! Dis plutôt une malédiction ! Si ce Dieu que je prêche existe, s'il nous voit, s'il entend l'ardente prière qui monte dans mon cœur, au risque de mon éternelle damnation, je lui demande à grands cris ton malheur, ta honte et ton désespoir !

Le moine s'était levé. Il était sorti du confessionnal. Ses bras se levaient vers le maître-autel dans un geste d'imprécation… Et ce fut ainsi qu'il s'en alla, glissa comme un fantôme, secoué de rauques sanglots, et s'évanouit au fond des ténèbres, laissant Alice renversée en arrière, évanouie…

Alors, la vieille Laura, avec un sourire au coin de ses lèvres mince, accourut auprès d'Alice de Lux et lui fit respirer un violent révulsif. En un instant, la jeune fille revint à elle. Hagarde, effarée, elle se dressa debout, regarda autour d'elle d'un air égaré, puis saisissant les bras de Laura :

– Fuyons, dit-elle avec un morne désespoir. Fuyons ! C'est ici le séjour de l'horreur, du crime et de la damnation !

Chapitre 28

LA POLITIQUE DE CATHERINE

Alice de Lux passa une nuit affreuse. Mais telle était l'énergie morale de cette femme qu'elle ne perdit pas un instant à se lamenter. Selon toute vraisemblance, elle était condamnée. Sa vie devait fatalement aboutir à une catastrophe. Mais en cette nuit, tous les ressorts de son intelligence, elle les tendit dans la recherche d'un moyen de sauvetage.

– Lutter jusqu'au bout ! dit-elle en frémissant.

Quoi qu'il en fût, ce qu'elle avait espéré devenait impossible.

Si son ancien amant avait eu pitié d'elle, si le moine avait arraché à Catherine de Médicis la terrible lettre qui la faisait son esclave, son plan était de ne plus retourner au Louvre que pour dire à la reine :

« Jusqu'ici je vous ai servie. Maintenant, je reprends ma liberté. Je ne vous demande rien que votre neutralité, je n'espère rien que d'être oubliée de vous. Je m'en vais, voilà tout, et le reste me regarde seule. »

Tout ce rêve de liberté, de bonheur s'écroulait. Il fallait reprendre la chaîne, il fallait au plus tôt se rendre au Louvre, d'après les ordres qu'elle avait reçus ; il est vrai qu'elle pouvait dire que le billet que lui avait si dédaigneusement remis la reine de Navarre ne lui était point parvenu. Mais elle connaissait les colères de Catherine… il était temps de se présenter à elle.

Le lendemain matin, Alice de Lux avait repris un visage impassible comme si la scène de la veille n'eût été qu'un cauchemar.

Avec l'aide de Laura, elle s'habilla soigneusement et, accompagnée de la vieille femme, se rendit droit au Louvre.

Bientôt elle parvint dans les appartements privés de la reine où elle eut à subir les mille questions des filles d'honneur.

Elle répondit avec cette humeur enjouée et cette remarquable présence d'esprit qui lui avaient valu la terrible confiance de la reine.

Catherine de Médicis fut prévenue que Mlle Alice de Lux, de retour d'un long voyage, sollicitait l'honneur de lui présenter ses devoirs. Elle fit répondre qu'elle recevrait Alice dès qu'elle serait libre et que sa fille d'honneur eût à ne pas s'éloigner du Louvre tant qu'elle ne l'aurait pas vue.

Catherine était en effet en conférence avec son astrologue Ruggieri.

Elle devait aussi avoir un entretien avec le roi, et Charles IX, sachant que la reine lui voulait parler, attendait sa visite avec cette sourde et inquiète curiosité que sa mère lui inspira toujours.

Nous pénétrons donc dans un vaste et magnifique cabinet qui attenait à la chambre à coucher de Catherine.

Ce cabinet était meublé avec une somptuosité vraiment royale.

Il était orné d'un grand nombre de toiles de maîtres italiens.

Le Tintoret, Raphaël Sanzio, le Pérugin, Titien, Véronèse et le Primatice étaient représentés sur les hautes murailles à fond de velours rouge par leurs peintures sacrées et leurs peintures érotiques, Dianes lascives et Madones extatiques pêle-mêle, en des cadres qui eux-mêmes étaient des merveilles – cadres en bois travaillé par des sculpteurs de génie et recouverts d'une couche uniforme de vieil or. Catherine de Médicis connaissait en effet la puissance artistique de l'or. L'or, matière pure, métal admirable, l'or, joie des yeux, l'or est la seule couleur qui rehausse le coloris d'un tableau ; une peinture encadrée d'or acquiert toute sa signification : l'or ne détourne pas les yeux – comme l'argent, comme le bois, comme l'étain – du fond du tableau ; l'or s'adapte et s'harmonise à la violence, à la douceur, à la splendeur, à la délicatesse, à Rembrandt, à Titien, à Rubens, à Watteau ; l'or est le cadre idéal.

Ajoutons que ces tableaux étaient alors dans tout l'éclat de leur coloris, et que le temps ne les avait encore ni craquelés ni salis. Catherine était contemporaine de ces maîtres prestigieux qui ont trouvé l'harmonie des couleurs.

Ces toiles qui, maintenant, disparaissent sous la fuligineuse patine des siècles, et qui, dans les vastes nécropoles de l'art qu'on appelle des musées, apparaissent à l'œil mélancolique comme de tristes fantômes, ces toiles ne méritent plus que notre vénération sentimentale puisqu'on les voit à peine, et que nous nous obstinons à admirer de confiance, alors que l'art moderne offrirait à nos yeux des joies si belles, dans la splendeur de jeunesse des couleurs, ces toiles aujourd'hui vieillies, ridées, effacées, dignes de la méditation du philosophe, mais pour l'artiste devenues impures comme toutes les choses vieilles – quelle hideur que la décrépitude –, ces toiles, disons-nous, rutilaient alors, et possédaient sans aucun doute une tout autre signification de beauté, d'harmonie, de puissance active.

Catherine, artiste consommée, les avait assemblées avec un goût parfait, sans s'inquiéter du sujet représenté par les peintres.

On aurait tort, en effet, d'imaginer Catherine de Médicis comme une vulgaire coquine occupée à faire le mal pour le plaisir du mal. Elle avait une prodigieuse imagination. Elle adorait la vie dans toutes ses manifestations. Lorsqu'elle accompagnait ses fils à la guerre, elle se faisait suivre d'artistes, de musiciens, de décorateurs, et, sur les champs de bataille, improvisait des fêtes somptueuses.

Le malheur du peuple a voulu que cette femme ait été reine, et que, pour la satisfaction de ses vastes appétits, elle ait déchaîné d'effroyables désastres… Mais quel est l'homme qui demeure inoffensif quand les autres hommes abdiquent leur liberté entre ses mains ? Quelle est la femme qui, placée au faîte de la puissance, n'éprouve aussitôt le vertige de la tyrannie ?

Sceptique, incroyante, assoiffée de pouvoir et de jouissance, rongée par l'amer regret d'avoir passé sa jeunesse à trembler au lieu de vivre, Catherine de Médicis, au seuil de la vieillesse, s'épanouissait enfin avec tous ses instincts d'artiste et de dominatrice.

Et c'est pourquoi elle s'entourait d'œuvres merveilleuses pour combiner des plans d'horreur. Il lui fallait une atmosphère de génie pour s'ingénier elle-même au mal, qu'elle jugeait capable d'assurer son bonheur. C'est dans un cabinet aux meubles d'une somptuosité fantastique, aux statues excitatrices, aux tableaux qui distillent la force d'invention, c'est dans une harmonie de beauté souveraine qu'elle trouvait ses plus redoutables inspirations.

C'est là que nous la retrouvons avec son confident, son ancien amant, son véritable ami, l'astrologue Ruggieri.

Catherine avait pleine confiance dans la science de Ruggieri. Et Ruggieri lui-même n'était pas un charlatan. Il considérait l'astrologie comme la seule science qui valût d'être étudiée.

Ceci n'est pas une contradiction. Catherine, qui ne croyait pas en Dieu, était assez imaginative et artiste pour croire en une science qui devait lui apparaître comme une fée séduisante. Cette audacieuse scrutatrice de consciences, cette poète effrénée devait souhaiter l'absolu. Et l'astrologie qui permet de lire dans l'avenir, c'est l'absolu. Nous estimons, d'après le geste général de Catherine, que, si elle eût cru en Dieu et en Satan, ses préférences eussent été à Satan, parce qu'elle l'eût trouvé plus intéressant dans sa révolte, plus beau dans son attitude, plus poétique, plus semblable à elle-même.

Au moment où nous pénétrons dans le cabinet de la reine, Ruggieri prenait congé d'elle.

– Ainsi, disait l'astrologue, c'est la paix ?

– Oui, René, la paix… la paix qui est parfois une arme plus redoutable que la guerre.

– Et vous pensez que Jeanne d'Albret viendra à Paris ?

– Elle viendra, René.

– Coligny ?

– Il viendra. Condé, Henri de Béarn viendront… Songe donc à ce que je t'ai recommandé.

– Répandre le bruit que la reine de Navarre est malade ?

– C'est cela, mon bon René, dit Catherine avec un sourire, et je puis t'assurer qu'elle est bien malade. Mais ce n'est pas tout… Tu oublies le principal.

– Répandre le bruit que Jeanne d'Albret a un autre enfant qu'Henri ! fit Ruggieri en pâlissant.

– Oui, un enfant qui est même plus âgé qu'Henri de Béarn… et qui aurait bien des droits… si Henri venait à disparaître… tu le connais ! ajouta-t-elle en fixant un regard dominateur sur l'astrologue.

Celui-ci courba la tête et murmura dans un soupir :

– Mon fils !…

Puis se redressant :

– Une calomnie, Catherine !

– Oui, une calomnie, René !…

– Personne ne voudra croire, fit-il en hochant la tête.

Catherine haussa les épaules et dit :

– Autrefois, René, j'ai connu un habile homme qui a fait une courte apparition à la cour de François Ier. C'était un des esprits les plus fermes et les plus lucides que j'aie connus. Il avait le génie des vastes entreprises qui survivent à leur créateur et portent son empreinte jusque dans les siècles futurs. Il ne rêvait pas seulement de dominer le monde, de son vivant, comme un vulgaire roi, mais de le dominer encore après sa mort par la force des enseignements légués à ses disciples. Il s'appelait Loyola.

La reine se tut un instant, rêveuse, songeant peut-être qu'elle était elle-même une digne disciple de son grand homme.

– M. de Loyola, reprit-elle, me vit abandonnée de tous. Je ne sais s'il eut pitié de moi, ou plutôt s'il comprit que mon esprit était un terrain favorable pour la bonne semence. Mais il me parla fortement, secoua mon désespoir, et avant de quitter la cour de François Ier me fit cadeau d'une arme précieuse pour l'attaque et la défense.

– Cette arme ? interrogea Ruggieri.

– C'est le mensonge.

– Le mensonge !…

– L'arme des forts, l'arme de ceux qui ont regardé la vie face à face et ont dit à la vie : Tu n'es que néant ! L'arme de ceux qui ont sondé leur conscience, et ont dit à leur conscience : Tu n'es qu'imagination. Le vulgaire, le troupeau que nous gouvernons doit avoir la haine du mensonge. Car s'il comprenait la force du mensonge, il en userait contre nous et nous serions perdus. Mais nous, René, nous pouvons et nous devons mentir, puisque le mensonge est le fond même de tout gouvernement solide.

– Arme, soit ! fit l'astrologue. Mais arme redoutable pour celui qui s'en sert, prenez-y garde, ma reine !

– C'est justement ce que je fis observer à M. de Loyola. Et ce grand homme me répondit : « Arme redoutable entre des mains maladroites. Et j'appelle maladroites les mains qui n'osent pas frapper à fond. Si vous rencontrez un dogue enragé et que le couteau tremble dans votre main, le dogue sera blessé ; mais avant de mourir, il aura eu le temps de vous mordre et vous serez empoisonné ; au contraire, si vous frappez un bon coup jusqu'au cœur de l'animal, vous êtes sauvé. »

Catherine de Médicis eut un pâle sourire, à cette idée de l'ennemi bien frappé, bien terrassé du premier coup.

Elle poursuivit :

– Monsieur de Loyola, ayant ainsi parlé, m’exposa alors ses idées sur le mensonge :

« Si vous mentez timidement, le monde aura horreur ou fera semblant d’avoir horreur de vous. Si vous mentez avec énergie, si vous affirmez le mensonge avec toute la force nécessaire, si vous le répétez sans relâche à coups redoublés, le monde verra que vous dites une vérité ; et s’il voit que vous mentez, il fera semblant de croire à votre mensonge, et c’est tout ce qu’il faut. C’est une faiblesse que de s’inquiéter de la vraisemblance du mensonge. Il n’y a pas de mensonge invraisemblable ; il n’y a que l’énergie ou la timidité du menteur. Le mensonge est vraisemblable en raison de l’énergie de celui qui ment. Supposez, par exemple, que je dise ou fasse dire que Mme d’Étampes a essayé d’empoisonner François Ier. Songez, d’abord, à l’énorme quantité d’imbéciles qui vont dire : Il n’y a pas de fumée sans feu ; ajoutez à cette multitude la foule des ennemis particuliers de Mme d’Étampes, qui vont s’en aller répétant : Je n’y crois pas, pour ma part, mais on affirme que Mme d’Étampes a voulu empoisonner le roi François. Ajoutez à ces deux multitudes la foule des gens qui souhaitent un scandale, soit pour leur profit, soit simplement par amour du scandale. Et voilà déjà Mme d’Étampes enveloppée dans un réseau serré d’affirmations. Alors, il arrive deux choses : ou bien elle dédaigne de répondre au mensonge, ou bien elle veut se défendre. Si elle ne répond pas, le mensonge suit son chemin. Vous le répétez ou le faites répéter jusqu’à ce que les multitudes dont je vous parlais s’écrient, avec la vigueur des indignations fausses : Elle ne dit rien, donc elle est coupable !… Si elle veut se défendre, donnez un détail, nouveau mensonge qui abrite le premier. Dites, par exemple, que le poison était une poudre verte. Mme d’Étampes vous met au défi de prouver qu’elle ait jamais eu de la poudre verte chez elle. Dès lors, elle est perdue. Elle ne discute plus sur le mensonge principal, mais sur le mensonge accessoire. Les courtisans, les bourgeois, le peuple parient pour ou contre la poudre verte. Et, par suite d’un phénomène tout naturel, au bout de quelque temps, on se dispute pour savoir si l’empoisonneuse avait de la poudre verte ou bleue, mais la question même de l’empoisonnement n’est plus mise en doute par personne… »

Catherine de Médicis garda un instant le silence, toute souriante.

Puis elle ajouta :

– Voilà ce que me dit M. de Loyola qui était un bien grand

philosophe. J'ai retenu ses paroles.

– Et, demanda René, vous en avez fait l'application ?

– Souvent, répondit simplement Catherine.

– Savez-vous que c'est effrayant, ma reine ? Et que si quelqu'un usait d'une pareille arme…

– Ce quelqu'un serait maître du monde. À défaut de quelqu'un, un groupe d'hommes bien disciplinés peut gouverner par ce moyen. C'est ce qu'a voulu M. de Loyola. Croyez-moi, un jour viendra où les partis politiques comprendront la force énorme du mensonge et l'emploieront hardiment. J'appelle partis politiques les groupes d'hommes marqués pour la domination, ceux qui comprennent que la foule immense et stupide doit tout entière travailler au bonheur de quelques-uns. Songe à la somme fabuleuse de mensonges accumulés dans les siècles pour que les peuples en arrivent à avoir dans le sang le besoin du roi, du maître, du gouverneur, quel qu'il soit ! Et cesse dès lors de te méfier du mensonge. Proclame avec moi que le mensonge est sacré, qu'il est notre commencement et notre fin, que nous lui devons tout ce qu'envie l'humanité entière ! Ah ! René, mentons, mentons avec force, mentons avec courage, mentons avec frénésie, et nous demeurons les maîtres !…

– Je mentirai donc, ma belle reine ! s'écria Ruggieri.

– La reine de Navarre viendra à Paris, je te le répète. Il faut qu'avant même son arrivée le mensonge ait déjà préparé nos voies. D'abord, elle est malade, tu comprends ? Ensuite, elle a un fils… Pourquoi t'assombris-tu ? Et qui te dit que ce fils… je ne le réserve pas à de hautes destinées ! Qui te dit qu'il ne sera pas roi de Navarre à la place d'Henri !…

Ruggieri étouffa un cri de joie qui vint expirer sur ses lèvres.

– Silence ! gronda Catherine de Médicis.

– Ah ! Catherine, murmura l'astrologue en appuyant ses lèvres sur la main de la reine, comme vous êtes grande ! Comme votre pensée est profonde ! Et comme je vous admire humblement !…

– Va ! fit la reine en souriant, va et songe à m'obéir…

– Aveuglément ! s'écria l'astrologue en s'élançant hors du cabinet.

À son tour, Catherine de Médicis quitta ses appartements sans passer par la salle où étaient réunies ses dames d'atours, et, par des couloirs réservés, gagna le logis du roi.

À mesure qu'elle approchait, elle entendait une sonnerie de chasse.

Charles IX, grand chasseur, avait une passion furieuse pour l'art

de la vénerie en général et pour tous les arts qui s'y rattachaient en particulier.

Il sonnait de la trompe à s'en époumoner, à s'en rendre malade.

Son médecin, Ambroise Paré, lui recommandait vainement de s'adonner avec les plus grandes précautions à sa passion favorite. Il fallait que tous les jours le répertoire complet des chasses royales y passât.

Et encore ce répertoire s'augmentait-il assez souvent de quelque air nouveau.

Avant d'entrer chez le roi, Catherine composa son visage et prit son air le plus mélancolique. Lorsqu'elle entra, Charles IX déposa aussitôt la trompe dans laquelle il soufflait avec une conviction de chasseur, et s'avançant vers elle la prit par une main, baisa cette main et la conduisit enfin jusqu'à un grand fauteuil d'ébène dans lequel la reine s'assit.

– Mon fils, dit alors Catherine, je viens, comme tous les matins, m'informer de votre santé. Comment êtes-vous ?… Tournez-vous vers la fenêtre, que je vous voie… Mais vous me paraissez bien… très bien… Ah ! je respire… C'est que voyez-vous, je ne vis plus depuis que ces maudits accès vous ont pris… et surtout depuis qu'Ambroise Paré m'a affirmé…

– Achevez, ma mère, fit Charles sans inquiétude apparente.

– Ce savant docteur m'a dit que l'une de ces crises pouvait vous tuer sur le coup ; mais je n'en crois rien, Charles ; d'ailleurs, j'ai ordonné des prières secrètes dans trois églises et notamment à Notre-Dame.

– Ce que vous me dites là, madame, me rassurerait si j'avais besoin d'être rassuré ; mais je suis comme vous, je ne crois nullement aux sinistres prédictions de maître Paré, que j'ignorais d'ailleurs… je suis solide encore, et ceux qui pourraient se réjouir de ma mort devront attendre.

– Amen ! dit Catherine. Mais, mon fils, vous croyez donc qu'il y a des gens qui se réjouissent de la mort du roi ! En quels temps vivons-nous donc, hélas !… Lorsque votre illustre père tomba dans cette triste fête sous les coups de son capitaine, Paris, tout entier, pleura, le royaume prit le deuil, et le monde civilisé témoigna sa douleur. Pourquoi n'en serait-il pas de même lorsqu'il plaira à Dieu de vous rappeler à lui ?

Charles IX pâlit. Fut-ce de colère ou de crainte ? Les deux, sans doute.

Il regarda fixement sa mère et s'écria :

– Eh, Madame, d'où vous viennent ces idées funèbres ! Je ne puis causer deux minutes avec vous sans qu'il soit question de ma mort !

– La constante inquiétude d'une mère, Charles, ne désarme jamais devant les apparences de la sécurité.

– Et moi, par la mort-dieu, je vous dis que je me porte à merveille ! N'en parlons donc plus. Quant à ces gens dont je parlais et qui se réjouissent en secret dès que j'ai la colique, ils sont partout et jusque dans ce palais !

– Vous voulez parler de messieurs les huguenots, mon fils. Eh bien ! je voulais justement vous entretenir à leur sujet. Si cela vous convient, sire, le moment serait bon…

Et Catherine jeta un regard significatif sur trois ou quatre personnes de l'entourage royal qui, au moment où la reine mère était entrée, s'étaient respectueusement retirées dans un coin.

Le roi eut un haussement d'épaules impatienté et se tourna vers ces personnes.

– Messieurs, dit-il, la reine veut m'entretenir… Maître Pompéus, vous reviendrez dans une heure pour ma leçon d'armes… Ah ! apportez-moi donc quelques-unes de ces lames arabes dont vous me parliez… Maître Crucé, nous causerons demain de ferronnerie ; je veux voir ce nouveau modèle de serrure que vous avez inventé ; messieurs, à bientôt.

Le maître d'armes, Crucé, les gentilshommes sortirent après une profonde salutation à la reine.

Au moment où Crucé salua, il échangea avec Catherine un rapide regard.

– Je vous écoute, madame ! fit alors Charles IX en se jetant sur les coussins d'un vaste fauteuil. Ici, Nysus ! Euyalus !

Deux magnifiques lévriers qui, depuis l'entrée de la reine, n'avaient cessé de gronder sourdement, vinrent se coucher près du roi qui machinalement se mit à les taquiner de sa main pendante.

– Charles, dit alors Catherine, est-ce que l'état de votre royaume ne vous paraît pas lamentable ? Est-ce que vous ne pensez pas que cette longue dispute, ces guerres funestes où succombent l'un après l'autre les meilleurs gentilshommes de l'un et l'autre parti ne finiront pas par appauvrir l'héritage que vous tenez de votre père et que vous devez transmettre intact à vos successeurs ?

– Si fait, pardieu ! Je trouve que c'est vraiment payer trop cher le plaisir d'entendre la messe, que de voir succomber tant de braves

qui eussent pu trouver un plus utile emploi de leur vie et de leur sang à notre service !

– J'aime à vous voir dans ces dispositions, sire, fit Catherine avec un sourire.

– Je ne m'étonne que d'une chose, madame ; c'est que ces dispositions semblent vous étonner. N'ai-je pas toujours prêché que la paix devait se faire entre les deux religions ? N'ai-je pas témoigné mon horreur du sang versé en faisant crier édits sur édits dans les rues de Paris contre les gens qui se veulent battre ? Enfin, n'est-ce pas moi qui ai voulu que la paix fût signée à Saint-Germain ?… C'est donc votre attitude et non la mienne qui est surprenante. Car voici du nouveau ! C'est vous qui venez me prêcher la concorde, alors que j'ai dû toujours résister à votre robuste appétit de guerre et de massacre !

– Comme vous me connaissez mal, mon fils !…

– Eh ! madame, je ne demande qu'à mieux connaître ma mère ! s'écria Charles avec amertume. Mais avouez que si je vous connais si mal, c'est que d'autres de vos enfants ont eu la meilleure part de votre confiance…

Catherine, comme dans toutes les circonstances où elle était embarrassée, fit semblant de ne pas avoir entendu.

– D'ailleurs, reprit-elle avec mélancolie, j'ai passé ma vie à être méconnue… Mais, mon fils, je ne vous apprends rien de nouveau, je crois, en vous disant que j'ai voulu la guerre pour avoir la paix.

– Oui, oui, je connais vos raisons : détruisons les huguenots, jusqu'au dernier, et nous serons tranquilles… Vous avez vu le beau résultat que nous avons obtenu. Malgré Jarnac, malgré Moncontour où mon frère d'Anjou s'est couvert de gloire à ce que m'a assuré Tavannes (Catherine se mordit les lèvres), malgré dix victoires, nous avons vu le vieux Coligny[21] nous repousser à Arnay-le-Duc avec une nouvelle armée, pousser jusque sur les bords du Loing et menacer peut-être Paris si je ne l'avais arrêté par l'offre d'une paix honorable. Ces guerres seront toujours à recommencer. Les réformés battus sur un point reparaissent plus forts sur un autre.

C'en est assez, par la mort-dieu ! J'entends que ma volonté soit faite, que tous vos muguets et mignons cessent de provoquer les huguenots, et que ces moines damnés comme votre Panigarola… Nous verrons bien, pardieu ! ajouta tout à coup Charles IX en se levant, qui commande à Paris ! Ces mignons fieffés, je les ferai mettre à la Bastille ! Tant pis pour mon frère s'il en pleure ! Et

quant à vos moines, je les mettrai à la raison. Et pour commencer, votre Panigarola, je l'arrête !…

Le jeune roi s'exaltait. Il se promenait avec agitation. Aux derniers mots, il marcha sur Catherine d'un air si menaçant que la reine se leva, de son côté, en étendant le bras.

– Eh ! mon fils, s'écria-t-elle, avec un rire forcé, on dirait vraiment que c'est à votre mère que vous en voulez !…

Charles IX s'arrêta soudain ; une légère rougeur monta à son front généralement pâle comme cire.

– Excusez-moi, madame, dit-il en reprenant place dans son fauteuil. Ces gens m'exaspèrent à la longue. Quant à croire que vous soyez menacée dans mon Louvre, j'espère qu'une pareille pensée n'a pu naître en vous…

– Non, mon fils… et c'est une simple façon de parler. Mais si vous m'en croyez, vous n'arrêterez personne, pas plus Panigarola que Maugiron ou Quélus…

– Je les arrêterai, si bon me semble, madame ! J'arrêterai Henri s'il le faut ! qu'on y prenne garde, ma patience a des bornes.

– Bon ! fit la reine, vous parlez de paix, et vous ne rêvez qu'arrestations jusque dans votre famille !

Mais déjà Charles IX, avec un grand geste de lassitude, se renversait dans son fauteuil.

L'explosion de colère qui venait de lui échapper avait brisé sa faible énergie.

Catherine l'attendait là.

– Vous n'arrêterez personne, dit-elle, si je vous donne un bon moyen d'assurer la paix générale.

– Et vous auriez trouvé ce moyen, madame ?

– Je l'ai trouvé.

– Et il ne s'agit pas de quelque bon carnage, de quelque bataille nouvelle, de quelque levée de troupes et d'argent ?

– Rien de tout cela, mon fils ! fit la reine avec un sourire maternel.

– Je vous écoute, madame, dit Charles en s'armant de défiance.

– Voici longtemps que j'y songe. Pendant que vous me croyez occupée à rêver de guerre comme je ne sais quelle héroïne, je ne suis qu'une pauvre mère cherchant à assurer le bonheur de ses enfants, insista-t-elle sur un mouvement de Charles. Et voici ce que j'ai trouvé, mon fils : les huguenots ne sont plus rien, ou du moins cessent d'être dangereux, s'ils n'ont plus Henri de Béarn et Coligny.

– Vous songeriez donc à…

– Attendez, mon fils. Je dis que, privés de ces deux chefs, les huguenots ne pourraient plus vous faire la guerre.

– Mais, madame, ce n'est pas à moi qu'ils la font !

– Soit ! Mais ils la font !… Supposez maintenant que Coligny et Henri de Béarn fassent leur soumission.

– Jamais ils n'y consentiront !

– Eh bien ! s'écria Catherine triomphante, j'ai trouvé mieux que de leur arracher une soumission qui serait peut-être hypocrite. J'ai trouvé le moyen d'en faire les amis les plus ardents du roi, ses alliés !

– Par la mort-dieu, madame, j'avoue que si vous avez trouvé cela, je vous admirerai.

– Bien. Écoutez-moi, en ce cas. Que pensez-vous que ferait le vieux Coligny si vous lui donniez une armée pour aller défendre dans les Pays-Bas ses coreligionnaires massacrés par le duc d'Albe ?

– Je dis qu'il tomberait à mes pieds. Mais, madame, ce serait la guerre avec l'Espagnol !

– Nous causerons de cela en conseil, mon fils. Je sais un moyen d'éviter la guerre avec l'Espagne qui est et doit rester notre amie fidèle. Ceci acquis, êtes-vous décidé à faire à l'amiral la proposition que je vous dis ?

– Oui, morbleu ! et même au prix d'une guerre avec l'Espagne, car après tout, mieux vaut guerre de frontière que guerre intestine !

– Bien. Vous admettez qu'en ces conditions l'amiral est à nous ? Voilà donc les brouillons du parti huguenot qui n'ont plus de chef et viennent se ranger autour de vous.

– Sans doute. Mais Henri de Béarn ? demanda avidement Charles IX.

– Ah ! voilà où mon idée a du bon ! Henri de Béarn est votre ennemi… eh bien, j'en fais plus que votre ami, j'en fais votre frère…

– Henri n'est pas plus mon ennemi que l'amiral, madame. C'est nous qui, jusqu'ici, les avons poussés à la guerre. Avouons nos torts… mais enfin, je serais curieux de savoir comment le Béarnais peut devenir mon frère…

– En épousant votre sœur… ma fille Marguerite ! fit Catherine triomphante.

– Margot ! s'écria Charles stupéfait.

– Elle-même ! Croyez-vous qu'il refusera l'alliance ? Croyez-vous que l'orgueilleuse Jeanne d'Albret elle-même ne sera pas fière et

heureuse d'une pareille union ?

– L'idée est admirable, en effet. Mais qu'en dira Margot ?

– Marguerite dira ce que nous voudrons. À défaut de sa soumission, son intelligence nous assure de son dévouement.

– Par la mort-dieu ! s'écria le roi en se levant, voilà, madame, une belle et profonde pensée… Oui, oui, cela nous assure la paix… Le Béarnais rentrant dans ma famille, et Coligny occupé aux Pays-Bas, il n'y a plus de parti huguenot !… C'est admirable, vraiment… Plus de guerre, plus de sang dans les rues de Paris… des fêtes, des chasses, des danses… Mort-dieu, madame, la jolie cour que nous allons avoir. Savez-vous que cela commençait à devenir bien triste ? C'est charmant, j'en veux avoir le cœur net… faites rassembler le conseil pour demain !… Ah ! je respire !

Et le roi Charles, en véritable enfant qu'il était, esquissa un pas de danse, puis saisit sa mère à pleins bras et l'embrassa sur les deux joues, puis, joyeusement, sonna à toute volée un air de chasse…

Catherine, de son air glacial, suivait toute cette expansion de joie juvénile.

Soudain, elle vit son fils pâlir. Charles porta sa main crispée à son cœur et s'arrêta, haletant. Son regard se troubla. Ses pupilles se dilatèrent.

Deux secondes, il parut en proie à quelque mystérieuse vision ou à un vertige.

Puis ses traits se calmèrent. Son regard s'apaisa. Il respira plus librement.

– Vous le voyez, ma mère, dit-il avec un triste sourire, voici une crise avortée. La joie que vous m'avez donnée me rend déjà plus fort… Ah ! s'il n'y avait plus autour de mon trône ni haines sourdes ni intrigues… si nous avions enfin la paix !…

– Vous l'aurez, Charles ! dit Catherine qui se leva. Reposez-vous en votre mère qui veille sur vous… J'ai donc votre approbation pour ouvrir des conférences en vue de ce mariage ?

– Oui, madame, allez… Et moi, je m'en vais de ce pas voir Margot et lui faire entendre raison.

La reine mère eut un sourire aigu. Elle se retira après avoir jeté un profond regard sur son fils qui, tout joyeux et tout fredonnant, se rendit en effet chez sa sœur Marguerite.

C'est ainsi que fut décidé un acte politique qui, préparé pour assurer la paix du royaume, devait aboutir à l'une des plus atroces et des plus sanglantes tragédies qui aient épouvanté l'histoire.

Mais nous n'en avons pas fini avec ce chapitre où nous avons voulu de montrer sous un triple aspect la sombre et tortueuse politique de Catherine de Médicis. Cette troisième partie de cet épisode complétera les deux autres, et éclairera d'un jour livide la pensée qui avait guidé la reine dans son entretien avec Ruggieri, d'abord, avec Charles IX, ensuite.

Elle regagna ses appartements, lente et méditative, et entra dans son oratoire.

Cette pièce était l'antithèse de celle où nous avons d'abord introduit nos lecteurs : ici, plus de tableaux, plus de statues, plus de rideaux brochés, plus de coussins… Des murs couverts d'une sombre tapisserie, une table d'ébène, un fauteuil d'ébène aussi, un prie-Dieu, et au-dessus de ce prie-Dieu un christ d'argent massif sur sa croix noire…

– Paola, dit Catherine à une suivante italienne qui se tenait toujours à sa portée, amène-moi Alice.

Quelques instants plus tard, Alice de Lux pénétrait dans l'oratoire et exécutait une profonde révérence autant pour obéir aux règles d'étiquette que pour cacher en partie son trouble.

– Vous voilà donc de retour, mon enfant, dit Catherine avec une grande douceur. Vous êtes sans doute arrivée hier ?

Alice de Lux fit un effort et répondit :

– Non, madame, je suis arrivée il y a onze jours…

– Onze jours, Alice ! s'écria la reine, mais sans sévérité. Onze jours, et vous voilà aujourd'hui seulement !

– J'étais bien fatiguée, madame, balbutia la fille d'honneur.

– Oui, oui… je comprends, vous aviez besoin de vous reposer… et peut-être aussi de réfléchir un peu… de convenir avec vous-même… Mais laissons cela… je suis contente de vous, mon enfant… Vous avez admirablement compris votre mission, et je ne connais pas meilleure diplomate que vous… Alice, vous avez noblement servi mes intérêts qui sont ceux du roi et de la royauté, vous en serez récompensée.

– Votre Majesté me comble, murmura la malheureuse.

– Non, non, je ne dis que l'exacte vérité… grâce à vous, ma chère ambassadrice, j'ai pu connaître à temps et déjouer les projets de notre ennemie la plus déterminée… la reine Jeanne. Ah ! à ce propos, soyez complimentée pour le choix de vos courriers… tous des hommes sûrs et diligents… et pour la rédaction de vos lettres… toutes des chef-d'œuvres de clarté… Oui, mon enfant, vous nous

avez rendu de grands services… Et ce n'est pas votre faute, après tout, si ces services n'ont pas été plus loin…

– Je ne sais ce que veut dire Votre Majesté…

– Alice, comment la reine de Navarre est-elle sortie de Paris ?… Car elle y est venue, je le sais… Racontez-moi donc un peu tout cela… est-ce que vous faisiez partie du voyage ? Ne m'a-t-on pas dit qu'il y avait eu quelque chose comme une révolte sur le pont de bois ?… J'aurais été fâchée qu'il fût arrivé malheur à ma cousine de Navarre… Voyons, que s'est-il passé ?

Alice commença aussitôt le récit sommaire de l'échauffourée que nous avons racontée.

Ce récit, elle le fit en termes brefs et clairs, d'une voix monotone.

– Jésus ! fit alors Catherine en joignant les mains. Est-il possible que vous ayez couru pareil danger !… Quand je songe qu'un peu plus la reine de Navarre était tuée, je ne puis m'empêcher de frissonner… car, après tout, je ne veux pas sa mort, à cette pauvre reine… il suffit que je la réduise à l'impuissance… je me défends, voilà tout… Et la preuve que je ne lui veux aucun mal, c'est que je songe à faire la paix… et que je vais vous renvoyer auprès d'elle pour préparer son esprit à un grand événement… Vous devez être reposée, mon enfant… vous pourriez partir aujourd'hui même…

En parlant ainsi, Catherine fixait un regard aigu sur Alice.

La jeune fille, la tête courbée, frissonnante, demeurait frappée de stupeur comme l'oiseau qui voit se resserrer au-dessus de lui les cercles dont le faucon cherche à l'envelopper.

– À propos, reprit tout à coup Catherine, que venait donc faire, à Paris, la reine de Navarre ?

– Elle est venue vendre ses bijoux, Majesté !

– Ah ! *peccato* ! La pauvre chère… Ses bijoux !… Tiens, tiens… Et en a-t-elle eu un bon prix, au moins ?… Au fait, cela m'est égal, je ne veux pas être indiscrète… Au surplus, elle est encore bien heureuse d'avoir des bijoux à vendre… Moi, il ne m'en reste plus… que quelques-uns… et encore, ils ne sont plus à moi… je les destine à des amis… Tiens, regarde, Alice ! Prends un peu ce coffret… là, sur le prie-Dieu… bon.

Alice avait obéi et déposait sur la table un coffret d'ébène que Catherine ouvrit aussitôt.

Ce coffret était agencé par rangées superposées ; chaque rangée se composait d'une planchette de velours et pouvait s'enlever du coffret au moyen de deux cordons de soie adaptés à chaque

extrémité.

Le coffret ouvert, le premier rang apparut aux yeux d'Alice.

Il se composait d'une agrafe de ceinture et d'une paire de pendants d'oreilles. Ces bijoux étaient incrustés de perles dont le doux éclat chatoyait légèrement sur le fond de velours.

Alice demeura indifférente et glacée. La reine lui jeta un coup d'œil en dessous, et un mince sourire erra sur ses lèvres.

« Peste ! songea-t-elle. La demoiselle est devenue difficile !… »

– Qu'en penses-tu, mon enfant ? reprit-elle tout haut.

– Je dis que ces bijoux sont bien jolis, madame.

– Oui, certes… L'eau de ces perles est admirable, et on y chercherait en vain un défaut… Mais que disions-nous ?… J'ai tant d'affaires dans la tête… Ah oui ! que la reine de Navarre avait vendu ses dernières pierreries chez… chez qui, disais-tu ?

– Chez le juif Isaac Ruben, répondit Alice, qui n'avait encore rien dit de cette adresse.

– Oui, c'est bien cela que tu disais, fit Catherine. Et tu ajoutais que cette bonne reine était partie…

– Pour Saint-Germain, madame ; puis pour Saintes, en passant par Tours, Chinon, Loudun, Moncontour, Parthenay, Niort, Saint-Jean d'Angély. Du moins ; c'est l'itinéraire que je connaissais. Il a pu être modifié. Je crois que, de Saintes, Sa Majesté la reine de Navarre se rendra à La Rochelle.

Catherine avait attentivement écouté cette nomenclature que l'espionne avait débitée d'une voix morne, comme une leçon dont on a hâte de décharger sa mémoire.

– Mais pourquoi, Alice, avez-vous dit que peut-être cet itinéraire serait changé ? demanda Catherine qui, selon le moment et les besoins, tutoyait ou ne tutoyait pas la fille d'honneur.

– Je le dirai tout à l'heure à Votre Majesté.

– Voyons, mon enfant, pourquoi paraissez-vous inquiète ? Vous vous êtes pourtant reposée dix jours. Et je n'ai rien dit pour les embarras que vous avez pu me causer en ne vous rendant pas immédiatement à mes ordres… Mais maintenant, il s'agit de faire bonne mine… encore un petit effort, ma petite Alice… Je n'ai confiance qu'en toi, je suis entourée d'ennemis… tu vas voir que je n'ai pas de secrets pour toi… Je vais t'apprendre une grande nouvelle… le roi veut se raccommoder tout à fait avec les huguenots… tu comprends ?… et alors, ma cousine de Navarre devient alors amie… elle vient ici… à Paris… à cette cour…

À mesure que Catherine parlait, Alice devenait de plus en plus pâle.

Aux derniers mots, elle étouffa un cri que la reine feignit de ne pas entendre.

– Alors, poursuivit-elle, il faut que je fasse parvenir un message à la reine de Navarre… un message verbal, un message qui précédera les propositions officielles… tu sais bien ?… Et c'est toi que je charge de cette grande mission.

Alice fit un geste comme pour interrompre la reine.

– Tais-toi, continua celle-ci. Écoute-moi bien, car tu saisis que notre temps est précieux… Tu vas partir. Dans une heure, tu trouveras à ta porte une chaise de voyage ; tu mèneras grand train… jusqu'à ce que tu aies rejoint la reine… Maintenant, ouvre bien ton esprit, et grave-toi mes paroles dans la tête… Je vais te charger d'une double mission… la première, ce sera de présenter à la reine, avec toute la délicatesse nécessaire, les offres que je t'exposerai dans un instant… la deuxième, ce sera, selon les dispositions où tu la trouveras, de lui offrir… ou de ne pas lui offrir… un cadeau… un petit cadeau… qui devra venir de toi-même, tu entends… je n'y veux être pour rien… oh ! rassure-toi… ce cadeau… ce sera facile… c'est simplement une boîte de gants… Tais-toi, je sais tout ce que tu pourrais objecter… tu diras, tu inventeras ce que tu voudras pour expliquer que tu sois chargée par moi du message… quant aux gants, je n'y suis pour rien… c'est toi qui les a achetés à Paris pour faire plaisir à ta bienfaitrice…

– Je supplie Votre Majesté de ne pas aller plus loin… c'est inutile ! s'écria Alice.

« Elle a déjà compris les gants ! songea Catherine. Et elle a peur !… »

Rapidement, elle retira le premier compartiment du coffret aux bijoux. La deuxième rangée apparut.

« Laissons-la respirer cinq minutes ! » poursuivit la reine en elle-même.

– Que dis-tu de cela, ma petite Alice ? fit-elle à haute voix…

– Cela ?… Quoi ?… ce que vous disiez, madame, balbutia Alice en passant une main sur son front.

– Eh ! non… cela !… ces rubis ! Regarde donc, voyons !

Sur la deuxième rangée qui venait d'apparaître rutilait un large peigne d'or que couronnaient six gros rubis dont les feux sombres et somptueux incendiaient la nuit du velours noir… C'était un royal

bijou.

– Ce peigne siéra merveilleusement à tes cheveux, dit la reine. On dirait une couronne. Tu en es digne, ma fille.

Alice, d'un mouvement désespéré, tordait ses belles mains.

« Hum ! le coup est rude ! pensa Catherine. Les gants ! Les gants ! Voilà bien une affaire ! Ah ! les femmes de ce temps dégénèrent. Voyons… rassurons un peu cet esprit de petite fille. »

Elle prit le peigne et le fit chatoyer dans ses mains.

– Au fait, s'écria-t-elle, tu ne m'as pas dit comment tu étais arrivée là-bas… Raconte-moi un peu cela…

– J'ai fait comme il était convenu, répondit Alice avec cette volubilité fiévreuse que nous avons déjà remarquée en elle en de certaines circonstances ; le conducteur a fait rouler la voiture à l'endroit que vous aviez indiqué ; la voiture s'est brisée ; j'ai attendu… quelqu'un est venu, ajouta-t-elle d'une voix mourante.

– Quelqu'un ? fit la reine en relevant brusquement la tête.

– Un gentilhomme de la reine de Navarre. Il m'a conduit à la reine… j'ai fait le récit convenu… que j'avais voulu me convertir à la Réforme… que vous m'aviez persécutée… que j'avais résolu de me réfugier en Béarn… La reine m'a accueilli… vous savez le reste…

– Comment s'appelait ce gentilhomme ?

– Je n'ai jamais su son nom, dit Alice en frissonnant. Il est parti le jour même… Ah ! Majesté, vous voyez bien que je ne puis accomplir cette mission, puisque j'étais persécutée par vous… Comment la reine s'expliquerait-elle…

– Et tu dis que tu n'as jamais su son nom…

– Le nom de qui ? fit Alice avec le sublime aplomb du désespoir.

– Ce gentilhomme… Ah oui ! c'est vrai… il est parti le jour même… n'en parlons plus. Quant aux soupçons que pourrait avoir Jeanne d'Albret, tu n'es qu'une enfant… Tu es venue à Paris, j'ai su ta présence, j'ai su que tu étais au mieux avec la reine de Navarre et dans mon désir de conciliation, pour faire plaisir à ma nouvelle amie, c'est toi que je charge de lui dire… ce que tu vas savoir tout à l'heure… Mais parlons d'abord des gants. À propos, je t'engage vivement à ne pas les essayer toi-même, et à ne pas même ouvrir la boîte qui les contient !…

– Mais c'est impossible, madame ! Je vous dis que c'est impossible !…

L'accent était cette fois si ferme, bien que la voix fût tremblante,

que Catherine fixa un regard aigu sur l'espionne.

– Que vous arrive-t-il ? demanda-t-elle. Dites-moi l'obstacle, nous verrons à le tourner.

– L'obstacle est infranchissable, madame. Je ne voulais pas en parler parce que je sens mon cœur se briser de honte toutes les fois que j'arrête mon esprit sur ces choses.

– Voyons ! fit Catherine d'une voix rude.

Alice baissa la tête, couvrit ses yeux de ses deux mains et murmura :

– La reine de Navarre… s'est aperçue…

– Aperçue de quoi ?… Êtes-vous folle ?

– De ce que j'étais auprès d'elle, madame !

– Jeanne d'Albret vous a devinée ! s'écria furieusement Catherine de Médicis.

– Oui, madame !

– C'est sûr ?

– Oui, madame…

– Corps du Christ ! gronda Catherine qui, repoussant avec violence la table devant laquelle elle se trouvait assise, se mit à marcher à travers l'oratoire.

Quelques minutes se passèrent.

Catherine réfléchissait. Son agitation se calmait peu à peu. Elle n'était pas femme à se livrer longtemps à la colère ; elle revint prendre sa place et, d'une voix indifférente :

– Dites-moi, une fois pour toutes, comment la chose est arrivée.

Alice, les mains toujours sur les yeux, répondit :

– Dans l'affaire du pont… quelqu'un a jeté sur mes genoux un billet… qui me donnait des ordres… Ce billet, je ne l'ai pas vu… la reine l'a pris… elle avait déjà de vagues soupçons… ils se sont transformés en certitude… elle m'a laissé venir jusqu'à Saint-Germain, et là… elle m'a… chassée.

Il y eut un instant de silence.

L'espionne sanglotait doucement. Et ces sanglots étonnaient Catherine de Médicis qui songeait qu'il devait y avoir « autre chose » dans le cœur de la jeune fille. En effet, il y avait « autre chose » ! Et Alice était bien heureuse à ce moment d'avoir ce prétexte pour laisser déborder sa douleur.

– Allons, calme-toi, reprit la reine. Après tout, tu en es quitte à bon compte. Le coup est dur… surtout pour moi. Je comprends ce que tu as dû souffrir… mais songe que tu as souffert pour le service

de ta reine et de ton roi… Je devrais t'accuser de maladresse, mais je n'en ai pas le courage… vrai, ton chagrin me fait de la peine… Allons, petite Alice, du cœur, par la mort-dieu, comme dit mon fils Charles… Ne crains pas que je te renvoie… je te trouverai une occupation digne de ton intelligence… et de ta beauté… Jamais nous ne parlerons plus de la reine de Navarre… jamais !… Mais tu as encore toute ma confiance, et je vais te le prouver.

Alice frémit.

Que faire ? Devancer les nouvelles propositions que Catherine s'apprêtait à lui faire ? Essayer de se soustraire à cette redoutable confiance ? Prétexter la fatigue, le besoin absolu de repos ?… Mais elle risquait d'éveiller les soupçons de cette terrible inquisitrice, à qui il était impossible de cacher une pensée :

Alice demeurait éperdue, comme stupéfiée, incapable de révolte.

Elle attendait… Quel nouveau coup allait la frapper ?…

– Voyons, reprit tout à coup la reine, te voilà plus calme. Ne songe plus au passé… je te réserve un bel avenir… tu ne peux plus m'être utile loin de Paris, tu me seras utile dans Paris, voilà tout.

– Mais, madame, observa timidement l'espionne, ne m'avez-vous pas dit que la reine de Navarre devait venir ici ?

– Oui ; je l'espère, du moins… mais garde-toi bien d'en parler. Oublie tout ce que je t'ai dit… Tu sais ce qui attend les malheureux qui me trahissent… Oh ! c'est pour te prévenir seulement… j'ai confiance en toi… eh bien, quel mal vois-tu à ce que Jeanne d'Albret vienne ici ?

– Au Louvre, madame ?

– Oui ! au Louvre ! J'y compte bien.

– Mais si elle me voit, madame ?… Ne vaudrait-il pas mieux, pour Votre Majesté surtout, et puis un peu pour moi aussi, que la reine de Navarre ne me vit point ? Si Votre Majesté y consentait, je m'éloignerais pour quelques temps… six mois… un an… d'ailleurs, je pourrais me tenir en correspondance avec vous, madame…

– Tu as raison… il ne faut pas que Jeanne d'Albret te voie !

La joie qu'éprouva l'espionne fut si puissante, qu'elle ferma les yeux pour ne pas montrer cette joie à la reine.

Joie de courte durée ! Déjà Catherine continuait :

– Tu ne te montreras donc pas au Louvre. D'ailleurs, pour la mission que je te réserve, il n'est pas nécessaire que tu y paraisses… mais tu ne quitteras point Paris, et nous correspondrons simplement… Tu continueras à habiter ta maison de la rue de la

Hache. Tous les soirs, tu me feras parvenir le résultat de tes observations. Voici comment… Tu me suis bien, n'est-ce pas ?

– Oui, Majesté ! dit Alice avec accablement.

– Tu as vu le nouvel hôtel que je me suis fait bâtir ? Tu as vu la tour ?… Eh bien, la première ouverture du bas de la tour est presque à hauteur d'homme. Cette ouverture est barrée de deux barreaux ; mais il y a place pour passer la main ; tous les soirs, tu viendras jeter là tes petites missives ; et lorsque j'aurai quelque ordre à te faire parvenir, une main te tendra le billet que tu auras à lire. Tu as bien compris tout cela ?

– Oui, Majesté ! répéta Alice avec ce même désespoir concentré.

– Très bien. Maintenant, sois attentive. D'abord, je vais t'annoncer une chose. C'est que tu as assez fait pour moi pour que je fasse quelque chose pour toi. Voilà près de six ans, Alice, que je t'emploie à mes desseins, qui sont ceux du roi… ma fille ! Dis-toi bien qu'en tout ce que tu as fait, tu as vaillamment accompli ton devoir pour la gloire du roi. Je n'ai eu qu'à me louer de ton zèle et de ton intelligence… Maintenant Alice, tu as assez travaillé… la mission que je t'impose sera la dernière… tu entends bien, la dernière !…

– Votre Majesté dit-elle vrai ! s'écria Alice dans un élan de joie.

– Très vrai, mon enfant. Je te jure qu'après ce dernier… service que tu auras rendu à la royauté, tu seras entièrement libre.

– Oh ! madame ! fit Alice en tremblant.

– Tu seras libre : je t'en fais le serment sur ce Christ qui nous écoute ! Mais moi, je ne me considérerai pas comme libre vis-à-vis de toi. Je t'enrichirai, Alice. D'abord, tu peux compter que tu seras inscrite sur la cassette royale pour une pension de douze mille écus. Ensuite, j'ai sept ou huit hôtels dans Paris, tu choisiras celui que tu voudras, et je te le donnerai tout meublé, avec ses chevaux et ses hommes d'armes ; ensuite, le jour où tu te marieras, sur ma cassette à moi, tu recevras cent mille livres comptant. Car je compte bien te marier, ajouta la reine en regardant fixement sa fille d'honneur.

Alice, par un prodigieux effort de volonté, parvint à ne témoigner ni approbation ni improbation, et à demeurer très indifférente en apparence devant ce projet.

– Donc, reprit Catherine, complètement rassurée, je te trouve quelque beau gentilhomme qui t'aimera, que tu aimeras… Vous habitez à votre guise Paris ou la province ; vous venez ou vous ne venez pas à la Cour ; enfin, vous êtes entièrement libres, et toi, ma

fille, tu es non seulement libre, mais heureuse, riche, enviée… et tiens, mon enfant, voici les bijoux que tu mettras le jour de ton mariage !

En disant ces mots, Catherine souleva le deuxième compartiment du coffret aux bijoux.

La troisième rangée apparut.

Elle était éblouissante.

Là, maintenu par de légères agrafes d'or, serpentait un collier de diamants vraiment digne d'une souveraine pour un jour de sacre. Aux quatre angles du compartiment, s'emboîtaient quatre bracelets massifs, dont chacun laissait voir une perle grosse presque comme une noisette ! Les intervalles des bracelets au collier étaient occupés par des bagues et des pendants d'oreille incrustés de saphirs ; enfin, au centre de l'espace occupé par le collier, était placée une agrafe composée de deux monstrueuses émeraudes semblables à deux yeux glauques qui eussent cherché à fasciner la jeune fille.

Alice n'éprouvait qu'une sorte d'horreur pour ces bijoux qui jadis exerçaient sur elle une irrésistible tentation.

Elle jeta un coup d'œil sur cet étalage de somptueux joyaux ; les émeraudes, les yeux maudits qui la regardaient avec une funeste ironie la firent frissonner… Mais elle comprit la faute énorme qu'elle avait commise en demeurant indifférente. Elle fit un effort pour retrouver son admiration de jadis et s'écria :

– Oh ! madame, il n'est pas possible que vous me destiniez une aussi magnifique récompense…

Et, en elle-même, la malheureuse songea :

« La dernière honte ! La dernière infamie ! Et après, je serai libre !… libre !… ô mon amant !… ô toi qui m'as régénéré par la douleur, l'amour, le désespoir !… »

Et la reine, de son côté, pensait :

« Hum ! qu'a-t-elle donc ?… Le troisième compartiment lui-même ne l'émeut pas ?… Nous verrons tout à l'heure ce qu'elle dira devant le quatrième et dernier !… »

Alors, elle reprit à demi-voix comme si, dans son cynisme, elle eût éprouvé tout de même quelque embarras.

– Ainsi, c'est convenu, n'est-ce pas ? Maintenant, la mission, la voici… Fais-y bien attention, mon enfant, ceci est d'une exceptionnelle gravité… Je t'ai pardonné de n'avoir pas réussi auprès de François de Montmorency… Je ne te pardonnerais pas d'échouer auprès de celui-ci… car c'est d'un homme qu'il s'agit… Il

faut, tu m'entends, que cet homme ait en toi une aveugle confiance… que non seulement son cœur, mais son esprit soit à toi… il faut que tu connaisses sa pensée intime… il faut qu'à un moment donné tu puisses me l'amener… où je te dirai… M'as-tu comprise ?

– Oui madame, dit Alice avec une certaine fermeté.

– L'homme, reprit la reine d'une voix qui siffla, comme dans le silence des bois sifflent les vipères, l'homme est à Paris ; c'est mon ennemi mortel, plus que mon ennemi… c'est une terrible menace vivante pour moi… Je te dirai comment tu pourras le trouver, le rencontrer… car j'ignore où il se cache… mais toi, facilement, avec mes indications, tu le découvriras… Alors, ingénie-toi… trouve, invente, sois prudente comme le serait une Borgia, sois belle comme l'était Diane, sois pudique ou impudique, sois ce que tu voudras, sois un génie !… mais cet homme, il me le faut !

– Son nom ! demanda Alice.

– Le comte de Marillac ! répondit Catherine de Médicis.

Le nom résonna comme un coup de tonnerre aux oreilles d'Alice de Lux.

La minute qui suivit l'instant où il fut prononcé fut pour elle une de ces inoubliables minutes où l'âme a le vertige, où tout semble s'effondrer dans la conscience, où l'esprit le plus ferme s'envole au hasard de la démence comme un oiseau blessé qui tournoie au souffle de l'ouragan dans les airs en délire…

Livide, agitée d'un tremblement convulsif, cramponnée au dossier d'un fauteuil, elle luttait avec une effroyable énergie, avec une suprême dépense de toutes ses forces pour garder un masque impassible, pour ne pas crier, pour ne pas s'évanouir, pour ne pas provoquer un soupçon.

Mais Catherine, en cet instant, l'avait profondément étudiée… devinée peut-être…

Car elle se leva et marcha sur l'espionne.

Alice la vit venir comme l'oiseau fasciné peut voir venir le reptile qui va le dévorer…

La reine la prit par la main. Elle serra furieusement cette main et d'une voix rauque à force de vouloir demeurer calme :

– Tu connais cet homme ? dit-elle.

Un instant, elle eut l'idée de tomber aux pieds de la reine. Elle se retint, et répondit :

– Non !…

Il lui eût été impossible de prononcer une autre parole.

– Et moi, je dis que tu le connais ! dit la reine dans un grognement terrible.

Farouche, obstinée, éperdue, cherchant en vain à rassembler une idée, elle ne trouva à répondre que son mot qu'elle jeta dans un spasme :

– Non !…

Catherine demeura une minute penchée sur l'espionne, ses yeux dans ses yeux, la fouillant jusqu'au fond de la conscience.

L'instant fut tragique.

Ces deux têtes, l'une admirable de beauté, mais décomposée par l'angoisse, l'autre violente, sinistre, avec des yeux fulgurants, ces deux têtes qui se touchaient presque, donnaient l'impression exacte du drame que créait le choc de ces deux consciences.

Sous le regard de Catherine, Alice, vacillante, se ployait en arrière, comme pour fuir une effroyable vision.

La lutte fut terrible et courte.

Alice se renversa, tomba, pantelante, sans que la fascinatrice l'eût touchée.

Catherine mit un genou à terre.

Et sa voix rauque, éraillée, jaillit non comme une question, mais comme une affirmation définitive :

– Tu l'aimes !…

L'espionne rassembla toute son énergie et eut comme la force de murmurer :

– Je ne le connais pas !…

Puis elle s'évanouit.

Catherine tira de son aumônière un flacon de cristal qu'elle déboucha avec précaution. Elle le fit respirer à la jeune fille. L'effet fut immédiat. Une secousse violente galvanisa Alice. Elle ouvrit les yeux. Son visage se couvrit d'une abondante sueur.

– Debout ! gronda la reine.

Alice de Lux obéit. Tandis qu'elle se relevait, Catherine reprenait sa place dans son fauteuil.

En même temps, son visage, prodigieusement habile à prendre toutes les expressions, redevenait paisible et serein. Ses yeux s'adoucirent, non degrés, mais en un instant. Un sourire erra sur ses lèvres. Et sa voix se fit caressante :

– Que vous arrive-t-il donc, mon enfant ? Êtes-vous à ce point fatiguée ? Ou bien, auriez-vous perdu dans ce dernier voyage ces

belles qualités d'énergie et de force morale que j'admirais en vous ? Voyons, parlez-moi sans crainte… dites-moi toute votre pensée… vous savez bien, au fond, que je vous aime assez pour subir un peu vos caprices…

Elle eut un haussement d'épaules tout affectueux. Elle était d'une admirable bonhomie.

Alice de Lux demeura un instant suspendue entre deux abîmes : la terreur d'une supercherie possible, l'espoir que la reine, par affection, par caprice, par politique peut-être, la ménagerait.

Les juges d'instructions et les gens de police, lorsqu'ils veulent arracher à leur prisonnier l'aveu qui l'enverra au bagne ou à l'échafaud, se livrent à une effroyable besogne qui est une honte pour l'esprit humain. Quels que soient les droits qu'une société a de se défendre, il est de ces sinistres moyens qui font, lorsqu'on y réfléchit, qu'on se prend à rougir d'appartenir à la même espèce animale que le juge d'instruction ou le policier.

Coupable ou innocent, le prévenu est soumis à une torture morale exactement comparable aux tortures physiques de l'Inquisition ; et cela est d'une vérité malheureusement incontestable, puisqu'on a vu des innocents avouer tout ce qu'on voulait, afin d'échapper à cette torture.

Ce hideux travail du juge d'instruction ou du policier consiste à faire passer le prévenu, en un laps de temps aussi bref que possible, par des états d'âme aussi antithétiques et aussi violemment opposés que possible. Tel serait, par exemple, le bourgeois aisé, de fortune moyenne, à qui on apprendrait dans le même instant qu'il vient d'hériter de dix millions, puis après la joie puissante, que non seulement il n'hérite pas, mais qu'il est ruiné ; il est peu de cerveaux qui résistent à ce double coup. De même, le juge d'instruction fait passer l'âme de son prévenu par des courants contraires : il le pousse au vertige de l'épouvante, lui montre l'échafaud, lui peint la dernière nuit du condamné, le réveil, la marche au couteau, Puis soudainement lui offre la liberté, lui montre les portes de la cellule qui s'ouvrent, l'air pur du dehors, la rentrée dans la famille. Ces violentes oscillations imprimées à une pensée amènent rapidement la folie ou un détraquement qui y ressemble.

Ce travail porte un nom d'argot aussi hideux et ignoble dans sa basse expression que le travail lui-même.

Cela, s'appelle « cuisiner » un prévenu.

Or, le bon jeune homme qui après avoir somnolé sur des livres de droit, après cinq ou six ans de brasserie, après enfin ce qui constitue les études, passe ses examens, et à qui dès lors, l'abominable organisation sociale confère le droit redoutable de l'inquisiteur, ce bon jeune homme, disons-nous, lorsqu'il s'admire de cuisiner son prévenu, doit bien se mettre dans la tête qu'il n'a rien inventé – pas même cela !… Ces affreuses coutumes nous viennent des siècles où la bataille de l'homme contre l'homme était à sa période aiguë. Malédiction sur les sociétés qui perpétuent de pareilles traditions ! Honte sur les républiques qui n'osent ou ne veulent pénétrer dans cet antre qui s'appelle un palais de justice et saisir aux cornes ces taureaux d'airain qui s'appellent des juges !… Juges, avocats, avoués, huissiers… toute une formidable machine à broyer le pauvre monde !

C'est à ce travail que se livra Catherine de Médicis. Elle se mit à cuisiner l'espionne. Et la situation d'Alice de Lux était bien celle du prisonnier que nous avons évoqué. Elle était bien la prisonnière de Catherine.

– Voyons, reprit la reine avec son bon sourire, avouez-moi que vous êtes fatiguée… Eh ! mon Dieu, je comprends cela, moi ! Je vous demandais un dernier service, voilà tout. Si cela dépasse vos forces, ne croyez pas au moins que j'en profite pour rétracter mes promesses. Non, non, Alice, je vous tiens en estime et en affection particulières parmi toutes mes filles d'honneur. Si vous voulez vous reposer dès maintenant, sachez que je tiendrai tout ce que j'ai promis, la dot, le mariage, les écus, les bijoux, tout, ma fille !

Alice étudiait avec une attention passionnée les paroles, le geste, la voix, la physionomie entière de la reine.

Une chose lui paraissait sinon certaine du moins très probable : c'était cette affection de Catherine. Et puis, la reine était vraiment naturelle ; il fut impossible à l'espionne de surprendre un indice d'affectation ou d'ironie.

– Oh ! madame, s'écria-t-elle en joignant les mains, si Votre Majesté daignait m'y autoriser !…

– T'autoriser ? À quoi ? Voyons, tâche d'être claire et précise. Tu sais que je n'ai pas de temps à perdre.

Ce mouvement d'impatience bougonne fut, dans l'esprit d'Alice, la preuve de la sincérité de Catherine.

– Eh bien, oui, dit-elle d'une voix tremblante, je suis fatiguée…

au-delà de ce que Votre Majesté pourrait supposer. Tout à l'heure, entraînée par le désir de vous plaire, et aussi par la certitude que cet effort serait le dernier, je vous promettais de m'ingénier encore à… séduire la personne… que me désignerait Votre Majesté… mais lorsque je me suis trouvée devant le fait à accomplir… lorsque j'en ai compris l'imminence… j'ai senti toute ma fatigue…

– Ainsi, ce n'était pas le nom de l'homme qui te faisait pâlir ? demanda la reine.

Alice se raidit.

– Le nom de cet homme ?… mais je l'ai déjà oublié, Majesté !… celui-là ou un autre… qu'importe !

Elle prononça ces paroles avec une véhémence qui eût suffi pour prouver qu'elle mentait, s'il eût été besoin d'une preuve.

– Non, continua-t-elle, ce n'est pas l'homme qui me fait horreur (elle crut avoir trouvé un décisif moyen de dépister la reine), pourquoi me ferait-il horreur ? Je ne le connais pas ! Et lors même qu'il me ferait horreur, Votre Majesté sait que je passerais outre… Non, madame, c'est la fatigue, la fatigue seule… Oh ! j'ai besoin de repos… de solitude… je ne demande rien à Votre Majesté… D'ailleurs, elle m'a déjà comblé de ses bienfaits… je suis riche, j'ai des terres, j'ai deux bénéfices, j'ai des bijoux plus que j'en désire… tout cela, madame, je le donnerais pour être un peu moi-même, pouvoir aller, venir, rire et pleurer à ma guise… surtout pleurer !…

En parlant ainsi, la malheureuse se mit en effet à pleurer.

Catherine hochait doucement la tête.

– Pauvre petite, murmura-t-elle comme à part soi, comme elle a l'air de souffrir ! C'est de ma faute, aussi… j'aurais dû m'apercevoir que cette enfant aspirait à une vie de calme…

L'espionne tomba à genoux et sanglota :

– Oui, Majesté ! c'est cela… une vie de calme ! Votre Majesté est une grande reine !…

– Comment ! Tu m'as entendue ?

– Que Votre Majesté me pardonne ! fit Alice en essayant lamentablement de sourire, elle sait bien que j'ai l'oreille fine et que j'entends tout ce que je veux… Ô ma reine, ayez pitié de moi ! Je vous ai fidèlement servie, j'ai mis mon corps et mon âme à votre service… j'ai été loyale, et, je puis bien le dire, j'ai été brave… les intérêts de Votre Majesté m'ont été sacrés… maintenant, je suis à bout de forces…

– Relève-toi donc, interrompit la reine, cela me chagrine de te

voir à mes pieds comme une suppliante, comme une… criminelle…

Alice eut l'imperceptible soupçon que Catherine lui préparait un mauvais coup. Mais ce soupçon s'évanouit aussitôt lorsqu'elle entendit la reine continuer :

– Ainsi, c'est ton congé que tu veux, ma petite Alice ?

– Si Votre Majesté voulait me l'accorder, dit Alice en se relevant, je lui en serais reconnaissante toute la vie… Je dis bien : reconnaissante. Ce n'est pas un mot… Je veux dire que si la reine avait pitié de moi, je mourrais volontiers pour elle à la première occasion de danger…

– Ainsi, reprit Catherine en continuant à sourire, tu ne veux même pas faire ce petit effort, le dernier, ma petite, le dernier…

– Oh ! s'écria Alice, Votre Majesté ne m'a donc pas comprise !

– Le dernier, Alice, le dernier !…

– Ayez pitié de moi, ma reine !…

– Bah ! je te dis que tu peux encore faire ce petit effort, le dernier ! Écoute, tu ne sais pas ? Je te donnerai un joyau d'une inestimable valeur… Je l'ai là, dans ce coffret.

– Votre Majesté m'a montré ces joyaux dont une princesse serait jalouse… je ne les ai pas enviés…

– Oui, mais le bijou du dernier compartiment, Alice ! Tu ne peux te figurer sa beauté. Les pendants aux perles, le peigne aux rubis, le collier aux diamants, l'agrafe aux émeraudes, tout cela n'est rien…

– Madame… je vous en supplie…

– Tiens, laisse-moi seulement de te le montrer, et tu décideras ensuite !

À ces mots, Catherine souleva rapidement le troisième compartiment du coffret aux bijoux. Le fond apparut. Il était couvert de velours noir, comme les autres rangées.

– Regarde, dit Catherine de Médicis en se levant.

Alice jeta un regard d'indifférence sur le nouveau bijou que lui montrait la reine.

Aussitôt, elle devint livide ; elle fit deux pas rapides, les mains en avant, comme pour conjurer un spectre, et un cri rauque s'échappa de sa gorge :

– La lettre !… Ma lettre !…

Catherine de Médicis, au mouvement de l'espionne, saisit le papier et le glissa dans son sein.

– Ta lettre ! gronda-t-elle. Tu la reconnais ? C'est bien elle en effet. Sais-tu ce que l'on fait aux mères qui ont tué leur enfant et qui

l'avouent cyniquement, comme tu l'avoues dans ta lettre ?

– C'est faux ! hurla l'espionne. C'est faux ! L'enfant n'est pas mort !

– Mais l'aveu n'en existe pas moins, ricana Catherine. La mère criminelle, Alice, on la traduit devant la cour prévôtale…

– Grâce !…

– … qui la condamne à mort…

– Grâce ! Pitié !… L'enfant vit !…

– Alors la mère coupable est livrée au bourreau qui l'entraîne au gibet…

– Grâce ! répéta Alice, qui tomba à genoux et porta les deux mains à son cou.

– Choisis ! dit la reine d'une voix glacée. Obéis ou je te livre.

– Affreux ! C'est affreux ! Je ne peux pas ! Je vous jure que je ne peux pas !…

Catherine frappa violemment sur un timbre.

Paola, cette suivante italienne que nous avons signalée, apparut.

– M. de Nancey ! fit la reine.

– Il est là, Majesté !

– Fais-le venir !

– Pitié ! Pitié ! gémit Alice prosternée.

Le capitaine des gardes de Catherine se montra à ce moment à l'entrée de l'oratoire.

– Monsieur de Nancey, commença la reine.

Au même instant, Alice fut debout, et, pantelante, dans un souffle d'agonie, murmura :

– J'obéis !…

– Monsieur de Nancey, termina Catherine avec un sourire, vous voyez bien mademoiselle de Lux ?

– Oui, madame.

– Eh bien, il est possible qu'un de ces jours, elle ait besoin de vous et de vos hommes. Retenez bien que vous devrez lui obéir, la suivre où elle vous mènera, lui prêter main-forte, et arrêter la personne qu'elle vous désignera. Allez, et n'oubliez pas.

Le capitaine s'inclina sans surprise, en homme qui en avait vu et entendu bien d'autres.

Dès qu'il fut disparu, Catherine se tourna vers l'espionne ; sa voix redevint dure.

– Tu es décidée ? bien décidée ?

– Oui, madame, bégaya la malheureuse.

– Tu te mettras en rapport avec le comte de Marillac ?

– Oui, madame.

– Bien ; maintenant, écoute… Si tu me trahissais…

Alice frisonna de se voir devinée.

– Si tu me trahissais, continua la reine, ce n'est pas au grand-prévôt que je ferais parvenir ta lettre… j'aurais encore assez pitié de toi pour te laisser vivre.

Alice jeta à la terrible tourmenteuse un regard d'interrogation affolée.

– C'est à un autre que je la ferais remettre ! dit Catherine. Et j'y joindrais l'histoire de ta vie, avec preuves à l'appui.

– Un autre ! balbutia l'infortunée.

– Et cet autre s'appelle le comte de Marillac, acheva Catherine de Médicis.

Un long cri d'épouvante et d'horreur retentit dans l'oratoire, et Alice de Lux tomba à la renverse, aux pieds de la reine, sans connaissance…

Chapitre 29

UNE RENCONTRE

Comme nous l'avons expliqué au début d'un précédent chapitre, les scènes que nous venons de retracer se passèrent le matin du jour où le chevalier de Pardaillan sortit de la Bastille avec la complicité… involontaire du gouverneur, M. de Guitalens.

Nous avons vu à la suite de quels raisonnements le jeune chevalier avait pris la résolution de ne plus s'occuper désormais que de lui-même, et, comment, ayant en son pouvoir la lettre de Jeanne de Piennes à François de Montmorency, il s'était décidé à ne pas la faire arriver à son adresse.

Certain non seulement de ne pas être aimé de Loïse, mais encore d'en être détesté, convaincu d'ailleurs que même s'il n'était pas haï, un mariage entre Loïse et lui devenait un rêve irréalisable, du fait que sa jeune et jolie voisine se trouvait être la fille d'un haut et puissant seigneur, Pardaillan s'était dit :

« Je serais bien bête après tout de m'occuper d'affaires qui ne me regardent pas… Pourquoi porterais-je cette lettre ? Qu'y a-t-il de commun entre moi et les Montmorency ? »

Malgré ses belles résolutions, le chevalier avait glissé la missive dans son pourpoint et était sorti de la *Devinière* – pour s'étourdir au grand air, se disait-il.

En réalité, par maint tour et détour et après mainte station en divers cabarets plus ou moins mal famés, il se dirigea vers l'hôtel de Montmorency, et tout en s'affirmant qu'il n'y entrerait pas, heurta le marteau de la grande porte.

Ce pauvre chevalier de Pardaillan semblait poussé par quelque

mauvais génie à toujours faire le contraire de ce qu'il avait résolu.

Ayant frappé avec une sorte de colère – colère contre qui ? contre lui-même, sans doute ! –, le chevalier attendit quelques minutes en maugréant.

Et comme on ne venait pas assez vite, il se mit à faire un vacarme à effrayer le voisinage.

Ce ne fut pas la grande porte qui s'ouvrit, mais la porte bâtarde.

Il en sortit un suisse gigantesque armé d'une trique.

– Que voulez-vous ? ronchonna ce colosse en agitant son bâton de l'air le moins pacifique du monde.

Il tombait bien. Le chevalier de Pardaillan, furieux contre les Montmorency de France, furieux contre lui-même, était en excellente disposition. Le ton rogue, l'habit étincelant de broderies et surtout la trique du suisse changèrent en exaspération sa mauvaise humeur.

À l'instant même, sa physionomie prit cette impassibilité au vinaigre et cette froideur de lame tranchante qui lui étaient particulières. Seul le sourire qui frémissait sous sa moustache hérissée eût indiqué, à qui l'eût bien connu, cet état spécial de l'homme qui éprouve le besoin de briser n'importe quoi, fût-ce une échine, et qui trouve tout à coup à portée de sa main de quoi se satisfaire.

– Que voulez-vous ? répéta rudement le géant.

Le chevalier examina le suisse depuis ses larges pieds jusqu'à son toquet garni de plumes ; mais pour apercevoir ce toquet, il dut lever la tête.

Ce fut dans cette position de pygmée contemplant un colosse qu'il répondit de sa voix la plus mielleuse, la plus aiguë, la plus froide et la plus polie :

– Mon enfant, je voudrais parler à ton maître…

Rien ne saurait dépeindre la stupeur, l'effarement et l'air de majesté offensée du digne suisse en s'entendant appeler « mon enfant » par cette sorte de gamin au regard glacé, à la rapière en bataille dans les mollets, le poing sur la hanche dans une attitude de matamore à froid.

– Vous dites ? bégaya-t-il.

– Je dis : mon enfant, je voudrais parler à ton maître, le maréchal.

Le suisse regarda autour de lui comme pour bien s'assurer que c'était bien à lui que s'adressait ce discours.

– C'est à moi que vous parlez ? demanda-t-il.

– Oui, mon enfant, à toi-même.

Alors, le suisse éclata d'un si formidable éclat de rire que les vitraux de l'hôtel en tremblèrent dans leurs châssis de plomb doré.

Mais il n'eût pas plutôt commencé cette tonitruante symphonie qu'il lui sembla qu'un écho répondait à son rire par un rire strident, aigre, un rire à perforer les oreilles les plus robustes.

Il s'arrêta soudain. Et ayant incliné la tête vers le gamin, ou du moins celui que dans son esprit il appelait ainsi, il vit que c'était le chevalier qui riait, mais qui riait des lèvres seulement et du gosier, tandis que son regard demeurait glacial.

Le suisse laissa retomber ses bras qu'il avait croisés sur son ventre pour mieux rire. D'un coup de poing, il rejeta de travers son toquet et se gratta la tête.

Pourquoi se gratte-t-on la tête quand on est embarrassé ?

Tout à coup, grâce à cet énergique grattage, le géant eut une inspiration. Il devint pourpre, soit sous le coup de l'inspiration elle-même, soit par l'effort intellectuel qu'il venait d'accomplir. Il se baissa donc en ployant sur les genoux, et en plaçant ses mains sur ses genoux, de façon que son visage se trouvât à la hauteur du visage de Pardaillan. Et il gronda furieusement :

– Ah çà ! mais dites donc ! Vous vous moquez de moi, vous !

Pardaillan venait d'exécuter le mouvement contraire ; c'est-à-dire que, s'étant haussé sur la pointe des pieds en même temps que le suisse se baissait, il se trouva dominer le géant. Et il répondit simplement :

– Oui, mon enfant !…

Le suisse demeura abasourdi, assommé par la réponse, embarrassé de sa trique, et placé comme l'âne de Buridan à égale distance de deux sentiments : rire ou se fâcher.

Le rire ne lui avait pas réussi. Il résolut de se fâcher. Il se redressa donc de toute sa hauteur, tandis que Pardaillan reprenait sa grandeur naturelle en retombant sur ses talons. Et ayant froncé ses sourcils, gonflé ses joues et croisé ses bras sur son vaste thorax, il vociféra :

– Et vous avez l'audace de me dire cela en face !

– Autant qu'on puisse te causer en face, mon enfant !

– Et c'est pour cela que vous essayez de démolir la grande porte à force de heurter !…

– Non, pas pour cela : pour être introduit auprès de ton maître,

mon enfant…

– Son enfant ! son enfant ! rugit le colosse exaspéré par cette dénomination obstinée. Or ça, mon petit homme, que l'on décampe à l'instant, ou gare la trique !

– Prends garde, grand enfant, dit le chevalier avec sa politesse la plus raffinée, tu vas te faire mal avec ce joujou… Crois-moi, réserve-le pour ta femme, quand tu seras en âge d'être marié. Grâce à ce bâton, tu obtiendras la paix dans ton petit ménage. Tu n'éviteras pas, il est vrai, les cornes auxquelles aspire ton front raisonnable, mais tu trouveras au moins ta soupe chaude et ton vin frais. Donc, mon enfant, conserve précieusement ta trique pour ta chaste moitié quand l'heure aura sonné pour toi de prendre rang parmi la foule immense des cocus ; mais, de grâce, ne t'agite pas ainsi pour l'instant, songe que tu pourrais te crever la panse…

Pendant ce discours méthodiquement débité, le suisse écumait, trépignait, roulait des yeux et poussait des soupirs de fureur.

– Il insulte ma femme ! hurla-t-il à la fin. Mort-dieu ! Tête-Gris ! Tripes et cornes ! Tu vas en tâter !

– De ta femme, interrogea le chevalier avec une ingénuité féroce.

– De ma trique ! tonitrua le géant.

Et il s'élança, la trique haute, avec un rugissement de vengeance.

Pardaillan, souple et léger comme une tige d'acier, fit un bond de côté.

Emporté par l'élan, le suisse administra dans le vide un formidable coup de bâton. Mais il n'avait pas plutôt exécuté ce mouvement qu'il sentit que la trique lui était arrachée des mains avec une irrésistible puissance ; en même temps, Pardaillan la lui plaçait en travers des jambes ; le géant trébucha, trembla sur ses assises, battit l'air de ses bras et finalement s'étala de son long en travers de la rue…

– Mon nez saigne ! vociféra-t-il.

Au même instant, il entendit un aboi sonore, et il sentit deux crocs s'enfoncer dans le bas de son dos…

– Est-ce bien ton nez qui saigne ? fit Pardaillan.

– Au meurtre ! clama le suisse sur lequel Pipeau venait de s'élancer en toute conscience.

– Ici, Pipeau ! commanda sévèrement le chevalier. Lâche ça ! C'est un mauvais morceau !

Le chien obéit. Et Pardaillan, la trique dans la main gauche offrit la droite au géant consterné pour l'aider à se relever.

Le suisse hésita une seconde, mais il réfléchit sans doute qu'il n'était pas de force à lutter contre un pareil adversaire. Car, tout en gémissant, il accepta l'aide de Pardaillan, et perclus, confus, saignant par le haut, saignant par le bas, il se releva.

– J'ai tout de suite vu que cette affaire se terminerait mal pour l'un de nous deux, dit froidement Pardaillan.

– Malpeste et fièvre quartaine ! grommela le suisse qui, pour marcher, dut s'appuyer sur l'épaule de son adversaire.

Et, malgré ses gémissements, il n'en constata pas moins avec une respectueuse admiration que sous son poids énorme, ladite épaule demeurait ferme comme un rocher.

– Mes compliments, monsieur ! ne put-il s'empêcher de dire en s'asseyant dans sa loge où Pardaillan venait de le conduire.

– Ah çà ! fit le chevalier surpris d'une pareille exclamation, seriez-vous homme d'esprit, par hasard ?

Le malheureux suisse n'eut pas le temps de s'arrêter à ce que cette félicitation pouvait avoir de vexant. En s'asseyant, il venait d'éprouver une double douleur aiguë et lancinante.

– Me voilà condamné à ne pas m'asseoir, de huit jours au moins ! fit-il en se redressant subitement.

– Ce n'est rien, dit Pardaillan consolateur.

– Je voudrais vous y voir, parbleu !

– Je veux dire que vous en guérirez promptement si vous voulez bien suivre mon remède.

– Voyons le remède, Aie !… Puisse-t-il être bon !

– Il n'est que trop juste que je vous le donne, après vous avoir donné le mal.

– Eh ! ce n'est pas vous… c'est votre chien… un beau chien, d'ailleurs.

– C'est la même chose… Voici l'affaire : vous faites bouillir ensemble du vin, de l'huile, du miel, en saupoudrant le tout d'une pincée de gingembre. Et vous vous frottez deux fois par jour avec ce baume ; vous m'en direz merveilles… Et maintenant que je suis céans, mon cher Monsieur, voudriez-vous avoir la politesse de prévenir M. le maréchal que le chevalier de Pardaillan désire l'entretenir pour affaire grave ?

– M. le maréchal n'est pas en son hôtel, dit le suisse.

– Diable ! Et quand y sera-t-il ? Parlez sans crainte, mon brave maintenant que vous paraissez disposé à répondre. Dites-moi, quand y sera-t-il ?

– Voilà ce que j'ignore. Peut-être demain, peut-être dans huit jours.

– Diable ! Diable ! Il n'est donc pas à Paris ?

– Mais non, monsieur. Aïe !…

– Diable ! Diable ! Diable ! fit Pardaillan, qui, tout en paraissant désespéré, n'en éprouvait pas moins une sorte de joie amère au fond de lui-même. Je reviendrai donc… mais j'espère que notre prochaine entrevue se distinguera par cette courtoisie qui orne vos discours en ce moment.

– Soyez sans crainte, monsieur, répondit le géant flatté. Vous disiez donc… du vin…

– De l'huile, du miel et du gingembre. Le tout doit mijoter deux bonnes heures. Adieu, mon cher. Dites bien à M. le maréchal, dès qu'il y sera, que je reviendrai, qu'il s'agit pour lui, pour lui seul et non pour moi, d'une affaire de haute importance.

Sur ces mots, Pardaillan appela Pipeau, et, ayant salué le suisse d'un geste affable, se retira.

« Par Pilate ! songeait-il en remontant à grandes enjambées le cours de la Seine, j'ai fait ce que j'ai pu, moi !… Qu'elles se débrouillent maintenant !…Où diable sont-elles ?… M. le maréchal n'est pas à Paris… bon ! Quand il y sera, on lui remettra la lettre ; je puis bien aller jusque-là… Mais pour le reste, je m'en lave les mains ! Que M. le maréchal les sauve, puisqu'elles sont de sa famille ! Mais moi… ah ! moi, je n'en ai pas de famille. »

Le soir venait. En face de Pardaillan, de l'autre côté de l'eau, se dressaient dans la brume les constructions inachevées du palais que maître Delorme élevait pour Catherine de Médicis sur l'emplacement du clos aux Tuileries ; plus loin, c'étaient les tourelles menaçantes du vieux Louvre, plus loin, le clocher de Saint-Germain-l'Auxerrois, puis cette confusion de toits aigus, là-bas, vers la grève, c'était l'Hôtel de Ville.

Le chevalier s'arrêta sous un bouquet de hauts peupliers que le mois d'avril couvrait déjà de frondaisons ténues, d'un vert délicat. Il s'assit sur une large pierre de la grève, et, la tête dans ses deux mains, regarda couler les eaux couleur d'absinthe claire, occupation chère à ceux qui ne savent que faire de l'heure qui sonne, et, dans cette foule, particulièrement, à la tribu des amoureux.

Un amoureux est toujours enclin à philosopher. Seulement, pour les uns –les heureux – cette philosophie est riante et leur montre le monde sous les couleurs du prisme le plus étincelant ; pour les

autres – les malheureux – elle est amère et ne leur laisse voir que tristesse et noirceurs sur cette pauvre planète. En sorte qu'à chaque seconde qui s'écoule, le monde est béni et maudit par deux catégories d'êtres qui puisent à la même source malédictions et bénédictions.

Patience, lecteur !… Pardaillan se mit donc à philosopher en regardant couler la Seine, et, comme de juste, il philosopha le plus amèrement du monde. Il accusa le ciel et la terre de conspirer à son malheur.

Or ça, le jeune chevalier était donc malheureux ? Malgré sa résolution de ne plus songer à Loïse ?

Nous sommes forcés d'en convenir : au moment même où il s'était assis sur la pierre de la grève, Pardaillan se faisait à lui-même une déclaration très grave :

« Tout ce que je viens de dire n'est qu'hypocrisie et mensonge. Je ne puis me dissimuler que j'aime Loïse plus que ma vie, que je l'aime sans espoir, et… »

À ce moment, Pipeau qui s'était allongé sur le sable tiède, bâilla longuement, ce qui ne signifiait pas du tout que la philosophie de son maître l'ennuyait, mais simplement qu'il avait faim.

Pardaillan lui jeta un regard de travers. Pipeau comprit qu'il venait de commettre une inconvenance, et se croisa les pattes comme pour dire qu'il était décidé à la patience.

« Je l'aime sans espoir, continua le chevalier, et je suis malheureux du mal qui lui arrive. Je sais parfaitement que si j'arrive à la délivrer, un autre sera récompensé par son amour… car une Montmorency peut-elle aimer un pauvre hère tel que moi ? Et pourtant l'idée de ne pas la secourir m'est insupportable. Il faut donc que je me mette à sa recherche. Il faut que je la trouve ! Et que je la délivre, ou j'y laisserai la vie ! Et alors je lui dirai… ou plutôt non, je ne lui dirai rien… trouvons-la seulement, et puis nous verrons… »

Par les fluctuations de ce discours, on remarquera que le pauvre chevalier était fort hésitant.

Malgré lui, son esprit aboutissait toujours à ce dilemme qui n'était guère encourageant :

Ou il délivrerait Loïse, et la jeune fille était alors bien perdue pour lui, puisqu'il n'osait même pas concevoir la possibilité d'une union avec l'héritière d'une riche et puissante famille. Ou il ne la délivrerait pas, et elle était encore perdue à bien plus forte raison.

Cependant, le résultat de cette méditation au bord de la Seine sous les grands peupliers qu'agitait la brise du soir, fut que le chevalier résolut d'écarter de son esprit tout espoir de récompense amoureuse, et de se dévouer pour Loïse, quoi qu'il dût en advenir.

Quelques années plus tard, Cervantès devait publier son immortel *Don Quichotte*. Nous ignorons si le romancier espagnol connut notre héros dans quelque visite qu'il aura faite à Paris. C'est bien possible. Pardaillan, comme don Quichotte, passa son existence à se dévouer pour des Princesses opprimées, à courir sus aux oppresseurs. Il ne serait donc pas surprenant que le chevalier de Pardaillan ait servi de prototype à Cervantès. Mais pourquoi en a-t-il fait un fou ?

Pardaillan, après avoir pris cette grande résolution de se dévouer au bonheur de Loïse – ce qui en fait un type à part dans la catégorie des amoureux, gens fort égoïstes – se trouva comme soulagé d'un grand poids, et annonça à son chien qu'il était temps d'aller dîner.

Il se leva tout aussitôt, et prit le chemin de la *Devinière*.

Il marchait de ce pas tranquille et souple qui est l'indice de la robustesse, et venait d'entrer dans la rue Saint-Denis, lorsqu'il entendit qu'on courait derrière lui.

Bien qu'il fît nuit noire et que la rue fût déserte, Pardaillan dédaigna de se retourner.

Au même instant, l'inconnu qui courait fut sur lui.

Il y eut un choc violent.

Bousculé à l'improviste, le chevalier chancela ; il se remit aussitôt, et tirant furieusement son épée, il s'apprêtait à provoquer de la belle façon le malappris trop pressé, lorsqu'il fut cloué sur place par ces paroles que grommela l'inconnu :

– Par Barabbas ! On se range, au moins !…

Lorsque le chevalier revint à lui, l'inconnu, toujours courant, avait disparu.

– Cette voix ! murmura Pardaillan, ce juron… Oh ! mais, on dirait que c'est lui ! mon père !…

Et il se mit à courir, lui aussi. Mais il était trop tard. Il ne vit plus personne dans la rue Saint-Denis.

Lorsqu'il entra à la *Devinière*, sa première question à dame Huguette fut pour s'informer si par hasard quelqu'un ne serait pas venu le demander depuis dix minutes.

Sur la réponse négative de l'hôtesse, il fut convaincu qu'il s'était trompé et regretta dès lors d'avoir laissé fuir le personnage qui l'avait bousculé.

Ayant copieusement dîné – autre particularité qui lui donne une place spéciale dans la tribu des amoureux, gens de peu d'appétit –, le chevalier reboucla son ceinturon, compléta son armement au moyen d'un court poignard à lame solide, et, par les rues silencieuses, noires et désertes, se rendit à l'hôtel de l'amiral Coligny.

Comme le lui avait recommandé Déodat, il frappa trois coups légers à la petite porte bâtarde.

Presque aussitôt, il vit le judas s'entrouvrir. Évidemment, quelqu'un devait veiller en permanence derrière cette porte.

Pardaillan approcha son visage du judas et prononça à voix basse les deux mots convenus :

– Jarnac et Moncontour…

Aussitôt, la porte s'ouvrit et un homme parut, couvert d'une cuirasse de cuir, un pistolet à la main.

– Qui demandez-vous ? questionna-t-il d'une voix assez rude.

– Je voudrais voir mon ami Déodat, fit Pardaillan qui se demandait déjà s'il n'allait pas mieux réussir à l'hôtel Coligny qu'à l'hôtel Montmorency.

– Excusez-moi, monsieur, reprit l'homme qui s'adoucit aussitôt : voulez-vous me dire votre nom ?

– Je suis le chevalier de Pardaillan.

L'homme étouffa un cri de joie, ouvrit la porte toute grande et attira le jeune homme dans l'intérieur d'une cour.

– Monsieur de Pardaillan, s'écria-t-il alors. Ah ! soyez le bienvenu ! Je désirais tant vous connaître !…

– Pardonnez-moi, fit le chevalier interloqué, mais…

– Vous ne me connaissez pas, n'est-ce pas ? Eh bien, nous ferons connaissance… je suis M. de Téligny.

Chapitre 30

LES HUGUENOTS

Téligny, gendre de l'amiral Coligny, était un homme de vingt-huit à trente ans. Il était fortement charpenté, et passait pour très fort aux armes comme il était excellent dans le conseil. Il avait une physionomie ouverte, des yeux très doux ; il était de manières exquises, d'une politesse raffinée, élégant d'allure, d'esprit très cultivé, et l'on comprenait parfaitement que la fille de l'amiral l'eût préféré à bien des partis plus riches, et notamment, disait-on, au duc de Guise lui-même.

Ayant introduit le chevalier dans la cour, le gentilhomme se hâta de refermer solidement la porte, appela un domestique et lui remit son pistolet en lui disant :

– Nous n'attendons plus qu'une personne, tu sais qui : tu n'as donc pas à te tromper…

Puis, saisissant Pardaillan par la main, il lui fit traverser la cour, lui fit monter un bel escalier de pierre et le fit entrer dans une petite pièce.

– Je veillais moi-même, expliquait-il tout en marchant, car nous avons réunion ce soir : l'amiral est là, M. de Condé aussi, et aussi Sa Majesté le roi de Navarre…

Pardaillan ne s'étonnait pas de l'extrême confiance qu'on lui témoignait ainsi. Mais il songea :

« Est-ce que je vais assister au pendant de la scène de la *Devinière* ? Après les Guises, vais-je voir comploter les huguenots ? »

Cependant, Téligny, après avoir introduit le chevalier dans le cabinet, l'avait serré dans ses bras avec une joie si évidente et si

sincère que le Jeune homme en fut doucement remué.

– Voilà donc le héros qui a sauvé notre grande et noble Jeanne ! s'écria Téligny. Ah ! chevalier, que de fois en ces derniers jours nous avons désiré ardemment vous voir, vous remercier… C'est beau ce que vous avez fait là… d'autant plus que n'étant pas de la Réforme, vous n'aviez aucune raison de vous dévouer…

– Ma foi, je vous avouerai que je ne savais guère en l'honneur de quelle illustre princesse je tirais l'épée… mais excusez-moi, une affaire grave m'oblige à venir demander l'aide de mon ami Déodat, qui a bien voulu se mettre à ma disposition…

– Nous y sommes tous, chevalier ! s'écria Téligny. Quant au comte de Marillac…

– Le comte de Marillac ?

– C'est le véritable nom de notre cher Déodat. Je disais donc que, pour celui-là, vous l'avez ensorcelé ; il ne jure que par vous…

– Est-il ce soir en cet hôtel ?

– Il y est. Je vais le mander.

Téligny appela un valet et lui donna un ordre. Le valet s'éloigna, non sans que Pardaillan eût remarqué que cet homme, comme tous les domestiques de l'hôtel, était armé en guerre, ce qui donnait à l'hôtel de la rue de Béthisy l'allure d'une forteresse qui se prépare à soutenir un siège.

Quelques instants s'écoulèrent. Puis des pas précipités se firent entendre, une porte s'ouvrit, le comte de Marillac apparut et courut à Pardaillan les mains tendues.

– Vous ici, cher ami ! s'écria-t-il, serais-je assez heureux pour que vous eussiez besoin de moi ? Est-ce ma bourse, est-ce mon épée que vous êtes venu chercher ? Les deux sont à vous…

Le chevalier sentit son cœur se dilater.

Cette cordialité réelle, cette chaude amitié dont il se sentait enveloppé, lui qui avait toujours vécu seul, renfermé en lui-même, sans expansion de joie ou de chagrin, cette fraternité visible fondit les glaces factices de sa physionomie ; ses yeux se mouillèrent ; il comprit combien il était malheureux de son amour, et combien cette amitié lui était douce.

– Vraiment, balbutia-t-il, je ne sais comment vous remercier…

– Me remercier ! s'écria Déodat. Mais c'est moi qui suis votre obligé… nous le sommes tous ici, puisque vous avez sauvé notre grande reine… et je le suis, moi surtout, moi qui n'oublierai jamais l'heure si douce que j'ai passée près de vous !…

Téligny, voyant les deux amis partis dans le tête-à-tête, s'était retiré discrètement.

Pardaillan et Marillac s'assirent.

– Heure consolatrice ! poursuivit le comte. J'arrivais à Paris désespéré, l'âme ulcérée… votre bon regard, votre rire, votre esprit et votre cœur m'ont réconcilié avec moi-même. Tenez, cher ami, vous m'avez porté bonheur.

– Mais, en effet, on dirait que vous êtes moins sombre que le jour où vous me vîntes voir en mon auberge. Vos yeux s'éclairent, vos lèvres sourient… vous serait-il arrivé quelque heureux événement ?

– Dites un grand bonheur !…

– Et c'est ?… oh ! pardon, voilà bien ma manie de curiosité…

– Mon cher, fit le comte, j'ai pour vous une si vive affection que mon bonheur fût-il un secret – et il l'est en partie – je vous le raconterais encore, ne voulant rien avoir de caché pour vous. Mais en somme, ce bonheur n'est un secret que parce que je ne veux pas le dire à ceux qui m'entourent ici… non que je me méfie… mais j'ai peur de n'être pas compris.

– Et vous croyez que je vous comprendrai, moi ? fit Pardaillan avec un sourire.

– J'en suis sûr. Enfin, voici : je suis amoureux.

Pardaillan poussa un soupir.

– Amoureux depuis près d'un an, continua Déodat. Mais amoureux au point que j'ai donné mon cœur tout entier et pour toujours, tenez, amoureux comme vous le seriez vous-même…

– Ah ! fit le chevalier.

– C'est-à-dire que pour moi, plus rien n'existe en dehors de celle que j'aime. Elle est devenue mon univers. S'il me fallait renoncer à elle, j'en deviendrais fou… et si j'apprenais un jour qu'elle m'a trahi…

– Eh bien ?…

– Eh bien, j'en mourrais, dit le comte avec une simplicité grave. Or, voici où je crois que vous m'avez porté bonheur. Je venais à Paris avec la conviction que j'étais séparé d'elle pour longtemps, pour toujours peut-être. Or, d'après les ordres que j'avais reçus, je dus me rendre à Saint-Germain où la reine Jeanne me donna diverses missions et entre autres celles de vous apporter ses remerciements… Eh bien, c'est en venant vous voir que, près de Paris, dans un petit hameau, j'ai rencontré celle que j'aimais… C'est toute une histoire que je vous dirai plus au long… sachez seulement

que je puis la voir deux fois par semaine, en attendant…

– En attendant…

– Que je puis la ramener en Béarn et l'épouser. Ma fiancée est seule au monde… je suis son frère jusqu'au jour où je serai son époux.

– Je comprends maintenant votre bonheur, fit Pardaillan avec un nouveau soupir.

– Voilà l'égoïsme de l'amour ! s'écria le comte. Je vous assomme avec mes histoires que vous avez la politesse d'écouter patiemment, et je ne songe même pas à vous demander…

– En un mot, voici la chose, dit Pardaillan ; je suis amoureux, comme vous.

– Quelle chance ! Nous célébrerons nos unions le même jour.

– Attendez… J'aime, comme vous, mon cher, de la façon que vous avez dépeinte… Moi aussi, je sens que je deviendrai fou si je suis séparé d'elle pour toujours… Et moi aussi, je crois que je mourrais d'une trahison. Seulement, vous pouvez voir votre fiancée deux fois par semaine, et moi je ne lui ai jamais parlé. Vous êtes sûr d'être aimé, et moi je redoute d'être haï ; vous savez où trouver ce que vous aimez, et celle que j'aime a disparu. Or, je veux la retrouver à tout prix, fût-ce pour m'entendre dire que je suis détesté. Et c'est pour cela que je suis venu vous demander votre aide.

– Comptez sur moi ! dit chaleureusement le comte. Nous fouillerons Paris ensemble. Mais ne pourriez-vous, dès maintenant, préciser les circonstances de la disparition ?

Pardaillan raconta brièvement l'histoire de son amour, son arrestation au moment où Loïse l'appelait, son séjour à la Bastille, son départ, la lettre qu'il était chargé de remettre, enfin, tout ce que savent déjà nos lecteurs.

Il ne tut dans tout cela que le nom de Montmorency, se réservant de le dire au bon moment. Et ce moment serait celui où l'on commencerait les recherches.

– J'ai comme un vague soupçon, ajouta-t-il en terminant, du lieu où elle peut être et de l'homme qui a pu avoir un intérêt à enlever Loïse et sa mère. Et, si vous le voulez, nous commencerons nos recherches dans les environs du Temple.

– Très bien, cher ami ; quand voulez-vous que nous commencions ?

– Mais dès demain.

– Dès demain, bon ; je suis tout à vous. Maintenant, venez que je vous présente à certaines personnes qui ont envie de vous voir.

– Quelles sont ces personnes ?

– Le roi de Navarre, le prince de Condé, l'amiral… Venez, venez, pas de façons, mon cher, vous êtes connu ici, et votre histoire d'évasion de la Bastille va achever de vous valoir l'admiration de ces grands seigneurs…

Bon gré mal gré, Pardaillan fut entraîné par le comte de Marillac.

Celui-ci traversa rapidement deux ou trois pièces et parvint dans le grand salon d'honneur de l'hôtel Coligny.

Là, autour d'une table, étaient assis cinq personnages.

Pardaillan reconnut immédiatement deux d'entre eux :

Téligny, qu'il venait de voir, et l'amiral Coligny qu'il avait eu occasion de voir de loin deux ou trois fois.

Les trois autres lui étaient inconnus.

Le comte de Marillac, tenant toujours Pardaillan par la main, s'avança jusqu'à la table et dit :

– Sire, et vous, monseigneur, et vous, monsieur l'amiral, et vous, mon cher colonel, voici le sauveur de la reine, M. le chevalier Jean de Pardaillan.

À ces mots, ces personnages qui n'avaient pas vu sans inquiétude entrer un inconnu, bien que cet inconnu fût amené par un des leurs, ces personnages, disons-nous, levèrent sur le chevalier des yeux pleins de bienveillance, de cordialité et d'admiration.

– Touchez-là, jeune homme ! s'écria, le premier, Coligny. Vous avez été fort comme Samson, courageux comme David, et vous avez évité à la Réforme un irréparable malheur.

Le chevalier saisit la main qui lui était tendue avec un respect et une émotion visibles.

– Et moi aussi, je veux toucher cette main qui a sauvé ma mère, dit alors avec un fort accent gascon des plus désagréables un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, qui n'était autre que le roi de Navarre, futur roi de France sous le nom d'Henri IV.

Pardaillan plia le genou, selon les usages de l'époque, saisit la main royale du bout de ses doigts et s'inclina sur elle avec une grâce altière qui provoqua l'admiration du personnage placé à côté du roi.

C'était un tout jeune homme aussi, paraissant à peine dix-neuf ans, mais il y avait dans sa physionomie et ses attitudes, on ne sait quoi de chevaleresque et d'imposant qui manquait au Béarnais.

C'était Henri Ier de Bourbon, prince de Condé, cousin d'Henri de Navarre.

Le prince de Condé tendit, lui aussi, la main à Pardaillan ; mais au moment où celui-ci s'inclina, il l'attira à lui et l'embrassa cordialement en disant :

– Chevalier, Sa Majesté la reine nous a dit que vous étiez un vrai paladin des vieux âges ; faisons donc comme faisaient les paladins quand ils se rencontraient, et embrassons-nous… le roi de Navarre, mon cousin, le permet…

– Monseigneur, dit Pardaillan, qui reconnut à ces derniers mots le jeune prince de Condé, je puis aujourd'hui accepter ce titre de paladin, puisqu'il m'est donné par le digne fils de Louis de Bourbon, c'est-à-dire d'un vaillant preux, le plus vaillant parmi ceux qui sont tombés sur les champs de bataille.

– Bien dit, veïntre-seïnt-gris ! s'écria le Béarnais.

Le jeune prince, doucement ému par cet éloge qu'avec un tact et un à-propos charmants, le chevalier donnait à son père mort, au lieu d'essayer de le flatter lui-même, répondit :

– Vous êtes aussi spirituel que brave, monsieur, et j'aurai grand plaisir à vous entretenir.

Le dernier personnage, qui n'avait encore rien dit, félicita à son tour le chevalier, en disant :

– Si l'amitié du vieux d'Andelot peut vous être agréable, elle vous est acquise, jeune homme…

– Le colonel d'Andelot, répondit Pardaillan, se trompe sans doute en m'offrant son amitié ; il a voulu dire son exemple et ses leçons ; et jamais plus pur exemple de dévouement, de modestie et de bravoure n'aura été proposé à un jeune aventurier comme moi qui a encore tout à apprendre…

– Sauf l'esprit ! dit le prince de Condé.

– Et le courage ! ajouta le roi. Chevalier, vous êtes un hardi compère et vous me plaisez étrangement. Quant à mon vieux d'Andelot, si vous le croyez bon pour vous être donné en exemple, il l'a été déjà pour nous, n'est-ce pas cousin ?

– Sire ! murmura le soldat.

– Je sais ce que je dis ; et ce n'est pas ma faute s'il n'est pas maréchal ; mais je lui donnerai l'épée dorée de connétable.

– Oh ! Sire !… vous me confondez ! fit d'Andelot, rouge de plaisir.

Et comme Pardaillan était la cause directe de ces belles paroles

que venait de prononcer le roi, il en résulta que le vieux soldat tout ému serra à la broyer la main du chevalier et lui glissa à l'oreille :

– Jeune homme, je suis à vous, à la vie à la mort…

– C'est bien, reprit le Béarnais, je te dis que tu seras connétable, comme mon cousin de Condé sera lieutenant général, comme mon vénéré père, l'amiral, sera grand-maître de mon Conseil, comme Téligny sera adjudant général de ma cavalerie, comme Marillac sera le premier de mes gentilshommes du palais… Ventre-saint-gris ! Je veux que tant de dévouement reçoive sa récompense, un jour ou l'autre… je ne veux voir que des yeux riants autour de moi, et des visages larges d'une aune… patience, patience… Après la pluie, le beau temps, sandis ! Laissez-moi grandir, et vous verrez ! En attendant, empochez toujours ça.

Ça, c'était les promesses que le Béarnais venait de distribuer avec une si magnifique libéralité, et surtout avec une si belle humeur et un accent d'astuce gasconne si plaisamment exagérée que tout le monde éclata de rire.

– À la bonne heure ! s'écria Henri de Navarre ; voilà des figures comme je les aime !… Monsieur le chevalier, que diriez-vous d'un royaume où tout le monde rirait ainsi ?

– Je dirais, Sire, que ce royaume aurait le bonheur de posséder un roi de génie.

– Bravo, fit Henri, mais ce n'est peut-être pas tant de génie qu'il faut pour rendre les gens heureux. Un jour, dans mes montagnes du Béarn, je m'en revenais, les chausses déchirées, le pourpoint en lambeaux, tant j'avais fourragé à travers les ronces ; je m'étais égaré ; j'avais peur, en rentrant, de recevoir la fessée ; j'avais faim, j'avais soif ; bref, j'étais aussi malheureux que possible, lorsque j'avisai une cabane de bûcheron d'où sortait une chanson si joyeuse que je me dis aussitôt : Là doit demeurer un brave homme. En effet, le bûcheron me fit boire à sa gourde d'une certaine piquette dont je me lèche encore les lèvres quand j'y pense ; il me fit manger des pommes et des poires tapées qu'il conservait pour l'hiver ; et quand je fus rassasié, il me remit sur mon chemin.

« Sire, me dit-il, voici votre route et voici la mienne. À bien vous revoir, Sire ! »

– Je vis alors qu'il m'avait reconnu et je lui demandai :

« Brave homme, je vois que tu es parfaitement heureux, plus heureux que moi ; il est vrai que tu n'es pas forcé d'apprendre le grec, comme moi, et que tu n'as pas à redouter la fessée pour avoir

été dénicher des chardonnerets ; mais comment fais-tu pour être si heureux dans ta cabane ? »

« Eh ! Sire, me dit-il, je ne savais pas que je fusse si heureux. Mais enfin, puisque heureux je suis d'après vous, je crois que mon bonheur vient de ce que personne ne s'occupe de me vouloir rendre heureux. Je suis perdu au fond de ces bois. On m'ignore. J'ignore donc la corvée, l'impôt, et tout ce qui sert à rendre heureux les gens malgré eux. Tâchez de vous souvenir de cela quand vous régnerez, Sire ! » Voilà, dit en terminant le roi de Navarre, ce que me raconta le bon bûcheron. Vous voyez bien qu'il n'y faut pas tant de génie, et qu'en somme il suffit de laisser la paix aux gens parce qu'ils s'arrangent un bonheur… au petit bonheur !…

– Votre anecdote est charmante, Sire, dit le prince de Condé. Mais permettez-moi de la compléter…

– On t'écoute, cousin.

– Il y a près de trois ans, à la bataille de Jarnac, je chargeai près de mon père. Vous savez l'effroyable malheur qui me frappa ce jour-là. Mon père fut pris, et moi je fus entraîné par les nôtres assez loin de là ; on m'attacha sur ma selle, parce que je voulais charger tout seul pour délivrer mon père. Dans les mouvements désordonnés que je fis, mon cheval se retourna, et voici alors l'affreux spectacle que j'eus sous les yeux : sous un grand chêne, je distinguai parfaitement mon père ; il avait dû être blessé au bras, car un chirurgien était en train de le panser ; il était debout ; un gros de cavaliers du duc d'Anjou était là, pied à terre ; tout à coup, l'un de ces forcenés s'élança, je vis luire un éclair, j'entendis la détonation du pistolet, je vis mon père tomber, la tête fracassée, lâchement assassiné, alors que, prisonnier, il était sous la sauvegarde de ses ennemis.

Le jeune prince de Condé s'arrêta un instant, la gorge serrée par ces souvenirs.

– Je m'évanouis, reprit-il. J'avais alors un peu moins de seize ans, et cette faiblesse eût été excusable même chez un plus vieux routier… Mais avant de m'évanouir, j'avais eu le temps d'entendre un des nôtres s'écrier :

« C'est ce misérable Montesquiou qui vient de tuer le prince ! »

– Bon. Si je pleurai, vous le croirez sans peine, car j'adorais mon père. Cependant, au bout de six mois, je songeai que j'avais peut-être autre chose à faire que de pleurer, je pris un congé, et je vins à Paris…

– Ah ! ah ! fit le roi de Navarre, tu ne nous avais jamais dit ça !

– Ma foi, l'occasion est bonne, et je la saisis. Je vins donc à Paris où j'appris bientôt que ce Montesquiou était le capitaine des gardes de M. le duc d'Anjou. Je me cachai dans la maison d'un de nos amis qui voulut bien accepter une commission que je lui donnai…

– Nul n'a jamais su ce qu'était devenu ce Montesquiou, interrompit d'Andelot.

– Patience ! reprit le prince de Condé. La commission consistait à aller prier le capitaine de se trouver à la brume sur les bords de la Seine, un peu plus bas que l'ancienne Tuilerie… Montesquiou accepta galamment le cartel, je dois le dire ; il vint seul au rendez-vous à l'heure indiquée, et il m'y trouva seul. En m'abordant, il me dit :

« Que me voulez-vous, jeune homme ?

– Vous tuer.

– Diable !… Vous êtes bien jeune ; j'aurai honte à croiser le fer avec vous…

– Dites que vous avez peur, Montesquiou !

– Qui êtes-vous ! fit-il, étonné.

– Je suis le fils de Louis Ier de Bourbon, prince de Condé, assassiné par toi à Jarnac ! »

Alors il ne fit plus d'objection, mit bas son manteau et tira sa rapière. J'en fis autant, et nous tombâmes en garde sans plus dire une parole. J'étais comme fou. Je ne sais ni comment j'attaquai, ni comment je parai ou ripostai. Ce que je sais seulement, c'est qu'au bout de trois minutes, je sentis mon fer s'enfoncer comme dans du vide ; je regardai à travers le brouillard sanglant qui couvrait mes yeux, je vis mon épée toute rouge, je vis le capitaine Montesquiou étendu à terre frappant du talon le sable de la grève sur lequel se crispaient ses doigts. Je compris qu'il allait mourir. Alors, je me penchai sur lui et je lui dis :

« Quelqu'un t'avait-il poussé à ton acte ? Parle ! Dis la vérité, puisque tu vas mourir !

– Personne ! fit-il dans un râle.

– Personne ?… Pas même ton maître, le frère du roi ?

– Personne ! répéta-t-il. J'ai agi de ma propre volonté.

– Mais pourquoi ! Pourquoi, dis ! Pourquoi ce crime sur un prisonnier !

– On m'avait persuadé que la mort du prince était nécessaire au bonheur du royaume et qu'il n'y avait ni paix ni bonheur possible

tant que des gens refuseraient la messe !… Je vois maintenant que je m'étais trompé… »

En disant ces mots, il rendit un flot de sang et poussa le dernier soupir. Quant à moi, je montai à cheval et je m'en allai, je me sauvai plutôt, à fond de train, heureux d'avoir vengé mon père, et me disant que bien des crimes seront commis encore tant qu'on voudra forcer les gens à prier en latin plutôt qu'en français…

– Ce qui veut dire, mon cousin, fit le roi de Navarre, qu'un roi ne doit pas s'inquiéter de la religion de ses sujets. Eh bien, j'accepte la leçon ! Qu'ils prient en français, grec ou latin…

Le Béarnais s'arrêta tout à coup : un pli soucieux barrait le front de Coligny.

Mais en lui-même, le Gascon ajouta :

« Et même, qu'ils ne prient pas du tout !… pourvu que je règne à Paris !… »

Le jeune prince de Condé demeurait assombri par le récit qu'il venait de faire. Pardaillan l'examinait avec une sympathique curiosité. Cette physionomie ouverte, ces yeux francs, ce regard, tantôt d'une grande douceur, tantôt plein d'éclairs, ce visage d'une charmante fraîcheur et d'une réelle beauté, cet ensemble de grâce et de force lui apparaissaient en plein contraste avec la physionomie du roi.

Celui-ci, bien que plus jeune que son cousin, portait les signes d'une ruse fanfaronne qui déguisait sans doute des pensées d'égoïsme. C'était une figure plus rusée que fine. Le Béarnais riait souvent et à tout propos. Il riait bruyamment et parlait haut ; ses yeux pétillaient, mais il évitait de regarder en face ; il avait la plaisanterie facile et souvent grossière ; par là, il a passé pour avoir de l'esprit, comme si l'esprit était dans le bon mot ; il affectait ce genre de plaisanterie qui s'appelle de la gauloiserie, racontait des histoires de femmes, se glorifiait de ses succès avec une vantardise toute naturelle dans un esprit aussi « gaulois ».

Il était loin d'être antipathique, d'ailleurs ; c'était un de ces bons gros égoïstes à qui la foule pardonne bien des choses parce qu'ils savent rire ; au fond, le type du commis-voyageur, tel qu'on le représente dans les romans d'il y a trente ans, et aussi dans les chansonnettes… « Qu'il pleuve ou vente, toujours il chante »… Il eut le bonheur inouï de rencontrer Sully. Réputation surfaite comme celle de François Ier. Il est d'ailleurs à remarquer que le peuple a conservé une sorte d'amitié pour les rois paillards. Il

maudit encore Louis XI, parle de chevalerie quand il est question de François Ier, et sourit avec indulgence en parlant d'Henri IV.

Mais il est temps d'en revenir à notre histoire.

Que faisaient à Paris Coligny, le prince de Condé, le roi de Navarre ?

C'est ce que nous ne tarderons pas à savoir.

Ce qui nous intéressait pour l'instant, c'était la présentation du chevalier de Pardaillan à ces divers personnages que nous venons de mettre en scène.

La réunion devait d'ailleurs être déjà terminée au moment où se fit cette présentation.

Pourtant, comme nous l'avons vu au début de ce chapitre, on attendait encore quelqu'un.

Cependant, le jeune roi de Navarre fixait un œil rusé sur le chevalier, et il cherchait peut-être quelque moyen de l'attacher à sa fortune, lorsque la porte s'ouvrit ; un de ces domestiques armés en guerre que Pardaillan avait remarqués alla vivement à l'amiral Coligny et lui glissa deux mots à l'oreille :

– Sire, dit Coligny avec un certain accent de joie, M. le maréchal de Montmorency a bien voulu se rendre à mon invitation. Il est là. Et il attend le bon plaisir de Votre Majesté.

Un éclair de satisfaction brilla dans le regard du Béarnais : mais cet éclair s'éteignit aussitôt ; et, avec sa bonne humeur gasconne, le roi s'écria :

– Ce cher François ! Je serai heureux de le voir. Qu'il entre ! qu'il entre ! Monsieur l'amiral, et vous, mon cousin, vous voudrez bien demeurer près de moi pendant cette entrevue.

Les autres personnages de cette scène se levèrent pour se retirer.

– Eh bien !… fit Déodat, en saisissant le bras de Pardaillan, à quoi songez-vous donc ?

Pardaillan tressaillit, comme s'il s'éveillait d'un rêve. L'annonce que le maréchal de Montmorency allait entrer dans cette salle l'avait plongé dans une sorte de stupeur.

– Pardon, balbutia-t-il.

Et il s'inclina devant le roi de Navarre qui, pour la deuxième fois, lui tendit la main, et lui dit :

– Le comte de Marillac m'a fait savoir que vous ne prisiez rien tant que votre indépendance, et que vous entendiez vous tenir en dehors de toutes querelles ; cependant, je veux croire que notre rencontre aura un lendemain et quant à moi, je serais heureux de

vous voir parmi les nôtres.

– Sire, répondit Pardaillan, je dois à tant de bienveillance une entière franchise : les guerres religieuses m'effraient parce que j'ai le malheur d'être à peu près sans religion… mon père ayant oublié de m'en donner une.

Pardaillan ne vit pas le mouvement qu'avait esquissé Coligny et n'eut pas l'air de se douter qu'il venait de dire une énormité. Devant cette énormité, le futur Henri IV s'était d'ailleurs contenté de sourire. Et ce sourire en disait long sur les sentiments religieux du Béarnais.

– Mais, acheva le chevalier, j'avoue pourtant à Votre Majesté que si l'ardente sympathie d'un pauvre diable comme moi peut lui être utile, cette sympathie, vienne l'occasion, ne lui fera pas défaut…

– Bien, bien… nous reprendrons cet entretien, dit le roi.

Pardaillan sortit avec Marillac. Le vieux d'Andelot et Téligny étaient déjà sortis ensemble.

– Quelle faiblesse vous a pris tout à l'heure, cher ami ? demanda alors Marillac. Vous avez paru tout ému et vous êtes encore pâle.

– Écoutez, fit Pardaillan, c'est bien le maréchal de Montmorency qui va être introduit auprès du roi ?

– Lui-même ?

– François de Montmorency, n'est-ce pas ?

– Mais oui, fit Marillac étonné.

– Eh bien, ce Montmorency, c'est le père de celle que j'aime ! Il faut que je lui remette la lettre que j'ai là sous mon pourpoint et qui me brûle la poitrine. Si je ne lui remets pas cette lettre, je suis un félon et j'enlève à Loïse sa protection la plus naturelle et la plus sérieuse. Et si je la lui remets, cet homme va me haïr, et Loïse est perdue à jamais pour moi !…

Chapitre 31

FRANÇOIS DE MONTMORENCY

L'homme qui était attendu dans l'hôtel de Coligny et qui venait d'être introduit auprès du roi de Navarre, paraissait une quarantaine d'années. Il était grand, de forte carrure, et ses membres avaient cette souplesse particulière aux gens qui se livrent à de violents exercices du corps.

Ses cheveux étaient blancs.

Et c'était un étonnement pour l'œil que cette blancheur de vieillesse sur cette tête demeurée jeune : en effet, la moustache, d'un beau châtain foncé, avait gardé sa couleur ; aucune ride ne sillonnait ce visage ; les yeux, sans flamme d'ailleurs, et comme voilés, avaient un regard limpide, ferme et droit.

Une indéfinissable lassitude d'esprit semblait pourtant détruire l'harmonie de vigueur qui se dégageait de cet ensemble.

Avec les années, lentement, lambeau par lambeau, la douleur s'en était allée.

Mais la tristesse demeurait profonde, et pesait sur cet homme, d'un même poids égal ; de là, sans doute, cette lassitude…

François de Montmorency avait, en effet, l'attitude de quelqu'un qui subit la vie, sans s'y complaire.

Il lui semblait, d'ailleurs, que cette vie s'était arrêtée au jour funeste où, revenant si heureux, si passionné, si empressé, de la guerre et de la captivité, il avait été frappé par le grand malheur dont il traînait le fardeau sans pouvoir se détacher du souvenir si doux de son amour et de sa jeunesse.

Il était pareil à ces voyageurs qui, débarquant après une longue

traversée, trouvent leur maison incendiée, leur famille détruite, la ruine et le malheur, et demeurent, ensuite comme stupéfiés par l'excès d'injustice qui les atteint.

François de Montmorency était de ces gens qui ne reprennent pas leur cœur une fois qu'ils l'ont donné.

Cet amour très pur, très profond, qu'il avait éprouvé pour Jeanne de Piennes, était encore tout entier dans son âme. Seulement il avait pris une autre forme. On peut dire que, depuis la catastrophe, il n'avait pas passé une heure sans songer à Jeanne – pour la maudire, il est vrai !

Maintes fois, il avait éprouvé comme une vague tentation de la revoir ; mais toujours, il avait réfréné ces désirs, et alors, il se jetait toujours dans quelque nouvelle campagne, dans quelque entreprise guerrière ou politique où il déployait de fébriles activités sans parvenir à se détacher du souvenir qui l'obsédait.

Le fantôme de Jeanne montait en croupe sur son cheval de bataille et entrait avec lui dans les conseils.

Parfois on le voyait, au milieu d'une discussion, s'immobiliser tout à coup, regarder fixement dans le vide ; alors, il n'entendait plus rien ; seulement, il lui arrivait de murmurer des mots sans suite.

Il pensait peu à Henri de Montmorency.

Lui avait-il pardonné ?

– Non, sans doute. Mais il tâchait à l'oublier et il y parvenait assez aisément, tandis que Jeanne était toujours présente dans son imagination.

Avec ce caractère, avec de telles racines d'amour dans le cœur, il est presque inutile de dire que François de Montmorency n'avait jamais songé à se refaire un autre bonheur, une autre famille, en un mot, une autre vie.

Il avait accepté pourtant son mariage avec Diane de France.

En acceptant cette union, il avait surtout voulu échapper aux tyranniques obsessions du vieux connétable, son père, peut-être aussi avait-il espéré un moment qu'il finirait par se raccrocher à un nouvel amour ; et, s'il faut tout dire, il fut décidé par cette croyance, que la mort ne tarderait pas à le délivrer.

Cette mort, il ne se contenta pas de la souhaiter, il la chercha.

Malheureusement pour lui, il fut épargné.

Son existence avec Diane de France fut rigoureusement ce qu'ils avaient convenu qu'elle serait : une simple association. Esprit

cultivé, spirituelle, ambitieuse, Diane de France ne chercha jamais un époux, mais un compagnon dans l'homme qu'elle avait épousé. Sur le tard, les ambitions politiques lui ayant peu réussi, et ne trouvant d'ailleurs en François qu'un conspirateur peu zélé, les relations cessèrent tout à fait entre eux.

Ils se voyaient à de longs intervalles ; en huit ans, François de Montmorency n'eut que trois ou quatre rencontres avec cette princesse qui portait son nom fort dignement : c'est-à-dire que si elle eut de nombreux amants, comme l'affirme la chronique, elle eut toujours assez d'estime et même d'affection pour son mari, pour sauver les apparences ; à cette époque, c'était déjà bien beau.

François ignora probablement la conduite de sa femme, simplement parce qu'il n'avait aucun intérêt de cœur ou d'esprit à la connaître : Diane de France n'était son épouse que de nom.

Nous devons ajouter que deux ou trois fois, François de Montmorency eut aussi l'idée de se rendre au château.

Un jour, il se mit en route avec l'intention bien arrêtée de refaire l'histoire du crime qui avait brisé sa vie, de le connaître dans tous ses détails. Car enfin, se disait-il, il ne connaissait que le fait, avoué par Jeanne, proclamé par son propre frère. Il voulait tout savoir, interroger des gens, reconstituer toute l'affreuse aventure.

Il arriva, très décidé, jusqu'à une hauteur d'où, au sortir d'un bois, on apercevait Montmorency et, plus loin, le hameau de Margency. Mais là ses forces faiblirent. Il arrêta nerveusement son cheval. Et, pour ne pas montrer l'émotion qui le bouleversait, ordonna à son escorte de reprendre sans lui le chemin de Paris.

Cette émotion fut violente.

Chaque regard qu'il portait avidement au loin, réveillait un souvenir, évoquait un fantôme doux ou terrible.

La vue des lieux où l'on a aimé, où l'on a souffert, précise, à de longues années de distance, avec une incomparable netteté, les sentiments qui commençaient à devenir confus dans la mémoire.

François ne put supporter la pensée qu'il allait traverser ce bois de châtaigniers où il avait reçu le premier aveu de Jeanne, qu'il allait entrer dans ce vieux logis où il était apparu au seigneur de Piennes, dans l'antique chapelle dont la cloche, en ce moment, tintait tristement.

Deux larmes coulèrent sur ses joues pâlies.

Longtemps il demeura là, méditatif, contemplant le théâtre de son bonheur et de son désastre.

Puis il s'en alla.

Et jamais plus la pensée ne lui vint de retourner rôder autour de Margency : il venait d'y trop souffrir.

La destinée des hommes tient souvent à bien peu de chose : si François avait eu le courage de pousser jusqu'à Margency et d'y recueillir des témoignages, qui sait s'il ne fût pas bientôt arrivé à constater la parfaite innocence de Jeanne de Piennes ?

Il y eut pourtant une circonstance où cette innocence faillit éclater aux yeux de François, sans qu'il l'eût cherchée.

En 1567 eut lieu la bataille de Saint-Denis[22] entre huguenots et catholiques. Les huguenots venaient de remporter quelques avantages et s'étaient avancés tout près de Paris. Le connétable Anne fit une sortie, chargea à la tête de sa cavalerie et, ce jour-là encore, il se fit un grand carnage d'hérétiques.

Seulement, dans la bagarre, le connétable fut blessé mortellement.

Le blessé fut transporté à l'hôtel de Mesmes qui appartenait à son fils, Henri, duc de Damville. À ce moment, Henri était en Guyenne où il se distinguait par son zèle à imposer la messe aux hérétiques. François se trouvait à Paris. Il n'avait pas revu son père depuis trois ans. À la première nouvelle que le connétable était dangereusement blessé, il accourut à l'hôtel de Mesmes, certain qu'il était de n'y pas rencontrer son frère.

Il trouva le connétable couché, la tête emmaillotée, et dictant ses dernières volontés à son scribe.

Lorsque le vieux Montmorency eut terminé, il aperçut son fils aîné qui venait d'entrer dans la chambre, et un rayon de joie illumina cette tête de moribond.

Un chanoine de Notre-Dame arriva, qui lui administra alors l'extrême-onction.

Et comme ses serviteurs, à genoux, pleuraient dans la chambre, il leur fit remarquer en souriant que leurs lamentations pourraient troubler M. le chanoine. Presque aussitôt, il reçut un envoyé du roi et de Catherine de Médicis qui exprima la vive douleur royale de ses maîtres. Et comme cet ambassadeur voulait le consoler :

– En quatre-vingts ans d'existence, répondit-il, pensez-vous que je n'aie pas appris à mourir en dix minutes ?

Et il renvoya tout le monde, faisant signe à son fils François de demeurer seul près de lui.

Cependant l'agonie était proche. La respiration du connétable

devint sifflante. Le mourant dut faire un grand effort pour prononcer quelques paroles que François put recueillir en se penchant sur lui.

– Mon fils, dit-il, si près de la mort, on voit les choses autrement qu'on ne les voyait… Peut-être, en de certaines circonstances, ne me suis-je pas assez préoccupé de votre bonheur… Répondez-moi franchement, êtes-vous heureux ?…

– Rassurez-vous, mon père, je suis aussi heureux qu'il m'est permis de l'être.

– Votre frère…

François tressaillit et pâlit soudain.

– Ne vous réconcilierez-vous pas avec lui ?…

– Jamais ! répondit François d'une voix sourde.

Le connétable fit un nouvel effort pour lutter contre l'agonie.

– Écoutez… peut-être est-il moins coupable… que vous ne pensez…

François secoua violemment la tête.

– Cette jeune femme, reprit le connétable, qu'est-elle devenue ?…

– De qui parlez-vous, mon père ?…

– La fille… du seigneur de Piennes… Ah ! je meurs… François…

– Mon père, calmez-vous… Tout cela est mort pour moi !

– François ! Je te dis… qu'il faut la retrouver… elle… et son…

Le connétable n'eut pas le temps de prononcer le mot qui était sur ses lèvres. Il entra en agonie, balbutia quelques paroles vides de sens et expira.

Ainsi le secret de Jeanne de Piennes ne fut pas révélé à François de Montmorency qui ne chercha pas à savoir pourquoi son père voulait retrouver Jeanne… caprice funèbre d'un esprit qui sombre dans le néant, songea-t-il.

Le connétable eut des funérailles presque royales. Mais depuis les Guise qui redoutaient sa puissance, jusqu'à Catherine de Médicis qui supportait impatiemment sa grandeur, tout le monde fut content de cette mort.

Seul, François pleura sincèrement cet homme en qui disparaissait tout un âge.

François de Montmorency, après la bataille de Saint-Denis, vécut retiré des champs de bataille. Un jour que la reine mère lui offrit un commandement contre les huguenots, il refusa en disant qu'il considérait les réformés comme des frères d'armes et non comme des ennemis contre qui il fallait batailler.

Cette attitude lui valut les soupçons et la haine de Catherine de Médicis, qui essaya vainement de pénétrer ses secrets en lui envoyant Alice de Lux.

On a vu qu'Alice avait échoué.

D'ailleurs, François n'avait pas de secrets ; simplement il se retirait des luttes auxquelles il n'avait pris part que pour obéir au connétable.

Cette attitude lui valut aussi d'être fort surveillé par un nombreux parti qui se formait alors et qui voyait en lui un chef possible.

Ce parti, indigné de voir couler tant de sang au nom d'une religion de paix rêvait de rétablir l'harmonie entre tous les Français, huguenots ou catholiques.

On l'appela le parti des Politiques.

François en devint le chef, un peu malgré lui, séduit pourtant par cette pensée d'une paix durable et sincère.

Ce fut sur ces entrefaites et dans cette situation d'esprit qu'il reçut un jour la visite du comte de Marillac.

Le comte venait, envoyé par Jeanne d'Albret ; il obtint du maréchal la promesse de se rencontrer avec le roi de Navarre.

Henri de Béarn, venu secrètement à Paris avec le prince de Condé et Coligny, prit rendez-vous avec François de Montmorency. Au jour dit, à l'heure convenue, le maréchal se présenta à l'hôtel de la rue de Béthisy. On a vu quel effet l'annonce de son arrivée produisit sur le chevalier de Pardaillan.

Nous laisserons le chevalier expliquer à son ami Marillac les causes de son émotion, et nous suivrons le maréchal, cette entrevue avec Henri de Béarn ayant sur la suite de notre récit une influence considérable.

Le Béarnais accueillit le maréchal avec une sorte de gravité. Il excellait en effet à se mettre au diapason, si l'on peut dire, des gens qu'il voulait séduire, gai ou triste selon le caractère de l'homme à qui il parlait.

– Salut, dit-il à l'illustre défenseur de Thérouanne.

Le mot portait juste. Parmi les faits d'armes du maréchal, il n'en était pas qui lui fussent plus chers, soit parce que la défense de Thérouanne était l'œuvre de sa jeunesse, soit plutôt qu'il y rattachât des souvenirs intimes.

François s'inclina devant le jeune roi.

– Sire, dit-il, vous m'avez fait l'honneur de me mander pour m'entretenir de la situation générale des partis religieux. J'attends

que Votre Majesté veuille bien m'expliquer ses intentions et je lui répondrai franchement.

Tout rusé qu'il fût, le Béarnais fut désarçonné par cette netteté un peu sèche. Il s'attendait à des sous-entendus, à des demi-mots, et il avait devant lui un homme qui prétendait parler sans ambages.

– Prenez ce siège, fit-il pour se donner le temps de réfléchir ; je ne souffrirai pas que le maréchal de Montmorency demeure debout quand je suis assis, moi, simple cadet encore dans le métier des armes.

– Sire, le respect…

– Je le veux, dit Henri avec un sourire.

Montmorency obéit alors.

– Monsieur le maréchal, reprit le roi après un instant de silence, pendant lequel il étudia la mâle physionomie de son interlocuteur, je ne vous parlerai pas de la confiance que j'ai en vous. Bien que nous ayons combattu dans des camps opposés, je vous ai toujours tenu en singulière estime, et la meilleure preuve, c'est que vous êtes ici, seul de tout Paris, connaissant mon arrivée à l'asile que j'ai choisi.

– Cette confiance m'honore, dit le maréchal ; mais je ferai remarquer à Votre Majesté qu'il n'est pas un seul gentilhomme capable de trahir son secret.

– Vous croyez ? fit le roi avec un sourire sceptique. Je ne suis pas de votre avis et je vous répète que vous êtes le seul que j'aie pu faire venir ici, avec la certitude de pouvoir dormir tranquille cette nuit.

Le maréchal s'inclina sans répondre.

– Le résultat de cette confiance, continua le Béarnais, c'est que je vous causerai à cœur ouvert et que, du premier mot, je vous dirai le but de mon voyage à Paris.

Coligny et Condé jetèrent un regard d'étonnement sur le roi.

Mais celui-ci ne vit pas ce regard, ou feignit de ne pas l'avoir vu.

D'une voix très calme, il prononça :

– Monsieur le maréchal, nous avons l'intention d'enlever Charles IX, roi de France. Qu'en pensez-vous ?

Coligny pâlit légèrement. Condé se mit à jouer nerveusement avec les aiguillettes de son pourpoint. L'entretien se trouvait du premier coup porté à une hauteur où le danger du vertige est permanent.

Pourtant le maréchal n'avait pas sourcillé. Sa voix demeura aussi

calme que celle du Béarnais.

– Sire, dit-il, Votre Majesté m'interroge-t-elle sur la possibilité de l'aventure ou sur les suites qu'elle pourrait avoir, soit en cas de réussite, soit en cas d'échec ?

– Nous parlerons de cela tout à l'heure, monsieur le maréchal. Pour le moment, je désire savoir seulement votre opinion sur… la justice de cet acte devenu nécessaire. Voyons, qu'en dites-vous ? Serez-vous pour nous ? Serez-vous contre nous ? Garderez-vous simplement la neutralité ?

– Tout dépend, Sire, de ce que vous voulez faire du roi de France, je n'ai ni à me louer ni à me plaindre de Charles IX. Mais il est mon roi. Je lui dois aide et assistance. Tout gentilhomme est félon qui ne court pas au secours de son roi en danger. Donc, Sire, avez-vous l'intention de violenter le roi de France, et rêvez-vous quelque substitution de famille sur le trône ? Je suis contre vous ! Cherchez-vous à obtenir de justes garanties pour l'exercice libre de votre religion ? Je demeure neutre. En aucun cas, Sire, je ne vous aiderai à cet enlèvement.

– Voilà qui est parler net ! Et l'on a plaisir à s'entretenir avec vous, monsieur le maréchal. Voici pourquoi nous avons résolu d'enlever mon cousin Charles. Je sais, nous savons que la reine mère prépare de nouvelles guerres. Nos ressources sont épuisées. En hommes et en argent, nous ne pouvons plus tenir campagne. Or, plus que jamais, nous sommes menacés. L'acte que nous préparons est un acte de guerre parfaitement légitime. Si Charles marchait à la tête de ses armées, ne chercherais-je pas à le faire prisonnier ?… Nous sommes d'accord sur ce point, je pense ?

– Oui, Sire, et j'avoue que si j'avais l'honneur d'être votre féal, au lieu d'être celui du roi de France, je donnerais les deux mains à votre projet.

– Très bien. Reste donc la question de savoir ce que nous ferons du roi quand il sera prisonnier…

– En effet, Sire, c'est là le point délicat, dit le maréchal.

Le Béarnais eut un long regard pensif. Qu'entrevoyait-il dans l'avenir dont il cherchait alors à percer les brumes ? Était-ce la couronne de France ? Ou bien cherchait-il simplement le moyen de paraître loyal devant cet homme qui lui semblait être la loyauté incarnée ?

Quoi qu'il en soit, sa physionomie perdit soudain cette expression de ruse qui était si remarquable sur son visage. Et ce ne fut pas sans

une sorte de mélancolie et de grandeur qu'il dit :

– Monsieur le maréchal, par mon père Antoine de Bourbon, descendant en ligne directe de Robert, sixième fils de Louis IX (Saint-Louis), je me trouve être premier prince du sang de la maison de France. J'ai donc quelque droit de me mêler des affaires du royaume, et s'il m'arrivait de concevoir cette pensée qu'un jour, peut-être, la couronne de France devra se poser sur ma tête, cette pensée ne pourrait être illégitime. Mais les Valois règnent par la grâce de Dieu. J'attendrai donc la grâce de Dieu pour savoir si les Bourbons, à leur tour, doivent occuper ce trône, le plus beau du monde. Et mon intention est de n'aider en rien la volonté divine… sur ce point-là, du moins. Vous voyez que j'ai pénétré votre pensée, mon cher duc.

– Sire, loin de suspecter les intentions de Votre Majesté, je ne veux même pas me permettre de les scruter. Je disais seulement, et je le répète, que je ne veux rien entreprendre contre mon roi.

– Je crois vous avoir donné entière satisfaction. Je n'en veux pas à la couronne de Charles. Qu'il règne, ce cher cousin, qu'il règne, autant du moins qu'on peut régner quand on a pour mère une Catherine de Médicis ! Mais, ventre-saint-gris ! si nous n'en voulons pas à Charles, pourquoi nous en veut-il ? Que signifient ces persécutions de huguenots malgré la paix de Saint-Germain ? Pourquoi fait-on une différence entre ceux qui vont à la messe et ceux qui n'y vont pas ? Il faut que tout cela ait une fin ? Et comme nous ne sommes pas de force à tenir campagne, il faut bien que j'obtienne par la persuasion ce que la guerre ne peut nous donner ! Et pour cela, ne faut-il pas que je puisse causer tranquillement avec Charles, comme je cause avec vous en ce moment ? Voyons, duc, n'est-ce pas un acte légitime que nous entreprenons en essayant de nous emparer de Charles ? Oh ! il ne lui sera fait aucun mal. Et même, il sera libre d'accepter ou de repousser nos conditions. Je veux simplement lui causer seul à seul, sans qu'il ait à subir d'influences…

Le Béarnais venait d'exécuter un mouvement tournant que Coligny admira en lui-même.

Il ne s'agissait plus d'une capture, d'un acte de guerre, mais d'un entretien où les deux partis en présence seraient libres de signer ou de repousser le contrat proposé.

– Dans ces conditions, acheva le roi de Navarre, puis-je compter sur vous ?

– Pour vous emparer du roi, Sire ? Franchise pour franchise. Je suis seul ici. Et vous êtes nombreux. Je puis donc vous parler aussi librement que ma conscience l'exige, n'ayant à redouter que la mort…

Coligny fit un pas.

– Duc, dit-il, vous êtes mon hôte ; quoi que vous disiez vous sortirez d'ici sans qu'on ait touché un cheveu de votre tête. Parlez, maintenant.

– Je voulais dire ceci : j'oublierai l'entretien auquel j'ai eu l'honneur d'être convié, il n'est pas dans ma nature de jouer au grand prévôt. Mais je vous donne ma parole, Sire, que tout ce que je pourrai entreprendre pour protéger le roi Charles, sans le prévenir, eh bien, je l'entreprendrai !

– J'envie mon cousin Charles d'avoir des amis tels que vous, dit le Béarnais avec un soupir, et je m'estimerais heureux si tous nos ennemis vous ressemblaient.

– Votre Majesté se trompe sur ces deux points. Je ne suis pas l'ami de Charles. Je suis un serviteur de la France, voilà tout. Quant à être votre ennemi, Sire, je vous jure que nul ne fait des vœux plus ardents et plus sincères que les miens pour que les huguenots soient enfin traités selon la justice.

– Merci, maréchal, dit le Béarnais désappointé. Ainsi, nous ne devons compter ni sur vous, ni sur vos amis ?

– Non, sire ! dit François avec une modeste fermeté. Mais laissez-moi ajouter que si, un jour, j'étais appelé dans un conseil qui se tiendra entre vous et le roi de France…

– Eh bien ? interrogea Coligny avec un mouvement de joie.

– Si une entrevue avait lieu, continua François, et que Sa Majesté Charles IX m'y appelle, je ne chercherais pas à savoir comment cette entrevue a été préparée ; j'appuierais de toutes mes forces sur les décisions du roi, et je ne craindrais pas de proclamer que moi, catholique, je suis honteux et indigné de l'attitude des catholiques…

– Vous feriez cela, duc ! s'écria le roi de Navarre dont les yeux pétillèrent.

– Je m'y engage, Sire ! répondit François. Je m'y engage d'autant mieux que, dès le seuil de cet hôtel franchi, je vais prendre des mesures pour que cette entrevue dont je parle ait été librement consentie.

– Brave, loyal et fidèle ! dit Coligny qui tendit sa main au maréchal.

– Duc, fit le Béarnais, je retiens votre parole. J'espère que l'entrevue aura lieu bientôt. Allez duc, je suis charmé de pouvoir me dire que vous n'êtes pas parmi nos ennemis.

– Et moi, Sire, je puis assurer Votre Majesté que mon dévouement lui est acquis, excepté toutefois en ce qui concerne certaines entreprises, ajouta François avec un pâle sourire.

Sur ces mots, le maréchal se retira, escorté par l'amiral qui tenait à lui faire honneur, jusqu'à la porte de son hôtel.

Comme ils traversaient la cour, précédés par deux laquais, mais sans lumières, l'hôtel devant passer pour inhabité, deux hommes s'approchèrent vivement de François de Montmorency.

Celui-ci, confiant dans la parole de l'amiral, ne fit pas un geste de défense, bien que cette pensée traversât son cerveau qu'il allait être frappé de quelque coup de poignard. Mais ce soupçon se dissipa à l'instant même.

– Monsieur le maréchal, disait l'un des deux hommes, voulez-vous me permettre de vous présenter un de mes amis en vous priant d'excuser les circonstances de cette présentation.

– Vos amis sont les miens, comte de Marillac, dit François en reconnaissant celui qui lui parlait.

– Voici donc monsieur le chevalier de Pardaillan, qui a une communication urgente à vous faire.

– Monsieur, fit le maréchal en s'adressant à Pardaillan, je serai en mon hôtel, demain toute la journée et serai heureux de vous y recevoir.

– Ce n'est pas demain, dit Pardaillan d'une voix altérée, c'est tout de suite que je sollicite l'honneur de m'entretenir avec le maréchal de Montmorency.

L'émotion de la voix, la tournure de la phrase à la fois impérative réservée produisirent une profonde impression sur le maréchal.

Coligny, étonné de cette scène, mais certain que Pardaillan ne pouvait avoir d'intentions suspectes, intervint alors en disant :

– Maréchal, je vous donne le chevalier pour l'un des plus braves et des plus loyaux gentilshommes que j'aie connus.

– Voilà un éloge qui, tombant d'une telle bouche, vous fait mon ami, jeune homme, dit François. Venez donc, puisque l'affaire dont vous voulez me parler ne peut souffrir de retard.

À ce mot de « ami » Pardaillan avait tressailli.

Il fit rapidement ses adieux à Marillac pendant que le duc faisait les siens à Coligny. Puis les deux hommes sortirent ensemble. Telle

était la confiance de Montmorency et sa crainte de compromettre le secret du roi de Navarre qu'il n'avait amené aucune escorte avec lui. Mais en ce moment, il avait dans la personne de Pardaillan une escorte que lui eût envié un roi.

Quoi qu'il en soit, ils ne firent aucune mauvaise rencontre. Le chemin de la rue de Béthisy à l'hôtel de Montmorency se fit rapidement et silencieusement. En effet, à l'étonnement du maréchal, son jeune compagnon ne dit pas un mot pendant le trajet, et il avait cette haute politesse qui consiste à ne pas interroger les gens quand il leur plaît de se taire.

Le maréchal introduisit le chevalier dans un cabinet de l'hôtel, attenant à la grande salle d'honneur.

C'est dans ce cabinet même que jadis, Jeanne de Piennes, torturée par le vieux connétable, avait signé sa renonciation à son mariage secret.

Mais François avait toujours ignoré cette scène terrible.

– Je vous laisse un instant, dit le maréchal, le temps de me débarrasser de cette cuirasse de cuir et de ma cotte de mailles.

En parlant ainsi, il fixait le jeune homme, mais celui-ci se contenta de s'incliner.

– Certes, songea François en se retirant, ce n'est pas là une figure de *bravo*[23] .

Demeuré seul, Pardaillan essuya la sueur qui coulait de son front. L'instant à la fois désiré et redouté était donc arrivé ! Il allait donc révéler à François de Montmorency qu'il avait une fille ! Le maréchal allait donc savoir que s'il avait jusqu'alors ignoré l'existence de cette fille, s'il avait répudié Jeanne de Piennes, s'il avait souffert peut-être, si, en tout cas, une abominable injustice avait été commise, il le devait à un Pardaillan ! Et c'était un Pardaillan qui allait lui dire tout cela.

Le moment était venu où il allait à la fois se faire l'accusateur de son père et perdre à jamais Loïse !

– Il le faut ! Il le faut ! répéta le jeune homme en jetant autour de lui un regard égaré…

Ce regard, tout à coup, tomba sur un portrait accroché dans l'angle le plus sombre du cabinet. Pardaillan fut secoué d'un long tressaillement.

Ce portrait… Il le contempla avidement, lui tendit ses mains.

– Loïse ! Loïse ! murmura-t-il.

Et aussitôt, cette pensée se fit jour, dans son cerveau :

« Comment le maréchal, qui ne sait pas qu'il a une fille, possède-t-il le portrait de cette fille ?… »

Mais bientôt, à force d'examiner les traits délicats de la jeune femme merveilleusement belle que représentait la toile, la vérité lui apparut :

« Ce n'est pas Loïse !… C'est sa mère, sa mère, quand elle était jeune !… »

À ce moment, François de Montmorency rentra dans le cabinet et vit le jeune homme en extase devant le portrait de Jeanne de Piennes. Un nuage passa sur son front. Il s'avança jusqu'à Pardaillan et lui posa sa main sur l'épaule. Le chevalier bondit, comme s'il eût été violemment arraché à quelque rêve.

– Excusez-moi, monsieur le maréchal, bégaya-t-il.

– Vous regardiez cette femme…

– En effet…

– Et vous la trouviez belle, sans doute, adorable ?…

– Il est vrai, monsieur… cette haute et noble dame est douée d'une beauté qui m'a frappé.

– Et peut-être, en votre âme encore pleine d'illusions, vous vous disiez que vous seriez heureux de rencontrer sur le chemin de la vie une femme pareille à celle-ci… avec ces mêmes yeux d'une si belle franchise… avec ce sourire si doux… avec ce front si pur ?…

Le maréchal semblait en proie à une émotion extraordinaire. Il avait cessé de regarder Pardaillan, et ses yeux ardents fixaient leur sombre flamme sur le portrait. Un profond soupir s'exhala de sa poitrine.

– Vous avez lu dans ma pensée, monseigneur, dit Pardaillan avec une douceur voilée de tristesse ; je rêvais, en effet, de rencontrer pour l'aimer, pour l'adorer, pour lui vouer ma vie et mes forces, la femme dont le sourire rayonne sur cette toile, cette femme dont le front si pur, comme vous dites, n'a jamais pu abriter une mauvaise pensée… ou, à défaut de cette femme elle-même, une toute pareille, qui serait par exemple sa sœur… ou sa fille… oui, tenez, ce serait sa fille ! Et si vous m'avez vu si troublé, c'est que je me disais que sans doute, d'ailleurs, cette rencontre ferait un malheur, puisqu'une femme de si haute noblesse ne pourrait même pas s'apercevoir qu'un pauvre aventurier comme moi l'aime d'amour jusqu'à en mourir.

– Jeune homme, dit-il, vous me plaisez… ce n'est pas seulement à cause de l'éloge que M. l'amiral a fait de vous, bien qu'en ces

matières, la parole de M. de Coligny soit d'or. Votre air décidé et ingénu à la fois, la franchise de vos yeux, tout dans votre personne m'inspire une sympathie réelle…

– Vous me comblez, monseigneur, fit Pardaillan avec une émotion qui surprit le maréchal ; je n'ose croire vraiment que vos paroles contiennent autre chose qu'une politesse digne de votre grand esprit… Sans cela, je me serais emporté à de chimériques espérances…

Quelles étaient ces espérances ? Le maréchal se dit qu'elles se rapportaient sans doute à la démarche du jeune homme.

– Cette sympathie est si vraie, reprit-il, que je vais vous conter une histoire. Il y a longtemps, bien longtemps que je ne l'ai racontée… Il me semble que cela me soulagera, et puis, décidément, votre air me touche plus que je ne l'ai jamais été. Vous m'êtes inconnu, et il me semble que si j'avais un fils, je le voudrais semblable à vous…

– Monseigneur ! s'écria Pardaillan avec une étrange exaltation.

– Tenez, asseyez-vous là… en face de ce portrait, puisqu'il vous a frappé.

Pardaillan obéit et remarqua que le maréchal, en s'asseyant lui-même, se plaçait de façon à tourner le dos au portrait.

– Voilà, songea-t-il, un homme qui a dû atrocement souffrir…

– Cette femme, dit alors François de Montmorency, est la femme d'un de mes amis… ou plutôt elle l'a été… Elle était pauvre ; son père était l'ennemi de la famille de mon ami : celui-ci la vit, l'aima… il l'épousa. Mais sachez bien que pour l'épouser, il dut braver la malédiction paternelle ; il dut risquer de se mettre en révolte contre son père, haut et puissant seigneur… Le jour même du mariage, mon ami dut partir pour la guerre. Quand il revint, savez-vous ce qu'il apprit ?

Pardaillan garda le silence.

– La jeune fille au front pur, continua François d'une voix très calme, eh bien, c'était une ribaude ! Dès avant le mariage, elle trahissait mon ami… Jeune homme, méfiez-vous des femmes !

Le chevalier tressaillit en se rappelant les conseils que son père lui avait donnés en partant.

Le maréchal ajouta sans amertume apparente :

– Mon ami avait placé en cette femme tout son amour, son espoir, son bonheur, sa vie… Il fut condamné à la haine, au désespoir, au malheur, et sa vie fut brisée, voilà tout. Qu'a-t-il fallu pour cela ?

Simplement de rencontrer par un soir de printemps une jeune fille qui avait l'âme d'une ribaude…

Pardaillan, sur ces mots, s'était levé ; il s'approcha du maréchal, et d'un ton ferme, prononça :

– Votre ami se trompe, monseigneur…

François leva sur le chevalier un regard surpris ; il ne comprenait pas.

– Ou plutôt, continua Pardaillan, vous vous trompez…

Le maréchal imagina que son visiteur, encore naïf et plein de foi, protestait d'une façon générale contre les accusations dont les hommes accablent les femmes.

Il eut un geste de politesse indifférente et dit :

– Si vous m'en croyez, jeune homme, venons-en au motif de votre visite. En quoi puis-je vous être utile ?

– Soit, fit Pardaillan, qui se rassit.

Il jeta un dernier regard sur le portrait de Jeanne de Piennes, comme pour la prendre à témoin du sacrifice qu'il accomplissait. À ce moment, son mâle visage s'illumina d'un tel rayon d'héroïsme que le maréchal, frappé d'étonnement, commença à comprendre qu'il allait se dire là des choses graves.

– Monseigneur, commença Pardaillan, j'habite rue Saint-Denis à l'auberge de la *Devinière*. En face de l'auberge se dresse une maison modeste, telle qu'en peuvent habiter les pauvres gens qui sont forcés à quelque labeur pour assurer leur existence ; les deux femmes dont je suis venu vous entretenir, monseigneur, sont de ces pauvres gens dont je vous parle.

– Deux femmes ! interrompit sourdement le maréchal.

– Oui. La mère et la fille.

– La mère et la fille ! Leur nom ?

– Je l'ignore, monseigneur. Ou plutôt, je désire ne pas vous le faire connaître pour l'instant. Mais il faut que je vous intéresse à ces deux créatures si injustement malheureuses, et pour cela, il faut que je vous raconte leur histoire.

Ces derniers mots rassurèrent le maréchal dont l'imagination commençait à être mise en éveil.

– Je vous écoute, dit-il avec plus de bienveillance pour son interlocuteur que pour les deux inconnues.

– Ces deux femmes, reprit alors le chevalier, sont considérées dans la ville comme dignes de tous les respects. La mère, surtout. Depuis quatorze ans environ qu'elle habite ce pauvre logis, jamais

la médisance n'a eu prise sur elle. Tout ce qu'on sait d'elle, c'est qu'elle se tue au travail des tapisseries pour donner à sa fille une éducation de princesse. Oui, monseigneur, de princesse : car cette jeune fille sait lire, écrire, broder et peindre des missels. Elle-même est un ange de douceur et de bonté.

– Chevalier, fit Montmorency, vous plaidez la cause de vos humbles protégées avec une telle ardeur, que déjà je leur suis tout acquis. Que faut-il ? Parlez…

– Un peu de patience, monsieur le maréchal. J'ai oublié de vous dire que la mère dont on ne connaît pas le vrai nom s'appelle la Dame en noir. En effet, elle est toujours en grand deuil. Il y a dans cette existence si noble et si pure un épouvantable malheur…

Et Pardaillan continua d'une voix altérée :

– Ce malheur, je voudrais le racheter au prix de mon sang, car quelqu'un des miens en est la cause…

– Quelqu'un des vôtres, chevalier !

– Oui, mon père, mon propre père, monsieur le chevalier de Pardaillan !

– Et comment votre père…

– Je vais vous le dire, monseigneur, en vous faisant le récit de la catastrophe qui a frappé cette noble dame. Sachez donc qu'elle a été mariée… et que son mari dut s'absenter pour longtemps… Vous le voyez, c'est comme l'histoire de l'ami dont vous me parliez.

– Continuez, chevalier.

– Après le départ de son mari, cinq ou six mois après, cette dame mit au monde une enfant. Tout à coup, le mari revint. Ce fut alors que mon père commit le crime…

– Le crime !…

– Oui, monseigneur, fit Pardaillan tandis que deux larmes brûlantes s'échappaient de ses yeux avec une double flamme de sacrifice… le crime ! Et ce que je dis là, si quelqu'un le répétait, je tuerais ce quelqu'un avant qu'il ait achevé de prononcer le mot… Mon père enleva la petite fille. Et la mère, la mère qui adorait son enfant, la mère qui fût morte pour éviter une larme au petit ange, la mère, monseigneur, fut placée en présence de cette affreuse alternative : ou elle consentirait à passer aux yeux de son mari pour parjure et adultère, ou son enfant mourrait !…

François de Montmorency était devenu horriblement pâle.

Il suffoquait.

D'un geste violent, il arracha le col de son pourpoint.

– Le nom ! gronda-t-il d'une voix rauque.
– Il ne m'appartient pas de vous le dire, monseigneur…
– Comment avez-vous su ? Dites !… râla François debout, luttant contre la folie qui envahissait son cerveau.
– Voici la fin. Ces deux femmes, la mère et la fille, viennent d'être enlevées… elles m'ont fait parvenir une lettre qui est adressée à un grand seigneur.
Pardaillan mit un genou à terre, fouilla dans son pourpoint, et acheva :
– Cette lettre, la voici, monseigneur !…
Montmorency ne remarqua pas l'hommage royal que lui rendait le chevalier. Il ne vit pas cette physionomie intrépide qu'auréolait à ce moment la flamme du sacrifice, et qui se levait vers lui, dans un mouvement d'indicible fierté. François ne vit que cette lettre qu'on lui tendait tout ouverte.
Il ne la prit pas tout de suite.
Convulsivement, il porta les deux mains à son front.
Quoi ! Il ne rêvait pas !… Ce jeune homme venait bien de lui retracer l'histoire de Jeanne de Piennes !… Ah ! Ce nom n'avait pas été prononcé, mais il résonnait dans son cœur avec un bruit de tonnerre !
Quoi ! Jeanne vivante ! Jeanne travaillant comme une humble ouvrière pour élever sa fille !… sa fille !… Il avait une fille ! Jeanne innocente ! C'était bien vrai, cet épouvantable drame de la mère torturée se laissant accuser pour sauver l'enfant !…
Était-ce possible ?
Et cette lettre ! Cette lettre sur laquelle il dardait un regard flamboyant !… Elle contenait donc le récit de la lamentable tragédie ! C'était Jeanne qui lui écrivait ! Jeanne innocente et fidèle !
– Lisez ! monseigneur, dit Pardaillan, lisez… et quand vous aurez lu, interrogez-moi… car si je ne fus pas témoin du crime, je suis du moins le fils de l'homme qui est dénoncé à votre haine… et cet homme… mon père !… eh bien, il m'a parlé… il m'a dit des choses que jadis je n'ai pas comprises, mais qui sont demeurées gravées dans ma mémoire… Lisez, monseigneur…
Alors le maréchal saisit la lettre.
Mais cette lettre, maintenant, tremblait, dansait dans ses mains…
– Voyons, se dit François, tout cela est un rêve, et tout à l'heure je vais m'éveiller dans la réalité qui me paraîtra plus horrible après cet

instant d'espoir… Soyons homme !… Ah ! j'ai bien supporté la plus effroyable douleur… pourquoi ne supporterais-je pas une fausse joie… car tout cela est un rêve… ce jeune homme n'est qu'un fantôme… cette lettre une illusion… Non, je n'y crois pas, je n'y veux pas croire… et maintenant, essayons de lire !…

Tout de suite, il reconnut l'écriture de Jeanne.

Il résista violemment à la tentation de porter à ses lèvres ce papier qu'elle avait touché, ces caractères qu'elle avait tracés et qui la faisaient palpiter vivante et présente devant lui.

Il lut, tandis qu'un grand bourdonnement emplissait ses oreilles comme si une voix eût clamé l'innocence de Jeanne.

Il lut à grands traits, en deux ou trois reprises…

Puis, quand il eut fini de lire, il se retourna vers le portrait, secoué de sanglots terribles, s'abattit sur le parquet, se traîna sur les genoux, les mains levées désespérément, avec un cri rauque qui faisait explosion sur ses lèvres livides :

– Pardon ! Pardon !

Puis il demeura tout à coup immobile, sans connaissance…

Le chevalier courut à lui.

Ce n'était pas le moment d'appeler au secours, de faire intervenir des étrangers ou des laquais dans un tel drame.

Pardaillan s'ingénia de son mieux à ranimer le maréchal. Il le secoua, bassina son front d'eau fraîche, défit les aiguillettes de son pourpoint…

Au bout de quelques minutes, la syncope cessa ; François ouvrit les yeux.

Il se releva. Une flamme étrange brillait dans ses yeux. Joie, douleur, espoirs intenses, regrets profonds comme des abîmes, les sentiments les plus contradictoires se heurtaient dans sa tête.

Pardaillan voulut parler.

– Taisez-vous, murmura François, taisez-vous… plus tard… attendez-moi… ici… promettez-moi…

– Je vous le promets, dit Pardaillan.

Montmorency plaça la lettre sous son pourpoint, sur son cœur, et s'élança hors du cabinet. Il courut aux écuries, sella lui-même un cheval, se fit ouvrir la porte de l'hôtel, et le chevalier entendit le galop d'un cheval qui s'éloignait.

Il était une heure du matin.

François traversa Paris à fond de train, guidant son cheval d'instinct, respirant à grands coups, essayant de rétablir l'équilibre

de ses pensées.

Le cheval s'arrêta devant la porte Montmartre, fermée comme toutes les portes de Paris.

– Ordre du roi ! hurla François dans la nuit.

Le chef de poste sortit tout effaré, reconnut le maréchal, et s'empressa de faire ouvrir la porte et baisser le pont-levis qu'en ces époques troubles on levait tous les soirs.

Le maréchal, en un instant, disparut dans la campagne, et les soldats se dirent qu'un événement grave devait être survenu, peut-être une prise d'armes de huguenots.

Dans la campagne silencieuse et noire, la voix rauque de François rugissait des lambeaux de paroles que couvraient les quadruples sonorités du galop de son cheval frappant le sol d'un sabot affolé.

– Vivante !… Innocente !… Jeanne !… ma fille !…

Peu à peu la furie de la course apaisa la furie des sentiments déchaînés.

Lorsque François atteignit Montmorency, près Margency il se sentait plus calme.

Plus calme, puisque la joie puissante de tout à l'heure faisait place à la douleur de tant d'années de bonheur perdues !…

Le maréchal, tout droit, sans hésitation, piqua droit à la chaumière où il était apparu à Jeanne et à Henri.

– Ces gens vivent-ils encore ? se disait-il. Oh ! pourvu qu'ils vivent !…

Ils vivaient ! Bien vieux, bien cassés, mais ils vivaient !

Aux rudes coups que frappa François, l'homme se réveilla, s'habilla, arma une vieille arquebuse, et demanda à travers la porte :

– Qui va là ?

– Ouvrez, par le ciel ! gronda François.

La femme, la vieille nourrice au chef branlant, avec la hâtive lenteur des vieillards, sauta hors du lit, jeta un manteau sur ses épaules et saisit la main de son homme.

– C'est lui ! fit-elle, bouleversée d'émotion.

– Qui, lui ?

– Le seigneur de Montmorency et de Margency ! Ouvre ! Il sait tout, maintenant ! Puisqu'il vient !…

Et elle arracha la barre de la porte, et elle dit :

– Entrez, monseigneur, je vous attendais… entrez… je ne voulais pas mourir… je savais que vous viendriez…

L'homme avait allumé un flambeau de résine qui fumait en donnant une triste lueur rouge.

Montmorency entra. Il était nu-tête, le col de son pourpoint était déchiré, ses éperons étaient sanglants. On entendait le cheval qui, la bride au cou, les jambes tremblantes, soufflait à coups précipités.

François était tombé sur un escabeau, haletant.

Dans la lueur rouge du flambeau, il vit la vieille debout devant lui, qui essayait de redresser sa taille courbée par l'âge et les longs labeurs de la terre.

Et, chose étrange, comme si elle eût compris qu'à ce moment les distances s'effaçaient, ce fut l'humble tenancière qui interrogea le haut et puissant seigneur.

– Vous venez pour tout savoir ? dit-elle.

– Oui ! fit-il d'une voix brisée.

Il tremblait. La vieille semblait calme. Peut-être, aussi, que les émotions n'avaient plus prise sur elle.

– Vous avez appris, n'est-ce pas ?...

– Oui !...

– Il y a donc une justice ! fit la vieille avec une lenteur solennelle.

Et elle ajouta :

– Venez, mon fils.

Et le seigneur de Montmorency, en cette seconde poignante, ne fut pas étonné que cette pauvresse, personnage infiniment humble dans son duché, l'appelât son fils. Et la vieille ne fut pas étonnée non plus que cette expression lui fût tout naturellement venue, elle qui avait tant adoré Jeanne de Piennes en l'appelant sa fille !

François se leva et suivit la vieille qui marchait lentement, courbée, en s'appuyant sur un bâton.

– Éclaire-nous ! commanda-t-elle à son homme.

Elle ouvrit une porte, au fond. Le maréchal entra. Il se trouva dans une petite pièce dont la propreté presque élégante contrastait avec le reste du misérable logis. Il y avait là un fauteuil, luxe étonnant dans cette chaumière, et un grand lit à colonnes, couvert de sa courtepointe. Le lit n'était pas défait. Sur le mur, au fond, il y avait deux ou trois images, une vierge grossièrement enluminée, un Juif errant, un crucifix avec un peu de buis en travers, et, juste au chevet, une miniature : le maréchal se reconnut, ses yeux se gonflèrent, deux larmes en jaillirent...

La vieille, alors, parla :

– C'est ici qu'elle est venue, monseigneur, dès le lendemain de

votre départ ; c'est ici, dans ce lit, qu'elle est restée quatre mois comme morte parce qu'on lui avait dit que vous l'aviez abandonnée, c'est ici qu'elle a pleuré, prié, supplié en prononçant votre nom dans son délire…

Le maréchal tomba à genoux.

Un sanglot effrayant chez un tel homme retentit dans la chaumière.

La vieille se tut, respectant la douleur et la méditation de son seigneur. À l'entrée de la pièce, le vieux paysan, debout, sa torche de résine à la main, semblait une de ces cariatides comme on en voit dans les rêves.

Lorsque le maréchal se releva, la nourrice de Jeanne reprit :

– C'est ici que, lentement, elle est revenue à la vie… Dès lors, elle s'habilla de deuil.

– La dame en noir ! murmura sourdement François.

– C'est dans ce lit, monseigneur, qu'est née Loïse, votre fille…

Un frisson secoua Montmorency.

La vieille continua :

– La naissance de l'enfant sauva la mère. Elle qui, peu à peu, dépérissait, retrouva ses forces pour la petite. À mesure que Loïse grandissait, la mère revenait à la vie. Lorsque l'enfant eut son premier sourire, la mère, pour la première fois depuis votre départ, sourit aussi, monseigneur.

François étouffa une sorte de rugissement, et d'un brusque revers de main, essuya la sueur froide qui inondait son visage.

– Faut-il vous dire le reste ? demanda la nourrice.

– Tout !… tout ce que vous savez…

– Venez donc ! fit la vieille.

Elle sortit de la maison, suivie pas à pas par Montmorency. L'homme suivait aussi ; mais il avait laissé la torche à la maison : la nuit, d'ailleurs, était claire ; la vallée apparaissait dans la lumière laiteuse de la lune, avec ses masses d'ombre opaque nettement découpées sur les plans de clarté diffuse.

On eût dit trois nocturnes chercheurs de quelque trésor, à les voir marcher lentement, et leurs silhouettes avaient d'étranges attitudes comme la nuit en donne aux êtres dans les campagnes solitaires.

Au coin d'une épaisse haie de houx et d'aubépine, la vieille s'arrêta, se retourna, et son bras s'étendit vers la maison.

– Regardez, monseigneur, dit-elle ; d'ici on voit la fenêtre, en ce moment la lune l'éclaire ; en plein jour, de cette place, on verrait

très bien quelqu'un qui serait debout contre cette fenêtre, dans l'intérieur de la maison, et on distinguerait tous les gestes que ferait ce quelqu'un.

– Mon frère occupait ce poste près de la fenêtre quand je suis entré !

Ces paroles, François ne les prononça pas, mais il les cria en lui-même ; comme dans un livide éclair qui eut troué l'obscurité, il revoyait Henri près de la fenêtre, sa toque à la main ; il le voyait mieux que dans la réalité puisque maintenant, il donnait un sens à certains gestes d'Henri !…

La vieille, alors, se tourna vers son homme :

– Raconte ce que tu as vu…

L'homme s'approcha, s'inclina devant son seigneur et dit :

– Les choses me sont restées dans la tête comme si elles étaient d'hier ; donc, ce jour-là, depuis le matin, j'avais travaillé dans ce champ-là, de l'autre côté de cette haie ; m'étant allongé à l'ombre pour dormir, voici ce que je vis en me réveillant : un homme était là, à deux pas de moi tenant dans son manteau je ne savais trop quoi ; il avait l'air d'un officier du château, et je me tins coi, par la peur naturelle que doivent nous inspirer les officiers et gens d'armes ; il demeura là, peut-être une demi-heure, et moi, je ne bougeai pas ; puis, tout à coup, il se redressa à demi et s'en alla vite, courbé le long des haies ; au moment où il s'en allait, j'entrevis ce qu'il cachait dans son manteau : c'était un enfant, mais j'étais bien loin de supposer que cet enfant, c'était la fille de notre dame… Voilà ce que je vis, monseigneur, et cela est aussi sûr que vous êtes là. Quand je rentrai à la maison, j'appris que vous étiez venu, et que notre dame était partie.

La nourrice, alors, reprit :

– Ce qui s'était passé entre elle, vous, et monseigneur Henri, je ne le sus pas tout de suite, mais je le devinai en partie par les paroles désespérées qui échappèrent à la pauvre mère… Un homme vint… il rapportait la fillette… la mère faillit devenir folle de joie… Elle s'élança pour vous retrouver, en nous défendant de la suivre… Qu'est-elle devenue ? Je ne sais. Je la pleure depuis ce temps, comme si elle était morte. Voilà tout ce que nous savons, monseigneur. J'ai compris, allez ! J'ai compris le malheur, et que vous aviez injustement soupçonné la plus pure, la plus fidèle des épouses… Les premières années, quand j'étais forte encore, je venais à Paris à chaque anniversaire du malheur ; mais jamais je ne

pus vous voir, jamais je ne pus la retrouver, elle… Maintenant, je ne pleure plus, parce que mes yeux n'ont plus de larmes, mais je mourrai en bénissant celui qui viendra me dire : « Elle vit… elle sera heureuse… tant d'injustice sera réparée ! » Monseigneur, est-ce cela que vous êtes venu dire à la pauvre vieille nourrice de Jeanne ?…

Le duc de Montmorency s'agenouilla devant la vieille paysanne :

– Bénissez-moi donc, fit-il d'une voix brisée par les sanglots, car je vous le dis : Elle vit ! Tant d'injustice recevra une éclatante réparation, et Jeanne sera heureuse.

L'humble tenancière fit ce que son seigneur lui demandait ; elle étendit sur sa tête ses mains tremblantes et le bénit… Alors, tous les trois, silencieusement, rentrèrent dans la maison.

François s'enferma pendant une heure dans la petite pièce où était née Loïse. Il y resta sans lumière. Les deux vieillards l'entendirent qui pleurait, parlait à haute voix, tantôt avec des éclats de fureur, tantôt avec une douceur infinie.

Puis, lorsqu'un peu de calme fut redescendu en lui, il sortit de la pièce, dit adieu aux deux vieux, et monta à cheval. À Montmorency, il s'arrêta devant la maison du bailli qu'il réveilla, et qui, tout empressé, tout effaré de ce retour imprévu du seigneur, voulait courir faire sonner les cloches.

Mais François l'arrêta d'un geste, et se contenta de demander des parchemins sur lesquels il écrivit rapidement quelques lignes. Ces parchemins, la vieille nourrice les reçut dès le lendemain : c'était une donation pour elle et ses descendants de la maison qu'elle habitait avec les champs y attenant, et une donation de vingt-cinq mille livres d'argent.

En quittant le bailli, François se rendit au château ; là encore, il y eut grand émoi ; mais le maréchal se contenta de faire venir l'intendant et lui donna ordre de tout mettre en état, disant que sous peu, il viendrait habiter le château ; il insista surtout pour que toute une aile fut remise à neuf et luxueusement agencée, ajoutant simplement qu'il aurait l'honneur d'héberger deux princesses de haute qualité à qui cette aile du château serait destinée.

Alors seulement, il s'éloigna au galop, et prit le chemin de Paris.

Il y arriva comme on ouvrait les portes, et se dirigea en une course furieuse vers son hôtel.

Ses pensées demeuraient confuses. Il avait la tête comme endolorie par l'extraordinaire événement qui bouleversait son

existence de fond en comble.

Par fugitives lueurs, cette constatation se dressait dans son esprit, Jeanne était fidèle ! Jeanne était sa vraie femme ! Et lui en avait épousé une autre !

Mais cette pensée, il l'écartait avec une sorte de rage et concentrait tout son effort sur ce point unique :

Jeanne courait un grave danger !

Il fallait la retrouver, la sauver, lui rendre en bonheur au centuple ce qu'elle avait souffert…

De quelle nature serait ce bonheur ? Que ferait-il ? Tenterait-il une séparation avec Diane de France ? Tout cela roulait dans sa tête, mais toujours il revenait à cette pensée qui lui faisait furieusement enfoncer ses éperons dans les flancs de son cheval : « La retrouver d'abord !… »

Et c'est ainsi, dans une course éperdue de son imagination surexcitée, toute pareille aux bondissements de son cheval, qu'il accourait vers l'hôtel où Pardaillan l'attendait.

Le chevalier avait passé cette nuit dans une inquiétude et une agitation qui, lorsqu'il y songeait, ne laissaient pas que de le surprendre. Il essaya de se plaisanter lui-même, mais ne réussit guère qu'à s'exaspérer. Il essaya de dormir sur un fauteuil, mais à peine était-il assis que le besoin de marcher à grandes enjambées le remettait sur pied.

Pourquoi le maréchal était-il parti ? Où avait-il été ? Peut-être tâchait-il simplement de se calmer par une longue course ? Ces questions, pendant une heure, l'intéressèrent.

Mais bientôt il comprit que la vraie, la redoutable question était de savoir ce que le maréchal penserait de son père.

Il est vrai que le vieux Pardaillan avait lui-même ramené l'enfant.

Le chevalier se souvenait parfaitement que son père le lui avait dit… Et même, n'avait-il pas donné un diamant à la mère de la fillette enlevée ?

Mais tout cela constituait une médiocre excuse ; le fait brutal et terrible demeurait tout entier : grâce à cet enlèvement opéré par le vieux Pardaillan, le maréchal avait répudié sa femme ! Jeanne de Piennes avait souffert seize années de torture !

Ce fut dans cette inquiétude grandissante que le chevalier attendit le retour du maréchal.

Vers le matin, il se promenait à grands pas agités dans le cabinet, lorsque la porte s'ouvrit. Le suisse, à qui il avait eu affaire la veille,

parut et demeura un moment immobile de stupéfaction.

Il faut dire que le maréchal n'avait prévenu personne de la présence du chevalier dans l'hôtel ; au moment où il était parti, enfiévré, presque fou, il avait oublié complètement qu'il existait un Pardaillan au monde. D'autre part, le digne suisse n'avait pas vu entrer le chevalier. Son étonnement fut donc des plus naturels.

– Vous ! s'écria-t-il lorsqu'il put prononcer un mot.

– Moi-même, mon cher, fit Pardaillan, comment se porte votre blessure ?

– Par où êtes-vous entré ?

– Par la porte.

Le suisse, peu à peu, se sentait gagné par une de ces colères blanches comme il en avait éprouvé une la veille. Cependant, le souvenir de la force déployée par le jeune homme maintint cette colère dans de raisonnables limites.

– Par la porte ! s'écria-t-il ! Et qui vous a ouvert ?

– Vous, mon cher ami.

Le suisse fit le geste de s'arracher les cheveux.

– Ah ! ça, gronda-t-il, m'expliquerez-vous comment vous êtes ici !

– Il y a dix minutes que je me tue à vous le dire ; je suis entré par la porte ! Et c'est vous qui m'avez ouvert !

– Est-ce moi, aussi, qui vous ai introduit dans ce cabinet ?

Et le suisse, avec une ironie suprême, ajouta :

– Dites tout de suite que c'est monseigneur le maréchal !

– Vous y êtes. Du premier coup. Je ne vous aurais pas cru aussi intelligent.

Le suisse, alors, éclata :

– Hors d'ici ! Ou plutôt, non ! Je vous prends dans l'hôtel que vous voulez dévaliser ! Je vais vous faire arrêter et vous remettre entre les mains de la prévôté… Une bonne corde sera la digne récompense…

Le suisse n'eut pas le temps d'achever le discours que promettait cet exorde rempli d'une rancune exagérée. Il se sentit tout à coup saisi par un bras, et s'étant retourné, se trouva face à face avec le maréchal.

– Laissez-nous, dit celui-ci, et veillez à ce qu'on ne nous dérange pas.

Le géant se courba soudain, plus encore sous le poids de la surprise que sous celui du respect, et François avait disparu derrière la porte refermée qu'il exécutait encore des salutations effarées.

– Chevalier, dit Montmorency en entrant, veuillez excuser la façon dont je vous ai quitté. J'étais… fort ému… bouleversé, si j'ose dire.

Me voici maintenant calmé par la course que je viens de faire, et nous allons causer.

Pardaillan comprit ce qui se passait dans l'esprit du maréchal.

– Monseigneur, dit-il avec cette froide simplicité qui donnait une valeur spéciale aux paroles de ce jeune homme, j'ai toujours entendu parler de vous comme d'un noble caractère ; j'ai toujours entendu parler aussi de l'orgueil des Montmorency et du prix qu'ils attachent à la grandeur de leur maison ; mais cette grandeur et cette noblesse n'ont jamais mieux éclaté à mes yeux que tout à l'heure, quand j'ai vu votre orgueil se fondre sous l'émotion, quand je vous ai vu pleurer devant ce portrait…

– Vous avez raison, s'écria le maréchal ; j'ai pleuré, c'est vrai ; et j'avoue que c'est une douce chose que de pouvoir pleurer devant un ami… Laissez-moi vous donner ce titre… N'est-ce pas vous qui m'avez apporté la plus grande joie de ma vie !…

– Monsieur le maréchal, fit le chevalier d'une voix altérée, vous oubliez que je suis le fils de M. de Pardaillan.

– Non, je ne l'oublie pas ! Et c'est ce qui fait que non seulement je vous aime pour la joie que je vous dois, mais encore que je vous admire pour le sacrifice consenti par vous… Car, évidemment, vous aimez votre père !…

– Oui, dit le jeune homme, j'ai pour M. de Pardaillan une affection profonde. Comment en serait-il autrement ? Je n'ai pas connu ma mère, et aussi loin que je remonte dans mon enfance, c'est mon père que je vois penché sur mon berceau, soutenant mes pas incertains, pliant sa rudesse de routier à mes exigences enfantines ; puis, plus tard, entreprenant de faire de moi un homme brave, me conduisant aux mêlées, me protégeant de son épée ; par les nuits froides où nous couchions sur la dure, que de fois l'ai-je surpris à se dépouiller de son manteau pour me couvrir ! Et souvent, quand il me disait : « Tiens, mange et bois, je garde ma part pour plus tard », je fouillais dans son porte-manteau et je m'apercevais qu'il n'avait rien gardé pour lui. Oui, M. de Pardaillan, dans ma vie jusqu'ici solitaire et sans amitié, m'apparaît comme le digne ami dévoué jusqu'à la mort, à qui je dois tout… et que j'aime… n'ayant que lui à aimer !

– Chevalier, dit Montmorency ému, vous êtes un grand cœur.

Vous qui aimez votre père à ce point, vous n'avez pas hésité à m'apporter cette lettre qui l'accuse formellement…

Pardaillan releva fièrement la tête.

– C'est que je ne vous ai pas tout dit, monsieur le maréchal ! Si j'ai consenti, pour réparer une grande injustice, à vous apporter la lettre accusatrice, c'est que je me réservais de défendre à l'occasion mon père. Je dis : le défendre ! Et par tous les moyens en mon pouvoir ! C'est-à-dire que je deviendrais le mortel ennemi de quiconque oserait, devant moi, répéter ce que j'ai pu dire : que M. de Pardaillan avait commis un crime !

Un geste farouche échappa au chevalier.

La minute était grave pour lui : dans un instant, il allait être l'ami ou l'ennemi déclaré du père de Loïse, selon ce qu'il répondrait. Il n'en poursuivit pas moins sans hésitation :

– Ainsi, monsieur le maréchal, je suppose que vous me ferez l'honneur de me traiter un moment d'égal à égal. Je m'explique. Avant que nous nous entretenions davantage, je vous demande de me dire en toute franchise quelle attitude vous entendez prendre vis-à-vis de mon père. Êtes-vous son ennemi ? Je deviens le vôtre ! Songez-vous à vous venger du mal qu'il a pu faire ? Je suis prêt à le défendre, le fer à la main…

Le chevalier s'arrêta, frémissant.

Un noble enthousiasme auréolait ce charmant visage d'une rayonnante audace.

Montmorency, pensif, le contemplait et l'admirait. Qu'eût-il dit s'il eût su que ces paroles provocantes, Pardaillan les prononçait le désespoir au cœur, s'il eût su qu'il aimait sa fille !

Il parut hésiter une minute. Cette question que le chevalier venait de préciser avec tant de fermeté, il n'y avait pas songé. On lui demandait en somme d'effacer d'un mot ce qu'il pouvait considérer comme un forfait !… Et quel forfait !… Grâce à Pardaillan, complice d'Henri, l'effroyable erreur avait pu se commettre, et deux existences avaient été brisées…

Mais dans un esprit aussi ferme et aussi droit que celui du maréchal, l'hésitation ne pouvait être de longue durée. Paix ou guerre, il devait prendre sa décision avec sa promptitude et sa générosité habituelles. Il tendit la main à Pardaillan :

– Chevalier, dit-il d'une voix grave, il n'existe et ne peut exister pour moi qu'un seul Pardaillan : c'est celui qui vient de m'arracher à un désespoir que les années faisaient plus profond. Si jamais je me

rencontrais avec votre père, ce serait pour le féliciter d'avoir un fils tel que vous…

Le chevalier saisit avec transport la main qui lui était tendue.

– Ah ! je puis vous dire maintenant que si une parole de haine contre mon père fût tombée de votre bouche, c'est la mort dans l'âme que je fusse sorti d'ici !

Le maréchal regarda Pardaillan avec étonnement.

Le jeune homme vit qu'il avait failli trahir son secret. Il se hâta de continuer :

– Maintenant, monseigneur, maintenant je puis vous dire aussi que mon père a essayé de réparer le mal qu'il avait fait.

– Comment cela ? fit vivement le maréchal.

– Je le tiens de lui-même. Il m'a raconté ces choses, ou plutôt, il me les a à demi révélées, à une époque où certes il ne pensait pas que je dusse avoir un jour l'honneur de vous être présenté. Monseigneur, c'est M. de Pardaillan qui enleva l'enfant, c'est vrai ; mais c'est lui qui la ramena à la mère, malgré les ordres qu'il avait reçus…

– Oui, oui, fit le maréchal, je vois comment les choses ont dû se passer… il y a un criminel dans tout cela, et le vrai criminel porte mon nom !

François saisit brusquement la main du chevalier, et, d'une voix sombre, continua :

– Mon enfant, ceci est une chose horrible à penser ! Qu'un pareil forfait ait pu être conçu par mon propre frère, que les inventions de cette trahison aient pu prendre naissance chez celui à qui j'avais confié ma femme, cela me paraît un rêve impossible et terrible… Mais laissons tout cela. Chevalier, je vais entreprendre la délivrance de la malheureuse femme qui a tant souffert… Voulez-vous me faire un récit exact et détaillé de tout ce que vous savez ?

Pardaillan raconta comment il avait été arrêté, et comment, à la sortie de la Bastille, il avait eu tout ouverte la lettre de Jeanne de Piennes.

Un seul point demeura obscur dans son récit :

Pourquoi Jeanne de Piennes et Loïse s'étaient-elles adressées à lui ?… Il eut soin de glisser rapidement sur ce passage dangereux. Quant à pouvoir dire quel danger menaçait les deux femmes, qui les avait enlevées, où elles se trouvaient, Pardaillan ne pouvait rien dire de précis là-dessus. Mais il avait des soupçons qu'il exposa :

– Il y a deux pistes possibles, dit-il en terminant, je vous ai dit

que j'avais vu rôder le duc d'Anjou et ses mignons autour de la maison de la rue Saint-Denis. Peut-être est-ce donc au frère du roi que vous devrez demander compte de cette disparition.

Le maréchal secoua la tête.

– Je connais Henri d'Anjou, dit-il. L'action violente l'effraie. Il n'est pas homme à risquer un scandale.

– Alors, monseigneur, j'en reviens à la supposition qui n'a cesse de me hanter. Je suppose qu'un hasard a pu mettre le maréchal de Damville en présence de la duchesse de Montmorency, et que nous devons commencer nos recherches du côté de l'hôtel de Mesmes. C'est ce que je disais cette nuit au comte de Marillac, que j'étais venu prier de m'aider dans mes recherches.

– Je crois que vous avez raison, fit le maréchal avec une violente agitation. Je vais de ce pas trouver mon frère… Mais, dites-moi, si vous ne m'aviez pas trouvé à Paris, vous eussiez donc entrepris cette délivrance ? Pourquoi ? Quel intérêt particulier pouvait vous guider ?

– Monseigneur, fit Pardaillan qui faillit se démonter, je considérais comme un devoir de réparer en partie le mal dont mon père était responsable en partie…

– Oui, c'est vrai… vous êtes vraiment une belle nature, chevalier. Pardonnez-moi ces questions…

– Quant à ce qui est d'aller trouver le maréchal de Damville, reprit Pardaillan qui se hâta de laisser tomber cette inquiétante partie de l'entretien, j'imagine que la démarche est dangereuse…

– Ah ! s'écria François avec une exaltation concentrée, puissé-je le rencontrer ! Et nous verrons de quel côté frappera le danger !

– Je ne parle pas pour vous, monseigneur, mais pour elles… C'est d'elles seules qu'il s'agit !

– Elles ! fit le maréchal qui tressaillit.

– Sans doute ! Qui sait à quelles extrémités pourra se porter le duc de Damville, si elles sont chez lui, et si vous allez le provoquer ! Qui sait quels ordres il aura donnés ! Qui sait si un nouveau complice n'exécuterait pas cette fois ce que mon père se refusa jadis à exécuter !

– Ma fille ! balbutia François en pâlissant.

– Monseigneur, je vous demande un jour et une nuit de patience. Laissez-moi faire ! Je me charge, dès cette nuit, de savoir ce qui se passe à l'hôtel de Mesmes. Si elles y sont, nous aviserons, et je crois que nous devrons ruser… vous serez libre d'employer la force

quand il ne s'agira plus que de vengeance.

– En vérité, chevalier, s'écria François, plus je vous écoute, et plus j'admire votre énergie et votre souplesse. Notre rencontre est un grand bonheur pour moi…

– Ainsi, monseigneur, vous me laissez faire ?

– Jusqu'à demain, oui !

– Monseigneur, reprit froidement Pardaillan, jusqu'au jour où j'aurai pu m'introduire à l'hôtel de Mesmes et où je saurai exactement ce qui s'y passe. D'ailleurs, j'espère que dès cette nuit, j'aurai réussi.

– Faites donc, mon enfant. Et si vous réussissez, je vous devrai plus que la vie…

Le chevalier se leva pour se retirer. Le maréchal l'embrassa tendrement. Il comprenait que, dans l'état de violente émotion où il se trouvait, tout ce qu'il eût entrepris eût tourné contre lui, et il considérait le chevalier comme un être spécialement suscité pour le sauver, pour sauver Jeanne, pour sauver sa fille.

Pardaillan s'éloigna à grands pas de l'hôtel de Montmorency.

Il se rendit tout droit à la *Devinière*, où il fit une toilette qui ressemblait assez à un branle-bas de combat. Puis il sortit en se disant à lui-même :

– Et maintenant, peut-être, à la conquête du bonheur !… à l'hôtel de Mesmes !…

Chapitre 32

MONSIEUR DE PARDAILLAN PÈRE

Deux mois environ avant les événements que nous venons de raconter, deux hommes, vers le soir d'une froide journée, s'arrêtèrent dans l'unique auberge des Ponts-de-Cé, près d'Angers.

L'un d'eux avait le costume et les allures de quelque capitaine rejoignant sa compagnie à petites étapes ; l'autre paraissait être son écuyer.

Or, ce capitaine, c'était le maréchal de Damville qui, venant de Bordeaux pour se rendre à Paris, s'était détourné de son chemin pour s'arrêter aux Ponts-de-Cé.

Et s'il voyageait en modeste équipage, c'est qu'il tenait sans doute à ne pas attirer l'attention sur lui.

D'autre part, s'il avait fait un crochet assez considérable, ce n'était ni pour admirer les si jolis paysages d'Anjou, avec leurs forêts touffues sous des ciels de satin, avec leurs rivières lentes et comme lascives se traînant mollement parmi les prairies, ni pour se rafraîchir de vin clair et mousseux en mangeant de ces rillettes qu'on fabriquait si excellentes dans ce gracieux village, ni enfin pour conter fleurette à ces accortes paysannes aux riches et longues coiffes blanches qui passaient pour les plus jolies et les moins farouches du pays de France.

Simplement, le maréchal avait un rendez-vous dans l'auberge des Ponts-de-Cé.

À tout moment, l'écuyer sortait sur la route et regardait dans la direction d'Angers.

À huit heures, l'aubergiste voulut fermer sa porte ; mais le

maréchal l'en empêcha, disant qu'il attendait quelqu'un.

Enfin, à la nuit noire, un cavalier s'arrêta devant l'auberge, et sans descendre de cheval, s'informa d'un voyageur qui devait être arrivé la veille ou le jour même. Et comme on lui répondit qu'un voyageur et son écuyer étaient en effet dans l'auberge, il mit pied à terre et entra.

Cet homme fut mis en présence d'Henri de Montmorency qui esquissa un signe mystérieux.

Sur un signe semblable, que fit le nouveau venu, le maréchal ferma soigneusement sa porte et demanda vivement :

– Vous venez du château d'Angers ?

– Oui, monseigneur.

– Vous avez à me parler de la part du duc ?

– Quel duc, monseigneur ? fit le cavalier en se tenant sur la réserve.

– Mais… celui qui a dû, ces jours-ci, faire une visite… au château.

– Veuillez préciser, monseigneur…

– Le duc de Guise ! fit Montmorency à voix basse.

– Nous sommes d'accord. Excusez toutes ces précautions, monsieur le maréchal, nous sommes fort surveillés…

– Bon ! Guise est-il encore à Angers ?

– Non. Il en est reparti il y a trois jours et se rend à Paris. Le duc d'Anjou est parti hier.

– Savez-vous s'il y a eu entre eux quelque entente ?

– Je ne crois pas, monseigneur. Le duc d'Anjou est trop préoccupé de ses mignons, et de ses bigoudis.

– Vous m'apportez donc quelque mot d'ordre d'Henri de Guise ?…

–Oui, monseigneur ; le voici…

L'homme baissa la voix :

– Le 30 mars prochain, à neuf heures et demie du soir, à l'auberge de la *Devinière*, à Paris, rue Saint-Denis. Vous souviendrez-vous, monsieur le maréchal ?

– Je me souviendrai.

– Vous demanderez M. de Ronsard, le poète. Vous serez masqué. Vous aurez une plume rouge à votre toque.

– Le 30 mars au soir, rue Saint-Denis, à la *Devinière*, bien. Est-ce tout ?

– Oui, monseigneur. Puis-je me retirer ? Car il ne faut pas que mon absence ait été remarquée…

– Allez, mon ami, allez…

– Je vous serai reconnaissant de rendre compte à monseigneur Henri de Guise que je me suis bien acquitté de la commission, et de lui dire que je suis à lui corps et âme, bien que j'appartienne au duc d'Anjou… en apparence !

– Ce sera fait. Comment vous, appelez-vous ?

– Maurevert, pour vous servir, ici et à Paris où je dois être sous peu.

Et Maurevert, ayant salué, se retira ; et quelques instants plus tard, le maréchal entendit le galop de son cheval qui filait sur la route d'Angers.

– Voilà une vraie figure de coquin, songea-t-il. Comment Henri de Guise peut-il employer de pareils serviteurs ?… En voilà un qui trahit son maître aujourd'hui. Qui dit qu'il ne nous trahira pas demain ? Quant à ce rendez-vous en pleine rue Saint-Denis, j'irai, mais je prendrai mes précautions !

Nos lecteurs ont déjà vu qu'Henri de Montmorency devait effectivement assister à la réunion de la *Devinière*, en cette soirée où Ronsard et ses poètes firent semblant de tuer un bouc et où le duc de Guise et ses acolytes cherchèrent le moyen de tuer un roi.

Après le départ de Maurevert, l'écuyer monta dans la chambre du maréchal qui était au premier et donnait sur une petite, cour où se trouvaient les écuries.

– Continuons-nous notre route, monseigneur ? demanda l'écuyer.

– Ma foi non ; nous ferons étape ici ; mais sois prêt demain matin à la première heure, et, en attendant, fais-moi monter à souper, la route m'a creusé l'appétit.

L'écuyer se retira en toute hâte pour exécuter les ordres de son maître.

À ce moment, Henri de Montmorency entendit des vociférations furieuses éclater sous sa fenêtre, dans la petite cour.

– Je vous dis que vous ne le mettrez pas là, morbleu ! Suis-je ou non le maître dans mon auberge ?

– Et moi, je vous dis qu'il est bien là ! Par Pilate ! Par Barabbas !

– Cette voix ! fit Henri en tressaillant.

– Cette écurie est réservée aux bêtes de ces seigneurs, hurla l'aubergiste.

– Et moi, je vous jure que mon cheval n'ira pas dans l'étable parmi vos vaches !

– Monsieur le mendiant, vous vous ferez jeter dehors !

– Monsieur mon hôte, vous vous ferez bâtonner !

– Bâtonner ! moi ! Ah ! pardine, oh a bien raison de dire : routier, argotier !

– On a bien raison de dire : Angevin, sac à vin ! Car vous êtes ivre, mon cher !

– Sac à vin ! Sac à vin ! Par la mordienne, tu vas me le payer cher…

Le reste de la phrase se perdit dans une série d’interjections féroces, qui bientôt se changèrent en hurlements, lesquels à leur tour devinrent des gémissements.

Henri était rapidement descendu dans la cour, et il aperçut deux ombres dont l’une rossait l’autre avec la conscience et l’entrain d’une main experte en ce genre d’exercices.

– À l’aide ! Au meurtre ! cria l’aubergiste en voyant arriver du renfort.

Car l’ombre rossée n’était autre que l’hôtelier :

Le rosseur, de son côté, suspendit son opération, salua courtoisement le nouveau venu, et lui dit :

– Monsieur, à votre épée et à votre allure, je vous devine gentilhomme. Je le suis moi-même, et je prétends vous faire juge de l’algarade, si vous y consentez.

Le maréchal fit un signe de tête approbatif, mais garda le silence.

– Donc, reprit l’inconnu en cherchant vainement à distinguer dans l’obscurité les traits de son interlocuteur, ce manant que je viens d’étriller de mon mieux, prétend que je dois retirer mon cheval de l’écurie pour lui faire passer la nuit dans l’étable.

– L’écurie n’est que pour trois chevaux, gémit l’aubergiste ; il y a juste place pour la bête de ce seigneur, son cheval de main et celui de son écuyer…

– Où il y a place pour trois, il y a place pour quatre. Est-ce vrai monsieur ?… Une si belle et si bonne bête ! Je veux vous la montrer, monsieur ! Vous jugerez mieux ensuite. Holà, notre hôte, un falot !

L’aubergiste, certain d’être appuyé par le voyageur qu’il supposait très riche, d’après la commande de son souper, se hâta d’allumer une lanterne.

Mais aussitôt, Henri de Montmorency s’en saisit et en dirigea la lumière sur l’inconnu qui défendait avec tant d’énergie son cheval. Il tressaillit, et un sourire détendit à demi ses lèvres.

« Lui ! songea-t-il. Je m’en doutais à la voix. »

En même temps, Henri poussait la porte de l'écurie, et jetant un coup d'œil à l'intérieur, apercevait auprès de ses trois chevaux un hongre d'une effrayante maigreur, les os perçant la peau, le sabot usé, les flancs raboteux, l'encolure démesurée, les arcades sourcilières proéminentes : on eût dit la bête de l'Apocalypse. Ce cheval, très haut sur jambes, la tête osseuse, la robe riche, paraissait avoir jeûné plus que de raison, et son œil mélancolique disait l'amertume des longues journées sans avoine. Pourtant, il semblait d'une solidité à toute épreuve et se tenait ferme sur ses jarrets.

– Voyez, monsieur, s'écriait cependant l'inconnu, voyez cette tête fine, ce noble garrot, ce poil luisant, ces jambes fines, et dites-moi si une pareille bête est digne de coucher à l'étable.

Montmorency se retourna, son falot à la main, et murmura :

– Vous avez raison, monsieur de Pardaillan, voilà un cheval de prix !

L'inconnu demeura la bouche bée, les yeux agrandis. Un cri, un nom allait lui échapper. Montmorency l'arrêta d'un coup d'œil, et reprit à haute voix :

– Monsieur, notre aubergiste consent à votre juste demande. Quant à vous, vous m'honoreriez en acceptant de partager mon souper. Point de façons ! Entre gentilshommes… Vous acceptez, n'est-ce pas ?

En parlant ainsi, à la grande stupéfaction de l'hôte, le maréchal de Damville avait passé son bras sous celui de Pardaillan et l'entraînait vers sa chambre.

Le vieux Pardaillan, plus stupéfait encore que l'aubergiste, se laissa faire sans prononcer un mot.

Pourtant, dans le trajet de la cour à la chambre, il avait réfléchi sans doute ; car à peine la porte se fut-elle refermée sur le maréchal et sur lui que, se campant sur ses hanches, la main gauche à la garde de la rapière, la droite ébouriffant sa moustache grise, il prononça sans la moindre émotion apparente :

– Enchanté de vous revoir en bonne santé, monseigneur !

Puis, se redressant après le salut, et se campant, la tête haute, les yeux plissés :

– Un peu vieilli, par exemple… Ah ! dame, vous aviez quelque chose comme dix-neuf ans la dernière fois que j'eus l'honneur de vous présenter mes hommages et, si je sais compter, vous devez en avoir trente-cinq ou six ; vous étiez alors ce qu'on appelle un joli brun, monseigneur, et vous n'aviez pas votre pareil pour donner à

votre moustache un pli gracieux et terrible à la fois… Comme on change !… Quoi, est-ce bien des cheveux gris que j'aperçois à vos tempes ? Quel pli amer a pris cette bouche ! Et puis, comme votre visage s'est durci ! Je dois dire qu'il n'était déjà pas si tendre… Moi, comme vous voyez, je suis à peu près le même… C'est que, passé un certain âge, nous autres, vieux routiers, nous ne vieillissons plus… Vers la quarantaine, j'étais déjà ce que vous me voyez, et si je meurs centenaire, comme j'ose l'espérer, je mourrai tel que je suis. À propos, monseigneur, mes humbles félicitations. J'ai souvent ouï parler de vous, et toujours comme d'un pourfendeur *di primo cartello*, comme disait tel truand de mes amis ; il paraît que vous fendez un crâne en deux, fort proprement ; et qu'on ne compte plus les huguenots que vous tuâtes… Eh ! Par Pilate, c'est moi qui vous ai mis l'estramaçon à la main et qui vous enseignai le coup de tête, ainsi que le coup de banderolle, *item* le coup de pointe. Si j'étais vaniteux, je m'enorgueillirais d'un élève tel que vous. Je ne le suis pas, Dieu en soit loué, mais je m'enorgueillis tout de même. Plaît-il ? Vous dites, monseigneur ?… Tiens, vous ne dites rien ?… Alors, monseigneur, comme je vous le disais, enchanté de vous avoir revu en bonne santé… Permettez-moi donc de vous souhaiter le bonsoir, et d'enfourcher ma bête, car il faut que je sois cette nuit même à Baugé… une jolie étape. Dieu vous tienne en joie, monseigneur ! Vous permettez ?…

– Monsieur de Pardaillan, dit Henri de Montmorency, faites-moi donc le plaisir de partager mon souper.

Le vieux routier, qui déjà entrouvrait la porte, se retourna tout court, par un demi-tour des plus militaires. Son œil gris loucha fortement vers la table sur laquelle l'aubergiste, pendant son discours, venait de déposer des choses succulentes et des flacons ventrus. Mais ce même œil ayant ensuite exécuté un quart d'oblique vers le maréchal, Pardaillan, avec un reniflement de regret, répondit :

– Excusez-moi, monseigneur, je suis attendu… Vous permettez ?…

Un geste de Damville arrêta de nouveau tout net l'aventurier.

– Vous êtes si peu attendu, que vous vous disputiez tout à l'heure pour obtenir un coin d'écurie à votre cheval. D'ailleurs, si vous n'acceptiez pas, je penserais que vous avez peur.

Pardaillan eut un haut-le-corps et un éclat de rire.

– Peur ! fit-il. Pour avoir peur, il me faudrait rencontrer le diable

en personne. Et encore, je ne sais pas si je ne le prendrais pas par les cornes et si je ne lui tirerais pas ses oreilles pointues en lui disant : Monsieur Satanas, vous êtes un petit garçon. Saluez votre maître ! Vous voyez bien, monseigneur, que je ne puis avoir peur en votre compagnie, même si vous étiez le diable, ce qui n'est pas, j'aime à le supposer.

En parlant ainsi, le vieux Pardaillan jeta sur le lit sa toque et son manteau, dégrafa son ceinturon, enfin fit ses préparatifs pour souper à son aise ; cependant, il garda près de lui sa longue rapière debout contre la table.

Montmorency remarqua parfaitement ce détail ; il se défit de son épée et alla la jeter en travers du lit ; ce que voyant, le vieux routier alla déposer sa rapière au même endroit.

Le maréchal de Damville s'assit et, d'un geste, invita son commensal à en faire autant.

– Par obéissance, monseigneur ! fit Pardaillan qui s'assit, et aussitôt, avec un large soupir, décoiffa un grand pot de grès, lequel étant ouvert, répandit dans la chambre, une odeur de fines rillettes.

– Oh ! oh ! fit Pardaillan, c'est franche lippée, ce soir ! Je ne sais si vous êtes comme moi, monseigneur, mais j'ai un faible pour les rillettes, ce qui ne m'empêche pas d'avoir des égards pour l'omelette au lard dans le genre de celle-ci, et de professer une véritable vénération pour les cuissots de chevreuil, tels que celui qui nous attend là. Morbleu ! Parlez-moi d'une table comme celle-ci, à deux pas d'un bon feu, quand la bise souffle au dehors, que les aubergistes font grise mine, qu'on a vingt lieues dans les jambes… de son cheval et que… et que…

– Et qu'on se demandait comment on se coucherait, après avoir probablement peu ou pas dîné, n'est-ce pas ?

– Ah ça ! songeait-il, mais il ne me parle de rien… aurait-il oublié l'aventure en question ?… Vous avez mis le doigt sur la chose, continua-t-il à haute voix. Ah ! monseigneur, c'est que je loge plus souvent à l'auberge de la belle étoile qu'en tout autre hôtellerie. Et cette auberge-là, vous l'ignorez peut-être, n'a ni fourneaux, ni rôtissoires, ni marmitons, ni chefs : si on y voit une flambée, c'est celle que vous envoie un rayon de lune ; si on y respire un parfum, ce n'est ni l'odeur d'un pâté, ni celle d'une honnête omelette, mais le parfum des genêts et des bruyères ; si on y reçoit une averse, c'est l'eau du nuage qui passe et non le glouglou d'un flacon. Aussi, devant une aubaine comme celle-ci, vous voyez, monseigneur, que

j'essaie de rattraper de mon mieux le temps perdu…

En effet, Pardaillan, qui parlait comme deux, n'en perdait pas un coup de dent pour cela et mangeait comme quatre.

Damville le regardait d'un œil pensif.

– Que diable médite-t-il ? pensait le vieux routier. Il a un sourire sarcastique qui n'annonce rien de bon. Et il se tait. Mauvaise affaire ! Les silencieux me glacent, moi ! Bah, nous verrons bien !

Comme pour rassurer son hôte, Henri se mit alors à parler.

– Vous m'avez félicité tout à l'heure, dit-il avec un accent incisif et âpre, il faut que je vous rende la pareille. Tudieu ! Vous n'avez pas vieilli, vous ! Je vous ai reconnu rien qu'au geste. Et puis, d'ailleurs, j'avais gardé un tel souvenir de vous !… (Le routier dressa l'oreille.) Par exemple, ce qui a vieilli, c'est votre costume ! Dieu me damne ! on dirait que c'est encore la même casaque que vous portiez le jour où vous m'avez si vivement quitté. (Nous y voilà ! songea Pardaillan qui engloutit un restant de pâté et se versa une forte rasade.) Pauvre casaque ! Que vois-je ? Un trou au coude gauche… une pièce sur le devant…, et des reprises… ah ! ma foi, je renonce à les compter ! Et vos bottes ! vos pauvres bottes ! crient-elles assez grâce et merci ! Mort-Diable ! mais vous portez un éperon en fer et un autre en acier ! Eh ils n'ont même pas la même longueur ! Êtes-vous assez maigre ! Écoutez, j'ai rarement vu cheval mieux réduit à l'état osseux que le vôtre ! Mais vous êtes encore plus parfait que le cheval. Comment faites-vous l'un et l'autre pour accomplir vos étapes ? Mais, lorsque vous allez par monts et par vaux, l'un sur l'autre, et que le vent s'engouffre à travers les trous que je vois à votre manteau, et que les ombres du soir commencent à vous envelopper tous les deux, on doit sûrement vous prendre pour un fantôme de cavalier chevauchant une ombre de cheval !

Pendant que le maréchal, se baissant, se tournant à droite et à gauche, s'amusait à répondre au portrait tracé par le vieux routier, par ce portrait aussi exact que peu généreux, Pardaillan avait pris l'attitude de fausse modestie de quelqu'un que l'on complimente outrageusement et qui succombe sous le poids des éloges.

– Que voulez-vous, monseigneur ! fit-il d'une voix hérissée d'ironie, j'ai toujours eu la coquetterie de la misère ! Et puis, si la fantaisie nous prenait de porter de bons pourpoints de drap neuf, il n'y aurait plus moyen de reconnaître les gens de cœur d'entre les malandrins !…

Sur cette phrase ambiguë que le maréchal était libre de tourner à

son avantage, le vieux routier vida un gobelet de Saumur et cligna des yeux en happant sa rude moustache du bout des lèvres.

– Ma foi, ajouta-t-il, je me souviendrai longtemps de notre rencontre, monseigneur !

Montmorency avait posé son coude sur la table et, son menton dans sa main, il contemplait fixement son hôte.

– Or çà, fit-il tout à coup, qu'êtes-vous devenu depuis que je ne vous ai vu ?

– Moi, monseigneur ? Je suis devenu ce que vous voyez, c'est-à-dire ce que j'étais avant que votre illustre père le connétable ne m'eût amené au château.

– Mais encore… qu'avez-vous fait ?

– J'ai vécu, monseigneur.

– Où avez-vous habité ?

– Sur toutes les routes logeables, sous tous les cieux hospitaliers : pourtant, je dois dire que j'ai habité Paris pendant deux années environ.

– Paris ? Ah ! ah !… Et pourquoi l'avez-vous quitté ?

– Pourquoi je l'ai quitté ? fit Pardaillan dont l'œil gris pétilla de malice. Eh bien, je vais vous le dire, monseigneur. J'étais donc à Paris, fort tranquille, et logé dans une fort bonne et belle hôtellerie… j'étais heureux, je devenais gras, même j'en avais honte par moments… Or, un soir… tenez, c'était en octobre dernier…

Le maréchal tressaillit.

– Un soir, donc, j'aperçus au détour d'une rue quelqu'un… une vieille connaissance à moi. Il faut vous dire, monseigneur, que je tenais essentiellement à éviter ce quelqu'un… figurez-vous que cet homme voulait absolument faire mon bonheur malgré moi. Je me dis aussitôt : Si je demeure à Paris, tôt ou tard, je finirai par me trouver nez à nez avec lui ! Et alors, adieu ma jolie misère que j'aime tant ! Il faudra être heureux, et puis parler, et puis donner des explications, et puis… bref ! je déménageai sans tambours ni trompettes, et repris la grande route du hasard et de l'inconnu !… Notez, monseigneur, que s'il ne s'était agi que de moi, je fusse resté… mais j'avais près de moi quelqu'un… à qui je tenais beaucoup, et il est certain que mon homme n'eût pas voulu se contenter de faire mon bonheur, mais qu'il eût entrepris aussi celui de mon fils… ah ! ma foi, j'ai lâché le mot !

– Mais, fit Montmorency, j'étais justement à Paris à l'époque que vous dites.

– Tiens, tiens ! Comme cela se trouve, monseigneur ! que ne vous ai-je rencontré de préférence à l'homme en question !…

– Oui, j'y étais, reprit le maréchal ; et même, il me souvient d'une aventure qui m'arriva vers ce moment-là ; attaqué un soir par des truands, j'allais succomber lorsque je fus sauvé par un digne inconnu à qui je fis don du meilleur de mes chevaux, mon bon Galaor…

– Au diable soit le sauveur ! grommela le vieux routier. Un fier service qu'il m'a rendu là !…

Il y eut quelques minutes de silence. Le maréchal réfléchissait. Il examinait avec une sombre satisfaction le visage insoucieux et intrépide de son hôte, et lorsqu'il détaillait l'évidente misère du routier, sa satisfaction semblait s'accroître.

– Mon cher monsieur de Pardaillan, fit-il tout à coup, avez-vous remarqué une chose : c'est que nous ne nous sommes pas revus depuis seize ans, que je vous tiens là devant moi depuis deux bonnes heures, et que je ne vous ai pas encore demandé compte de votre trahison.

« Pan ! Il est venu ! » songea Pardaillan. Quelle trahison ? fit-il tout haut en louchant fortement du côté de sa rapière.

Et comme Henri gardait le silence, hésitant peut-être à éveiller les fantômes qui dormaient en lui.

– J'y suis, fit Pardaillan qui se frappa le front. Monseigneur veut sans doute me parler de ce gueux, de ce sacripant, de ce traître, de ce misérable qui avait tué un cerf dans les bois de monseigneur ? Vous le fîtes pendre à la basse branche d'un châtaignier que je vois encore. Bel arbre ma foi ! Il est vrai, et je m'en accuse en toute humilité, dès que monseigneur eut tourné les talons, je dépendis le fripon ; à preuve qu'il se sauva sans même me dire merci ; ça m'apprendra. Ce fut une trahison, Je le confesse.

– J'ignorais ce détail, monsieur de Pardaillan, fit Montmorency.

– Diable ! Ce n'est pas cela que monseigneur appelle une trahison ? Au fait, parmi tant de pendus, un de plus, un de moins… pour le coup, j'y suis ; un beau soir, monseigneur avait lié la partie avec quelques hauts barons comme lui d'aller, à là nuit tombante, enfoncer la porte de certaine chaumière, d'enlever la jeune épousée qui venait de se marier le jour même, et de la tirer au sort avant que le mari… suffit !… Monseigneur et ses amis trouvèrent la cabane vide et l'oiseau envolé ; le rouge m'en vient au front ; ne croyez pas au moins que ce soit cynisme, mais je suis bien forcé de

convenir que c'est moi qui avais prévenu le jeune mari de la donzelle…

– J'avais oublié l'oiseau et la cage vide, monsieur de Pardaillan…

– Ah ! pour le coup, monseigneur, je donne ma langue au chat. Vous permettez, monseigneur ? Quand j'ai bien soupé, il m'est impossible de bien digérer si je ne sens pas ma rapière dans mes jambes, manie de vieux ferrailleur…

Pardaillan s'était levé ; vivement il saisit son épée et la ceignit avec un soupir de soulagement.

Henri de Montmorency eut un de ces sourires livides qui parfois donnaient à son visage une si cruelle expression de basse ironie.

– Maintenant, dit-il, je suis sûr que la mémoire va vous revenir !

– En effet, dit froidement Pardaillan ; je me souviens de certaines trahisons du genre de celles que j'exposais. Monseigneur voudrait-il par hasard faire allusion à l'affaire de Margency, après laquelle j'ai eu le regret de le quitter ?

– Vous m'avez quitté parce que vous avez pensé que vous seriez pendu.

– Pendu ! Fi ! monseigneur ! Écartelé, roué vif à la bonne heure ! Mais simplement pendu… je ne me serais pas donné la peine d'entreprendre d'aussi longs voyages. Quant à l'affaire, je la confesse comme les autres, monseigneur ; je vous ai trahi, ce jour-là ; j'ai rendu la petite à sa mère. Que voulez-vous ! J'ai entendu pleurer cette mère ; je lui ai entendu dire des choses qui m'ont donné le frisson ; je ne savais pas que la douleur humaine put trouver de tels accents ; et je ne savais pas qu'il pût y avoir de telles douleurs. Aussi, je me suis dit que si vous aviez entendu pleurer cette mère, vous m'auriez aussitôt donné l'ordre de rendre l'enfant ; j'ai devancé votre ordre… puis, je me suis dit aussi que devant une telle douleur, vous auriez sans doute horreur du crime que j'avais commis en enlevant la petite et que, rempli de cette juste horreur, vous ne manqueriez pas de me jeter en quelque cachot, c'est pourquoi je me suis éloigné. Laissez-moi achever une confession tout entière ; depuis seize ans, il n'est pas un jour où je ne me sois repenti de vous avoir obéi ce jour-là et d'avoir été cause de grands malheurs. Et vous, monseigneur ?

Henri de Montmorency demeura quelques instants silencieux, puis il dit :

– C'est bien, maître Pardaillan. Je vois que vous avez bonne mémoire. J'en reviens donc maintenant à ce que je vous disais :

vous m'avez trahi. Je ne cherche pas et ne veux pas savoir les motifs de votre trahison ; je la constate, voilà tout. Or, je vous prie de remarquer que cette trahison, je ne vous la reproche pas. J'ai oublié. Je veux oublier.

Pardaillan écoutait avec une attention soutenue.

Le maréchal se leva, et avec une sorte de dignité rude, ajouta :

– Je veux oublier également qu'il y a un instant, vous avez saisi votre rapière, pensant qu'il y aurait discussion de vous à moi ; je veux oublier que vous avez pu croire que je croiserais mon épée contre votre fer.

Pardaillan se leva et croisa les bras.

– Votre épée, monseigneur, a pu croiser de moins nobles rapières. Je ne suis pas de ces barons qui font métier de voler des femmes ou des enfants ; je ne suis pas de ces ducs qui, armés chevaliers pour protéger le faible et rudoyer le fort, ravalent leur chevalerie à trembler devant les princes, et cherchent ensuite à laver leur bassesse dans le sang de leurs victimes. Non, monseigneur ! je n'ai point de bois dont je puisse transformer les arbres en potences, ni de villages où je puisse promener l'orgueil de mes injustices, ni de châteaux à oubliettes, ni de baillis louangeurs, ni de gardes au pont-levis que franchit pourtant le remords par les nuits d'hiver, alors que les sifflements du vent ressemblent si bien à des gémissements ou à des cris de vengeance. En conséquence, je ne suis pas ce qu'on appelle un grand seigneur. Mais il est bon que parfois les grands seigneurs comme vous entendent des voix comme la mienne. C'est pourquoi je vous parle sans colère et sans crainte, sachant que vous êtes un homme et que j'en suis un autre, sachant que ma rapière vaut votre épée, et que si l'idée vous venait en ce moment de m'imposer silence, j'aurais assez de générosité, moi, pour oublier d'inoubliables souvenirs et honorer votre fer du choc de mon fer.

Henri de Montmorency haussa les épaules, et dit :

– Monsieur de Pardaillan, veuillez vous asseoir ; nous avons à causer…

Le maréchal avait-il entendu la véhémente apostrophe du routier ? Oui, sans doute. Mais peut-être se disait-il que parties de si bas, ces paroles ne pouvaient l'atteindre. Ou peut-être l'attitude de Pardaillan lui inspirait-elle une admiration qui le confirmait dans le projet qu'il avait conçu.

Ce fut donc très froidement que, s'étant assis lui-même, il reprit :

– Je vois, maître Pardaillan, que vous êtes toujours aussi friand de

la lame ; mais si vous le voulez bien, ce n'est pas ce soir que vous tirerez l'épée. Assez d'autres occasions vous seront offertes. Je vous tiens pour un bon et digne gentilhomme, j'accorde à votre rapière l'estime que vous réclamez si âprement ; vos paroles ne m'offensent pas ; je ne veux y voir que le cri d'un homme brave et loyal. Écoutez-moi donc, s'il vous plaît, car je veux vous faire des propositions que vous serez libre d'accepter ou de refuser ; si vous refusez, vous tirerez de votre côté, moi du mien, et tout sera dit. Si vous acceptez, il ne pourra en résulter pour vous qu'honneur et bénéfice.

– Voilà qui est parler franc, monseigneur !

Et Pardaillan se dit à lui-même :

– Comme l'âge vous change un homme ! Autrefois, pour le quart de ce que je lui ai dit, il m'eût chargé l'épée et le poignard aux mains… mais que peut-il me vouloir ? Il a oublié l'affaire de Margency, ou n'en garde pas rancune ; il me cajole, il me flatte, aurait-il besoin de moi ?

– Monsieur de Pardaillan, reprit le maréchal après un instant de réflexion, savez-vous que bien des jeunes gens, et des plus braves, envieraient la fermeté de votre regard, la souplesse de vos gestes… Autrefois, vous étiez redoutable ; maintenant, vous devez être terrible…

– Heu ! on connaît son métier de ferrailleur, voilà tout !

– Mais l'âge ?

– Ah ! monseigneur, vous m'avez dit vous-même que je n'avais pas vieilli. Il est de fait que les années me sont légères…

– En sorte que, comme ce jour où je vous vis tenir tête à trois spadassins…

– Eh ! monseigneur, s'ils ne sont que trois, tout ira bien.

– Ainsi, vous n'avez rien perdu de ce beau sang-froid, de cette souplesse et de cette force que j'admirais tant ?

– Monseigneur, à courir les routes, on fait force rencontres, et il ne s'est point passé de semaine où je n'aie dû en découdre. Ce n'est pas pour vous en faire le reproche, mais je me rouillais en votre castel de Montmorency ; depuis, j'ai fait assez d'exercice, Dieu merci, et reconquis ce que j'avais pu perdre.

– Bon ! fit le maréchal avec un regard d'admiration ; et ce furieux appétit d'aventures qui vous distinguait ?

– L'appétit va, monseigneur ; ce sont les occasions de le satisfaire qui manquent.

L'équivoque et le ton étaient si drôles que le maréchal ne put s'empêcher de rire de bon cœur.

« Bon ! songea le routier, il ne m'en veut décidément pas. »

– En sorte, reprit Henri, continuant la plaisanterie, que si on vous offrait de dîner tous les jours à votre faim…

– Cela dépend du genre de repas qu'on m'offrirait. Il y a aventure et aventure. Certaines m'excitent ; d'autres, au contraire, me rebutent et font… que j'ai dîné avant que de me mettre à table.

– Bien, fit le maréchal en reprenant cet air sombre qui le quittait si rarement ; écoutez-moi donc avec toute votre attention, car ce que j'ai à vous dire est de la plus haute gravité.

Il parut avoir une dernière hésitation, puis, se décidant :

– Monsieur de Pardaillan, que pensez-vous du roi de France ?

Le routier ouvrit de grands yeux.

– Le roi de France, monseigneur ! Et que diable voulez-vous qu'un pauvre hère comme moi puisse en penser, sinon que c'est le roi ! Le roi ! C'est-à-dire la toute-puissance incarnée, c'est-à-dire un être un peu moins que Dieu, mais beaucoup plus qu'homme et sur lequel on ne doit pas lever les yeux, crainte d'être ébloui…

– Pardaillan, je suppose que vous êtes de ceux qui n'ont pas craint d'être ébloui… Vous avez donc regardé ; dites-moi ce que vous pensez, et je vous engage ma parole que nul ne connaîtra jamais votre pensée.

– Monseigneur, je serais beaucoup plus à mon aise, si vous-même vous commenciez…

– Soit ! dit le maréchal de sa voix terriblement calme, je pense que Charles IX n'est pas un roi…

Pardaillan tressaillit. Il crut voir un abîme s'ouvrir près de lui, et au fond de cet abîme, s'agiter des ombres étranges se ruant vers un but inconnu.

– Monseigneur, dit-il, je ne connais pas Sa Majesté : on dit le roi faible et méchant ; on le dit atteint d'une maladie qui peut lui donner des accès de fureur ; on dit qu'il est sans pitié comme sans courage ; voilà ce qu'on dit ; mais moi, je ne sais rien… rien qu'une chose ; c'est qu'un roi pareil est incapable d'inspirer de véritables dévouements.

– Si telle est bien votre pensée, je crois que nous pourrons nous entendre ; vous êtes libre, vigoureux, plein de bravoure et d'adresse ; au lieu de gaspiller ces qualités en piètres aventures de grand chemin, vous pourrez les employer à une œuvre grandiose. Il

y a du danger. Mais le danger n'est pas pour vous déplaire. Que diriez-vous, à là place de ce roi maniaque, soupçonneux, impitoyable et malade, que diriez-vous d'un roi qui serait la générosité faite homme, d'un roi qui serait grand par le cœur et grand par la race, jeune, enthousiaste, rêvant sans doute de s'illustrer, et par conséquent capable de donner à tous ceux qui l'entoureraient l'occasion de s'illustrer eux-mêmes ?

– Monseigneur, vous me proposez tout bonnement de conspirer contre le roi…

– Oui ! fit nettement Montmorency.

Pardaillan hocha la tête et fit entendre un long sifflement.

– Vous voyez, reprit le maréchal, la confiance que toutes vos trahisons m'ont donnée en vous ; les hommes de votre trempe sont rares, et lorsqu'on en rencontre un, on comprend alors tout le bonheur qu'il y a de parler à cœur ouvert…

– Je ne dis pas non, monseigneur : seulement, ce bonheur-là peut conduire à l'échafaud.

– Auriez-vous peur ?

– De quoi pourrais-je avoir peur, puisque je n'ai même pas eu peur de vous ?

– Alors, qui vous arrête, fit Montmorency en souriant de cette adroite flatterie. D'ailleurs, je dois vous prévenir que je ne vous demande pas une action directe, mais une action de seconde main.

– Expliquez-vous, monseigneur, expliquez-vous. C'est étonnant comme je comprends difficilement quand on ne me parle pas en bon français !

– Voici : je suis engagé dans cette aventure ; quelle qu'en soit l'issue j'irai jusqu'au bout. Or, il peut surgir tel événement où j'aurai besoin autour de moi de quelques hommes dévoués. En cas de défaite, seul ou avec des indifférents, je me défendrais mal. Enfin, j'ai besoin de quelqu'un qui veille sur moi tandis que je garderai toute ma liberté d'action. Si je vais au combat, ce quelqu'un sera près de moi, prêt au besoin à parer les coups. ; si je suis pris, il s'ingéniera à ma délivrance. Or, nul plus que vous ne possède les qualités de ruse et de souplesse nécessaires dans une guerre de ce genre ; d'autant que j'ai besoin d'un ambassadeur, vous seriez le dépositaire de ma pensée et pourriez parler en mon nom…

– Je commence à comprendre, monseigneur. Je serai le bras qui agit sans qu'on puisse connaître le cerveau qui a dirigé ce bras.

– À merveille. La chose vous convient-elle ?

– Oui, si j'y trouve un intérêt.
– Que demandez-vous ? Parlez et ne craignez pas de demander.
– Rien pour moi, sinon d'être défrayé de mes pas et démarches.
– Vous toucherez cinq cents écus par mois tant que, vous, resterez à mon service pour cette campagne. Est-ce assez ?
– C'est trop. Mais ceci, monseigneur, c'est un paiement et non une récompense.
– Si vous ne voulez rien pour vous, pour qui demandez-vous ?
– Pour mon fils.
– Ah ! Vous avez un fils !
– Ne vous l'ai-je pas dit, monseigneur ?
– C'est vrai. Eh bien, que demandez-vous pour ce fils ?
– Si la campagne échoue, une somme de cent mille livres qui lui seront assurées par donation.
– Et si la campagne réussit ?
– C'est-à-dire si nous plaçons sur le trône un roi de notre choix ? Alors, monseigneur, ce n'est plus de l'argent que je demande. Mais il me semble qu'une lieutenance avec promesse de capitainerie serait la digne récompense du fils de l'homme qui vous aurait servi. D'autant que ce fils, si je ne me trompe, nous apportera une épée qui, je vous l'assure, n'est pas à dédaigner.
– Quant aux cent mille livres, dit le maréchal, je m'y engage dès à présent. Quant à la lieutenance, je m'engage, à la mettre sur la liste des conditions que je compte imposer pour ma définitive acceptation.
– Très bien, monseigneur, votre parole me suffit… pour l'instant… Et quand commence cette campagne ? En d'autres termes, quand voulez-vous que je me trouve à Paris ?
Le maréchal réfléchit quelques instants.
– Mais, dans deux mois par exemple, finit-il par dire. D'ici là, rien de grave ne sera préparé. Il suffirait donc que vous soyez en mon hôtel dans les premiers jours d'avril.
– On y sera, monseigneur, et même avant.
– Non pas. Il serait bon au contraire qu'on ne vous vît pas à Paris jusque-là. De même, lorsque vous arriverez, il sera bon que vous vous rendiez directement à l'hôtel de Mesmes sans qu'aucune figure de connaissance n'ait été rencontrée par vous.
– J'arriverai la nuit, dans la première huitaine d'avril.
– Ce sera parfait ainsi. Maintenant, d'ici là, qu'allez-vous faire ?
– Peuh ! Je vais tout doucement me rapprocher de Paris en bon

flâneur.

– Avez-vous besoin d'argent ?

Sans attendre la réponse, le maréchal appela son écuyer et lui dit quelques mots à voix basse. L'écuyer sortit, et rentra quelques instants plus tard avec un petit sac rebondi qu'il posa sur la table.

– Voilà, fit le vieux routier, un genre de dessert auquel je n'ai pas goûté depuis fort longtemps.

Et ce disant, il s'empara du sac, qui disparut à l'instant même dans une de ses poches.

Une heure après cette scène, tout dormait dans l'auberge. Seuls, Montmorency et Pardaillan réfléchissaient encore avant de s'endormir, l'un dans son lit, l'autre sur le foin du grenier où il avait élu domicile.

« Je viens, songeait le premier, de faire une acquisition que le duc de Guise eût payée au poids de l'or. »

Et l'autre se disait :

« Je risque ma tête, mais j'assure la fortune de mon enfant… »

Chapitre 33

LES PRISONNIÈRES

C'est aux premiers jours d'avril, c'est-à-dire vers l'époque où le vieux Pardaillan, vêtu de neuf et transformé de pied en cap, se rapprochait de Paris, et où son fils cherchait à se mettre en rapport avec François de Montmorency, que nous nous transportons à l'hôtel de Mesmes où Jeanne de Piennes et Loïse sont prisonnières depuis une douzaine de jours.

Le maréchal de Damville, sombre et agité, se promenait seul dans une vaste salle du premier étage.

Sa vie se trouvait bouleversée.

En retrouvant Jeanne, Henri s'était senti violemment ramené aux sentiments de sa jeunesse.

On a pu voir dans le précédent chapitre que, peu à peu, la puissance de ses sentiments s'était atténuée au point qu'il n'avait pas eu une parole de haine contre Pardaillan.

C'est qu'Henri avait fini par oublier Jeanne.

Du moins il le croyait.

Mais du moment où il la retrouva, où il la revit, où il s'empara d'elle, il comprit qu'il l'aimait encore.

Cet amour n'affectait peut-être plus les mêmes formes, il s'y mêlait peut-être une sorte d'orgueil entêté ; mais Henri voyait clairement que si, jadis, pour satisfaire ses passions, il avait été capable d'un crime, il était maintenant capable de toutes les violences et de toutes les lâchetés.

Or, cette passion était demeurée inassouvie.

– Autrefois, songeait-il, lorsque je la guettais à travers les haies de

la chaumière où elle s'était réfugiée, lorsque je sentais mon cœur se gonfler et les veines de mes tempes battre sourdement, je me disais que jamais je n'oserais plus approcher d'elle. Et tout ce que je souhaitais, c'était qu'elle n'appartînt pas à un autre… à lui ! à cet hypocrite doucereux qui l'avait séduite par l'art des belles paroles que je n'ai jamais connu. Oui, je consentais alors à ne plus la revoir du moment qu'il ne la reverrait pas non plus. Je me souviens qu'au moment où il me blessa, au moment où je fus ramené mourant par ces bûcherons, ma plus violente douleur fut de penser qu'ils se rejoindraient peut-être, et que tout ce que j'avais imaginé et exécuté serait inutile ! Heureusement, il n'en fut rien, et lorsque j'appris que mon père avait arrangé leur définitive séparation, je faillis mourir de joie, comme j'avais failli mourir de douleur. Et cela me suffit !… D'où cela vient-il donc ? D'où venait que je ne mis pas à la rechercher l'ardeur que j'aurais dû y mettre ?

Le maréchal s'arrêta pensif, et se fît cette réponse :

– C'est que je le haïssais, lui, plus encore que je ne l'aimais, elle ! Voilà pourquoi les années avaient fini par effacer l'amour tandis que la haine est demeurée vivante ! La haine ! Oui, je l'ai toujours haï !… et c'est par haine, pour le dominer, pour l'abattre et l'écraser, que je me suis jeté dans cette formidable aventure d'où je ne sortirai peut-être pas vivant.

Donc, l'amour s'était effacé… et je comprends maintenant pourquoi !

Il reprit sa promenade agitée, poursuivant le fil de sa pensée ténébreuse.

– Oui : mais alors, pourquoi suis-je si troublé de l'avoir retrouvée ? Pourquoi éprouvé-je des ardeurs de passion que je croyais éteinte ? Est-ce que je l'aimerais maintenant plus que je ne l'aimais autrefois ?… Où est-il lui ?… Loin de Paris, sans doute… Que ne puis-je lui faire savoir que je la tiens, qu'elle est en mon pouvoir !

Comme Henri prononçait ces mots au plus profond de sa pensée, on heurta à la porte.

Il eut un geste d'impatience, et alla ouvrir.

Cet homme que nous avons entrevu aux Ponts-de-Cé, et qui lui servait d'écuyer, apparut.

– Monseigneur, dit-il sans attendre d'être interrogé, une grave nouvelle.

– Parle.

– Le frère de monseigneur est à Paris.

Damville pâlit.

– Je l'ai vu moi-même ; poursuivit l'écuyer, je l'ai suivi ; il est en son hôtel.

– Tu es sûr de ne pas te tromper ?

– Je l'ai vu comme je vous vois, monseigneur.

– C'est bien, laisse-moi.

Demeuré seul, Henri de Montmorency se laissa tomber sur un fauteuil. Lui qui, l'instant d'avant, s'affirmait qu'il eût voulu rencontrer son frère, tremblait maintenant.

Et déjà il cherchait le moyen d'éviter, de fuir cet homme…

Car cet homme, son frère ! c'était la vengeance qui, d'une minute à l'autre, pouvait se dresser devant lui, menaçante, implacable !

– François à Paris ! murmura-t-il avec un grand frisson. Oh ! je sens que la rencontre est inévitable ; je sens qu'une main nous pousse fatalement l'un vers l'autre. En vain, depuis seize ans, avons-nous mis la distance entre nous ! En vain ai-je couru le Midi pendant qu'il était au nord ! L'inévitable doit arriver… Dans huit jours, demain peut-être, nous nous trouverons face à face. Et alors, que me dira-t-il ? Que lui dirai-je ?

Il se leva, fit quelques pas, le visage contracté, cherchant à dominer ou à excuser à ses propres yeux cette épouvante que lui causait la seule nouvelle de l'arrivée de son frère.

Sur son chemin, il rencontra une petite table. Il asséna un coup de poing sur la table.

– Ah ! si j'étais seul ! gronda-t-il. Comme je l'attendrais d'un pied ferme ! ou plutôt comme j'irais le chercher, le braver, lui crier dans le visage : Est-ce moi que vous êtes venu chercher à Paris ! Me voilà ! Que voulez-vous !… Mais je ne suis plus seul ! Elle est là ! Et je l'aime ! Et je ne veux pas qu'il la trouve ici ! Je ne veux pas qu'ils se rencontrent ! Qui sait s'il ne l'aime pas toujours, lui !… Que faire ? Où la mettre ? Où la cacher ?…

Pendant une heure, Henri de Montmorency continua sa promenade qui, peu à peu, se calma.

Enfin, un sourire parut sur ses lèvres.

Peut-être avait-il trouvé ce qu'il cherchait, car il murmura :

– Oui… là, elle sera en sûreté… j'ai un bon moyen de m'assurer la fidélité de cette femme… nous verrons !

En même temps, il se dirigea vers l'appartement où Jeanne de Piennes et Loïse étaient enfermées. Arrivé à la porte, il écouta un

instant, et n'entendant aucun bruit, ouvrit doucement au moyen d'une clef qu'il gardait sur lui, puis il poussa la porte, et s'arrêta en pâlissant :

Jeanne et sa fille étaient devant lui !

Serrées l'une contre l'autre, enlacées dans une étreinte comme pour se protéger mutuellement, blanches, le sein palpitant, elles le regardaient avec un indicible effroi.

Sur le premier moment, il ne vit que Jeanne…

Comme elle était belle encore ! Et comme sa beauté, pour avoir perdu cette fleur de grâce qui n'appartient qu'au printemps, s'épanouissait radieuse et forte dans son été !…

Il fit un pas, referma soigneusement la porte derrière lui, et s'avança en disant :

– Vous me reconnaissez, madame ?

Jeanne de Piennes se plaça résolument devant Loïse. Le rouge de la honte empourpra son front. Elle dit :

– Comment osez-vous paraître devant cet enfant ? Comment osez-vous me parler en sa présence ?

– Je vois maintenant que vous me reconnaissez ! fit le maréchal avec cette sorte d'âpre et rude ironie qui donnait à sa voix un accent spécial, même dans les moments de passion. Je m'en félicite. Je vois que je n'ai pas trop vieilli, comme le disait récemment… tenez… quelqu'un dont vous avez dû garder le souvenir… M. de Pardaillan !

Loïse laissa échapper un cri plaintif et se couvrit le visage des deux mains.

L'exaltation du sentiment maternel transporta Jeanne aux dernières limites de l'audace et décupla ses forces.

– Monsieur, dit-elle, d'une voix très pure et très calme, vous avez tort d'évoquer devant ma fille d'aussi odieux souvenirs. Allez-vous-en ; croyez-moi. Vous avez commis une dernière lâcheté en nous arrachant au pauvre bonheur qui me restait. Une félonie de plus ou de moins, cela ne compte pas dans votre vie ! Nous sommes vos prisonnières, soit ! mais je vous jure que je suis décidée à épargner à mon enfant la souillure de vos infâmes allusions.

Un frisson de fureur agita Montmorency. Ses poings se crispèrent. Il fut sur le point de laisser éclater les sentiments sauvages qui bouillonnaient dans cette nature passionnée. Mais il se contint.

– Oui, fit-il en hochant la tête, vous voilà bien telle que je vous ai toujours vue ; toutes les fois que je me suis trouvé en votre

présence, c'est de la haine ou de la terreur que j'ai lu sur votre visage. Et aujourd'hui même, après tant d'années qui eussent dû vous inspirer l'oubli peut-être, terreur et haine, voilà ce que je retrouve dans chacune de vos paroles et chacun de vos gestes… Mais tout ceci vous importe peu sans doute. J'ai à vous parler, madame. Et, comme vous, je pense qu'il est convenable que notre entretien demeure de vous à moi. Je prie donc votre fille de se retirer.

Loïse jeta un de ses bras autour du cou de Jeanne.

– Mère, s'écria-t-elle, je ne te quitterai pas !

– Non, mon enfant, dit Jeanne, nous ne nous séparerons pas. Quoi que cet homme puisse dire, ta mère est là pour te défendre…

Henri rougit et pâlit coup sur coup. Son plan d'isoler Jeanne échouait. Un instant, il se demanda s'il n'allait pas recourir à la violence. Mais il vit Jeanne si décidée qu'il eut peur une minute.

Et pourtant, il voulait lui parler. Toute cette passion exaspérée de son jeune âge qu'il avait cru étouffée, montait à ses lèvres.

Son regard, maintenant, vacillait. Sa tête s'égarait.

– Que craignez-vous ? fit-il d'une voix basse et rauque, suppliante et menaçante à la fois. Si j'avais voulu vous séparer de votre fille, je l'eusse déjà fait et facilement. Je ne l'ai pas voulu. Dites et pensez ce que vous voudrez, vous ne m'ôterez pas le mérite de la franchise. Oui, j'ai été violent envers vous, et je le serai peut-être encore. C'est que je suis fidèle à moi-même ! Je ne suis pas de ces lâches qui, mariés, répudient leur femme… Ah ! vous grondez ! Toute votre attitude proteste. Que voulez-vous que cela me fasse ? Vous ne pouvez empêcher d'être ce qui est. Et ce qui est, c'est que si François vous a abandonné lâchement, moi, je suis fidèle !

Un cri d'horreur et d'indignation éclata sur les lèvres de Jeanne. Sans y penser, Henri venait de trouver la meilleure tactique pour forcer Jeanne à lui répondre.

Une seconde, elle oublia Loïse pour ne songer qu'à François.

– Misérable, cria-t-elle dans un élan où il semblait qu'elle fût soulevée par tout son amour de jadis, misérable, c'est toi, c'est ta félonie, c'est ton infamie qui nous a séparés… Mais sache-le, loin de moi, François me pleure, comme je le pleure !

Jeanne éclata en sanglots.

– Mère, mère ! Je te reste ! cria Loïse.

Ces mots de son enfant rendirent à Jeanne sa présence d'esprit. Elle serra sa fille dans ses bras.

– Oui, mon enfant, ma bien-aimée, tu me restes… et tu es bien maintenant mon unique trésor…

Henri contempla d'un œil sombre le spectacle de la mère et de la fille enlacées. Il comprit la faute énorme qu'il avait faite en ne les séparant pas… il comprit que toutes ses paroles seraient vaines, et que la violence seule lui restait comme une dernière ressource.

– C'est bien, reprit-il en essayant de donner à sa voix un accent de modération. Plus tard, vous me rendrez justice… oui ! quand vous saurez à quel péril je vous ai arrachées toutes deux, peut-être me regarderez-vous avec moins d'horreur. Pour le moment, il faut que vous sachiez ce que j'étais venu vous dire. Vous ne pouvez demeurer dans cet hôtel. Ce même péril qui vous menaçait rue Saint-Denis vous menace encore ici… Veuillez donc vous apprêter ; dans une heure, une voiture vous transportera dans une maison où vous serez en parfaite sûreté… Adieu madame !

Un imperceptible mouvement de joie échappa à Jeanne.

Mais le regard soupçonneux d'Henri saisit ce mouvement.

– Je dois vous dire, fit-il froidement, que toute tentative, tout cri pendant le trajet seraient au moins inutiles… à moins qu'ils ne soient très dangereux… pour cette enfant.

Et il sortit en grommelant à part lui :

– D'ailleurs, j'aurai soin de choisir un moment convenable.

Après le départ d'Henri de Montmorency, les deux femmes demeurèrent quelques minutes silencieuses et comme stupéfiées.

L'exaltation factice qui avait soutenu Jeanne en présence de son redoutable ennemi tomba d'un coup. Elle éprouvait une de ces terreurs qui paralysent la pensée. Pour en trouver une pareille dans sa vie, elle eut dû remonter à la néfaste journée de Margency où, devant François, Henri l'avait accusée.

« C'est fini, songeait-elle. Ma fille est perdue, je suis perdue ! »

En effet, l'entretien qu'elle venait d'avoir avec Henri – si on peut donner le nom d'entretien à cet échange de menaces et de défis – lui prouvait que cet homme était encore ce qu'il était jadis.

Dans les journées qui venaient de s'écouler, la malheureuse mère s'était reprise à espérer.

Et pourtant, elle savait qu'elle était au pouvoir d'Henri de Montmorency.

En effet, on n'a peut-être pas oublié que le jour où elles avaient été amenées à l'hôtel de Mesmes, le maréchal, ouvrant soudain la porte, était apparu à la mère et à la fille au moment même, où elles

échangeaient des conjectures sur cet étrange emprisonnement.

Mais ce jour-là, Henri n'avait rien dit.

Peut-être la vue de Jeanne avait-elle produit sur lui un effet plus violent qu'il ne s'y était attendu.

Il n'avait rien trouvé à dire.

Livide, balbutiant d'incohérentes paroles confuses, à, demi murmurées, il s'était retiré après cette apparition d'une seconde.

Les jours s'étaient écoulés sans qu'il osât risquer une nouvelle entrevue.

Et alors que Jeanne espérait que le remords l'avait touché peut-être, le maréchal de Damville constatait que sa passion était plus violente que jamais.

Cet espoir de Jeanne venait de s'envoler. C'était bien toujours le même Henri qu'elle avait connu, avec moins de violence apparente, avec plus d'hypocrisie.

– Que va-t-il faire de nous ? se demanda-t-elle à demi-voix.

– Courage, mère, fit Loïse. Qu'importe où cet homme nous conduise, pourvu que nous ne soyons pas séparées ?

Cette nuit-là, les deux femmes ne se couchèrent point.

Mais la nuit s'acheva sans qu'on fût venu les chercher, malgré ce qu'avait annoncé Henri, et ce fut seulement sur le matin qu'elles s'endormirent, brisées, l'une près de l'autre.

Chapitre 34

RUE DE LA HACHE

Un double événement empêcha le maréchal de Damville de donner suite, cette nuit-là, à son projet. Chose étrange, en quittant Jeanne de Piennes, il se trouva presque heureux. En somme, il avait porté le premier coup. Et puis, son invention de dire qu'il les avait enlevées pour les soustraire à un péril lui paraissait magnifique.

– Elle commence par me maudire, une autre fois, elle m'écoutera sans colère…

Ce fut plein de cette idée qu'il s'apprêta à assurer à ses prisonnières une retraite sûre.

Se séparer d'elles lui était certes pénible. Mais la certitude que François était à Paris, de vagues pressentiments que son frère pourrait bien venir à l'hôtel, le décidaient à cette séparation qui d'ailleurs, d'après lui, ne devait pas être de longue durée.

Henri attendit que le soir commençât à tomber.

Vers sept heures et demie, au crépuscule, il s'enveloppa d'un ample manteau, posa sur sa tête une toque sans plume, passa un solide poignard à sa ceinture et sortit de l'hôtel.

Une demi-heure plus tard, il était rue de la Hache et s'arrêtait au coin de la rue Traversière, devant la petite maison à la porte verte… la maison d'Alice de Lux !

Par un rapide regard, le maréchal s'assura qu'on ne le guettait pas, puis il introduisit une clef dans la serrure.

Mais la porte ne s'ouvrit pas…

– Ah ! ah ! songea-t-il, elle a fait changer les serrures ! Oh ! c'est une femme de tête, autant que j'ai pu en juger.

Alors, il se décida à frapper. Le silence demeura profond dans la maison. Et une lumière qu'il venait de remarquer à travers les jointures s'éteignit aussitôt.

– On se méfie ! gronda-t-il. Donc elle est là. Par le diable, il faudra bien qu'on m'ouvre !

Il heurta plus fort. Et sans doute, à l'intérieur, on craignit que le bruit n'attirât la curiosité sur cette maison qui avait absolument besoin qu'on ne s'occupât pas d'elle, car Henri entendit des pas sur le sable du petit jardin, et bientôt, à travers la porte, une voix aigre se fit entendre :

– Passez votre chemin, si vous ne voulez que j'appelle le guet…

– Laura ! s'écria Henri.

Une exclamation étouffée lui répondit.

– Ouvre, Laura, reprit le maréchal, ou, par tous les diables, j'entrerai en sautant par-dessus le mur !

La porte s'ouvrit aussitôt.

– Vous, monseigneur ! fit la vieille Laura.

– Oui moi, qu'y a-t-il là d'étonnant ?…

– Depuis près d'un an…

– Raison de plus pour m'accueillir avec empressement quand je reviens. Ça, je veux parler à Alice.

– Elle n'est pas à Paris, monseigneur !

– Allons donc ! ricana Henri ; il n'était bruit que de son retour, l'autre matin, dans le Louvre, parmi l'escadron volant de la reine !

Henri avait haussé la voix.

– Elle est repartie ! reprit énergiquement Laura.

– En ce cas, je m'installe ici pour l'attendre, dussé-je l'attendre un mois.

– Veuillez entrer, monsieur, fit une voix, en même temps qu'une forme blanche se dessinait sur le seuil de la maison.

C'était Alice ; le maréchal la reconnut aussitôt et la salua avec une grâce non exempte de cette insolence que ce cavalier de haute envergure se croyait en droit de laisser deviner.

Alice était rentrée dans la maison… Laura ralluma les flambeaux. Le maréchal se tourna vers Alice. Celle-ci debout, un peu pâle, les yeux baissés, attendit que Laura fût sortie.

– Je vous écoute, monsieur, dit-elle alors ; vous forcez ma porte ; vous parlez haut, vous me saluez avec toute l'ironie dont vous êtes capable ; tout cela parce que j'ai été votre maîtresse. Voyons, qu'avez-vous à me dire ?

Le maréchal demeura un instant étonné.

Il y avait dans l'attitude et la physionomie d'Alice une sorte de dignité douloureuse.

Il se découvrit et s'inclina gravement.

– Ce que j'ai à vous dire ! fit-il. Tout d'abord, vous demander pardon de m'être ainsi présenté. Je crains bien de m'être attiré votre colère au moment où je viens vous demander un service.

– Je n'ai pas de colère, monsieur, dit Alice.

Et en effet, du moment où elle eut compris que le maréchal de Damville ne venait pas en amant qui a des droits acquis, du moment où il parlait d'un service qu'elle pouvait lui rendre, la présence d'Henri lui devenait indifférente.

Cependant, Henri avait parcouru du regard cette pièce qu'il connaissait bien.

– Rien de changé, fit-il, excepté deux choses.

– Lesquelles, monsieur ?

– Vous d'abord, qui êtes plus belle que jamais… oh ! soyez tranquille, ceci n'est pas une déclaration, mais une simple constatation.

– Ensuite ? fit Alice en se rassurant sur les intentions d'Henri.

– Ensuite, répondit-il avec un sourire sans dépit, cette place vide… cette place où se trouvait un portrait.

– Le vôtre, monsieur. Je vais d'un mot vous faire comprendre pourquoi votre portrait n'est plus là, pourquoi on a tardé à vous ouvrir, pourquoi je vous prie de m'expliquer vite ce que vous attendez de moi, et pourquoi je vous supplie d'oublier que j'existe, que cette maison existe… j'ai un amant.

Ceci fut dit avec une netteté qui eût paru bien douloureuse ou bien sublime à Henri s'il avait pu lire dans le cœur de son ancienne maîtresse. Alice de Lux se trouvait dans une de ces situations extrêmes où les ménagements deviennent inutiles, et où la sincérité prend la forme du cynisme.

Ce ne fut pas chez elle une bravade, un défi, ni un aveu : ce fut un avertissement qui, en somme, était à l'honneur du maréchal, puisqu'on le supposait capable de discrétion absolue.

– Je suis remplacé, fit Henri sans se douter qu'il disait une grossièreté ; vous m'en voyez tout heureux ; non pour vous, bien que je vous souhaite tous les bonheurs, madame, mais bien pour moi.

Alice leva un regard étonné sur le maréchal.

– Oui, reprit celui-ci, le genre de service que je viens vous demander exigeait que vous m'ayez assez oublié pour comprendre ce que je vais vous dire, et pas assez pour que vous m'ayez conservé votre bonne volonté.

– Elle vous est acquise.

– Je vais donc m'expliquer très clairement, reprit Henri, qui, sur un signe d'Alice, prit place dans un fauteuil.

À ce moment précis, Alice pâlit affreusement en étouffant un cri.

Elle saisit le maréchal par un bras, et avec une vigueur centuplée par quelque effroyable danger, l'entraîna vers un cabinet dont elle referma la porte.

À cette même seconde, la vieille Laura apparaissait, effarée.

– Silence ! dit Alice d'une voix rauque. Je sais ! J'ai entendu !…

Ce qu'elle savait, ce qu'elle avait entendu, c'est que quelqu'un venait de s'arrêter à la porte extérieure, et que ce quelqu'un ouvrait, et qu'il n y avait qu'une personne qui pût ouvrir ainsi : le comte de Marillac !…

En deux bonds, le comte franchit le jardin, et apparut à Alice qui, livide, bouleversée, debout au milieu de la pièce, s'appuyait à un fauteuil.

– Vous, cher bien-aimé ! eut-elle la force de prononcer.

Il s'avançait souriant, les deux mains tendues vers elle. Et tout de suite, il vit son trouble, sa pâleur.

– Alice ! Alice ! s'écria-t-il, seriez-vous malade ? Ou bien quelque émotion…

– Oui, l'émotion, fit-elle brisée par la secousse ; l'émotion de vous voir, la joie…

Elle se raidit convulsivement, et parvint à donner une physionomie naturelle à son visage.

Déodat demeurait étonné. Il est vrai que jusque-là il avait scrupuleusement respecté la convention de ne venir qu'aux heures et aux jours indiqués. Alice, qui l'observait avec cette intensité d'attention qui était si remarquable en elle, vit clairement ce qui se passait dans l'esprit du jeune homme.

– Suis-je assez petite fille ! s'écria-t-elle en souriant ; voilà que j'ai failli me trouver mal parce que je vous vois le jeudi au lieu de demain vendredi. Mais c'est une si heureuse surprise, mon doux ami… Je n'ai que vous, je ne songe qu'à vous, et quand je vous vois, c'est toujours le même battement de cœur.

Elle parlait avec cette volubilité nerveuse que nous avons déjà

signalée.

– Chère Alice ! murmura le jeune homme en la prenant dans ses bras et en posant ses lèvres sur ses cheveux parfumés. Moi aussi, je n'ai que vous au monde… Moi aussi, lorsque j'approche de cette maison bénie, je sens mon cœur qui se dilate, et une joie puissante qui me soulève, me transporte…

Alice se rassurait, et songeait :

– Le maréchal entendra… eh bien, que m'importe après tout ! Il ne verra pas Déodat… il ne le reconnaîtra pas…

– Pardonnez-moi donc d'être venu sans vous prévenir, reprit le comte.

– Cher aimé, vous pardonner ! Alors que je suis si heureuse…

– Hélas ! tout le bonheur est pour moi, et il sera bien bref… Je venais vous avertir que je ne pourrai pas, demain, passer près de vous les heures de charme, de douce causerie auxquelles vous m'avez habitué…

– Je ne vous verrai pas demain ! s'écria Alice dans la sincérité de son regret.

– Non. Écoutez, mon amie… j'assiste ce soir, dans une heure, à une fort grave réunion où vont se trouver de hauts personnages… mais je ne veux rien avoir de caché pour vous…

Alice demeura atterrée.

Elle comprit clairement que le comte allait lui dire des secrets politiques.

Et sur-le-champ, cette torturante interrogation se posa dans son esprit affolé.

– Comment l'empêcher de parler ? Comment faire pour que Damville n'entende pas ?

– N'êtes-vous pas le cœur de mon cœur, continuait Déodat, la pensée de ma pensée ? Sachez donc que ce soir…

– À quoi bon, mon aimé… non, taisez-vous… je ne veux rien entendre de vous que des paroles d'amour…

– Alice, fit le comte en souriant, vous êtes la compagne de ma vie, je ne vous aime pas seulement avec mon cœur, mais encore avec mon esprit, et vous devez être celle pour qui il n'y a point de secret en moi…

– Parlez plus bas, je vous en supplie, balbutiait-elle terrorisée.

– Parlez bas ? Et pourquoi ?… Qui pourrait nous entendre ?…

Et le comte, étonné, regardait autour de lui.

– Laura, Laura ! souffla Alice à bout de forces. Songez que ma

tante est curieuse… et bavarde… comme toutes les vieilles femmes…

– Ah ! pardieu, vous avez raison ! Je n’y songeais pas ! fit le comte en riant.

À ce moment, la porte s’ouvrit. Laura parut.

– Chère enfant, dit-elle, j’ai à sortir quelques minutes… Je veux profiter de la présence de M. le comte de Marillac pour ne pas vous laisser seule…

Alice faillit jeter un cri de désespoir. Elle s’était arrangée pour ne pas prononcer une fois le nom du comte, et la vieille le disait à haute voix, le criait presque !…

– Vous pouvez dormir tranquille, dit Déodat.

– Non ! non ! Ne sortez pas ! Ne vous éloignez pas de cette pièce ! s’écria Alice, hors d’elle.

– Oh ! Alice ! murmura ardemment le jeune homme, vous vous méfiez donc de moi ?…

– Moi ! s’écria-t-elle dans un élan, me méfier de vous !…

Pantelante, martyrisée par la nécessité de paraître calme, elle murmura :

– Allez… Allez… ma tante… mais revenez vite…

– Oh ! fit la vieille Laura, du moment que monsieur le comte est là, je n’ai pas peur…

L’instant d’après, le comte de Marillac entendit la porte de la rue qui se fermait très fort.

– Nous voici seuls ! dit-il avec un sourire. Et je vous veux persécuter de ma confiance et de mes secrets…

Elle fit une dernière tentative désespérée.

Saisissant Déodat par la main, elle essaya de l’entraîner, et prenant une de ces résolutions extrêmes qu’on a dans les moments d’affolement, elle bégaya :

– Venez… vous n’avez jamais vu ma chambre… Je veux vous la montrer…

Le jeune homme tressaillit. Une bouffée ardente monta à son front.

Mais dans ce cœur généreux, le respect de celle qu’il considérait comme sa fiancée s’imposa aussitôt. Il se reprocha violemment la pensée qui avait traversé son esprit et, pour échapper à la tentation, se jeta éperdument dans son récit.

– Restons ici, répondit-il, palpitant. Je n’ai d’ailleurs plus que quelques minutes. Savez-vous qui m’attend, Alice ? Le roi de

Navarre ! Oui, le roi en personne. Et l'amiral de Coligny ! Et le prince de Condé… Ils se sont réunis rue de Béthisy…

– Malheur sur moi, malheur sur nous ! clama la malheureuse au fond de son âme.

– Sans compter quelqu'un que nous attendons… le maréchal de Montmorency !

Alice fut secouée d'un tressaillement terrible. Et si le comte n'eût pas été, à ce moment, effrayé par ce tressaillement, il eût peut-être pu remarquer un bruit, quelque chose comme une exclamation étouffée, tout près de lui, derrière une porte…

– Qu'avez-vous, Alice ! s'écria le jeune homme. Pourquoi pâlissez-vous ?… Oh ! mais vous allez vous trouver mal !…

– Moi ? Non, non !… ou plutôt, tenez… en effet… je ne me sens pas bien…

Un instant, Alice se demanda si un évanouissement ne serait pas la seule solution possible. Mais avec cette rapidité de calcul qu'elle possédait au suprême degré, elle envisagea aussitôt que, si elle s'évanouissait, Déodat chercherait de l'eau dans la maison, qu'il ouvrirait peut-être la première porte venue… celle du cabinet où se trouvait Henri de Montmorency !

– C'est fini, reprit-elle alors, c'est passé… j'ai souvent de ces vapeurs…

– Pauvre cher ange ! Je vous ferai la vie si douce et si belle que ces inquiétants malaises s'en iront…

– Oui, oui, parlons de l'avenir, mon cher aimé…

– Il faut que je vous quitte, Alice ! Vous savez qui m'attend. Des résolutions graves vont être prises. Écoutez, si notre plan réussit, c'est la fin de toutes les guerres… et alors, Alice, nous ne nous séparons plus, vous devenez ma femme, nous sommes heureux à jamais… Alice, Alice, écoutez… il ne s'agit de rien moins que d'enlever Charles IX et de lui imposer nos conditions…

Cette fois, un cri sourd échappa à Alice qui, faisant un suprême effort, courut à la porte en disant :

– Silence ! Voici ma tante !…

Elle ouvrit la porte, et Laura parut en effet.

Alice n'avait prononcé ces mots que pour arrêter Déodat. Si elle eût été moins bouleversée, elle se fût demandée pourquoi elle n'avait pas entendu s'ouvrir la porte de la rue, et pourquoi l'apparition de Laura coïncidait si bien avec ce qu'elle venait de dire.

Quant au comte, il fut persuadé que la vieille femme venait en effet de rentrer.

– Donc, reprit-il comme s'il continuait une conversation commencée, nous n'aurons pas demain notre bonne soirée ; vous savez, chère amie, le voyage que je suis forcé de faire.

– Allez, allez, monsieur le comte, balbutia Alice, et que le ciel vous conduise !…

Comme d'habitude, Déodat, devant la tante Laura, serra les mains de sa fiancée. Comme d'habitude encore, elle le reconduisit jusqu'à la porte de la rue dans le petit jardin, tandis que la tante demeurait dans la maison. Comme d'habitude, enfin, ils échangèrent là leurs adieux dans un baiser passionné.

– Déodat, murmura-t-elle alors avec un frisson, ces vapeurs que vous m'avez vues ne sont pas sans raison. Depuis quelques jours, je suis inquiète, je fais des rêves terribles, de sinistres pressentiments m'assaillent…

– Enfant ! Enfant !…

– M'aimez-vous ? demanda-t-elle en mettant toute son âme dans la question.

– Si je t'aime ! Comment peux-tu me demander cela ?

– Eh bien ! fit-elle avec une ardeur qui alarma le jeune homme, si vraiment ton cœur et ta vie sont à moi, Déodat, je t'en supplie en grâce, veille sur toi ! Oh ! veille ! à tous les instants ! Et maintenant plus que jamais ! Défie-toi de tout le monde ! Si ton père était là, je te dirais : Défie-toi de ton père !… Déodat, je te dis plus encore : défie-toi de ta fiancée !…

Et comme il cherchait à lui fermer la bouche par un baiser.

– Est-ce qu'on sait ! continua-t-elle fiévreusement. Est-ce que dans un sommeil, dans une folie, il ne peut pas m'échapper une parole imprudente ! Oh ! Déodat, jure-moi de veiller, de sonder le pavé sur lequel tu marches, de t'écarter de l'inoffensif passant que tu rencontres, de regarder derrière les murailles avant de parler, de t'assurer que l'eau que tu bois, le fruit que tu manges ne sont pas empoisonnés… jure ! jure…

– Eh bien, je te le jure, dit-il effrayé de cette exaltation d'épouvante. Mais, vraiment, tu finirais par me faire peur. Aurais-tu entendu quoi que ce soit ? que sais-tu ?…

– Moi ! Rien, rien, je te jure ! rien que des pressentiments…

Et d'une voix singulière, elle ajouta :

– Mais mes pressentiments, à moi, ne me trompent jamais et

deviennent de terribles réalités… Déodat, j'ai ta promesse, ton serment de te défier nuit et jour, de veiller sur toi-même, comme si tu étais entouré de mortels ennemis…

– Oui, chère adorée, tu as ce serment !… Allons, allons, rassure-toi… bientôt, ces alarmes finiront…

Elle l'étreignit convulsivement dans ses bras. Ils échangèrent un dernier baiser, et, rapidement, le comte de Marillac s'éloigna dans la nuit.

Alice demeura une minute seule dans le jardin pour recueillir ses idées et envisager la situation avec cette froide intrépidité dont cette femme extraordinaire avait déjà donné tant de preuves.

Cette situation était effrayante, et, dans les visions qui traversèrent son cerveau avec l'incalculable rapidité des rêves, elle vit clairement, comme dans un jour livide, Déodat arrêté, torturé, mis à la roue, et finalement décapité.

En effet, Montmorency avait tout entendu. Cela, elle en était sûre. Il essaierait de nier, mais elle savait bien qu'il avait entendu. Tout !… D'abord le nom du comte, prononcé par Laura. Ensuite, ces confidences qui avaient échappé à son amour. Donc, le maréchal savait que le comte de Marillac complotait contre le roi de France, avec le prince de Condé, avec Henri de Navarre, avec Coligny, avec François de Montmorency !

Or, d'une part, le maréchal de Damville, attaché aux Guise, avait intérêt à dénoncer les huguenots.

D'autre part, sa haine contre son frère devait le pousser à cette dénonciation, même dans le cas où il eût voulu épargner les huguenots.

Cette haine était bien connue d'Alice.

Elle connaissait également les attaches secrètes d'Henri avec les Guise.

La conclusion dans le terrible syllogisme qu'elle échafaudait fut d'une clarté d'éclair :

En sortant d'ici, le maréchal ira au Louvre et dénoncera tout, son frère, Coligny, Condé, Navarre.

Le reste lui apparut dans le même éclair sinistre :

Déodat dénoncé comme les autres ! c'était la mort…

Quoi ! tout ce qu'elle aimait, son unique et dernier espoir, sa raison de vivre encore, cet homme allait mourir…

Voilà quelles furent les réflexions d'Alice de Lux dans le petit jardin, au moment où le comte de Marillac s'éloignait si heureux, si

épris, si content d'avoir donné à la bien-aimée une telle preuve de confiance et d'amour.

À cette situation, il n'y avait pas d'issue possible.

Le front dans les deux mains, les dents serrées, Alice lutta quelques secondes à peine contre l'horrible nécessité qui se présentait à elle :

Supprimer la possibilité de la dénonciation en supprimant le dénonciateur possible.

Bientôt son esprit fut prêt. Le meurtre fut accepté, décidé.

Alors, elle devint étonnamment calme, après une rapide période des frissons de sa chair révoltée contre l'effusion du sang.

Elle rentra dans la maison ; et, rappelons-le, tout ce débat avec elle-même avait à peine duré une minute. La mort de Montmorency lui apparut en même temps, pour ainsi dire, que la mort de Déodat. Elle se vit poignardant le maréchal au moment même où elle vit son ami, son aimé, montant à l'échafaud.

Alice rentra et, dans la pièce d'où sortait Déodat, décrocha rapidement un court poignard acéré, solide, non un joujou de femme, mais l'arme meurtrière avec sa pointe presque triangulaire, sa lame épaisse, son manche bien en main.

Elle plaça l'arme dans sa main, comme elle avait vu faire à des Espagnols quand elle était à la cour de Jeanne d'Albret : la lame cachée dans la manche du vêtement flottant, la pointe en haut. En sorte que, dans un brusque mouvement, il n'y avait qu'à lever le bras pour que ce bras se trouvât armé.

Alors, sans une faiblesse, sans pâleur, elle alla au cabinet où Henri était enfermé et l'ouvrit de la main gauche.

Le maréchal était de taille élevée.

À cause de cela, elle avait résolu de le frapper quand ils seraient assis tous les deux, l'un en face de l'autre, causant bien tranquillement. Alors, elle se lèverait soudain, et frapperait l'homme qu'elle se trouverait dominer un instant.

– Attention, se dit-elle, il va nier, soutenir qu'il n'a pas écouté ; et tandis qu'il sera bien occupé à me le prouver, le moment sera propice…

Le premier mot du maréchal de Damville fut :

– Je dois vous prévenir, Alice, que j'ai entendu tout ce qui s'est dit ici.

Elle demeura comme stupide. Elle avait tout prévu, hormis cela.

Un geste d'effarement lui échappa. Dans le mouvement de la

manche flottante, le maréchal vit luire le poignard…

Une seconde, il fut comme pensif. Puis, avançant d'un pas, il dit tranquillement :

– Je dois vous dire aussi que j'ai sur moi une cotte de maille qui ne me quitte jamais et contre laquelle s'émousserait votre poignard. Ainsi, Alice, il serait inutile que vous tentiez de me tuer.

Alice recula vivement jusqu'à la porte de sortie qu'elle ferma. Elle s'appuya contre cette porte, et répondit :

– Je regrette que vous m'ayez devinée, car cela va m'obliger à une lutte répugnante où je risque d'avoir le dessous, mais je suis forcée de vous tuer. Ainsi, monsieur, je vais vous attaquer. J'aime mieux mourir sous vos coups que de vous laisser sortir d'ici vivant.

Elle cessa dès lors de dissimuler son poignard, elle l'emmancha solidement dans sa main ; et, les bras croisés, appuyée de dos à la porte, un peu pâle seulement dans sa longue robe de laine blanche, elle fixa sur le maréchal un regard intrépide.

Henri de Montmorency eut un geste d'admiration.

Et s'il faut le dire, cette admiration réelle n'allait pas tant à la bravoure de la jeune femme pétrifiée dans une attitude de guerre, qu'à la beauté fulgurante qui l'illuminait en ce moment tragique.

Puis, ramenant les yeux autour de lui, par une sorte de prudence, il se plaça de façon que la table demeurât entre Alice et lui.

– Alice, dit-il sourdement, le résultat d'une lutte entre nous deux ne saurait être douteux.

– Je le sais ! fit-elle avec un calme prodigieux ; tuez-moi donc ; vous ou moi, il faut que l'un des deux meure ici.

– Je ne vous tuerai point, et vous ne me tuerez point. Si je dois porter les mains sur vous pour me livrer passage, je me contenterai de vous désarmer, et je passerai sans vous faire grand mal ; du moins, je l'espère. En tout cas, n'espérez pas que je vous tuerai.

Elle tressaillit. Par ce mot, le maréchal indiquait qu'il avait compris son désespoir.

– Mais, continua-t-il, si vous m'obligez à des violences, je vous déclare que, le seuil de cette maison franchi, je me croirai libre de faire tel usage qui me conviendra des secrets que j'ai surpris.

Un tremblement agita la jeune femme. Mais ce fut court. Elle reprit aussitôt sa pose de défi, et ses yeux se strièrent d'éclaboussures rouges.

De sa même voix patiente, lente et forte, Henri continua :

– Au contraire, si nous parvenons à nous entendre, je me croirai

engagé à un oubli absolu, et sur la foi de ma parole qui jamais ne fut donnée en vain, vous pourrez reprendre toute sécurité… Attendez, Alice, ne bougez pas de votre place, pas plus que je ne bouge de la mienne, laissez-moi vous expliquer toute ma pensée, et vous jugerez ensuite… Voyons, si je vous engageais ma parole d'oublier ?

Elle secoua rudement la tête.

Dans ce mouvement, ses cheveux se dénouèrent et tombèrent sur ses épaules.

– Je ne crois pas à votre parole, fit-elle, à mots brefs et rauques ; vous seriez Dieu que je n'y croirais pas !

Henri pâlit légèrement.

Il commença à éprouver comme une terreur sourde, devant cette femme décidée à mourir où à tuer.

Il respira péniblement et reprit :

– Et si je vous donnais un gage ? Un gage vivant ! Écoutez, causons en amis. J'étais venu vous demander un service. Je vais vous dire toute ma pensée telle qu'elle était tout à l'heure et telle qu'elle est maintenant. Vous m'écoutez attentivement, n'est-ce pas ?… Oui… je vois cela à la contraction de vos sourcils… Donc, voici, Alice : Je devine en vous un furieux désespoir d'amour. Vous avez été ma maîtresse. Je vous ai toujours vue alors un peu froide, et vous intéressant à peine aux questions de cœur. Or, vous voici bien changée. Pour que vous ayez pris vis-à-vis de moi l'attitude que vous avez, il faut que vous aimiez de toute votre âme, de tout votre esprit, de toute votre chair ! Alice, vous supposez que je veux me servir de ce que j'ai entendu. Je vous le déclare : vous ne voulez sauver ni le roi de Navarre, ni M. de Coligny, ni le prince de Condé, ni… mon frère ! Vous voulez sauver le comte de Marillac. Qui est cet homme ? Je l'ignore. Cet homme, Alice, c'est simplement à mes yeux l'homme qu'en ce moment vous aimez plus que votre vie, pour lequel vous voulez mourir !… Il y a toujours eu en vous, tant que j'ai eu l'honneur d'être votre amant, un côté ténébreux qui parfois m'a inquiété. Mais, à cette heure, je lis aussi clairement dans votre âme que si vos sentiments étaient les sentiments mêmes de mon âme. Vous aimez passionnément, prodigieusement, furieusement vous êtes tout amour ardent, intrépide, sauvage même, si je puis dire !

Elle le regardait d'un regard étincelant, farouche, insoutenable.

Et pendant qu'il parlait, elle n'avait d'autre souci que de le

surveiller pour qu'il ne fît pas quelque brusque tentative.

Il reprit après un instant de silence :

– Alice, il est nécessaire que vous me répondiez ; car si par hasard je me trompais, ce que j'ai à vous dire n'aurait plus de signification. Alice, vous ai-je bien comprise ? Êtes-vous bien dans cet état de désespoir profond et d'amour absolu que je viens de peindre ?

Elle répondit avec une sorte de soupir terrible :

– Oui. C'est bien ainsi que j'aime. Et c'est bien l'homme que vous dites que j'aime ainsi. Oui, j'en suis bien à cette période de désespoir où il faut mourir ou tuer.

– Bon. Nous allons donc nous entendre ! Alice, voulez-vous un instant vous distraire de vous-même, et essayer de plonger un regard lucide dans l'âme de l'homme qui est devant vous ?...

Elle haussa les épaules, avec une indifférence superbe.

– C'est nécessaire, reprit Henri. Voulez-vous vous demander pourquoi je suis si patient, moi, le soldat sans patience, moi, le chef habitué à tout voir trembler et plier devant lui ! Voulez-vous vous demander pourquoi je m'exerce à être éloquent, moi qui suivant mon tempérament, devrais déjà vous avoir jetée hors d'ici ! Pourquoi j'ai besoin de vous ! Pourquoi enfin et surtout, j'ai si bien compris votre désespoir et votre amour !

Pour la première fois depuis le commencement de cet entretien, vraiment funèbre dans sa marche comme il paraissait calme dans ses apparences, une lueur humaine parut dans le regard fixe et farouche d'Alice.

Le maréchal saisit cette lueur.

– Je commence à vous intéresser, dit-il. Je vous intéresserai davantage tout à l'heure. Aux questions que je viens de poser, je vais répondre moi-même. Cela va me torturer et me déchirer le cœur. Mais il le faut ! Il le faut, Alice, non pas pour vous prouver que votre amant n'a rien à redouter de moi, mais pour obtenir votre aide qui m'est indispensable... Pourquoi je suis patient, moi le soldat qu'on dit féroce ? Pourquoi j'ai compris votre amour, moi qui ai toujours fait profession de mépriser l'amour ? C'est que j'aime, Alice !... C'est que mon amour est aussi ardent, aussi furieux que le vôtre, et que mon désespoir, à moi, est si profond, si insondable, que j'en ai le vertige quand je n'arrive pas à en détourner mon esprit... Car l'homme que vous aimez vous aime, vous ! Et la femme que j'aime me déteste, me méprise, me hait ! Car vous inspirez amour pour amour, et moi je n'inspire qu'épouvante et horreur...

Le maréchal s'arrêta, en proie à une émotion si violente et si communicative qu'Alice en trembla.

Un revirement se fit en elle.

Lentement, elle décroisa ses bras qui retombèrent le long de ses hanches puissantes.

Les doigts crispés sur le poignard se détendirent.

L'arme glissa sur le parquet avec un bruit vibrant.

Henri de Montmorency, s'il eût joué la comédie de la douleur, eût souri de son triomphe. Avoir, par la seule suggestion de sa parole, par le seul exposé de son désespoir, bouleversé les idées d'une femme telle qu'Alice, avoir changé sa pensée de meurtre en une pensée de pitié, c'était une belle victoire…

Mais Henri était sincère. Et c'était cette sincérité qui désarmait Alice. Elle ne se fut pas laissée prendre à une comédie, elle qui devinait la vraie pensée de la comédienne la plus étonnante de ce temps : Catherine de Médicis !

Mais du moment qu'elle put mesurer la profondeur de l'amour et du désespoir d'Henri, elle comprit qu'elle pouvait traiter de gré à gré avec cet homme.

Elle s'avança vers lui la main tendue.

Le maréchal de Damville saisit cette main. Tout entier à l'évocation de son amour, étonné peut-être d'avoir éclairé à ses propres yeux cet amour dont il ne s'était jamais entretenu avec personne, il en venait à oublier le but de sa visite.

Il souffrit cruellement à cette minute. Et lorsqu'il saisit la main d'Alice, un sanglot râla dans sa gorge, deux larmes que la honte évapora à l'instant brûlèrent ses paupières.

Et ils étaient l'un en face de l'autre comme deux damnés de l'amour.

– Asseyez-vous, monsieur le maréchal, dit-elle doucement, et soyez persuadé que le secret de votre douleur ne sortira jamais de mon cœur.

– Je vous remercie, dit-il d'une voix sourde, en cherchant à reprendre son sang-froid.

Ils s'assirent l'un devant l'autre et se regardèrent avec une égale expression de pitié ; ce criminel et cette espionne éprouvèrent un de ces rares rafraîchissements d'âme qui apaisent un instant les brûlures les plus atroces…

Le maréchal, plus calme, continua :

– Si je n'avais pas surpris votre secret, si je ne vous avais pas vue

décidée à mourir, ou à tuer, je ne vous eusse pas parlé de cet amour qui me ravage. Il se trouve maintenant que le service que je venais vous demander devient une garantie pour vous, comme votre secret devient une garantie pour moi. Je m'explique.

Vous êtes une de ces femmes supérieures par l'intelligence à qui on peut tout dire. J'ai été votre amant. Mais vous savez très bien que je ne vous aimais pas ; vous avez été ma maîtresse sans m'aimer. Je ne sais quel était votre but en vous donnant à moi. Mais mon but à moi, était de me distraire de l'affreuse passion que je traîne depuis seize ans. Pardonnez-moi de vous parler avec cette franchise brutale… elle est nécessaire.

Alice eut un geste d'indifférence.

– Or, voici ce qui arrive, poursuivit le maréchal. Je me suis emparé de la femme que j'aime, et je la détiens prisonnière avec sa fille dans mon hôtel. Pour huit jours, moins peut-être, il faut que cette femme habite hors de chez moi, et cependant je veux être sûr qu'elle ne m'échappera pas. Je venais vous demander le service…

– De me constituer sa gardienne ! interrompit Alice dans un mouvement de révolte.

– Oui, répondit violemment le maréchal.

De nouveau, ils se mesurèrent du regard.

La pitié qui les avait rapprochés s'évanouit.

La lutte reprenait sous une nouvelle forme.

– Écoutez-moi bien, dit le maréchal : si je n'avais pas surpris votre secret, je vous eusse demandé cela en déguisant la vérité ; j'eusse inventé une fable. Maintenant, tout cela est inutile. Je vous dis : troc pour troc, aidez-moi dans mon amour, je vous aide dans le vôtre. Je précise : gardez chez vous la femme que j'aime, et je me tais sur le complot de votre amant. Vous voyez bien que je vous donne une garantie, un otage… Si je vous trahis… Si je livre votre amant, vous pouvez faire de moi l'homme le plus malheureux du royaume en prévenant le maréchal de Montmorency que Jeanne de Piennes se trouve chez vous, que Jeanne de Piennes est innocente du crime dont je l'ai accusée ! que Jeanne de Piennes n'a cessé d'aimer François… mon frère !…

Ces foudroyantes révélations, faites d'une voix farouche, produisirent sur Alice une indicible impression.

À leur aveuglante clarté, elle comprit le drame effroyable qui s'était déroulé dans la maison des Montmorency.

Et à la pensée de jouer dans ce drame le rôle odieux qu'on lui

destinait, elle frémit d'horreur.

– Cela vous étonne, n'est-ce pas ? fit Henri, que j'aime la femme de mon frère ! que j'aie réussi à les séparer ! que je poursuive encore cette femme de ma passion ! Cela m'étonne bien plus moi-même. Cela est. Je n'y puis rien. Maintenant, voici le marché : gardez-moi Jeanne de Piennes, gardez-la moi fidèlement, soyez une gardienne prudente, forte, insensible, incorruptible… ou sinon…

– Ou sinon ? interrogea Alice blême d'angoisse.

– En sortant d'ici, je dénonce votre amant, Marillac, et je l'envoie à l'échafaud.

Et comme elle demeurait éperdue, palpitante, revenant peut-être à sa pensée de meurtre, pensée de suicide, il ajouta :

– Nous nous tenons l'un l'autre. Je vous livre un otage. Je prends la vie de votre amant en garantie. Voyez. Réfléchissez. Aimez-vous assez votre amant pour le sauver au prix d'une action honteuse ? Si vous ne consentez pas, c'est que vous n'aimez pas !

– Moi ! rugit-elle. Moi ! ne pas l'aimer ! Mais pour le sauver, je brûlerais Paris.

– Donc, vous acceptez !… Laissez votre poignard tranquille. Vous aimez trop pour vous frapper. Et quant à me frapper, moi, voyez !…

Il découvrit sa poitrine, et Alice entrevit la fine cotte de mailles d'acier serré qui le couvrait jusqu'au cou.

Alice de Lux se leva.

Elle tordit ses mains.

Ses yeux fulgurants se levèrent au ciel, sa bouche se crispa comme pour une imprécation.

– Ô mon amour ! gronda-t-elle, échevelée, terrible, hideuse et sublime ; ô mon Déodat, pour toi, je descendrai le dernier échelon de l'infamie… je n'étais encore qu'espionne, je me ferai geôlière !

Le maréchal s'inclina profondément devant elle, et certes, il ne s'était jamais incliné avec un pareil respect ni devant le connétable, ni devant le roi, ni devant la reine Catherine elle-même !

– Demain, murmura-t-il ; demain à la nuit noire, je serai ici ! disposez tout pour vous assurer de vos prisonnières.

Il sortit.

Alice, les deux poings dans les yeux, la bouche écumante, tomba à genoux et haleta.

– Je touche au fond de l'ignominie… qui, oh ! qui viendra me relever dans cet abîme de honte !…

– Moi ! répondit une voix grave, forte, menaçante et pitoyable.

Alice fit un bond terrible et se retourna.

– Le moine ! bégaya-t-elle à demi folle.

Dans l'encadrement de cette porte par où le maréchal de Damville venait de disparaître, debout, drapé comme une statue dans les plis blancs et noirs de sa robe, la figure immobile, le regard glacé, se tenait le moine Panigarola, le premier amant d'Alice de Lux !…

Chapitre 35

LE PÈRE ET LE FILS

À peu près vers l'heure où Henri quittait la rue de la Hache et reprenait le chemin de l'hôtel de Mesmes, c'est-à-dire un peu avant neuf heures, un homme filait rapidement le long de la rue Saint-Denis. À cette époque où les boutiques se fermaient de bonne heure et n'éclairaient point la chaussée, où il n'y avait ni lanternes, ni lampes, où seuls quelques rares cabarets zébraient l'obscurité d'un rais de clarté falote, la nuit était profonde dans les rues à neuf heures. En sorte que cet homme qui marchait très vite bouscula un passant sur lequel il alla heurter sans l'avoir vu.

Il poussa un juron, grommela quelques mots, et sans daigner s'arrêter, continua sa course.

Le passant, qui était sans doute de bonne composition, n'avait rien dit.

L'homme en question s'arrêta un instant devant l'auberge de la *Devinière*, qu'il contempla avec une sorte d'émotion et où il parut un instant vouloir entrer.

Mais secouant la tête, il poursuivit rapidement son chemin en murmurant :

– Pas d'imprudence ! j'ai bien le temps de le voir, que diable !

Il tourna alors dans une ruelle qui aboutit aux abords du Temple.

Deux minutes plus tard, il soulevait le marteau de la grande porte de l'hôtel de Mesmes. Un judas s'ouvrit, une figure soupçonneuse parut derrière ce judas, et une interrogation revêche en sortit.

Alors l'homme répondit :

– Dites simplement à M. le maréchal que l'homme qu'il a

rencontré à l'auberge des Ponts-de-Cé est arrivé et désire l'entretenir.

La porte s'ouvrit à l'instant même.

La maison du maréchal de Damville, comme celle de Guise, comme celle de beaucoup de grands seigneurs, était organisée sur le modèle du Louvre. Le maréchal avait ses gentilshommes, ses gardes, ses officiers. Et il était roi dans cet hôtel tout comme Charles pouvait l'être en son Louvre.

Jusqu'à Louis XIII, en effet, le roi ne fut guère que le premier gentilhomme du royaume. Richelieu devait commencer plus tard à démanteler tous ces petits Louvre, à décapiter et à terroriser tous ces petits rois, de sorte que Louis XIV ne devait pas seulement hériter d'un royaume, mais d'une idée : la monarchie absolue.

En même temps que le laquais armorié qui ouvrait, un officier se montra et dit :

– Vous venez des Ponts-de-Cé ?

– Oui-dà, bien que j'aie pris le chemin des écoliers.

– Alors, vous êtes Pardaillan.

– J'ai en effet l'honneur d'être M. de Pardaillan. Et vous ?

– C'est bien ; ne vous fâchez pas : je suis homme à vous rendre raison d'un oubli, si cet oubli vous a choqué.

– Choqué grandement. D'autant que votre figure ne me revient pas le moins du monde.

– Je m'appelle Orthès et je suis vicomte d'Aspremont[24] . À votre service, quand vous voudrez M. de Pardaillan.

– Tout de suite, alors ! Rien ne me tourne sur le cœur, comme une querelle refroidie.

– Messieurs, messieurs ! intervint un deuxième officier.

Le vicomte d'Aspremont haussa les épaules et dit à Pardaillan qui déjà dégainait :

– Monsieur, ne craignez rien, je tâcherai que la querelle ne refroidisse pas trop. Mais le maréchal ne veut pas qu'on se batte ici. Attendez donc, s'il vous plaît. Et veuillez entrer car vous êtes attendu.

Le routier pénétra dans l'hôtel dont la porte se referma lourdement.

– Monsieur, reprit alors Orthès, je vais avoir l'honneur de vous conduire moi-même à la chambre qui vous a été préparée.

– Tout l'honneur sera pour moi, fit Pardaillan, qui au salut de son nouvel adversaire répondit par un salut tout aussi cérémonieux.

Précédé d'un laquais qui portait un flambeau, Orthès, vicomte d'Aspremont, se mit en route accompagné de Pardaillan, avec lequel, selon les usages, il se mit à deviser gaiement, comme si un duel n'eût pas été convenu entre eux.

On monta ainsi au deuxième étage de l'hôtel et on parvint à une grande belle chambre.

– Vous voici chez vous, fit Orthès. Voulez-vous souper ?

– Mille grâces. J'ai dîné et bien dîné en arrivant à Paris.

– Il ne me reste donc qu'à vous souhaiter une bonne nuit.

– Ma foi, il est vrai que je tombe de sommeil et que j'espère dormir d'une traite jusqu'à l'aube. Mais, dites-moi, M. le maréchal n'est donc pas en son hôtel ?

– Il est absent en effet ; mais il vous attendait pour aujourd'hui ou demain, et dès qu'il arrivera, il sera prévenu.

Les deux hommes se saluèrent.

Orthès sortit.

Et Pardaillan entendit la porte de sa chambre se fermer à double tour.

– Ouais ! fit-il en tressaillant. On m'enferme ! Que veut dire cela ?…

Il courut à la porte : elle était solide et la serrure eût défié toute tentative d'effraction. Il courut alors à la fenêtre. Elle était au deuxième étage ; ce qui ferait à peu près quatre étages de nos maisons modernes où, si l'habitude ne nous avait domestiqués, nous n'oserions entrer qu'en rampant, comme dans des tanières ; bref, il n'y avait pas moyen de sauter d'une telle hauteur sans se rompre les os, accident qui souriait aussi peu que possible au vieux routier. Il jeta rageusement sa toque sur le lit, et grommela :

– Triple niais ! Je suis pris !… Pardieu, tout devient limpide, à présent : la patience, la bonne grâce, les promesses et les écus de Damville, là-bas, à l'auberge des Ponts-de-Cé ! Ah ! le lâche ! le couard ! Seul à seul, il a eu peur ! Il a mieux aimé feindre d'oublier l'affaire de Margency pour me préparer un bon petit traquenard ! Et moi, comme un véritable étourneau, je vais donner tête baissée dans le panneau. !… Je comprends tout même l'insolence de cet Orthès !… J'y suis ; le maître a peur, il me veut faire occire par ses valets !… Par Pilate et Barabbas ! c'est bien ce que nous allons voir !…

Telle fut la première pensée de Pardaillan.

Cependant, en y réfléchissant, il y avait un détail qui le déroutait.

Le maréchal lui avait positivement déclaré qu'il conspirait contre le roi de France : terrible confidence qui pouvait le conduire à l'échafaud… Ses intentions étaient donc sincères aux Ponts-de-Cé ?

– À moins, murmura-t-il, que cette conspiration n'ait été imaginée pour me donner confiance !… Quoi qu'il en soit, je suis pris, et si je ne veux être tout bonnement égorgé pendant mon sommeil, je dois veiller toute la nuit !… Moi qui enrage de sommeil !

Pardaillan se mit à marcher furieusement à travers la chambre, pour se tenir éveillé.

Une heure se passa.

Le vieux routier ne marchait plus que les yeux fermés en titubant.

Tout à coup, il n'y tint plus : il tira son épée, l'assura dans sa main, se jeta sur le lit avec un vaste soupir de satisfaction et gronda :

– Par tous les diables, il faut que je dorme !… Après tout, deux heures de bon sommeil valent bien qu'on risque un petit égorgement… Et puis, et puis… mourir de sommeil ou mourir d'un coup de dague, la différence n'est pas grande… Et puis… la mort et le sommeil se ressemblent tant !…

Persuadé qu'on allait venir l'estocader, Pardaillan n'en ferma pas moins les yeux avec délices ; dix secondes plus tard, un ronflement sonore emplit la chambre de ses accents peu mélodieux sans doute, mais ce ronflement en disait long – autant qu'un ronflement puisse dire quelque chose – sur l'insoucieuse et superbe bravoure de l'homme qui dormait là, vautré de tout son long sur le lit, la main crispée sur la garde de l'épée.

Le vieux Pardaillan, après de nombreux tours et détours, après s'être fait habiller de neuf et avoir acheté un cheval, après des étapes passées à réfléchir, à combiner, ou tout simplement à se laisser vivre, s'était aperçu un beau matin qu'on était au 7 avril, qu'il ne restait plus qu'une livre dans sa bourse et qu'il se trouvait à dix-huit lieues de la ville de Paris.

Il fit les dix-huit lieues dans sa journée, arriva à Paris au moment où on fermait les portes, et pour attendre la nuit noire, selon la recommandation du maréchal, entra dans le premier bouchon venu où il se fit copieusement servir à dîner ; et il vida même deux flacons d'un certain vin de Bordeaux coté trois livres. Quand on lui annonça que son dîner, vin compris, et celui de son cheval lui coûtait onze livres trois sous, Pardaillan qui n'avait qu'une livre, laissa son cheval en gage et, comme il faisait nuit, gagna

rapidement l’hôtel de Mesmes.

On a vu comment il y était arrivé, et comment il avait fini par s’endormir de bon cœur, fatigué qu’il était de la longue étape du jour.

Lorsqu’il se réveilla, il s’aperçut qu’il faisait grand jour.

– Tiens ! fit-il, je ne suis pas mort !

À l’instant, il fut sur pied. Presque en même temps, la porte s’ouvrit, et le maréchal parut. Il était un peu pâle, et avait certainement passé une plus mauvaise nuit que son prisonnier.

– Vous voici fidèle au rendez-vous, et au jour dit. Je vous remercie Pardaillan.

– Ma foi, monseigneur, je me repens presque d’être venu.

– Pourquoi ?… Ah ! oui, parce qu’on vous a enfermé. C’est moi qui en avais donné l’ordre. Pardonnez-moi cette précaution, mon cher monsieur de Pardaillan. J’ai voulu vous éviter une rencontre… désagréable. Et j’ai même pensé que si vous faisiez cette rencontre, nos bonnes relations pourraient en être altérées…

– Je ne comprends pas un mot de ce que vous me dites là, monseigneur.

– Il importe peu que vous compreniez. L’essentiel est que vous êtes là. Je vais vous demander deux choses, mon cher Pardaillan.

« Oh ! oh ! songea le routier, son cher par-ci, son cher par-là… »

– La première, continua le maréchal, c’est que vous vous laissiez enfermer pour aujourd’hui encore. Je vous jure que vous n’avez rien à craindre et que cette claustration sera finie ce soir vers onze heures.

Pardaillan fit la grimace.

– Alors, reprit Henri, donnez-moi votre parole de ne pas sortir de cette chambre de toute la journée, et jusqu’à ce qu’on vienne vous chercher de ma part.

– J’aime mieux cela, à la bonne heure ! Vous avez ma parole, monseigneur. Mais vous deviez me demander deux choses, avez-vous dit.

– Voici l’autre, Pardaillan ; je possède un trésor inestimable ; il n’est pas en sûreté dans cet hôtel, et je veux le transporter… dans une maison où il sera à l’abri. Cette opération se fera ce soir à onze heures. Puis-je compter sur vous pour m’aider ?

– Monseigneur, du moment que j’ai consenti à entrer à votre service, j’étais décidé à braver à côté de vous tous les périls. Comptez donc sur moi… Mais vous craignez donc que le trésor en

question ne vous soit enlevé pendant le trajet.

– Oui, je le crains, fit Henri d'une voix sombre. Or, je n'ai confiance qu'en vous et en l'un de mes officiers, un brave, un fidèle, le vicomte d'Aspremont.

Pardaillan sourit.

– Voici donc ce que j'ai combiné. À onze heures, la voiture quittera l'hôtel…

– Ah ! le trésor sera dans une voiture ?

– Oui, d'Aspremont conduira la voiture ; moi, je serai à cheval en tête ; et vous, à pied, vous marcherez en arrière-garde, l'épée d'une main, le pistolet dans l'autre, prêt à tuer sans miséricorde quiconque tenterait d'approcher de la voiture. De cette façon, nul que vous, d'Aspremont et moi, ne connaîtra la maison où je veux cacher le trésor.

– C'est dit, monseigneur. Une question seulement : cette expédition a-t-elle quelque rapport avec… la campagne dont nous parlions aux Ponts-de-Cé ?… En d'autres termes, ce trésor… est-ce du métal ?… ou bien ne serait-ce pas plutôt un trésor en chair et en os ?

Henri pâlit et plongea un regard acéré dans les yeux de Pardaillan.

– Que voulez-vous dire ? gronda-t-il. Auriez-vous déjà appris…

Il s'arrêta et se mordit violemment les lèvres.

– Moi ! Je n'ai rien appris, répondit Pardaillan, qui examinait attentivement le maréchal ; je me demande seulement si le trésor en question ne serait pas… par exemple… une couronne ? ajouta-t-il en baissant la voix.

« Il croit qu'il s'agit du roi ! » s'écria en lui-même le maréchal, dont la physionomie s'éclaira aussitôt.

– Parce qu'alors, acheva Pardaillan, vous comprenez, monseigneur, je redoublerai de précautions.

– Écoutez, Pardaillan. Je ne puis pas vous dire qu'il s'agit… de ce que vous croyez… mais faites comme si réellement vous alliez escorter… une couronne.

– Bon ! pensa Pardaillan. Ils ont déjà enlevé le roi !… Peste ! Voilà qui nous promet une jolie guerre, c'est-à-dire force horions à donner et force écus à recevoir… Mais comment se fait-il que Paris soit si tranquille ?

Mais une réflexion soudaine traversant son esprit, il demanda :

– Ainsi, monseigneur, j'ai été enfermé à mon arrivée parce qu'on

a craint que je n'apprisse quelle personne était prisonnière en cet hôtel ?

– C'est exact ! dit le maréchal.

Il ne mentait pas.

Il avait en effet redouté que Pardaillan ne s'intéressât au sort de Jeanne de Piennes et de sa fille.

Il ne mentait par réticences et insinuations, que sur la véritable identité de la « personne prisonnière ».

– C'est bien, fit résolument Pardaillan ; je ne bougerai d'ici de toute la journée, et ce soir à onze heures, je serai prêt.

Dès que le maréchal fut sorti sur cette assurance, le vieux routier se dit :

« Puisqu'on n'a pas voulu que je sache qui était prisonnier ici, pourquoi venir me le dire ? Et puisque je le sais maintenant, pourquoi la précaution de m'obliger à rester enfermé toute la journée ?… Non ! ce n'est pas le roi qui est prisonnier ! Et y a-t-il un prisonnier seulement ?… Ce qu'il y a, d'une façon évidente et sûre, c'est qu'on me cache quelque chose… que je dois ignorer jusqu'à ce soir… et que je veux savoir tout de suite, moi ! »

Cela dit, Pardaillan commença par s'assurer qu'on ne l'avait pas enfermé.

Il était libre : la porte ouvrait sur un corridor dans lequel il fit quelques pas, jusqu'au large et monumental escalier qui descendait vers la cour.

Il rebroussa chemin, persuadé qu'il serait infailliblement rencontré.

Repassant devant la porte de sa chambre, il longea le corridor dans l'autre sens et finit par se heurter à une porte qu'il ouvrit. Cette porte donnait sur un petit escalier tournant.

– Voilà mon affaire ! grommela-t-il.

Et content de cette première découverte, il rentra chez lui.

La matinée se passa sans incident. Pardaillan alla et vint à petits pas, médita, siffla des airs de chasse, tambourina les vitraux de sa fenêtre, bref, s'ennuya du mieux qu'il put.

Vers onze heures, un laquais se présenta qui dressa la table et couvrit cette table des éléments d'un déjeuner plantureux accompagné de flacons de réjouissante apparence.

Tandis que l'aventurier se mettait à table et attaquait le déjeuner avec un appétit d'un estomac de vingt ans, le laquais disparut et revint quelques minutes après, porteur d'un sac d'argent.

Les magnifiques dents solides et blanches du routier se découvrirent dans un large sourire.

– Oh ! oh ! Qu'est cela ? fit-il.

– Le premier mois de monsieur l'officier que monsieur l'intendant de monseigneur m'a remis, pensant que monsieur l'officier serait peut-être désargenté par son voyage.

« Voilà un laquais d'une exaspérante politesse ! » pensa Pardaillan.

– Eh bien, fit-il tout haut, monsieur l'intendant a bien pensé, a pensé juste, a pensé en digne intendant, et monsieur l'officier est satisfait. Car je suppose que monsieur l'officier, c'est moi. Mais dites-moi, mon ami ; savez-vous ce que contient ce sac ?

– Oui, mon officier : six cents écus.

– Six cents ! Mais je ne dois en toucher que cinq cents !

– C'est vrai, mon officier, mais il y a les frais du voyage : c'est ce que M. l'intendant m'a chargé d'expliquer à monsieur l'officier.

– Cent écus pour le voyage ! (Décidément, la politesse de cet homme est moins insupportable que je n'aurais cru)… Merci, mon ami. Ayez l'obligeance d'ouvrir ce sac.

– C'est fait, mon officier, dit le laquais en obéissant.

– Prenez-y cinq écus.

– C'est fait, mon officier.

– Bien, mettez-les dans votre poche. Vous irez boire à ma santé.

– Merci, mon officier, fit le laquais en saluant jusqu'à terre. Je vous promets de boire demain vos écus jusqu'au dernier sol.

– Pourquoi demain, mon ami ? Pourquoi pas aujourd'hui ? Sais-tu où tu seras demain ? Bois, mon ami, bois dès aujourd'hui.

– Oui, mais j'ai ordre de me tenir à la disposition de monsieur l'officier toute la journée.

– Voilà ce que je voulais savoir, grommela Pardaillan. Ainsi, tu dois ?…

– Ne pas quitter monsieur l'officier, servir monsieur l'officier sans m'éloigner.

– Décidément, voilà un animal qui a la politesse bien gênante, songea le routier. Mais j'y songe ! fit-il tout à coup. Et mon cheval ! Mon pauvre cheval ! Mon ami, remets la main dans le sac.

– C'est fait, mon officier.

– Prends-y encore cinq écus.

– Je les tiens.

– Bon, tu vas me faire le plaisir d'aller immédiatement au cabaret

du *Veau qui tette*. Le connais-tu ?

– Connu. Entre la Truanderie et le Louvre.

– Justement. Tu paieras un compte d'une dizaine de livres que j'ai oublié de solder hier ; le reste sera pour toi ; et tu ramèneras mon cheval. Va, mon ami, va. Et quand tu rentreras, aie soin de ne pas me réveiller. Car j'ai mal dormi cette nuit, et je veux me refaire cet après-midi afin d'être gaillard et dispos pour certaine promenade que je ferai la nuit prochaine.

Le laquais ne bougea pas.

– Eh bien ? fit Pardaillan.

– J'irai demain, mon officier.

– Bah ! Vraiment ! Et si j'ai besoin de mon cheval ?

– Les écuries de monseigneur sont à la disposition de monsieur l'officier.

Pardaillan regardait déjà autour de lui pour voir s'il ne trouverait pas quelque canne à casser sur le dos du laquais lorsqu'une idée subite le calma.

Il se mit à rire ; et comme son déjeuner tirait à sa fin, il versa une rasade qu'il offrit à son geôlier. Car ce laquais se trouvait bel et bien être son gardien pour toute la journée.

– Comment t'appelles-tu, mon ami ? dit-il.

– Didier, pour vous servir, mon officier.

– Très bien. Didier, avale-moi ça hardiment, puisque tu ne peux aller te désaltérer au dehors.

Le laquais secoua la tête, et répondit :

– Monsieur l'intendant m'a prévenu que si j'acceptais un seul verre de vin de monsieur l'officier, je serais cassé aux gages, et peut-être quelque chose de pis encore.

« Le truand ! le misérable capon qui m'assassine de sa politesse ! » rugit intérieurement le routier. C'est bon, reprit-il, tu es fidèle et obéissant. Tu iras droit en paradis.

En même temps, il se leva, fit deux ou trois tours dans la chambre pendant que le laquais rangeait la table. Puis, il s'approcha de la porte qu'il ferma à double tour. Alors, il revint au laquais, et lui mettant une main sur l'épaule :

– Ainsi, tu ne dois pas me quitter de la journée ? Tu vas rester là à m'ennuyer, à m'empêcher de dormir ?

– Non pas, mon officier. Je dois me tenir dans le couloir, devant la porte.

– Mais enfin, s'il me plaisait de sortir d'ici, tu me suivrais donc

comme mon ombre ?

– Non pas, mon officier. Mais j'irais prévenir à l'instant M. l'intendant.

– Didier, mon ami, que dirais-tu si j'essayais de t'étrangler ?

– Je ne dirais rien, mon officier. Je crierais, voilà tout.

Tant d'ingénuité ne suffit pas à désarmer le vieux routier, qui tenait d'autant plus à visiter l'hôtel qu'on avait pris plus de précautions pour l'en empêcher.

– Tu crierais ? Non ! Reste à savoir si je t'en laisserais le temps !

En même temps qu'il prononçait ces mots, Pardaillan saisit vivement son écharpe qu'il venait de dénouer et, avant que le malheureux laquais eût pu faire un geste, il la lui enroulait autour du visage et le bâillonnait solidement. Au même instant, il tira son poignard et dit froidement :

– Si tu bouges, si tu fais du bruit, tu es un homme mort.

Didier tomba à genoux et, ne pouvant parler, joignit les mains, geste qui pouvait passer pour une supplication assez éloquente, malgré le silence forcé du suppliant.

– Bon ! fit Pardaillan. Te voilà raisonnable. Et moi, me voici débarrassé de tes agaçants « monsieur l'officier ». Maintenant, écoute-moi bien. Es-tu décidé à m'obéir ? Réfléchis avant de t'engager.

Le pauvre laquais, par une mimique expressive, jura l'obéissance la plus fidèle.

– Très bien. Fais-moi donc le plaisir de retirer ce pourpoint galonné et armorié, ces chausses de drap jaune et cette toque à aigrette… Tu vas revêtir ma casaque et enfiler mes bottes, pendant que je me parerai du somptueux costume que tu portes si bien. C'est une lubie. Je veux voir quel air j'aurai en laquais de monsieur l'intendant de monseigneur.

Tout en parlant, l'aventurier aidait le laquais à se dévêtir ; car le pauvre homme, tout tremblant, n'y fut pas arrivé tout seul. En quelques minutes, le changement fut opéré : Didier était vêtu en Pardaillan, et Pardaillan se carrait dans le costume armorié du laquais.

– Maintenant, couche-toi, monsieur l'officier, fit Pardaillan.

Le laquais obéit et se jeta sur le lit. Pardaillan lui couvrit la tête, comme on fait pour ne pas être gêné par la lumière du jour.

– Si tu entends la porte s'ouvrir, ajouta-t-il, tu te mettras à ronfler, et tu ne feras pas un mouvement, à moins que tu ne veuilles

que je te coupe les deux oreilles…

Un grognement plaintif et étouffé lui apprit que Didier était disposé à l'obéissance la plus passive.

Alors, il sortit de la chambre et s'installa dans le couloir.

Il régnait dans ce couloir une certaine obscurité. Pardaillan se dirigea à tâtons vers le petit escalier tournant que nous avons signalé. Mais il n'avait pas fait deux pas que cette porte s'ouvrit et livra passage à un homme dont Pardaillan reconnut la tournure : c'était l'écuyer qui accompagnait le maréchal pendant son séjour à l'auberge des Ponts-de-Cé.

Le vieux routier fit immédiatement demi-tour. L'instant d'après, il était rejoint par l'homme :

– Monsieur de Pardaillan ? que fait-il ? murmura l'écuyer.

– Dort ! souffla laconiquement Pardaillan.

L'écuyer entrouvrit doucement la porte, aperçut le faux Pardaillan sur le lit, entendit un ronflement sourd, et referma la porte en disant à voix basse.

– C'est bien ; ne bouge pas d'ici ; dès qu'il sera réveillé, viens me prévenir.

Là-dessus, celui que Pardaillan appelait l'écuyer du maréchal poursuivit son chemin à pas étouffés et descendit le grand escalier.

– Ouf ! murmura l'aventurier. J'en ai la sueur dans le dos ! Mais maintenant, je crois que je suis tranquille pour une heure ou deux. C'est bien le diable si je ne découvre pas le mystère, c'est-à-dire la personne que l'on cache dans cet hôtel, et qu'on tient tant à ne pas me laisser voir. Allons ! À la découverte !…

Aussitôt il gagna le petit escalier et commença à descendre.

– Il fait noir comme dans un four, grommela-t-il. Je crains bien de m'être lancé sur une fausse piste.

Comme il achevait ces mots, il posait le pied sur l'étroit palier du premier étage. Là une porte était ménagée, qui permettait d'entrer dans les appartements du maréchal.

Pardaillan allait passer outre et continuer à descendre, lorsqu'à travers cette porte un bruit de voix lui parvint.

Vivement, il colla son oreille à la serrure.

Et, très nettement, il entendit prononcer son nom à diverses reprises.

À peu près vers le moment où Pardaillan bâillonnait le laquais Didier, une chaise[25] sans armoiries s'arrêtait devant l'hôtel de

Mesmes ; un homme en sortait mystérieusement et pénétrait aussitôt dans l'hôtel.

Sans doute, c'était un personnage d'importance, car il fut introduit à l'instant même dans le cabinet du maréchal de Damville.

Celui-ci, en apercevant son visiteur, alla au-devant de lui avec une certaine émotion, en disant à voix basse :

– Vous ici !… quelle imprudence !…

– L'imprudence eût été plus grande encore si je m'étais rendu chez monseigneur de Guise ou chez Tavannes. Et pourtant, la chose est si grave que je devais vous prévenir au plus tôt. Depuis hier, je ne vis pas ; j'ai pu tout à l'heure m'échapper de la Bastille sans éveiller de soupçons ; je vais tout vous dire ; il faut que Guise soit prévenu aujourd'hui. Il y va de notre tête à tous…

– Vous exagérez, Guitalens, fit Damville, qui, cependant, devant l'air effaré de son visiteur, ne put s'empêcher de pâlir.

Ce visiteur n'était autre, en effet, que Guitalens, le gouverneur de la Bastille.

– Voyons ! qu'y a-t-il ? reprit le maréchal.

– Sommes-nous seuls ? Êtes-vous sûr qu'on ne peut nous entendre ?

– Parfaitement sûr. Mais pour plus de précaution, venez.

Le maréchal introduisit alors Guitalens dans une étroite pièce qui faisait suite à son cabinet.

– Là ! fit-il. Nous sommes maintenant séparés des gens de l'hôtel par mon cabinet, ma salle d'armes et une antichambre. Quant à cette porte, elle donne sur un escalier dérobé. Il n'y a que moi et Gille, mon intendant, qui puissions passer par là. Or, vous savez que Gille connaît toute notre affaire. Expliquez-vous donc sans crainte.

– Eh bien, fit Guitalens en tombant sur un fauteuil, il y a que nous sommes probablement perdus. Il y a un homme dans Paris qui connaît notre secret, et qui, selon son bon plaisir, peut nous envoyer à l'échafaud ou nous faire grâce.

– Un homme connaît notre secret ! s'écria le maréchal en pâlissant. Prenez garde à ce que vous dites là !

– Hélas ! ce n'est que trop vrai. Cet homme a assisté à notre dernière réunion de l'auberge de la *Devinière*. Je vous dis qu'il sait tout !

– Quel est cet homme ? Comment s'appelle-t-il ?

– Pardaillan, dit Guitalens.

– Pardaillan ! s'écria Henri stupéfait. Un homme qui paraît la

cinquantaine, bien qu'il ait plus de soixante ans, grand, maigre, sec, la moustache grise et rude ?

– Pas du tout ? Le Pardaillan dont je vous parle est un jeune homme. Je serais étonné qu'il ait plus de vingt-deux à vingt-trois ans. Œil glacial, bouche crispée par un singulier sourire, voix tantôt caressante, tantôt mordante, taille svelte, épaules larges, geste moqueur, la main toujours prête à chercher la garde de l'épée, voilà mon homme.

– En ce cas, c'est son fils ! le fils dont il m'a parlé !

– Son fils ! fit Guitalens sans comprendre.

– Oui ; je m'entends ; continuez… vous disiez que ce Pardaillan a surpris notre secret à l'auberge de la *Devinière* ; un mot d'abord ; êtes-vous sûr que ce jeune homme est seul à connaître le complot ?

– Oui ; je le crois du moins.

– En ce cas, nous pouvons nous rassurer ; je sais un moyen de m'emparer de ce Pardaillan et de le réduire au silence. Mais comment avez-vous su ?…

– Parce que je l'ai eu en mon pouvoir pendant quelques jours en ma qualité de gouverneur de la Bastille ; il m'a été amené ; on m'a recommandé de le surveiller étroitement…

– Mais alors, la question est des plus simples, fit le maréchal.

– Comment cela ?

– Est-ce qu'il n'y a plus d'oubliettes à la Bastille ?

– Mais il est libre ! Il est dehors ! J'ai dû le laisser partir ! Que dis-je ! lui ouvrir moi-même les portes en m'excusant de l'avoir gardé !…

Le maréchal se demanda un instant si Guitalens n'était pas devenu fou.

– Cela vous étonne ? continua le gouverneur de la Bastille. Quand j'y songe, et depuis hier cette pensée ne m'a pas quitté une seconde, je ne me contente pas d'être étonné, moi ! J'en suis stupide, effaré, fou. Cet homme tenait ma vie dans ses mains, et j'ai dû le mettre en liberté !

– Calmez-vous, mon cher Guitalens. Expliquez-vous avec plus de précision. Si ce jeune homme est bien celui que je crois, le mal n'est peut-être pas aussi grand qu'il vous apparaît.

– Le ciel vous entende ! fit Guitalens en roulant des yeux terrorisés.

Et il entreprit le récit de la tragi-comédie qui s'était passée à la Bastille et à laquelle ont assisté nos lecteurs.

– Qu’en dites-vous ? ajouta-t-il en terminant.

– Je dis que c’est merveilleux, et qu’il faut à tout prix nous attacher ce jeune homme. J’en fais mon affaire.

– Vous le connaissez donc ?

– Non, mais je connais quelqu’un qui le connaît, et cela suffit ; allez, mon cher Guitalens, et rassurez-vous : je me charge de prévenir le duc de Guise en cas de danger… mais de danger, il n’y en aura pas : ce soir ou demain, le jeune Pardaillan sera en notre pouvoir.

– Votre tranquillité me fait du bien, dit Guitalens ; je commence à respirer ; si ce sacripant tombe en notre pouvoir, comme vous le pensez, ramenez-le moi… d’autant mieux que je risque ma place pour l’avoir laissé partir, en admettant que je ne risque pas ma tête… vous savez qu’il y a encore de bonnes oubliettes à la Bastille.

– Soyez donc tranquille, demain, je vous amène le jeune Pardaillan pieds et poings liés, à moins toutefois qu’il n’y ait quelque chose de mieux à en faire…

Guitalens regagna sa chaise aussi mystérieusement, mais un peu plus rassuré qu’il n’en était sorti.

À ce moment même, le vieux Pardaillan rentrait précipitamment dans sa chambre, reprenait son costume, obligeait Didier à remettre le sien sur son dos avec rapidité, et lui disait :

– Cent écus pour toi si tu ne dis pas un mot de ce qui t’est arrivé ; un coup de poignard dans le ventre si jamais tu en parles à qui que ce soit. Choisis.

– Je choisis les cent écus, pardieu ! fit Didier trop heureux d’en être quitte à si bon compte.

Et, sans façon, il se mit à puiser dans le sac.

– Maintenant, fit Pardaillan, va prévenir M. l’intendant que je suis réveillé, comme il t’en a donné l’ordre tout à l’heure dans le couloir avant d’ouvrir la porte pour s’assurer si je dormais, comme tu lui disais… Va donc, imbécile ! Tu ne comprends pas ?

– Si fait, si fait ! Je comprends que monsieur Gille vous a pris pour moi… Je cours le prévenir.

Pardaillan s’installa dans un fauteuil, les jambes allongées, remplit son verre comme s’il eût été occupé à boire, et attendit les événements.

Ce qu’il venait d’entendre dans le petit escalier tournant avait complètement modifié ses idées ; car nos lecteurs ont compris que Pardaillan avait surpris la partie la plus intéressante de l’entretien

qui venait d'avoir lieu entre le maréchal et le gouverneur de la Bastille.

Il oublia dans quel but il avait entrepris des recherches à travers l'hôtel.

Qu'il y eût ou qu'il n'y eût pas une personne que le maréchal tenait à lui cacher, il ne s'en soucia plus. Le danger que courait son fils l'absorba, et il se mit à réfléchir aux moyens de prévenir au plus tôt le jeune chevalier.

C'est à ce hasard bien plus qu'aux précautions du maréchal que le vieux Pardaillan dut d'ignorer la présence dans l'hôtel de Mesmes de Jeanne de Piennes et de sa fille.

Eût-il entrepris la délivrance de Jeanne s'il eût su cette présence ?

Comme il n'entre pas dans notre dessein de montrer nos héros plus beaux que nature, nous devons dire que nous en doutons.

Qu'était-ce en effet que le vieux Pardaillan ?

Un aventurier.

Son éducation morale n'existait pas ; s'il avait le sens du beau et du bien, c'était encore à l'état naturel, c'est-à-dire en cet état où les appétits et les instincts de conservation personnelle dominent le reste.

À Margency, il avait eu, il est vrai, un beau mouvement de pitié.

Mais qui sait si dans ce cœur racorni, cette pitié eût encore parlé bien haut !

Quoi qu'il en soit, nous devons ajouter que le vieux Pardaillan aimait son fils.

Son inquiétude et sa douleur, au moment où il apprit que ce fils risquait fort d'être jeté dans une oubliette de la Bastille, se traduisirent par de nombreux jurons grommelés à voix basse, et par quelques rasades avalées d'un trait.

Nous ferons grâce au lecteur des réflexions qui se succédèrent dans le cerveau du vieux routier, pareilles à des images de cauchemar qui se succèdent sur un écran.

Sa conclusion fut ce qu'elle devait être :

– Je vais à l'instant même sortir de l'hôtel et me rendre à l'hôtel de la *Devinière*. Si quelqu'un veut s'opposer à ma sortie, ma foi, je tue ! On s'expliquera ensuite.

Sur ce, il boucla son épée, s'assura qu'elle jouait bien dans le fourreau, et déjà il s'apprêtait à sortir de la chambre lorsque Damville parut.

– Eh bien, fit le maréchal, avez-vous fait un bon somme ? Êtes-

vous dispos pour ce soir, maître Pardaillan ?

– Je vois, monseigneur, que vous êtes bien renseigné. Peste ! vous avez des serviteurs qui savent tout voir et tout rapporter !

– La vérité est plus simple, fit Damville en rougissant un peu ; j'ai voulu venir vous voir tout à l'heure, et comme on m'a assuré que vous dormiez, je n'ai pas voulu interrompre votre somme et j'ai commandé qu'on me prévînt dès que vous seriez éveillé, tant que j'avais hâte de vous voir…

– Hâte qui m'honore infiniment, monseigneur ; quoi qu'il en soit, vous pouvez être tranquille ! je suis maintenant capable de veiller trois jours et trois nuits s'il le faut.

– Je ne vous en demande pas tant : à minuit tout sera fini.

– Et à cette heure-là, je serai libre, monseigneur ?

– Libre comme l'air ; libre d'aller où bon vous semblera ; mais bien entendu, cette chambre demeure à votre disposition pendant toute la campagne projetée. Rude campagne, je vous en préviens. Aussi, plus nous serons nombreux, mieux cela vaudra… À propos, ne m'avez-vous pas parlé d'un jeune homme… votre fils…

– Si fait, monseigneur, dit Pardaillan qui tressaillit.

– Le croyez-vous capable de donner, à l'occasion, un bon coup d'épée ?

– Lui ! Il ne rêve que plaies et bosses !

– Eh bien, amenez-le moi demain sans plus tarder. Où loge-t-il ?

– Vers la montagne Sainte-Geneviève.

– L'endroit est singulier. Votre fils veut donc se faire abbé, ou devenir docteur ?

– Non pas ; mais il aime la compagnie de messieurs les écoliers, tous gens de cabaret, bons buveurs, grands spadassins, et plaisants diseurs de phébus[26] .

– À la bonne heure. Ainsi, je puis compter sur ce jeune homme ?

– Comme sur moi-même.

Le maréchal sortit.

– Voilà qui change les choses, murmura le vieux routier en dégrafant son épée ; puisqu'il compte que je lui amènerai mon fils demain, il n'entreprendra rien aujourd'hui ; ce soir à minuit, dès que je serai libre, je ferai un petit tour du côté de la *Devinière*, et nous verrons. D'ici là, inutile de risquer quelque algarade compromettante. Dormons !

Cette fois, Pardaillan se jeta sur son lit et s'endormit tout de bon jusqu'à l'heure du souper.

À dix heures, Henri de Montmorency prit ses dernières dispositions.

Gille, son écuyer, son intendant, son âme damnée pour tout dire, connut seul la retraite où Jeanne de Piennes et sa fille devaient être transportées. Il fut expédié en avant avec ordre de se tenir dans la rue de la Hache et de surveiller les abords de la maison à la porte verte.

Le vicomte d'Aspremont devait conduire la voiture jusqu'à l'entrée de la rue de la Hache. Là, il devait mettre pied à terre, tandis que le maréchal conduisant les chevaux par la bride, amènerait la voiture à l'entrée de la maison.

Quant à Pardaillan, il devait marcher en arrière-garde et s'arrêter à l'endroit même où s'arrêterait d'Aspremont.

De cette façon, le maréchal et son écuyer étaient les seuls à savoir en quel endroit précis la voiture s'était arrêtée. Pardaillan ignorait même toujours ce que cette voiture avait contenu.

À onze heures, Orthès, vicomte d'Aspremont, se présenta chez Pardaillan et lui dit :

– Quand il vous plaira, monsieur…

– Je suis prêt.

Les deux hommes descendirent ensemble. Pendant le trajet, Orthès mit Pardaillan au courant de ce que le maréchal avait décidé.

– Un dernier mot, mon cher adversaire, fit Pardaillan : savez-vous qui se trouve dans la voiture ?

– Non. Et vous ?…

– Je veux être pendu si je m'en doute.

Dans la cour de l'hôtel, la voiture attendait, prête à démarrer.

Sans doute la personne qu'elle devait transporter y était déjà installée, car les mantelets étaient soigneusement rabattus et fermés à clef…

D'Aspremont se plaça vivement en postillon.

Henri, à cheval, fit une dernière recommandation à Pardaillan.

– Nous irons au pas ! tenez-vous à dix pas derrière la voiture et si quelqu'un veut approcher, n'hésitez pas… vous m'avez compris ?

Pour toute réponse, Pardaillan montra l'épée nue qu'il tenait sous son manteau.

Il était en outre armé d'un pistolet et d'un poignard.

Sur un signe du maréchal, la grande porte de l'hôtel s'ouvrit ; Henri prit la tête ; la voiture suivit ; Pardaillan se mit en marche,

scrutant l'obscurité profonde de ses yeux perçants.

« Si nous sommes attaqués, se dit-il, ce ne sera sûrement pas aux abords de l'hôtel. »

À ce moment la voiture tournait dans une ruelle.

Un coup de feu retentit soudain et jeta un éclair dans la nuit.

– En avant ! hurla le maréchal.

D'Aspremont, qui avait été visé sans être atteint, enfonça ses éperons dans les flancs du cheval conducteur, la voiture s'ébranla au galop, éveillant des échos de ferraille dans le quartier silencieux.

– Lâches ! voleurs de femmes ! rugit une voix rauque et altérée. Arrêtez ! arrêtez !

La voiture et le maréchal fuyaient.

Cela s'était passé en une seconde…

À peine le coup de feu eût-il retenti, à peine le véhicule se fut-il lancé au galop, à peine ces quelques cris eurent-ils été jetés dans le silence, que Pardaillan aperçut une ombre qui courait derrière la voiture.

« Voilà le moment d'agir ! songea-t-il. Ce truand ne se doute pas qu'il a beau courir, il y a quelqu'un derrière lui qui court aussi vite, qui va le rejoindre, et… »

Il jeta un regard sur la pointe de son épée, et il se lança en avant, à la poursuite de l'inconnu qui lui-même galopait éperdument, cherchant à rattraper le maréchal.

Cette course furieuse dura une minute.

Pardaillan atteignit l'inconnu, et, arrivant sur lui, lui porta un coup de pointe furieux.

Mais l'inconnu avait sans doute entendu courir derrière lui.

Au moment où Pardaillan arrivait, il se retourna, et un bond agile lui évita le coup terrible que lui destinait son agresseur.

Pardaillan profita de ce mouvement de l'inconnu pour se placer entre la voiture et lui.

Il lui barrait ainsi le chemin.

L'inconnu se rua en avant, la tête haute.

À l'instant même, les deux fers se croisèrent…

Les épées une fois engagées, les adversaires devinrent silencieux, chacun d'eux ayant reconnu en l'autre un escrimeur de force supérieure. L'obscurité était profonde, et c'est à peine s'ils se distinguaient. Les contacts du fer devaient donc leur suffire pour se guider. Et c'était sinistre, ce duel dans la nuit noire, ces deux ombres en arrêt, ce groupe confus où on ne voyait par instants

qu'une étincelle d'acier, où on n'entendait que les deux respirations courtes et rauques.

Cependant, le vieux Pardaillan se tenait sur la réserve, son but étant simplement d'arrêter l'inconnu assez longtemps pour qu'il ne pût rejoindre la voiture dont le grondement se perdait au loin.

L'inconnu, au contraire, voulait absolument passer et passer vite.

Il tâta donc deux ou trois fois le fer de son adversaire, et au jugé, se fendit à fond dans un coup droit et violent.

On entendit ce froissement de fer qui ressemble au bruit de la soie qui se déchire :

Le coup était paré !

L'inconnu se jeta en avant tête baissée :

– Par Pilate ! gronda-t-il.

– Par Barabbas ! rugit au même instant Pardaillan.

Les deux jurons retentirent simultanément.

Et à peine les eurent-ils proférés que les deux épées se baissèrent ensemble, et que ce double cri se fit entendre :

– Mon père ! s'écria l'inconnu.

– Mon fils ! répondit le vieux Pardaillan.

Ils remirent leur épée au fourreau, non sans une sorte d'embarras chez le vieux Pardaillan et une sourde colère ou plutôt un désespoir concentré chez le jeune chevalier.

Il y eut une minute de silence, pendant laquelle le chevalier, prêtant l'oreille, essaya de percevoir un dernier bruit qui pût lui indiquer de quel côté s'était dirigé Damville.

Mais il n'entendit plus rien !…

– Perdues ! murmura-t-il avec accablement.

Le vieux routier, pendant cette minute, avait cherché ce qu'il pourrait bien dire à son fils. Il sentait un vague besoin de se disculper et devinait instinctivement que le chevalier était en droit de lui faire des reproches.

Il se campa donc dans son attitude de dignité offensée et, le poing sur la hanche, commença l'attaque :

– Après une si longue absence, je vous retrouve, mon fils. Et comment vous retrouvé-je ? Désobéissant pleinement à mes conseils que vous aviez juré de suivre, et que vous eussiez dû considérer comme des ordres ! Je vous retrouve, dis-je, en flagrant délit de cette faiblesse d'âme contre laquelle j'avais eu soin de vous mettre en garde ! Je vous retrouve, dis-je, vous mêlant de ce qui ne vous regarde pas, vous mettant en travers des larrons de haut vol

capables de vous briser comme verre, vous intéressant à des gens qu'on enlève, essayant de secourir des inconnus qui ne crient même pas au secours. Enfin, je vous retrouve faisant tout justement le contraire de ce que vous deviez faire ! Est-ce ainsi que vous avez profité de mes avis ? Je vous avais commandé de vous défier des hommes, des femmes et de vous-même ! Et vous voici faisant le chevalier errant. Triste métier, mon fils, et qui vous rapportera peu d'écus, encore moins de bonne renommée, et vous conduira tôt ou tard à la potence ou à l'échafaud. Car les hommes, mon fils, sont des bêtes féroces qu'étonne et humilie la pure vaillance mise au service des causes qui ne doivent rien rapporter. Le moins qui puisse vous arriver, c'est de passer pour fou, et que les gens de bon sens vous montrent du doigt en riant et se gaussant entre eux, et en disant de vous : « En voici un qui prétend se dévouer sans que cela lui rapporte. Il faut l'enfermer ou le tuer.

« Car si de pareils exemples étaient suivis, il n'y aurait plus de profits possibles, plus de commerce honnête, plus de grands et petits, et ce serait la confusion universelle, la tour de Babel !… » Voilà ce que diront les gens, mon fils. Et j'y songe avec amertume, ils auraient raison de le dire. Voyez, mon fils, les terribles catastrophes auxquelles nous serions poussés s'il y avait seulement deux ou trois quarterons d'écervelés comme vous ! Vous m'en voyez tout confus d'avance, autant que vous puissiez me voir dans cette obscurité. Je finis, mon fils, car je hais les longs discours. Je finis en vous priant de me suivre jusqu'à certain cabaret que je sais et qui demeure ouvert toute la nuit, quand on sait frapper à sa porte d'une certaine façon… Eh bien ?… Vous ne venez pas ?…

– Mon père, dit le chevalier d'une voix si altérée que le vieux routier en tressaillit, votre intervention me plonge dans un mortel désespoir. Mais quel que soit ce désespoir de n'avoir pu réussir ce que je souhaitais si ardemment, ma tristesse est plus grande encore de voir que nous sommes dans deux camps ennemis…

– Eh ! mordieu ! qui vous empêche de venir avec nous : ce sera tout profit. Cent mille livres vous sont assurées, et peut-être une compagnie vous sera-t-elle…

– Taisez-vous ! taisez-vous ! s'écria le chevalier. Ah ! mon père, ne devinez-vous pas ce que je souffre, et quel est mon chagrin de vous entendre parler ainsi !… Vous suivez une route, et j'en suis une autre !… Adieu, mon père… je vous quitte avec une inaltérable douleur de savoir que vous êtes parmi mes ennemis !

– Vous me quittez ! fit le vieux Pardaillan d'une voix qui trembla légèrement. Mais pourquoi me quitter ?

L'ingénuité du routier inaccessible à certains sentiments, habitué à la dure pour le cœur comme pour le corps, apparaissait dans cette question.

– N'est-ce pas vous qui m'y forcez ? s'écria le jeune homme tout frémissant. Songez, mon père, songez qu'il a pu arriver cette nuit un événement funeste : j'ai tiré l'épée contre vous ! Songez que si je vous avais touché, si la pointe de l'épée que vous m'avez donnée s'était teinte de votre sang, j'allais tout droit me jeter dans le fleuve ! Songez qu'il faudrait que je passe cette rue que vous me barrez, et que pour cela, il faudrait vous mettre en mauvaise posture devant vos maîtres ! Ah ! mon père, j'ai le cœur déchiré ! Puissé-je ne plus jamais vous rencontrer en telles circonstances !… Adieu, adieu, mon père !…

Le chevalier fit quelques pas de retraite précipités.

Le vieux Pardaillan chancela et alla s'asseoir sur une borne cavalière.

Il mit sa tête dans ses deux mains.

– Qu'est-ce à dire ? gronda-t-il. Mon fils me quitte ? Nous sommes ennemis ?… Mais alors… qu'est-ce que je vais faire dans la vie, moi ?… Que va devenir cette pauvre vieille carcasse ?… Je vivais… l'espoir de le voir se frayer un chemin, devenir quelque capitaine redouté… l'espoir qu'il fermerait mes yeux au dernier moment… que sais-je ? et tout cela s'effondre ?… Quoi ! c'est vrai ? Je suis son ennemi ?… Nos routes sont différentes ?… Il me quitte ?

Deux grosses larmes coulèrent sur les joues tannées du routier et allèrent perler au bout de ses moustaches grises : c'était la deuxième ou troisième fois dans sa vie que le vieux Pardaillan pleurait.

Il porta la main à sa gorge, comme pour y étouffer le sanglot qui y râlait.

– Fini ! prononça-t-il avec cette tristesse profonde du découragement.

Au même instant, il se sentit saisir par les deux mains, et il eut un cri de joie rauque, presque terrible, en reconnaissant son fils qui se penchait vers lui et qui, d'une voix étouffée, lui disait :

– Eh bien, non, je ne peux pas !… Je ne peux pas vous quitter ainsi !… mon père, il faut que nous nous expliquions !… Je mourrais de chagrin à me dire que vous êtes contre moi !… Venez…

– Eh ! mort de tous les diables ! fulmina le vieux Pardaillan, qui

se sentit renaître, commençons par nous embrasser ! Voilà la meilleure explication !

Le père et le fils s'étreignirent avec une joie délirante chez l'un, avec une joie mêlée de douleur chez l'autre.

– Laisse-moi te voir ! s'écria alors le routier… Si fait, j'y vois tout de même, moi, je suis comme les chats, et puis, pour un vieux père, pas besoin de lumière pour bien voir son fils… je te vois avec mes doigts… Mordieu ! mais tu n'es plus le même ! Te voilà fort comme les plus forts… Quelle taille ! Quelle envergure !… Et ton poignet ! Peste ! Mais je ne voudrais pas m'y frotter encore, moi qui connais le fin du fin de l'escrime ! Ah ! ah ! Tu as donc adopté mon juron ? Comme tu as poussé ton « Par Pilate ! » Je me suis dit tout de suite : Ça, c'est mon propre sang qui crie ! Allons, viens ! Bras dessus, bras dessous, par les cornes du diable, en ce moment, je défierais le monde !

– Pas par ici, mon père, s'il vous plaît. Allons chez moi… chez vous !

– Et où est-ce, ton chez toi ? À la *Devinière*, je parie ?

– Mais oui, mon père.

– Bon ! Et ! sais-tu ce qu'est la *Devinière* pour toi en ce moment ? Un coupe-gorge, un traquenard où infailliblement, tu seras pris, étripé, éventré, à moins que tu ne prennes, que tu n'étripes, que tu n'éventres ceux qu'on va envoyer pour te prendre… ce qui d'ailleurs ne m'étonnerait qu'à demi.

– Ainsi, vous croyez ?

– Je crois que tu dois commencer par tourner le dos à la *Devinière*. Je connais un certain Guitalens qui enrage après toi et qui serait charmé de te loger dans une de ses oubliettes. Allons, viens…

Cette fois, le chevalier se laissa entraîner sans résistance.

Vingt minutes plus tard, le père et le fils pénétraient au *Marteau qui cogne*, cabaret borgne situé sur les confins de la Truanderie, rue des Francs-Bourgeois, et qui, pour certains clients, demeurait ouvert toute la nuit, en dépit des rondes du guet et des ordonnances royales relatives au couvre-feu.

Au premier étage du cabaret, dans une salle étroite, ils s'installèrent devant un souper improvisé, et le vieux Pardaillan, en cassant le goulot du premier flacon de Bourgogne, s'écria joyeusement :

– Maintenant, raconte-moi tout ! Tout depuis mon départ de Paris ! Tes amusettes, tes sornettes, tes amourettes, et tes batailles

et tes entailles, et ce que tu as fait, et ce que tu n'as pas fait, tout ce que je ne sais pas et que je meurs d'envie de savoir. Commence, mon fils !…

Chapitre 36

LE PÈRE ET LE FILS (suite)

– Et d'abord, reprit le vieux Pardaillan, que faisais-tu à guetter cette voiture ? Tu savais donc qu'elle allait sortir, et l'heure ?

– Oui, répondit le chevalier.

– Et ce qu'elle contenait ?

– Oui ! fit le chevalier, mais d'une voix plus sombre.

– Eh bien ! Tu es plus avancé que moi ! Moi, j'escortais la voiture sans savoir ce qu'elle emportait !

– Donc, mon père, commença le chevalier, vous saurez que maître Landry Grégoire, le patron de la *Devinière*, jouit d'une réputation extraordinaire pour un certain nombre de mets appréciés, notamment la friture de Seine et les pâtés d'alouette.

– Je me rappelle parfaitement ces pâtés, fit le vieux Pardaillan ; ce bon monsieur Landry désosse patiemment les petits oiseaux, les hache menu, les fricasse, les étale proprement dans une terrine et verse de la graisse bouillante sur le tout. Quand cette graisse est refroidie, cela forme une carapace qui protège longuement le pâté. Oui, c'est vrai, Landry a un tour de main remarquable pour cette opération culinaire. Dans mes voyages, j'ai maintes fois essayé de l'imiter sans y parvenir. Il doit avoir un secret… Mais au fait ! j'en ai mangé un aujourd'hui, de ces petits pâtés d'alouette !

Le chevalier sourit.

– Ce matin, poursuivit-il, je m'étais mis dans la tête de voir ce qui se passait à l'hôtel de Mesmes. En conséquence, je me harnache en guerre, et me voilà parti. Dans la rue, je rejoins Huguette… vous vous rappelez Huguette, mon père ?

– La belle madame Huguette ? Peste ! Je n'aurais garde de l'oublier.

– Eh bien, je suis au mieux avec elle. C'est une bonne personne, dont le cœur s'émeut facilement. Bref, je la rejoins et j'allais la dépasser en la saluant d'un sourire lorsqu'elle me demande si je ne lui ferai pas l'honneur de l'accompagner. Elle portait un petit panier recouvert d'un linge blanc, et je remarquai qu'elle était endimanchée. Par politesse, je lui demande jusqu'où elle va. Et elle me répond que, comme toutes les semaines, elle va porter des pâtés chez Mme de Nevers, chez la jeune duchesse de Guise et enfin chez le maréchal de Damville. Je crois, mon père, que, de ma vie, je n'ai éprouvé pareille émotion. Vous comprenez que j'entrevoyais le moyen de pénétrer à l'hôtel de Mesmes…

– Cette bonne madame Huguette ! fit le vieux routier ; elle m'intéresse, avec ses pâtés ! Mais voilà bien ta chance, par exemple !

– Eh ! mon père, la chance passe dix fois par jour à portée de chaque homme ; le tout est de la voir et de la saisir ! Bref, à la grande joie de dame Huguette, toute fière d'être escortée par moi, je lui dis que je l'ai rejointe justement dans l'intention de lui tenir compagnie. Nous passons à l'hôtel de Guise, puis à l'hôtel de Nevers, puis nous arrivons à l'hôtel de Mesmes. Il y a un jardin derrière l'hôtel. Ce jardin a une porte. C'est par cette porte qu'entre dame Huguette pour se rendre directement aux offices de bouche qui sont sur les derrières de l'hôtel. Au moment où dame Huguette pénètre dans le jardin, j'y entre avec elle.

– Eh bien, s'écrie-t-elle, que faites-vous ?

– Vous le voyez, je vous accompagne jusqu'à l'office. Vous direz que je suis votre cousin, votre frère, tout ce que vous voudrez ; mais je veux entrer.

– Ah ! monsieur le chevalier, si monsieur l'intendant…

– Encore monsieur l'intendant ! s'écria le vieux Pardaillan. Je l'avais déjà en grippe, cet homme. Qu'il prenne garde. S'il ne se comporte pas bien dans ton récit, je lui coupe les oreilles. Poursuis, mon fils !

Le chevalier, abasourdi d'abord par cette interruption, continua :

– Si monsieur l'intendant le sait, vous nous ferez perdre la pratique du maréchal, acheva Huguette. Mais comme je n'avais nullement l'air attendri, elle poussa un soupir et me laissa entrer avec elle. Nous pénétrons dans une sorte de vestibule. À gauche

s'ouvrent les cuisines, à droite, l'office. Au fond, une porte. Huguette se dirige à droite, et au moment où elle va entrer : « Je vous attends ici ! » lui dis-je. Un peu tremblante et désolée, elle entre, et moi, marchant droit à la porte du fond, je l'ouvre, et je vois un cabinet où je m'enferme. Dix minutes se passent. J'entends Huguette qui sort.

– Tiens ! monsieur votre cousin n'est plus là ? s'écrie une voix fraîche et jeune.

– Il se sera lassé de m'attendre, répond Huguette. Il est sans doute dans le jardin…

– Non, dame Huguette. Car de même que je l'ai vu venir par la fenêtre, de même je l'aurais vu s'en aller.

– Il est peut-être sorti au moment où vous ouvriez votre armoire et où vous ne pouviez voir le jardin…

– C'est possible, après tout, dame Huguette, reprend la voix fraîche.

– J'espère, ma chère Jeannette, que vous n'êtes pas fâchée ?

– De quoi ? De ce que vous avez amené le cousin ? Pas du tout, au contraire ! Et puis, qui le saura ? Cette partie de l'hôtel ne communique avec les devants habités que par un couloir toujours fermé, excepté à l'heure des repas. Je serai charmée de le revoir.

– Merci bien, Jeannette, dit Huguette d'un ton un peu sec.

– Je les entends qui sortent ensemble dans le jardin, et j'en profite pour me glisser dans l'office.

– Hum ! fit le vieux routier. Position dangereuse, mon fils ! J'en ai la sueur pour toi ! Et qu'est-il arrivé, dis-moi vite !

– Il est arrivé, mon père, que par la fenêtre, j'ai vu la servante escorter dame Huguette dans le jardin où elles m'ont cherché toutes deux ; et que, de guerre lasse, Huguette est partie. Mais j'avais eu le temps d'examiner Jeannette, de constater qu'elle était toute jeune, toute jolie, avec les plus beaux yeux du monde…

– Ah ! ah ! voilà donc ce que tu allais faire à l'hôtel de Mesmes !

– Vous ne le pensez pas, mon père ! Toujours est-il que j'attendis Jeannette et lorsqu'elle revint, je la pris tout simplement dans mes bras, et que mon baiser étouffa le cri effarouché qu'elle voulait pousser. Je passe les demandes et les réponses. Sachez seulement qu'au bout d'une demi-heure, la pauvre Jeannette était persuadée que j'étais amoureux fou d'elle ; j'appris en même temps qu'elle devait se marier, pour plaire à M. l'intendant…

– Ah ! pour cette fois, c'est dit. Je lui coupe les oreilles ! s'écria le

vieux Pardaillan.

– Pour plaire à l'intendant, donc, elle devait se marier avec le neveu dudit intendant, palefrenier chez le maréchal de Damville. J'ai appris que l'intendant s'appelle Gille, et le neveu Gillot. J'appris que Jeannette n'aimait pas le sieur Gillot, et qu'elle détestait le sieur Gille, toutes choses bonnes à savoir, mon père ! Et nous allions entamer de plus douces confidences, mitigées par une sorte de crainte que j'inspirais encore à la belle enfant, lorsque tout à coup, on marche dans le vestibule. Jeannette ouvre une vaste armoire, et me pousse dedans à l'instant où la porte s'ouvrait.

– Ouf ! fit le routier. Il était temps, hein ? Je parie que c'est cet imbécile de Gillot qui arrive !

– Non : c'était son oncle.

– Gille ! Monsieur l'intendant ! Il m'horripile, cet homme, avec sa face de squelette. Mais suffit, puisque je dois lui couper les oreilles !… Ah ! mon pauvre ami, te voilà en triste posture, dans ton armoire ! Comment en sortiras-tu ?

– Vous allez voir, mon père. Donc, c'était l'intendant qui arrivait. Je l'ai compris tout de suite, aux premiers mots de Jeannette. Et voici la conversation que j'ai surprise :

– Jeannette, dit l'intendant, les prisonnières ne t'ont rien dit ce matin ?

– Les prisonnières ! s'exclama sourdement le vieux Pardaillan.

– Oui, mon père. Telle fut la question de l'intendant. Et si vous en êtes ému, j'en fus, moi, presque défaillant dans mon armoire. Et mon cœur battait si fort que c'est miracle que l'intendant ne l'ait pas entendu ! Du moins, cela me sembla ainsi sur le moment.

Ici le chevalier avala un verre de vin, essuya son front moite de sueur, puis continua :

– Non, monsieur l'intendant, elles ne m'ont rien dit, répondit Jeannette. Pas plus ce matin que les autres jours, d'ailleurs. Ces dames sont bien tristes, voilà tout ce que je puis vous dire.

– J'espère, reprit l'intendant, que tu n'as soufflé mot à personne de la présence de ces étrangères dans l'hôtel, à personne, pas même à mon neveu !

– Oh ! monsieur, vous m'avez tant menacée, qu'il n'y a pas de danger que j'en parle.

– Bon ! Souviens-toi que monseigneur te fera une bonne dot si tu es bien sage, si tu obéis…

– Monseigneur est trop bon. C'est mon devoir d'obéir, et je ne

mérite pas de récompense pour cela.

– Très bien, ma fille. Tu es digne d'épouser Gillot et tu l'épouseras. N'oublie pas de bien remarquer ce qu'elles font et ce qu'elles disent, tout à l'heure, quand tu leur porteras le dîner.

– Oh ! monsieur, c'est tout vu, tout remarqué. Ces dames pleurent, et c'est à peine si elles mangent. Elles me font pitié, tenez. C'est toujours pour moi un triste moment que celui où je leur porte à manger.

– Bon ! C'est aujourd'hui le dernier jour, Jeannette. Demain, elles ne seront plus ici. Monseigneur les rend à la liberté. Tu comprends, Jeannette, ce sont des parentes du maréchal. Il voulait faire épouser à la plus jeune un beau parti dont la donzelle ne veut pas. Il a fait tout ce qu'il a pu pour la décider. Mais puisqu'elles sont aussi obstinées, la fille et la mère, ma foi, il y renonce. Et il les renvoie… tout cela, entre nous, tu comprends ?

– Soyez donc tranquille, monsieur. Je suis contente que ces dames s'en aillent…

– Dès ce soir, elles partiront. Monseigneur est à bout de patience. Allons, au revoir, Jeannette, tu es une fille intelligente, et tu épouseras Gillot.

– Oui ! compte là-dessus, vieux fou ! interrompit Pardaillan père. Cette Jeannette m'a l'air d'une gaillarde bien trop futée pour épouser ce dadais de Gillot. Si je lui coupais les oreilles à celui-là aussi ? Mais continue, mon fils. Ton récit me paraît fameux, si ce n'est qu'il me donne soif à force de me donner des émotions. Et quelles étaient ces parentes… ces prisonnières ?

– Vous allez le savoir, mon père, continua le chevalier, tandis que le routier cassait le goulot d'une nouvelle bouteille. À peine eus-je compris que l'intendant du diable s'était éloigné que je sortis de mon armoire…

– Vite, me dit Jeannette, allez-vous en maintenant. Vous reviendrez demain matin si… si je vous plais.

– Tu me plais, Jeannette. Et c'est pourquoi je reste. Pourquoi veux-tu que je m'en aille ?

– Parce que c'est l'heure… l'heure où mon prétendu vient me faire sa cour. Allez-vous en, je vous en supplie. S'il vous voyait, toute la maison accourrait à ses cris. Vous ne savez pas combien cet hôtel est bien gardé. Les domestiques eux-mêmes s'espionnent les uns les autres.

– Jeannette, lui dis-je résolument, je ne m'en irai pas…

– Et Gillot qui va venir…

– Gillot du diable ! gronda le vieux Pardaillan. Si je te tenais.

– Non seulement je ne m'en irai pas, poursuivit le chevalier, mais tu vas me conduire…

– Où donc ?

– Où cela ? Chez les dames dont parlait l'intendant… chez les parentes… les prisonnières !

– Ah ! pour le coup, vous êtes fou, s'écrie Jeannette. Et voici qu'elle avise de me demander qui je suis, après tout, et ce que je viens faire dans l'hôtel. J'insiste pour qu'elle me conduise. Elle se dérobe et refuse avec violence. Bref, je m'aperçois que j'ai été trop vite en besogne et que j'ai perdu d'un coup le terrain gagné. J'étais désespéré. Et je ne comprenais rien à l'attitude de ma nouvelle amie, lorsque tout à coup elle s'écrie amèrement :

– C'est sans doute que vous aimez cette demoiselle et qu'elle vous aime ! Je comprends maintenant qu'elle ne veuille pas épouser le parti que lui destine monseigneur. Mais ne comptez pas sur moi pour vous aider !

Là-dessus, elle se met à pleurer. Un éclair traverse mon cerveau… Jeannette était jalouse !

– Bonne petite fille ! dit Pardaillan père.

– Alors, continua le chevalier, je m'empresse de la rassurer. Je lui jure que la demoiselle aime un haut personnage qui m'envoie pour tâcher de lui parler… Comment veux-tu, ajoutai-je, que cette demoiselle, une Montmorency, aime un pauvre diable comme moi, un cousin d'aubergiste, un aventurier sans sou ni maille… Ce raisonnement la frappe plus que tous mes serments.

– C'est tout de même juste ! s'écrie-t-elle.

– Ah ! ah ! fit le vieux Pardaillan en éclatant de rire, la fable était bonne.

Le chevalier, sombre et tremblant, demeura une minute silencieux.

– Mon père, dit-il, que dites-vous de l'opinion de cette fille ?

– Quelle opinion ? Celle qu'une Montmorency ne peut aimer un Pauvre diable comme toi ?

– Oui, monsieur.

Le vieux Pardaillan haussa les épaules en vidant un verre de vin.

– Je dis que c'est l'opinion d'une toute petite fille et d'un tout petit garçon. Sache une chose : l'amour ignore les distances, si toutefois il y a distance. Il n'est si grande dame qui ne consente à

épouser un petit clerc si le clerc lui paraît à son goût. Mais, reprit tout à coup le routier, l'une des prisonnières est donc une Montmorency ?

– Oui, monsieur.

– Voilà qui devient particulier, fit le vieux Pardaillan pensif. Continue. Ton récit m'intéresse de plus en plus.

– Donc, reprit le chevalier avec un soupir, une fois que Jeannette fut bien convaincue que Montmorency ne pouvait aimer un pauvre hère tel que moi, elle finit peu à peu par se rendre à ce que je lui demandais. Mais elle ajouta qu'elle ne pourrait me conduire chez les prisonnières qu'au soir, vers huit heures. Je flairais une feinte et supposais que Jeannette allait me prier de revenir le soir, lorsqu'elle termina en rougissant quelque peu :

– D'ici là, monsieur, vous resterez dans ma chambre, où je vais vous conduire et où je vous apporterai à manger. Ce que j'en fais, c'est par grande pitié pour cette demoiselle qui pleure à fendre l'âme, et je serais bien contente de l'avoir aidée à épouser qui elle aime… Dépêchons-nous, car Gillot ne va pas tarder maintenant.

Là-dessus, je la remercie du mieux que je peux. Elle me fait jurer que je me souviendrai du service qu'elle me rend. Je le lui jure bien volontiers. Alors elle me dit de la suivre. Elle traverse vivement le vestibule, je la suis. Elle ouvre une porte et pénètre dans un couloir obscur en forme de voûte. Je continue à la suivre. Tout à coup, à l'autre bout du couloir, apparaît quelqu'un…

– Encore le damné Gille ! s'écria le vieux Pardaillan.

– Non, monsieur, c'était Gillot !

– Aussi détestables, aussi pendables l'un que l'autre. Ah ! mon pauvre chevalier, pour le coup, tout a été découvert, hein ? Comment t'en es-tu tiré ?

– Vous allez voir, mon père ! J'avais remarqué dans le couloir, à droite, un renfoncement que je venais de dépasser de deux ou trois pas. Dans le renfoncement, il y avait une porte. Tandis que Jeannette s'arrête pétrifiée, moi, me dissimulant vers elle, je rétrograde jusqu'au renfoncement. Jeannette tourne la tête et voit mon opération. Elle se met à causer à voix très haute avec Gillot qui arrivait. Pendant ce temps, j'ouvre et je me trouve au haut de l'escalier des caves ! Je repousse doucement la porte et j'écoute.

– Et où vas-tu comme ça, Gillot ?

– D'abord à l'office pour t'embrasser, Jeannette.

Ici j'entends le bruit d'un baiser.

– Ensuite ? reprend la fille.

– Ensuite, tu sauras que l'oncle Gille m'a donné l'ordre de préparer pour ce soir la grande chaise à mantelets avec deux bons chevaux, le tout bien attelé pour onze heures du soir. Et comme la chaise n'a pas servi depuis longtemps, et que je vais passer deux bonnes heures à la mettre en état, je vais chercher une bouteille pour me mettre en train.

– Quoi ! Tu vas à la cave ? Mais si l'officier des caves l'apprend ?

– Bah ! qui le lui dira ? Pas toi, j'espère !

– Mais la porte est fermée !

– Je l'ai ouverte tout à l'heure, Jeannette.

– Bon ! Viens-t'en un peu avec moi à l'office. Tu as bien le temps.

– Non pas, peste ! Il faut que je me hâte de remettre la clef en place.

Là-dessus, la porte s'ouvre et j'entrevois Jeannette effrayée qui se cache le visage dans ses deux mains. J'avais commencé à descendre à reculons. À mesure que Gillot s'avance, je recule d'une marche. Enfin, me voilà en bas, et je m'aplatis contre la muraille, dans l'espoir que Gillot ne me verra pas, et que je pourrai remonter tandis qu'il cherchera son vin. Mais voilà cet imbécile qui allume un flambeau !

– Ouf ! s'écria le vieux Pardaillan.

– Il m'aperçoit et demeure un instant atterré, avec des yeux tout ronds de frayeur. Enfin, l'esprit lui revient, et il veut pousser un grand cri. Mais trop tard ! Je l'avais déjà saisi à la gorge. Il était temps !… Car au même instant, j'entends au haut de l'escalier une voix qui bougonne contre la négligence de l'officier des caves ! C'était l'oncle Gille qui refermait la porte à clef !… Jeannette s'était sauvée sans doute.

– Diable ! diable ! grommela le vieux Pardaillan. Ce misérable intendant ! Je regrette qu'il n'ait que deux oreilles… Ainsi, te voilà enfermé dans la cave !… Je me demande comment tu vas faire, par exemple !

– Mais, monsieur, puisque me voici près de vous, fit le chevalier avec son sourire naïf et moqueur, c'est que j'en suis sorti !

– C'est vrai, c'est vrai ; n'empêche que j'en ai la chair de poule à te savoir dans cette cave…

– Bref, reprit le chevalier, la porte était bel et bien fermée à triple tour. Moi, je tenais toujours mon Gillot par la gorge pour l'empêcher de hurler. Tout à coup, je le vois qui du blanc passe au

rouge et du rouge au violet. Alors je desserre. Il respire deux grands coups et se jette à mes pieds en disant :

– Grâce, monsieur le truand ! Laissez-moi vivre, je ne vous dénoncerai pas !

– Il t'a pris pour un truand ! s'écria le vieux routier.

– Il y avait de quoi, monsieur. Outre mon épée, j'avais un poignard et un pistolet à la ceinture. D'ailleurs, je n'ai eu garde de le détromper : mais pour plus de sûreté, je l'ai aussitôt bâillonné.

M. de Pardaillan père éclata de rire.

– Et tu dis, demanda-t-il, que ceci est arrivé vers quelle heure ?

– Mais il pouvait être onze heures du matin, monsieur.

– Juste au moment où je bâillonnais maître Didier ! Ah ! Ils vont bien les Pardaillan ! Et l'hôtel de Mesmes les aura promptement connus dans la même journée !

– Je ne vous comprends pas, mon père.

– Je te raconterai cela. Mais poursuis ton récit. Tu en étais au moment où tu bâillonnes Gillot…

– Oui. Vous pensez si j'étais inquiet. Une heure se passe, puis deux ! Malgré mon inquiétude, je me sens alors gagné à la fois par la faim et par la soif.

– Pour ce qui concerne la soif, observa judicieusement le routier, tu n'avais rien à craindre, puisque tu étais aux sources mêmes, c'est-à-dire dans la cave.

– Juste, monsieur !

– Mais pour la faim, par exemple. Tu as dû regretter les fameux pâtés d'alouettes ?

– Pas trop, car en parcourant les caves, j'ai découvert l'endroit où l'on met les jambons, et ma foi, je me suis nourri de jambon, à défaut de pâtés… Oui, mais voici qu'après avoir apaisé ma faim en mordant après la chair rose d'un jambon et ma soif en décoiffant un flacon, voici, dis-je, que la pensée me vient de donner à manger et à boire à mon prisonnier. Je me mets donc à sa recherche, et je le découvre où ? au haut de l'escalier, au moment où il s'apprêtait à faire vacarme avec son poing et son pied sur la porte. D'un bond, je le rejoins, je le saisis, je l'entraîne, et je lui dis : Misérable ! Tu voulais donc me livrer ! Comme il était bâillonné, il ne put me répondre… Il tremblait de tous ses membres.

Alors j'ajoute : Tu mériterais de mourir de faim ici. Mais j'ai pitié de toi ! Aussitôt, je le débâillonne, et lui octroie le restant de mon jambon qu'il se met à dévorer. Une fois son appétit calmé, je le

bâillonne à nouveau, je me mets à le ficeler, le plus consciencieusement que je puis, et je l'allonge dans une sorte de soupente parmi les jambons et les saucissons, en sorte qu'il se trouvait là lui-même comme un saucisson…

– Fameux ! fameux ! s'écria le vieux Pardaillan enthousiasmé. Tu ne l'as pas enfumé, au moins ?

– L'idée ne m'en est pas venue, monsieur. Bien tranquille désormais de ce côté, j'essaie alors d'ouvrir la porte. Mais c'était peine inutile. Pour comble, le flambeau consumé jette ses dernières lueurs et s'éteint. Me voilà dans une profonde obscurité, assis sur les marches de l'escalier, écoutant avec une profonde anxiété, attendant que quelque officier de cave vienne chercher du vin pour me frayer un passage au dehors, le pistolet d'une main, le poignard de l'autre. Mais les heures se passent. Je n'entends aucun bruit. Et songeant à ce qu'avait dit Gillot à Jeannette, songeant à cette voiture qui devait être prête pour onze heures, je me demande avec angoisse si les prisonnières vont être enlevées sans que je sache où on les conduit, sans que je puisse rien faire pour les délivrer !…

– Pauvre chevalier ! interrompit le routier en riant.

– Vous riez, mon père ? fit le chevalier avec une surprise non exempte de reproches.

– Ne fais pas attention, je songe à l'autre, à cet imbécile de Gillot qui, pendant ce temps, ficelé comme un saucisson, se morfond, étalé parmi les jambons, sans même la consolation de se venger sur eux en les dévorant, puisqu'il est bâillonné… Sublime, ton idée de transformer le sieur Gillot en jambon !

Le chevalier, malgré sa tristesse, ne put s'empêcher de sourire.

– Quant à toi, continua le routier, j'avoue que ta position n'était pas gaie. Mais enfin, tu as pu ouvrir la porte ?

– Non, elle m'a été ouverte… par Jeannette.

– Bonne petite Jeannette !

– Au moment où je commençais à désespérer pour tout de bon, j'entends la clef qui grince doucement. Je me prépare à foncer. La porte s'ouvre, j'aperçois Jeannette.

– Vite, vite, me dit-elle. J'ai pu prendre la clef pour une minute. Sauvez-vous !

– Quelle heure est-il ? lui demandai-je tout enfiévré.

– Un peu plus de dix heures.

Je respire, soulagé : la voiture ne doit partir qu'à onze heures !

J'embrasse Jeannette de tout mon cœur.

– Vous reviendrez ? me demande-t-elle.

– Certes ! Comment pourrais-je t'oublier !

– Et Gillot ! fait-elle tout à coup en se rappelant son fiancé.

– Gillot ? Il est en train de manger tous les jambons de la cave !

Alors elle s'élance dans les caves. Moi, je gagne le jardin. Je le traverse en quelques bonds. Je trouve la porte fermée. Je saute par-dessus le mur. Je fais le tour de l'hôtel. Et, voyant qu'il est trop tard pour aller prévenir les personnes que cette affaire intéressait, je me décide à attendre seul la voiture… Je n'ai pas attendu longtemps d'ailleurs. Au bout d'une demi-heure, j'ai vu la grande porte de l'hôtel s'ouvrir. Je vais me poster au coin de la première ruelle. La voiture s'y engage. Et je remarque qu'elle est escortée par un seul cavalier qui marche en avant. Mon plan est aussitôt fait : abattre le postillon d'un coup de pistolet, désarçonner le cavalier, l'obliger à se battre avec moi, le tuer ou le blesser, puis défoncer les mantelets de la voiture et délivrer les prisonnières… Je fais feu sur le Postillon… et je le manque !

– Pauvre ami !…

– Que voulez-vous, mon père ! J'avais la tête perdue. L'espoir, la crainte, l'angoisse, mille sentiments qui me bouleversaient, tout cela m'a enlevé le sang-froid nécessaire. Enfin, pour en finir, au coup de pistolet, la voiture se met à galoper. Je cours derrière elle. Et je l'aurais atteinte ! Ah ! sûrement, je l'aurais rattrapée… tout à coup, j'entends courir derrière moi, je tourne la tête, je vois un homme qui me charge, l'épée à la main ; je fais un bon de côté, l'homme en profite pour se mettre entre moi et la voiture qui disparaît rapidement… Vous savez le reste, cet homme, c'était vous, mon père !…

Tel fut le récit du chevalier au vieux Pardaillan, dans l'étroite salle du cabaret borgne, au milieu du profond silence de la nuit, sous les poutrelles noircies d'un plafond bas, à cette table boiteuse où ils étaient assis, mangeant et buvant.

Ce récit, nous avons tenu à le répéter avec sa faconde, ses naïvetés, sa simplicité, ses ruses, enfin tout ce qui pouvait achever de mettre en relief la figure de notre héros – aventurier d'un âge de violence, répétons-le, sans trop de scrupule, prompt au mensonge avec la pauvre petite fille d'office, prompt à la force avec le palefrenier un peu stupide, prompt enfin au coup de feu et au coup d'épée, toutes choses auxquelles on y regarderait à deux fois, de nos jours.

– Voilà exactement quelle a été ma journée, acheva le chevalier après un long silence pendant lequel son père l'examinait à la dérobée avec un singulier mélange d'embarras et d'admiration.

– Mais, fit alors le vieux routier dans l'espoir d'arracher son fils à ses sombres préoccupations, je t'avais demandé de me raconter tout ce que tu as fait depuis mon départ, et ceci n'est qu'une journée. Je remarque même que tu as commencé par la fin.

– Ah ! monsieur, s'écria le chevalier, c'est que l'importance de cette journée vous indique l'importance du reste ! Si j'ai voulu pénétrer coûte que coûte dans l'hôtel de Mesmes, si j'ai employé la ruse et la force pour savoir d'abord si ces deux femmes étaient dans l'hôtel, ensuite pour me rapprocher d'elles, enfin pour essayer de les délivrer, c'est que ma vie est désormais attachée à la vie de ces deux femmes ! c'est qu'il faut que je les délivre, ou j'y mourrai !… Mais, mon père, nous sommes venus ici pour nous expliquer sur notre situation réciproque… Une question tout d'abord, une question à laquelle je vous supplie de répondre…

– Parle, mon enfant ! dit le vieux Pardaillan avec une sorte de rude tendresse.

– Eh bien ! fit le chevalier avec hésitation, vous escortiez la voiture, n'est-ce pas ?

– Oui, chevalier. J'étais même chargé de tuer tout ce qui tenterait d'en approcher. Il paraît qu'on n'avait pas tout à fait tort.

– Donc, reprit le chevalier avec une angoisse grandissante, vous savez où va la voiture !… Vous le savez, mon père ! Vous m'avez dit tout à l'heure que vous ignoriez ce qu'elle emportait…

– C'est l'exacte vérité ! Ah ! ce n'est pas la confiance qui étouffe monseigneur de Damville !

– Mais vous savez où elle va !…

– Non, mon enfant ! Je te le dis ; tu me crois, n'est-ce pas ? Tu n'infliges pas à ton vieux père l'injure de penser qu'il voudrait ruser avec toi ?

– Je vous crois, mon père ! fit le chevalier avec une douleur concentrée.

Son dernier espoir venait de s'évanouir.

– Mais, reprit le routier, si je ne puis te dire où va le damné maréchal, tu peux me dire, toi, quelles sont ces prisonnières qu'on enlève avec tant de mystère. Tu m'as bien parlé d'une Montmorency. Mais qu'est-ce que ces parentes que je ne connaissais pas au maréchal ?

– Mon père, rappelez-vous ce qui a été dit le jour de votre départ. Rappelez-vous cette femme dont vous ne vouliez pas me dire le nom, parce que ce n'était pas votre secret ! Rappelez-vous cette femme enfin dont vous avez jadis enlevé la fille…

Le vieux routier tressaillit et devint un peu pâle.

– Eh bien, cette fille, cette enfant, Loïse de Piennes… ou mieux, Loïse de Montmorency…

– Tu l'aimes !…

– Oui, monsieur !…

– Fatalité ! fit le vieux Pardaillan qui, devenu pensif, baissa la tête.

– Je l'aime, reprit le chevalier. Je l'aime sans espoir. Et pourtant, je veux la délivrer ! Et c'est elle qui se trouve dans cette voiture ! Elle et sa mère !…

– Tu en es bien sûr ?

– Trop sûr ! Souvenez-vous de ce que m'a dit la petite Jeannette. Ces paroles s'accordent exactement avec le portrait de la mère et de la fille… Elles ont été enlevées, voici une quinzaine. Je soupçonnais le maréchal de Damville. Maintenant, j'en suis sûr !… Mais où les mène-t-il ? Pourquoi les change-t-il de prison ?

– Ah ! Je comprends tout, maintenant ! Je comprends les précautions prises hier et aujourd'hui contre moi. Le maréchal ne voulait pas que j'apprisse qu'il avait des prisonnières et quelles étaient ces prisonnières ! Il avait peur ! Et il avait raison d'avoir peur ! Car si j'avais su la vérité, ce que tu as entrepris, je l'eusse entrepris, moi !

– Mais enfin, mon père, comment se fait-il que je vous retrouve au service du maréchal ? Depuis quand êtes-vous dans son hôtel ?

– Depuis hier soir seulement. Et j'y ai été gardé à vue. Seulement le maréchal m'avait dit qu'à partir de minuit je serais libre. Je me proposais de te rejoindre à cette heure-là.

Le vieux Pardaillan fit alors à son fils le récit de sa rencontre avec Damville aux Ponts-de-Cé et ce qui en était résulté. Le chevalier, à son tour, compléta son récit en racontant les principaux événements de sa vie depuis le départ de son père.

Lorsque ces diverses confidences furent terminées, le petit jour commençait à paraître.

Il fut résolu que le vieux Pardaillan retournerait à l'hôtel de Mesmes et qu'il servirait le maréchal avec fidélité en ce qui concernait son plan de campagne politique.

C'était le meilleur moyen d'arriver à savoir ce qu'étaient devenues Jeanne de Piennes et sa fille.

– Au besoin, ajouta le routier, il y a quelqu'un qui doit être instruit de cela. C'est celui qui conduisait : un certain vicomte d'Aspremont. Et celui-là, je le forcerai à parler. Sois tranquille, avant peu, je saurai à quoi m'en tenir.

– Moi, je vais prévenir le maréchal de Montmorency de ce qui vient de se passer. Et je vous attendrai ensuite à la *Devinière*… songez avec quelle impatience !

– À la *Devinière*, malheureux ! Tu veux donc retourner à la Bastille !

– C'est vrai, je n'y songeais plus.

– Tu vas demeurer ici. Je suis au mieux, depuis longtemps, avec la maîtresse du *Marteau qui cogne*. D'ailleurs, c'est ici une de ces auberges mal famées où messieurs du guet et sbires quelconques n'ont garde de se hasarder. Tu y seras en parfaite sûreté. Je vais donner des ordres pour qu'on t'aménage une niche logeable.

Le père et le fils s'embrassèrent alors.

Le vieux routier réveilla l'hôtesse, qui dormait depuis longtemps, et lui donna ses instructions. L'hôtesse jura que le chevalier serait plus en sûreté dans son auberge que le roi dans son Louvre.

Le chevalier accompagna son père jusque dans la rue. Au moment où il s'éloignait :

– Mon père, lui dit-il, j'ai laissé à la *Devinière* quelqu'un… un ami… allez me le chercher, puisque je ne puis, moi-même.

– Bon. Comment s'appelle-t-il, ton ami ?

– Pipeau, c'est un chien…

Chapitre 37

AU LOUVRE

Le chevalier dormit deux ou trois heures sur un méchant matelas que l'hôtesse du *Marteau qui cogne*, encline aux exagérations sentimentales, appela un lit somptueux, le matelas se trouvant dans un galetas qu'elle dénommait « la chambre des princes ».

« Que doivent être les chambres de simples marquis ou barons ou même chevaliers ! » avait songé le jeune homme en pénétrant dans le galetas, réflexion qui, d'ailleurs, ne l'avait pas empêché de s'endormir d'aussi bon cœur que s'il se fût étendu sur la couche la plus moelleuse, et d'y faire des rêves d'amour tout comme s'il n'eût pas été séparé pour toujours peut-être de celle qu'il aimait : tant il est vrai qu'à l'heureux âge des vingt ans, l'illusion consolatrice est plus forte que la réalité désespérante ; Béranger[27] a fait là-dessus une fort jolie chanson.

Vers neuf heures du matin, le chevalier était sur pied.

Il se rendit directement à l'hôtel de Montmorency et trouva le maréchal qui l'attendait avec une sombre impatience.

Cette journée et cette nuit, François les avait passées à agiter des pensées confuses et contradictoires.

Tantôt, il se repentait de n'avoir pas suivi sa première impulsion et de n'avoir pas été trouver son frère.

Tantôt, il convenait que le jeune chevalier avait eu raison et que la ruse, en cette affaire, serait plus utile que la force. Parfois, il arrêtait son esprit avec une sorte de charme effaré sur cet événement qui, par moments, lui semblait chimérique ; il avait une fille de dix-sept ans dont toujours il avait ignoré l'existence ! Alors il

souriait, et presque aussitôt ses yeux s'emplissaient de larmes. D'autres fois, et plus longuement, il songeait à cette mère admirable, à Jeanne dont il avait reconstitué le martyre depuis sa dramatique visite à Margency ; et alors, il comprenait qu'il n'avait cessé de l'aimer… Jeanne lui apparaissait telle qu'il l'avait vue à leur dernier rendez-vous dans le bois de châtaigniers, radieuse de sa jeunesse en fleur dans la nature fleurie elle-même.

Et alors, un redoutable problème se posait ; et bien qu'il fît des efforts pour écarter la question, elle revenait implacable : il était marié à Diane de France. Et même, dans ce moment, elle cherchait à se rapprocher de lui. L'impossibilité d'une séparation, d'un sanglant affront à infliger à la famille royale, lui paraissait flagrante. On avait bien trouvé un pape pour sacrifier la pauvre petite Jeanne ; on n'en trouverait pas un autre pour le détacher de Diane ! Et pourtant, l'impossibilité lui apparaissait tout aussi formelle de vivre loin de Jeanne, de perpétuer la condamnation alors qu'il la savait innocente…

Et lorsqu'il songeait que sa vie était brisée, qu'il était trop tard pour être heureux, qu'il avait vécu dans le désespoir dix-sept années qu'il aurait dû vivre dans le bonheur le plus paisible, il se surprenait à mordre ses poings de rage, et de formidables serments de vengeance montaient à son cerveau comme les fumées d'une liqueur capiteuse.

Ainsi oscillait la pensée de ce malheureux honnête homme, entraînée dans le tourbillon des images qui se succédaient, pareille à une barque désemparée dont la détresse apparaît un instant dans le remous du vaste océan sous un ciel noir de tempêtes.

Lorsque le chevalier arriva, il n'osa l'interroger ; mais son regard ardent parla pour lui…

Pardaillan fut effrayé des ravages de cette physionomie qui, la veille encore, lui semblait si imposante par la majesté naturelle du maréchal, par son grand renom, par la grandeur et la noblesse de ce nom de Montmorency dont le connétable avait porté la gloire à son apogée.

Maintenant, ce n'était plus qu'un homme : un homme qui souffrait. Tant de prestige s'évanouissait, et l'humble chevalier, le pauvre hère, se surprit à avoir pitié du puissant seigneur.

Il lut dans ses yeux toute l'angoisse de l'attente.

– Monseigneur, dit-il, je ne m'étais pas trompé… elles étaient bien à l'hôtel de Mesmes.

– Elles étaient ! fit le maréchal sourdement.

– Ce qui veut dire qu'elles n'y sont plus. Ah ! monseigneur, il y a dans tout cela une fatalité inconcevable. J'ai failli les délivrer… un coup de pistolet tiré à faux, un bras qui tremble… en voilà assez pour que tout soit à recommencer…

– Vous vous êtes donc battu ? s'écria François.

– Oui, monseigneur, mais je n'ai pas réussi. Que voulez-vous ! Il y a des moments où l'audace, la ruse, la force, la prudence, tout ce qui doit assurer la victoire, tout cela se brise et s'émiette…

– Battu pour moi !… Chevalier, je vous ai déjà tant de gratitude que je ne sais comment vous exprimer mon amitié. C'est un grand bonheur pour moi que d'avoir rencontré un homme de votre trempe, et si dévoué, si désintéressé.

Le chevalier rougit légèrement.

Un instant, ce pli narquois des lèvres, qui lui donnait une si étrange expression de finesse et de froideur apparut à sa bouche.

Mais ce ne fut qu'une ride sur un étang aussitôt effacée que formée.

Car le maréchal lui apparaissait si malheureux et si digne de sympathie, qu'en ce moment il l'eût servi de grand cœur, même si son amour pour Loïse n'y eût pas été directement intéressé.

– Ainsi, reprit le maréchal en serrant les poings, c'est bien mon frère qui s'acharne contre elle. Et cet homme est de ma famille, de mon sang ! … Voyons, racontez-moi ce que vous savez !… Vous avez vu ce tigre ?… Il vous a vu ?… Et vous êtes encore vivant !…

– Monseigneur, calmez-vous. La haine est une excellente chose, à condition de la diriger et de ne pas se laisser diriger par elle. Je n'ai pas vu monseigneur de Damville. Il ne m'a pas vu. Voici ce qui s'est passé…

Le chevalier entama le même récit qu'il avait fait à son père. Il va sans dire que ce récit fut, cette fois, très succinct ; le chevalier se garda de certains détails d'une si aimable fantaisie dont il avait saupoudré son entretien avec le vieux Pardaillan ; enfin, il omit également de citer son père.

Tel quel, ce récit n'en frappa pas moins le maréchal d'une sorte d'admiration.

– Vous avez fait cela ! s'écria-t-il.

– Oui, monseigneur, répondit simplement le chevalier ; cela n'a d'ailleurs servi qu'à nous bien convaincre que le maréchal de Damville était le ravisseur, selon nos suppositions. Quant à la

voiture, où a-t-elle été ? Voilà ce que je saurai peut-être avant peu…

François saisit violemment la main de Pardaillan.

– Et moi, jeune homme, je vous dis qu'il faut que je le sache à l' instant !…

– Monseigneur ! monseigneur ! qu'allez-vous faire ?

– Êtes-vous homme à répéter ce que vous m'avez raconté, même s'il peut en résulter quelque danger pour vous, même devant mon frère ?

– Je suis prêt ! fit Pardaillan, avec sa figure de glace ; et quant au danger, monseigneur, je crois vous avoir prouvé qu'il m'amuserait plutôt. Un gueux comme moi qui n'a que sa peau à risquer, ne redoute guère le coup d'épée que pour l'entaille qu'il peut faire au pourpoint.

– En ce cas, vous êtes prêt à me suivre chez le roi ?

– À l'instant même, fit le chevalier qui ne put s'empêcher de tressaillir.

– C'est bien. Nous allons de ce pas nous rendre au Louvre ! Que le roi fasse justice : c'est le seul moyen d'éviter que soit donné au monde le monstrueux spectacle de deux Montmorency qui s'égorgent… Et si le roi se dérobe…

– Eh bien ? fit le chevalier haletant.

–Alors, répondit le maréchal d'une voix sombre, si le jugement des hommes me fait défaut, j'en appellerai au jugement de Dieu[28] !

Le maréchal s'élança vers son appartement.

– Malepeste ! grommela Pardaillan. Chez le roi !… C'est-à-dire chez la bonne reine Catherine ! la digne femme qui m'a fait jeter à la Bastille, et qui va s'empresser de me faire saisir !… Décidément, j'étais destiné à vivre sous la tutelle du vénérable Guitalens !… Allons, il n'y a pas à s'en dédire !… J'irai au Louvre !

Un quart d'heure plus tard, le maréchal reparut.

Il avait revêtu son grand costume d'apparat et portait ses ordres. Le collier d'or à longue chaîne passé au cou, toque noire à plume blanche, pourpoint et chausses de soie noire, manteau court en soie grise doublé d'hermine, hautes bottes montantes ; mais au lieu de l'épée de parade à poignée enrichie de diamants, il avait ceint le lourd estramaçon de guerre, à poignée de fer en croix. Pâle dans la blancheur de la collerette, le maréchal avait dans ce costume, qui seyait à sa haute taille et à sa vaste carrure, un peu de cette majesté rude qu'on avait tant remarquée jadis chez le connétable. Il apparaissait bien comme un Montmorency, comme le type du grand

seigneur de l’époque, d’une âpre fierté, capable de traiter presque d’égal à égal avec le roi.

Il fit signe au chevalier de le suivre.

Dans la cour attendait un carrosse que le maréchal avait donné l’ordre d’atteler, en même temps qu’il commandait aux laquais de s’apprêter.

Le carrosse attelé de quatre chevaux noirs, avec son piqueur en tête, avec ses deux postillons, avec ses quatre laquais debout à l’arrière, tous portant le costume de cérémonie aux armes de Montmorency, avait grande allure.

Le maréchal et Pardaillan y prirent place ; devant eux, sur la banquette, s’assirent quatre jeunes pages en costume de satin blanc, au pourpoint armorié sur la poitrine.

L’énorme véhicule s’ébranla au pas et sortit de l’hôtel tandis que les douze gens d’armes présentaient les armes. Lentement, il se dirigea vers le Louvre et, sur son passage, les gens se disaient :

– Voici monsieur le maréchal qui s’en va faire sa cour à Sa Majesté…

Pendant le chemin, François de Montmorency et Pardaillan ne se parlèrent pas.

Le maréchal était tout à ses sombres réflexions, et le chevalier, impressionné, quoi qu’il en eût, par cet appareil magnifique, ne songeait pas sans émotion qu’il allait se trouver en présence du roi de France.

On arriva au Louvre.

Et le bruit de la visite que le maréchal de Montmorency faisait au roi se répandit aussitôt dans cette sorte de petite ville potinière et cancanière qu’était le somptueux palais des rois de France. En effet, l’énorme colosse de pierre abritait dans ses flancs toute une population nombreuse, ennuyée d’étiquette, compassée en apparence, mais bouleversée par les passions de toute nature qui couvaient dans ce microcosme. Des drames, des comédies, des amours violentes ou poétiques, des adultères, des duels, des meurtres, des intrigues s’élaboraient dans cette fournaise ; et les visages fardés selon la mode gardaient sous leur artificielle rigidité, sous l’impassibilité qui leur était un autre fard, une sorte de curiosité incessante, une inquiétude sourde qui donnaient aux regards d’étranges lueurs : tous ces gens couverts de soie et la figure peinte, avaient les allures sournoises de masques ou des attitudes de spectres.

La curiosité était la grande vertu du courtisan, l'inquiétude, sa maladie.

Cet événement imprévu de l'arrivée du maréchal de Montmorency, qui depuis des années se tenait éloigné de la cour, causa donc une vraie rumeur dans le palais.

Ce matin-là, il y avait réception chez le roi, c'est-à-dire que Charles IX avait admis ses courtisans à son grand lever. Le jeune roi paraissait de bonne humeur. Avec cette rondeur joyeuse qui lui était spéciale les jours où il était en bonne santé, il venait d'entraîner tout son monde pour visiter un nouveau cabinet qu'il venait de faire aménager au rez-de-chaussée, juste au-dessous de ses appartements.

C'était une pièce de dimensions assez vastes en elle-même, mais en somme plutôt petite, relativement aux immenses salles du Louvre : on peut encore la voir de nos jours. Charles IX prétendait en faire son cabinet d'armes et de chasses. C'est-à-dire qu'il avait fait transporter tout ce qu'il possédait d'épées, lourds estramaçons que ses mains débiles n'eussent pu manier, épées damasquinées, poignards mauresques, dagues italiennes, arquebuses, pistolets, couteaux de chasse, cors et trompes : pas un tableau, pas une statue, pas un livre.

La fenêtre de ce cabinet s'ouvrait sur la Seine et dominait la berge de sept à huit pieds.

Il n'y avait pas de quai ou port à cet endroit ; la Seine coulait, libre et capricieuse, creusant des sinuosités, des baies minuscules dans le sable.

Un bouquet de peupliers centenaires qui courbaient leurs cimes sous le souffle des brises comme des seigneurs qui se fussent salués, se dressait là. Le décor était d'un charme étrange : la masse blanche du Louvre encore neuf, les verdures graciles des peupliers harmonieux bruissant au « moindre vent qui, d'aventure, fait rider la face des eaux », la Seine, d'une exquise pâleur dans sa robe d'un vert transparent, et plus loin, le fouillis des toits pointus, des pignons massifs, des murs à croisillons, des fenêtres à vitraux…

Et c'était peut-être pour ce décor, pour ce fleuve, pour ces hauts peupliers chanteurs, que Charles IX avait choisi ce cabinet.

La fenêtre était grande ouverte, et un joli soleil d'avril épandait sur Paris ses nappes de lumière irradiée sous lesquelles la Seine semblait rire et cligner des yeux.

Au moment où nous pénétrons dans ce cabinet, où une quinzaine de personnes étaient rassemblées, le roi Charles IX, tenant à la main

une arquebuse que venait de lui remettre son orfèvre-armurier Crucé, jetait de longs regards enivrés sur le paysage qu'il avait sous les yeux.

Nous prions nos lecteurs de ne pas oublier que ce roi qui porte devant la postérité le poids formidable du crime de la Saint-Barthélémy, que ce roi avait vingt ans, qu'il était à l'âge des poésies intenses, des générosités spontanées, qu'il aimait la chasse pour le plaisir de frôler la nature, qu'il était simple dans ses goûts comme dans son costume, qu'il adorait une jeune femme charmante, gracieuse, aimable, et qu'il en était adoré.

Nous qui avons interrogé ces spectres du passé, nous qui avons cherché à surprendre leur pensée réelle dans certaines attitudes, dans quelques gestes, dans quelques paroles intimes, nous indiquons ici le geste et l'attitude que Charles IX eut devant la magie poétique du décor qu'il découvrait.

Et comme son imagination était émue par ce spectacle, l'émotion se transmit au cœur, et il murmura doucement :

– Marie !…

– Sire, dit Crucé, le système nouveau de cette arquebuse permet de viser avec une justesse extraordinaire.

– Ah ! vraiment ! fit le roi qui, arraché à son rêve, tressaillit et se mit à examiner l'arme.

– Sans doute, reprit Crucé. Ainsi, par exemple, supposons qu'un ennemi de Votre Majesté passe en ce moment devant cette fenêtre. Supposons que c'est un de ces peupliers. Tirant d'ici, Votre Majesté l'abattrait sûrement et serait elle-même hors d'atteinte. Le roi veut-il en faire l'expérience ?

– À quoi bon ? Je n'ai pas d'ennemis, je pense ! dit Charles IX, dont le front d'ivoire se plissa et dont le regard se troubla d'une inquiétude soudaine.

– Sûrement, Votre Majesté n'a pas d'ennemis, insista Crucé ; mais cette arme est si merveilleusement juste…

– Soit ! fit brusquement le roi.

Et il se mit à viser l'un des peupliers.

Les courtisans se rapprochèrent pour assister à l'expérience.

– Duc, reprit, le roi, voyez donc s'il ne vient personne sur la berge. Ce serait effrayant que pour essayer cette arquebuse, j'allasse tuer quelqu'un…

Le duc de Guise, à qui ces mots s'adressaient, s'empressa de se pencher à la fenêtre.

– Personne, sire ! dit-il.

Alors le roi visa l'un des peupliers, qui se trouvait à une trentaine de pas de la fenêtre. Le jeune duc de Guise s'approcha, la mèche allumée.

– Allez ! dit le roi.

Le duc approcha la mèche, l'explosion retentit, la chambre s'emplit de fumée.

– Touché ! s'écria Crucé ! Voyez, sire !… on voit d'ici la blessure faite au peuplier… Ah ! c'est une arme admirable !

– Mais aussi, fit quelqu'un d'une voix nonchalante, mon frère est un tireur de premier ordre.

C'était le duc d'Anjou qui parlait ainsi.

Alors les courtisans renchérirent. Deux ou trois mignons d'Anjou qui étaient là battirent des mains.

– L'œil du roi est infaillible, s'écria Quélus.

– Le roi est le premier chasseur du royaume ! ajouta Maugiron.

Et tout à coup, un personnage de mine assez sombre qui se tenait à l'écart, prononça en riant :

– Si par hasard, au lieu d'un peuplier, c'eût été un huguenot, le parpaillot serait maintenant *ad patres* !

– Bravo ! Maurevert ! s'écria un autre courtisan, Saint-Mégrin, qui depuis quelques jours, était passé du duc de Guise au duc d'Anjou.

Pendant que ces paroles s'entrecroisaient, le roi, pâle et agité soudain de frissons convulsifs, examinait d'un œil sombre « la blessure » faite au peuplier. Il remit brusquement l'arquebuse dans un coin, et dit gravement :

– Plaise au ciel que nous n'ayons jamais à tirer sur des peupliers vivants !…

Les courtisans s'inclinèrent, soudain silencieux. Et Charles IX appelant le vieux Ronsard qui causait avec Dorat, assis à l'écart, lui demanda :

– Et vous, qu'en pensez-vous, mon père ?

Il l'appelait ainsi par affection, et aussi pour accorder au poète une sorte de distinction spéciale.

Il fallut répéter la question à Ronsard qui, comme on sait était parfaitement sourd, à ce point qu'il avait à peine entendu la détonation. On lui montra l'arquebuse, le peuplier, et lorsqu'il eut enfin compris la question :

– Je dis, sire, que c'est grand pitié de voir estropier ainsi un fils de la nature. Ce peuplier saigne, il pleure ; n'en doutez pas, sire, et

il se demande avec tristesse quel mal il vous a fait pour être ainsi traité.

– Bon ! ricana Henri de Guise, voilà le poète qui veut nous faire croire à l'âme des plantes. Mais c'est une hérésie, cela !

Ronsard n'entendit pas ; mais il comprit l'intention ironique de la physionomie de Guise ; les touffes blanches de ses sourcils se hérissèrent. Et il gronda :

– J'en dirai autant du chasseur qui tue le cerf ou le daim : c'est un crime. Et quiconque peut, pour son plaisir, tuer un animal inoffensif dont les beaux yeux si doux demandent grâce en vain, celui-là peut aussi bien tuer un homme. Le chasseur est naturellement féroce. En vain couvre-t-il sa férocité d'un vernis superficiel que lui donne l'éducation ; s'il tue, c'est qu'il a l'instinct du meurtre…

Ces paroles prononcées devant un roi chasseur ne laissaient pas que d'être hardies.

Mais Charles IX se contenta de sourire en murmurant :

– Poète !…

D'ailleurs, à ce moment même, l'attention générale fut détournée par l'entrée du valet de chambre du roi, sorte de personnage officiel qui, à l'occasion, servait d'introducteur.

Le valet s'arrêta à deux pas du roi.

– Qu'y a-t-il ? demanda Charles IX.

– Sire, monsieur le maréchal de Montmorency est là qui sollicite l'honneur d'être introduit auprès de Votre Majesté.

– Montmorency ! s'écria Charles IX comme s'il n'eût pu en croire ses oreilles. Il aura entendu parler de la grande paix qui se fait. Et il veut cesser de bouder. Eh bien, qu'il entre !

Charles IX s'assit aussitôt dans un grand fauteuil de bois d'ébène sculpté richement. Et tous les assistants debout se rangèrent à droite et à gauche du fauteuil.

Alors, on vit la porte s'ouvrir toute grande, et les quatre pages du Maréchal entrèrent par deux, le poing sur la hanche, et se placèrent deux à droite, deux à gauche de la porte, dans une attitude raidie.

Puis le maréchal fit son entrée, suivi du chevalier de Pardaillan.

François de Montmorency s'arrêta à trois pas du fauteuil et s'inclina profondément.

Puis, se redressant, il attendit que le roi lui adressât la parole.

Charles IX contempla un instant en silence la noble tête du maréchal, campé dans une attitude de force et de dignité. Chétif et de santé délicate, il n'admirait pas sans amertume la haute taille et

les larges épaules de son visiteur.

Les courtisans présents attendaient, pour déraidir leurs attitudes, que le roi eût parlé, prêts à sourire à Montmorency, ou prêts à l'insolence, selon que le maître l'accueillerait bien ou mal.

Seul, Henri de Guise fixait sur le maréchal un regard dédaigneux et presque haineux.

– L'ami des parpaillots ! avait-il ricané à voix basse en le voyant entrer.

– Soyez le bienvenu, monsieur le maréchal, dit enfin Charles IX. Depuis si longtemps que vous avez déserté la cour de France, on pouvait craindre que vous ne fussiez mort ; et parfois nous nous demandions si c'était bien le connétable votre père qui avait péri à Saint-Denis, ou si ce n'était pas vous… Je vous vois heureusement bien vivant et bien portant.

Ayant satisfait sa petite rancune par ces railleries anodines, Charles IX ajouta d'un ton plus sérieux :

– L'essentiel est que vous êtes là et que vous nous revenez enfin. Encore une fois, soyez le bienvenu.

Alors les courtisans, sauf Guise, adressèrent au maréchal leurs plus charmants sourires et un murmure de joie parcourut l'assistance, comme s'ils eussent éprouvé une inconcevable allégresse de ce retour.

– Sire, dit Montmorency, je suis venu supplier Votre Majesté de m'accorder audience.

– Vous l'avez… Parlez.

– Sire, j'entends l'honneur d'une audience particulière.

– Vous voulez me parler seul à seul ?

– Si Votre Majesté veut bien y consentir.

– Eh bien, soit…

À peine le roi eut-il prononcé ce mot que tous les courtisans, y compris le duc d'Anjou, frère de Charles IX, s'inclinèrent ensemble et battirent en retraite vers la porte.

– Pourquoi ce jeune homme demeure-t-il ? fit le roi en désignant Pardaillan.

Le chevalier tressaillit et ramena son regard sur Charles IX. En effet, une scène muette venait de se dérouler pendant que le maréchal et le roi échangeaient les quelques mots que nous venons de rapporter.

En entrant dans le cabinet, les yeux du chevalier s'étaient tout d'abord portés sur Quélus, Maugiron et Maurevert. Et il avait souri

comme il savait sourire par moments, c'est-à-dire avec cette impertinence glaciale qui lui était particulière. Sans doute les deux mignons d'Anjou et Maurevert le reconnurent aussi, car ils se mirent à le dévisager d'un air fort insolent.

Le chevalier, d'un air imperceptible, se frotta le bras droit en fixant Maugiron. (On se rappelle que, dans la rencontre nocturne de la rue Saint-Denis, il avait blessé Maugiron au bras droit.)

Le mignon comprit parfaitement le geste et eut un regard furieux, auquel le chevalier répondit par un autre regard plein d'un candide étonnement… pourquoi cette colère, beau mignon ?

Alors il se tourna vers Maurevert, et comme Maurevert le considérait d'un air de curiosité fort importante et provocante, le chevalier se caressa doucement la joue. (On se rappelle qu'il avait cravaché de son épée la joue dudit Maurevert en cette même rencontre, à telles enseignes que celui-ci en avait encore une estafilade rougeâtre.)

Le spadassin serra les poings et pâlit de rage.

– On se retrouvera, gronda-t-il à voix basse.

– Quand tu voudras ! répondit Pardaillan sur le même ton !

En sortant du cabinet, Quélus et Maurigon se mirent à causer à voix basse avec le duc d'Anjou et celui-ci se tournant vers Pardaillan eut un sourire si menaçant que le pauvre chevalier s'écria en lui-même :

– Ouf !… Pour le coup, je suis mort ! Reconnu par Monsieur, je ne sortirai pas d'ici vivant, à moins que ce ne soit pour aller au Temple ou à la Bastille !

Aussi, on pense bien que devant la question du roi, Pardaillan demeura effaré et bouche close. Montmorency se hâta de répondre :

– Sire, le chevalier de Pardaillan que voici est un témoin de ce que je vais dire. Je sollicite pour lui le même honneur que pour moi…

Charles IX fit un signe de tête approbatif.

– Ce n'est pas tout, sire, poursuivit alors le maréchal. Puisque je vois Votre Majesté si bien disposée à mon égard, j'oserai la supplier de donner des ordres pour que monsieur le maréchal de Damville soit mandé au Louvre toute affaire cessante.

– Mais c'est donc un conseil de famille que vous voulez tenir en notre présence ?

– Oui, sire, dit François d'une voix singulière, un conseil de famille. Et comme le roi de France est le père de tous ses sujets, il

est raisonnable que ce conseil se tienne en présence du père.

Charles IX connaissait très bien la haine qui divisait les deux frères. Mais cette haine, il en ignorait les causes. Il eut le pressentiment qu'il allait connaître ces causes que les deux maréchaux avaient tenues si secrètes pendant de longues années. La voix sombre et altière de François, la présence de ce témoin, la solennité de ces préparatifs, impressionnèrent, et il résolut d'aller jusqu'au bout dans cette aventure.

Il frappa donc avec un marteau d'argent, et son valet de chambre s'étant montré à l'instant, il demanda Cosseins, son capitaine des gardes.

– Votre Majesté a oublié qu'elle a donné congé à M. de Cosseins pour trois jours, dit le valet de chambre.

– C'est vrai, pardieu !

– Mais le capitaine des gardes de madame la reine mère est là, et si Votre Majesté le désire…

– Nancey ?… Oui. Il fera tout aussi bien l'office.

Une minute plus tard, le capitaine de Nancey entrait dans le cabinet.

Quelle que fût la puissance de l'étiquette, Nancey, en apercevant le chevalier de Pardaillan qu'il avait arrêté lui-même et bel et bien conduit à la Bastille, s'arrêta frappé de stupeur, les yeux agrandis.

Pardaillan parut examiner avec une profonde attention une arquebuse accrochée à la muraille ; puis comme Nancey continuait à le considérer, hypnotisé, le chevalier se décida à lui faire des yeux, du sourire et de la main, un petit signe amical, presque protecteur.

– Eh bien ! fit le roi en fronçant les sourcils, que vous arrive-t-il Nancey ?

– Pardon, sire, mille fois pardon ! balbutia le capitaine, je viens d'avoir un éblouissement, un étourdissement…

– Si cela continue, songea Pardaillan, la chose deviendra si compliquée que je commencerai à avoir chance de m'en tirer !

– C'est bon ! reprit le roi. Rendez-vous à l'instant à l'hôtel de Mesmes et dites à M. de Damville que je veux lui parler.

– Votre Majesté ordonne-t-elle que j'y aille seul ?… ou avec quelques gardes ?

– Seul, mordieu, seul ! Il ne s'agit pas d'une arrestation. Vous vous croyez dans le cabinet de madame ma mère !

Charles IX avait souvent de ces boutades qui, lorsqu'on les

rapportait à Catherine, la faisaient verdir de fureur. Il est vrai qu'elle avait alors la ressource de se consoler avec son deuxième fils, le duc d'Anjou, en complotant avec lui toutes sortes de plans.

Le capitaine se courba en deux et sortit.

– Et maintenant, sire, dit alors François de Montmorency, je dois dire à Votre Majesté que je suis venu demander justice, et que devant elle, j'accuserai le maréchal de Damville de félonie, mensonge et crime de rapt. Ah ! sire, ajouta-t-il avec véhémence en voyant le mouvement que faisait le roi, je devine votre pensée ! Vous voulez me dire qu'il y a des juges à Paris et que c'est à eux que je dois porter ma plainte ! Mais vous êtes vous-même le premier juge du royaume, sire ! Et ce n'est pas seulement à votre justice souveraine que j'en appelle ! C'est encore à votre honneur ! Les terribles choses que j'ai à raconter doivent demeurer secrètes, sire ! Et plutôt que de les donner en pâtures à des juges, plutôt que d'en faire un scandale qui ternirait à jamais ce nom glorieux pour lequel j'ai fait les derniers sacrifices, eh bien, sire, je me ferais justice moi-même !… Votre Majesté va me comprendre d'un mot… Il s'agit d'une femme… de deux femmes… deux martyres… l'une, la fille, frappée dès sa naissance du plus affreux malheur, puisque son père l'a abandonnée… l'autre, la mère, digne de pitié pour un long supplice injuste, subi en silence, digne d'admiration pour ce silence même…

– Monsieur le maréchal, dit le roi avec une émotion dont il ne fut pas maître, puisque vous le voulez, nous serons donc l'arbitre de cette affaire. Vos paroles et votre agitation me laissent assez deviner qu'il s'agit de quelque grave affaire de famille qui ne doit pas être rendue publique. Parlez donc sans crainte. Je vous assure justice et discrétion.

_ Votre Majesté me comble et je me demande comment je pourrai lui témoigner la gratitude qui déborde de mon cœur… Mais, sire, en raison même de la gravité des accusations que je prétends porter contre mon propre frère, ne convient-il pas qu'il soit présent avant que j'entre dans le détail ?

– C'est juste, maréchal, c'est juste.

Un long silence embarrassé suivit ces paroles, et près d'une demi-heure se passa, le roi songeant à sa curiosité excitée, Pardaillan se demandant comment tout cela allait finir, le maréchal tenant ses yeux fixés sur la porte.

Enfin le roi demanda :

– Vous pouvez toutefois me dire dès à présent qui sont ces deux femmes ?

– Oui, sire : deux humbles ouvrières.

– Des ouvrières ? s'écria Charles IX étonné. En quelle sorte d'ouvrage ?

– Sire, elles s'occupaient de broderies ou tapisseries, ce qui leur assurait leur pauvre existence.

En prononçant ces mots, le maréchal eut un geste de désespoir farouche.

– Et où logeaient-elles ? demanda le roi. Je me suis occupé moi-même des broderies d'armoiries, et je crois connaître les cinq ou six ouvrières qui, dans Paris, sont capables de mener à bien ce genre de travaux.

– Sire, elles logeaient rue Saint-Denis.

– Rue Saint-Denis ! exclama vivement Charles IX. En face d'une auberge ?

– L'auberge de la *Devinière*, sire !

– C'est cela ! s'écria le roi en frappant ses mains l'une contre l'autre. Je la connais ! c'est à coup sûr la plus habile brodeuse d'armoiries et devises qui soit dans Paris.

Et avec un sourire attendri, Charles IX se rappela cette scène où il avait offert à Marie Touchet la tapisserie exécutée par la brodeuse de la rue Saint-Denis portant la devise : Je charme tout.

Le maréchal demeurait stupéfait, avec une sourde inquiétude, de cet incident imprévu.

– Cela vous surprend ? fit le roi avec une sorte de mélancolie. C'est vrai. J'aime à me promener seul dans Paris, habillé en bourgeois. On s'ennuie parfois au Louvre, monsieur le maréchal. Si vous avez vos soucis, nous avons les nôtres. Et alors nous cherchons, là où nous pensons pouvoir les trouver, un sourire franc, un accueil du cœur, des lèvres qui ne mentent point, un front sur lequel nous puissions lire à livre ouvert… C'est dans ces promenades que j'ai eu occasion de rechercher une ouvrière habile pour un travail qui… m'était agréable. Cette ouvrière, je l'ai trouvée telle que je la souhaitais, discrète, point questionneuse, diligente… une vraie fée pour l'exécution des devises… elle habitait l'endroit que vous dites… c'est donc bien de cette femme qu'il s'agit.

François de Montmorency, violemment ému, était devenu très pâle.

Les paroles du roi lui ouvraient un jour sur la triste et misérable

existence de celle qu'il adorait… de celle qu'il avait abandonnée, répudiée condamnée aux durs labeurs !

Le remords, le désespoir, l'amour, la vengeance se livraient dans son esprit une de ces effrayantes batailles qui détraquent les cerveaux les mieux organisés.

Tremblant, la sueur de l'angoisse au front, il avait écouté avec un indicible serrement de cœur ces détails que donnait le roi.

Et lorsque Charles IX, pensif, poursuivant le souvenir qui le ramenait à Marie Touchet, ajouta :

– On l'appelait la Dame en noir…

Le maréchal éclata. Un sanglot gonfla sa poitrine. Et d'une voix rauque de désespoir, il répondit :

– La Dame en noir !… Parce qu'on lui a arraché son nom, sa fortune, sa situation ! Parce qu'un maudit et un criminel par aveuglement l'ont condamnée ! Le maudit, c'est mon frère, sire ! Le criminel, c'est moi !… Moi que la jalousie aveugla ! Moi qui crus à des apparences ! Moi qui, pendant dix-sept ans, dédaignai de m'enquérir si elle était morte ou vivante !… La Dame en noir, sire, s'appelle Jeanne, comtesse de Piennes et de Margency ! Elle s'est appelée duchesse de Montmorency !…

Le roi, devant cette révélation, demeura sombre, étonné, hésitant.

Ses sourcils se froncèrent.

Il connaissait de Jeanne de Piennes ce que l'on en savait couramment : à savoir que mariée secrètement à François de Montmorency, elle avait été répudiée, grâce à l'insistance du connétable auprès du roi Henri II, et grâce à l'insistance du roi Henri II auprès de la cour de Rome.

Il savait en outre que sa sœur naturelle Diane, devenue l'épouse de François, avait toujours vécu séparée du maréchal, et il se vit en présence d'un de ces redoutables problèmes de cœur et de famille que la raison sociale est impuissante à résoudre.

Le maréchal, à la contraction de sa physionomie, comprit ce qui se passait dans l'âme de Charles IX.

– Sire ! s'écria-t-il haletant, il n'est pas question en ce moment d'aucun mariage à défaire ou à refaire. C'est à votre seule justice que je suis venu faire appel… justice pour deux malheureuses qui, après tant d'infortune, ont été arrachées au peu de bonheur qui leur restait ! Sire, lorsque j'ai compris que j'avais une grande injustice à réparer, une effroyable erreur à effacer, j'ai appris en même temps que mes soins seraient vains : la mère et la fille ont disparu, sire !

Enlevées !… C'est de cela seulement que je demande justice !… C'est la liberté de l'héroïque martyre que je viens réclamer ! C'est un ravisseur que je viens accuser ici… et le ravisseur, le voilà !

François de Montmorency tendit violemment son poing fermé vers la porte qui s'ouvrait à ce moment, livrant passage à Damville.

Henri était livide.

Les deux frères se regardèrent un instant.

Et cet instant leur dura à tous les deux comme une heure entière.

Si la haine pouvait foudroyer, certes les deux hommes fussent tombés là tous deux sous le mortel regard qu'ils croisèrent…

Pendant cette seconde, Henri de Montmorency, ayant refermé la porte, était demeuré appuyé contre cette porte, comme si les forces lui eussent manqué…

Pourtant, en venant au Louvre, il savait qu'il allait y trouver son frère.

Il s'était préparé à cette rencontre.

Il avait prévu tout ce que François pourrait dire, il avait trouvé quelque terrible riposte pour en écraser son frère, car au moment où il ouvrit la porte, un sourire aigu coupa son visage convulsé…

Mais à la vue de François, ce sourire disparut.

Henri demeura frappé de stupeur comme si Nancey ne lui eût rien dit, ne l'eût pas prévenu.

Dix-sept ans qu'ils ne s'étaient vus !…

Depuis la nuit d'horreur où dans la forêt de Margency, ils avaient marché l'un sur l'autre, le fer à la main !

Dans ces longues années, toutes les fois qu'Henri songeait à son frère, il le revoyait penché sur lui, dans la lueur rouge du flambeau que tiennent les bûcherons… il le revoyait, effrayant, le visage méconnaissable, levant le poignard, puis jetant ce poignard et s'enfuyant…

Cette atroce vision lui était restée dans les yeux…

Et c'est cela qu'il revit au moment où il entra dans le cabinet royal.

François avait ce même visage ravagé de désespoir et de haine, ces mêmes yeux implacables, cette même bouche convulsée où un peu d'écume mousse aux coins et qui semble prête à laisser tomber quelque malédiction suprême.

Un effort puissant lui rendit soudain sa présence d'esprit.

Il cessa de regarder son frère et s'avança vers Charles IX.

Et dès lors, ce même sourire de triomphe qu'il avait eu au

moment d'entrer reparut sur ses lèvres, pareil à l'une de ces menaces livides que le ciel adresse à l'heure où la tempête va se déchaîner.

– Sire, dit-il de cette voix âpre et métallique qu'il avait dans ses fortes émotions, vous m'avez fait l'honneur de m'appeler : me voici aux ordres de Sa Majesté.

Le chevalier de Pardaillan, devant cette scène où chaque geste, chaque mot, chaque attitude devenait un drame, s'était reculé et comme effacé dans un angle.

De sorte qu'Henri ne l'avait pas vu.

Et d'ailleurs, l'eût-il vu de ses yeux à ce moment, qu'il ne l'eût certes pas vu avec son esprit, tout entier rempli de la vision du frère qui se dressait en vengeur, tout entier préoccupé de l'écrasement qu'il préparait à ce frère.

Toute la question, pour lui, était d'amener ce qu'il voulait dire pour tuer François…

Et que voulait-il dire ?…

Qu'avait-il imaginé, non seulement pour empêcher François de l'accuser, mais encore pour le perdre à l'instant, l'envoyer à la Bastille, peut-être à l'échafaud !…

C'était simple et effroyable :

Le secret surpris chez Alice de Lux, le secret qu'il avait juré de ne pas révéler, il allait le dénoncer !…

Simplement dire que le roi de Navarre, le prince de Condé, Coligny étaient à Paris, et que François de Montmorency les avait vus, et qu'ils avaient conspiré ensemble l'enlèvement du roi !

Voilà ce qui mettait sur ses lèvres ce sourire de menace et de triomphe !

– Monsieur de Damville, dit le roi tout ému en présence de cette tragédie qui se déroulait sous ses yeux, je vous ai fait venir sur la demande expresse de votre frère. Écoutez donc, s'il vous plaît, avec la patience et la dignité qui conviennent, ce que monsieur le maréchal de Montmorency veut dire. Vous répondrez ensuite… Parlez, maréchal.

François, depuis l'entrée de son frère, n'avait pas fait un pas. Il semblait pétrifié. Il fit un effort pour parler. Et sa voix parvint au roi comme voilée, lointaine.

– Sire, dit-il, plaise à Votre Majesté de demander à monsieur de Damville ce qu'il a fait de Jeanne de Piennes, et de Loïse, sa fille, ma fille…

Il y eut une seconde de silence funèbre.

Le maréchal ajouta :

– Que s'il veut bien de bonne foi répondre et s'engager à ne plus poursuivre ces nobles et infortunés créatures, je le tiens quitte du reste.

– Répondez, maréchal de Damville, dit le roi.

Henri se redressa. Son regard alla de côté à François, regard rouge, aigu, mortel.

Et voici ce qu'il dit :

– Sire, pour que je réponde dignement, plaise à Votre Majesté de demander à monsieur le maréchal s'il n'a pas été dans un hôtel de la rue de Béthisy, quelles personnes il y a vues et ce qui a été convenu…

François devint pâle comme un mort. Il sentit sa tête vaciller sur ses épaules comme si déjà le bourreau l'eût touché. Il chercha une réponse, les mots s'étranglèrent dans sa gorge.

– Misérable ! râla-t-il d'une voix si basse que le roi ne l'entendit pas.

– Puisque le maréchal ne répond pas, reprit Henri, je vais répondre pour lui !…

– Un instant, monseigneur ! fit soudain une voix calme, paisible, mordante, qui fit tressaillir François d'espérance, le roi de curiosité, et Henri de fureur.

Le chevalier de Pardaillan s'avança jusqu'au fauteuil, se plaçant ainsi entre les deux frères. Et avant qu'on eût songé à lui imposer silence, avant qu'Henri fût revenu de l'étonnement que lui causait l'intervention de cet inconnu, le chevalier poursuivit :

– Sire, je demande pardon à Votre Majesté, mais appelé comme témoin, je dois parler. Et je me permets de dire à monseigneur le maréchal de Damville que la réponse à sa question ne saurait intéresser en quoi que ce soit Sa Majesté…

– Et pourquoi ? gronda Henri. Qui êtes-vous donc, vous qui osez parler devant le roi sans qu'on vous interroge !

– Qui je suis ? Peu importe !… Ce qui importe, c'est qu'il est complètement inutile de parler de la rue de Béthisy si nous ne parlons pas d'abord de la rue Saint-Denis !… de l'auberge de la *Devinière* !… de l'arrière-salle de cette auberge !… des poètes qui s'y réunissent !…

À mesure que le chevalier parlait, Henri de Montmorency pliait les épaules, baissait sa tête devenue blafarde, courbait les reins,

comme si chaque parole eût jeté sur lui quelque poids énorme.

– Que signifie cela ? s'écria Charles IX.

– Simplement que la question de Mgr de Damville était odieuse et n'a rien à voir dans l'affaire qui nous rassemble. Je m'en rapporte à lui-même !…

Et le chevalier fit un pas en arrière.

Il était si vibrant, si rayonnant d'audace, si pétillant de malice que le roi ne put s'empêcher de lui sourire avec une sorte d'admiration.

– Est-ce vrai, Damville ? demanda Charles IX. Est-il vrai que votre question soit inutile à l'affaire qui vous réunit en notre présence, vous et votre frère ?

Henri poussa un soupir pareil à un rugissement, et répondit :

– C'est vrai, sire !…

François adressa au chevalier un regard d'une éloquente gratitude.

– Vous venez de me sauver la vie, disait ce regard ; jamais je ne l'oublierai…

Mais la curiosité du roi était éveillée maintenant… ses soupçons peut-être ! Entouré d'embûches et de conspirations, habitué à chercher sous chaque mot le signal d'un meurtre, dans chaque main qui fait un geste le poignard qui va le frapper, Charles fronça le sourcil. Son front d'ivoire jauni se plissa.

– Pourtant, fit-il avec une sourde colère, c'est dans une intention quelconque que vous avez ainsi parlé. Vous avez parlé de la rue de Béthisy… De quel hôtel s'agit-il ? Parlez !… Je le veux !

Il était évident que le roi songeait à l'hôtel Coligny, rendez-vous naturel des huguenots.

Henri comprit que de sa promptitude dépendait maintenant sa vie…

S'il ne trouvait pas une prompte réponse, son frère était perdu ; mais le damné inconnu qui le tenait sous son regard de flamme dénonçait la scène de la *Devinière* !… Or, la conspiration de François n'était pas sûre : la sienne l'était.

D'un effort surhumain, il rassembla ses idées. Et dévoré de rage à la pensée qu'il était obligé… lui… d'inventer un mensonge pour sauver son frère, il répondit :

– Sire, j'ai voulu parler de l'hôtel de la duchesse de Guise… C'est une histoire de femmes…

– Ah ! ah ! fit Charles IX avec un sourire.

– Je l'avoue, sire, cette histoire serait pénible à raconter pour moi, un ami du duc de Guise…

Charles IX détestait cordialement Henri de Guise, en qui il sentait un redoutable compétiteur. Il connaissait d'ailleurs la conduite de sa femme qui, pour le quart d'heure, était au mieux avec le comte de Saint-Mégrin.

Il se mit à rire, et dit tout haut :

– Parlez plus bas, Damville, parlez plus bas… Guise et Saint-Mégrin sont là, derrière cette porte !…

– Vous comprenez, sire ?…

– Je comprends, mort-dieu ! s'écria le roi en riant de plus belle. Mais, reprit-il tout à coup, et la *Devinière* ? que vient faire en tout ceci l'auberge de la *Devinière* ?

Pardaillan jeta à Henri un regard qui signifiait : « Vous nous sauvez, je vous sauve ! » et répondit :

– Sire, si vous daignez le permettre, je dirai à Votre Majesté que l'auberge de la *Devinière* est un lieu où se réunissent des poètes pour causer de poésie… des dames, de grandes dames y viennent aussi causer de poésie ou de choses poétiques… seulement il arrive parfois que le poète porte pourpoint de satin mauve, manteau de soie violette, haut-de-chausses à rubans…

C'était le portrait de Saint-Mégrin.

Le roi eut un nouveau rire et grommela dans ses dents :

– Mort-diable ! je donnerais bien cent écus pour que ce cher Guise ait entendu…

Ainsi la comédie, par un hasard sinistre, se mêlait à ce drame et ne servait qu'à le rendre plus atroce.

En effet, Henri qui bouillonnait de rage, Henri qui était aux prises avec l'épouvante de l'échafaud entrevu, souriait pour soutenir son rôle et son mensonge ; sourire, grimace macabre.

François, qui avait la mort dans l'âme, s'essayait aussi à sourire, sous le regard du roi.

Et Charles IX riait de ce rire terrible qui souvent se terminait par une crise atroce.

Pardaillan seul, dans ce groupe, gardait un sérieux implacable.

Lorsque le roi eut fini de rire, François essuya la sueur qui inondait son front et reprit :

– Sire, j'ose rappeler à Votre Majesté que je suis venu, confiant dans sa justice, réclamer la liberté de deux malheureuses femmes qui ont été ravies et qu'on détient malgré elles.

Charles IX regarda Montmorency d'un air étonné.

Ses yeux devenus troubles, parurent hagards.

C'était ainsi toutes les fois que le roi, qui avait sans doute hérité de quelque affreuse maladie, sortait de l'atonie à laquelle il était condamné. Une contrariété, une joie, une tristesse, un rire, tout le ramenait fatalement au bord de l'abîme où son esprit, à chaque instant, paraissait près de sombrer.

Il fit un effort en comprimant son front dans une main, comme il faisait quand il craignait la crise.

– Oui, c'est vrai, murmura-t-il en se rappelant. Montmorency, expliquez votre cause.

– Sire, je l'ai dit à Votre Majesté : Jeanne, comtesse de Piennes, et sa fille Loïse ont été ravies de leur logis, rue Saint-Denis, par violence ; elles sont détenues prisonnières ; je dis que c'est M. de Damville ici présent qui est le ravisseur.

François avait parlé avec une sorte de modération et en évitant de regarder son frère.

– Vous entendez, Damville ? fit le roi. Que répondez-vous ?

– Que je nie, sire ! dit sourdement Henri. Je ne sais de quoi il est question. Je n'ai pas vu depuis dix-sept ans les personnes dont il s'agit. C'est donc à moi de réclamer justice. La haine qu'on m'a vouée éclate ici. Et comme on n'ose pas m'attaquer de face, on prend ce biais, on m'accuse d'une imaginaire félonie.

– Sire, dit à son tour François d'une voix qui avait repris toute sa fermeté, la démarche que j'ai tentée auprès de Votre Majesté serait inqualifiable si je n'avais la preuve de ce que j'avance. Voici M. le chevalier de Pardaillan qui a passé la journée d'hier et une partie de la soirée, jusqu'à onze heures, caché dans l'hôtel de Mesmes. Si Votre Majesté l'y autorise, le chevalier est prêt à dire ce qu'il a vu et entendu dans l'hôtel.

– Approchez, monsieur, et parlez, dit le roi.

Le chevalier fit deux pas en avant et salua avec sa grâce un peu raide et hautaine.

Damville ne put s'empêcher de frémir. Avec son habitude de juger rapidement, il reconnaissait dans le chevalier un de ces hommes qui vont toujours jusqu'au bout de leurs entreprises. Cependant son air paisible et sa jeunesse le tranquillisaient.

– Ah ! songea-t-il en lui-même, c'est là le fils ?… Je doute qu'il vaille le père.

– Sire, dit le chevalier, puisque nous en sommes aux questions,

voulez-vous me permettre de demander à monseigneur de Damville par quel bout il veut que je commence mon récit ?

– Je ne comprends pas, monsieur, fit Damville.

– C'est pourtant facile. Dans toute histoire, il y a un commencement, un milieu et une fin. À votre guise, monseigneur, je commencerai par la fin, c'est-à-dire par la voiture qui sort mystérieusement ; par le commencement, c'est-à-dire par les facéties de votre intendant Gille ; ou enfin, même, par le milieu, c'est-à-dire par certaine conversation où il s'agit de toutes sortes de choses et de gens, notamment de votre serviteur le chevalier de Pardaillan, conversation dans laquelle joua un rôle quelqu'un qui venait de la Bastille exprès pour vous en entretenir.

À ces derniers mots qui lui prouvaient clairement que le chevalier connaissait l'entretien qu'il avait eu avec Guitalens, Damville chancela, livide, hagard, comme tout à l'heure quand Pardaillan avait parlé de la *Devinière*.

– Oh ! le démon ! rugit-il en lui-même.

Et il balbutia :

– Commencez par où vous voudrez, monsieur !

– La victoire est à nous ! pensa Pardaillan.

Et certain qu'avec la menace déguisée dont il venait de faire usage, il obtiendrait tous les aveux qu'il voulait, il ouvrait déjà la bouche pour commencer son récit, lorsque la porte du cabinet s'ouvrit soudain. Les paroles s'étranglèrent dans sa gorge, et il demeura les yeux fixés sur la personne qui venait d'apparaître.

– Qui ose entrer sans être mandé ? gronda Charles IX. Comment ! c'est vous, madame ?…

C'était Catherine de Médicis.

Elle s'avança, laissant la porte ouverte.

Derrière elle, dans la pièce voisine, on pouvait voir le duc d'Anjou, ses mignons, le capitaine de Nancey et une douzaine de gardes.

– Voici l'orage ! pensa Pardaillan qui jeta autour de lui un rapide regard.

La reine mère s'avançait avec ce sourire mince qui donnait à sa physionomie une si terrible expression de cruauté.

– Mais, madame, reprit Charles IX en pâlissant de colère, j'ai donné audience particulière à M. le maréchal de Montmorency, et nul ici, pas même vous, n'a le droit…

– Je le sais, sire, dit tranquillement Catherine ; aussi a-t-il fallu

une circonstance d'une extrême gravité pour que je me décide à commette une infraction dont vous me saurez gré, j'en suis sûre, quand je vous aurai dit qu'il y a ici un ennemi de la reine, votre mère, du duc d'Anjou, votre frère, et de vous-même !

Damville compris qu'il était sauvé et respira largement.

François, s'attendant à être accusé, redressa la tête avec hauteur.

Pardaillan demeura très calme.

– Que voulez-vous dire, madame ? s'écria Charles IX qui au mot d'ennemi regardait déjà autour de lui avec ses yeux troubles où s'allumait une mauvaise lueur.

– Je veux dire qu'il y a ici quelqu'un à qui il a fallu une singulière audace pour oser pénétrer dans le Louvre, après avoir insulté le duc d'Anjou, votre frère, après avoir porté sur lui des mains criminelles, enfin, après m'avoir bafouée moi-même !

– Nommez-le ! Nommez-le donc, par tous les diables !

– C'est celui qu'on appelle Pardaillan ! Le voici !

– Holà ! gronda le roi en se levant. Gardes !… capitaine, saisissez cet homme !

Avant que le roi eut achevé de parler, les mignons et Maurevert, devançant les gardes, s'élancèrent dans le cabinet en hurlant :

– Sus ! sus ! À mort !…

En même temps, ils avaient tiré leurs épées.

Quélus venait en tête. Derrière lui, Maugiron, Saint-Mégrin et Maurevert. Puis, Nancey et les gardes.

François et Henri étaient demeurés aussi stupéfaits l'un que l'autre ; mais tandis que François songeait déjà à intercéder pour le chevalier, Henri, pâle de joie, comprenait que cet incident le sauvait.

Quant à Pardaillan, dès l'entrée de la reine, il s'était tenu sur ses gardes.

Son regard qui, dans ces occasions suprêmes, acquérait une intensité extraordinaire, embrassa la scène entière dans ses moindres détails. Dans le même instant inappréciable, il vit le roi debout, la reine qui, du doigt, le désignait pour l'arrestation, François de Montmorency qui commençait un geste vers Charles IX, Henri de Damville qui se reculait pour laisser place aux assaillants, et Quélus, flamberge au vent, qui hurlait et levait son épée.

Il vit tout cela, d'ensemble, comme dans les visions de certains rêves, où des personnages d'un relief étrange exécutent mille gestes tous perceptibles à la fois.

Et cela dura l'espace d'un éclair.

Dans l'instant qui suivit, on le vit saisir l'épée de Quélus, la lui arracher, la briser sur ses genoux et en jeter les morceaux à la figure des assaillants qui, devant cette chose énorme, inouïe, d'une rébellion en présence du roi, s'arrêtèrent, se regardèrent, stupides, puis, tous ensemble, foncèrent à nouveau.

Or, ce temps d'arrêt, si rapide qu'il eût été, avait suffi à Pardaillan pour concevoir et exécuter une de ces bravades folles auxquelles il semblait se complaire par fantaisie, par une sorte de dilettantisme à froid.

Quélus avait sa toque sur la tête… On entendit une voix d'un calme féroce, d'une ironie aiguë, proférer ces mots :

– Saluez donc la justice du roi !…

Quélus, en même temps, poussa un cri de douleur. Pardaillan venait de lui arracher sa toque, brisant les longues épingles d'or qui la fixaient, et par la même occasion, arrachant quelques poignées de cheveux.

La toque tomba aux pieds de Catherine.

Ce moment même était celui où tous les assaillants, après une seconde d'arrêt, se ruaient sur le chevalier.

Cinq ou six épées lui portèrent des coups furieux et ne frappèrent que le vide.

Son coup fait, Pardaillan, bondissant en arrière, avait sauté sur le rebord de la fenêtre en criant :

– Au revoir, messieurs…

Et il sauta !

La fenêtre était peu élevée.

Mais il y avait un fossé… un fossé plein d'eau, large et profond.

– Si je tombe à l'eau, pensa Pardaillan, je suis à jamais ridicule.

Un autre eût pensé : je suis perdu !

Pardaillan, avant de sauter le fossé qu'il mesura du regard, se ramassa sur lui-même, les muscles si convulsés que les veines de son front se gonflèrent sous l'effort. Il eut exactement l'attitude du lion qui va bondir.

Ses muscles se détendirent, pareils à de puissants ressorts.

Il sauta à l'instant précis où Maurevert et Maugiron atteignaient la fenêtre et allaient le saisir.

Ils le virent retomber à pieds joints sur le bord opposé du ruisseau, se retourner, tandis que, hurlants, ils montraient le poing, et grave, sans hâte, soulever son chapeau dans un grand geste, puis

s'en aller, de son pas souple et tranquille.

– L'arquebuse ! L'arquebuse ! vociféra le duc d'Anjou.

Pardaillan entendit, mais ne se retourna pas.

Maurevert qui passait pour bon tireur saisit une arquebuse toute chargée, ajusta le chevalier.

La détonation retentit.

Pardaillan ne se retourna pas.

– Oh ! le démon ! gronda Maurevert. Je l'ai manqué !…

Et des bateliers qui descendaient la Seine virent avec étonnement cette fenêtre du Louvre à laquelle se montraient cinq ou six gentilshommes penchés, le poing tendu, hurlant d'apocalyptiques menaces.

À ce moment, le chevalier de Pardaillan tournait et disparaissait au coin.

Alors seulement, il se mit à courir.

Les quelques minutes qui suivirent furent ; dans le cabinet royal, pleines de confusion et exemptes d'étiquette, chacun donnant son avis sans écouter celui du voisin.

– Morbleu ! s'était écrié le duc de Guise, c'est le jeune sanglier du Pont de Bois !

Et en lui-même, il pensa :

– Quel dommage qu'il ne veuille pas être à moi ! Mais à qui est-il donc ?

– Qu'on m'en donne l'ordre ! cria Maurevert, et ce soir, cet homme sera au pouvoir de Sa Majesté.

– Vous avez l'ordre ! fit Catherine.

Maurevert s'élança, suivi des mignons, excepté Quélus qui se plaignait de la tête.

En même temps, le roi frappant du poing sur le bras du fauteuil où il s'était assis, grondait.

– Par la mort-dieu, je veux qu'on fouille Paris ! Je veux que le rebelle soit tout à l'heure à la Bastille ! Je veux que son procès commence demain ! Ah ! monsieur de Montmorency, je vous félicite des gens que vous m'amenez !

– Monsieur le maréchal a toujours eu le tort de ne pas surveiller qui il fréquente, dit Catherine d'une voix miel et fiel. Le maréchal vient rarement au Louvre. Il choisit ailleurs ses amis…

Henri de Damville sourit, il triomphait.

François laissait passer l'orage.

– M. de Montmorency fréquente les ennemis du roi, dit

rageusement le duc de Guise.

– Prenez garde, duc ! répondit François ; je puis vous répondre, à vous qui n'êtes ni la reine ni le roi…

Et tout bas, en le touchant du bout du doigt à la poitrine, et en le regardant dans les yeux, il ajouta :

– Ou du moins, pas encore, malgré vos désirs !

Guise, épouvanté, recula.

– Sire, reprit Catherine, ce chevalier de Pardaillan m'a insultée dans une circonstance que je raconterai à Votre Majesté. Il a osé porter les mains sur votre frère… Est-ce vrai, Henri ?

– Ce n'est pardieu que trop vrai ! répondit le duc d'Anjou d'une voix nonchalante, en lissant sa barbe rare avec un peigne.

Et se tournant vers Quélus :

– Comment va ta pauvre tête, mon ami ?

– Monseigneur, mal, très mal… Ce truand m'a arraché toute une poignée de cheveux…

– Rassure-toi ; je te donnerai d'un onguent qui est souverain, c'est ma mère qui l'a fait faire exprès pour moi.

Catherine de Médicis, pendant ce temps, poursuivait :

– Sire, cet homme est un dangereux ennemi pour moi, pour le duc d'Anjou…

– Cela suffit, dit Charles IX. Je prétends qu'on l'arrête et qu'on instruise son procès. J'en veux faire un exemple éclatant.

Et avec son sourire blafard, il ajouta :

– Ainsi, on verra que j'aime ma famille… car j'aime ma famille moi, autant qu'elle m'aime…

Satisfait de cette pointe sournoise qu'il lançait à sa mère et à son frère, le roi redevint tout joyeux et fit signe qu'il voulait être seul. Catherine sortit avec le duc d'Anjou, suivis des yeux par le roi. Les autres assistants se retirèrent aussi. Mais François de Montmorency demeura ferme à son poste ; ce que voyant, Henri de Damville demeura également.

Le roi les regarda avec étonnement.

– Je croyais avoir dit que l'audience était terminée, fit-il.

– Sire, dit François d'un ton ferme, Votre Majesté m'a promis de me rendre justice : j'attends !

– C'est vrai, après tout, fit Charles IX. Parlez donc…

– Puisque, reprit alors le maréchal, puisque M. de Pardaillan n'est plus là, je dirai ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu… Une voiture a quitté l'hôtel de Mesmes cette nuit à onze heures, emmenant

secrètement deux femmes. En vain le nierait-on !…

– Je ne le nie pas, dit froidement Damville.

François serra les poings. Un flot de sang monta à son visage.

– Et puisqu'on m'y oblige, continua Damville, je ferai ici une confidence que je ne ferais devant personne au monde.

Il regarda avec inquiétude du côté de la porte, et, mystérieusement, acheva :

– Sire, une jeune duchesse et sa suivante en mal d'aventure sont venues me demander l'hospitalité et m'ont prié de les ramener à leur hôtel. Votre Majesté exige-t-elle le nom de cette haute dame ?…

– Non pas, par la mort-dieu ! s'écria Charles IX en riant.

François se tordit les mains avec une rage désespérée. Il comprit qu'il ne pourrait convaincre le roi.

Mal vu à la cour, tandis que son frère y était en pleine faveur, dépourvu de preuves irrécusables, il avait vu s'enfuir avec Pardaillan sa seule chance de succès.

Il baissa la tête, vaincu.

– Allons, vous voyez que vous vous êtes trompé, maréchal, dit le roi. Allez, messieurs, allez… Holà, un instant : nous voyons avec peine et chagrin la plus noble maison de France divisée par des querelles intestines… J'espère, je veux que tout cela cesse bientôt… Vous m'entendez, messieurs ?

Les deux frères s'inclinèrent et sortirent : Henri, radieux, François, la rage au cœur.

Dans la pièce voisine, le maréchal de Montmorency mit lourdement sa main sur l'épaule de son frère.

– Je vois que votre arme est toujours la même, dit-il d'une voix rauque et sifflante : mensonge et calomnie !

– J'en ai d'autres à votre service ! dit Henri dont le visage se contracta.

François jeta sur son frère un regard sanglant. Sa main se crispa sur le manche de sa dague. Mais peut-être se dit-il que s'il frappait Henri tout de suite, il lui serait impossible de savoir ce qu'étaient devenues celles qu'il cherchait.

– Écoute, gronda-t-il. Je veux te laisser le temps de réfléchir. Mais lorsque je me présenterai à l'hôtel de Mesmes, tout sera fini. Si, à ce moment, tu ne rends les deux malheureuses que tu m'as volées, prends garde ! Chez toi, au Louvre, dans la rue, partout où je te trouverai, je te tuerai ! Attends-moi !

– Je t'attends ! répondit Henri.

Chapitre 38

LE PREMIER AMANT

Revenant de deux jours en arrière, nous entrerons dans le couvent des Carmes qui occupait un vaste emplacement sur la montagne Sainte-Geneviève, non loin de l'endroit où, plus tard, sous Louis XIII, devait s'élever le Val-de-Grâce.

Outre ce couvent, les Carmes avaient encore un établissement au pied de la montagne, place Maubert. Plus tard, ils eurent aussi une maison rue de Vaugirard, et, au commencement du dix-septième siècle, y bâtirent une église. C'est dans cette dernière maison, aujourd'hui encore habitée par des carmélites, que l'on commença, vers 1650, à fabriquer l'*eau des carmes* ou eau de mélisse.

Le couvent de la montagne Sainte-Geneviève comportait différents bâtiments, un cloître, une chapelle et de vastes jardins. Il était admirablement organisé, et comme tous les couvents, possédait ses frères quêteurs, qui s'en allaient par les rues, mêlant leurs *crieries* à celles des marchands de poisson, de venaison, de pigeons et d'oisons, de roinsoles, de miel, d'ail, de légumes, poireaux, oignons, navets, de fèves, de fruits, marchands de vin qui se débitait à la pinte, marchands de vinaigre, de verjus, d'huile, marchands de pâtés chauds, de flans, de galettes, etc. etc.

Une vieille chanson parle de ces frères mendiants ou quêteurs qui parcouraient la ville en tous sens du matin au soir :

Aux frères de Saint-Jacques[29] *, pain*
Pain, pour Dieu, aux frères ménors…[30]
Du pain aux sas[31] *, pain aux barrés*[32] *, etc.*

La chanson énumère ainsi tous les ordres qui inondaient Paris de

leurs quêteurs, et comme on le voit, n'a garde d'oublier les Carmes ou Barrés.

Plus un couvent avait de mendiants, plus il était riche.

Les Carmes en avaient une douzaine.

Ce couvent avait ses imagiers qui enluminaient des missels vendus très cher aux grandes dames ; il avait ses savants qui s'occupaient de déchiffrer les vieux grimoires ; il avait ses prédicateurs qui allaient par les églises menacer des flammes éternelles les mauvais chrétiens qui voyaient avec peine s'élever la flamme des bûchers pour dévorer de braves gens coupables de huguenoterie ; il avait son abbé ; il avait enfin tout ce qu'avaient les autres couvents.

Mais ce que n'avaient pas les autres couvents, et ce qu'avait celui des Carmes, c'était deux êtres exceptionnels pour un couvent.

Le premier était un enfant.

Le deuxième, c'était le « crieur des trépassés ».

L'enfant avait quatre ou cinq ans. Il était pâle, chétif, avec un visage souffreteux et jaune. Il n'aimait pas à jouer dans les grands jardins. Il fuyait la société des moines. On l'appelait tantôt Jacques, tantôt Clément. Il était de nature craintive, un peu sombre, et très sauvage.

Un seul moine avait trouvé grâce devant cet enfant, c'était le frère crieur des trépassés[33] .

Celui-ci, dès que le couvre-feu avait sonné à Notre-Dame, dès que les autres églises, par la voix de leur clocher, avaient répété aux Parisiens que l'heure était venue d'éteindre le feu et les chandelles, avait pour mission de se promener dans les rues noires et silencieuses.

Il errait dans la nuit, seul, tout seul, comme une âme en peine.

D'une main, il portait un falot pour éclairer sa route ; de l'autre, une sonnette qu'il agitait de loin en loin. Et alors sa voix lugubre s'élevait :

– Mes frères, priez Dieu pour l'âme des trépassés !…

Bien que ces fonctions fussent des plus humbles, le frère prieur était considéré et même craint dans le couvent. L'abbé l'appelait souvent à son chapitre, et en dehors de ces consultations faites officiellement, avait encore avec lui de nombreux entretiens particuliers.

On disait parmi les moines que ce frère était arrivé au couvent muni par le pape de redoutables pouvoirs.

C'était d'ailleurs un prédicateur de haute éloquence, d'une hardiesse étrange qui confirmait les bruits touchant les pouvoirs occultes dont il aurait été investi.

Il avait sollicité et obtenu aussitôt l'emploi de vaquer la nuit par les rues en criant aux bourgeois de prier pour les trépassés.

On l'appelait le révérend Panigarola, bien qu'il n'eût pas encore les titres nécessaires pour être traité de révérend. Il faut croire qu'il se plaisait à cette modeste et lugubre fonction, car dès que la nuit tombait, Panigarola, s'il n'avait pas quelque sermon nocturne à prononcer, se couvrait d'un manteau noir, saisissait sa clochette et sa lanterne et s'en allait par les rues, ne rentrant souvent qu'au matin, exténué, brisé de fatigue par sa morne promenade.

Alors il s'enfermait dans sa cellule.

Pour y dormir ?

Peut-être ! Car enfin, si ascétique et bilieux qu'il fût, le révérend Panigarola était sans doute soumis à la loi du sommeil comme le commun des humains, des animaux et même des plantes.

Mais de jeunes frères prétendaient que Panigarola ne dormait jamais et que, plusieurs fois, s'étant approchés de sa cellule à l'heure où on devait le croire endormi, ils avaient entendu des sanglots et des prières.

Panigarola ne parlait à personne, dans le couvent, qu'à l'abbé ou au prieur.

Non qu'il fût trop fier : il exagérait au contraire son humilité ; mais sans doute il avait trop à penser pour aimer à parler.

Il paraissait tout jeune encore.

Mais les soucis ou les chagrins avaient imprimé à son front des rides précoces, à sa bouche un pli amer et donné à son regard cette fixité effrayante de l'homme qui s'habitue à contempler les visions que l'amour ou la haine font passer devant les yeux de son imagination.

Tel qu'il était, Panigarola plaisait au petit Jacques. Seul, il pouvait approcher de l'enfant qui, sans cela, eût vécu à l'abandon. Peut-être la tristesse visible de ce moine, en harmonie avec sa propre tristesse instinctive, avait-elle touché l'enfant ?

On les voyait rôder ensemble dans l'après-midi, à travers le jardin où tout renaissait.

Ils se promenaient, silencieux, la plupart du temps.

Mais le moine cherchait à provoquer les questions de Jacques, à exciter sa curiosité, et déjà il l'exerçait à lire dans un livre plein

d'images. L'enfant était d'ailleurs d'une extrême précocité, et s'il s'étiolait à l'ombre de ce cloître, son intelligence au contraire semblait se développer démesurément.

Le moine appelait Jacques « mon enfant » d'une voix paisible et douce, l'enfant appelait le moine « bon ami ».

C'était entre eux une intimité monotone, sans tendresse, eût-il semblé.

Ce jour-là, le moine et l'enfant, vers deux heures de l'après-midi, étaient assis sur un banc ; tandis que la communauté chantait un office à la chapelle.

Panigarola, par faveur spéciale, n'assistait aux offices que lorsque cela lui convenait.

Le moine avait sur ses genoux un missel écrit en gros caractères et imprimé en latin. Mais le livre contenait aussi quelques prières en cette langue qu'on appelait encore « la vulgaire » et qui était la langue française.

Le petit Jacques Clément était debout près de lui.

Il ne s'appuyait pas contre son instructeur comme eût fait un enfant confiant et tendre ; mais il semblait garder une attitude défiante, craintive… en somme, il consentait à s'entretenir avec Panigarola, mais il ne l'admettait pas dans l'intimité de son âme.

Le moine, à cette minute, paraissait avoir oublié son élève.

Il regardait devant lui, les yeux fixés dans le vague, les traits contractés ; et le petit se taisait, non effrayé par ce silence auquel il était habitué, mais attendant avec patience que fût reprise la leçon.

Enfin, un profond soupir gonfla la poitrine du moine, et ses lèvres s'agitèrent comme si elles allaient balbutier quelques paroles. Mais son regard étant tombé sur le petit, il tressaillit, passa la main sur son front, et dit :

– Allons, mon enfant… allons…

Son doigt se posa sur une ligne, et l'enfant, en hésitant, lut :

– « Notre père… qui êtes au ciel »… qui est-ce, ce père, bon ami ?

– C'est Dieu, mon enfant… Dieu qui est le père de tous les hommes… Dieu, mon enfant, est notre père dans les cieux, comme notre père visible l'est sur la terre.

– Ainsi, dit l'enfant pensif, nous avons deux pères… l'un qui est au ciel et qui est le père de tous ; et puis chaque enfant a encore un père sur la terre…

– Oui, mon enfant : c'est bien cela, dit le moine étonné qu'une telle question eût pu germer dans l'esprit de ce petit être.

Et ce fut une flamme d'orgueil qui éclaira un instant ses yeux.
Il reprit :
– Continuons, mon enfant… « Notre père qui êtes au ciel… »
Mais l'enfant était poursuivi par une pensée.
– Ainsi, dit-il, tu as un père, bon ami ?
– Sans doute, mon enfant.
– Et le frère sonneur ? Et les deux gros chantres qui ont de si vilaines figures ? Et le frère jardinier ?… Ils ont tous un père ?
– Bien certainement, fit le moine qui regarda attentivement le petit Jacques.
– Et les enfants qui, quelquefois, passent par-dessus le mur pour prendre des fruits et après lesquels le frère jardinier court avec un gros bâton, est-ce qu'ils ont chacun leur père ?
Le moine répondit plus faiblement :
– Mais oui, mon enfant…
– Alors, dit le petit, pourquoi est-ce que je n'ai pas de père, moi ?
Le moine pâlit. Un tressaillement de souffrance et d'amertume le secoua. Et ce fut d'une voix sourde, presque méchante, qu'il demanda :
– Qui t'a dit que tu n'as pas de père !…
– Mais, fit le petit, je le vois bien… Si j'avais un père, il serait ici avec moi… je vois bien les autres enfants, le dimanche, quand ils viennent à la chapelle… chacun d'eux a un père ou une mère… moi, je n'ai ni père, ni mère.
Panigarola demeura sombre, perplexe, agitant des réponses et n'osant les formuler.
L'enfant reprit :
– N'est-ce pas, bon ami, que je n'ai pas de père, pas de mère… que je suis seul, tout seul ?
– Et moi ! fit enfin le moine d'une voix qui eût effrayé un autre enfant, que suis-je donc ?
Le petit Jacques Clément considéra son bon ami d'un œil attentif, étonné.
– Toi ? dit-il… tu n'es pas mon père !
Le moine eut un sursaut terrible de sa conscience, tandis qu'il demeurait pâle et glacé. Il lutta un moment contre l'envie furieuse de saisir dans ses bras l'enfant d'Alice !
– Ah ! misérable cœur ! gronda-t-il en lui-même. Je me donne ma paternité comme prétexte ! Avoue que c'est un peu d'elle-même que tes lèvres chercheraient sur les joues de ton fils !…

Il se renferma dans un silence farouche ; affaissé, ramassé sur lui-même, la mâchoire dans sa main crispée, il considéra avec horreur et délice la radieuse vision de femme qui flottait devant lui.

Voyant son immobilité et comprenant qu'il n'y aurait pas de leçon, l'enfant demanda :

– Je peux jouer, bon ami ?

– Oui… joue, mon enfant…

Le petit Jacques Clément se retira à quelques pas, s'assit à terre, mit son menton dans ses deux mains, et son regard clair se fixa sur des choses vagues qu'il entrevoyait…

C'était ainsi qu'il jouait.

Et nul n'eût su dire lequel de ces deux drames était le plus digne de pitié : du drame furieux qui se déchaînait dans le cœur du père, ou du drame de confuse et incertaine douleur qui se déroulait dans l'âme du fils.

Le rapprochement de ces deux visions n'était-il pas lui-même poignant ?

Car ce que l'enfant cherchait à évoquer, c'était une figure de femme qui eût été sa mère ; et ce que le moine évoquait pleinement avec une terrible puissance, c'était cette mère elle-même…

– Elle serait habillée tout de blanc, songeait l'enfant ; elle viendrait par là, par la porte du jardin, elle serait belle, bien belle, et me regarderait si doucement, comme personne ne m'a jamais regardé, et elle me dirait : Allons, petit Jacques, viens m'embrasser… ne sais-tu pas que je suis ta mère ?…

– Terreur, angoisse, éternel supplice de l'amour ! songeait le moine. En vain, j'essaie de l'écarter, de la repousser ! Elle est là, toujours présente… et son sourire m'enchante… Quoi ! dans l'horreur même qu'elle m'inspire, je trouve donc un mystérieux attrait ?… Ah ! ce que j'ai souffert lorsqu'elle pleurait à mes pieds ; comment, dans cette église, ai-je pu résister à la tentation de briser la grille du confessionnal et de la saisir dans mes bras ! Cette tentation me poursuit !… La voir, la revoir une minute encore !…

Brusquement, il se leva du banc de pierre où il était assis et, sombre, méditatif, ayant oublié l'enfant, il se dirigea vers un escalier qui montait à sa cellule.

Jacques ne s'aperçut pas de son départ.

Dans sa cellule, Panigarola s'assit, un peu soulagé par l'ombre où il se baignait.

Il y avait dans la cellule aux murs blanchis à la chaux, une étroite

couchette, une table et deux escabeaux. Sur la table poussée contre le mur, en face le lit, quelques livres.

Sur le panneau qui faisait vis-à-vis à la porte, un crucifix.

Pas de prie-dieu : les moines devaient prier, les genoux sur les dalles.

Panigarola s'assit, tournant le dos au crucifix, accoudé à la table.

Cependant, un instant, son regard était tombé sur le Christ décharné, cloué sur sa croix.

Et maintenant, il songeait :

– Si encore, ô Christ, je croyais en toi ! si j'avais pu anéantir ma pensée, mon âme, mes sentiments, dans cet océan obscur qui s'appelle la Foi !… J'ai tout tenté en vain… je ne crois pas… je ne croirai jamais… je souffrirai toujours ! T'ai-je assez appelé à mon secours, ô Christ ? Ai-je eu assez la volonté de ne plus penser, de m'étreindre, et de devenir, moi aussi, *perinde ac cadaver*, pareil à un cadavre ? La vie, en moi, a été plus forte que toi, ô Christ !… Pourtant, c'est de tout mon vouloir que je t'ai cherché, que je suis entré au cloître, que je suis venu à la mort !… Oui, je t'ai cherché là-haut sur le firmament constellé, par les nuits claires et, dans ma conscience obscure, par les jours d'orage et de passion !… Je n'ai trouvé que néant… et sur ce néant, ou plutôt près de ce néant, parallèle à lui, se fondant en lui, j'ai trouvé la vie omnipotente, la vie à laquelle nul être n'échappe… vie, cruauté, souffrance, et après… rien !

Il souffla et son poing tomba lourdement sur la table.

– Il faut donc que je la revoie !… Depuis la scène du confessionnal, ma passion rallumée ne me laisse plus de répit… je fatigue, je brise mon corps à de somnolentes promenades sans fin à travers la ville silencieuse, et quand je parviens enfin à m'endormir, le rêve, plus cruel que la réalité, me l'apporte et la met dans mes bras !… Il faut que je la revoie !… Mais que lui dirai-je, insensé ? Où trouverai-je l'étincelle sacrée qui enflammera cette âme putride et en fera une âme aussi belle que son corps ?…

Alors la tempête qui hurlait dans cette conscience, se déchaîna plus furieuse.

Il grinça des dents. Il se mordit les mains pour que des frères n'entendissent point ses sanglots. Il se jeta sur la couchette, enfouit sa tête dans les couvertures.

– Et que m'importe son âme ! rugit-il en lui-même. Que m'importe qu'elle ait trahi ! Qu'elle ait eu des amants ! Qu'elle soit

descendue à l'abjection de la honte par la prostitution mise au service de l'espionnage ! Alice ! Alice ! Où es-tu, Alice ? Je te veux, je t'aime, je t'aime !…

Lentement, la journée s'écoula.

Lorsque le révérend Panigarola parut au réfectoire, les yeux baissés, les bras croisés, les jeunes moines remarquèrent sa pâleur cadavérique.

De vrai, c'était un cadavre en marche…

La nuit vint.

Panigarola jeta sur ses épaules un manteau noir et alla se faire ouvrir la porte du couvent. Le frère portier, gros moine à face rubiconde, alluma son falot et le lui remit, ainsi que la clochette.

– Vous n'avez pas peur, dit-il avec un gros rire, à vous promener ainsi dans la nuit, de rencontrer quelque loup-garou, peut-être quelque démon ?

Panigarola secoua la tête.

– Moi, reprit le portier, j'en mourrais de peur… à moins que le loup-garou, démon, Belzébuth, Satan, ne prenne la forme de quelque fille accorte…

Panigarola prit silencieusement son falot et sa clochette et, tandis que, secoué encore de rire, le portier refermait soigneusement la porte du couvent, déjà, dans la rue, tintait la clochette mélancolique et se faisait entendre le cri lugubre :

– Mes frères, priez Dieu pour l'âme des trépassés !…

Panigarola franchit la Seine.

D'habitude, il allait au hasard, sans chemin convenu.

Ce soir-là, il marcha droit au Louvre et s'enfonça ensuite dans les ruelles qui enveloppaient le palais des rois…

Bientôt, il arriva rue de la Hache.

Il s'arrêta presque en face de la maison à la porte verte, sous un auvent dans l'ombre duquel il disparaissait, fantôme qui faisait corps avec la nuit ambiante.

Et il attendit.

Ce n'était pas la première fois qu'il venait se réfugier dans cette encoignure sombre. Et souvent, par les nuits sans lune, après avoir longtemps erré à travers Paris, il finissait par aboutir là, comme un oiseau nocturne qui, après avoir tracé de grands cercles, finit par se poser sur la pointe de rocher qui l'attirait, et pousse alors son cri funèbre… seulement le cri que poussait le moine ne s'entendait pas ; ce n'était qu'un sanglot d'homme.

À l'ordinaire, il cherchait d'abord, en partant du couvent, à éviter les chemins qui pouvaient le ramener rue de la Hache. La plupart du temps, il y réussissait, et rentrait victorieux de lui-même, mais que de fois, aussi, après avoir longuement résisté, il arrêtait tout net son itinéraire et se rendait à son poste par les voies les plus directes !…

Alors, il finissait par se mettre à courir, et sa hâte suivait la progression de la limaille qu'attire un aimant et qui se précipite avec plus de violence en approchant du centre attractif.

Et lorsqu'il arrivait ruisselant, haletant, il se demandait avec désespoir ce qu'il était venu faire là !

Deux heures ou trois heures du matin sonnaient dans ce grand silence dont le silence nocturne du Paris moderne ne peut donner aucune idée.

Panigarola fixait des regards tantôt emplis de larmes, tantôt étincelants de haine, sur cette porte qu'il ne devait jamais franchir ; alors il se comparait soi-même à quelque ange déchu qui, de loin, contemple la porte du paradis.

Et lorsqu'il sentait que l'amertume allait déborder de son cœur, lorsqu'il comprenait qu'il ne pourrait en supporter davantage, il s'en allait, secouant sa clochette, et jetant son cri comme un râle :

– Priez pour les trépassés !…

– Le trépassé, c'est moi ! ajoutait-il en lui-même.

Souvent Alice de Lux dut entendre le cri et frissonner de l'accent désespéré du crieur.

Ce soir-là, comme on l'a vu, le moine se rendit tout droit à la rue de la Hache. C'était pour lui un soulagement que d'avoir pris une résolution. Toute son énergie du temps où il appartenait au monde des vivants lui revenait, et, avec l'énergie, l'indomptable volonté de triompher.

Il déposa doucement sa clochette et son falot qu'il avait éteint en atteignant la rue de la Hache.

Ainsi, il serait libre de ses mouvements.

Panigarola était venu avec l'intention fortement arrêtée d'entrer tout de suite dans la maison. Le trajet du couvent à la rue de la Hache n'avait été qu'une suite de phrases violentes qu'il comptait jeter à Alice.

Et lorsqu'il fut arrivé, lorsqu'il se fut tapi dans son encoignure, il comprit combien lui était difficile cette chose si simple qui consistait à heurter un marteau pour se faire ouvrir une porte.

Cent fois, il fut décidé ; et cent fois, au moment même où il se disait « Allons ! » il se renfonça plus farouchement, plus désespérément dans l'ombre.

Comme il était là, hésitant, finissant par se demander s'il ne valait pas mieux escalader le mur ou plutôt s'en aller, la porte s'ouvrit… il y eut un chuchotement… le moine demeura pétrifié d'angoisse.

Ce qu'il redoutait se produisit : il entendit un baiser, si doux qu'eût été ce baiser.

Ce faible bruit, cet écho affaibli d'amour, retentit en lui comme un coup de tonnerre…

Il allait s'élancer…

Au même instant, l'homme s'en alla rapidement, la porte se referma…

Cet homme, c'était le comte de Marillac.

Panigarola put le suivre un instant des yeux : ce fut une rapide vision aussitôt effacée.

– L'homme qu'elle aime ! gronda-t-il. Il s'en va heureux, l'âme radieuse ; et moi, misérable, moi !…

Sa pensée sombra dans une sorte de balbutiement et n'acheva pas de s'indiquer.

Longtemps, figé à la même place, le moine lutta contre la douleur de la jalousie comme s'il l'eût éprouvée pour la première fois.

Enfin, après peut-être une heure d'attente, il se dirigea résolument sur la porte.

Au moment où il allait frapper, cette porte s'ouvrit de nouveau.

Panigarola n'eut que le temps de s'effacer contre la muraille.

Ce fut encore un homme qui sortit et s'éloigna rapidement : cette fois, c'était le maréchal de Damville.

Le moine ne le reconnut pas. Peut-être même ne prêta-t-il qu'une attention médiocre à ce fait qu'un homme sortait de chez Alice… après l'autre !

Il repoussa violemment la porte à l'instant où elle se refermait et entra dans le jardin.

La vieille Laura qui avait escorté Henri n'était pas femme à s'effrayer ; elle s'attendait toujours à tout ce qui peut arriver à l'honnête gouvernante d'une femme telle qu'Alice de Lux. Au premier coup d'œil, elle reconnut Panigarola, et sourit ; cependant, comme elle tenait à toujours avoir les apparences pour elle, – ce qui est le fond même de l'honnêteté sociale, – elle esquissa une tentative de résistance et prit la posture d'une duègne effarouchée

qu'on violente et qui va crier au secours.

– Silence ! dit le moine en saisissant le bras de la digne Laura.

Et certain que la gouvernante ne tenterait rien contre lui, il pénétra dans la maison que venaient de quitter l'un après l'autre le comte de Marillac et Henri de Montmorency. (On n'a pas oublié, sans doute, que le maréchal avait surpris l'entretien d'Alice et du comte ; et qu'en menaçant Alice de révéler cet entretien, il avait obtenu d'elle qu'elle se constituerait la geôlière de Jeanne de Piennes et de Loïse). Après le départ du maréchal, l'espionne écrasée de honte était tombée à genoux en s'écriant : « Qui donc viendra me relever dans cet abîme d'ignominie ! »

Ces paroles désespérées, Panigarola les entendit, les recueillit avidement, et il répondit :

– Moi !…

Alice s'était relevée d'un bond, stupéfaite, épouvantée de cette apparition inattendue. À l'instant même, elle reconnut le marquis de Pani-Garola, son premier amant. Sa première pensée – pensée qui traversa son esprit comme un éclair – fut que le moine avait réfléchi depuis la scène de la confession, qu'il s'était repenti, qu'il avait eu pitié d'elle, peut-être !… qu'il avait arraché à Catherine de Médicis la terrible lettre accusatrice !… qu'il lui rapportait cette lettre !… Et ce mot, ce seul mot de réponse qu'il venait de jeter n'était-il pas la confirmation de cette pensée !…

Elle dompta son émotion, força sa physionomie à s'éclairer d'un sourire et, très doucement, elle dit :

– Vous, Clément… Vous ici… Vous avez entendu ce que je disais, n'est-ce pas ?… Vous avez compris le désespoir qui me torture… Cette sévérité que vous aviez là-bas, dans l'église… s'est changée en pitié, n'est-ce pas ? Ce que vous venez de dire me le prouve. Ah ! Clément, s'il est un homme au monde qui puisse me sauver de moi-même et des autres, n'est-ce pas vous, en effet !…

Pendant qu'elle parlait ainsi avec une douceur humiliée, Panigarola était entré, refermant derrière lui la porte, et il écoutait, immobile, glacé en apparence, dévoré en réalité par tous les feux de sa passion.

Panigarola demanda :

– Quel est cet homme qui sort d'ici ?

Un imperceptible sourire de triomphe passa dans les yeux d'Alice ; le moine était jaloux ! donc le moine l'aimait encore ! donc il était à sa merci !

Elle se rapprocha vivement de lui :

– Cet homme, dit-elle, m'a infligé une des plus affreuses humiliations que j'aie subies. Et vous savez pourtant si j'ai été assez humiliée.

– Son nom ?

– Le maréchal de Damville ! répondit sans hésitation Alice.

– Un de vos amants ? fit-il avec une sourde rage.

Elle eut un soupir, et joignit les mains.

– Clément, dit-elle soyez généreux… ou sans cela, je ne comprendrais pas votre présence sous mon toit…

Il eut un geste violent, et sentit que la jalousie allait le dominer encore comme elle l'avait dominé dans le confessionnal. D'un effort, il s'arracha à l'importune question de savoir ce que Damville était venu faire dans cette maison, s'il était encore l'amant d'Alice.

Il la contemplait, ravi, désespéré… elle lui paraissait plus belle que jamais.

– Clément, reprit-elle en s'enhardissant jusqu'à lui prendre sa main – et il frémit à ce contact, Clément, vous êtes donc revenu vers moi… Vous avez voulu vous pencher sur ma détresse… elle est atroce… Tenez, un dernier exemple… voulez-vous savoir ce que le maréchal de Damville est venu me demander ?…

Les yeux du moine devenaient hagards.

Au contact de la main tiède et satinée, sa passion s'exaspérait.

Comme s'il n'eût pas entendu ce qu'Alice venait de dire, il bégaya :

– Je suis venu vous proposer un marché.

– Un marché ? fit-elle d'une voix soudain glacée, attentive maintenant, et prise de peur en présence de la vérité qu'elle devinait…

Le moine réfléchissait.

Il avait ces paroles à dire :

– Soyez à moi une fois encore et je vous rends la lettre !…

Ces paroles bourdonnaient dans sa tête, et il ne se décidait pas à les prononcer. Était-ce la honte qui l'arrêtait ? Comprenait-il ce qu'il y avait d'odieux dans une telle proposition ?

Sans doute !… et si on s'est intéressé à la physionomie de cet homme, on a compris que ce n'était pas une âme vile.

Mais une raison plus puissante l'arrêtait aussi.

Panigarola comprenait qu'il appartenait à Alice, et que sa fuite au cloître était une vaine tentative ! Ce qu'il voulait, ce n'était pas une

nuit d'amour…

C'était l'amour tout entier d'Alice !

– Un marché ! reprit l'espionne. Quel marché ?… Parlez !…

– Ai-je dit un marché ? balbutia le moine. Pardonnez-moi, je suis fort troublé… J'ai des choses dans la tête que je voudrais vous dire… je suis bien malheureux, Alice.

Une idée soudaine illumina la nuit de son amour et devint pour lui comme une étoile sur laquelle on se guide. Ses traits s'apaisèrent. Cette expression d'égarement qu'il avait, disparut.

Et ce fut avec la sérénité que lui donnait un nouvel espoir qu'il reprit :

– Alice, j'ai vu notre enfant… je l'ai vu aujourd'hui même.

La jeune femme tressaillit, pâlie, tout à coup bouleversée.

– Mon enfant ! murmura-t-elle sourdement. Où est-il ?… Oh ! dites-le moi… et puisque vous paraissez moins impitoyable, laissez-moi au moins cette consolation d'embrasser le petit être que j'ai cru mort…

– Je vous l'ai dit : il est élevé dans un couvent…

– Les couvents de Paris sont innombrables et fermés comme des citadelles, reprit-elle amèrement. Si vous vous contentez de cette indication, autant me dire que vous êtes venu me tourmenter… Vous m'annoncez tout à coup que mon fils est vivant, et puis vous me dites : Je l'ai vu ! – Où ? – Dans un couvent ! – Cherche, bonne mère ! Si cette fibre si profonde de la maternité s'est mise à vibrer en toi, si cette douleur nouvelle est venue se joindre à tant d'autres, de savoir que ton fils vit et que tu ne le verras jamais ; eh bien cherche ! Va de couvent en couvent, frappe à ces portes où quelque hideuse figure de moine te répondra qu'on ne sait de quoi il s'agit ! Et quand tu auras été renvoyée de cloître en cloître, de tombe en tombe, lorsque tu auras parcouru Paris comme on parcourt un cimetière, lorsque tu auras senti ta maternité éveillée t'infliger un supplice que tu ne connaissais pas encore, le père, le digne, l'honnête père viendra te bafouer encore et te dira sans doute que tu as mal cherché ! Ah ! monsieur, l'autre soir vous n'avez frappé que l'amante et vous ne fûtes que cruel ; ce soir vous frappez la mère et vous êtes odieux !…

– Est-ce que vraiment elle aimerait son enfant ! songea le moine qui tressaillit d'une joie profonde.

Lentement, il reprit :

– Je l'ai vu aujourd'hui, Alice. Et savez-vous ce qu'il me disait ? Il

me demandait pourquoi tous les enfants ont un père et pourquoi il n'en a pas, lui…

Alice bondit.

Elle cria avec une sorte de fureur mêlée de jalousie :

– Et vous avez pu supporter une question pareille sans que votre cœur éclatât ! Et vous avez pu entendre votre enfant vous parler ainsi sans le saisir dans vos bras et lui crier : « Oh mon fils, ton père, c'est moi ! » Ô moine ! moine que vous êtes ! Ah ! marquis de Panigarola, j'avais pu croire que du moine vous aviez pris l'habit seulement : je vois que vous en avez l'âme.

– Il ne m'a pas demandé cela seulement, reprit le moine d'une voix terrible d'indifférence apparente ; il m'a demandé aussi pourquoi il n'avait pas de mère !… Et je vous jure que la voix de cet enfant était effrayante lorsqu'il me disait : « je suis seul, tout seul ; moi, je n'ai pas de mère… » Sa plainte était navrante…

Alice se tordait les mains. Elle comprenait maintenant ou croyait comprendre !

Ce fils, c'était la vengeance que son premier amant tenait en réserve !

Il allait maintenant entrer dans sa vie et la poursuivre de cette effroyable torture…

Ce soir, il lui apprenait que l'enfant demandait sa mère… il le lui montrait seul, triste, pauvre petit abandonné… une autre fois, il viendrait lui raconter les larmes et le désespoir de l'enfant… puis bientôt peut-être que le petit se mourait, miné par le chagrin.

Oui ! Voilà quel devait être le plan du moine, plan infernal sous lequel elle succomberait, à en juger par les angoisses qu'elle éprouvait à ce moment.

– C'est cet enfant qui m'a fait réfléchir, continua tout à coup le moine. C'est vrai, Alice, j'ai médité contre vous d'affreuses vengeances… mais je me suis demandé si, voulant vous atteindre, j'avais le droit de frapper l'enfant. Si moine que je sois devenu, peut-être reste-t-il en moi du marquis que vous avez connu… Vous savez comme il était prompt à la pitié… peut-être s'est-il ému… car il vient vous dire : « Alice, voulez-vous voir votre fils… notre fils ! »

Alice joignit les mains.

– Oh ! si vous faisiez cela !… Pardonnez-moi, Clément ; tout à l'heure, j'ai été dure, emportée… vraiment, je crois que je deviens méchante à force d'avoir souffert… C'est fini… Donc, vous me laisseriez voir mon fils… Ah ! Clément, si vous faisiez cela… je

dirais…

– Que diriez-vous ? haleta le moine.

– Je dirais que vous êtes un saint, et je vous vénérerais comme tel, dit Alice.

Panigarola baissa la tête avec un sombre découragement.

– Un saint ! murmura-t-il amèrement. En effet, c'est tout ce que je puis espérer maintenant !

– Que voulez-vous dire, Clément ? Je vous en conjure, parlez-moi avec clarté… Je suis lasse, affreusement lasse de chercher la pensée obscure de qui me parle… Ah ! quel rafraîchissement ce serait que d'entendre des gens qui disent ce qu'ils pensent !

– Donc, fit le moine en se redressant, vous voulez connaître ma pensée ?

– Oui ! fit Alice, tremblante et résolue.

– Et vous avez réellement, sincèrement, le désir de voir votre enfant ?

– Je mourrais volontiers pour qu'il fût heureux et pour que mes fautes ne retombassent pas sur cet innocent !

Alice avait parlé avec une sincérité absolue.

Mais Panigarola remarqua qu'elle n'avait pas répondu précisément à sa question.

Il passa outre, craignant peut-être d'approfondir l'âme compliquée d'Alice.

Il croisa les bras, après avoir rabattu son capuchon en arrière. Sa tête apparaissait ainsi en pleine lumière, belle malgré sa maigreur, belle non d'une beauté idéale de religieux, mais d'une beauté vivante d'homme passionné, jeune, vibrant. Et ce costume aux plis raides, qui le faisait pareil à une statue, n'enlevait rien en ce moment au charme de sa jeunesse amoureuse, à l'ardeur de son regard…

– Voici donc ma pensée, dit-il. Vous vous êtes confessée à moi. Je vais me confesser à vous. Et je vous jure que jamais directeur de conscience n'aura entendu vérité plus complète. Dans ce que je vais dire, certaines choses vous surprendront peut-être. Écoutez-moi jusqu'au bout, vous jugerez ensuite… Je crois, Alice, ne vous rien apprendre de nouveau en vous disant que je vous aime encore. Vous le savez, n'est-ce pas ?

– Je le sais, dit fermement Alice.

– Bien ! Voilà qui va nous éviter bien des explications inutiles ou douloureuses. Pourtant, la scène de Saint-Germain l'Auxerrois

mérite que j'en précise le sens. Il s'en est fallu de bien peu, Alice, que ce soir-là je ne vous tuasse. Dix fois j'ai résisté à l'envie forcenée de planter mes doigts dans votre gorge. Et si je vous avais tuée, Alice, c'eût été par amour. Vous comprenez maintenant que toutes mes violences ne furent que des formes atténuées de cet amour, puisque je songeais à vous tuer et que je ne l'ai pas fait !…

Alice fit un signe de tête affirmatif.

L'entretien avait pris ainsi une allure presque fantastique. Ces deux êtres si décidés à chercher et à dire la vérité absolue paraissaient deviser paisiblement et se disaient d'une voix tranquille des choses formidables.

– Je dois vous prévenir, Alice, reprit le moine, que tout ce qu'un homme peut entreprendre pour oublier un amour, je l'ai entrepris. Il paraît que je vous aimais bien, puisque je ne suis pas arrivé à vous oublier. Je vous ai haïe, c'est vrai, d'une haine étrange que vous ne pouvez imaginer. Mais ma haine n'était qu'une de ces vapeurs noires qui obscurcissent le ciel par les lourdes journées d'été et derrière lesquelles on sent, on devine le soleil torride. La vapeur, quelquefois, se fait tempête ; d'autres fois, elle se dissipe elle-même… Dans les deux cas, le soleil reparaît plus violent, plus brûlant… il n'était que caché ; quelques pauvres fous, cependant, avaient pu croire à la mort du soleil. Ainsi, Alice, ma haine me cacha mon amour et, pauvre fou, j'ai pu croire à la mort de mon amour. Quand il reparut plus torride, plus brûlant, comme les soleils d'été, je me blasphémai moi-même, car si je ne vous haïssais plus, si la haine était au-dessus de mes forces, je vous méprisais et je vous méprise encore. Je crois que le mépris ne sortira jamais de mon cœur.

De nouveau, Alice fit un signe affirmatif.

Ce mépris ne l'accablait pas : elle le constatait plutôt comme une chose rassurante. Car, dans cette étrange conversation, ce qui l'effrayait le plus, ce n'était ni la haine ni le mépris, mais l'amour du moine.

– J'ai lutté, Alice, j'ai lutté terriblement contre cet amour plus fort que le mépris. J'ai été vaincu, et me voici ! dit Panigarola en s'avançant d'un pas.

Alice comprit que le moment était venu où la vraie pensée de son ancien amant allait se révéler.

– Tout à l'heure, reprit en effet le moine, lorsque je suis entré, j'ai vu combien vous êtes malheureuse. La situation est donc d'une

clarté effroyable ; il y a trois êtres qui souffrent affreusement : moi, vous, l'enfant.

À ce brusque rappel : la mère frémit.

– Moi, continua le moine, qui ai compris l'impossibilité de vivre sans vous ; l'enfant qui meurt faute d'une caresse maternelle ; vous qui, selon votre propre expression, roulez dans des abîmes d'ignominie. Je suis donc venu vous dire ceci : Voulez-vous remonter du fond de votre abîme ? Voulez-vous que l'enfant vive ? Voulez-vous que moi-même je sorte du cercle d'enfer où vous m'avez enfermé ? Dites, le voulez-vous ?…

– Comment ? balbutia-t-elle.

– En partant avec moi, avec l'enfant ! Je suis riche. Là-bas, en Italie, je suis un homme considérable par ma famille et par ma fortune. L'Italie est le pays de l'amour. L'Italie est le pays du rêve. Mais si l'Italie ne vous plaît pas, nous irons ailleurs…

Le profond silence d'Alice l'encourageait.

Un indicible espoir le faisait palpiter. Il saisit la main de la jeune femme.

– Écoute, dit-il en laissant déborder sa passion ; nous irons où tu voudras. Nous pouvons être heureux encore. Je suis capable d'un effort d'amour tel que j'anéantirai le passé dans mon esprit, le mépris dans mon âme, et que j'en arriverai à te considérer comme la vierge pure que tu étais jadis…

Alice se taisait toujours.

L'amant, ivre d'espoir, comprenant qu'elle allait céder, poursuivait d'une voix plus ardente.

– Tu m'as trahi ; je l'oublierai ! Tu as livré ton corps ; je l'oublierai ! Il n'y aura plus en moi qu'un amant passionné, ou mieux un époux tendre, et d'un respect égal à son amour. Mon nom, je te le donne. Ma fortune est à toi. Ma vie, je te la livre. Tu veux bien, n'est-ce pas ? Pour toi, pour moi, pour l'enfant !… Tu veux ?…

– Non, répondit Alice.

– Non ? gronda le moine.

– Écoutez, Clément, dit-elle avec une gravité, une tranquillité qui n'étaient peut-être qu'un excès de désespoir. Vous me torturez en me faisant de ces propositions qui tiennent du rêve irréalisable…

– Pourquoi rêve ? Pourquoi irréalisable ? Doutes-tu de la puissance de mon amour ? Crains-tu qu'un jour les jalousies rétrospectives ne fassent ton malheur et le mien ? Écoute… veux-tu un serment ? Eh bien, je te jure que si jamais un spectre du passé se

lève dans mon cœur, je me tuerai avant de t'avoir adressé un reproche.

– Je ne doute pas de ton amour, Clément ! Ni de la puissance morale que tu as sur toi-même. Je te crois capable d'oublier !… Mais, de nous deux, il y a quelqu'un qui jamais n'oubliera… c'est moi !

– Que veux-tu dire ?

– Que j'aime ! cria-t-elle dans un éclat farouche. Que j'aime au point d'être scélérate et criminelle ; que rien au monde ne peut arracher cet amour unique de mon âme, et que le jour où je dirai adieu à mon bien-aimé, je dirai adieu à la vie !… Clément, pour te faire oublier mon crime, demande-moi mon sang ; je suis prête à le verser jusqu'à la dernière goutte. Pour assurer la paix et le bonheur au pauvre petit abandonné, je consens à mourir dans les supplices… Mais oublier Déodat !…

Elle eut un éclat de rire terrible et secoua violemment la main du moine.

– Il n'est pas mon amant, entends-tu bien ? Il n'est pas, ne sera jamais mon époux. Mais moi, je suis sa fiancée éternelle. Dussé-je descendre en enfer pour lui dire que je l'aime, j'y descendrai ! Amante scélérate, je te repousse ! Mère infâme, je refuse de partir avec mon enfant ! Tout ce que tu voudras, Clément ! Mais oublier mon amour, jamais ! Et dût-il même, lui, apprendre mon infamie, dût-il me souffleter de son mépris et m'accabler de sa haine, je mourrai satisfaite si je meurs par lui… Je mourrais désespérée si je mourrais loin de lui !…

Elle avait un éclair de folie dans les yeux.

Hébété, stupide de douleur, Panigarola comprit que tout était fini.

Il la regarda sans amour, sans haine, étonné de se voir si calme.

Enfin, un soupir, un râle se fit jour dans sa gorge.

Dans un geste machinal où revenait peut-être l'habitude de ses gestes de la chaire, il leva les bras au ciel, comme pour attester ou implorer.

Mais Panigarola ne croyait pas…

Ses bras retombèrent lentement… Et silencieux, il parut s'enfoncer, s'évanouir dans la nuit, comme un spectre. Un instant plus tard, Alice entendit sa clochette et sa voix déjà lointaine qui criait :

– Priez pour le trépassé !…

Elle tomba tout de son long, évanouie.

Chapitre 39

LE SIÈGE DU MARTEAU QUI COGNE

Après l'intéressante conversation qu'il avait eue avec son fils dans le cabaret borgne du *Marteau qui cogne*, M. de Pardaillan père était parti, joyeux et perplexe. La joie venait de ce qu'il avait retrouvé son fils et de ce que l'algarade de la nuit semblait n'avoir pas laissé trace dans son esprit. La perplexité venait de ce qu'au bout du compte, Pardaillan père se trouvait être dans le parti de Damville et Pardaillan fils dans le parti de Montmorency.

– De quoi diable se mêle-t-il ? maugréait le vieux routier. Voilà qu'il aime la petite Loïse, maintenant ! Comme si Paris manquait de filles bonnes à aimer ! Il a fallu que ce soit justement celle-là et non une autre !… Sans cela, tout irait à merveille… Pourquoi n'a-t-il pas suivi mes conseils, et de quoi diable se mêle-t-il ?… Cela me rappelle le jour où j'enlevai la petite, et où je la mis dans le berceau de Jean… elle s'endormit sur son épaule… hum ! si elle est devenue aussi jolie qu'elle était mignonne, je comprends qu'il l'aime… Mais pourquoi diable celle-ci plutôt qu'une autre ?… Et puis, où a-t-il pris ces idées de l'autre monde ?… Que me disait-il cette nuit ? Que s'il m'avait blessé dans la bagarre, il eût été se jeter à l'eau ?… Comme si une pinte de mon vieux sang valait la vie d'un jeune coq comme lui !… Où diable prend-il de ces pensées ? Quel aiglon ai-je couvé là ?…

Le vieux Pardaillan haussait les épaules.

– Tout de même, continua-t-il, je ne quitterai pas Damville, et je ferai le bonheur du chevalier malgré lui, s'il faut. Je l'amènerai à des pensées plus raisonnables. Il a tout ce qu'il faut, mort-dieu ! Et

sans ces diables de bizarres sentiments, qui le poussent à se mêler de ce qui ne le regarde pas… bon, nous verrons !

Il faisait jour lorsque le vieux routier arriva à l'hôtel de Mesmes.

– Monseigneur vous attend avec impatience, lui dit le laquais qui lui ouvrit.

– Au diable les gens qui ne comprennent pas qu'il y a moment pour bavarder et moment pour dormir ! grommela Pardaillan qui, cependant se rendit aussitôt à l'appartement du maréchal de Damville.

Henri, en effet, après son expédition nocturne, avait passé le reste de la nuit à se promener et à méditer ; la disparition du vieux Pardaillan ne l'inquiétait pas outre mesure ; il le savait capable de se tirer des plus mauvais pas ; mais enfin l'agresseur qui avait tiré ce coup de pistolet pouvait avoir, de loin, suivi la voiture…

– Monseigneur, dit le routier en entrant chez Damville, je vous avouerai que je tombe de sommeil.

– Qu'est-il arrivé ? fit vivement le maréchal. Vous avez été attaqué ?

– Mais oui, ou plutôt c'est vous qu'on attaquait ; en somme, il est fort heureux que je me sois trouvé là…

– Mais qui m'a attaqué ? Est-ce à moi qu'on en voulait, ou à la voiture ?

– Je crois bien que c'est à tous les deux.

– Et vous êtes arrivé à arrêter celui ou ceux qui attaquaient ? Parlez donc, par tous les diables !

– Eh ! monseigneur, on voit que vous avez bien dormi, vous. Et vous voilà gaillard, avec une langue bien pendue. Mais moi qui ai couru toute la nuit, vous comprenez ?… Enfin, bref, voici la chose. À peine étions-nous à deux cents pas de l'hôtel que le coup de pistolet a retenti. La voiture file, je me précipite. Et je vois un grand gaillard qui courait à toutes jambes pour vous rattraper. Je le rejoins. Je me mets entre la voiture et lui.

– Au large ! me crie-t-il.

– Bon ! bon ! répondis-je, si vous êtes pressé, l'ami, tâchez de passer. Moi je ne bouge plus d'ici.

Il ne dit plus rien, et fonce sur moi. Tudiable, quels coups !… Voyant que le gaillard était déterminé et paraissait de première force, je lui sers quelques-unes de mes meilleures bottes, mais sans l'atteindre. Tout à coup, il fait un bond de côté. Le coquin m'échappe. Il n'avait pas peur, mais voulait faire un crochet pour

rejoindre la voiture…

– Il ne l'a pas rejointe ? s'écria le maréchal avec inquiétude.

– Attendez, monseigneur. Le voilà reparti à courir. Je recours derrière lui. Quelle course ! Il paraît que j'ai encore mes bonnes jambes, car je n'ai pas tardé à le rejoindre, mais d'assez loin, sans le perdre de vue, il est vrai, mais sans pouvoir mettre la main sur lui.

– Il vous a échappé !

– Attendez donc ! Voilà mon coquin qui franchit le fleuve.

Le maréchal respira. Pardaillan s'aperçut qu'il était, dès lors, rassuré.

– Bon ! songea-t-il. La voiture n'a pas franchi les ponts. C'est toujours cela que je saurai. Alors, continua-t-il à haute voix, commence une longue chasse qui ne s'est terminée qu'au petit jour. Nous avons parcouru l'Université en tous sens. Et pour en finir, j'ai fini par acculer le gibier près de la porte Bordet. Voyant qu'il est pris, il fait face bravement et me présente sa pointe. Là dessus, je lui sers ma botte des grands jours, vous savez, monseigneur, celle que je vous enseignai jadis ?… Et je le cloue du premier coup !… C'est dommage, car c'était un brave.

– Il est donc mort ?

– Si bien mort que j'ai voulu lui demander qui il était et quelle méchante pensée l'avait poussé à se mettre en travers d'un homme comme vous, et qu'il ne m'a répondu que par un soupir : le dernier.

– Quel homme était-ce ? demanda le maréchal. Jeune ? Vieux ?

– La quarantaine, barbe épaisse, tout de noir habillé comme s'il eût d'avance porté son deuil.

– Pardaillan, dit le maréchal, vous m'avez rendu un immense service. Et comme ce service n'a rien à voir avec la campagne pour laquelle je vous ai engagé, je vais donner l'ordre à mon intendant de vous compter…

– Maître Gille ! fit étourdiment le routier qui se prit à sourire au souvenir du récit de son fils.

– Oui ! Comment savez-vous son nom ?

– Il a pris soin de me le dire. Et d'ailleurs, on ne jure que par maître Gille en cet hôtel… Vous disiez donc, monseigneur, une chose fort intéressante… que vous alliez me faire compter ?

– Deux cents écus de six livres. Allez vous reposer, mon cher Pardaillan, allez…

– Un mot. Monseigneur a-t-il pu conduire son trésor à bon port ?

– Certes. Grâce à vous, mon cher, et grâce à ce brave Orthès…

– Ah ! M. d'Aspremont ?

– Lui-même ; c'est lui qui conduisait. C'est un bon compagnon, comme vous. Tachez de vous faire de lui un ami.

– On tâchera, monseigneur ! répondit Pardaillan qui, ayant salué, se retira.

Le vieux routier regagna la chambre où il avait si bien bâillonné Didier le laquais, et se jeta tout habillé sur son lit : il avait, de tout temps, l'habitude de dormir botté, sanglé, quatre jours sur sept, et n'en dormait pas plus mal.

Cependant, avant de fermer les yeux, il demanda à Didier qui était attaché à son service :

– Est-ce qu'il n'y a pas dans l'hôtel un certain Gillot ?

– Oui, monsieur l'officier ; c'est le premier palefrenier.

– Est-ce qu'il n'y a pas aussi une certaine Jeannette ?

– C'est la servante qui a soin de l'office.

– Eh bien, va me chercher Gillot et Jeannette. Je veux les voir.

Bien qu'étonné, le laquais s'empressa d'obéir ; car on savait que M. de Pardaillan était du dernier mieux avec monseigneur. Dix minutes plus tard, une jeune fille, frimousse éveillée, retroussée, candide et malicieuse de petite Parisienne, entra dans la chambre et esquissa une révérence.

– C'est toi qui es Jeannette ? fit Pardaillan en se mettant sur un coude.

– Oui, monsieur l'officier…

– Eh bien, je suis content de t'avoir vue. Prends ces deux écus-là, sur la cheminée, et va-t-en. Jeannette, tu es une bonne petite fille.

Si effarée et stupéfaite que fût la servante, elle n'en accepta pas moins le présent qui lui était fait si étrangement et sortit après un sourire et une révérence.

Cinq minutes après se présentait à son tour un grand benêt de garçon à tignasse jaune et sourire niais.

– Est-ce toi qui t'appelles Gillot ? fit Pardaillan qui fronça le sourcil.

– Oui, monsieur l'officier ! fit le palefrenier ébahi.

– Eh bien, Gillot, mon ami, je t'ai appelé pour te dire que ta tête me déplaît.

Gillot ouvrit des yeux immenses.

– Cela a l'air de t'étonner ? gronda le vieux routier. Tu es bien impertinent, mon ami !

– Excusez-moi, monsieur, fit Gillot en devenant cramoisi, je ne le

ferai plus.

– À la bonne heure ; pour cette fois je te pardonne. Va-t-en, et n'oublie pas que je meurs d'envie de te couper les deux oreilles…

Gillot s'enfuit avec la rapidité d'une épouvante bien excusable ; et Pardaillan s'endormit paisiblement.

Lorsqu'il se réveilla après quelques heures de sommeil, il apprit par Didier que le maréchal de Damville venait de partir pour le Louvre où le roi lui faisait l'honneur de le mander.

– Hum ! pensa Pardaillan : voilà un honneur dont j'imagine que ce digne maréchal se passerait volontiers. De quoi peut-il être question ? Bah ! je le saurai…

En sautant de son lit, la première chose qu'il vit fut la pile de deux cents écus que maître Gille avait fait déposer sur la cheminée pendant qu'il dormait.

– Voilà une maison où il pleut des écus ! se dit-il. Cela devient grave et nous présage une rude campagne. Prenons toujours, jusqu'à ce qu'il pleuve autre chose que des écus, alors, nous verrons !

Cela dit, le vieux routier répara le désordre de sa toilette, non sans s'être rafraîchi à grande eau ; puis il entassa religieusement ses écus dans une ceinture de cuir qu'il portait autour des reins. Pardaillan, comme le sage de l'antiquité, portait toujours sa fortune avec lui, avec cette différence que la fortune de Bias consistait en philosophies de tout genre, tandis que Pardaillan n'accordait le titre de fortune qu'à cette philosophie trébuchante et sonnante qu'on appelle l'argent, et qui, après tout, est bien une philosophie comme une autre.

– Dois-je attendre le retour du maréchal ? songea le routier quand il fut prêt de pied en cap ; ou plutôt ne dois-je pas profiter de son absence ?… Allons voir le chevalier mon fils !

Pardaillan se mit aussitôt en route vers le cabaret du *Marteau qui cogne*.

Chemin faisant, il se frappa le front.

– J'ai oublié que je dois aller chercher à la *Devinière* l'ami du chevalier… maître Pipeau !… Allons faire connaissance avec Pipeau !

Sans plus réfléchir, il bifurqua aussitôt vers l'auberge de la *Devinière*, qu'il atteignit au plus beau moment, c'est-à-dire à l'heure où les tables se couvraient des produits les plus succulents de maître Landry, où des fumées aux parfums excitants s'élevaient au-dessus des plats, où servantes et garçons couraient de la cuisine aux

clients, où le joyeux tumulte des brocs et des gobelets emplissait la grande salle.

Le vieux Pardaillan, avec un reniflement de narines qui était un véritable hommage à l'art culinaire de Grégoire, avec un sourire non dépourvu de mélancolie, provoqué par ses souvenirs, alla s'asseoir modestement dans un coin, et toujours avec la même modestie, choisit une table où se dressait un magnifique couvert pour quatre personnes qui n'étaient pas encore arrivées.

– Cette table est retenue, monsieur ! lui fit observer une jeune servante.

Pardaillan parut très étonné de l'observation et s'installa à la table en question en disant :

– Ma chère enfant, commencez par m'apporter un flacon de Saumur, car on a soif, rien que de pénétrer ici.

La servante disparut, et quelques instants plus tard, Pardaillan vit arriver d'un air majestueux un vieux domestique qui était dans la maison comme un général des garçons et servantes.

Ce digne représentant de l'autorité de maître Landry audacieusement reniée par le nouveau dîneur, n'était autre que Lubin, ancien moine placé là pour de mystérieuses besognes auxquelles il ne comprenait rien, mais dont il profitait pour engraisser de son mieux.

– On vous dit que la table est retenue ! commença Lubin d'une voix qu'il jugeait apte à faire trembler le client récalcitrant qui, pour l'instant, baissait le nez sur son assiette vide.

– Bonjour, maître Lubin ! fit tout à coup le vieux routier en relevant la tête.

– Bonté divine ! C'est monsieur de Pardaillan ! s'écria l'ex-moine d'un accent qui voulait être très joyeux et qui n'arrivait qu'à être lugubre.

– Lui-même ! fit Pardaillan. Je vois, maître Lubin, que vous recueillez avec une sévérité déplacée les amis de votre patron qui font cent lieues pour le venir voir. Vous êtes bien gras, monsieur Lubin ! Vous êtes outrecuidant de graisse. Et moi qui viens de jeûner pendant des mois entiers, je vais, près de vous, paraître si maigre, si maigre, que je ne me trouverai plus moi-même en me cherchant. Aussi, disparaissez à l'instant ! Et envoyez-moi votre maître…

Lubin bredouilla quelques mots d'excuse, et Pardaillan le vit traverser la salle en fendant de biais les groupes de buveur, comme

un nageur qui ruse avec le flot. Bientôt, dans les cuisines de la *Devinière*, le bruit se répandit que M. de Pardaillan était de retour, et Landry effaré, Landry plus obèse que jamais, Landry essuya la sueur qui coulait de son front, et, la figure blafarde, les yeux rouges, s'approcha du vieux routier, qui s'écria :

– Eh quoi ! cher monsieur Landry, vous pleurez ? Vous avez les yeux rouges et pleins de larmes. Serait-ce la joie de me revoir ?

– C'est-à-dire, bégaya Landry, c'est bien la joie, monsieur, et aussi les oignons que j'étais en train d'éplucher…

– N'importe ! ne parlons que de votre joie qui me fait honneur, je vous jure.

– Elle est bien sincère, monsieur ! fit Landry avec une grimace qui était tout à l'honneur du digne aubergiste, puisqu'elle prouvait qu'il savait mal mentir.

Pardaillan éclata de rire, et Landry crut devoir faire chorus.

– Est-ce que nous vous possédons pour longtemps ? insinua le patron de la *Devinière* lorsque son hilarité se fut calmée, ce qui arriva à l'instant même où Pardaillan cessa de rire.

– Non, mon cher monsieur, dit celui-ci, je ne viens qu'en passant…

– Ah ! quel malheur ! s'écria Landry avec une joie qui, cette fois, était des plus sincères.

Et profitant des excellentes dispositions où il croyait voir son ancien tyran :

– Est-ce qu'on vous a prévenu, monsieur, que cette table était retenue ?

– Oui, mais ce n'est pas une raison pour que je déménage : les tables sont au premier occupant… Mais enfin, pour vous faire plaisir…

– Ah ! monsieur, que de bonté !…

– Mais qui doit dîner ici ?

– Monsieur le vicomte Orthès d'Aspremont, dit Landry en se rengorgeant. Monsieur le vicomte traite aujourd'hui trois notables bourgeois qui sont les sieurs Crucy, Pezou et Kervier.

– Tiens ! tiens ! pensa Pardaillan. En ce cas, je laisse la place libre, fit-il. Seulement, mettez-moi là, tout près, ce coin-ci me plaisait… Tenez, mettez-moi dans ce petit cabinet… j'aime la solitude, moi.

– À l'instant même, monsieur ! fit Landry rayonnant.

Il était dit que ce jour-là le digne aubergiste marcherait de

surprise en enchantement. Car au moment où il allait se retirer pour veiller lui-même au dîner de Pardaillan, celui-ci le retint par un bras, et lui dit :

– Est-ce que je ne vous devais pas quelques pauvres écus ?

– Si fait ! balbutia Landry, méfiant.

– Eh bien ! tout à l'heure, vous me direz à combien cela peut monter, et nous serons quittes.

En même temps, Pardaillan frappait sur sa ceinture qui rendit un son argentin. Cette fois, l'enthousiasme de l'aubergiste allait lui arracher de vraies larmes de joie, lorsque des vociférations partant des cuisines attirèrent son attention…

– Arrête ! Attrape ! Au voleur !

En même temps, un chien à poil roux ébouriffé se précipita comme un boulet à travers la salle, courut à la porte que Lubin ferma au moment où il allait la franchir, et vint alors se réfugier dans l'angle où se trouvaient Landry et Pardaillan. Là, le chien déposa sur les carreaux un râble de lièvre rôti, posa une patte dessus, et le nez frémissant, le regard de travers, la tête haute, attendit l'ennemi…

– Je parie que c'est là Pipeau ! s'écria le vieux routier.

– Lui-même, monsieur, fit piteusement l'aubergiste. Hélas ! ce râble était destiné à M. le vicomte d'Aspremont, et…

– Et aux bourgeois notables qu'il régale, c'est entendu ! interrompit Pardaillan. Mais je prétends qu'on ne touche pas au chien du chevalier… je paie le râble !

La meute des garçons, aides, marmitons et cuisiniers, mise à la poursuite de Pipeau, fit demi-tour et réintégra les cuisines.

– Ce chien est le chien le plus charmant que j'aie connu, fit l'aubergiste : malheureusement, c'est un chien voleur…

– « Malheureusement » est de trop ! fit Pardaillan. Et il va bien, monsieur mon fils, que vous sachiez ?

– Admirablement, monsieur ! Mais ne l'avez-vous donc pas vu ?

– J'arrive… Allons, faites-moi servir à dîner dans ce joli petit cabinet. Et qu'on m'apporte tout en une fois… J'aime à être seul, et pas dérangé, quand j'ai bon appétit.

– À l'instant même, monsieur de Pardaillan ! s'écria l'aubergiste radieux.

Quelques minutes plus tard, on servait un plantureux dîner dans le petit cabinet, et Pardaillan, ayant fermé la porte vitrée, défendit qu'on vînt le déranger.

Seul, Pipeau fut admis à l'honneur de dévorer son râble dans le cabinet où Pardaillan l'appela et où le chien, voyant qu'on ne cherchait pas à lui enlever sa prise de guerre, entra de bonne grâce.

Une fois installé dans le cabinet, Pardaillan constata trois choses. La première, c'est qu'à travers le léger rideau qui couvrait les vitraux de la porte, il pouvait voir tout ce qui se passait dans la salle qui commençait à se vider, la deuxième, c'est qu'en entrebâillant légèrement cette porte, il entendrait facilement tout ce qui se dirait à la fameuse table retenue pour M. le vicomte d'Aspremont et les trois bourgeois ; la troisième, en fin, c'est que le chien qu'il regardait ronger son râble avec un réel cynisme, c'est-à-dire sans le moindre remords du vol accompli, que le chien, donc, était armé de crocs formidables.

Sa première pensée fut donc : « Il faut que je voie la figure de ces notables bourgeois qui fréquentent les officiers de M. le maréchal de Damville. » Sa deuxième : « Je suis vraiment curieux de savoir ce que ces gens ont à se dire ! » Et la troisième : « Peste ! Je ne voudrais pas être l'ennemi de l'ami de mon fils ! »

En conséquence, Pardaillan arrangea le rideau pour bien voir, entrouvrit la porte pour mieux entendre, et donna une caresse au chien pour se mettre dans ses bonnes grâces.

Pipeau, qui venait de terminer le dernier os de la dernière cuisse du râble et se léchait les babines, remua son bout de queue et poussa un jappement sonore. En même temps, il se mit à flairer le vieux routier, opération qu'il accomplit avec la lenteur et la sagesse de quelqu'un qui se renseigne.

Les renseignements pris, le bout de queue remua plus vivement que jamais, et il y eut un nouveau jappement.

– Ah ! ah ! il paraît que tu me reconnais ? fit Pardaillan. C'est bon ! Je comprends ce que parler veut dire ! Et, en ce moment, tu me racontes que tu reconnais en moi un ami de ton ami. Mort-dieu ! je suis son père !

Nouvel aboi de Pipeau qui, ayant clos ainsi la conversation – les chiens ne sont pas prolixes – s'alla coucher dans un coin, les deux pattes de devant croisées selon sa coutume.

À ce moment, comme la salle était presque vide, Pardaillan, à travers le rideau de la porte vitrée, vit entrer trois personnages. Il reconnut aussitôt celui qui venait en tête : c'était Orthès, vicomte d'Aspremont.

Il jeta un regard inquiet dans la salle et eut un geste de

contrariété en paraissant chercher quelqu'un qui ne se trouvait pas là. Les trois hommes prirent place à la table que Pardaillan avait cédée, et l'un d'eux dit :

– Il faut qu'il soit arrivé quelque chose à Crucé, car jamais il ne manque nos rendez-vous.

– Bon ! pensa Pardaillan. Il paraît que ce n'est pas la première fois que ces gens se réunissent.

– Le voici ! fit tout à coup le vicomte qui était placé face à la porte d'entrée et tournait le dos au cabinet.

En effet à ce moment, Crucé entrait. Il se dirigea vers les trois personnages et prit place à table en disant :

– J'arrive du Louvre… de là, mon retard.

– Ah ! oui, fit Pezou avec un gros rire, vous fréquentez le petit roitelet, le maigre Chariot.

Pour Pezou, être maigre et petit, constituait évidemment un crime.

– Baste ! fit Crucé. Je suis son orfèvre. Je suis aussi son armurier, et je viens de lui vendre une arquebuse perfectionnée… de ces arquebuses que nous ne tarderons pas à essayer, j'espère !

– Et que dit le roi ? demanda Orthès avec une certaine impatience.

– Le roi est tout à la paix. Le roi veut qu'on s'embrasse ! Catholiques et huguenots, mécréants et fidèles serviteurs de l'Église doivent se jurer amitié, fraternité, assistance et affection ! Le roi a envoyé un exprès à M. de Coligny ! Le roi a écrit à la reine de Navarre ! Le roi veut marier sa sœur à Henri de Béarn ! Voilà ce que dit le roi, messieurs !

– Bon ! bon ! grogna le vicomte ! nous lui ferons chanter bientôt une autre litanie !

Crucé reprit alors :

– Mais tout cela ne m'aurait pas empêché d'arriver à l'heure. Ce qui m'a retardé, c'est que j'ai voulu voir la fin d'une scène étrange, curieuse, presque incroyable, qui vient de se passer en plein Louvre !

– Voyons la scène, fit Kervier, et si elle est jolie, je la ferai raconter dans un des livres que je vends.

– Hâtez-vous, Crucé, dit alors le vicomte, car j'ai à vous donner des instructions de la part du maréchal.

– Vous savez que je ne suis pas bavard, dit Crucé ; j'aime mieux agir. Si donc, je tiens à vous raconter mon histoire, ce n'est ni pour

nous amuser, ni pour la mettre dans les livres de Kervier[34] ; c'est justement que notre grand maréchal s'y trouve mêlé, comme vous allez voir…

– Au fait, on est venu quérir monseigneur de Damville de la part du roi.

– Et savez-vous pourquoi ? reprit Crucé ; le petit Charlot voulait raccommoder Damville et Montmorency, et obliger les deux frères ennemis à s'embrasser ; je vous dis que le roitelet est tout à la paix ! Mais notre grand maréchal a tenu bon, à ce qu'il paraît… Toujours est-il que les deux frères étaient avec le roi, qui avait fait sortir tout le monde de son cabinet. J'ai écouté à la porte, et j'ai surpris des éclats de voix ; malgré tout, je n'entendais pas grand'chose, lorsque voici la reine Catherine, la grande reine qui arrive, traverse l'antichambre. Le duc d'Anjou lui fait observer que le roi donne audience particulière. Elle hausse les épaules et sourit. Si vous aviez vu ce haussement d'épaules et ce sourire !… Bref, elle entre et laisse la porte ouverte. Nous nous approchons tous, Anjou, Guise, Maugiron, Quélus, Maurevert, Saint-Mégrin, et en outre Nancey et ses gardes que la reine avait amenés. Le roi s'émeut. La reine, sans se laisser imposer silence, désigne du doigt un jeune homme qui escortait Montmorency et l'accuse de félonie, lèse-majesté et violences envers le duc d'Anjou. Le roi pâlit, ou plutôt jaunit. Il donne l'ordre de saisir le Pardaillan…

– Comment ! le Pardaillan ! s'écria d'Aspremont en sautant sur sa chaise.

Dans son petit cabinet, le vieux routier avait frémi, et on pense si ses oreilles se dressèrent.

– Mais oui ! continuait Crucé, c'est ainsi que s'appelle le jeune homme en question.

– Mais Pardaillan est vieux, bien qu'alerte. Je le connais : nous devons nous battre.

– Jeune, monsieur le vicomte, tout jeune ! Ah ! Montmorency a de rudes compagnons.

– Mais non ! Il n'était pas avec Montmorency ! Il était avec Damville. Vous avez mal vu, mal compris !

– J'ai parfaitement vu, au contraire. Mais ce que vous dites prouve tout simplement qu'il y a deux Pardaillan. Vous connaissez le vôtre. Je connais le mien, et ce n'est pas d'aujourd'hui. Car c'est lui qui a fait manquer l'affaire du Pont de Bois… mais, suffit ! pour en finir, au moment où le roi donne l'ordre d'arrêter Pardaillan,

nous nous élançons tous, Quélus en tête. Mais voilà l'enragé qui brise l'épée de Quélus, qui lui arrache sa toque, qui, dans le tumulte, profère encore des insultes, qui, enfin, saute par la fenêtre et disparaît. Maurevert le tire et le manque… aussitôt, les mignons, d'une part, Nancey et ses gardes, d'autre part, quittent le Louvre pour courir à la recherche du jeune truand et l'arrêter partout où il se trouvera et je vous réponds…

Crucé en était là, de son récit, lorsque la porte du petit cabinet s'ouvrit brusquement, et les quatre convives effarés virent se dresser devant eux le vieux Pardaillan qui, un peu pâle, la moustache hérissée, mais souriant, disait de sa voix la plus polie :

– Messieurs, permettez que je passe, s'il vous plaît. Je suis très pressé.

La table, en effet, faisait obstacle.

– Monsieur de Pardaillan ! s'écria Orthès d'Aspremont ébahi.

Les trois bourgeois considérèrent le routier avec stupéfaction.

– Place donc, par Pilate ! puisque je vous dis que je suis pressé !

En même temps qu'il grondait ces mots, Pardaillan repoussa violemment la table ; les flacons culbutèrent, les plats s'entrechoquèrent ; au même instant, pâle de rage, d'Aspremont sautait sur son épée, mettait flamberge au vent et hurlait :

– Ah ! par la mort-Dieu, si pressé que vous soyez, vous me rendrez raison de l'insulte !

– Prenez garde, monsieur, fit Pardaillan, j'ai l'épée mauvaise quand je suis pressé ! Croyez-moi, remettons la chose !

– À l'instant ! sur-le-champ ! vociféra le vicomte. Dégainez, Monsieur, ou je vous charge !

– Vous n'êtes pas galant, monsieur Orthès, vicomte d'Aspremont ! Soit donc ! Mais, ajouta Pardaillan, les dents serrées, la voix sifflante, vous allez vous en repentir !

Au même instant, les deux adversaires tombaient en garde dans la salle même de l'auberge, tandis que les servantes criaient au feu, que Lubin prononçait d'innombrables oremus, que la belle madame Grégoire s'évanouissait, que Landry criait d'aller chercher le guet, et que les buveurs épars se réunissaient en cercle autour des deux batailleurs.

À peine en garde, d'Aspremont poussa une botte furieuse. Pardaillan poussa un juron, il était blessé à la main, et le sang coulait, ce qui fit que les cris de détresse des servantes se changèrent en hurlements.

Dans la même seconde, le vieux routier sentit ses doigts se raidir et sa main devenir pesante ; l'épée allait lui échapper… il la saisit de la main gauche et se rua sur son adversaire par une série de coups si furieux et si méthodiques à la fois que d'Aspremont en quelques instants, fut acculé au mur après avoir renversé plusieurs tables.

Une dispute dans un cabaret n'était pas chose rare à cette époque où les spadassins pullulaient.

Cependant les vociférations de Landry qui craignait pour sa vaisselle et faisait le geste de s'arracher les cheveux qu'il n'avait pas, les clameurs aiguës des servantes avaient attiré une petite foule devant la *Devinière*.

Pardaillan, comme nous venons de le dire, avait poussé d'Aspremont contre un mur.

Cela s'était fait si rapidement que les nombreux témoins de cette scène ne virent qu'une série d'éclairs et n'entendirent qu'une série de froissements précipités. Il y eut un dernier éclair, un froissement, et on vit d'Aspremont s'affaisser, rendant un flot de sang ; il avait l'épaule droite traversée de part en part.

Pardaillan, sans dire un mot, rengaina l'épée encore rouge, se précipita au dehors, fendit la foule et se mit à courir.

Dans sa hâte, il avait oublié Pipeau qu'il devait ramener au chevalier. Mais peut-être le chien avait-il éprouvé une instinctive sympathie pour lui car, s'étant par hasard retourné au bout de deux cents pas, Pardaillan le vit qui trottait sur ses talons.

En un quart d'heure, le vieux routier atteignit le cabaret du *Marteau qui cogne*.

– Catho ! Catho ! vociféra-t-il en entrant dans le bouge.

Catho, c'était l'hôtesse de ce cabaret.

Ancienne ribaude, fort achalandée au temps de sa jeunesse et de sa beauté, elle avait été l'une des reines de la Cour des miracles jusqu'au jour où la petite vérole l'ayant affreusement défigurée, elle avait dû renoncer à l'honorable métier qu'elle exerçait avec un zèle et une ardeur qui lui avaient valu de réaliser quelques économies.

Ces économies, elle les employa à fonder l'hôtellerie du *Marteau qui cogne*. Car ce bouge portait ce nom prétentieux d'hôtellerie : nous croyons avoir dit que l'hôtesse exagérait volontiers ses vocables. Quant à ce titre bizarre de *Marteau qui cogne*, c'était tout simplement un souvenir du dernier amant de Catho, qui la battait comme plâtre, et que, selon sa manie de métaphores, elle avait

comparé à un marteau dont elle eût été l'enclume. En sorte que l'enseigne du bouge, ou de l'hôtellerie, n'était au fond qu'un hommage rétrospectif rendu aux biceps et à la poigne de l'amant en question, truand quelconque sur lequel nous ne possédons pas de renseignements.

Grossie, mal vêtue, mal peignée, couturée par la maladie contre laquelle on ne possédait pas les remèdes qui la rendent aujourd'hui presque bénigne, telle qu'elle était, Catho n'en avait pas moins bon cœur, et même de l'esprit : la preuve, c'est qu'elle refusa toujours de se marier. Car, chose étrange, elle que personne n'eût voulut épouser quand elle était si jolie, trouva des maris à la douzaine du jour où elle devint patronne d'un cabaret, ce qui lui supposait quelque argent.

Si la *Devinière* était fréquentée par des officiers, des vicomtes et de nobles spadassins qu'attirait la renommée des fameux pâtés d'alouette, la clientèle du *Marteau qui cogne* se composait de truands, capons, francs-bourgeois et autres gens, tous en délicatesse avec le guet royal et le guet de la ville. Catho qui était à sa façon une bonne hôtesse, avait gardé le pieux souvenir de ses anciennes fréquentations ; elle protégeait ses clients, les cachait, et n'était jamais aussi heureuse que les jours où elle pouvait jouer un bon tour à messieurs du guet, – ce dont le lecteur la blâmera ou la louangera selon son humeur, mais ce dont nous ne voulons rien dire, nous étant imposé une fois pour toutes la plus stricte impartialité pour loi principale de nos récits : en sorte qu'à défaut d'autre originalité, ils auront au moins celle-là !…

Pour en revenir à Catho, aux appels furieux de Pardaillan, elle descendit un escaler de bois en criant :

– Bon ! bon ! Est-ce de l'hydromel qu'il vous faut ? Du vin ? De l'hypocras ?… Ah ! c'est vous !…

– Mon fils !… Ce jeune homme que je t'avais confié !…

– Eh bien ?… demanda Catho.

– Eh bien ! qu'est-il devenu ?… Où est-il ?…

– Ma foi, il a dormi comme un moine : puis il est parti, et n'est pas de retour encore…

Le vieux routier bouillait d'impatience ; mais il était évident que Catho ne pouvait lui fournir aucun renseignement. Il prit donc le parti d'attendre et se jeta sur un escabeau en grommelant :

– Donne-moi donc de quoi faire une mesure d'hypocras, et de quoi sécher cette égratignure.

Quelques minutes plus tard, Catho plaçait devant Pardaillan du vin, du sucre candi, de l'ambre, de la canelle, du musc et des amandes. Puis, une infusion de vin chaud mêlé d'huile et de plantes diverses.

Le vin chaud mêlé d'huile où des simples plantes avaient bouilli était pour panser la plaie de sa main droite : blessure légère, ce qu'il constata en remuant les doigts l'un après l'autre.

Le vin froid, le sucre candi, l'ambre, la canelle, le musc et les amandes étaient pour l'hypocras que Pardaillan se mit à fabriquer avec la minutie, la science et la patience d'un gourmet consommé.

Cependant, il tenait les yeux fixés sur la porte qu'il dévorait du regard, et grommelait :

« Il lui arrivera malheur ! Pourquoi diable se mêle-t-il de ce qui ne le regarde pas ? Que diable allait-il faire au Louvre ?… Ah ! je donnerais le bras droit que M. d'Aspremont a failli me faire perdre pour que le chevalier perde, lui, cette désastreuse manie de vouloir du bien aux gens ! Ah ! la jeunesse !… »

Le vieux Pardaillan avait achevé la préparation de son hypocras et commençait à déguster cette boisson compliquée, lorsque Pipeau aboya joyeusement et s'élança au dehors : l'instant d'après, le chevalier entra en courant, et apercevant son père :

– Alerte ! Alerte ! Je suis poursuivi !

En quittant le Louvre de la façon qu'on a vue, le chevalier de Pardaillan, après un détour, ayant constaté que personne n'était à ses trousses, avait pris le chemin de l'hôtel de Montmorency qu'il ne tarda pas à atteindre.

Cette fois, le Suisse gigantesque ne fit aucune difficulté pour l'introduire, bien qu'il lui gardât une certaine rancune – non pas tant des blessures que le chien du chevalier lui avait faites, blessures si mal placées qu'elles l'empêchaient de s'asseoir – que du remède héroïque donné si généreusement par le maître du chien. On se rappelle, en effet, que le chevalier avait conseillé au digne Suisse de se frotter avec du vin mêlé de gingembre ; le gingembre avait transformé la brûlure des coups de crocs en brasiers ardents.

Le maréchal arriva une demi-heure après le chevalier, et commença par le serrer dans ses bras en lui disant :

– Ah ! mon cher enfant, votre présence d'esprit m'a sauvé la vie, et l'a sauvée sans doute à d'autres personnages…

– Monseigneur, fit le jeune homme, je ne sais de quoi vous voulez parler… J'ai déjà oublié, ajouta-t-il avec un sourire, qu'il existe

dans Paris une rue de Béthisy et qu'il y a dans cette rue un hôtel où l'on se réunit la nuit…

– Aussi généreux que brave ! fit le maréchal. Mais comment vous êtes-vous tiré de la bagarre ? Pourquoi la reine Catherine vous a-t-elle accusé ?…

– Sa Majesté me veut mal de mort parce que je n'ai pas voulu tirer l'épée contre un gentilhomme qui me fait l'honneur d'être mon ami. Vous le connaissez, c'est le comte de Marillac… Quant au duc d'Anjou, il est vrai que je l'ai quelque peu malmené certain soir où il venait rôder de trop près sous les fenêtres de deux personnes qui logeaient alors rue Saint-Denis…

Le maréchal pâlit.

– Vous pensez donc, gronda-t-il, que le frère du roi…

– Je vous l'ai dit, monseigneur, et c'est la première piste que je vous avais indiquée pour retrouver les deux nobles dames que nous recherchons.

Le chevalier jeta un regard en dessous au maréchal, pour voir comment il accueillerait ce nous.

François de Montmorency, son front dans une main, paraissait méditer sur cette voie qui s'offrait à ses recherches.

– Non ! fit-il en secouant la tête. Ce ne peut être Anjou… Mon frère seul est capable d'avoir médité et exécuté cette infamie. C'est à lui qu'il faut que j'en demande raison…

Et tendant la main au chevalier :

– Ainsi, dit-il, c'est pour les défendre que vous vous êtes exposé à la colère de ces puissants personnages !

– Monseigneur, balbutia le jeune homme, je vous ai dit que j'avais à réparer le mal causé jadis par mon père.

– Et vous allez sans doute quitter Paris ?

– Moi ! s'écria le chevalier dans une explosion d'étonnement et de douleur.

– Songez que vous allez être poursuivi, traqué ! Songez que si on vous trouve, vous êtes perdu !… Après la scène de tout à l'heure au Louvre, vous ne devez rien espérer du roi…

– Je n'espère rien que de moi-même ! dit Pardaillan. Je ne quitterai pas cette ville, monseigneur, et n'ai besoin du secours de personne pour me défendre.

Une flamme d'orgueil et d'audace illumina un instant la physionomie du chevalier, qui continua :

– Ce que je fais, monseigneur, porte sa récompense en soi-même.

Jadis, les paladins s'en allaient par monts et par vaux, cherchant les forts et les oppresseurs pour les combattre, cherchant les faibles et les opprimés pour les secourir. Tel était du moins le devoir qu'ils juraient d'accomplir le jour où on leur mettait les éperons aux talons et la lance au poing ! Il me convient d'imiter ces hommes. Cette attitude me plaît, de préférence à toute autre… Je vais donc mon chemin droit devant moi, et je sais parfaitement qu'il peut m'arriver de rencontrer sinon plus brave, du moins plus fort que moi, et de succomber… D'ailleurs, vous pouvez m'en croire, si je perdais la vie, monseigneur, je ne perdrais pas grand'chose !

Le maréchal, pour la première fois, soupçonna quelque grand et secret chagrin dans le cœur du chevalier.

Il regardait avec un mélange d'admiration et d'attendrissement ce jeune homme qui disait de telles choses avec une telle simplicité. Car il n'y avait pas l'ombre de forfanterie dans l'attitude du chevalier. Il se montrait tel qu'il était. Seulement, il ignorait sans doute lui-même que sa grande force lui venait d'avoir, par avance, sacrifié sa vie, et que ce sacrifice lui-même n'était qu'une forme de son amour désespéré.

En effet, de plus en plus, il comprenait la distance énorme qui le séparait de Loïse et des Montmorency.

– Monseigneur, reprit-il tout à coup, comme s'il eût eu à cœur de changer le cours de la conversation, puis-je vous demander ce qui est résulté de votre entrevue avec le maréchal de Damville ?

– Mon frère nie ! répondit François d'une voix sombre.

– Il nie ! Pourtant j'ai entendu, j'ai vu !…

– Après votre départ, il avait la partie belle pour nier.

Le chevalier se frappa le front.

– Maladroit ! fit-il, je n'ai point songé à cela !…

– Vous fussiez donc resté, si vous y aviez pensé !…

– Je fusse resté, monseigneur !… Mais là n'est plus la question maintenant. Il faut trouver le moyen d'obliger l'ennemi à capituler… Avez-vous pris une décision ?

– Oui, mon jeune ami. Et c'est d'aller à l'hôtel de Mesmes. J'ai laissé à mon frère trois jours de réflexion suprême. Après quoi, je le tuerai ou il me tuera…

Le ton avec lequel le maréchal prononça ces paroles, prouva au chevalier que rien ne pourrait le faire changer d'idée. Aussi, bien qu'il n'eût que peu de confiance dans le moyen du maréchal, il se tut.

François de Montmorency reprit alors :

– Passons à vous, maintenant. Vous êtes mon hôte, chevalier, jusqu'au jour où il n'y aura plus danger pour vous à sortir d'ici.

– Excusez-moi, monseigneur… j'ai déjà accepté une autre hospitalité…

– Ah ! c'est mal, cela !

– D'une personne qui m'est chère, acheva Pardaillan qui pensait à son père.

Le maréchal crut qu'il s'agissait de quelque maîtresse chez qui le jeune homme comptait se réfugier, et n'insista pas. Seulement, il demanda :

– Comment ferai-je donc pour vous prévenir si j'ai besoin de vous ? Car je ne vous cache pas que vous êtes le seul ami à qui je veuille me confier dans une aventure de ce genre.

– Monseigneur, je viendrai ici tous les jours, ou j'enverrai quelqu'un qui a toute ma confiance. Mais si une complication survenait, on me trouvera à l'auberge du *Marteau qui cogne*, près la truanderie.

Là-dessus, le jeune homme fit ses adieux au maréchal, qui le serra dans ses bras.

Une fois dehors, le chevalier se mit à marcher de ce pas tranquille et fier qui lui était habituel. Il se disait qu'au cas où on le chercherait, la meilleure manière d'attirer l'attention et de se faire arrêter, était de se mettre à courir, ou d'avoir l'air de quelqu'un qui se cache.

C'était justement raisonné. Mais Pardaillan ignorait – et cette ignorance était un charme en lui – que sa démarche ne ressemblait à aucune autre, et que ses attitudes étaient remarquables en elles-mêmes. En sorte que son raisonnement se trouvait pécher par la base.

Quoi qu'il en soit, il avait l'œil au guet ; mais ne voyant rien de suspect dans les rues paisibles que sillonnaient des seigneurs à cheval, des dames en chaise, des bourgeois, des marchands de comestibles divers, il s'abandonna peu à peu à ses rêveries.

Rêver en marchant est une des choses les plus douces. Et le plus poète des poètes, qu'on appelle « le bon La Fontaine », l'a dit : « Un je sais quel charme emporte alors nos sens. Fortune, gloire, honneur, amour, le déshérité trouve tout cela en rêvant. La réalité n'en sera peut-être que plus cruelle, après le quelque incident qui fait qu'on rentre en soi-même. » Mais, comme dit l'autre, cela fait

toujours passer une heure ou deux. Et qui sait si ce n'est pas là l'essentiel ?

Enfin, notre héros rêvait tout éveillé, tout marchant. Pour une fois que cela lui arrive, nous espérons qu'on ne le lui reprochera pas. Le malheur est que lorsqu'on rêve ainsi, on ne voit plus rien autour de soi.

Pardaillan ne vit pas la silhouette revêche de Maurevert contre lequel il faillit se cogner.

La chose se passait à l'angle d'une ruelle proche du Louvre.

Pardaillan ne vit rien, lui, et poursuivit en même temps son chemin qui le conduisait au *Marteau qui cogne*, et son rêve qui le conduisait aux pieds de Loïse. Mais Maurevert, qui n'avait aucune raison de rêver à ce moment-là, vit parfaitement le chevalier. Il bondit de joie et s'enfonça dans la boutique obscure d'un fripier. Lorsque Pardaillan fut passé, Maurevert sortit de la boutique et avisa un garde qui, son service fini, se promenait. Il lui dit deux mots, et le garde se mit à courir. À ce moment arrivèrent Quélus et Maugiron avec lesquels Maurevert avait rendez-vous. Il les mit au courant de la rencontre qu'il venait de faire et s'élança à la poursuite de Pardaillan, tandis que les deux autres attendaient sur place.

Tout ce mouvement échappa, bien entendu, au chevalier qui, d'ailleurs, prenait de l'avance.

Au moment où il entrait dans la ruelle Montorgueil, où se trouvait le cabaret du *Marteau qui cogne*, il entendit soudain derrière lui le bruit de pas nombreux et précipités. S'étant retourné, il vit une bande composée d'une dizaine de gardes en tête desquels marchaient Quélus et Maugiron ; quelques pas en avant de tous, venait Maurevert.

Pardaillan allongea le pas.

– Arrête, arrête ! cria Maurevert.

– Au nom du roi ! hurla le sergent.

À ce cri, les bourgeois qui considéraient cette scène, soulevèrent leurs bonnets. Aussitôt, deux ou trois marchands ambulants, – dans les arrestations en pleine rue, le nombre des policiers volontaires est toujours plus grand que le nombre des policiers de métier ; n'est-ce pas, en effet, une satisfaction que de pouvoir prêter main-forte au plus fort ? – Quelques ambulants donc, se précipitèrent pour barrer la route au chevalier.

Celui-ci ne dit rien, mais tira sa longue et large dague, qu'il

montra d'un air d'autant plus terrible qu'il paraissait paisible. Les policiers volontaires firent un bond de côté et s'aplatirent contre le mur ; car, du moment qu'il y a danger, au diable la main-forte à la loi et au roi !

– Arrête ! au nom du roi ! vociférèrent de plus belle les poursuivants en se mettant à courir.

Pardaillan, son poignard à la main, prit alors une allure plus rapide. Son intention était de passer devant le cabaret sans s'y arrêter, et d'aller se perdre dans le dédale de ruelles qui formait un inextricable lacis entre la nouvelle église Saint-Eustache dont on achevait alors les deux tours carrées et la place de Grève.

Mais au moment où il s'élançait, à l'autre extrémité de la ruelle Montorgueil, il vit s'avancer une troupe du guet que quelque âme charitable avait sans doute appelée.

Le chevalier était pris ! Une légère sueur pointa à la racine de ses cheveux. Comme il hésitait pour savoir s'il essaierait de foncer sur l'ennemi qui était devant lui, un chien courut se jeter dans ses jambes.

– Pipeau ! s'écria Pardaillan. C'est donc que mon père est là !…

Et il se jeta dans le cabaret en criant :

– Alerte ! Je suis poursuivi…

Le vieux Pardaillan bondit jusqu'à la porte. Un coup d'œil à droite et à gauche le convainquit de la gravité de la situation : à gauche, une troupe, à droite, une autre bande, sur le pas de toutes les portes, des commères, des badauds, une rue en révolution !

Fermer la porte et la verrouiller fut pour le vieux routier, l'affaire d'un instant.

À la même seconde, des coups violents furent frappés.

– Ouvrez ! hurlait-on.

– Barricadons ! fit le vieux Pardaillan.

– Au nom du roi ! clamait le sergent d'armes.

Les tables, les escabeaux, s'entassaient à l'intérieur, devant la porte. Du dehors, les coups devenaient plus furieux.

– Nous le tenons ! vociférait une voix que le chevalier reconnut pour être celle de Maurevert.

– Encore cette armoire ! firent les deux assiégés en poussant un pesant bahut qui compléta la barricade.

– Nous en avons pour une heure, ajouta le vieux.

– En une heure, on peut brûler Paris, répliqua le jeune homme.

– Catho ! Catho ! appela le routier.

La grosse Catho était là qui assistait sans trop d'émotion à la bagarre. Et il faut dire que, si elle eut quelque émotion, ce fut plutôt à la pensée que ce jeune homme, si brave et si beau, allait être emmené par les gens du roi.

– Me voici, monsieur, dit-elle.

– Un mot. Un seul. Es-tu contre nous ? Es-tu avec nous ?

– Avec vous, monsieur, répondit Catho paisiblement.

– Tu es une bonne fille, Catho. Je te revaudrai cela.

Et le vieux Pardaillan glissa ce mot dans l'oreille de son fils :

– Si elle avait pris parti pour eux, je la tuais raide.

Le chevalier approuva d'un signe… Ah ! que voulez-vous, lecteur ! Mettez-vous à sa place !…

– Que t'arrive-t-il ? reprit le routier.

– Je vous raconterai la chose, monsieur. C'est toute une histoire assez longue.

M. de Pardaillan père eut ce mot :

– Catho, du vin !… Raconte, mon fils, nous avons le temps !

Et, tandis que des coups sourds ébranlaient la porte, tandis qu'on entendait au-dedans les aboiements féroces de Pipeau, et au-dehors les hurlements du sergent et les cris de quelques femmes qui s'évanouissaient ou faisaient semblant de s'évanouir, le chevalier, en quelques mots brefs et calmes, en un récit méthodique et tranquille, raconta la scène du Louvre.

– Il y a rébellion contre le roi ! vociférait le sergent.

– Que diable allais-tu faire dans cet antre ? dit le vieux Pardaillan avec un geste de mauvaise humeur. Je t'avais pourtant bien recommandé…

La porte, sous un coup violent, se fendit du haut en bas.

– Catho ! fit le routier.

– Me voici, monsieur.

– Tu as de l'huile, n'est-ce pas, ma fille ?

– De la très bonne huile de noix. J'en fis venir trois jarres, il y a huit jours.

– Bon ! Y a-t-il une cheminée, là-haut ?

– Oui, monsieur.

– Où est ton huile ?

– À la cave, monsieur.

– Les clefs de la cave…

– Les voici !

– Catho, tu es une bonne fille. Monte là-haut et allume un grand

feu, un bon feu, tu entends, un feu à faire griller un cochon ou à faire rôtir un moine… Ainsi !…

La grosse Catho s'élança, saisit des fagots et monta au premier.

– À nous ! fit M. de Pardaillan père.

Et, suivi du chevalier, il se précipita dans les caves. Dix minutes plus tard, les trois jarres d'huile étaient en haut, plus tout ce qu'il y avait de pain dans l'auberge, plus une cinquantaine de bouteilles, plus un levier de fer et une pioche trouvés dans la cave.

– Voici les munitions ! dit le père en désignant l'huile.

– Et voici les provisions ! dit le fils en montant les bouteilles et les jambons.

– À l'escalier ! reprit le vieux.

L'escalier était en bois. L'escalier était vermoulu. L'escalier ne tenait plus qu'à quelques crampons.

– Catho ! cria le routier, tu veux bien que je démolisse ta maison ?…

– Démolissez, monsieur ! répondit Catho qui, sur le feu, plaçait une énorme marmite de fer, et, dans la marmite, versait une jarre d'huile.

Les deux hommes, à coups de pioche, à coups de levier, attaquèrent l'escalier par ses crampons. Quand les crampons qui le scellaient au mur furent arrachés, ils montèrent en haut, et du pied, des mains, de tout leur effort, se mirent à pousser.

Une clameur terrible retentit : la porte était défoncée : gardes et gens du guet, pêle-mêle, se jetaient ou essayaient de se jeter à l'intérieur et repoussaient les obstacles accumulés.

À ce moment, à cette clameur répondit un effroyable fracas : c'était l'escalier qui s'effondrait ! La route était coupée des assiégeants aux assiégés !… Et sur tout ce bruit, ce fut le bruit plus formidable d'un éclat de rire poussé par le père et le fils.

– Messieurs du guet, nous avons subi plus d'un assaut.

– Messieurs les gardes, nous connaissons les malices des sièges !…

– Catho ! est-ce que ça chauffe ?

– Ça brûle, monsieur !…

– Bon ? Nous allons refroidir l'ardeur de ces messieurs ! Gare !…

La marmite d'huile bouillante fut traînée au bord du trou auquel aboutissait l'escalier lorsqu'il y avait encore un escalier.

La salle du bas était pleine de gens qui démolissaient la barricade et criaient :

– Une échelle ! Une échelle !…

Pardaillan père se pencha et cria :

– Messieurs, retirez-vous, ou nous allons vous échauder !

– Bataille ! hurlèrent les gardes enchantés de la facile victoire qu'ils prévoyaient.

– C'est bon ! grogna le vieux routier. Ils l'auront voulu. Gare !…

Avec une vaste cuiller, il puisa l'huile bouillante et à toute volée, en lança le contenu sur les assaillants. Ah ! ce fut un beau concert de hurlements, de clameurs et de menaces ! Pour la deuxième fois, la terrible pluie brûlante tomba de là-haut. Puis une autre ! Puis, plus vite, plus serrée, la pluie tomba, les cris de souffrance éclatèrent, celui-ci brûlé au visage, celui-là aux mains… en vingt secondes, la salle du bas était vide !

– Catho ! chauffe, ma fille ! chauffe toujours !

– Je chauffe, monsieur !…

La rue était pleine de vociférations. Une clameur plus haute retentit : un menuisier apportait une échelle longue et solide…

– Par la fenêtre ! hurla Maurevert.

– Bon ! fit le vieux Pardaillan, nouvelle tactique !… Attendez, mes enfants, nous allons rire !…

L'échelle, violemment, fut posée contre la fenêtre, et ses montants s'appuyant sur les vitraux, les firent sauter en éclats. Le vieux routier ouvrit la fenêtre et se pencha : sept ou huit hommes montaient l'un derrière l'autre… Il fit un signe… Le chevalier accourut.

Le père et le fils saisirent les montants de l'échelle et unirent leurs deux forces…

L'échelle, un instant, se balança puis retomba lourdement, s'abattit… deux hommes écrasés demeurèrent sur la chaussée boueuse. Au même instant, la marmite fut posée sur le rebord de la fenêtre ; d'une secousse violente les deux assiégés la vidèrent… il y eut un tonnerre de hurlements, et dans la même seconde, la place fut vide devant la maison !…

Les assiégeants effarés, stupides devant une pareille résistance, se concertaient… Quinze hommes ébouillantés ou blessés étaient hors de combat, les deux Pardaillan n'avaient pas une égratignure.

Paisible, Catho avait replacé sa marmite sur le feu et faisait chauffer une nouvelle jarre d'huile.

Seulement, elle poussa tout de même un soupir de commerçante et murmura :

– De la si bonne huile de noix ! quel dommage !…

Dehors, les assiégeants cherchaient à s'entendre pour une nouvelle attaque.

– Envoyez chercher du renfort ! criait Quélus.

– Je crois bien que ces démons ont envoyé de l'huile sur ma collerette, disait Maugiron. Regarde donc, Quélus.

En réalité, Maugiron avait le cou brûlé, et d'énormes cloques boursouflaient la peau.

– Puisque les enragés aiment ce qui brûle, hurla Maurevert, donnons-leur du feu !

– Oui ! oui ! brûlons la bauge et les sangliers !

– Le feu à la maison !…

Le vieux Pardaillan avait entendu. La menace d'être brûlé vif amena une grimace expressive sur ses lèvres.

– Diable ! fit-il simplement. Donne-moi à boire, mon fils.

Le chevalier remplit trois gobelets, et les trois assiégés les vidèrent.

– Je crois, dit le chevalier, que le siège sera tôt terminé.

– Seigneur ! fit Catho, croyez-vous qu'ils vont nous brûler ?

– Je le crois, dit le vieux routier. Bah ! tu te figureras que tu es déjà en purgatoire, et cela te conduira droit au paradis que tu mérites !

– Catho ! reprit tout à coup le chevalier, qu'y a-t-il derrière ce mur ?

– Dame… il y a la maison de mon voisin, le marchand de volaille vivante.

– Je te comprends, mon fils ! s'écria le père. Essayons de passer chez le marchand de volaille.

Le chevalier saisit la pioché et attaqua le mur. Le vieux Pardaillan, d'un geste, l'arrêta :

– Cet homme va entendre les coups et prévenir les gardes : au lieu de fuir, nous ouvrons la brèche qui leur livre passage.

– C'est un risque à courir, dit froidement le chevalier. J'aime mieux mourir dans un corps à corps que mourir dans le brasier que cette maison va être tout à l'heure…

– Va donc, mon fils !…

Les coups de pioche commencèrent à retentir sourdement.

Le mur était épais, solide. Au dehors, heureusement, le tumulte continuait. Mais des fascines s'accumulaient au pied de la maison.

L'instant était suprême.

– Pourvu que le marchand de volaille n'entende pas ! grondait le

vieux Pardaillan, tandis que son fils, comme un mineur qui éventre la terre, frappait à coups puissants…

Catho, d'un geste, appela le routier à la fenêtre, et du doigt lui montra un homme qui, dans la rue, se lamentait, se tordait les bras, s'arrachait les cheveux :

– Le marchand de volaille ! dit-elle.

À ce moment, la foule, au dehors, se mit à hurler : « Noël ! Noël ! »

– Je me demande ce que Noël vient faire en cette affaire ! dit le vieux Pardaillan.

Il n'avait pas tort. En effet, la foule criait Noël uniquement parce qu'on venait de mettre le feu aux fascines, et sa joie venait de ce que deux hommes qu'elle ne connaissait nullement allaient être brûlés vifs. Au surplus, c'est toujours, paraît-il, un spectacle réjouissant que de voir supplicier des êtres faits à notre image (témoin les foules qui, de nos jours encore, se délectent à voir guillotiner). Il faut que les maîtres des hommes comptent sur cette joie de la foule. Sans quoi, depuis longtemps, il n'y aurait plus de supplices. Bref, la foule criait « Noël » de tout son cœur.

Quelques instants plus tard, la joie devint du délire : en effet, un épais tourbillon de fumée monta au ciel et, bientôt, la flamme s'élança en langues écarlates et commença à lécher les murs de la maison.

Que devenaient les assiégés ?

Maurevert jetait de sombres regards de satisfaction sur l'incendie et, répétant le geste esquissé au Louvre par le chevalier, se caressait la joue – la joue qu'avait cinglée l'épée de Pardaillan.

La maison brûla. Justice sommaire, qui avait parfaitement cours à une époque où l'idée de justice vagissait à peine. Aujourd'hui, il y a progrès ; elle en est déjà aux premiers bégaiements enfantins ; espérons que dans quelques milliers d'années, elle saura parler.

Bref, la maison brûla. On eut toutes les peines à éteindre ensuite l'incendie qui avait gagné les maisons voisines et menaçait toute la rue. Quelques voisins subirent des pertes graves ; mais cela comptait pour peu de choses ; l'essentiel était que Maurevert, Quélus et Maugiron purent se rendre au Louvre bras dessus bras dessous. C'était même la première fois que les deux mignons fraternisaient ainsi avec le spadassin.

Maurevert fut reçu par la reine Catherine de Médicis.

Les deux mignons le furent par le duc d'Anjou.

– Madame, dit le premier à la reine mère devant Nancey qui faillit en avoir la jaunisse de jalousie, madame, Votre Majesté est vengée : nous avons pris le jeune truand comme un renard au terrier, et nous l'y avons enfumé, c'est-à-dire bel et bien grillé, moyennant un jeu de joie dont nous avons fait flamber sa maison. Sans Quélus et Maugiron qui m'ont retardé par leur mollesse, il y a déjà deux heures que ce serait fini.

– Maurevert, dit Catherine, je parlerai de vous au roi.

– Votre Majesté me comble. Mais le plus beau de l'affaire, après tout, n'est pas la grillade de cet insolent que j'eusse aussi bien proprement tué à la première occasion. Ce qu'il y a eu de magnifique, c'est la grande joie du populaire quand j'eus dit que c'étaient des huguenots qui grillaient…

– Chut ! fit la reine avec un sourire aigu ; ne savez-vous pas que nous faisons la paix pour de bon ?

– Eh ! madame, cela n'empêche pas la paix… au contraire ! répondit Maurevert qui, se sachant indispensable, prenait quelquefois avec la souveraine de ces airs d'indépendance bourrue qui sont la suprême habileté des domestiques supérieurs.

Quant à Quélus et Maugiron, ils dirent au duc d'Anjou.

– Monseigneur, vous êtes vengé… Sans Maurevert, qui a eu des hésitations inexplicables, nous aurions déjà pu vous annoncer la chose depuis une heure. Enfin, c'est fait. L'insolent ne vous regardera plus en face. Il est mort, brûlé vif, avec quelques autres truands de son espèce qui le voulaient défendre.

– Vous êtes vraiment de bons amis, dit le duc d'Anjou en se passant du cosmétique sur les sourcils. Je voudrais être le roi, rien que pour pouvoir vous récompenser selon vos mérites.

Chapitre 40

COMMENT M. DE PARDAILLAN FILS DÉSOBÉIT UNE FOIS ENCORE À M. DE PARDAILLAN PÈRE

Or, pendant que les mignons d'une part, Maurevert, de l'autre, célébraient ainsi la mort de leur ennemi, une aventure survenait aux deux Pardaillan, – aventure qui doit prendre ici sa place.

Ni Pardaillan père, ni Pardaillan fils n'étaient morts. Ils s'étaient bel et bien tirés de la fournaise, voici comment :

Au moment où le feu fut mis aux fascines et où les flammes s'élancèrent, une fumée blanche et odorante, de ces fumées qui montent du bois bien sec, envahit la chambre où étaient réfugiés les assiégés. Mais si odorante que fut cette fumée, elle ne les en menaçait pas moins d'une prochaine asphyxie.

Le chevalier qui piochait depuis cinq minutes s'arrêta un instant, tout en sueur. Le vieux Pardaillan s'empara alors de la pioche et continua la besogne au jugé ; car on ne voyait plus rien.

Quelques minutes angoissantes s'écoulèrent ainsi. La respiration des trois malheureux devenait haletante, et déjà ils entrevoyaient la mort terrible qui les attendait là, lorsque la pioche, dans un dernier coup plus violent et comme désespéré, passa de l'autre côté du mur ; un trou assez large béa…

Alors les deux hommes et Catho, qui pour la force musculaire valait deux femmes, se mirent fébrilement à arracher briques et moellons ; en deux minutes, il y eut un trou suffisant pour donner passage.

Ils passèrent, un peu écorchés il est vrai, mais ils passèrent !

Il était temps : l'incendie ronflait maintenant, et les poutres, les solives crépitaient.

Les trois assiégés se trouvèrent dans une sorte de grenier où le voisin serrait ses sacs de grains pour les volailles qu'il nourrissait. Ce grenier était fermé d'une vieille porte dont on fit sauter la serrure d'un coup de pioche. Alors, ils se précipitèrent dans un escalier qui aboutissait à la cuisine du marchand de volailles.

Cette cuisine ouvrait, d'une part, sur la boutique, mais par là, on aboutissait à la rue, c'est-à-dire en plein traquenard. D'autre part, elle donnait sur une cour assez vaste, dont les quatre côtés étaient occupés par des poulaillers.

– Fuyons ! dit Catho.

– Un instant, répondit le vieux Pardaillan.

– Oui, respirons ! ajouta le chevalier ; nous avons failli en perdre l'habitude.

– C'est-à-dire que je me souviens à peine comment on respire, reprit le routier.

Ces plaisanteries ne les empêchaient pas d'étudier activement le terrain sur lequel ils se trouvaient. La cour était clôturée de murs assez élevés. Mais il était facile de les franchir en montant sur le toit d'un poulailler.

Le chevalier, le premier, se hissa à la force du poignet, sur le poulailler du fond. Il tendit la main à Catho, qui en un instant le rejoignit ; puis ce fut le tour du vieux Pardaillan. De là à la crête du mur, cela devenait un jeu. Et une fois sur le mur, ils n'eurent plus qu'à se laisser tomber sur le sol.

Ils se trouvaient alors dans un jardin de maraîcher assez vaste.

Par le fait, ils étaient sauvés.

– Que vas-tu faire ? demanda le routier à l'hôtesse de l'ex-auberge, maintenant ruine fumante.

Catho eut un soupir.

– Je suis ruinée, dit-elle. Que vais-je devenir ?

– Tu ne peux nous suivre : il faut nous séparer.

Le chevalier, trouvant que son père en usait peut-être avec quelque ingratitude, voulut intervenir.

– Si elle nous suit, dit le routier, nous sommes pris, et elle aussi : une bonne corde pour tous les trois ! La Truanderie est à deux pas ; que Catho s'y réfugie. Une fois là, elle est imprenable. Quant à nous, nous verrons. Allons, Catho ma fille, est-ce que cela ne te

paraît pas juste ?

– Très juste ! dit-elle. Et s'il ne s'agissait que de me sauver, ce serait tôt fait. Mais que vais-je devenir sans un sou !

– Tends ton tablier !

Catho releva les coins de son tablier. Le vieux Pardaillan dégrafa sa ceinture de cuir, et non sans un soupir d'adieu, en versa le contenu intégralement dans le tablier. Les yeux de Catho s'illuminèrent.

– Mais il y a là près de cinq cents écus ! s'écria-t-elle.

– Plus de six cents, ma fille !

– C'est plus que ne valait le taudis !…

– Prends toujours. Tu reconstruiras une autre auberge, et tu nous aideras peut-être un jour à la brûler aussi. Seulement, ne l'appelle plus l'auberge du *Marteau qui cogne* !

– Et comment faudra-t-il l'appeler ?

– Dame… on nous croit morts… Appelle-la l'*Auberge des deux Morts qui parlent* ! Ce sera un peu long, mais poétique et sentimental. Adieu, Catho…

– Adieu, fit à son tour le chevalier, je regrette de ne rien pouvoir joindre aux écus de monsieur mon père…

– Si fait : vous pouvez y joindre votre offrande, monsieur le chevalier ! s'écria vivement Catho.

– Comment cela ? fit le chevalier étonné.

Catho tendit sa joue. Et cette ribaude rougit…

Le chevalier sourit et l'embrassa de tout son cœur sur les deux joues, ce qui était plus que Catho demandait.

Les deux hommes s'éloignèrent alors rapidement, franchirent la porte du jardin et se trouvèrent dans une ruelle qui aboutissait rue du Roi-de-Sicile.

Quant à Catho, elle s'enfonça aussitôt dans les voies sombres et étroites qui entouraient la Truanderie.

M. de Pardaillan père, suivit de son fils, se mit à longer vivement la ruelle et aboutit bientôt à la rue du Roi-de-Sicile ; de là, tournant à droite, les deux hommes tombèrent dans la rue Saint-Antoine, grande artère de Paris d'alors.

– Ça ! causons un peu de nos affaires, maintenant, dit le vieux routier. Elles me paraissent quelque peu embrouillées.

– Elles me semblent fort claires, à moi ! dit le chevalier. Nous sommes tous deux en état de rébellion flagrante.

– Mais aussi, que diable allais-tu faire dans cet antre ?

– Quel antre, monsieur ? Le *Marteau qui cogne* !

– Non pas : le Louvre !… Mais ce qui est fait est fait, n'en parlons plus. J'aime cette grande clarté dont tu parles, c'est simple en effet, le gibet, le billot peut-être. Que faisons-nous ?… Que dirais-tu d'une petite promenade hors Paris ? Il y a longtemps, il me semble, que nous ne nous sommes promenés ensemble sur les routes du pays de France. Note, mon cher fils, que voici le printemps, et que les voyages sont en cette saison de vrais plaisirs. Je pense que tu es de mon avis sur ce point ?

Ils allaient ainsi devisant paisiblement, et ne prenant pas la peine de se cacher.

D'ailleurs, la rue Saint-Antoine remplie de bourgeois, de passants, de marchands, les cachait : ils étaient perdus dans la foule assez nombreuse des piétons.

– Mon père, répondit Pardaillan, il m'est impossible de quitter Paris en ce moment.

Le vieux routier fronça les sourcils.

– Impossible ! Or çà, tu veux, donc que nous soyons pendus ? ou écartelés ? ou roués vifs ?…

– Non père, je vous supplie de partir… Quant à moi, il faut que je reste… Mais que se passe-t-il là ? On entend les cris d'une femme… courons, monsieur, courons !…

En disant ces mots, le chevalier s'élança. Le vieux Pardaillan l'arrêta par le bras, et avec une sorte de chagrin sincère et de tendre sévérité, – en même temps, avec cet étonnement que lui inspiraient les façons de son fils :

– Où courez-vous encore ? De quoi diable vous mêlez-vous ? Ainsi, c'est donc bien vrai ? Vous tenez ma vieille expérience pour nulle et non avenue ? Ces bons conseils que je vous donnai, vous en faites fi ? Vous ne voulez vous défier ni des nommes, ni des femmes, ni de votre cœur ?

– Ah ! monsieur, s'écria le chevalier, ce que j'ai vu des hommes m'oblige à les mépriser presque tous ; je crains les femmes ; et quant à mon cœur, je le maudis pour les mauvais tours qu'il me joue ! Vous voyez donc bien que je suis vos avis, et d'ailleurs, le respect que je vous dois m'y oblige…

En parlant ainsi, le chevalier, d'une secousse, s'arracha à l'étreinte de son père et s'élança vers les cris qui devenaient plus perçants et plus effrayés. Le vieux routier demeura un instant stupéfait :

– Voilà ce qu'il appelle suivre mes avis ! gronda-t-il. Je crois qu'il

finira sur l'échafaud et il ne me restera que la ressource de l'y accompagner ! Allons !…

Et il s'élança à son tour vers le gros rassemblement qui obstruait la rue Saint-Antoine et dans les remous duquel le chevalier venait de disparaître. Voici ce qui se passait :

À cet endroit de la rue, au-dessus de la boutique d'un marchand de simples et herbes desséchées dont l'enseigne était vouée « au grand Hippocratès », ledit marchand avait, depuis longtemps, fait creuser une niche. Dans cette niche, il avait placé une statuette en bois peint figurant un vénérable vieillard habillé à la grecque, possesseur d'une belle barbe, et qui n'était autre que le grand Hippocrate en personne. Or, peu à peu, ce personnage avait changé d'identité.

Dans l'esprit des commères du quartier, il avait cessé d'être le médecin grec pour devenir un saint. Son costume et sa barbe étaient bien pour quelque chose dans cette transformation, genre de métempsycose bizarre, mais peu surprenante. Le marchand de simples s'était d'autant plus gardé de détromper sa clientèle que sa boutique s'en trouvait mieux achalandée. Le grand Hippocrate était donc devenu peu à peu et tout doucement le grand saint Antoine.

La chose devint officielle et incontestable le jour où le droguiste, malin comme un apothicaire qu'il était, s'avisa de donner satisfaction à la croyance publique en faisant placer dans la main d'Hippocrate une ficelle, et au bout de cette ficelle un petit cochon toujours en bois sculpté : dès lors, il n'y avait plus de doute possible.

D'ailleurs, l'enseigne continua paisiblement de porter le nom d'Hippocrate.

Or, de même que sur une foule de points dans Paris, de zélés serviteurs de l'Église avaient installé au-dessous de la niche, devant la porte de la boutique, une table sur laquelle ils avaient placé une corbeille destinée à recevoir les dons des fidèles à saint Antoine. Ceux qui étaient riches mettaient un denier ou un sou ; ceux qui étaient pauvres jetaient un liard ; enfin, les moins fortunés mettaient dans la corbeille du pain, des légumes pour la soupe de saint Antoine, et ceux qui n'avaient rien du tout faisaient une croix et une prière. Ces derniers étaient assez mal vus des trois ou quatre zélés bandits qui, en permanence, surveillaient la corbeille : mais en somme, il n'y avait pas moyen de les accuser d'hérésie.

Il va sans dire que tous les soirs, les quêteurs des couvents

venaient faire main-basse sur le contenu de la corbeille, ou du moins sur ce qui restait, car les zélés surveillants commençaient, naturellement, par prélever leur part.

Cela dit, on comprendra l'indignation publique et la sainte fureur qui anima les surveillants de la corbeille aux offrandes, lorsqu'un bourgeois étant venu à passer refusa formellement de déposer aucune aumône.

– Saluez au moins le grand saint Antoine, lui cria-t-on.

– À genoux ! Amende honorable !…

– Mais, objecta le bourgeois, ce n'est pas saint Antoine, c'est Hippocrate !

Là-dessus, on cria au blasphème. Les zélés et pieux surveillants de la corbeille se jetèrent sur le bourgeois, le rouèrent de coups et le dévalisèrent proprement en criant :

– Mort au huguenot !

– Mort au parpaillot ! répéta la foule docile et enchantée de s'entretenir la main.

À ce moment passa une litière traînée par un cheval blanc, et dans laquelle se trouvait une jeune femme à l'œil doux, au visage expressif. La litière fut naturellement arrêtée par la foule, et la jeune femme écarta les rideaux pour voir ce qui se passait. À peine eut-elle aperçu le bourgeois que l'on malmenait, qu'elle s'écria :

– Quoi ! c'est l'illustre Ramus que l'on traite ainsi ! Oh ! cela est indigne !…

Le bourgeois, entendant cette voix amie, fit tous ses efforts pour se rapprocher de la litière.

– Laissez-le ! criait la jeune femme. Je vous dis que c'est le savant Ramus !…

La foule ne comprit qu'une chose : c'est que cette femme prenait le parti du « huguenot », et ayant remarqué que la litière ne portait pas d'armoiries, preuve que la femme n'était pas de noblesse et qu'il n'y avait pas de ménagement à garder pour elle, cria tout d'une voix :

– À mort la parpaillote ! Qu'on les brûle tous deux ! Un feu de joie pour saint Antoine !…

La litière se trouva aussitôt entourée, et la foule qui, jusque là, s'était plutôt amusée, devint tout à coup furieuse, s'exalta de ses propres clameurs ; en quelques instants, la situation devint menaçante pour la jeune femme, et elle se mit à jeter des cris de détresse. Ramus, le visage ensanglanté, les habits déchirés,

s’accrochait désespérément aux rideaux de la litière.

– Place ! place ! hurla tout à coup une voix éclatante.

Alors, on vit un jeune homme foncer tête baissée à travers la foule, écarter les plus enragés à coups de poing, arriver à la litière, et là, tirant une longue rapière, en porter des coups furieux aux assaillants les plus rapprochés.

Un cercle se forma autour du chevalier de Pardaillan – car c’était lui.

La jeune femme, voyant le secours inespéré qui lui arrivait, reprit courage et tendit la main au vieux Ramus, qui se hissa dans la litière en murmurant :

– Je suis sauvé pour cette fois… mais c’est grand’pitié qu’un peuple en vienne à de si terribles méchancetés…

« Pour une fois ! » avait dit le pauvre savant ! Il ne savait pas que peu après, il allait succomber dans une attaque toute pareille ! Quoi qu’il en soit, la litière se remit en route. La foule, voyant sa proie lui échapper, se mit à jeter des hurlements féroces, mais la flamboyante Giboulée décrivait de si rapides cercles avec sa pointe que le vide se maintenait autour du chevalier : ainsi un cercle de feu arrête une bande de loups.

Cependant les plus furieux allaient se ruer dans un assaut désespéré, lorsque des cris de douleur retentirent sur les derniers rangs de la foule qui se dispersa comme devant un ouragan, c’était M. de Pardaillan père qui arrivait à la rescousse et s’escrimait si bien de sa rapière qu’en quelques instants, il eut pris place près de la litière de l’autre côté de son fils.

Avec une pareille escorte, la litière se trouva assez protégée pour avancer rapidement.

Et comme, en somme, on ne savait pas trop de quoi il s’agissait, la foule s’arrêta, se contentant de menacer du poings les deux sauveurs qui, cent pas plus loin, remirent leurs épées au fourreau.

La litière, poursuivant sa route, tourna à droite.

Pardaillan père, une fois le danger passé, avait rejoint Pardaillan fils en grommelant :

– De quoi diable t’es-tu encore mêlé là ?…

Le chevalier ne répondit pas : il était tout à l’émotion qui lui venait en s’apercevant que la litière suivait exactement le chemin qu’il avait pris le jour où il avait suivi la Dame en noir avec l’intention bien arrêtée de lui dire qu’il aimait sa fille Loïse !

Et que devint cette émotion lorsque la litière entra dans la rue des

Barrés !… c'était au coin de cette rue qu'il avait patiemment attendu la Dame en noir, à laquelle, d'ailleurs, il n'avait rien osé dire !

Enfin, le cœur du chevalier se mit à battre plus fort que jamais lorsque la litière s'arrêta devant la maison où il avait vu entrer Jeanne de Piennes !…

Le vieux Ramus descendit de la litière, suivi de la jeune femme qui sauta légèrement à terre.

– Entrez, dit-elle de sa voix douce, entrez, mon bon père. Il faut que vous vous reposiez quelque peu, et surtout que, pour vous remettre, vous preniez de cet élixir dont vous m'avez fait faire la composition…

– Vous êtes une charmante enfant, dit Ramus, qui ne paraissait pas trop ému de ce qui venait de lui arriver ; et j'aurai grand plaisir à me reposer en votre société.

Et comme la porte s'ouvrait au coup de marteau, le savant entra dans la maison.

Alors la jeune femme se tourna vers le chevalier et son père.

– Entrez, dit-elle avec cette tendre autorité qu'ont certaines femmes, – la seule autorité qui soit irrésistible parce qu'elle vient du cœur.

Les deux hommes obéirent et suivirent celle qu'ils venaient de sauver. Le chevalier eût bien voulu s'en aller : la curiosité de connaître cette maison où était entrée la mère de Loïse l'emporta.

L'intérieur de la maison était d'aspect de bourgeoisie. Ils pénétrèrent dans une salle à manger, et la dame ordonna à une servante d'apporter des rafraîchissements. Elle-même remplit les gobelets d'un vin mousseux qui, du premier coup, conquit les suffrages du vieux Pardaillan.

– Messieurs, dit-elle alors, je m'appelle Marie Touchet. Me ferez-vous la grâce de me dire à qui je dois d'être en vie ?

Le chevalier ouvrait déjà la bouche. Le vieux routier lui marcha sur le pied et se hâta de répondre :

– Madame, je m'appelle Brisard, ancien sergent des armées du roi et mon jeune camarade que voici et qui est gentilhomme s'appelle M. de La Rochette.

– Eh bien, dit Marie Touchet, monsieur Brisard et vous monsieur de La Rochette, je retiendrai vos noms jusqu'à la fin de ma vie…

Les paroles n'étaient rien ; le ton avec lequel elles furent prononcées bouleversa d'émotion le chevalier qui s'écria :

– Madame, à votre air et à votre voix, je vous devine bonne autant que vous êtes belle. Je suis plus heureux que je ne saurais le dire d'avoir pu mériter la sympathie que votre regard nous fait l'honneur de nous exprimer, à mon père, et à moi.

– Votre père ? demanda Marie Touchet étonnée.

– Il veut bien m'appeler ainsi, fit le vieux Pardaillan, parce que je lui donne les conseils que me dicte mon expérience…

L'entretien se poursuivit ainsi quelques minutes. Marie Touchet remercia ses deux sauveurs en termes émus et voulut leur faire promettre de la revenir voir, ce à quoi ils ne voulurent pas s'engager. Le vieux Ramus, de son côté, serra la main des deux aventuriers, qui, enfin, se retirèrent.

– Quelles relations Jeanne de Piennes pouvait-elle avoir avec la dame que nous quittons ? se demandait le chevalier.

– Je me demande à quoi nous sert d'avoir exposé notre vie pour ces inconnus ! dit le vieux routier. Un bonhomme que nous ne reverrons jamais, une femme qui est charmante, je veux bien, mais qui ne nous est de rien. Voilà de belle besogne, chevalier ! Sans compter qu'un peu plus, vous alliez dire votre nom, alors que nous devons nous cacher… nous défier de Paris tout entier !

– Oh ! mon père, croyez-vous donc que cette femme qui nous doit la vie serait capable de nous trahir ? Elle ne le ferait pas, même si elle ne nous devait rien. Elle a le regard trop loyal et la figure trop franche.

– Je me méfierais du meilleur de mes amis en ce moment, dit Pardaillan, qui hocha la tête. Mais viens, il s'agit maintenant de trouver un gîte sûr, puisque tu veux que nous demeurions dans cet infernal Paris.

Le lendemain, Marie Touchet reçut la visite du roi Charles IX, qui, comme toujours, vint seul et secrètement.

Elle le mit au courant de ce qui s'était passé la veille et ajouta :

– Mon cher sire, si vous avez quelque amour pour moi, vous récompenserez ce vieux sergent qui se nomme Brisard et ce jeune gentilhomme si brave, M. de La Rochette.

– Je le veux, dit le roi, je le veux, ma chère Marie. Soyez assurée que ces deux hommes connaîtront la reconnaissance du roi Charles.

Cette visite eut divers résultats.

Le premier fut que le roi ordonna de rechercher activement Brisard, ancien sergent, et un gentilhomme nommé de La Rochette,

et qu'on les lui amenât dès qu'ils seraient trouvés.

La deuxième fut que, le soir même, on cria un édit interdisant de demander des offrandes pour l'église au pied des diverses statues de saints qui se trouvaient dans Paris.

Le troisième fut que le marchand de simples de la rue Saint-Antoine reçut l'ordre de changer tout aussitôt son enseigne, faute de quoi sa boutique serait fermée.

L'effet du premier ordre demeura nul ; en effet, malgré d'actives recherches, on ne put mettre la main ni sur Brisard, ni sur la Rochette. Le roi en fut très contrarié, et son grand prévôt tomba en disgrâce.

Le troisième ordre reçut satisfaction immédiate et n'eut aucune répercussion : l'officier qui l'apporta au marchand de simples attendit qu'il fût exécuté devant lui. Le droguiste fit venir un peintre, et on effaça les mots : *Au grand Hippocrate*.

– Que faut-il mettre à la place ? demanda le peintre.

L'apothicaire eut un sourire goguenard et répondit :

– Puisqu'il faut que je change mon enseigne, mettez : *Au grand saint Antoine*.

L'officier approuva fort ce choix pieux et assura que Sa Majesté en serait fort satisfaite.

Ainsi, l'ordre du roi fut exécuté sans l'être, et l'enseigne fut désormais bien complète, et en harmonie avec le petit cochon de bois sculpté. Ce changement d'enseigne passa donc inaperçu dans le quartier, comme les recherches au sujet de Brisard et de son compagnon demeurèrent inaperçues dans Paris.

Mais le deuxième ordre du roi, c'est-à-dire l'édit concernant les offrandes demandées à main armée un peu partout dans Paris provoqua des rumeurs terribles. Dans toutes les églises, les prédicateurs fulminèrent. L'un des crieurs de l'édit reçut des coups de pierre. Un autre fut jeté à la Seine. Il y eut émeute et sédition.

Ainsi, M. de Pardaillan fils, en désobéissant une fois de plus à son père, fit de l'histoire sans le savoir.

Chapitre 41

LE GÎTE

En quittant la maison de la rue des Barrés, le père et le fils discutèrent en se promenant sur les bords de la Seine, de l'endroit où ils se cachaient et de ce qui leur restait à faire. Tout en discutant, ils descendaient le cours du fleuve, et ils vinrent à passer devant une ginguette que fréquentaient des mariniers.

– J'ai faim ! dit le chevalier en jetant un coup d'œil à la guinguette qui, entourée d'un jardin tapissé de verdures tendres, avait une mine des plus réjouissantes.

– Et moi, j'enrage de soif ! dit le vieux routier. Entrons !

Mais comme ils se dirigeaient vers l'entrée du cabaret, ils s'arrêtèrent soudain.

– J'espère que tu as de l'argent pour payer une omelette et une bouteille ? dit le père.

Le chevalier se fouilla et fit un signe négatif.

– J'ai tout donné à Catho ! reprit le vieux routier. Ah ! la jolie pensée que j'ai eue là !

– Monsieur, je pense que nous ne devons pas la regretter. Catho nous a sauvé la vie…

– Je ne dis pas non ; mais si nous mourons de faim et de soif, elle n'aura pas sauvé grand chose !…

Avec un soupir, les deux hommes s'éloignèrent de la guinguette. Tristes et silencieux, ils continuèrent à descendre le cours du fleuve, et leurs pensées prenaient décidément une teinte des plus mélancoliques, lorsque derrière eux, ils entendirent un grondement, et quelque chose qui était lancé à toute vitesse déboula dans leurs

jambes.

Ce quelque chose, c'était Pipeau ! Et Pipeau tout en courant pour rattraper son maître, grondait fort, entre ses mâchoires serrées. Le chien qui gronde ainsi avertit les gens qu'ils aient à ne pas toucher ce qu'il tient dans sa gueule.

En effet, Pipeau, le fidèle Pipeau avait suivi son maître pas à pas ; avait assisté à la bagarre de la rue Saint-Antoine, et même distribué quelques coups de croc ; puis il s'était couché devant la porte de la maison de Marie Touchet lorsque le chevalier y était entré. Enfin, il s'était mis à le suivre à sa sortie. Or, tout en le suivant, il s'était dit ce que le chevalier venait de dire à son père :

– J'ai faim !

Et Pipeau, dans son raisonnement que ne compliquaient pas les embarras humains, raisonnement simple, limpide, d'une logique profonde et irréfutable, ajouta :

– Puisque j'ai faim, je dois manger !

En vertu de cette même logique, que nous avons osé qualifier d'irréfutable, le chien, tout en suivant son maître, se mit à regarder à droite et à gauche ce qu'il pourrait bien manger, – puisqu'il avait faim !

Divers tas d'immondices qu'il flaira en passant ne lui révélèrent rien de bon, et Pipeau, à chacun d'eux, témoigna tout son mépris de la façon la plus cynique, c'est-à-dire la façon des chiens à qui les urinoirs sont inconnus.

D'ailleurs, les urinoirs n'étaient pas inventés.

Pipeau se demandait déjà s'il allait mourir de faim – et il se le demandait par des bâillements prolongés – lorsqu'il s'arrêta soudain, en arrêt, le bout du nez un peu de travers, le bout de la queue en bataille.

Pendant ce temps, le chevalier et son père continuaient leur chemin et tournaient à droite, sur les berges de la Seine. Pipeau, simplement, avait vu une devanture de marchand de chair cuite, en d'autres termes, une devanture de charcutier. Il y avait là un étalage magnifique, lequel se terminait par une série de jambonneaux du plus radieux effet.

C'est le dernier de ces jambonneaux que Pipeau considérait du coin de l'œil en se disant :

« Voici bien le dîner qu'il me faudrait, le voici bien ! »

Pipeau, chien voleur s'il en fût, n'était pas chien à se perdre en muettes rêveries et en longues contemplations.

Il prit son air le plus honnête, le plus détaché des biens de ce monde, et se glissa tout doucement vers l'étalage.

– Voilà vraiment un beau chien ! dit le charcutier, qui était au fond de sa boutique.

Mais tout aussitôt, il bondit de son escabeau et s'élança en hurlant :

– Au voleur ! Arrête ! Arrête !…

Peine inutile ! Clameurs superflues ! Le « beau chien » était déjà loin et n'en courait que de plus belle.

– Mon plus beau jambonneau ! constata tristement le charcutier. Ah ! le misérable chien !

C'était en effet un jambonneau que Pipeau venait de saisir délicatement dans sa gueule et qu'il emportait de sa course la plus rapide. Si le charcutier avait exagéré en disant que c'était son plus beau jambonneau, il faut pourtant avouer que ledit jambonneau était de taille raisonnable et tel qu'un honnête chien ne pouvait, en somme, en souhaiter de plus appétissant…

En quelques minutes, Pipeau eut rejoint le chevalier et déboula dans ses jambes. Puis, certain de ne pas perdre son maître, il se coucha dans le sable et s'apprêta à fêter sa trouvaille ou plutôt sa prise.

Mais le vieux Pardaillan avait vu !

Il fondit sur le chien et lui arracha le jambonneau…

Et comme Pipeau le regardait d'un air d'étonnement menaçant, il lui dit :

– Je t'ai, ce matin, offert un râble de lièvre tout rôti ; tu peux bien m'offrir un tiers de ton jambonneau ! Voici notre dîner, mon fils :

– Je t'ai pourtant bien défendu de voler ! dit gravement le chevalier à Pipeau.

Celui-ci remua doucement son bout de queue, ce qui voulait dire qu'il promettait de ne plus recommencer.

Les trois amis s'assirent sur le sable de la berge – nous voulons dire les deux hommes et le chien.

Le vieux Pardaillan tira sa dague et fit trois parts du jambonneau.

Ce fut ainsi que le chevalier et son père purent dîner ce jour-là.

Quand ils eurent fini le jambonneau, ils puisèrent de l'eau à la Seine qui coulait, claire et fraîche, et burent tous trois ; les deux hommes dans le creux de leur main, le chien en lapant.

Ce repas inattendu, bien qu'il fût le produit d'un vol, restaura les deux hommes.

Leurs pensées, qui étaient au noir, s'éclaircirent quelque peu.

– Il s'agit maintenant de trouver un gîte, dit le vieux, routier.

– Un gîte ! fit machinalement le chevalier.

Il baissa la tête tristement, et un soupir gonfla sa poitrine.

– Il s'agit de trouver un gîte ! avait dit le vieux Pardaillan de sa voix la plus naturelle, sans nulle amertume, en homme qui a passé soixante ans sur les routes et qui tous les soirs, à la nuit tombante, s'est demandé : Où vais-je coucher ?

Et il y avait dans cette indifférence toute la résignation instinctive du pauvre homme qui sait bien qu'il n'aura jamais de logis assuré, qui, toujours, sera encore trop heureux de rencontrer un chêne touffu pour se mettre à l'abri de la pluie, une bonne pierre pas trop rugueuse pour y reposer sa tête…

Mais le fils !… Ah ! dans le fils s'éveillaient des pensées confuses qui n'étaient pas de son temps et qui balbutiaient :

– Hélas ! Il y a donc de pauvres gens qui cherchent un gîte, alors qu'il y a tant de palais qui hérissent la ville !

Ainsi, chez le père, c'était encore la résignation du moyen âge.

Chez le fils, l'éveil de la Renaissance…

Mais – hâtons-nous d'enjamber les considérations philosophiques – ce qui attristait surtout le pauvre chevalier, c'était la poignante constatation de son infériorité sociale. Il est très vrai qu'une branche des Pardaillan faisait fortune, là-bas, en Languedoc. Il est vrai aussi que le nom était des plus honorables et des plus fiers. Mais quelle misère !…

Eh quoi ! Il en était réduit à chercher un gîte, une niche ! à partagé le repas volé par son chien ! Il avait les poches vides, et ce serait ainsi demain et toujours ?… Et il rêvait quoi ? Une alliance avec la plus noble et sans doute la plus riche famille de France, les Montmorency !…

N'était-ce pas insensé ! C'était à pleurer !… Et le chevalier songeait :

– Quel éclat de rire secouerait ces gens qui passent, et Paris tout entier, et la France, et le monde, si quelqu'un se mettait à crier : « Voyez-vous ce gueux qui n'a pas un sol en bourse, qui vient de dîner d'un jambonneau volé par son chien, qui ne sait quel toit l'abritera ce soir, que le guet cherche pour l'embastiller, que le bourreau attend pour le perdre ou le décapiter ? Eh bien, il aime Loïse, la fille, l'héritière des Montmorency !… » Ah ! quel éclat de rire !…

Et le chevalier se mit à rire, en effet.

Le vieux Pardaillan demeura d'abord stupéfait. Puis il considéra gravement son fils, et comprit à peu près ce qui se passait en son âme, car il lui mit une main sur l'épaule et lui dit :

– Courage, chevalier ! Du courage, par Pilate et Barabbas ! Je vois clairement ce qui vous taquine, et ce qui fait que, riant à vous démonter la mâchoire, vous avez les yeux pleins de larmes : nous sommes bien pauvres, n'est-ce pas ? Eh ! chevalier, pour des gens comme nous, la misère est une bonne compagnonne, une gaillarde maîtresse, une luronne qui nous donne de l'œil, du jarret et du poignet ! Écoutez, chevalier : j'ai toujours haï les chiens gras, qui, attachés à l'écuelle par une bonne chaîne, vivent et meurent serfs comme ils sont nés ; j'ai toujours réservé ma sympathie et mon admiration pour le renard qui ruse, la nuit, contre les forces formidables de l'homme à qui il tente d'arracher une proie ; pour le loup qui, maigre et l'œil en feu, parcourt les forêts dans l'ivresse de la liberté. Regardez-moi, chevalier ; je suis un de ces renards, un de ces loups. Par la mort-diable, quand j'ai ma rapière au poing, je me sens l'égal du roi ! J'ai plus vécu en soixante ans de misère que telle famille de bourgeois ou de seigneurs ne vivra en plusieurs générations. Qu'est-ce que la vie, mon cher ? Le vent qui souffle, la pluie qui tombe, les coteaux où mûrit la grappe, les collines où je chevauche, la terre entière, l'air que je respire, la joie d'aller, de venir, d'être un maître éphémère dans la minute qui passe, de toutes ces choses si bonnes et si belles qui sont la nature… voilà la vie, chevalier, voilà le bonheur ! Tout le reste, c'est l'ignoble chaîne du chien attaché à sa triste écuelle ! La ville, Paris, la vie parmi les hommes qui haïssent, et les femmes qui sourient, la vie aveugle et stupide avec son énorme labeur de chaque jour uniquement destiné à assurer l'écuelle du lendemain, ah ! chevalier, ce n'est pas la vie, cela : c'est la mort dans chaque minute ! Nous cherchons la pitance et le gîte… viens, chevalier, faisons-nous renards et loups… reprenons la route, la grande route ensoleillée par avril ou embuée par novembre, reprenons ensemble nos longues étapes que guide le hasard ; et ainsi causant, riant ou pleurant même si cela te plaît, nous parcourrons la France, nous verrons l'Italie, l'Allemagne, le monde entier, si tel est notre bon plaisir !…

Au discours du vieux routier, le chevalier répondit en secouant la tête – non qu'il se fût fait les réflexions sans aucun doute intempestives que nous venons d'exprimer – mais simplement, il ne

voulait pas quitter Paris parce que Loïse était à Paris. Du moins, il avait la conviction qu'elle y était.

– Ainsi, reprit le père, tu refuses encore de me suivre ?

– Mon père, je vous l'ai déjà dit : plutôt que de quitter Paris, je mourrais.

– Bon, bon… j'en reviens donc à ma première question : cherchons un gîte !

– Je crois, monsieur, en avoir trouvé un, fit le chevalier.

– Voyons. Est-ce quelque bel arbre bien feuillu ? Quelque auberge dont l'hôtesse n'aurait rien à te refuser ?

– Rien de cela, monsieur : c'est un palais, l'hôtel de Montmorency. Le noble duc m'a offert l'hospitalité. Allons la lui demander pour tous deux. J'ai des raisons de croire qu'il nous accueillera avec joie.

– Ouais, tu oublies donc, chevalier, que j'enlevai jadis sa fille et que ce digne maréchal doit avoir conservé quelque bonne dent contre ton père ?

– Vous vous trompez ; s'il y a eu rancune, cette rancune est maintenant évanouie.

– Je ne m'y fie pas. Mais enfin, puisque tu as l'hospitalité chez Montmorency, que ne le disais-tu plus tôt ? Cela m'eût épargné des inquiétudes. Voilà donc ton gîte tout trouvé.

– Le vôtre aussi, mon père. Car, pour rien au monde, je ne consentirais à dormir dans un bon lit, sachant que vous êtes à la dure.

– Ne t'inquiète pas de moi. Du moment que tu as un gîte, le mien est tout trouvé aussi.

– Et c'est ?

– Pardieu, l'hôtel de Mesmes ! Allons, chevalier, je t'accompagne jusqu'au bac, et puis je prendrai le chemin du Temple. Nous aurons ainsi un pied dans l'un et l'autre camp. Et si j'apprends du nouveau en ce qui concerne les deux prisonnières en question, tu en seras aussitôt informé.

Ce plan, après réflexion, parut le plus simple et le meilleur au chevalier qui l'adopta aussitôt.

Par une sorte de bravade outrancière, mais non sans prendre quelques précautions, les deux Pardaillan longèrent le Louvre ; le chevalier montra à son père la fenêtre par laquelle il avait sauté.

En arrivant au bac qui était presque en face le palais que Catherine faisait bâtir sur l'emplacement de l'ancienne Tuilerie, le

père et le fils s'embrassèrent ; le bateau étant à ce moment sur l'autre rive, le chevalier dut attendre quelques moments et en profita pour dire à son père :

– Monsieur, vous m'avez déjà rendu le service d'aller à la *Devinière* pour en ramener mon chien Pipeau. Or, j'y ai laissé un autre ami auquel je tiens assez… surtout en raison du nom qu'il porte et du souvenir qu'il me rappelle en ce moment.

– Serait-ce un autre chien ?

– Non, monsieur, c'est un cheval.

– Diable ! Mais nous sommes riches. Un cheval vaut de l'argent, s'il est bon…

–Il est excellent. Mais gardez-vous de le vendre, mon père !

– Et pourquoi ?

– Parce qu'il s'appelle Galaor ! fit en souriant le chevalier.

– Galaor ! réfléchit le vieux routier. Galaor… où ai-je entendu ce nom-là ?… Galaor… j'y suis ! C'est aux Ponts-de-Cé… M. de Damville me racontait l'histoire d'une aventure à lui arrivée, et où il avait été sauvé. Ah çà ! mais c'est donc toi qui a sauvé Damville !…

Le chevalier sourit.

– Et tu ne le disais pas ! Vive Dieu !…

– Mon père, c'est qu'en cette circonstance, je vous avais si parfaitement désobéi…

– Je le crois bien que je ne le vendrai pas ! Mort-diable, Galaor, c'est peut-être la fortune !…

À ce moment, le bac accostait, et le chevalier embarqua, tandis que le vieux routier, tout joyeux, tout courant, prenait le chemin de la *Devinière*…

Le chevalier poussa un soupir (c'était son jour de tristesse !) en songeant qu'en cette aventure, il avait eu, en effet, bien tort de désobéir à son père, que s'il n'avait pas secouru Damville, celui-ci eût sans doute succombé, et que s'il avait succombé, il n'eût pas enlevé Loïse !… (On n'a pas oublié que le soir où il était intervenu contre les truands qui attaquaient Damville, le chevalier avait su le nom de l'homme qu'il venait de sauver, par le vieux serviteur qui escortait le maréchal. Pour toutes sortes de raisons, dont la principale était une sorte de délicatesse, le chevalier n'avait pas encore parlé de cette affaire à son père. Mais dans les circonstances présentes, il pensa que son père n'en serait que mieux accueilli de Damville, s'il revenait à l'hôtel de Mesmes, monté sur Galaor.)

En arrivant à l'hôtel de Montmorency, le chevalier, suivi de

Pipeau, se fit conduire au maréchal.

– Monseigneur, lui dit-il simplement, la personne à qui je comptais demander l'hospitalité n'est pas à Paris…

Sans rien dire, le maréchal prit le chevalier par la main et le conduisit dans une chambre magnifique.

– Chevalier, lui dit-il alors, un soir, le roi Henri II, père de notre sire actuel, vint rendre visite à M. le connétable de Montmorency. Comme il s'attarda à causer guerre et batailles avec le connétable, et qu'il ne voulut point s'en retourner au Louvre, il coucha dans cette chambre, dans laquelle, depuis, nul n'a dormi. Ce sera la vôtre, car je vous estime à l'égal d'un roi et je vous remercie de l'insigne honneur que vous me faites.

Là-dessus, le maréchal sortit pour donner l'ordre que le chevalier fût considéré comme un hôte d'importance.

Le jeune homme était demeuré tout étourdi de cette réception, qui était bien loin de tout ce qu'il avait pu imaginer de plus favorable et son étonnement durait encore lorsqu'il vit entrer le suisse qui, humblement, venait se mettre à sa disposition pour ce qui concernait le service de la grande porte, dit-il.

– Seulement, ajouta le géant, j'oserai faire une question à monsieur le chevalier.

– Faites, mon ami…

– Est-ce que le chien demeurera ici ?… Ce que j'en dis, c'est pour lui préparer une pâtée convenable.

Le chevalier ne put s'empêcher de rire.

– Pipeau, dit-il, fais tes excuses à ce digne gardien, et tâche de le respecter désormais.

Pipeau aboya joyeusement.

– La paix est faite ! dit le chevalier. Vous pouvez vous rassurer…

Le digne Suisse se retira enchanté.

Pendant ce temps, M. de Pardaillan père arrivait à la *Devinière*, tout courant, se précipitait dans les cuisines et demandait d'une voix empressée :

– Où est Galaor ?…

– Galaor ? fit Landry stupéfait. Il est à son écurie. Mais cet homme que vous avez blessé…

– Quelle écurie, mort-diable ! interrompit Pardaillan.

– À droite de la cour, dit l'aubergiste effaré. La plus belle de nos écuries, monsieur ! Mais cet homme…

Le vieux routier n'entendait plus. Déjà il courait à l'écurie

indiquée, suivi de maître Landry qui lui désigna un beau cheval aubère à tête fine et intelligente.

– Voici Galaor ! dit-il. Mais le blessé…

– Vous m'ennuyez, maître Landry, avec votre vicomte d'Aspremont, s'écria Pardaillan qui commençait à seller Galaor. Est-ce ma faute s'il est tombé sur la pointe de mon épée ? Eh bien, voyons, est-il mort.

– Je ne voulais pas dire que ce fût de votre faute, monsieur…

– Eh bien, alors ? Voyons, hâtons-nous ! Passez-moi la bride… bon, merci ! Ce pauvre vicomte ! J'ai le regret de l'avoir tué…

– Mais il n'est pas mort, monsieur !

– Diable !… Ah ! le misérable ! Et qu'en avez-vous fait ?

– C'est ce que je voulais vous dire. Après votre départ, quand il eu repris sens, il a dit que la chose vous coûterait cher !

– Bah ! vraiment ? fit le vieux routier en tirant Galaor par la bride.

– Et qu'il vous tirerait autant de pintes de sang que vous lui en avez tiré de gouttes.

– Ce sera difficile. Il ne m'en reste pas tant !

– Et il a voulu être porté à l'hôtel de Mesmes !

– Diable, diable !… fit Pardaillan qui s'arrêta court et se mit à réfléchir.

– Bah ! s'écria-t-il tout à coup, Galaor arrangera tout cela !

– Galaor arrangera la blessure de M. le vicomte ? demanda l'aubergiste ahuri.

– Oui… Allons, adieu, maître Landry, et sans rancune !

– Comment, sans rancune, balbutia l'aubergiste en essayant de sourire. Mais, monsieur, vous m'aviez dit… vous m'aviez laissé espérer… vous saviez bien… ce vieux compte ?… Et même vous aviez frappé sur votre ceinture, qui avait rendu un son bien agréable.

– C'est pardieu vrai !… Ah ! vous n'avez pas de chance, maître Grégoire. J'ai tout donné à Catho !… Ne prenez pas votre air bégueule : Catho n'est pas une de mes maîtresses… Enfin, ce sera pour une autre fois.

– Laissez au moins le cheval ! larmoya Landry. Je comptais sur ce cheval pour me payer !

– Oui, mais moi, j'ai besoin de lui pour guérir la blessure de M. le vicomte d'Aspremont !

Sur ce, le vieux Pardaillan sauta en selle et s'éloigna au trot

rapide de Galaor, laissant l'aubergiste effaré et morfondu.

Bientôt il arriva à l'hôtel de Mesmes, fit placer Galaor à l'écurie par Gillot qui reconnut aussitôt l'ancienne monture du maréchal, et se demanda grâce à quel sortilège ce cheval, qui avait disparu tout à coup, était ramené par l'homme qui lui voulait couper les oreilles. En effet, Pardaillan ne manqua pas de lui dire :

– Souviens-toi, mon ami, que j'ai une envie démesurée de tes oreilles. Si tu tiens à les conserver, ce en quoi tu aurais tort, car elles sont bien laides, tâche que Galaor soit bien étrillé et que sa mangeoire ne chôme pas !

À partir de ce moment, Gillot devint mélancolique, vécut dans le chagrin d'avoir bientôt à perdre ses oreilles, et porta un bonnet de coton enfoncé jusqu'au cou ; en sorte que Jeannette, après l'avoir jusque-là trouvé hideux, le trouva grotesque.

Cependant, le vieux Pardaillan s'était rendu au cabinet du maréchal.

– Je vous attendais, dit celui-ci. Nous avons diverses questions à régler.

– D'abord la question d'Aspremont ? fit Pardaillan.

– Oui ; je vous avais recommandé de vous faire son ami, et voici qu'on me le ramène en triste état ; vous me privez d'un fidèle serviteur…

– Je vous en ramène un autre, monseigneur.

– Où est-il ? fit vivement le maréchal.

– À l'écurie, monseigneur. Si j'osais vous faire une prière, ce serait de descendre avec moi jusqu'à vos écuries, car le serviteur dont je vous parle ne voudrait pas ou ne pourrait pas monter ici.

Le maréchal, intrigué, acquiesça d'un geste et suivit Pardaillan.

Celui-ci descendit dans la cour, ouvrit la porte de l'écurie et montra du doigt, sans rien dire, Galaor attaché à son râtelier.

– Mon ancien destrier de bataille ! fit le maréchal étonné. Qui l'a ramené ?… Vous ?…

– Moi, monseigneur. Il m'a été donné comme vous l'aviez donné ; et celui qui vient de m'en faire présent, c'est celui-là même qui, certain soir où vous étiez attaqué par des truands, vous prêta main forte. Il paraît qu'il était grand temps, et que sans lui, peut-être n'aurais-je pas l'honneur de vous parler en ce moment…

– C'est vrai ; cet inconnu m'a sauvé la vie, dit le maréchal.

– Est-ce que vous n'êtes pas quelque peu curieux de savoir son nom ?

– Si fait, par la mort-dieu !

– Eh bien, c'est le chevalier de Pardaillan, fils unique et héritier de votre humble serviteur !

– Venez ! dit le maréchal qui, sortant de l'écurie, remonta rapidement à son cabinet, agité, silencieux, tandis que le vieux routier l'examinait en dessous, en souriant dans sa rude moustache grise. Enfin, le duc de Damville se jeta dans un fauteuil, regarda fixement son compagnon, et dit :

– Expliquez-moi tout d'abord votre duel avec Orthès…

Pardaillan qui s'attendait à une autre question, tressaillit. Si fin qu'il fût, il ne devina pas que le maréchal voulait se donner le temps de réfléchir, et répondit :

– Mon Dieu, monseigneur, c'est bien simple : lorsque je suis arrivé ici, M. d'Aspremont m'a regardé et m'a parlé d'une façon qui m'a déplu. Je le lui ai dit. En galant homme qu'il est, il a compris. Aujourd'hui, nous avons trouvé l'occasion de nous exprimer en douceur toute l'estime que nous avons l'un pour l'autre. Et, afin de rendre nos expressions plus piquantes et nos arguments mieux sentis, nous avons laissé la parole aux épées. Je crois qu'en causant trop vivement, M. d'Aspremont s'est mis en sueur… seulement, il a sué rouge ; voilà toute l'affaire, monseigneur…

– Ainsi, pas de haine entre vous ? Une simple querelle, comme m'a dit Orthès ?

– Pas la moindre haine, dit sincèrement Pardaillan.

– Bon. Venons-en donc à Galaor, c'est-à-dire à votre fils. Vous dites que c'est lui qui, si heureusement, me prêta main-forte ?

– La preuve, monseigneur, c'est qu'il m'a donné Galaor en signe de reconnaissance.

– Votre fils, mon cher, est un vrai brave. J'en ai eu aujourd'hui encore une preuve. Vous m'aviez promis de me l'amener.

Le vieux routier réfléchit un instant ; et, pour dérouter entièrement le maréchal, pour demeurer plus fort que lui dans cette minute où de si graves décisions allaient sans doute être prises, il résolut d'employer l'arme la plus redoutable : la vérité.

En effet, les hommes sont si habitués à se mentir les uns aux autres et à considérer le mensonge comme le meilleur moyen de tromper un adversaire, qu'il est facile de les tromper en disant la vérité. Celui qui dit la vérité est peut-être plus impénétrable que celui qui ment avec la plus terrible habileté. Pardaillan, pour cette fois, et tout instinctivement, fut donc sincère.

– Monseigneur, dit-il, j’ai proposé à mon fils d’être à vous : il ne l’a pas voulu parce qu’il est déjà à M. de Montmorency. Expliquons-nous donc une bonne fois à ce sujet. Mon fils, monseigneur, a surpris un redoutable secret, vous ignorez lequel et je vais vous le dire : il a assisté à votre entrevue de l’auberge de la *Devinière*. Il a donc tout lieu de redouter votre colère ou la terreur de quelqu’un de vos acolytes, monsieur de Guitalens, par exemple. Il est persuadé que si vous le teniez, vous l’enverriez à la Bastille d’où il s’est échappé par miracle. Voilà les bonnes et solides raisons qu’il m’a données pour ne pas venir ici. En outre, comme je vous le disais, il est à Montmorency. Or, je suis à vous, moi ! Il en résulte que je me trouve dans la nécessité ou de vous trahir, ce qui serait abominable, ou de devenir l’ennemi de mon fils, ce qui me paraît plus impossible encore. La situation étant ainsi posée aussi nettement que je l’ai pu, je dois en tirer des conclusions franches… Ou vous m’avez engagé pour faire campagne contre le roi, ou vous avez espéré autre chose de moi. Si vous me demandez de rester dans notre traité, je demeure pour vous un compagnon loyal, fidèle, et, j’ose le dire, de quelque valeur. Si, au contraire, sous le couvert d’une lutte politique, votre dessein est de m’employer à vos guerres de famille, je m’en vais, monseigneur. Car, à aucun prix, je ne serai l’ennemi de mon fils.

Le maréchal avait écouté ces paroles avec une indicible satisfaction.

– Mais, demanda-t-il, pourquoi le jeune homme est-il contre moi ?

– Il n’est pas contre vous, il est avec Montmorency, voilà tout. Il vous en veut si peu, monseigneur, et il a si peu envie de chercher à vous nuire, qu’il va quitter Paris dès ce soir…

– Et pourquoi diable quitte-t-il Paris ?… Pardaillan, franchise pour franchise. Il est très vrai que j’ai eu un instant l’idée de le rendre à Guitalens, dont il a surpris la conversation avec moi, je veux que le diable m’écorche vif, si je sais comment ! (Le vieux routier sourit en lui-même et prit un air des plus étonnés.) Mais tel que je le vois, tel que je l’ai vu, le chevalier est incapable de trahir un secret… Son audace à pénétrer ici même, l’attitude qu’il a eue chez le roi, la façon dont il est sorti du Louvre et qu’il a dû vous raconter (Pardaillan fit un signe affirmatif), tout enfin, sans compter qu’il m’a sauvé, sans compter ce que vous venez de me dire, tout fait que je désire ardemment l’avoir parmi nous… Pardaillan, votre

fils a le génie de la bravoure ; mais il est pauvre, seul, sans appui. Amenez-le moi : je l'enrichis, je le marie, j'en fais un personnage dans la prochaine cour de France…

– Vous oubliez, monseigneur, qu'en raison même de cette attitude qu'il a eue au Louvre, il est poursuivi, traqué, et qu'il lui faut quitter Paris sous peine d'être pendu.

Damville sourit :

– Dans mon hôtel, dit-il, le chevalier sera plus en sûreté que dans le château où sans aucun doute mon frère l'envoie. Dites-le lui, Pardaillan, il faut qu'il reste.

– Mais, si je ne me trompe, il doit déjà être parti. La chose pressait, monseigneur. En effet, voici ce qui nous est arrivé.

Ici, Pardaillan raconta le siège du *Marteau qui cogne*, récit que le maréchal écouta avec une admiration stupéfiée.

– Vous voyez, acheva le vieux routier, qu'il était temps que le chevalier quittât Paris.

– Mais alors, vous êtes tout aussi compromis que lui ! Pourquoi êtes-vous resté ?

– Parce que je vous avais promis de vous aider, monseigneur, dit simplement Pardaillan.

Le maréchal tendit sa main au vieux routier qui s'inclina, plutôt pour cacher son sourire que par respect.

Ce fut ainsi que Pardaillan père fit sa rentrée à l'hôtel de Mesmes, et grâce à sa sincérité rusée, il se trouva plus en faveur que jamais. Ce fut ainsi que les deux Pardaillan, après avoir failli se trouver sans gîte, eurent définitivement chacun un véritable palais pour demeure.

Chapitre 42

LA REINE MÈRE

Trois jours après la scène du Louvre, ainsi qu'il l'avait annoncé à son frère, François de Montmorency se rendit à l'hôtel de Mesmes, résolu à terminer d'un coup de foudre, cette haine de dix-sept ans. Il y alla seul, simplement précédé d'une sorte de héraut d'armes.

Le chevalier de Pardaillan avait insisté vainement pour l'accompagner.

Le maréchal traversa donc Paris dans le plus simple appareil, il avait revêtu sa cuirasse de peau de daim non tannée, et ceint une épée de combat. Ce fut dans ce costume demi-guerrier qu'il alla à la recherche de son frère. Il montait un cheval tout noir, de même que son écuyer.

On a pu remarquer déjà que dans les actes extérieurs de François, il y avait toujours une sorte d'apparat, un côté de mise en scène. Et ceci demande une explication.

François ne songeait guère à étonner les passants ou à frapper l'esprit des gens par une pompe théâtrale. Simplement, il suivait les traditions. Il représentait l'antique maison féodale des Bouchard qui avait fait trembler la royauté. Il était l'héritier direct de ce connétable qui avait porté la gloire des Montmorency à son apogée. Il se conformait de son mieux aux usages que lui avait légués le connétable.

Nous l'avons vu aller au Louvre, dans la pompe d'une véritable mise en scène comme ces époques si noires et si tristes par la pensée, mais si brillantes par les costumes et les coutumes, savaient en organiser.

Nous le voyons maintenant marcher à un combat singulier ; et il y va dans l'appareil convenable.

Il était environ sept heures du soir lorsque le maréchal arriva devant l'hôtel de Mesmes.

À sept heures, c'était à peu près le moment où le soleil se couchait en cette saison ; or, le maréchal avait donné trois jours de réflexion à son frère et il ne voulait pas s'exposer à s'entendre dire :

– Les trois jours ne sont pas écoulés ; il s'en faut de quelques minutes encore.

François attendit donc un quart d'heure pour être tout à fait sûr qu'il était dans son droit jusqu'au bout. Et les passants virent – sans étonnement, d'ailleurs – cette double statue équestre qui semblait garder la porte de l'hôtel. Mais ceux qui reconnurent le maréchal et qui connaissaient la haine qui divisait la famille sans en soupçonner le motif, demeuré à jamais secret, ceux là se hâtèrent de passer, car il n'était pas bon de voir ce qu'il ne fallait pas voir, et les luttes de deux illustres seigneurs comme Damville et Montmorency étaient du nombre de ces choses qu'un homme avisé doit ignorer.

Lorsque François ayant regardé au loin les tours du Temple, vit que le soleil ne les dorait plus de ses derniers rayons, il fit un signe à son écuyer qui, en cette circonstance, remplissait les fonctions de héraut d'armes.

Sans descendre de cheval, l'écuyer sonna du cor.

La grande porte de l'hôtel demeura fermée. Toutes les fenêtres étaient closes. La sombre demeure paraissait abandonnée.

Il y eut un nouvel appel de cor, puis un troisième.

Le silence demeura profond.

Aux environs, quelques têtes se montrèrent un instant à des fenêtres, puis disparurent aussitôt.

Alors, sur un nouveau signe du maréchal, le héraut d'armes mit pied à terre et heurta rudement le marteau de la porte.

Un judas glissa dans sa rainure.

– Qui demandez-vous ? fit une voix.

– Nous demandons, dit le héraut, Henri de Montmorency qu'on appelle duc de Damville.

– Que lui voulez-vous ? reprit la même voix.

– Nous venons lui demander justice pour une injure dont il nous frappa. Que s'il refuse, nous en appellerons au jugement de Dieu.

La porte s'entrebâilla. Un officier aux armes de Damville sortit, se découvrit, s'inclina devant François et dit :

– Monseigneur, je suis fâché d'avoir à vous apprendre une mauvaise nouvelle : l'hôtel est vide depuis hier. Mon maître, Mgr de Damville, sur ordre exprès de Sa Majesté le roi, a dû subitement quitter Paris.

François pâlit et jeta un sombre regard sur l'hôtel.

– Monseigneur, reprit l'officier, que s'il vous plaît vous reposer en cette demeure, je m'empresserai, autant que la circonstance et l'absence de tous serviteurs le permettent, d'y exercer vis-à-vis de vous les lois de l'hospitalité.

François regarda le héraut, qui répondit :

– Nous refusons l'hospitalité offerte.

L'officier, alors se couvrit, rentra dans l'hôtel et referma la porte. Alors le héraut sonna du cor, et par trois fois appela à haute voix Henri de Montmorency, seigneur de Damville.

Puis il mit pied à terre, s'approcha de la grande porte et dit :

– Henri de Montmorency, nous sommes venus te demander raison d'une injure grave. Nous t'avons prévenu que nous serions à ta porte ce soir. Nous déclarons que tu as fui lâchement, nous te déclarons félon, et nous te laissons notre gant en signe de défi, tant est juste notre cause !

À ces mots, François déganta sa main droite.

Le héraut prit le gant ; dans la sacoche de son cheval, il prit un marteau et un clou ; et s'approchant alors de la grande porte de l'hôtel, il y cloua le gant.

Puis il remonta à cheval.

Quelques minutes encore, François de Montmorency attendit pour voir si ce suprême outrage serait relevé par son frère, car il ne doutait pas qu'il ne fût en réalité dans l'hôtel.

Puis, voyant que la porte demeurait fermée, et n'entendant aucun bruit, il se retira.

À ce moment, deux hommes se montrèrent au coin même de cette ruelle où le chevalier de Pardaillan avait tenté son attaque contre le maréchal de Damville : c'était le chevalier lui-même et le comte de Marillac.

En effet, dès que François de Montmorency eut quitté son hôtel, le chevalier en était sorti presque aussitôt, et avait couru rue de Béthisy, où il avait trouvé le comte. En deux mots, il lui avait raconté la tentative qu'allait faire le maréchal. Marillac n'avait en somme, que peu d'intérêt à aider Montmorency, malgré la sympathie qu'il éprouvait pour lui. Mais en revanche, il s'était mis

une fois pour toutes à la disposition du chevalier, pour lequel son amitié et son admiration allaient grandissant. Aussi n'hésita-t-il pas à suivre son ami qui l'entraîna à l'hôtel de Mesmes.

– Si le maréchal entre dans l'hôtel, expliqua Pardaillan, et que nous ne le voyions pas en sortir, nous y entrerons à notre tour, et il faudra bien qu'on nous dise ce qu'il est devenu.

– Je ne crois pas qu'il entre, fit le comte. Je connais assez Damville pour supposer qu'il voudra éviter une entrevue de ce genre.

Les deux jeunes gens, cachés dans une encoignure, assistèrent donc à la scène que nous venons de retracer.

– Vous voyez que j'avais deviné juste, dit le comte de Marillac lorsque le maréchal fut parti.

Ils revinrent alors vers l'hôtel Coligny, le comte pensif, le chevalier inquiet de cette profonde inquiétude qui serre la gorge, et qu'il cachait sous ce masque de froideur et ces saillies qui lui étaient habituelles. En arrivant devant l'hôtel Coligny, Pardaillan tendit sa main et annonça qu'il retournait près du maréchal. Mais le comte le retint.

– Voulez-vous, dit-il, me faire un grand plaisir ?

– Je le veux de tout cœur, si la chose est possible ; et même si elle était impossible, je crois que je voudrais tout de même.

– La chose rentre dans l'ordre des possibilités courantes, cher ami ; il s'agit simplement de dîner avec moi ce soir. Il est environ huit heures ; nous irons dans une guinguette que je connais et où vous ne risquerez pas d'être vu ; puis, vers neuf heures, je vous emmènerai quelque part où je meurs d'envie de vous présenter à une personne…

– À qui donc ? fit le chevalier en souriant. L'autre soir, vous m'avez présenté à un roi, à un prince et à un amiral. Je vous préviens que je ne veux pas déchoir et qu'il me faut un personnage d'importance…

– Jugez-en, dit gravement le comte : c'est ma fiancée.

– Une reine, alors, dit le chevalier avec non moins de gravité. Ah ! mon cher, votre présentation de ce soir vaut à elle seule les trois de l'autre jour.

– Ainsi, vous acceptez ? Vous êtes libre ce soir ?…

– Je suis libre, mon ami ; mais fussé-je enfermé à la Bastille, que pour avoir l'honneur d'être présenté à celle que vous appelez votre fiancée, je démolirais au besoin la Bastille !

– Et je vous y aiderais, mon ami.

Devisant ainsi, et se disant le plus simplement du monde de ces choses énormes, les deux amis, bras dessus bras dessous, se dirigèrent vers la guinguette signalée par le comte et où ils dînèrent d'aussi bon appétit que s'ils n'eussent pas eu l'un et l'autre des motifs de préoccupation assez terribles pour enlever l'appétit au plus robuste mangeur.

Vers neuf heures, le comte de Marillac, suivi du chevalier, prit le chemin de la rue de la Hache.

Alice de Lux l'attendait ce soir-là avec une anxiété, nous dirons aussi avec une terreur extraordinaire dont nous allons savoir les motifs. Mais il est nécessaire de faire ici observer un détail qui peut-être n'aura pas échappé au lecteur.

Il avait été maintes fois question entre Pardaillan et Marillac de la scène du Pont de Bois ; mais jamais Pardaillan n'avait songé à dire que ce jour-là, la reine de Navarre était accompagnée d'une jeune fille qui paraissait être sa confidente. De son côté, Alice de Lux, qui était la prudence incarnée, n'avait jamais dit à son fiancé qu'elle se trouvait dans cette circonstance auprès de Jeanne d'Albret ; en effet, il eût fallu expliquer comment la reine avait été attaquée, et comme elle avait collaboré activement à cette attaque, elle craignait naturellement, par un mot imprudent, de révéler son attitude…

Il en résultait, d'une part : Marillac ignorait que Pardaillan eût sauvé sa fiancée ; de l'autre, Pardaillan ignorait que la compagne de la reine de Navarre fût précisément cette jeune fille dont son ami l'avait entretenu avant tant de passion.

Cela dit, revenons à Alice de Lux.

Nous avons dit que ce soir-là, il y avait en elle de l'anxiété et de la terreur. L'anxiété venait de la présence chez elle de Jeanne de Piennes et de Loïse. Elle avait, il est vrai, pris toutes ses précautions. Jeanne et sa fille étaient logées au premier, dans deux chambres qui donnaient sur le derrière de la maison. Elles y étaient enfermées à clef. Mais enfin, un hasard pouvait révéler leur présence à Marillac.

Et alors, comment expliquerait-elle cette présence ? Et si la dame de Piennes parlait ? Si elle en appelait à l'aide du comte ? Si de questions en questions, Déodat finissait par comprendre qu'Alice de Lux jouait ici le rôle infâme de geôlière !… Si toute sa vie d'espionne, d'intrigante, de ribaude à la solde de Catherine allait se révéler !…

Mais ce n'était pas tout !

Quand elle y songeait, Alice de Lux se sentait assez experte en mensonge, assez fertile en inventions, assez sûre de la confiance du comte pour, à l'extrême rigueur, franchir ce pas dangereux…

Ce qui était effroyable dans son esprit, ce qui provoquait cette terreur que nous avons signalée, c'était un laconique billet qu'elle venait de recevoir.

On n'a pas oublié que ses conventions avec la reine Catherine l'obligeaient à déposer tous les soirs dans la plus basse fenêtre de la cour construite pour l'astrologue Ruggieri, une sorte de rapport de police. Généralement, elle se contentait de quelques mots vagues tracés d'une écriture contrefaite :

– « Rien de nouveau à dire. »… ou bien « J'ai vu l'homme, tout va bien… »

Ce soir-là, au moment où Alice jetait son rapport, elle se sentit saisir par la main, et dans cette main, on glissa un papier plié de façon qu'il occupât le moins de place possible. Rentrée chez elle en toute hâte, l'espionne déplia le papier, le lut vivement, et son cœur se mit à palpiter. Elle relut avec une attention profonde pour graver dans sa mémoire le termes du billet, puis brûla le papier à un flambeau et en piétina les cendres noires comme si elle eût redouté encore qu'on pût déchiffrer les lignes qu'elles avaient contenues.

Ce billet venait de Catherine de Médicis, mais ne portait aucune signature, aucun signe qui pût laisser deviner qui l'avait sinon écrit, du moins dicté. Il était écrit par une main masculine, d'une écriture renversée.

Voici ce qu'il contenait :

« Retenez l'homme ce soir jusqu'à dix heures. Renvoyez-le à cette heure sans tarder. S'il veut passer la nuit chez vous, trouvez un prétexte ; mais qu'à dix heures, il soit dans la rue ; on veut bien ajouter qu'il ne lui arrivera pas de mal. »

La cynique supposition que le comte voudrait peut-être passer la nuit dans la maison amena une flamme de honte sur les joues d'Alice de Lux, et deux larmes brûlantes à ses yeux. Quant aux derniers mots du billet, ils ne la rassuraient pas !… Si Catherine de Médicis voulait que le comte fût dans la rue à dix heures, c'est qu'elle avait l'intention de le faire attaquer, enlever… que savait-elle ?… toutes sortes de sinistres pressentiments l'assaillaient…

Et lorsqu'elle entendit heurter le marteau, elle n'avait pris encore aucune résolution.

– Le voici ! murmura-t-elle en devenant livide comme si elle ne se

fût pas attendue à ce coup de marteau.

Sa résolution fut prise à l'instant.

Coûte que coûte, arrive qu'arrive, elle décida de retenir Marillac toute la nuit s'il le fallait… Et puis elle était si lasse de ces épouvantes, de cette existence où un battement de son cœur l'inquiétait, où un bruit de pas la faisait écouter, palpitante, où il fallait mentir, mentir sans relâche, inventer, combiner de nouveaux mensonges presque à chaque heure du jour, elle était si fatiguée que la catastrophe tant redoutée de la vérité enfin révélée à Déodat lui devenait presque supportable à évoquer… Pourtant, elle n'eut pas le courage de s'élancer au-devant du comte comme elle le faisait d'habitude, et ce fut la vieille Laura qui alla ouvrir.

Quelques instants plus tard, le comte entra dans la pièce où elle se tenait, et elle s'avança si souriante qu'il eût été difficile d'imaginer le drame qui se jouait dans ce cœur torturé.

– Chère Alice, dit le comte, je veux vous présenter le chevalier de Pardaillan que je considère comme un frère ; aimez-le, je vous prie, pour l'amour de moi.

En parlant ainsi, le comte s'effaça et prit par la main le chevalier qui entrait derrière lui.

Alice frémit. Du premier coup d'œil, elle avait reconnu le jeune homme du Pont de Bois, celui qui, après avoir sauvé la reine de Navarre, l'avait accompagnée chez le juif du Temple.

Pardaillan qui, après s'être incliné, relevait la tête, la reconnut aussi à l' instant même. Il y eut chez Alice un moment de poignante angoisse et, dans ce moment, elle arrangea une explication si le chevalier la reconnaissait.

Pardaillan ne fit pas un geste de surprise, et il eut si parfaitement l'air de voir Alice pour la première fois, qu'elle-même s'y trompa.

Aussitôt elle se rassura, du moins en ce qui concernait ce nouveau danger. Elle tendit vivement sa main au jeune homme, et de cette voix douce qui était un de ses grands charmes, elle dit :

– Monsieur le chevalier, puisque vous êtes l'ami du comte, laissez-moi vous dire que je suis heureuse de vous voir sous mon toit… Un ami est une chose précieuse, monsieur… et dans la situation où le comte se trouve à Paris, ajouta-t-elle d'une voix altérée, c'est vraiment un bonheur pour lui que de pouvoir compter sur un homme tel que vous…

– Chevalier, fit le comte en riant, du premier coup, elle a deviné tout ce que vous valez…

– Madame, dit Pardaillan avec un accent de sensibilité qui ne lui était pas habituel, j'ai aimé monsieur le comte du moment où je l'ai vu ; c'est un noble caractère ; si un dévouement sincère peut contribuer à son bonheur, le mien lui est acquis.

Marillac radieux ne remarqua pas que la réponse de Pardaillan lui était entièrement consacrée.

– Pourquoi ce jeune homme ne parle-t-il pas de moi ? S'il m'avait devinée !…

Ainsi songeait Alice qui, pour échapper à l'obsession du moment, se mit à préparer des rafraîchissements.

– Comment se fait-il, se demandait Pardaillan, que je retrouve ici la suivante de la reine de Navarre ? Pourquoi paraît-elle si troublée, si inquiète ?… Je me rappelle que la reine lui a reproché d'étrange façon de l'avoir entraînée au Pont de Bois…

Et le chevalier se mit à étudier sérieusement la jeune femme. Au bout de quelques minutes, la glace paraissait rompue, et tous les trois causaient gaiement. Et cependant, Alice voyait avec terreur l'aiguille de l'horloge avancer vers dix heures.

– Comment faire, maintenant ? Comment lui dire ?

Dix heures sonnèrent. Elle tressaillit et se mit à parler avec volubilité ; et sa causerie eût paru charmante à tout autre qu'à Pardaillan, dont les soupçons s'éveillaient à chaque mot qu'elle prononçait. Il lui semblait qu'elle avait des gestes équivoques ; il lui surprenait des pâleurs soudaines et des rougeurs excessives qui étaient étranges ; il y avait il ne savait quoi de louche dans certaines de ses intonations, et il ne fut pas surpris du cri de terreur qu'elle jeta au moment où le comte, se levant, annonça qu'il était temps de se retirer…

– Pour Dieu, fit-elle d'une voix haletante, demeurez encore !…

– Chère âme, dit Marillac, voici encore de vos terreurs…

– Madame, dit le chevalier avec un accent tel qu'elle comprit ce qui se passait dans son esprit, je vous jure que ce soir, tout au moins, il n'arrivera rien de fâcheux à mon ami !

Elle lui jeta un regard de souveraine reconnaissance, et n'eut que la force de murmurer au comte :

– Allez donc, mon bien-aimé, mais souvenez-vous que vous m'avez juré de veiller sur vous-même…

Et comme ils sortaient tous trois dans le jardinet, elle se pencha brusquement à l'oreille de Pardaillan :

– Par pitié, ne le quittez pas qu'il ne soit en sûreté… Je crois

qu'on veut le tuer…

Le chevalier ne put réprimer un tressaillement. Ces paroles confirmaient tout ce qu'il avait cru deviner d'étrange et de louche dans cette femme. Quant à elle, elle songea simplement :

– Ce que je viens de dire me livre à ce jeune homme. Toute la question est de savoir s'il est loyal selon les apparences, ou s'il a une âme à l'image de la mienne !…

Les deux hommes sortirent et s'éloignèrent. Longtemps, Alice demeura dans la nuit sur le pas de sa porte ; mais enfin, n'entendant rien, elle rentra presque rassurée.

– Qu'en pensez-vous ? demanda le comte à Pardaillan lorsqu'ils furent loin de la maison.

– Ce que j'en pense, cher ami !… De quoi ?…

– Mais… d'elle ! fit le comte avec étonnement.

– Oh ! pardon, cher ami… je pense… eh bien, oui, c'est vraiment une adorable jeune femme… Mais que vois-je là… là dans ce coin ?…

Ils marchèrent tous deux au coin signalé. Il n'y avait rien. Mais Pardaillan était bien aise d'avoir détourné la conversation. Seulement, il pensait :

– Dois-je lui dire que sa fiancée m'inspire une étrange défiance ?…

– Avez-vous vu, reprit le comte, comme elle m'a recommandé de veiller sur moi-même. Elle a par moments des peurs inexplicables…

– Eh ! fit vivement le chevalier, qui vous prouve que ces peurs ne sont pas justifiées ?

– Que voulez-vous dire ?…

– Mais… que sais-je ?… Je crois bien que les femmes ont de certains instincts supérieurs aux raisonnements des hommes… Qui sait si votre fiancée ne sait pas des choses que vous ignorez, vous ?… Qui sait si elle n a pas pu voir et entendre des gens… de certains personnages…

Le chevalier s'arrêta net. Une pensée venait de traverser cet esprit loyal :

– De quel droit irais-je ternir l'amour de mon ami ?… Et puis, sur quoi se fondent mes soupçons ?… Évidemment cette femme est louche. Mais elle aime, et cela pardonne tout !

Le comte était devenu soucieux.

Ces quelques mots que Pardaillan venait de prononcer lui causaient un malaise indéfinissable. Dans l'éclatante irradiation

d'amour qui l'aveuglait, il n'avait jamais vu Alice de Lux que comme une sorte de divinité qu'il idolâtrait. Les côtés mystérieux de cette existence, cette retraite au fond de la maison de la ruelle presque ténébreuse d'ombres, ces terreurs, ces tressaillements qu'elle avait parfois, certains regards qui n'étaient pas des regards de vierge, mille riens, mille fantômes autour d'elle, tout cela lui avait échappé.

Il adorait voilà tout.

Est-ce qu'on discute l'être adoré ? Est-ce qu'on le détaille ? Est-ce qu'on sait seulement la couleur de ses cheveux et de ses yeux ? L'être vraiment adoré devint une entité, un symbole. Plus tard, après l'adoration vient l'amour, et alors on commence à étudier l'objet d'adoration.

L'adoration, par son essence même, est l'ignorance complète de l'être adoré.

Dès qu'on entrevoit et que l'on connaît ; dès qu'on sait, – ne fût-ce que de belles et bonnes choses – on aime, on n'adore plus.

L'adoration implique la prosternation de l'esprit : un esprit prosterné ne voit pas.

Le comte de Marillac ou plutôt Déodat, l'enfant trouvé, adorait Alice de Lux.

Les paroles de Pardaillan furent pour lui l'embryon de connaissance. Pendant quelques minutes, il osa étudier Alice, et avec l'étude, le doute, robuste et effroyable compagnon de la connaissance, se leva à l'horizon de son amour, comme, dans les ciels purs, dans les ciels immaculés, dans les ciels adorables qui se voient sur la Méditerranée à certains soirs d'automne, là-bas, tout au bout de l'horizon infiniment paisible et majestueux, se lève parfois un petit nuage noir qui sera une tempête.

Avec l'instinct subtil que donne l'amitié, Pardaillan comprit le mal qu'il venait de faire. Mais il était trop fin pour essayer de le réparer. Il se contenta de passer son bras sous le bras de l'ami et de lui dire :

– Moi, si j'avais le bonheur d'être aimé comme vous l'êtes, je voudrais obéir à la femme aimée jusque dans les caprices de terreur qu'elle m'imposerait.

Le comte eut un large soupir et un rire rassuré.

– Oui, oui, fit-il. Sûrement Alice ne sait rien. Que pourrait-elle savoir ? Et si elle a peur pour moi, c'est qu'elle m'aime trop… Chère Alice…

À ce moment, comme ils entraient dans la rue de Béthisy, une ombre qui les avait suivis pas à pas s'approcha d'eux soudain. Les deux jeunes gens se mirent en garde.

– Messieurs, dit l'homme qui venait de les rejoindre, ne redoutez rien, je vous prie. J'ai simplement deux mots à dire à celui d'entre vous qui est le comte de Marillac.

Pardaillan tressaillit : il venait de reconnaître la voix de Maurevert. Il garda le silence et remonta son manteau pour cacher son visage. Marillac répondit :

– C'est moi, monsieur. Qu'avez-vous à me dire ?

Maurevert cherchait à dévisager Pardaillan, mais la nuit était noire.

– Monsieur le comte, reprit-il, je voudrais vous parler seul à seul.

Pardaillan serra plus fortement le bras de Marillac, qui comprit et dit :

– Vous pouvez parler devant monsieur qui est mon ami et pour qui je n'ai rien de caché.

Maurevert hésita un moment, cherchant toujours à entrevoir le visage de Pardaillan. Enfin, faisant le geste de l'homme qui prend une résolution à contre-cœur, il se décida :

– Monsieur le comte, dit-il, je suis chargé par une personne de vous prier de m'accompagner jusque chez elle…

– Qui est cette personne ? fit Marillac.

– Une femme d'un rang auguste, voilà tout ce que je puis dire, puisque nous ne sommes pas seuls et que ce secret n'est pas à moi. J'ajoute pourtant que cette femme a dépassé l'âge des galantes aventures…

– Jusqu'où dois-je vous accompagner, si je m'y décide ?

– Jusqu'à la première maison du Pont de Bois, monsieur le comte… Vous voyez que je n'en fais pas mystère… mais vous devrez être seul.

– Qui êtes-vous, vous-même ? demanda Marillac.

– Pardonnez-moi, monsieur le comte, dit Maurevert ; veuillez ne voir en moi qu'un simple député de la personne qui m'envoie.

Vivement, Pardaillan entraîna alors Marillac à quelques pas de Maurevert.

– Irez-vous ? fit-il à voix basse. Rappelez-vous que vous avez juré d'être prudent.

– Je n'irai pas ! répondit Marillac.

– Et vous aurez raison, cher ami. Savez-vous quel est l'homme qui

vous parle ? C'est Maurevert, l'un des sbires de Catherine. Et savez-vous qui vous attend à la maison du Pont de Bois ? C'est la Médicis elle-même !

– Vous en êtes bien sûr ? demanda Marillac d'une voix si changée que Pardaillan tressaillit.

– J'en mettrais ma main au feu, répondit celui-ci. Ainsi, mon cher, renvoyons le Maurevert avec tous les honneurs qui lui sont dus, c'est-à-dire…

Pardaillan n'eut pas le temps d'achever sa phrase.

Marillac s'était retourné vers Maurevert, et avec une sorte de désespoir fébrile, avait dit :

– Je suis prêt à vous suivre, monsieur !… (Il faut bien que je voie enfin ma mère de près !) songea-t-il avec une terrible amertume.

– Que faites-vous ! s'écria Pardaillan.

– Venez donc, monsieur le comte ! dit Maurevert.

Le chevalier essaya de retenir Marillac. Celui-ci, en proie à un trouble qui paraissait incompréhensible, saisit son ami dans ses bras comme pour lui dire un suprême adieu, colla sa bouche à son oreille, et d'une voix palpitante où s'exhalaient toutes les rancœurs, toutes les tristesse accumulées dans son âme, il prononça :

– Mon cher, je vous dis adieu, et je vous bénis pour tout le bonheur que vous m'avez donné pour votre charmante amitié…

– Ah, ça ! murmura Pardaillan, devenez-vous fou, mon ami ?

– Non ! Car j'espère bien que Catherine de Médicis va me faire assassiner, et ce sera beau, voyez-vous !

– Par la mort-Dieu ! je ne vous quitte pas !

– Tu vas me quitter, Pardaillan ! Car là où je vais, tu ne peux venir ! Car je vais là où le destin me conduit fatalement. Quand je songe, je vois que tout s'est merveilleusement enchaîné pour me faire aboutir à ce coupe-gorge…

– Trop merveilleusement ! dit Pardaillan, dans l'esprit de qui l'image d'Alice flotta un instant. Comte, je ne vous quitte pas. Vous ne serez pas tué, ni moi. Par Pilate, nous verrons bien !…

– Pardaillan, ce n'est pas le comte de Marillac qui va chez la reine-mère… oui, je dis bien, la reine-mère… C'est Déodat ; c'est l'enfant ramassé sur les marches d'une église ! Maintenant, veux-tu comprendre d'un mot toutes les tristesses qui ont pu te paraître étranges ? Veux-tu savoir pourquoi, sachant que je vais être assassiné, je vais chez la reine ?…

– Oui, oh ! oui !… fit Pardaillan qui haletait.

– Eh bien, c'est parce que je veux connaître ma mère ! Et que Catherine de Médicis… c'est ma mère !…

Et, s'arrachant de l'étreinte de son ami, le comte fit un signe à Maurevert et s'élança rapidement dans la direction du Pont de Bois. Maurevert le suivit non sans avoir essayé une dernière fois de dévisager Pardaillan dont il avait tâché vainement d'entendre la voix et de surprendre l'entretien.

Le chevalier demeura quelques minutes comme étourdi.

– Déodat, fils de la Médicis ! murmura-t-il.

Puis, reprenant son sang-froid, il s'élança à son tour vers la maison qu'il connaissait bien, décidé à en surveiller les abords tant que le comte y serait, et à y pénétrer au besoin, s'il tardait à en sortir.

Et tout en courant, tout en arrangeant son dispositif de bataille avec cet esprit de méthode qui était une de ses grandes forces, une question obstinée se posait dans son esprit :

– Alice de Lux savait-elle que Maurevert guettait Marillac dans la rue ?

En peu d'instants, il atteignit le Pont de Bois.

Les environs étaient discrets et silencieux.

Maurevert et Marillac avaient disparu.

Le chevalier examina un instant la maison mystérieuse où il avait pris contact avec Catherine de Médicis. La maison était muette, sa face toute voilée d'ombres. Et, avec ses fenêtres bardées de fer, sa porte solide, ses toitures aiguës qui dans la nuit prenaient des allures de tourelles, ce logis ressemblait à une forteresse.

– Un Louvre, songea Pardaillan, un Louvre minuscule ; mais plus formidable que l'autre. Car là-bas, dans les vastes salons dorés, un roi faible et malade promène ses inquiétudes passées comme dans un désert peuplé de ces fantômes d'hommes que sont les courtisans. Et ici, la reine, la grande reine, comme ils disent, élabore dans un tragique silence de pensées d'où peut jaillir la foudre… Et cette reine, mère de François qui mourut d'une étrange maladie après quelques mois de règne, mère de Charles qui se meurt de quelque mal inconnu, mère de cet Henri d'Anjou, plus femme qu'il n'est homme, mère de cette Marguerite, plus homme qu'elle n'est femme, est aussi la mère de ce Déodat en qui semblent se réaliser la perfection du corps humain, la beauté de l'âme, avec un esprit brillant et de générosités de cœur dignes d'un héros… Cette femme qui a enfanté des êtres si divers, monstres de beauté, monstres de

hideur, qui a créé de la force et de la faiblesse, serait donc le type achevé du monstre ?…

Et il se la représentait telle qu'il l'avait vue dans la pièce si simple et si imposante de cette maison, assise dans ce fauteuil à grand dossier de bois noir, toute raide, blanche, souriante d'un sourire aigu, pareille à une image de sainte à qui l'imagier aurait eu la fantaisie de donner un regard démoniaque.

Elle grandissait dans son imagination. Ce n'était plus une femme. Ce n'était plus la reine Catherine. C'était quelque prodigieuse magicienne venue des contrées fabuleuses d'au-delà les grands monts, pour accomplir une œuvre terrible, avec pour seule arme les maléfices de son esprit puissant et pervers.

Pardaillan n'était ni un rêveur, ni un contemplatif, ni un abstracteur de quintessence. Il subissait simplement l'influence du mystère que dégageait Catherine. Mais il s'arracha à ces spéculations, et ayant payé, lui aussi, son tribut à la rêverie, ayant reconnu que le mal a sa poésie comme le bien, il redevint vite l'homme d'action qu'il était, et grommela :

– Reine, magicienne, démon, tout ce qu'elle voudra ! mais qu'elle ne touche pas à un cheveu du comte. Car j'irais la chercher au fond de son Louvre, et, du roi de France, je ferais un orphelin avant l'heure !

Ayant ainsi parlé, le chevalier chercha un poste d'observation convenable et n'en trouva pas de meilleur que les ruines du hangar qu'il avait jeté bas pour sauver la reine de Navarre.

À la vue des madriers amoncelés, au souvenir du beau tour de force qu'il avait accompli, de cette foule ruée et tenue en respect par sa Giboulée, puis le vaste atelier s'écroulant, les clameurs de souffrance des blessés, le grand hululement de la multitude qui refluait, prise de terreur, à ces souvenirs, il n'eut pas un sourire.

Seulement ses lèvres se pincèrent, sa moustache se hérissa, et, dressé tout debout dans la nuit sur l'entassement des ruines, il parut un instant comme la statue de la force symbolisant la force de ces temps de violence, il fut une ombre épique visitant les traces ravagées de son passage.

Ce fut là que Pardaillan se cacha, la dague au poing, les yeux fixés sur la maison mystérieuse du Pont de Bois.

Dans cette maison, c'était une scène poignante qui se déroulait à ce moment, malgré la froideur apparente des paroles échangées, avec, pour acteurs, la reine Catherine, l'astrologue Ruggieri, Déodat,

l'enfant trouvé – la mère, le père, le fils.

Mais pour donner à cette scène toute sa signification, nous précéderons Déodat de Marillac dans la maison, comme déjà nous y avons une fois précédé Pardaillan. Cette fois, Catherine de Médicis n'écrit pas. Elle est tout entière à cette question :

– Viendra-t-il ?

Ruggieri la contemple silencieusement, avec une angoisse grandissante. Ce que pensent ce père et cette mère, nous allons le savoir par les quelques paroles qu'ils échangent. Voici ce que dit Catherine :

– T'ai-je pas dit de te rassurer ? Je ne veux pas qu'il meure ce soir. Je vais le sonder, savoir qui il est, mettre à nu son âme. S'il est tel que je l'espère, si je reconnais en lui mon sang et ma race, il est sauvé. Tu es le père, et je comprends tes appréhensions. Moi, René, je suis la mère ; mais je suis aussi la reine. Je dois donc étouffer les cris de la maternité, songer aux choses de l'État, et si cet homme s'écarte de moi, il mourra !

Cet homme, c'était Déodat, son fils.

– Catherine, dit Ruggieri qui, dans ses moments d'émotion oubliait l'étiquette, qu'il vive ou meure, en quoi cela peut-il intéresser les affaires de l'État ? Qui saura jamais…

– Toute la question est là ! interrompit Catherine d'une voix sourde. Si le secret devait toujours être gardé, je m'efforcerais d'oublier que quelqu'un par le monde peut un jour se dresser devant moi et me demander compte de sa détresse. Oui, je crois que je parviendrais à l'oublier. Mais vivre avec cette menace perpétuelle, impossible ! Crois-tu donc que mon cœur, à moi aussi, ne soit pas ému quand tu m'as dit qu'il vivait ! Crois-tu donc que ce soit sans déchirement que j'en sois arrivée à me dire : les morts seuls gardent le secret !

– Ah ! madame, s'écria amèrement l'astrologue, pourquoi ne pas me dire que vous avez résolu sa mort et que rien ne peut le sauver, puisque son père est impuissant et que sa mère le condamne !

– Je te répète qu'il n'est pas condamné !… pas encore !… Au contraire, s'il veut, bien des choses peuvent s'arranger. Écoute-moi, j'ai longuement et lentement étudié cette situation. Je crois vraiment que les choses pourraient s'arranger selon mes vœux…

Catherine garda un moment le silence comme si elle eût hésité à développer toute sa pensée. Mais elle était habituée à parler devant l'astrologue comme elle eût pensé tout haut. Ruggieri n'était pour

elle qu'un écho fidèle, esclave de ses désirs, rompu à une longue obéissance absolue. Elle reprit :

– Qu'est-ce que je veux, au bout du compte ? Je veux que mon fils, mon vrai fils selon mon cœur, mon Henri, soit roi sans conteste. Que Dieu appelle à lui ce malheureux Charles, et voilà Henri sur le trône. Cela se fera très simplement. Oui, mais devant nous se dresse un ennemi terrible. Entre cet ennemi et notre maison, pas de quartier possible. Il faudra que nous succombions ou qu'ils soient exterminés. Les Bourbons, René, voilà notre ennemi ! Jeanne d'Albret, astucieuse, ambitieuse, convoite la couronne de France pour son fils Henri de Béarn. Et le trône de Navarre n'est pour elle qu'un marchepied pour atteindre plus haut. Si je ne suis pas devenue folle, je dois penser que la meilleure méthode pour me défendre, c'est de supprimer le marchepied. Que Jeanne d'Albret meure… que son fils se trouve sans royaume, et voilà les Bourbons écrasés à jamais !… Or, qui mettre sur le trône de Navarre ?… Qui ! sinon quelqu'un qui serait à moi, qui serait de ma race, et qui pourtant ne pourrait porter ombrage ni à l'Espagne, ni à la papauté : comprends-tu cela, René ? Mon fils Henri, roi de France… et lui… ce fils inavouable, roi de Navarre ?

Peut-être Catherine était-elle sincère. Peut-être rêvait-elle vraiment de donner au comte de Marillac la royauté de Navarre. Mais peut-être aussi, Ruggieri qui était habitué à poursuivre dans ses méandres cette pensée tortueuse devinait-il que Catherine voulait simplement se donner à elle-même le prétexte de demeurer implacable.

Il secoua tristement la tête, et lorsqu'il entendit frapper, lorsqu'il eut introduit Maurevert suivi de Marillac, il ne put s'empêcher de frémir en jetant à son fils un regard à la dérobée.

Maurevert, d'ailleurs, ne demeura pas dans la maison.

Sans doute, il avait reçu précédemment des instructions, car à peine eut-il mis le comte en présence de l'astrologue qu'il se retira aussitôt. Dans la salle du rez-de-chaussée, Ruggieri et Marillac demeurèrent un instant seuls, silencieux. L'astrologue tenait un flambeau qui tremblait dans sa main.

– Soyez le bienvenu dans cette maison, monsieur le comte ! finit-il par dire d'une voix altérée.

Marillac, bouleversé lui-même par une indicible émotion, ne remarqua pas le trouble qui agitait l'astrologue. Il se contenta de s'incliner, et comme Ruggieri lui faisait un signe, il le suivit d'un

pas ferme.

Arrivé au premier étage, Ruggieri poussa une porte et s'effaça pour laisser passer le comte le premier.

Marillac eut un rapide regard autour de lui ; ce regard se reporta sur les mains de Ruggieri.

– Ne craignez rien, monsieur, dit l'astrologue en pâlissant du soupçon qu'il devinait chez son fils.

Celui-ci eut un haussement d'épaules désespéré ; il passa, et aussitôt il se vit en présence de la reine Catherine qu'il vit assise dans son fauteuil.

– Ma mère ! songea le jeune homme qui dévora la reine d'un ardent regard.

– Voilà donc mon fils ! pensa la reine qui immobilisa son visage et prit une physionomie glacée.

Le comte palpitait.

Il attendait on ne sait quoi, peut-être un mot, un tressaillement, pour laisser éclater les sentiments qui gonflaient son cœur.

Un geste, peut-être, eût suffi pour qu'il tombât aux genoux de la reine et saisît sa main pour la baiser.

– Monsieur, dit froidement Catherine, je ne sais si vous me reconnaissez…

– Vous êtes… dit Marillac emporté par l'irrésistible besoin de passion filiale qui germait en lui.

Il allait crier :

– Vous êtes ma mère…

– Eh bien ? interrogea Catherine dont le cœur à cet instant battit sourdement.

– Je reconnais Votre Majesté, reprit le comte, vous êtes la mère… du roi Charles IX de France…

– Vous m'avez donc déjà vue ?

– Oui, madame. J'ai eu l'honneur d'apercevoir Votre Majesté à Blois.

– Bien, monsieur. Je vais vous parler en toute franchise. J'ai su que vous étiez à Paris ; ce que vous y êtes venu faire, quelles personnes vous y avez accompagnées, je ne veux pas le savoir… Je sais seulement que le comte de Marillac est un ami fidèle de notre cousine d'Albret ; je sais que la reine Jeanne a en vous une confiance sans borne ; et comme je veux parler à cette grande reine à cœur ouvert, j'ai pensé que vous lui seriez un messager agréable…

Pendant que la reine parlait, Marillac la contemplait avec une

ardente curiosité. L'indescriptible, la complexe émotion qu'il éprouvait, faite de mille émotions, le triple sentiment aigu que cette femme était sa mère, que cette mère était la reine la plus puissante du monde chrétien, que cette reine le ferait assassiner si elle soupçonnait qu'il se savait son fils, oui, cet état d'âme exceptionnel par ses causes et sa violence, dégagea de lui une électricité véritable, un fluide émotif qui se communiqua a Catherine.

Étonnée de ce regard qui pesait sur elle, de cette étrange pâleur qui s'étendait sur le visage du comte, elle s'arrêta frémissante, et il y eut quelques instants de silence, pendant lesquels Catherine, convulsée de haine et d'effroi, eut la sensation très nette que cet homme allait lui dire :

– Madame ma mère, dites-moi pourquoi vous m'avez abandonné !…

Tout ce choc de doutes, de soupçons, de désespoir, s'opéra dans le monde invisible des pensées.

Et l'orage qui se formait s'évanouit, se dissipa, lorsque le comte, faisant un effort sur lui-même, prit une attitude de respectueuse attente et répondit d'une voix très calme aux paroles que venait de prononcer la reine :

– J'attends les communications dont Votre Majesté veut bien me charger, et j'ose vous assurer, madame, qu'elles seront fidèlement transmises à ma reine…

– Il ne sait rien ! pensa Catherine, qui eut un soupir de soulagement. Et comment saurait-il, d'ailleurs… Suis-je folle d'avoir de pareilles imaginations…

La certitude de la sécurité absolue rasséréna son visage. Selon son attitude favorite, elle s'accouda au bras du fauteuil, le menton dans sa main, et son regard, qui ne quitta pas une seconde le comte, parut se perdre dans le vague.

– Ce que j'ai à vous dire, reprit-elle de cette voix chantante où elle savait, quand il le fallait, mettre toute la musique des inflexions italiennes, est d'une extrême gravité. Cela demande quelques préliminaires. D'abord, comte, ne vous étonnez pas que je vous reçoive ici, la nuit, en présence d'un seul ami fidèle, au lieu de vous recevoir au Louvre, en plein jour, en présence de la cour. Il y a à cela deux motifs, le premier, le plus essentiel, c'est que tout le monde, excepté moi, ignore votre présence à Paris et celle de certains personnages. Je ne veux pas les livrer, je ne veux pas vous livrer à d'aveugles haines de parti… Le deuxième, c'est que toute la

négociation dont je vous charge doit demeurer secrète…

Le comte s'inclina. Pourtant, il avait tressailli lorsque la reine avait assuré qu'elle ne voulait pas le livrer. Oh ! si elle n'était pas la femme perverse qu'il croyait !… s'il pouvait l'aimer de loin, puisqu'il ne pouvait l'aimer ouvertement !

– Ensuite, continua la reine, je dois vous expliquer pourquoi je vous ai choisi de préférence à tout autre… J'eusse pu charger un de mes gentilshommes de cette mission, ou l'un de ceux du roi. Dieu merci, la cour de France possède assez de hauts personnages pour traiter avec Jeanne d'Albret… J'eusse pu, même, prier d'Andelot, le vieux capitaine d'Henri de Béarn, de me venir trouver. Je vais plus loin, et je suppose que l'amiral Coligny se fût trouvé honoré d'une pareille ambassade. Enfin, pour vous dire toute ma pensée, je crois que je ne me fusse pas adressée en vain au prince de Condé. Et à défaut de ces députés, c'est au roi de Navarre lui-même que j'eusse demandé d'être mon interprète !

Marillac qui n'avait rien redouté pour lui-même trembla lorsqu'il entendit nommer l'un après l'autre les personnages qui étaient secrètement rassemblés rue de Béthisy. La reine ne disait pas qu'elle ne les savait pas à Paris. Mais elle prononçait leurs noms avec une habile gradation, comme si elle eût voulu, d'échelon en échelon, faire monter Marillac au faîte de la terreur.

Elle comprit qu'elle avait atteint son but. Sa satisfaction se traduisit par un mince sourire, et ce sourire surpris par Déodat le glaça, toute son émotion filiale évanouie du coup ; il n'y eut plus en lui que l'ami fidèle de Jeanne d'Albret, le compagnon des jeux et des guerres – autres jeux – d'Henri de Béarn.

– Oui, comte, reprenait déjà Catherine de Médicis, c'est vous seul que j'ai voulu charger des intérêts d'un État tout puissant ; c'est en vos seules mains que j'ai voulu placer le salut des deux royaumes ; enfin, je vous confie la solution de la redoutable querelle qui, hélas, a déjà coûté tant de sang aux hommes, tant de larmes aux mères… et je ne suis pas seulement reine ; moi aussi, je suis mère !

Cette parole d'une incroyable imprudence en un tel moment provoqua chez Déodat – chez le fils ! – une prodigieuse explosion de douleur intérieure. Ce sentiment fut si violent que le comte devint livide, ses jambes se dérobèrent sous lui et il fut tombé s'il ne se fût appuyé au dossier d'une chaise. Catherine, toute à sa pensée, ne s'aperçut de rien. Mais Ruggieri avait vu, lui…

– Vous souffrez, monsieur, s'écria-t-il.

– Naturellement, dit froidement le comte qui, d'un énergique effort, reprit son calme.

La reine lui jeta un regard aigu et ne vit rien d'anormal en lui. Elle eut un imperceptible haussement d'épaules à l'adresse de Ruggieri…

Nous avons dit que l'astrologue avait vu la douleur peinte sur le visage de son fils.

Cette douleur avait coïncidé avec ce mot de Catherine : Moi aussi, je suis mère !…

Ajoutons donc tout de suite : Ruggieri avait compris !…

« Il sait !… » rugit-il au fond de lui-même.

Et plus passionnément que jamais, il se mit à étudier sur la physionomie de Déodat les reflets des sentiments qui tour à tour l'agitaient, et qui s'y succédaient rapidement, comme les images des nuées qui passent se succèdent sur le miroir d'un étang…

– Je vous disais tout à l'heure, continua la reine, que je vous ai choisi parce que je sais combien Jeanne d'Albret vous aime. Ceci est insuffisant, monsieur. Je dirai plus : ce n'est qu'un prétexte pour la reine de Navarre… Je dois vous dire que je vous ai cherché, que je vous ai choisi parce que j'ai des vues sur vous…

– Des vues sur moi ! s'écria le comte avec une profonde amertume dont Ruggieri saisit le sens. Aurais-je donc l'honneur d'être déjà connu de Votre Majesté ?…

Un sourire livide glissa sur les lèvres de la reine lorsqu'elle répondit.

– Oui, monsieur, je vous connais… et même depuis beaucoup plus de temps que vous ne pouvez supposer…

– J'attends que Votre Majesté m'expose ses vues, dit Marillac d'une voix altérée.

– Tout à l'heure, comte. Pour le moment, je dois vous indiquer les propositions fermes et franches qu'en toute loyauté je vous charge de faire parvenir à ma cousine d'Albret. Veuillez m'écouter attentivement et noter chaque article dans votre mémoire. Ainsi, j'aurai tout fait pour la paix du monde et si quelque terrible calamité frappe le royaume, je n'en serai responsable ni devant Dieu, ni devant les rois de la terre.

Catherine parut se recueillir quelques instants ; puis elle dit :

– À tort ou à raison, je suis considérée comme représentant le parti de la messe ; à tort ou à raison aussi, Jeanne d'Albret est considérée comme représentant la religion nouvelle. Voici donc ce

que je lui propose : une paix durable et définitive ; le droit pour les réformés d'entretenir un prêtre et d'élever un temple dans les principales villes ; trois temples à Paris et la liberté assurée pour l'exercice de leur culte ; dix places fortes choisies par la reine de Navarre à titre de refuge et de garantie ; vingt emplois à la cour réservés aux religionnaires ; le droit pour eux de professer en chaire leur théologie ; le droit d'accession à tous emplois aussi bien qu'aux catholiques… Que pensez-vous de ces conditions, monsieur le comte ? Je vous demande votre avis personnel.

– Madame, dit Marillac, je pense que si elles étaient observées, les guerres de religion seraient à jamais éteintes.

– Bien. Voici maintenant les garanties que j'offre spontanément, car on pourrait juger insuffisantes ma parole et la signature sacrée du roi…

Marillac ne répondant pas, la reine poursuivit :

– Le duc d'Albe extermine la religion réformée dans les Pays-Bas. J'offre de constituer une armée qui, au nom du roi de France, portera secours à vos frères des Pays-Bas, et ce, malgré toute mon affection pour la reine d'Espagne et pour Philippe. Afin qu'il n'y ait point de doute, l'amiral Coligny prendra lui-même le commandement suprême et choisira ses principaux lieutenants. Que dites-vous de cela, comte ?

– Ah ! madame, ce serait réaliser le vœu le plus cher de l'amiral !…

– Bien. Voici maintenant la garantie dernière par où on verra éclater la sévérité de mes offres et mon ardent désir d'une paix définitive. Il me reste une fille que se disputent les plus grands princes de la chrétienté. Ma fille, en effet, c'est un gage d'alliance inaltérable. La maison où elle entrera sera à jamais l'amie de la maison de France : J'offre ma fille Marguerite en mariage au roi Henri de Navarre… Qu'en dites-vous, comte ?

Cette fois, Marillac s'inclina profondément devant la reine, et répondit avec un soupir :

– Madame, j'ai entendu dire que vous êtes un génie en politique ; je vois qu'on ne se trompe pas. Mais j'ajoute que bien des gens que je connais trouveraient du bonheur à aimer Votre Majesté…

– Vous croyez donc que Jeanne d'Albret acceptera mes propositions, et qu'elle désarmera…

– Devant votre magnanimité, oui, Majesté !… Elle n'eût pas désarmé devant la force et la violence. Ma reine, comme Votre

Majesté, est animée d'un sincère désir de paix. Les persécutions endurées par les réformés l'ont seules jetée dans la guerre. Elle accueillera avec une joie profonde l'assurance que désormais il n'y aura plus de différence entre un catholique et un réformé…

– Vous porterez donc mes propositions à Jeanne d'Albret. Je vous nomme mon ambassadeur secret pour cette circonstance, et voici la lettre qui en fait foi.

À ces mots, Catherine tendit au comte un parchemin tout ouvert et déjà recouvert du sceau royal. Il contenait ces lignes écrites de la main de Catherine :

« Madame et chère cousine,

Je prie Dieu que les présentes trouvent Votre Majesté en santé et prospérité ainsi que je le souhaite. Émue des longues discussions qui déchirent le royaume de mon fils, j'ai chargé monsieur le comte de Marillac de vous faire d'équitables propositions qui, je pense, vous agréeront. Il vous dira le fond de ma pensée. Je pense également que le choix d'un tel ambassadeur ne pourra que vous être agréable.

Sur ce, madame et chère cousine, je prie Dieu qu'il tienne Votre Majesté en sa sainte garde.

En foi de quoi j'ai signé de mon nom… »

Le comte de Marillac mit un genou à terre pour recevoir cette lettre qu'il lut, qu'il plia et qu'il plaça dans son pourpoint. Il se releva alors et attendit que Catherine lui adressa à nouveau la parole.

La reine réfléchissait. Elle tournait et retournait dans sa tête la pensée qu'elle voulait émettre et jetait à la dérobée de sombres regards sur ce jeune homme qui était son fils.

Était-elle donc émue ? Le sentiment maternel venait-il donc de fleurir tout à coup dans ce cœur comme une fleur dans un désert aride ? Non : Catherine cherchait à deviner si Marillac était sincère dans son affection pour Jeanne d'Albret. Elle discutait avec elle même pour savoir s'il fallait le tuer ou en faire un roi…

Enfin, elle commença d'une voix hésitante :

– Maintenant, comte, nous en avons fini avec les affaires de l'État et de l'Église. Il est temps que nous parlions de vous. Et tout d'abord, je veux vous poser une question bien franche à laquelle vous répondrez franchement, j'espère… Voici cette question : Jusqu'à quel point êtes-vous attaché à la reine de Navarre ? Jusqu'où peut aller votre dévouement pour elle ?

Marillac frissonna. La question était toute simple en apparence.

Mais fut-ce l'accent de Catherine ? fut-ce la disposition d'esprit où il se trouvait ? Le comte crut y entrevoir une sourde menace contre Jeanne d'Albret.

Catherine se douta peut-être de l'effet qu'elle venait de produire, car elle reprit, sans attendre la réponse :

– Comprenez-moi bien, comte. La reine de Navarre, si elle accepte, comme je n'en doute pas, les propositions que je lui soumets, viendra à Paris pour les fêtes de la grande réconciliation. Je veux, en effet, que le mariage de ma fille avec le jeune Henri soit l'occasion d'une joie populaire dont on gardera le souvenir pendant des siècles. Je veux que la liqueur rouge coule à flots dans les rues de Paris et que la flamme des feux soit telle qu'elle éclaire la ville pendant des nuits entières. Vous me comprenez, n'est-ce pas, comte ? Jeanne d'Albret sera de la fête et aussi Henri de Béarn, et aussi Coligny, et vous-même, et tous ceux de la religion. Je veux qu'on voie enfin de quoi je suis capable quand je me mets en tête de pacifier le royaume… Mais ce n'est pas tout, comte ! Je veux vous parler à cœur ouvert. Sachez donc que je rêve pour Henri de Béarn une destinée glorieuse. Puisqu'il va être de la famille, je lui veux un royaume véritable et digne de lui. Qu'est-ce que la Navarre ? Un joli coin de terre sous le ciel, certes, et qui serait encore un royaume acceptable pour un gentilhomme dépourvu de tout au monde. Mais pour Henri de Béarn, je veux quelque chose comme une autre France… la Pologne, par exemple !

– La Pologne ! s'écria le comte étonné.

– Oui, mon cher comte. J'ai des nouvelles sérieuses de ce grand État. Avant peu, sans doute, je pourrai disposer de ce beau trône… Je le réserve à un de mes fils. Et Henri de Béarn ne sera-t-il pas aussi mon fils, du jour où il aura épousé Marguerite de France ? Dès lors, la Navarre n'a plus de roi.

– Majesté, dit fermement Marillac, je ne crois pas que Jeanne d'Albret abandonne jamais la Navarre…

– Tout est possible, comte, même que Jeanne d'Albret et son fils refusent la gloire que je rêve pour eux dans mon ardent désir d'effacer un triste passé. Mais enfin, si vous vous trompiez… si, pour une raison ou une autre, la Navarre se trouvait libre… eh bien, que dites-vous, monsieur ?

– Je ne dis rien, madame… J'attends que Votre Majesté m'expose sa pensée…

– Eh bien, c'est tout simple : il faudrait trouver un roi pour la

Navarre. Car ce beau pays ne pourrait rester décapité. Ce roi, je l'ai trouvé…

Marillac, étonné que la reine entrât dans de pareilles considérations devant lui, gentilhomme obscur, se demandait où elle voulait en venir. Il n'attachait d'ailleurs qu'une médiocre importance à cette partie de l'entretien. Ce qu'il voulait, ce qu'il cherchait, c'était un mot d'émotion réelle qui lui permît de pardonner à sa mère.

Dans ce cœur généreux, toute l'amertume accumulée pendant des années avait disparu.

Il subissait avec une passivité morbide et douloureuse la situation anormale où il se trouvait, la nécessité de se trouver pour la première fois de sa vie en présence de sa mère et de parler à cette mère comme s'il eût été étranger.

Dans tout cet entretien, il n'avait eu qu'une joie, mais profonde et sincère : la proposition de paix et de mariage.

Le reste disparaissait.

Et tandis que Catherine, avec des lenteurs calculées, des hésitations savantes, développait sa politique, son fils ne cherchait qu'à surprendre en elle un geste, une attitude, une lueur d'âme, un n'importe quoi qui la lui montrât digne de son affection sécrète, lointaine et discrète… et il rêvait que dans la foule des hommes qui maudissaient Catherine, il s'en trouvât un qui la bénît et l'aimât, et que ce fût lui !

Et Catherine de Médicis venait de lui dire sans qu'il y aperçût le moindre intérêt :

– Ce roi, je l'ai trouvé…

Presque aussitôt, la physionomie de la reine mère se durcit, se pétrifia ; elle se raidit ; elle se ramassa comme pour frapper un coup définitif, et d'un accent d'autorité irrésistible elle prononça :

– Ce roi, c'est vous !…

Ce mot produisit sur Marillac l'effet d'un coup de foudre. Il eut la sensation violente, instantanée, que Catherine savait qu'il était son fils. Un tremblement convulsif l'agita.

Et cette sensation, il voulut la transformer en certitude.

Oh ! savoir coûte que coûte, savoir la vraie pensée de cette reine qui était sa mère.

– Moi ! balbutia-t-il, moi ! roi de Navarre !

– Vous, comte, dit tranquillement Catherine qui attribuait à la surprise d'une telle fortune la visible émotion du comte.

– Moi ! reprit Marillac. Mais, madame, oubliez-vous que je ne suis rien !

– C'est une raison pour que de vous je veuille faire un tout.

– Madame ! madame ! s'écria le comte hors de lui, pour que d'un rien on fasse un tout, pour qu'un pauvre être sans nom devienne un roi, il faut de puissants motifs.

– Je les trouverai. Ne vous en inquiétez pas, comte !

– Vous ne me comprenez pas, madame ! Ce n'est pas le motif de ma royauté que je cherche ! C'est le motif qui vous pousse, vous, à vouloir faire de moi un roi ! C'est la pensée qui vous guide ! Ah ! madame, c'est cela seulement que je veux savoir, le reste n'est rien ! Et pour savoir cette pensée, Majesté, je mourrais volontiers bénissant cette minute !…

L'exaltation du comte surprit Catherine ; mais encore une fois, elle l'attribua à l'étonnement.

– Qu'importe, comte ! dit-elle. Ne vous ai-je pas dit que j'avais des vues sur vous ? Saisissez la fortune qui passe à portée de votre main sans vous inquiéter du caprice qui l'a poussée de votre côté. Oui, je comprends la secousse qui doit ébranler vos esprits en ce moment. Mais sachez simplement ceci : je vous parle de bonne foi. Si étonnante que soit la fortune que je vous propose, elle vous est assurée… Toute la question maintenant est, pour moi, de savoir le degré d'affection qui vous rattache à Jeanne d'Albret… Cela, il faut que je le sache… Car c'est sur vous que je compte pour faire aboutir une entreprise que je mûris… qui doit rendre libre le trône de Navarre…

Et comme le comte faisait un mouvement :

– C'est-à-dire, ajouta-t-elle avec un sourire livide, l'entreprise qui doit assurer à Henri de Béarn un autre royaume…

Marillac baissa la tête. Son imagination se perdait à vouloir suivre de près les tortueuses explications de Catherine.

– Madame, dit-il d'une voix qui, triste et sourde au début, finit par devenir éclatante, madame, je ne sonderai donc pas les intentions de Votre Majesté, et me bornerai à répondre aux questions qu'elle me pose. Vous me demandez, madame, si j'aime la reine de Navarre, si je lui suis attaché, jusqu'où va mon dévouement pour elle… C'est bien cela que Votre Majesté désire savoir ?

– En effet, monsieur… tout est là, pour le présent.

– Eh bien, voici, madame ; vous avez prononcé tout à l'heure un mot qui m'a profondément ému. Vous avez dit : Moi aussi, je suis

mère !... Je vous rappelle ce mot parce qu'étant mère, je suppose que vous portez en vous les affections sacrées d'une mère, et que vous mourriez plutôt que de faire souffrir volontairement un de vos enfants. Vous devez comprendre aussi, du moins je le suppose toujours, quelle peut être l'affection d'un fils pour sa mère...

Une sorte de pâleur livide s'était étendue sur le visage de Catherine.

– Monsieur, dit-elle sourdement, vous avez d'étranges façons de vous exprimer... vous supposez que j'ai des sentiments maternels, vous supposez que je dois comprendre l'affection filiale... En douteriez-vous par hasard ?...

– Pardonnez-moi, madame, dit Marillac avec une froideur terrible ; il m'est permis de tout supposer, de douter de tout, depuis que j'ai été abandonné par ma mère.

– Monsieur !... Un gentilhomme peut douter de tout au monde, excepté de la parole d'une reine !

– Ah ! madame, vous m'avez demandé quelle est mon affection pour ma reine. C'est celle d'un fils ! Je ne suis pas un gentilhomme, moi ! J'ignore qui fut mon père. Je ne sais pas, au bout du compte, si je suis né de quelque roturier, de quelque laquais que la honteuse passion d'une grande dame n'a pu anoblir...

– Prenez garde, jeune homme, murmura sourdement Ruggieri, prenez garde !...

Mais Déodat n'entendait plus rien. Il s'était rapproché de Catherine, et la parole rauque, le regard flamboyant, il laissait s'exhaler sa colère filiale :

– Vous voyez bien, madame, que je ne saurais avoir les sentiments que vous prêtez aux gentilshommes, et qu'il m'est permis de douter de tout, même d'une reine ! Et qui me prouve, après tout, que ma mère n'est pas une reine ! Le champ des suppositions m'est ouvert et je m'y enfonce comme dans une obscure forêt avec la certitude de ne jamais apercevoir la lumière sauveuse qui va guider mes pas furtifs, mes recherches désespérées ! Oui, madame ! qui pourra jamais me prouver que ma mère, la femme lâche et vile qui me donna la marche d'une église pour berceau, qui me condamna à mourir à peine né, qui me prouvera que cette femme n'était pas, en effet, quelque grande reine qui aura voulu ensevelir dans ma tombe le secret de sa faute ! Car qui suis-je, moi ? Moi que vous voulez faire monter sur un trône ! Un enfant trouvé, madame ! Un malheureux que son père et sa mère ont renié

à sa naissance, un être douteux à qui les plus méchants refusent la main, à qui les plus généreux accordent un peu d'estime comme une aumône… car nul ne sait de quel criminel accouplement je suis issu ! Une femme, une seule, a eu pitié de moi. Cette femme m'a ramassé, m'a pris dans ses bras, m'a emporté, m'a élevé à l'égal de son fils ; elle a eu pour moi les sourires et les caresses que ma mère eût dû avoir ; enfant, elle m'a charmé de sa bonté inépuisable ; jeune homme, lorsque j'ai connu le malheur de ma naissance, elle m'a prodigué les consolations… cette femme, c'est une véritable mère… c'est ma reine… c'est la grande et noble Jeanne d'Albret… Et vous me demandez si je l'aime, madame ! Je l'aime comme on peut aimer sa mère ; mon dévouement pour elle va jusqu'à lui consacrer tout ce que je possède au monde, c'est-à-dire simplement ma vie ! Je mourrai heureux le jour où ma reine me dira que ma mort lui est utile. Jusque-là, madame, je vivrai dans l'ombre tutélaire qu'elle a répandue sur moi et dont elle me couvre ; je vivrai près d'elle, décidé à surveiller quiconque l'approchera, et à frapper de ma main qui ne tremblera pas, je vous jure, quiconque m'inspirerait un soupçon… Un dernier mot, madame et reine… quant à ma véritable mère, quant à celle qui m'a abandonné, tout ce que je puis souhaiter pour elle, c'est de ne jamais la connaître !…

Le comte de Marillac, en disant ces mots, se recula, croisa les bras sur sa poitrine et attendit. Peut-être espérait-il encore quelque cri de Catherine… Mais il connaissait mal la reine.

Sans émotion apparente, sans qu'un pli de son visage eût tressailli, elle se contenta de hocher la tête.

– Je comprends, monsieur, dit-elle, je comprends tout ce que vous avez dû souffrir, et je comprends aussi votre affection pour ma cousine d'Albret. Je vois qu'on ne m'avait pas trompée. Vous êtes bien l'homme au noble cœur qu'on m'avait dépeint. Je puis donc compter sur vous pour tout ce qui concerne le bonheur de la reine de Navarre. C'est tout ce qu'il me fallait. Allez, comte : nous reprendrons bientôt les grand projets dont je vous ai entretenu. Plus que jamais, je vous trouve digne d'occuper le trône de Navarre si Henri de Béarn accepte un autre royaume. Pour le moment, il suffit que vous fassiez tenir à la reine, ma cousine, les propositions que j'ai formulées…

Selon l'usage, Catherine, en donnant ainsi congé au comte, lui tendit sa main à baiser. Mais sans doute le jeune homme ne vit pas ce mouvement. Car il se contenta de s'incliner profondément. La

main de la reine retomba lentement sur le bras du fauteuil.

Marillac se retira. Ruggieri fit un mouvement comme pour l'accompagner. Mais Catherine le retint d'un regard impérieux. Dès qu'elle eut compris que Marillac avait atteint la salle du rez-de-chaussée, elle saisit la main de l'astrologue.

– Il sait ! dit-elle.

– Je ne crois pas ! balbutia Ruggieri.

– Et moi, je te dis qu'il sait !... Allons, vite, le signal !...

– Madame ! madame ! c'est notre enfant !...

Violemment, elle l'entraîna à la fenêtre qu'elle ouvrit elle-même.

– Le signal ! gronda-t-elle.

À ce moment, Marillac apparaissait sur le pont. Catherine entrevit sa haute et ferme silhouette élégante.

– Grâce, Catherine ! bégaya le père épouvanté. Grâce pour l'enfant de notre amour ! ajouta-t-il, espérant gagner quelques secondes précieuses en un pareil moment.

Catherine, sans rien dire, lui arracha un sifflet qu'il portait suspendu à une chaînette d'or, et elle l'approcha de ses lèvres. Elle allait siffler, jeter le signal dont elle parlait...

Ruggieri, vivement, lui saisit le bras.

– Voyez ! prononça-t-il à voix basse.

À ce moment, sur les décombres, en face de la fenêtre, une ombre venait de se dresser. L'homme ainsi entrevu par Catherine et Ruggieri, rejoignit rapidement le comte, le prit par le bras, et tous deux s'éloignèrent.

Cet homme, c'était le chevalier de Pardaillan.

– Il s'était fait accompagner ! murmura Catherine avec un accent de rage qui épouvanta Ruggieri.

– Oui ! répondit celui-ci. Et sans doute d'autres hommes sont postés dans le voisinage. Nos quatre spadassins n'en viendraient pas à bout... D'ailleurs... voyez, il est trop tard maintenant !

L'astrologue poussa un soupir de soulagement.

Catherine jeta violemment le sifflet contre le mur et grinça :

– Il m'échappe, pour ce soir... mais ce n'est que partie remise. Je sais maintenant où le trouver... Il sait tout, René ! Comment ? Par qui ? Ah ! sans aucun doute, par l'infernale Jeanne d'Albret ! C'est elle qui lui a dit la vérité...Mais comment a-t-elle su, elle-même ?... Oh ! il faut que cet homme meure avant peu... il faut que Jeanne disparaisse...

Elle s'apaisa tout à coup et tomba dans une méditation profonde.

Peu à peu son visage s'éclaira de ce sourire terrible que l'astrologue connaissait bien…

– Madame, demanda-t-il en essayant une diversion, ces arrestations préparées…

– Non, non ! fit-elle vivement. Qu'on laisse tranquilles Coligny et le roi de Navarre… Ne vois-tu pas, René, que l'homme qui sort d'ici va leur dire que je sais leur présence à Paris ? Et qu'ils vont admirer ma générosité ?… Allons, allons, je crois que les choses s'arrangent d'elles-mêmes. Dans un mois, tout ce qu'il y a de huguenots en France sera à Paris en pleine sécurité… et alors…

Le bras de Catherine se tendit vers la fenêtre. Ses lèvres, qui s'agitèrent, semblèrent jeter sur la ville endormie quelque redoutable et silencieux anathème… Ruggieri frissonna.

Chapitre 43

À QUOI S'AMUSAIT LE PETIT JACQUES CLÉMENT

Le chevalier de Pardaillan accompagna Marillac jusqu'à la porte de l'hôtel Coligny. Il était à ce moment environ minuit. Pendant le trajet, Marillac, violemment ému de la scène que nous venons de raconter, ne dit que peu de mots. Mais il pria son ami d'entrer avec lui dans l'hôtel, ce à quoi Pardaillan consentit.

Le comte fit réveiller aussitôt le roi de Navarre, Coligny et leurs compagnons.

Le futur Henri IV dormait de tout son cœur lorsqu'on vint le secouer.

Il sauta de son lit et saisit son épée en s'écriant d'une voix altérée :

– Est-ce qu'on se bat ?

– Non, sire. C'est M. le comte de Marillac qui désire vous faire une communication d'une extrême importance.

Le jeune roi de Navarre laissa retomber son épée en poussant un soupir de satisfaction. Il était devenu fort pâle à la pensée que si on le réveillait ainsi, ce ne pouvait être que pour en découdre. Et tout en se faisant habiller, il tremblait légèrement. Il se mit à rire et grommela :

– Ah çà ! qu'as-tu à trembler ainsi ?… Tremble, carcasse, tu en verras bien d'autres !…

Henri de Béarn qui avait un grand courage moral, n'était pas, en effet, à l'abri de cette infirmité physique que connaissent presque toutes les natures nerveuses : la peur de la blessure, l'horreur du

sang. Cela ne l'empêchait pas de se bien battre.

Dès que le roi, Coligny, Condé et d'Andelot furent réunis, Marillac leur dit que Catherine de Médicis connaissait leur retraite.

– Il faut fuir, dit Coligny simplement.

Il faut rester, répondit le roi de Navarre avec fermeté, mais sans pouvoir réprimer un frisson. Si Catherine n'a pas encore fait cerner cette maison, c'est qu'elle a des intentions qu'il faut connaître à tout prix.

– Votre Majesté est dans le vrai, dit Marillac.

Il raconta alors de point en point son entrevue avec la reine. Une longue discussion s'ensuivit, et il fut convenu que la reine Jeanne, véritable chef des huguenots, devait être mise au courant. Les propositions de Catherine furent d'ailleurs bien accueillies par Coligny, qui rêvait sincèrement la paix et que l'idée d'aller porter secours aux protestants des Pays-Bas enthousiasma.

On décida que Marillac partirait aussitôt que possible, c'est-à-dire dès l'ouverture des portes.

Il alla retrouver Pardaillan qui s'était à moitié endormi sur un fauteuil et lui expliqua ce qui se passait.

– Voici, ajouta-t-il en terminant, ce que j'attends de vous, mon ami. Mon absence peut durer un mois. En cette affaire, c'est un bonheur que j'aie songé à vous présenter à Alice. Vous irez la voir ; vous lui direz que je vais retrouver la reine de Navarre, et pour que la séparation lui soit adoucie, dites-lui que je compte profiter de ce voyage pour raconter notre amour à la reine. Il est vraisemblable que Jeanne d'Albret va venir à Paris ; à ce moment-là, j'espère, rien ne s'opposera à ce qu'Alice devienne ma femme. Voilà, mon cher ami, les bonnes nouvelles que je vous prie de porter à celle que j'aime. Dites par vous, elles n'en auront que plus de prix.

Les deux amis passèrent une heure encore à deviser de ce qui les intéressait le plus au monde, Pardaillan de Loïse, et Marillac d'Alice de Lux. Puis ils s'embrassèrent, et le chevalier regagna l'hôtel de Montmorency pour y prendre un peu de repos.

Quant à Marillac, il partit au point du jour comme c'était convenu.

Quelques jours plus tard, le bruit commença à se répandre dans Paris que la paix de Saint-Germain, de boiteuse et mal assise qu'elle était, allait devenir parfaitement solide sur ses pieds et tout à fait inamovible. La reine donnait l'exemple et disait tout haut à la cour que c'était un crime de répandre le sang au nom de la religion. Le

roi chassait le sanglier, heureux d'en avoir fini avec les tracas de la guerre. Dans les églises, les prédicateurs ne fulminaient plus ; et les plus enragés catholiques gardaient le silence, comme s'ils eussent obéi à un mot d'ordre.

Bientôt, ce fut bien mieux : on apprit que le roi Henri de Béarn devait épouser Marguerite de France et que des fêtes magnifiques devaient avoir lieu à ce propos, et que Jeanne d'Albret allait faire son entrée dans Paris, escortée de tout ce que le royaume comptait de huguenots illustres.

Le peuple, le bon peuple s'étonna qu'après avoir tant et si bien voulu exterminer les huguenots, la cour les eût pris tout à coup en si vive affection. Et comme sa passion religieuse avait été exaspérée, le peuple trouva quelque déception dans le nouvel état de choses.

Quoi qu'il en soit, vers la fin de juin, nombre de huguenots notoires se promenaient ouvertement dans Paris, et bientôt on sut que monsieur l'amiral était arrivé, et chose fantastique, que monsieur de Guise l'avait embrassé !

Mais tout ceci viendra en temps et lieu : n'anticipons pas, comme on disait dans les vieux romans !

Le chevalier de Pardaillan, pendant toute cette période, erra à travers Paris comme une âme en peine.

Ses recherches pour retrouver Loïse n'aboutissaient à aucun résultat…

Le maréchal de Montmorency, de plus en plus sombre, commençait à perdre tout espoir. Et le pauvre chevalier en arrivait à se dire que, sans aucun doute, Loïse et sa mère avaient été entraînées au fond de quelque province.

Quant à son père, non seulement il ne lui apportait pas les nouvelles promises, mais il avait complètement disparu.

Plusieurs fois le chevalier avait essayé de pénétrer à l'hôtel de Mesmes par le moyen qui lui avait réussi une fois. Mais il eut beau faire le tour de l'hôtel, sauter par-dessus le mur du jardin, jamais il n'entrevit le minois de Jeannette, ni le profil grotesque de Gillot, ni la face de carême de l'intendant ; porte et fenêtres demeuraient obstinément closes.

Quant à Marillac, il était au loin, accomplissant sa mission auprès de Jeanne d'Albret.

Le chevalier avait, le jour même du départ de son ami, tenu sa promesse en allant voir Alice de Lux. Celle-ci l'accueillit avec une sorte de joie fiévreuse, qui était bien rare chez cette fille, habituée à

la plus extrême prudence. Son premier mot fut pour demander si son fiancé n'avait pas été assailli en sortant de chez elle.

– Rassurez-vous, madame, répondit Pardaillan ; tout s'est passé le mieux du monde. Et M. le comte n'a pas eu à dégainer, personne n'ayant songé à nous attaquer.

– Cependant, monsieur, vous venez seul… dit Alice.

Pardaillan raconta alors comment un gentilhomme inconnu les avait accostés, comment ce gentilhomme avait invité le comte à le suivre jusque chez la reine…

– Chez la reine ! s'écria Alice frémissante. Au Louvre ?… Ah ! il n'en sortira pas !…

– Non, pas au Louvre, madame ! mais en certaine maison du Pont de Bois. Et il en est sorti parfaitement sain et sauf, à telles enseignes que moi qui l'attendais à la porte l'ai accompagné jusqu'à l'hôtel de la rue Béthisy.

– Et, reprit Alice pensive, hésitante et troublée, il ne vous a rien dit de cette étrange entrevue ?

– Si fait. M. le comte est chargé d'une ambassade secrète auprès de la reine de Navarre, il a dû quitter Paris ce matin et m'a chargé de vous venir rassurer.

Alice avait pâli. Elle se mordait les lèvres. Mille questions qu'elle n'osait formuler se pressaient dans son esprit. Le chevalier suivait attentivement ces indices d'émotion. Les vagues soupçons qu'il avait conçus contre Alice prenaient de plus en plus de consistance. Et il prit dès lors la résolution de surveiller cette femme, de savoir au juste qui elle était.

Une seule chose le rassurait : de toute évidence, elle aimait sincèrement Marillac.

Mais alors, que signifiait ce trouble ?

Le plus naturellement du monde, il acheva sa mission en disant à Alice :

– Mais ce n'est pas tout, madame. Mon ami m'a chargé de vous dire qu'il veut profiter de son voyage auprès de la reine de Navarre pour l'informer de son amour pour vous…

Pardaillan avait à peine achevé ces mots qu'Alice se mit à trembler convulsivement. Une pâleur mortelle s'étendit sur son visage et, d'une voix morne, elle murmura :

– Je suis perdue !

– Vous m'avez sans doute mal compris, madame ! s'écria Pardaillan. Monsieur le comte est résolu à demander à la reine

l'autorisation de vous épouser dès son retour à Paris… Je pensais vous apporter une grande joie…

– Oui… en effet… balbutia Alice… c'est une bien grande joie… ah ? je me meurs…

– Par Pilate ! elle perd connaissance ! Holà ! du secours ! cria Pardaillan.

Alice de Lux, en effet, était tombée à la renverse, évanouie. Elle demeurait immobile, comme morte. Et le chevalier, avec un indicible mélange de pitié et de doute, vit que, dans l'évanouissement, deux larmes qui roulaient sur les joues décolorées de la malheureuse indiquaient seules qu'elle vivait encore.

À ses cris, la vieille Laura arriva tout effarée ; elle avait d'ailleurs tout écouté à travers la porte.

– Ne vous inquiétez pas, dit-elle avec un sourire qui parut bizarre à Pardaillan, ma nièce est sujette à ces vertiges ; la moindre émotion de crainte… ou de joie la met dans cet état ; mais ce ne sera rien.

En parlant ainsi, la vieille bassinait les tempes d'Alice avec du vinaigre et s'efforçait de lui faire avaler quelques gouttes d'un élixir contenu dans un petit flacon.

– Ah ! fit machinalement le chevalier, madame est votre nièce ?

– Oui, monsieur… la seule parente qui me reste… Ah ! la voici qui revient à elle… Allons, mon enfant, pourquoi vous agiter ainsi… vous avez donc éprouvé quelque secousse ?… une douleur, peut-être ?

Alice qui rouvrait les yeux aperçut le chevalier.

– Non, répondit-elle en faisant un effort presque sublime.

– Une joie, alors ? insista l'atroce vieille.

– Oui !… fit Alice d'une voix infiniment triste.

L'instant d'après, elle paraissait remise. Elle avait, d'ailleurs, repris son sang-froid et reconquis cette force d'âme qui faisait d'elle une femme réellement extraordinaire. Le chevalier, par discrétion, voulut se retirer. Mais elle le retint et voulut savoir par le détail tout ce que Pardaillan savait ; elle se fit répéter à plusieurs reprises les paroles du comte, et Pardaillan dut recommencer le récit de la nuit et des incidents auxquels il avait assisté. Alice écouta tout cela avec une attention soutenue qui, après son évanouissement, parut très remarquable au chevalier.

Enfin, il se retira plus intrigué que jamais, se promettant bien de déchiffrer le mystère qu'il devinait là. Mais lorsque, quelques jours

plus tard, il voulut faire une visite à Alice, il trouva la maison fermée comme l'hôtel de Mesmes. Il interrogea des voisins ; mais nul ne put lui donner le moindre renseignement.

Ce fut ainsi que Pardaillan se trouva dès lors complètement isolé dans Paris. Seul, le maréchal de Montmorency lui restait. Ils passaient ensemble de longues heures à combiner des plans de recherche dont aucun n'aboutissait.

Le chevalier, désœuvré, mortellement ennuyé, employait donc le plus clair de son temps à se promener dans Paris, ruminant des projets, l'œil et l'oreille au guet, mais ne voyant et n'entendant jamais rien qui pût le mettre sur une piste.

Par bonheur, il ne fut jamais aperçu d'aucun de ceux qui eussent eu intérêt à le voir… et qui le croyaient mort.

Il ne rencontra ni Maurevert, ni aucun des mignons.

Un jour qu'il avait franchi les ponts et qu'il errait dans l'Université, le hasard le conduisit sur la montagne Sainte-Geneviève, dans une ruelle solitaire qui longeait le couvent des Carmes sur son flanc gauche.

Diverses maisons s'adossaient aux murailles du couvent des Barrés.

Et même, plusieurs de ces maisons, par une porte de derrière, communiquaient avec le couvent. C'étaient en général des boutiques que les moines subventionnaient en secret et où on vendait des objets de piété, tels que chapelets, médailles, selon un usage qui s'est perpétué jusqu'à nos jours autour des grandes basiliques.

Dans l'une de ces boutiques, on fabriquait des fleurs artificielles comme on en met sur les autels dans les églises : bouquets grossièrement enluminés, avec des feuilles d'or.

Ce jour-là, comme il faisait très chaud, les gens de la boutique travaillaient sur le pas de la porte, dans la rue, à l'ombre des hautes murailles du couvent.

Il y avait là un homme qui paraissait diriger le travail, deux femmes, une jeune fille, en groupe, activement occupés à façonner des fleurs et des imitations de branches d'arbustes…

À quelques pas de ce groupe, un enfant travaillait tout seul.

Pardaillan s'arrêta à le contempler.

En effet, l'enfant était remarquable par la vive intelligence qui éclairait ses grands yeux profonds. Il était pâle et malingre. Il dégageait de la tristesse. Mais à ce moment, il paraissait heureux,

ou du moins si complètement absorbé par son travail, qu'il en oubliait tout chagrin.

Les yeux fixes, les doigts agiles, le front en sueur, il tirait un peu la langue de côté comme font les enfants acharnés sur une besogne qui les intéresse. Parfois, il reculait au bout de son petit bras tendu, le bout de branche artificielle qu'il travaillait, et clignait des yeux pour mieux l'examiner ; alors, il rectifiait les détails qui lui semblaient défectueux, et la besogne reprenait plus acharnée, plus passionnée.

Cet enfant avait évidemment une âme d'artiste. Cela n'était pas seulement visible à ses yeux profonds et contemplatifs, à ses attitudes naturellement esthétiques, mais aussi à l'étrange perfection du travail qui sortait de ses mains.

– Mon petit Clément, dit l'une des jeunes filles, prenez garde de vous piquer comme hier…

Le groupe d'artisans qui s'activait sur le seuil de la boutique, le regardait parfois avec une dédaigneuse pitié et un haussement d'épaules indulgent. En effet, ces braves gens fabriquaient des feuilles d'or, toujours les mêmes, et des fleurs géométriques, vrais bouquets pour vases d'église.

L'enfant, au contraire, s'acharnait à donner l'impression de la nature.

Même il employait des branches véritables, tout un buisson épineux et desséché qui lui servait de carcasse et qu'il s'ingéniait simplement à faire revivre en lui ajoutant des petites feuilles par masses frêles et tremblotantes et des petites fleurettes qui, à deux pas semblaient naturelles.

Sans savoir pourquoi, Pardaillan s'intéressait à ce travail, au point d'en être ému.

Il s'approcha de l'enfant, se baissa et examina de près les branchages entrelacés et fleuris que le petit artiste mettait de côté à mesure qu'il les terminait. Il en avait déjà tout un tas.

D'abord, l'enfant, absorbé par son travail, ne vit pas cette figure qui se penchait sur lui. Enfin il leva les yeux, examina un instant la physionomie souriante de l'étranger et, l'ayant sans doute trouvée à son goût, sourit à son tour.

– Que fais-tu là, petit ? demanda alors le chevalier. Tu travailles ?

– Oh ! non, monsieur, je m'amuse. Je ne sais pas encore travailler, moi.

– Oui-da ? Mais c'est très joli, ce que tu fais…

Les yeux de l'enfant flamboyèrent de plaisir. Il recula la branche qu'il tenait, au bout de son bras tendu, et dit avec un accent d'admiration :

– C'est de l'aubépine.

La glace était rompue. Le chevalier s'était accroupi près de l'enfant. Et il s'amusait, lui aussi ! Il redressait des bouts de branche, piquait des fleurettes qui tremblotaient sur leur tige en fil de fer.

– De l'aubépine, reprit-il. Mais pourquoi faire ?

– Ah ! voilà… j'ai un jardin, un petit jardin à moi tout seul.

– Où cela, donc ?

– Là, dans le grand jardin du couvent, tout contre la chapelle. Le père jardinier me l'a donné et m'a dit d'y planter ce que je voudrais.

– Et tu veux y planter de l'aubépine ? sourit Pardaillan.

– Oh ! non, c'est pour l'entourer… pour que les pères ne puissent pas entrer dedans.

– Mais pourquoi n'y mets-tu de la véritable aubépine ?… Et puis l'aubépine ne fleurit pas en cette saison ?…

– Ah ! voilà… c'est pour ça… mon aubépine, à moi, sera toujours fleurie… vous voyez bien ! C'est moi qui fais les fleurs, et je les pique…

– Je vois. Elle est vraiment jolie ton aubépine.

– N'est-ce pas ? fit le petit artiste, ravi de cette approbation d'ailleurs méritée. Et puis, vous ne savez pas ?

– Non, mon petit, je ne sais pas…

– Eh bien, écoutez : je n'ai pas de mère, moi… savez-vous pourquoi ?

– Non, mon enfant, dit le chevalier ému.

– Bon ami me l'a dit. Si je n'ai pas de mère, c'est qu'elle est morte… Savez-vous ce que c'est d'être mort ?… Vous ne savez pas ? Eh bien, on vous met dans la terre… ma mère est dans la terre, au cimetière des Innocents… Bon ami me l'a dit.

– Pauvre petiot, murmura Pardaillan.

– Clément, reprit la même jeune fille, rentrez vous amuser au couvent…

L'enfant secoua la tête, garda un instant le silence, actionné à entrelacer des petites branches piquantes. Une épine déchira son doigt. Une gouttelette de sang apparut, tomba et rougit l'une des fleurettes blanches.

– Tu t'es fais mal, hein ? dit le chevalier.

– Oh ! ça ne fait rien, fit gravement l'enfant. Je me pique souvent comme ça. Voyez une, trois, cinq, dix fleurs d'aubépine avec du sang dessus. Tout ça, c'est de mon sang… c'est pour maman…

Le chevalier demeura, saisi, sans trouver un mot.

Le petit artiste continua :

– Vous ne savez pas ? Quand j'aurai beaucoup d'aubépine, quand il y en aura tout autour de mon petit jardin et que ça fera un gros buisson, un jour, je prendrai tout et j'irai mettre mon aubépine là-bas où ma mère est dans la terre…

– Au cimetière des Innocents ?

– Oui. Bon ami m'a dit qu'elle est là ; mais il a été bien long à me le dire… De cette façon, ma mère sera contente, n'est-ce pas ?

– Certainement, mon petit, très contente.

La conversation s'arrêta là, l'enfant s'étant remis à son travail avec une attention telle, que le chevalier n'eut pas le courage de l'en déranger par d'importunes questions.

Comme il se retirait, il entendit la cloche du couvent qui sonnait. S'étant retourné alors, il vit près de l'enfant un moine à figure pâle qui prenait l'enfant par la main, et il l'entendit qui disait :

– Allons, mon petit Jacques, il est temps de rentrer…

– Bon, pensa le chevalier, il paraît que mon petit ami s'appelle Clément et Jacques…

Chapitre 44

LES CAVES DE L'HÔTEL DE MESMES

Nous laisserons pour le moment M. de Pardaillan fils poursuivre le cours de ses recherches, pour nous occuper de M. de Pardaillan père. Qu'était-il devenu ? Pourquoi n'avait-il pas cherché à revoir le chevalier ? Avait-il suivi le maréchal de Damville en quelque retraite, au fond d'une province ? Telles étaient les questions que se posait inutilement le chevalier ; mais s'il lui était impossible de les résoudre, notre devoir est de leur donner prompte réponse, grâce à ce don d'ubiquité qui est un des charmes du roman.

Pour cela, nous nous transporterons à l'hôtel de Mesmes le lendemain du jour où François de Montmorency, accompagné de son héraut d'armes, vint faire sa provocation.

Henri, caché derrière un rideau de fenêtre, avait assisté à la provocation sans faire un geste. Seulement, il avait pâli lorsque le héraut avait cloué le gant à la porte. L'insulte était grave et définitive. Mais peut-être Damville ne jugeait-il pas le moment venu de la relever, car il donna l'ordre de laisser le gant où il était.

D'ailleurs, l'hôtel devait passer pour inhabité. La plupart des domestiques avaient été envoyés dans une autre maison que le maréchal possédait dans la rue des Fossés-Montmartre, non loin des marais de la Grange-Batelière. La petite garnison de l'hôtel y avait été envoyée aussi. En sorte qu'il n'y avait plus autour de Damville que trois ou quatre soldats, un officier, le vieux Pardaillan et deux domestiques. Jeannette, promue au rang de cuisinière, faisait à manger à tout ce petit monde en prenant les précautions nécessaires toutes les fois qu'elle sortait. L'hôtel était, d'ailleurs, fortement

approvisionné.

D'Aspremont, blessé, avait été porté dans la maison des Fossés-Montmartre.

Le lendemain de la provocation, donc, le maréchal de Damville, qui avait pour Orthès tout autant d'affection qu'il en pouvait avoir pour quelqu'un, alla voir le blessé et eut avec lui une longue conversation où il fut surtout question de Pardaillan. Le maréchal rentra pensif à l'hôtel de Mesmes et fit appeler Pardaillan.

– Monsieur de Pardaillan, lui demanda-t-il, savez-vous quelles personnes se trouvaient dans la voiture qui a été attaquée la nuit où nous sommes sortis d'ici ?

– Je ne m'en doute pas, monseigneur ! fit Pardaillan qui tressaillit.

– Savez-vous qui avait intérêt à attaquer cette voiture ?

– Là-dessus, je puis vous répondre puisque vous m'en avez instruit vous-même : votre frère, le maréchal.

– Oui. Et ne m'avez-vous pas affirmé que votre fils ne peut être à moi, parce qu'il est à mon frère ?

– En effet, monseigneur… mais ces questions…

– Attendez, monsieur. Vous m'avez dit que vous aviez poursuivi l'homme qui nous avait attaqués…

– Jusqu'à la porte Bordet, monseigneur.

– Où vous l'avez proprement doué d'un coup d'épée, n'est-il pas vrai ?

– C'est exact, monseigneur, fit le vieux Pardaillan qui, tortillant sa moustache d'un doigt fiévreux, commençait à s'échauffer.

– Eh bien, fit brusquement le maréchal, l'homme que vous avez tué se porte à merveille !

– Ah ! ah ! voilà du nouveau, dit froidement le vieux routier qui, d'un geste rapide, s'assura que sa dague et sa rapière étaient en bonne place et prêtes à fonctionner.

– Vous voyez que je suis bien renseigné. Mais je sais aussi autre chose. Voulez-vous que je vous en instruise ?

– Monseigneur est aujourd'hui d'une obligeance dont je lui serai toujours reconnaissant.

– Bon. Savez-vous comment s'appelle l'homme que vous n'avez pas poursuivi jusqu'à la porte Bordet, que vous avez accompagné bras dessus bras dessous jusqu'au cabaret du *Marteau qui cogne*, que vous n'avez nullement cloué d'un coup d'épée, et qui vient rôder autour de l'hôtel, en sorte que je le ferai prendre et ficeler ?

– Je serais charmé de le savoir, monseigneur.

– Eh bien, il s'appelle le chevalier de Pardaillan, et c'est votre fils !

– Le même qui vous tira des mains des truands ? interrogea le vieux routier avec une ingénuité d'une insolence admirable.

Le maréchal demeura un moment sans voix. Il s'attendait à voir pâlir Pardaillan, et Pardaillan lui riait au nez.

Il eut un mouvement de rage. Le vieux routier dégaina à moitié sa dague.

– Ne nous fâchons pas, reprit sourdement Damville ou du moins, pas encore. Voyons : ce que je viens de vous dire est-il exact ?

– Du moment que vous le dites, monseigneur, je serais bien audacieux d'affirmer le contraire. Vous dites que mon fils vous a attaqué, cela doit être. Vous dites que je l'ai accompagné. C'est possible. Il ne me reste qu'à vous féliciter d'avoir été si bien renseigné. Je vous croyais entouré de gentilshommes et de combattants ; vous êtes entouré de gens de police, à ce qu'il paraît. Vous m'apparaissiez comme un chef de guerre ou un chef de parti ; vous vous révélez chef de sbires.

– Pardaillan !…

– Monseigneur !

Les deux hommes se mesurèrent du regard. Et cette fois encore ce fut le tout puissant seigneur qui baissa les yeux devant l'aventurier, Pardaillan continua :

– Mon langage vous déplaît, monsieur le maréchal. Est-ce ma faute… Comment ! Je me trouve en présence de la pire solution ! Pour vous rester fidèle, je risque de devenir l'ennemi de mon fils, c'est-à-dire l'être que j'aime et admire le plus au monde ! Je m'efforce à concilier vos intérêts avec les siens ! Pour ne pas vous donner une inutile inquiétude, je me mets en frais d'imagination ! Et vous venez me reprocher de n'avoir pas cloué mon enfant d'un coup d'épée. Par la mort-Dieu, monseigneur, ma rapière est prête à fournir le coup demandé, à ceux qui vous ont si bien renseigné. Il n'y aura de changement qu'en la personne du mort, voilà tout.

Le maréchal considérait d'un œil sombre l'intrépide pauvre diable qui le regardait, de son côté, avec une éclatante audace.

– Pardaillan, fit-il tout à coup, la question n'est pas là…

– Où est-elle donc, monseigneur ?

– Votre fils doit savoir quelles personnes se trouvaient dans la voiture ?

– Je l'ignore, monseigneur !...

– Allons donc ! Ne vous mettez pas en nouveaux frais d'imagination ! Non seulement il le sait, mais il a dû vous le dire !

– Vous vous trompez, monseigneur !

Le maréchal s'avança de deux pas rapides vers Pardaillan, et plongeant son regard ardent dans ses yeux comme pour essayer de lui arracher la vérité, il reprit d'une voix que la fureur faisait trembler :

– Et qui sait si vous n'êtes pas d'accord avec lui ! qui sait si tous deux vous ne m'avez pas suivi, espionné ; oui, espionné ; monsieur l'homme fidèle, vous me trahissez ! Vous et votre fils, vous savez où a été la voiture ! vous savez qui elle contenait ! Et dans votre repaire, dans votre cabaret, un cabaret de truands, vous avez sans doute combiné quelque plan. Le fils chez Montmorency, le père chez Damville... la chose s'arrangeait d'elle-même... monsieur de Pardaillan, vous et votre fils, je vous tiens pour des misérables !...

Le vieux routier se redressa un peu pâle.

– Monseigneur, dit-il d'une voix terriblement paisible, je tiendrai cet outrage pour nul et non avenu tant que vous n'aurez pas relevé le gant qui pend encore à votre porte.

Damville bondit, fou de fureur et se précipita la dague haute sur Pardaillan...

Henri de Montmorency souffrait en ce moment même plus qu'il n'avait souffert à la minute où il avait vu le héraut de François clouer le gant à sa porte : souvent le rappel d'une injure fait plus de mal que l'injure elle-même.

En outre, le soupçon que les Pardaillan avaient découvert la retraite de Jeanne de Piennes lui était insupportable. Dès le début de cet entretien, il était résolu à se débarrasser du père en attendant qu'il pût se débarrasser du fils.

Le reproche de Pardaillan fut le prétexte à la tuerie.

Le vieux routier n'avait pas fini de parler que, brisant d'un geste violent la chaînette qui supportait sa dague, il se jeta sur lui.

Pardaillan l'attendit de pied ferme. Le bras du maréchal qui s'était levé ne retomba pas sur lui, il le saisit au poignet ; il tordit ce poignet, le broya, l'arme s'échappa. Henri jeta un hurlement.

– Monseigneur, dit Pardaillan, je pourrais vous tuer, c'est mon droit ; je vous laisse vivre pour que vous puissiez vous laver de l'outrage de Montmorency ; remerciez-moi !

Il était effrayant, tout pâle, les poils de sa rude moustache

hérissés, les yeux étincelants, immobiles.

– C'est toi qui vas mourir ! rugit Henri. À moi ! À moi !…

– Bataille, donc ! fit Pardaillan qui, d'un geste large, tira sa rapière.

À ce moment, tout ce qui restait de monde dans l'hôtel se ruait dans la pièce aux cris du maître. Pardaillan vit qu'il avait devant lui six hommes armés, sans compter le maréchal.

– Sus ! Sus ! hurla Henri, pas de quartier !

– À mort ! À mort ! répétèrent les cinq soldats et l'officier qui les conduisait.

Pardaillan, traçant un vaste demi-cercle avec sa rapière, bondit vers la gauche de la pièce.

– Ici, la meute ! cria-t-il.

Les assaillants se ruèrent de ce côté, dégageant ainsi la porte. C'est ce que voulait Pardaillan. En un clin d'œil, il plaça sa rapière entre ses dents solides comme des dents de loup, empoigna un énorme fauteuil et le lança à toute volée sur les assaillants qui refluèrent vers le fond.

Au même instant, il remit l'épée à la main et se jeta vers la porte qu il franchit en poussant un éclat de rire.

En quelques bonds, Pardaillan, poursuivi par la meute enragée, atteignit le bas de l'escalier. Là il y avait une porte qui ouvrait cette cour. Il fondit sur elle pour l'ouvrir.

– Malédiction ! gronda-t-il.

La porte était fermée !

– Sus ! Sus ! Nous le tenons ! vociféra l'officier.

– Tue ! Tue ! hurlait Henri de Dam ville.

Au bas de l'escalier, vers la gauche, commençait le couloir qui aboutissait aux offices et aux derrières de la maison ; de là, Pardaillan pouvait sauter dans le jardin, et là, il eût été sauvé… mais du premier coup d'œil, il vit que la porte qui ouvrait sur le vestibule de l'office était fermée.

Il était pris dans ce boyau, avec, devant lui, sept furieux solidement armés, derrière lui une porte infranchissable.

Alors il calcula ses chances. Les assaillants ne pouvaient plus l'envelopper ; ils ne pouvaient marcher que trois de front, et encore, en se gênant.

– À la rigueur, dit-il entre ses dents, je puis arriver à les tuer l'un après l'autre.

C'est ce qu'il résolut, n'ayant plus que cette alternative, ou de

faire ce grand carnage, ou de mourir.

Les coups, cependant, pleuvaient sur lui. Il les parait, ripostait à chaque seconde, sa longue rapière s'enfonçait dans le tas ; un homme était blessé ; les autres poussaient d'effroyables hurlements, car on ignorait encore l'art plus élégant de se battre en silence.

Pardaillan ne reculait que d'un pas que lorsqu'il y était absolument forcé.

Il se rendait bien compte, en effet, que s'il se laissait acculer à la porte du fond du couloir, il serait tué là sans rémission, sans défense possible. Tant qu'il avait du champ, il pouvait au contraire se défendre, préparer ses coups, parer ceux qu'on lui portait.

Une épée l'atteignit à son épaule et déchira son pourpoint.

La blessure saigna légèrement.

Pardaillan grogna un juron.

Il avait déjà reculé de cinq pas ; il n'y avait encore que trois de ses assaillants blessés, l'un d'eux, il est vrai, hors de combat, étendu à terre, tout râlant.

À ce moment, il sentit une étrange pesanteur à sa main droite : c'était la blessure que lui avait faite d'Aspremont qui se rouvrait.

Il saisit son épée de la main gauche en se disant :

– Je crois que je suis hallali.

Mais en même temps, il continuait à hurler, selon la méthode d'alors, qui était aussi jadis celle des héros d'Homère :

– Misérables roquets ! Pauvres capons de truanderie ! Bonnes femmes ! Votre maître ne vous a donc pas appris à tenir une épée ! Arrière, valets ! Tenez, voici comme on pointe !…

Un homme tomba.

Mais, cette fois, le pourpoint de Pardaillan fut fendu au sein et il sentit une tiédeur de sang couler le long de sa poitrine.

– Sus ! Sus ! vociférait Henri. Il est aux abois.

– À nous la bête ! hurlaient les autres.

Et cela faisait, dans ce boyau obscur, avec les froissements de l'acier, les coups secs des battements, les râles, les jurons énormes, un vacarme indescriptible.

Un coup de pointe blessa le routier au poignet gauche au moment où après s'être fendu à fond sur l'officier, il faisait une retraite du corps. L'officier roula sur le sol qu'il talonna un instant : il était mort ! D'épouvantables rugissements retentirent.

Pardaillan n'avait plus que quatre hommes devant lui.

Mais il était exténué ; sa main gauche le faisait horriblement

souffrir ; il dut reprendre l'épée de la droite ; et haletant, il s'appuya de la gauche au mur. Un nuage passait devant ses yeux. Il allait tomber… Il recula encore assez vivement de deux pas pour éviter un coup furieux que lui portait Damville. Mais il fut atteint au genou au même instant par un soldat.

– C'est fini, murmura-t-il en jetant devant lui un regard sanglant. Son épée lui tomba de la main.

Cet instant était celui où il reculait en se soutenant toujours de la main au mur.

Tout à coup, il eut la sensation que ce mur s'entrouvrait, il vit un trou noir béer près de lui, et à bout de forces, presque évanoui, il s'y laissa tomber !…

– Fermez la porte ! vociféra Henri, et laissez-le crever dans cette cave !…

Les soldats obéirent ; la porte fut solidement fermée et verrouillée ; un grand silence se fit alors dans l'hôtel de Mesmes.

C'est en effet dans la cave que le vieux Pardaillan avait roulé – dans cette même cave où son fils s'était trouvé enfermé. En s'appuyant de la main à la porte qui était simplement poussée, il avait ouvert cette porte et s'était laissé tomber, dans un dernier effort de l'instinct vital.

Pardaillan avait roulé le long des marches et était demeuré étendu sans vie sur le sol de la cave. Si le maréchal l'y avait suivi, il n'eût eu qu'à l'achever d'un coup de poignard. Mais Damville ne croyait pas l'enragé aussi atteint qu'il ne l'était. Il redouta les suites de ce combat dans l'obscurité, alors que sa troupe était déjà si réduite, et il s'applaudit de la bonne inspiration qu'il avait eue en faisant enfermer Pardaillan dans cette cave transformée en tombeau.

« Dans quelques jours, pensa-t-il, il n'y aura plus là qu'un cadavre que j'enverrai jeter à la Seine, et tout sera dit ! »

Le vieux Pardaillan, cependant, ne bougeait plus. Il perdait beaucoup de sang par ses blessures, et en somme, il risquait de mourir là d'épuisement. Mais ces vieux reîtres avaient l'âme chevillée au corps. Au bout d'une heure d'évanouissement, le corps étendu au bas de l'escalier commença à remuer les bras, puis les jambes ; puis la tête se redressa ; puis, enfin, ranimé par la fraîcheur de la cave, le routier se souleva, s'assit, passa ses mains sur son front et demeura longtemps dans cette position, sans pouvoir rassembler ses idées, avec le seul étonnement de se retrouver dans

ce trou noir…

Enfin, il put penser. Et sa première pensée fut :

« Tiens ! je ne suis pas mort ? »

La deuxième pensée qui put se formuler au bout de quelques minutes dans son cerveau affaibli, fut celle-ci :

« À moins, toutefois, que je ne sois enterré. »

L'horreur de cette supposition le galvanisa.

– Par tous les diables ! gronda-t-il. Enterré ou non, il me semble pourtant que je suis vivant !…

Il parvint à se traîner pendant une dizaine de pas, et constata ainsi avec une indicible satisfaction qu'il ne se trouvait nullement dans un tombeau.

– Mais alors, bégaya-t-il, où diable suis-je en ce moment ? Pourquoi y suis-je ? Que fais-je là ?… Mort-Dieu ! que j'ai donc soif ! Jamais soif aussi assoiffée ne dessécha un gosier chrétien !… À boire, par l'enfer ! à boire, par l'enfer, à boire, ou j'enrage !…

En grommelant ainsi des paroles où il avait un peu de délire, le blessé continuait à ramper sur le sol humide, « à quatre pattes ». Soudain, l'une de ses mains se posa sur quelque chose de frais, de poussiéreux, de rond, ou plutôt de cylindrique.

– Qu'est-cela ? grogna-t-il.

Il voulait saisir la chose, et aussitôt, il y eut comme un écroulement ; il sembla à Pardaillan que du verre se cassait, et l'instant d'après, il s'aperçut qu'un liquide quelconque mouillait ses jambes. Le bruit, l'émotion que ce bruit répercuta dans son esprit vacillant, et surtout la fraîcheur du liquide qui baignait ses jambes achevait de lui rendre sa raison, et avec sa raison, la faculté de concevoir et d'imaginer ce que pouvait être la chose selon les apparences.

– Une bouteille ! s'exclama-t-il. Est-ce possible ?… Oui-dà ! C'est une bouteille ! Que dis-je !… C'est tout un lot de bouteilles ! Pleines !… Oui ! pleines !… Or çà ! pleines de quoi ?… Voyons !

D'un coup sec appliqué au hasard sur le sol, le goulot de la bouteille sauta.

Pardaillan se mit à boire avec délice : ce qu'il buvait, c'était un vin frais, généreux, capiteux, doux au palais, chaud au cœur.

– Voilà qui réveillerait un mort ! dit-il après avoir vidé d'un trait la moitié de la bouteille.

Et pour achever de se réveiller tout à fait, lui qui n'était qu'à moitié mort, il vida le flacon jusqu'à la dernière goutte.

– Ouf ! prononça-t-il alors, il me semble, sauf erreur, que je dois être dans une cave. Voyons, que m'est-il arrivé ?

Déjà l'effet du vin généreux se faisait sentir. Pardaillan comprenait que ses forces lui revenaient, avec les forces, la mémoire.

Dès lors, la scène de la querelle chez Damville, la fureur du maréchal, l'irruption des forcenés, la dégringolade dans l'escalier, la bataille effroyable dans le boyau du couloir, et enfin la chute au fond de la cave, tout cela se représenta nettement à son esprit.

– C'est bon ! fit-il en hochant la tête. Puisque je n'ai pas été tué, puisqu'ils ne sont pas descendus m'achever ici, voyons à prendre des forces. Et d'abord, où en suis-je ? Je ne crois pas dépasser les bornes de la vérité en m'affirmant que je n'ai rien de cassé. Mais n'ai-je rien de perforé ?… Voyons un peu…

Là-dessus Pardaillan, qui s'y connaissait certes mieux qu'un chirurgien, se mit à se palper, à se visiter longuement.

Le résultat de cet auto-examen fut celui-ci :

Premièrement, il avait une plaie contuse en arrière de la tête ; ladite plaie provenant sans doute de la chute au long de l'escalier de la cave ; *item*, pour les mêmes causes, une dent brisée et le nez écorché ; *item*, pour les mêmes motifs, une douleur lancinante au coude du bras droit.

Deuxièmement, il avait une blessure à la main droite provenant de son duel avec d'Aspremont, ladite blessure s'étant rouverte pendant la mêlée dans le couloir.

Troisièmement, une estafilade au poignet gauche.

Quatrièmement, une plaie profonde un peu au-dessus du genou droit.

Cinquièmement, l'épaule droite déchirée.

Sixièmement, une blessure pénétrante au sein droit.

Tout compte fait, et l'examen le plus sévère ayant été établi, Pardaillan ne se trouva pas autre plaie ou blessure, et estima qu'en somme, il n'y avait pas dans tout cela de quoi mourir au fond d'une cave.

– Éclopé, dit-il, blessé du haut en bas, couturé, tailladé, en pièces et morceaux, je n'en demeure pas moins Pardaillan tout entier. Tâchons simplement de nous raccommoder de notre mieux.

Il faut croire pourtant que tout cela présentait un ensemble respectable ; car soit par les efforts qu'il venait de faire, soit par le sang qu'il avait perdu, le vieux routier s'évanouit une deuxième

fois.

Mais ce second évanouissement fut beaucoup plus court que le premier et lorsqu'il revint à lui, la soif n'ayant pas diminué, au contraire, il se trouva tout porté sur le tas de bouteilles. Le remède lui ayant déjà réussi, il se hâta d'en décapiter une qu'il vida en toute conscience, comme un malade qui tient à suivre jusqu'au bout l'ordonnance du médecin.

Alors, il entreprit de bander ses blessures.

Tant bien que mal, il put se défaire en partie de ses vêtements.

Et comme il portait chemise sous, le pourpoint, il s'écria :

– Voilà, pardieu, de quoi panser et bander vingt blessures !

Il retira aussitôt sa chemise, détail que nous n'oserions pas donner si nous écrivions pour des Anglaises ; avec cette habileté et cette adresse que donne seule une longue habitude, il se mit à lacérer la pauvre chemise, qui en peu de minutes, fournit un lot de bandages excellents.

N'ayant pas d'eau pour laver ses blessures, ce fut avec du vin que Pardaillan les lava. C'est également de ce bon vieux vin généreux qu'il mouilla les tampons de linge qu'il appliqua sur lesdites blessures et plaies.

Nous ignorons si notre héros recevra l'approbation des chirurgiens pour cette méthode de pansement interne et externe dont Bacchus faisait à lui seul les frais. Ce qui est certain, c'est que ces diverses opérations une fois terminées, le vieux routier ressentit un réel bien-être.

Il put se mettre debout et à tâtons s'exerça à faire quelques pas. Il eut un grognement de satisfaction : en somme, la vieille machine tenait bon, et Pardaillan calcula que moyennant une quinzaine de jours de repos, il serait à peu près guéri.

Sur ce, il chercha un coin pas trop humide, pas trop dur et s'y endormit profondément.

Quand il se réveilla, ses idées s'étaient comme éclaircies.

« Raisonnons, maintenant, se dit-il en se mettant sur son séant, au moment où le sommeil m'a pris, sommeil réparateur, médecin magique, grand guérisseur s'il en fut, à ce moment-là, dis-je, je m'affirmais à moi-même que quinze jours de repos suffiraient pour cicatriser tous ces coups d'épingle. Fort bien. Quinze jours de repos, cela implique : 1° un bon lit ; 2° des boissons rafraîchissantes ; 3° une nourriture agréable et substantielle… Hum ! Diable ! où vais-je trouver tout cela ? »

Il regarda autour de lui, essayant de percer les ténèbres de la cave.

– Ah çà ! grommela-t-il, est-ce bien la peine de se préoccuper de mes blessures et de mes quinze jours de repos ? Si je ne me trompe, dans quatre ou cinq jours au plus tard, la mort viendra me guérir des unes et m'offrir l'autre pour jamais ! En effet, je vais mourir de faim… C'était vraiment la peine de m'être tiré sain et sauf de plus de vingt embuscades, de plus de trente combats et batailles, de plus de cent duels, pour venir mourir de faim dans ce trou ! Il fait noir, il fait froid, je suis faible… allons, toute résistance est inutile !

En parlant ainsi, Pardaillan se leva, retrouva l'escalier qui montait à la porte et essaya de voir si, par quelque manière, il en viendrait à bout… mais il se rendit compte facilement qu'autant eût valu essayer de percer les épaisses murailles qui servaient de fondements à l'hôtel.

Alors seulement la pensée lui vint que s'il ne pouvait pas ouvrir, il n'en était pas de même de ceux qui étaient au dehors, et qu'on pouvait venir l'égorger pendant son sommeil.

Par une bizarre contradiction, ou par un dernier espoir, Pardaillan, qui consentait à mourir de faim, se refusa énergiquement à mourir égorgé. Après tout, on peut avoir des préférences.

– Quoi qu'il en soit, il résolut de barricader la porte et d'empêcher qu'on pût entrer dans la cave, puisqu'il ne pouvait en sortir.

Il redescendit donc l'escalier pour se mettre en quête des matériaux nécessaires, et pour se donner du cœur à l'ouvrage, commença par se diriger vers le coin aux bouteilles, en saisit une qu'il décapita et la porta à ses lèvres.

Mais il s'arrêta court dans ce mouvement et poussa un juron.

Il palpitait d'une émotion plus violente qu'au moment où il s'était vu assaillir par la bande forcenée du maréchal de Damville.

En effet, il venait soudain de se rappeler le récit détaillé que le chevalier lui avait fait de son séjour dans les caves de l'hôtel.

Or, dans ce récit avaient figuré en bonne place certains jambons que le chevalier avait simplement traités de succulents.

On comprend dès lors l'émotion du vieux Pardaillan.

– Mais si je suis dans la même cave que mon fils !… Si les jambons sont encore à leur place !… et pourquoi n'y seraient-ils pas ?… je serais donc sauvé !… Tout au moins sauvé de la mort par

la famine, ce qui, tout de même serait une bien vilaine mort !…

Pardaillan vida sa bouteille et se mit à la recherche de la mine aux jambons avec d'autant plus de zèle que, malgré la fièvre, la faim commençait à lui tirailler l'estomac.

Nous ne rendrons pas compte de cette recherche, et des alternatives d'espoir et de découragement par lesquelles passa le vieux routier, tel un naufragé qui interroge avidement l'horizon.

Disons seulement qu'il trouva les jambons !

Ils étaient proprement arrangés sur de la paille, en sorte que Pardaillan, en attaquant le premier, se dit avec satisfaction :

– Voici le lit, voici les boissons rafraîchissantes, et voici la nourriture aussi agréable que substantielle. Voilà donc mes quinze jours de repos assurés.

Ajoutons qu'il parvint à barricader la porte au moyen de madriers.

Il était sûr, désormais, qu'on ne pourrait plus arriver à lui pendant son sommeil, sans le réveiller.

Et comme, s'il avait perdu sa rapière dans le combat, il avait au moins conservé sa dague, il avait de quoi se défendre.

Peu à peu, il s'habitua à l'obscurité ; le mince filet de lumière qui tombait d'un soupirail finit par lui paraître un véritable rayon de jour.

Il put ainsi se rendre compte des jours et des nuits.

Le temps s'écoulait cependant. Grâce à une constitution de fer, Pardaillan triompha rapidement de la fièvre.

Les blessures se cicatrisèrent.

Malheureusement, la mine aux jambons s'épuisa avec non moins de rapidité.

Et pourtant, avec son habitude des sièges, le vieux renard avait tout de suite pensé à se rationner, il l'avait fait scrupuleusement le premier moment.

Malgré l'économie qui devint vite de la parcimonie, pour se tourner enfin en ladrerie, Pardaillan s'aperçut un jour qu'il ne lui restait plus qu'un jambon.

À ce moment, il y avait peut-être un mois, ou peut-être plus encore qu'il était dans cette cave.

Les blessures étaient guéries.

Le vieux routier se sentait plus vigoureux que jamais.

Somme toute, jusque-là, il n'avait souffert ni de la faim ni de la soif. Mais maintenant le problème allait se poser à nouveau ; et

cette fois, il était inéluctable.

En effet, pendant ce long séjour, Pardaillan avait employé son temps et toutes les ressources de son imagination à trouver un moyen d'évasion.

Les projets se succédèrent dans son esprit, mais à la pratique, il dut en reconnaître l'inanité et les abandonner l'un après l'autre.

La vérité lui apparut effroyable :

Il n'y avait aucun moyen de sortir de là !

Dans deux jours, trois jours au plus, il allait se trouver sans vivres !

Et alors commencerait une longue et terrible agonie pour aboutir à la mort la plus douloureuse !

Chapitre 45

JEANNE D'ALBRET

Au moment où le comte de Marillac se mit en route pour accomplir la mission de confiance que lui avait donnée Catherine, la reine de Navarre se trouvait à La Rochelle, place forte qui, sans être encore cette sorte de capitale protestante qu'elle allait devenir après la Saint-Barthélemy, n'en était pas moins considérée par les réformés comme le meilleur de leurs refuges.

Jeanne d'Albret avait concentré là les forces dont elle disposait.

Elle avait imaginé un plan aussi simple que hardi, et qui comportait deux actions simultanées.

Il consistait à réunir sous les murs de La Rochelle tout ce qu'il y avait de protestants en France décidés à risquer un grand coup pour conquérir la liberté de conscience, c'est-à-dire non seulement le droit de penser autrement que les catholiques, mais l'existence civile dans un pays où ils étaient exclus de toutes les charges et de tous les emplois.

En un mot, elle jugeait que l'heure était venue de vaincre ou de mourir.

Une fois cette armée réunie et organisée, elle en prendrait le commandement elle-même et marcherait droit sur Paris.

Telle était la première action du plan.

La deuxième consistait à tenter dans l'intérieur même de Paris un coup de main qui devait coïncider avec l'apparition de Jeanne d'Albret sur les hauteurs de Montmartre par où elle comptait attaquer.

Ce coup de main, c'était l'enlèvement du roi Charles IX que l'on

eût transporté au camp des réformés.

Coligny, Condé, Henri de Béarn devaient prendre les devants, s'installer dans Paris et y préparer l'enlèvement.

Trois ou quatre cents protestants devaient, par petites troupes ou même isolément, entrer dans la capitale de Charles IX et occuper peu à peu tout le côté de la ville situé entre le Louvre et les fossés Montmartre.

Telle était la deuxième action du plan.

La résultante de ces deux combinaisons, la voici :

Jeanne d'Albret apparaissait sous les murs de Paris avec une armée forte d'environ quinze mille fantassins, deux mille cavaliers, vingt canons. À un signal donné par elle du haut de Montmartre, Henri de Béarn, suivi de Condé et de Coligny, montait à cheval ; les quatre cents huguenots arrivés se formaient autour de lui ; cette troupe traversait la ville assiégée et marchait sur la porte Montmartre en criant aux Parisiens que le roi Charles IX se trouvait dans le camp huguenot.

Au même instant, la porte Montmartre eût été attaquée du dehors.

Jeanne d'Albret comptait ainsi entrer dans Paris presque sans coup férir, se réunir à son fils, marcher sur le Louvre, et là imposer ses conditions à Catherine de Médicis.

Voilà dans son ensemble le plan de la guerrière. On peut dire qu'il était réellement inspiré par le désespoir, et il est impossible d'affirmer qu'il n'eût pas réussi.

Quoi qu'il en soit, on a vu que ce plan avait reçu dans Paris un commencement d'exécution ; Henri de Béarn, Condé et Coligny n'avaient pas hésité à y entrer secrètement ; ils y étudiaient la possibilité d'enlever Charles IX et cherchaient à gagner à leur cause ceux des catholiques tolérants qu'indignaient les persécutions et la mauvaise foi montrée par Catherine après la paix de Saint-Germain.

Les choses en étaient là, lorsque Jeanne d'Albret reçut une lettre qui la troubla fort et ébranla ses résolutions.

La lettre venait de Charles IX et lui était apportée par un gentilhomme du roi.

En substance, Charles IX assurait la reine de Navarre de sa bonne volonté, affirmait son sincère désir de terminer à jamais les luttes qui ensanglantaient le royaume, et lui donnait rendez-vous à Blois pour discuter des conditions d'une paix durable et définitive. Il ajoutait que, de vive voix, il lui donnerait une preuve de sa

sincérité, et une garantie extraordinaire. (Il faisait allusion au mariage d'Henri de Béarn et de Marguerite de France que, sur le conseil de sa mère, il voulait proposer à la reine de Navarre.)

Pendant quelques jours, Jeanne d'Albret, tout en continuant activement ses préparatifs, eut l'esprit préoccupé de cette lettre.

Elle avait simplement dit à l'envoyé du roi qu'elle ferait tenir une réponse.

Voilà où en étaient les choses lorsque, le soir du seizième jour après son départ de Paris, le comte de Marillac arriva en vue de La Rochelle.

Son cœur battit à la pensée qu'il allait revoir là reine.

Mais nous devons dire que cette émotion venait surtout des résolutions qu'il avait prises pendant la route.

Le comte avait pour Jeanne d'Albret un véritable culte. Il ne l'aimait pas seulement comme un fils dont l'affection n'a jamais subi la moindre altération, mais il l'admirait, il la tenait pour un esprit parfait, et l'idée d'encourir un blâme de cette reine lui était insupportable.

Or, les seize journées de route monotone qu'il venait d'accomplir, il les avait passées à se demander comment la reine de Navarre accueillerait son idée de mariage avec Alice de Lux.

Quand il y songeait, il ne voyait pas quelle objection la reine pourrait bien faire à ce mariage.

Mais, pour la première fois, il éprouvait de ces vagues inquiétudes qui semblent nous prévenir des catastrophes proches et qui sont comme des frissons d'âme.

Qu'était-ce en effet qu'Alice de Lux ?

Qui le savait au juste ?

D'où venait-elle ? Qu'était-elle venue faire à la cour de Jeanne d'Albret ?

Jusqu'alors, aucune de ces questions ne s'était nettement présentée à son esprit. Il aimait ou plutôt, comme nous l'avons expliqué, il adorait Alice sans la discuter, ce qui est le propre même de l'adoration.

Maintenant qu'il se trouvait en présence d'une résolution précise, il lui fallait des arguments précis pour le cas où Jeanne d'Albret lui eût déconseillé le mariage.

Il faut noter ici que jamais le comte n'avait interrogé Alice. Il eût cru la renverser du piédestal où il l'avait mise s'il lui avait posé une seule question sur son passé. Qu'est-ce en effet qu'une question,

sinon la forme hypocrite du soupçon ? Et qu'est-ce que le soupçon, sinon le doute, c'est-à-dire, au fond, la conviction inavouable que la femme aimée est indigne – inavouable jusqu'au moment où elle s'affirme avec violence, et où il ne saurait plus être question d'amour, mais de vanités blessées.

Le comte de Marillac n'était et ne pouvait être jaloux. Il était inquiet, voilà tout : inquiet non pas de ce qu'il penserait, lui, d'Alice ; mais de ce qu'en penserait la reine. Que savait-il d'Alice de Lux ?

Un jour, il l'avait trouvée non loin de sa voiture brisée, là-bas, dans les montagnes de Béarn. Il l'avait conduite à la reine. Alice avait dit qu'elle fuyait Catherine de Médicis. Voilà en quelques mots tout ce qui était connu de cette jeune fille.

Quant à sa famille, le comte s'en inquiétait peu. Alice eût été de roture qu'il lui eût peu importé. Alice, d'ailleurs, était de bonne famille. Un de Lux avait occupé, au début du règne de Louis XII, un important emploi en Guyenne. La jeune fille avait de bonne heure perdu son père et sa mère, et il ne lui restait plus que de vagues cousins. La reine de Navarre n'en savait pas plus long.

Donc, le comte de Marillac était violemment agité en entrant dans la ville de La Rochelle. Il s'informa aussitôt de la maison où logeait la reine.

Lorsque Marillac se trouva en présence de Jeanne d'Albret, il oublia toutes ses préoccupations personnelles et il eut un moment de joie qui éclata dans ses yeux. La reine lui tendit sa main qu'il baisa avec une affection passionnée et non en courtisan.

– Vous voilà donc, mon cher enfant, dit doucement la reine émue. J'espère qu'aucun événement fâcheux ne vous ramène parmi nous…

– Non, madame… au contraire.

Jeanne d'Albret considéra un instant le comte avec une tendresse grave. Une question était sur ses lèvres, et elle hésitait à la formuler. Attentif aux pensées de la reine, Marillac comprit, et dit :

– Sa Majesté le roi de Navarre est en parfaite santé, madame, et aucun danger ne le menaçait à l'heure où j'ai quitté Paris. J'en dirai autant de monsieur l'amiral et de monsieur le prince.

– C'est mon fils qui vous envoie ? demanda la reine visiblement soulagée d'une grosse inquiétude.

– Non, madame, fit Déodat. Je vous suis député par madame Catherine qui a pris soin de m'accréditer auprès de Votre Majesté.

En même temps, il tira de son pourpoint la lettre de Catherine de

Médicis et, mettant un genou à terre, la tendit à Jeanne d'Albret, et le comte de Marillac ne se releva que lorsque Jeanne d'Albret eut lu entièrement la missive de Catherine de Médicis.

– Vous avez donc vu la mère du roi de France ? demanda Jeanne.

– Je l'ai vue, madame, et voici en quelles étranges circonstances.

Marillac fit un récit fidèle et circonstancié de son entrevue avec Catherine, en tout ce qui concernait les propositions de paix et de mariage. Il énuméra les garanties offertes. La reine écouta avec une attention soutenue, bien que son esprit, à ce moment, suivît une autre piste.

– Comte, dit-elle lorsque Marillac eut fini de parler, je vous chargerai de porter une réponse à là reine-mère. En même temps, vous serez porteur d'une lettre pour le roi Charles IX. Et enfin, je vous donnerai des lettres pour le roi de Navarre et M. de Coligny. Je réfléchirai aujourd'hui et demain aux propositions qui nous sont faites. Après demain, Je rassemblerai notre conseil, et il sera délibéré sur toutes ces graves questions. Vous pourrez donc reprendre dans trois jours le chemin de Paris. D'ici là, reposez-vous, mon enfant, et soyez près de moi aussi souvent que vous le pourrez…

Marillac s'inclina profondément, admirant le calme impassible avec lequel la reine avait reçu ses propositions extraordinaires d'où dépendait le sort de son fils et de tous les protestants du royaume.

Jeanne d'Albret, avec cet accent de sensibilité qu'elle avait lorsqu'elle parlait à ceux qu'elle aimait, reprit :

– Pour le moment, laissons de côté la politique et la guerre, et parlons de vous, mon cher comte… Ainsi, vous avez vu la reine Catherine ?

Cette question, elle la fit presque à voix basse, avec une ardente curiosité que dominait, qu'inspirait une grande affection. Le comte l'attendait cette question ! Il comprit le sens caché des paroles de la reine, car avec un soupir et un tremblement soudain, il répondit :

– Oui, madame, j'ai vu ma mère…

Jeanne d'Albret n'eut pas un tressaillement. Elle s'attendait à la réponse comme Déodat s'était attendu à la demande.

– J'ai vu ma mère, reprit Déodat, et ma mère a reconnu en moi le fils qu'elle a abandonné…

– Êtes-vous bien sûr de cela ? fit vivement Jeanne d'Albret.

– Votre Majesté va en juger. Ma mère n'a pas prononcé un mot d'affection ; ma mère n'a pas eu un geste qui pût laisser supposer

qu'elle me reconnaissait : ma mère n'a pas eu pour moi un regard de pitié… Bien mieux, madame, j'ai dit à ma mère que j'étais un enfant abandonné ; je lui ai dit encore tout ce que j'avais souffert, tout ce que je souffrais encore !… J'ai eu un instant l'espérance folle de lui arracher un cri, ma mère a entendu mon désespoir éclater en paroles d'amertume, et aucune fibre n'a tressailli sur son visage… Tout cela est vrai, madame… et pourtant, je dis que ma mère…

Le comte s'arrêta frémissant.

– Courage, mon enfant, dit Jeanne d'Albret, courage et patience !…

– C'est fini, madame. Je ne crois pas que la reine Catherine soit autre chose pour moi qu'une reine ennemie. Mais ceci m'amène à vous parler d'une partie de l'entrevue que j'ai eue avec elle. Je n'ai parlé à Votre Majesté que des propositions que la reine-mère me chargeait de lui porter. Mais, à moi aussi, elle a fait une proposition…

– À vous, comte, s'écria Jeanne en tressaillant.

– La voici, madame : on offrirait à Sa Majesté Henri de Béarn le trône de Pologne, de façon que la Navarre se trouve sans roi…

– Et alors ? dit Jeanne d'Albret qui ne put s'empêcher de froncer les sourcils.

– Alors, Majesté, si le roi votre fils acceptait de régner sur la Pologne, on mettrait un autre roi sur le trône de Navarre… et ce roi, madame… ah ! c'est à peine si j'ose vous répéter ces étranges combinaisons… ce serait moi !…

Jeanne d'Albret demeura longtemps silencieuse et méditative.

Oui ! comme l'avait dit le comte, c'était bien là une preuve absolue que Catherine de Médicis avait reconnu son fils en Déodat… Orgueilleuse, toute puissante sur elle-même comme elle l'était sur les autres, Catherine, sans aucun doute, avait appris que le fils qu'elle croyait mort était vivant, elle en avait été émue, mais elle avait dissimulé son émotion avec infiniment d'art puisque son fils lui-même s'y était trompé. Et pourtant cette émotion devait exister, profonde, puisque Catherine, d'un enfant trouvé, songeait à faire un roi !…

Quant à l'éventualité qu'Henri de Béarn pût aller occuper le trône de Pologne, elle résolut de ne pas s'y arrêter un instant. Certes, la Pologne était un beau royaume. Mais Jeanne d'Albret, Navarraise dans l'âme, n'eût pas abandonné son pays même pour le trône de France.

Et quant à Henri lui-même, malgré son extrême jeunesse, elle lui soupçonnait de plus vastes ambitions, et, peut-être, tout au fond de sa pensée, dans les replis les plus secrets de sa conscience, entrevoyait-elle la possibilité qu'un jour le roi de France fut un Bourbon et qu'il portât ce double titre :

Roi de France et de Navarre…

Mais ce qui la frappa le plus, ce qu'elle retint, c'est qu'une pareille combinaison eût pu être offerte par Catherine de Médicis elle-même. Elle en tira deux conclusions :

La première, c'est que Catherine de Médicis aimait assez le comte de Marillac, son fils, pour vouloir en faire un roi. La deuxième, c'est que nécessairement, elle était sincère dans ses propositions de paix aux huguenots, puisque l'avenir et le bonheur de ce fils dépendaient de cette paix.

Telles furent les pensées de la reine de Navarre en cette journée, pensées qui devaient avoir de formidables conséquences, puisqu'elles poussèrent Jeanne d'Albret à se rendre à Blois, puis à Paris, et à accepter le mariage de son fils Henri avec Marguerite, sœur de Charles IX. Ayant arrêté dans son esprit ce qu'elle devait penser de l'étrange combinaison de Catherine, Jeanne demanda :

– Que pensez-vous, comte, de cette royauté qu'on vous offre ?

– Je pense, madame, répondit sans hésitation le comte de Marillac, que j'ai tourné ma vie d'un autre côté. Je ne parle pas des difficultés politiques qu'il y aurait à réaliser ce rêve de ma mère. Je dis simplement que je me sens inapte à régner. Je n'ai pas la taille d'un roi. Je cherche le bonheur dans la vie. Je ne l'ai pas trouvé encore, et je ne pense pas que je le trouverais sur un trône. Voilà pour ce qui me concerne. J'ajoute que je n'envisagerais pas sans une sorte d'horreur la nécessité de m'installer dans la maison de mon roi, de ma reine.

Le comte était violemment ému en prononçant ces paroles.

– Madame, ajouta-t-il, j'ai osé parler de bonheur, moi que jusqu'à ce jour vous avez vu désespéré… Y a-t-il donc un bonheur possible pour moi ?… Puis-je donc trouver dans la vie un rêve auquel je me raccrocherais comme le noyé à sa branche ?… Ah ! madame, l'heure est venue de vous dire toute ma pensée, de vous parler à cœur ouvert, comme à la seule qui m'ait témoigné quelque intérêt.

– Parlez, mon enfant, dit Jeanne d'Albret. Et souvenez-vous que je vous écoute en mère, non en reine…

– Je le sais, madame, et c'est ce qui me donne le courage

nécessaire. En un mot, madame, en un mot, qui vous fera comprendre pourquoi j'ose parler de bonheur, moi, l'abandonné, moi, le maudit, moi, fils de reine à qui on offre un trône et à qui on ne fait pas l'aumône d'un sourire.

– Eh bien, comte ?…

– Eh bien, madame, j'aime !…

Le visage de Jeanne d'Albret s'éclaira. Dans ce cœur vraiment maternel, cette conviction s'était faite depuis longtemps que seul un grand amour pouvait sauver du désespoir le malheureux jeune homme.

– Ah ! mon enfant, s'écria-t-elle, je vous jure que si vous aimez profondément, loyalement, comme votre noble cœur est capable d'aimer, vous êtes sauvé !…

– Oui, madame, sauvé ! fit Déodat d'une voix que l'émotion faisait trembler. Sauvé, car jadis, lorsque je songeais à mon malheur, la mort m'apparaissait comme la seule solution possible…

– Et maintenant ? fit Jeanne en souriant de son bon sourire si encourageant.

– Maintenant, madame, je sens le bonheur de vivre… car je vis et je veux vivre pour elle…

– Cher enfant ! Si vous saviez comme je suis heureuse… Car si vous aimez, c'est que vous devez être aimé… comme vous le méritez…

– Je crois… Oui, je suis sûr qu'elle m'aime autant que je l'aime…

– En effet, dit doucement la reine, c'est un grand bonheur qui vous arrive, mon enfant. Être aimé d'une femme digne elle-même d'amour, qui sera la bonne compagne de votre vie, la consolatrice des heures sombres, le rayon de soleil des jours heureux, c'est ce que je vous souhaitais du fond de mon cœur lorsque je vous voyais si triste… mais voyons, vous ne m'avez pas dit encore le nom de votre élue…

Marillac frémit. Un malaise inexplicable s'empara de lui. Ces sourdes inquiétudes qui l'avaient poursuivi pendant la route revinrent l'assaillir.

– Vous la connaissez, madame, dit-il d'une voix tremblante. Elle a été aussi malheureuse que je l'ai été. Comme moi, elle a trouvé en Votre Majesté un asile de douceur et de bonté. Faible, sans appui, fuyant la persécution, seule au monde, vous l'avez recueillie avec cette inépuisable générosité d'âme qui fait que le monde vous aimera plus encore qu'il n'admirera en vous la guerrière de génie…

– Alice de Lux ! murmura sourdement la reine de Navarre.

– Vous l'avez dit, madame ! fit Marillac en jetant sur la reine un regard d'ardente curiosité pour surprendre sa pensée.

Mais déjà la reine s'était faite impénétrable. Oui, Jeanne d'Albret possédait vraiment cette haute générosité d'âme dont le comte venait de parler. Oui, c'était un esprit supérieur, puisqu'elle sut retenir le cri de douloureux étonnement qui allait faire explosion sur ses lèvres, puisqu'elle put envisager en un instant le dilemme qui se présentait très net à sa conscience : ou se taire sur Alice de Lux et livrer ainsi le comte à une intrigante. Ou révéler ce qu'elle savait de cette fille et plonger le jeune homme dans un inguérissable désespoir.

– Vous ne me dites rien, madame, reprit Marillac tout pâle. De grâce, que pensez-vous ?…

Dans son angoisse, la reine trouva soudain un prétexte à ne pas répondre aussitôt, et elle dit sans sévérité :

– Il faut que vous soyez bien troublé, comte ; pour la première fois, vous interrogez votre reine !

– Ah ! pardon, madame, bégaya le comte en s'inclinant si bas qu'on eût dit qu'il allait s'agenouiller.

Cet instant de répit suffit à Jeanne d'Albret.

– Vous êtes pardonné mon enfant, dit-elle. Et d'ailleurs, j'ai si souvent oublié moi-même l'étiquette en vous parlant que vous pouvez bien l'oublier une fois… Vous me demandez donc ce que je pense d'Alice de Lux, n'est-ce pas ?

– Je vous en supplie, Majesté…

– Eh bien, je n'en pense rien en ce moment. Je la connais peu. Je lui ai parlé une douzaine de fois en tout.

Le comte comprit que la reine était troublée. Pourquoi hésitait-elle ? Elle, la franchise incarnée.

Un frémissement le secoua.

– Madame, s'écria-t-il, au risque de paraître oublier encore toute convenance, c'est une question qui m'est encore sur mes lèvres. Ah ! pardonnez, je vous en prie en grâce… Il faut, il est nécessaire que je sache votre pensée tout entière… J'ose demander à Votre Majesté si elle n'a rien dans l'esprit contre celle que j'ai choisie pour fiancée… Un seul mot me suffira… Un mot de ma reine me dira si les inquiétudes insensées qui montent de mon cœur à mon cerveau sont justifiées ou si elles ne sont que le délire d'une âme malade…

Jeanne d'Albret avait baissé la tête. Le comte lui demandait une

vérité terrible – ou un mensonge.

– Madame, reprit-il avec plus d'ardeur, si Votre Majesté ne me répond pas, c'est qu'elle condamne ma fiancée…

– Je n'ai rien contre Alice de Lux, dit Jeanne d'Albret.

Mais ce mensonge fut dit d'une voix si basse que Marillac, plus que jamais, eut l'intuition de la catastrophe qu'il attendait, pour ainsi dire. Il se ramassa, prêt à lutter, prêt à arracher à la reine son secret. Et livide, il prononça :

– Ce que je vais dire est peut-être un sacrilège. C'est sans doute un crime de lèse-majesté. Je me maudis, madame, mais je commets le crime, dussé-je me poignarder tout à l'heure pour avoir osé suspecter votre parole sacrée…

Il tomba à genoux.

– Madame, acheva-t-il, ayez pitié d'un malheureux qui vous porte dans son cœur, qui n'a que vous au monde, pour qui vous êtes famille, amitié, affection, tout !… Madame, votre parole ne me suffit pas… c'est un serment qu'il me faut… Jurez-moi que vous venez de dire la vérité !…

Jeanne d'Albret garda le silence. Jamais émotion pareille ne l'avait fait palpiter. Elle s'était bien promis de peser le pour et le contre, de chercher comment elle pourrait sauver le comte de cet amour ! elle avait la conviction profonde qu'Alice n'aimait nullement Déodat, et qu'elle jouait quelque affreuse comédie pour le compte de Catherine. Elle voulait étudier à fond ce redoutable problème.

Et voilà que la passion débordante du malheureux jeune homme ne lui laissait même pas le temps de respirer. Il fallait répondre à l'instant… répondre par un serment ! Et elle voyait Déodat si parfaitement, si profondément passionné pour Alice qu'un mot de vérité le tuerait plus sûrement qu'une balle en plein cœur.

– Comte, dit-elle avec une fermeté irrésistible, relevez-vous et écoutez-moi.

Le comte se releva, chancelant. Il était comme ivre. Un flot de sueur froide coulait sur son front.

– Comte de Marillac, reprit la reine avec ce même ton d'autorité souveraine, je vais vous donner une preuve d'affection telle que mon fils seul eût pu en attendre une semblable de moi… Je ne puis vous répondre… Je ne puis faire le serment que vous me demandez avant d'avoir vu Alice de Lux… Je la verrai, je lui parlerai, et alors, mon enfant, je vous répondrai… alors seulement ! Jusque-là, je

vous ordonne de vous tenir l'esprit en repos. Jusque-là, vous n'avez pas le droit de supposer que j'aie l'ombre d'une mauvaise pensée contre elle… Ce que je puis vous répéter, c'est que je ne connais pas cette jeune fille et que je vous aime assez pour la vouloir connaître avant de vous dire si elle est digne ou non de votre amour…

Un rauque sanglot se brisa dans la gorge du jeune homme.

Et pourtant, il était tout heureux de ce délai que lui imposait la reine.

– Où est Alice de Lux ? demanda la reine.

– À Paris, répondit le comte d'une voix presque inintelligible. Rue de la Hache. La maison à porte verte, près de la nouvelle tour…

– C'est bien, dit Jeanne d'Albret, demain, je partirai pour Paris…

– Madame ! balbutia le comte avec une poignante angoisse.

– Nous partirons ensemble, reprit la reine. Vous prendrez le commandement de mon escorte. Allez, comte… préparez-vous à m'accompagner…

Le jeune homme sortit en titubant… Dehors, il respira péniblement, s'arrêta quelques minutes…

« Mais, rugit-il au fond de lui-même, il y a donc une vérité sur Alice ? Quelque chose que j'ignore ? D'où vient cette croyance ? Qui m'autorise à supposer ces insanités ? Allons donc, que s'est-il passé ? Rien ?… La reine ne connaît pas Alice et ne peut se prononcer sur elle ; c'est tout simple. Mais moi, je la connais !… Et malheur à qui, devant moi, la suspecterait. »

Il jeta autour de lui des regards sanglants. Celui qui lui eût cherché querelle à ce moment eût été un homme mort.

« Il n'y a rien, se répéta-t-il. Il ne peut rien y avoir. »

En même temps, la conviction s'enracinait en lui, qu'il y avait « quelque chose ». Et ce fut la crainte d'apprendre ce quelque chose plus encore que celle de déplaire à la reine, qui le décida à s'éloigner.

« Ce qui est étrange, continua-t-il à songer en marchant, c'est que les deux seuls amis à qui j'aie parlé d'elle, ont eu des réserves mystérieuses. Voici Pardaillan, par exemple. Il ne la connaissait pas. Je le conduis chez elle. Je lui demande ce qu'il en pense. Et il me paraît tout embarrassé… Pourquoi ?… Il m'a dit exactement : « Qui sait si elle ne connaît pas des choses que vous ignorez ? » Quelles choses ? Alice aurait donc des secrets pour moi ? Quels secrets ?… Voici ensuite la reine. Là, le doute s'amplifie. La reine dit qu'elle ne connaît pas assez ma fiancée. C'est peut-être une manière de me

dire qu'elle la connaît trop… Pardaillan et la reine savent, ou du moins devinent ce que je ne sais pas, ce que je ne devine pas… Mais quoi ? Qu'est-ce ? Que peut-on lui reprocher ?… »

Ainsi, ce malheureux se tourmentait et se débattait en vain contre le doute. Il se mit à hurler en lui-même :

« Je ne veux pas la soupçonner ! Je tuerai la reine, si la reine l'accuse ! Je tuerai Pardaillan, si Pardaillan l'accuse ! Elle est pure ! Elle m'aime ! Et je l'aime ! Je veux l'aimer !… »

Dans les âmes généreuses, la révolte contre le doute prend de ces formes violentes et vaines. Dans l'esprit de Marillac, l'attitude de Pardaillan et de la reine devenaient de ces preuves qui ne savent pas ce qu'elles doivent prouver, mais qui sont des preuves d'autant plus terribles.

Il rentra, brisé par la fatigue morale plus encore que par la fatigue physique, dans l'hôtellerie où il était descendu, et dormit quelques heures d'un sommeil de plomb.

Lorsqu'il se présenta à la reine de Navarre, celle-ci put juger des ravages qui s'étaient faits dans l'esprit de Marillac. Ses traits s'étaient durcis. Sa parole était devenue brève et rauque.

« Que va-t-il devenir lorsqu'il saura ! songea la reine. Et faut-il qu'il sache ?… »

Elle évita soigneusement de parler d'Alice et donna au comte ses instructions pour que l'on pût partir dans la journée même.

– Nous allons à Blois, dit-elle en terminant. Puisque Charles me donne rendez-vous dans cette ville, je ne veux pas fuir la conférence qu'il m'offre. Je me dois à moi-même et à tous les nôtres d'épuiser les moyens pacifiques avant de recourir à une dernière guerre qui, cette fois, serait sans miséricorde… De Blois, continua-t-elle plus lentement, de Blois, nous irons à Paris, quel que soit le résultat de la conférence. Nous irons officiellement si la paix se fait, nous irons secrètement dans le cas contraire…

Le comte s'inclina sans répondre et sortit pour s'occuper, avec une activité fébrile, des préparatifs du départ.

Trois heures plus tard, Jeanne d'Albret se mettait en route pour Blois, avec une escorte de cent huguenots que commandait le comte de Marillac.

À peu près à la même époque, le roi Charles IX et Catherine de Médicis quittaient Paris pour se rendre aussi à Blois où Henri de Béarn, Coligny, Condé et d'Andelot, prévenus par un cavalier, se dirigèrent de leur côté.

Chapitre 46

ÉTONNEMENT DE GILLES ET GILLOT

Lorsque Charles IX sortit de Paris pour se rendre à Blois, il remarqua, non sans mécontentement, que son escorte comprenait les seigneurs catholiques les plus enragés contre les huguenots. Il en fit l'observation à la reine-mère qui, de son air le plus naturel, répondit qu'on donnait ainsi une preuve de bonne volonté à Jeanne d'Albret, puisque les conférences pour la paix auraient pour témoins ceux-là même qui paraissaient le plus tenir à la guerre.

De ce nombre, était le duc de Guise, plus brillant, plus souriant que jamais. Le maréchal de Damville faisait aussi partie de l'escorte royale. La veille du départ, Henri avait fait venir son intendant – son âme damnée – le sieur Gilles et avait eu avec lui un long entretien relatif aux prisonnières de la rue de la Hache.

– Tu m'en réponds sur ta tête, avait conclu le maréchal. Dans peu de temps, bien des choses seront arrangées. Et alors le roi fera un peu ce que je voudrai. Mon matamore de frère ira pourrir dans quelque Bastille. D'ici là, prudence, et veille nuit et jour.

Gilles jura que le maréchal trouverait à son retour les prisonnières où il les avait laissées.

– À propos, ajouta négligemment Damville, il y a dans les caves de mon hôtel, un cadavre dont il sera bon de se débarrasser.

– Le cadavre de l'enragé spadassin, fit Gilles. C'est bien simple, monseigneur. Nous le sortirons de là par une nuit obscure et nous irons le confier à la Seine.

Le maréchal approuva d'un signe.

Il en résulta que quelques jours après le départ de la cour pour les

conférences de Blois, maître Gilles appela son neveu Gillot qui, depuis la mort du terrible Pardaillan, avait retiré le bonnet de coton dont il avait l'habitude de couvrir ses oreilles, et qui était redevenu joyeux et facétieux.

– Gillot, dit gravement l'intendant, nous allons ce soir nous livrer à une importante besogne… Travail déplaisant, certes, et auquel je ne songe pas sans quelque émoi. Mais enfin, il le faut ! Il s'agit de nous transformer en fossoyeurs.

Gillot fit la grimace.

– Tu comprends, mon ami, nous allons débarrasser les caves de l'hôtel de Mesmes du cadavre qui achève d'y pourrir.

La physionomie de Gillot s'éclaircit à l'instant même.

– Pardieu ! dit-il, s'il ne s'agit que d'enterrer le damné Pardaillan, je suis votre homme, et je ferai le fossoyeur avec joie !

– Allons-y donc au plus tôt. Nous prendrons l'homme ; nous le mettrons sur quelque charrette ; et nous le porterons vers le port Saint-Paul où nous le laisserons tomber à l'eau, plutôt que de nous donner le mal de creuser un trou.

Gillot applaudit à ce projet, et son oncle le vit avec surprise aiguiser un couteau.

– Pourquoi ce couteau ? demanda l'intendant de Damville.

Gillot se redressa et prit un air extrêmement féroce.

– C'est, dit-il, pour lui couper les oreilles.

– À qui ?

– Au Pardaillan, donc !

– Tu veux couper les oreilles à ce cadavre ? fit l'oncle stupéfait.

– Oui-da ? Par ainsi, le sacripant sera puni de la peur qu'il m'a faite en me jurant qu'il me les couperait, à moi.

Le vieux Gilles éclata de rire. Ce bonhomme riait quelquefois. Mais pour exciter son hilarité, il lui fallait une de ces bonnes farces extraordinaires comme celle que préparait son digne neveu.

– Je ne vois pas ce qui peut vous faire rire dans la peur que j'ai eue, dit Gillot vexé.

– Imbécile, je ris de la tête qu'aura le damné Pardaillan sans oreilles !

– En route ! fit l'oncle lorsque le couteau parut suffisamment affilé.

– En route ! répéta le neveu en brandissant son arme. Qu'il y vienne, maintenant !

Alors Gilles ceignit une lourde épée qu'il avait décrochée d'une

panoplie de son maître. Il passa deux pistolets à sa ceinture et remplaça son bonnet par un casque.

Puis ils sortirent. Dans la remise de la maison, il y avait une petite charrette. Gillot attela un âne à la charrette : c'était pour transporter le cadavre à la Seine.

– Prends aussi une corde, ordonna l'oncle. Nous la lui attacherons au cou avec une bonne pierre…

Ces préparatifs achevés, ils se mirent en route, l'oncle marchant en avant, l'épée d'une main, la lanterne de l'autre, le neveu venait derrière, traînant l'âne par la bride. Ils arrivèrent sans encombre à l'hôtel de Mesmes, firent entrer l'âne et la charrette dans la cour, barricadèrent la porte et se rendirent tout droit à l'office, où, d'un grand coup de vin, ils se remirent de leurs émotions.

L'heure était venue d'exécuter la deuxième partie de l'expédition. Minuit sonna au Temple tout proche. Gillot se signa, et Gilles saisit les clefs de la cave. Devant la porte de la cave, ils s'arrêtèrent un moment. Puis l'intendant poussa les verrous extérieurs, donna deux tours de clef, et la porte s'entrebâilla. Gilles recula en se bouchant le nez.

– Comme il sent ! dit-il.

– Dame ! fit Gillot, depuis le temps… C'est tout de même vrai qu'il sent fort !

Et le neveu, à son tour, se boucha le nez. L'intendant, d'un coup de pied, poussa la porte. Mais elle résista.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? murmura Gillot qui recula de trois pas.

– Imbécile ! dit Gilles, cela veut dire qu'il s'est barricadé lorsqu'on l'a poursuivi et traqué. Allons, il s'agit de démolir tout cela !

L'œuvre de démolition commença aussitôt. En passant son bras dans l'entrebâillement de la porte, Gilles parvint non sans effort à faire tomber un ou deux madriers ; le reste s'effondra plus facilement, et, au bout d'une heure de travail, le passage se trouva libre, la porte s'ouvrit toute grande, ils descendirent l'escalier. Gilles toujours en avant, sa lanterne à la main. Il était d'ailleurs si rassuré maintenant qu'il n'avait plus affaire qu'à un cadavre, qu'il avait dédaigné de descendre avec l'épée. Gillot le suivait pas à pas, son couteau à la main.

– Sacripant ! dit-il ; c'est à cette heure que tu vas avoir les oreilles coupées… Mais où peut-il être ?

– Nous le trouverons, dit Gilles. L'odeur nous guide assez !

– C'est vrai ! fit Gillot qui, de nouveau, crut devoir se boucher le nez.

La cave était vaste et se composait de plusieurs compartiments ; il y avait des coins et des recoins, des trous sombres derrière des futailles ; l'exploration commença…

– Le voilà ! s'écriait Gillot de minute en minute.

Mais ce n'était jamais Pardaillan – mort ou vif. Dans un coin du troisième compartiment, Gilles se baissa tout à coup avec un cri étouffé :

– Des ossements ! s'écria-t-il.

– Les rats l'ont rongé ! fit amèrement Gillot en comprenant que sa vengeance lui échappait.

– Mais ce ne sont pas les ossements d'un homme, imbécile !…

Les ossements étudiés, les deux nocturnes visiteurs se regardèrent avec stupéfaction.

– Des os de jambons, fit l'oncle.

– Des bouteilles vides ! ajouta le neveu en montrant non loin de là une montagne de flacons décapités.

– Le misérable, avant de mourir, a bien mangé et bien bu !…

– Vengeance ! conclut Gillot qui brandit son couteau.

La recherche recommença plus acharnée. Au bout de deux heures, la cave avait été explorée jusque dans ses recoins les plus cachés : il fut évident que le cadavre de Pardaillan n'y était plus.

– Voilà qui est étrange, murmura Gilles.

– J'en reviens à mon dire, fit Gillot : les rats l'ont mangé seulement, ils n'ont même pas laissé les os.

– Imbécile ! dit l'oncle.

C'était son mot favori quand il parlait à son neveu. Cependant, force lui fut de se rendre à l'explication de Gillot. En effet, une nouvelle perquisition demeura sans résultat, et, d'autre part, il était certain que Pardaillan n'avait pu s'évader ; la porte barricadée à l'intérieur, l'unique soupirail demeuré intact étaient la preuve absolue que le sacripant n'avait pu sortir.

– Après tout, dit-il, cela nous évitera la peine d'aller jusqu'à la Seine.

– N'empêche, dit Gillot, que je n'ai pu lui couper les oreilles ; c'est un dernier tour de sa façon qu'il me joue.

N'ayant plus rien à faire dans la cave, l'oncle et le neveu reprirent le chemin de l'escalier. En mettant le pied sur la première marche,

Gilles qui marchait toujours en tête leva machinalement les yeux vers la porte qu'il avait baissée grande ouverte, et il poussa un cri terrible : cette porte était fermée.

En quelques bonds, il l'atteignit, poussé par l'espoir que peut-être il l'avait lui-même poussée par mégarde. Et là, il constata que non seulement elle était poussée, mais encore qu'elle était fermée à double tour !… Quelqu'un, du dehors, avait tourné la clef tandis qu'ils étaient occupés à rechercher le corps… Mais qui !…

– Que se passe-t-il, demanda Gillot qui montait à son tour.

– Ce qui se passe ! hurla Gilles. Nous sommes enfermés !… Un voleur, un truand, un démon s'est introduit dans l'hôtel et nous a murés ici !… Nous allons y mourir comme l'autre !…

Gillot demeura hébété, secoué d'un tremblement convulsif… À ce moment, un strident éclat de rire retentit derrière la porte fermée.

– Gillot ! cria une voix railleuse, je les aurai, tes deux oreilles !

Et les cheveux de Gillot se hérissèrent sur sa tête ! Car cette voix, il la reconnaissait ! Cette voix, c'était la voix du mort ! C'était la voix de Pardaillan !…

L'oncle et le neveu roulèrent jusqu'au bas de l'escalier, en proie à une terreur insensée, et tombèrent l'un sur l'autre, évanouis…

C'était bien le vieux Pardaillan qui venait de pousser cet éclat de rire et de jeter à l'infortuné Gillot cette menace. Nous l'avons laissé au moment où n'ayant plus qu'un jambon pour toute provision, il entrevoyait avec horreur le supplice de la famine comme le terme fatal de sa carrière d'aventures. Lorsque ce dernier jambon fut épuisé, lorsqu'après avoir une centième fois fouillé la cave dans tous les sens, Pardaillan se fut bien convaincu qu'il ne lui restait plus qu'à mourir, il prit une résolution :

« Il se soutiendrait avec du vin tant qu'il pourrait. Et au moment où les souffrances de la faim deviendraient pressantes, où ce vague espoir d'être sauvé qui était enraciné dans son esprit s'évanouirait, eh bien ! il échapperait à la torture par le suicide : d'un coup de sa bonne épée, il en finirait. »

Pardaillan attendit donc avec cette sérénité que donnent les résolutions définitives. Couché près de son tas de bouteilles, il y avait sans doute plusieurs heures qu'il n'avait mangé et se demandait s'il ne valait pas mieux se tuer tout de suite. Tout à coup, il lui sembla entendre un bruit derrière la porte. Il se releva d'un bond, se rapprocha, haletant, de l'escalier, et écouta…

Et ce qu'il entendit lui causa une joie telle qu'il eut de la peine à

retenir un cri. Ce qu'il entendait, c'était la conversation de Gilles et de Gillot qui se communiquaient leurs impressions.

Pardaillan tira sa dague et se plaça au bas des barricades qu'il avait échafaudées. La démolition dura assez longtemps, comme on l'a vu et à force d'écouter les deux démolisseurs, le vieux routier changea d'idée. Il se dissimula dans un coin au pied de l'escalier, Gilles et Gillot passèrent à deux pas de lui.

Il attendit qu'ils se fussent enfoncés dans le lointain de la cave. Alors il n'eut qu'à remonter et tranquillement, il ferma la porte. Son premier mouvement fut alors de détaler et de mettre la plus grande distance possible entre lui et cette cave qui avait failli devenir son tombeau. Mais bientôt s'étant convaincu que l'hôtel était parfaitement désert, la curiosité le prit de savoir ce que diraient les deux fossoyeurs improvisés qui, en somme, avaient tout ce qu'il faut pour enterrer proprement un mort ou le jeter à l'eau – tout, excepté le cadavre.

Il entendit enfin l'oncle et le neveu s'approcher de la porte, une fois leur perquisition terminée. Et, satisfait de l'adieu qu'il leur jeta sous forme d'un éclat de rire et d'une menace, il s'éloigna.

– C'est égal, dit-il, voilà deux imbéciles qui doivent être bien étonnés !…

Chapitre 47

ÉTONNEMENT DE PARDAILLAN ET DE PARDAILLAN FILS

Le vieux routier, bien qu'il eût habité peu de temps l'hôtel, le connaissait pourtant de fond en comble. C'était chez lui une habitude invétérée que d'étudier soigneusement les localités où il devait séjourner. Rendu à la liberté par le tour de passe-passe auquel nous venons d'assister, il se rendit directement à l'office et alluma un flambeau. Puis il visita les armoires et commença par se réconforter de quelques victuailles oubliées. Alors il chercha les clefs des divers appartements et les ayant trouvées, son trousseau d'une main, le flambeau de l'autre, il se mit à visiter l'hôtel.

Dans quel but ? Que cherchait-il ?

Pardaillan, à tort ou à raison, s'imaginait avoir droit à quelques dédommagements et c'est ainsi que, guilleret, sifflotant un air de chasse, il parvint dans une grande salle où, entre autres ornements raffinés, se trouvait un grand miroir. Il en profita pour s'inspecter de la tête aux pieds et constata qu'il était à faire peur. Il n'avait plus de chapeau, ses vêtements étaient en lambeaux, tachés de boue, de sang et de vin. Il n'avait plus d'épée. D'ailleurs, ses blessures étaient toutes fermées, et sauf une cicatrice rougeâtre au nez, son visage était à peu près intact – un peu pâle, par exemple.

– Procédons avec ordre et méthode, dit Pardaillan.

Aussitôt, il pénétra dans la chambre à coucher du maréchal, il avisa une haute et noble armoire ventrue à laquelle il essaya vainement toutes ses clefs. À force de s'amuser à fouiller la serrure avec la pointe de sa dague, il finit par la faire sauter.

– Tiens ! fit-il, voilà l'armoire qui s'ouvre ! Elle était remplie de linge et de vêtements. Le vieux routier eut un sifflement d'admiration. Il procéda alors à une toilette complète dont il avait le plus grand besoin.

Dans une chambre de l'un des officiers du maréchal, il trouva une cuirasse en cuir jaune dont il se revêtit aussitôt. Dans une autre, il trouva une paire de hautes bottes toutes neuves et il se trouva qu'elles lui allaient parfaitement. Ailleurs, il s'empara d'une toque à plume noire, du plus bel effet. Enfin, à une panoplie de la grande salle, il décrocha la plus belle et la plus solide rapière qu'il pût trouver.

En continuant ses recherches, il arriva dans un cabinet écarté, où il tomba en arrêt devant un coffre armé de trois serrures. Au bout d'une heure de travail, les trois serrures avaient sauté. Pardaillan ouvrait le coffre et demeura ébloui : il était plein d'or et d'argent ; il y avait là tout un trésor. Le vieux routier se gratta le nez, embarrassé, inquiet, se tâtant.

– Voyons, dit-il, je ne suis pas un truand. Je n'emporterai donc pas cet or qui est à M. de Damville. Très bien. Mais M. de Damville me doit une indemnité de guerre. Il s'agit d'estimer cette indemnité sans léser aucun intérêt, ni le mien, ni le sien. Mes habits ont été lacérés ; il est vrai que je viens de les remplacer, mais je tenais aux miens, moi ! Ceux-ci me gênent… Soyons bon prince, et ne comptons que cent livres pour la gêne. Mettons chacune de mes blessures à dix livres pièce. Hein ? Trop cher ? Non, ma foi. J'ai bien reçu dix blessures, ce qui fait un total de cent livres, avec les cent précédentes, nous avons deux cents… Hum ! c'est bien tout ?… Et l'émotion que j'ai éprouvée ! Mettons l'émotion à dix-huit cents livres et n'en parlons plus ; ajoutons toutefois mille livres pour m'avoir exclusivement nourri de jambon, ce qui m'obligera à payer un médecin pour la cure de mon estomac. Total : trois mille livres, si je sais compter.

À mesure qu'il parlait ainsi, le vieux Pardaillan puisait dans le coffre. Lorsqu'il eut garni sa ceinture de cuir des trois mille livres qu'il avait comptées en pièces d'or pour être moins chargé, il referma soigneusement le coffre, puis le cabinet, puis toutes les chambres qu'il avait ouvertes. Et ainsi, habillé de neuf des pieds à la tête, une bonne épée au côté, la ceinture garnie, il se dirigea d'un pas léger vers la grande porte de l'hôtel qu'il franchit au moment où le soleil se levait.

– C'est amusant d'y voir clair, réfléchit-il. Mort-Dieu ! Il me semble que j'ai encore mes quarante ans !

Il est de fait qu'à le voir marcher, la toque sur l'oreille, la main à la garde de l'épée, on lui eût donné vingt ans.

– Or, ça, continua-t-il, que s'est-il passé depuis que j'ai été précipité dans cette cave ? Pourquoi l'hôtel de Mesmes est-il entièrement désert ? Où est le maréchal ? Qu'est devenu mon fils ?

Il se rendit à l'auberge de la *Devinière*, où il interrogea maître Landry qui lui apprit que la cour était à Blois et qu'il était question d'une grande réconciliation entre catholiques et huguenots.

– Mais, ajouta le digne aubergiste, permettez-moi, monsieur, de vous féliciter du bien qui vous arrive ; je vois, au superbe costume que vous portez, que vos affaires sont en bon train.

– En effet, maître Landry ; je viens de faire un petit voyage… au fait, combien a-t-il duré mon voyage ?…

– Dame, monsieur, il y a à peu près deux mois, ou peu s'en faut, que vous êtes venu ici, le jour où vous m'avez fait l'honneur de dîner et ensuite de mettre à mal ce monsieur d'Aspremont…

– Deux mois ! comme le temps passe ! (Ça valait au moins mille livres de plus, songea le vieux routier.) Eh bien ! mon cher hôte, comme je vous le disais, ce petit voyage m'a enrichi, ce qui va me permettre de régler ce vieux compte que nous avons ensemble.

– Ah ! monsieur, s'écria Landry dans le ravissement de son âme, j'ai toujours dit que vous étiez un parfait galant homme.

– Alors, voyons, je vous dois combien, fit Pardaillan qui, machinalement, regardait dans la rue.

– Vous me devez, commença Landry, vous me devez…

– Ah ! misérable ! s'écria soudain le vieux routier. Tu vas payer cher ta trahison !

Landry demeura ébahi, la bouche ouverte, les yeux ronds de surprise, tandis que Pardaillan repoussant la table à laquelle il était assis, s'élança au dehors comme un forcené. En quelques instants, il eut disparu au tournant de la première rue.

– Allons ! pensa l'aubergiste mélancolique, ce n'est pas encore pour cette fois !

Qu'était-il donc arrivé à Pardaillan ? Il avait vu passer, devant la *Devinière*, Orthès d'Aspremont à qui, non sans raison, il attribuait sa dispute avec le maréchal. Et il s'était élancé, résolu à le tuer.

C'était bien d'Aspremont qui passait, en effet, sa blessure ne lui ayant pas permis de suivre Damville. Malheureusement, il paraît

que d'Aspremont était pressé ; car il marchait d'un bon pas, et lorsque Pardaillan arriva au coin de rue où il l'avait vu tourner, son adversaire avait disparu. Le vieux routier visita en vain tous les environs. Lorsqu'il se fut bien convaincu que d'Aspremont lui échappait pour cette fois, il avait complètement oublié maître Grégoire et sa créance. Tout maugréant, il prit donc le chemin de l'hôtel de Montmorency.

– Pourvu qu'il ne soit rien arrivé au chevalier ! songeait-il. Ces Montmorency sont une mauvaise race. Je viens d'en avoir une nouvelle preuve avec Henri. François est-il meilleur ?… J'en doute.

Contre son attente, le vieux Pardaillan trouva à l'hôtel Montmorency son fils qui le serra dans ses bras avec émotion.

– Que vous est-il arrivé, mon père ? demanda le chevalier après les premières effusions.

– Je te raconterai cela. Je reviens de très loin. Mais toi-même, mon cher chevalier, que t'est-il donc arrivé ?

– À moi, monsieur ?… mais rien que je sache.

– Cependant, tu as la mine d'un moine qui, par hasard, aurait réellement fait carême. Tu es pâle, tu es triste…

– Dites-moi votre histoire, mon père, fit le chevalier, je vous dirai la mienne après.

Le vieux routier ne se fit pas prier et raconta son aventure point par point.

– En sorte, fit le chevalier en riant, que Gilles et Gillot sont maintenant à votre place ?

– Avec cette différence que si je me suis nourri des jambons que tu m'avais signalés, ils en seront réduits à se nourrir des os que je leur ai laissés.

– Mais il faut délivrer ces pauvres diables, mon père.

– Or ça, tu es fou ? Délivrer Gilles ! Pour qu'il aille tout courant raconter la chose à Damville. Tu veux donc que je sois perdu ? Damville me croit mort. Je tiens à ce qu'il garde cette croyance le plus longtemps possible. Car c'est du moment où il me saura vivant que je risquerai le plus de trépasser à bref délai. Ce Gilles est un misérable, et son neveu est un coquin qui voulait me couper les oreilles ; mais c'est moi qui aurai les siennes !

Le chevalier ne put s'empêcher de rire.

– Et maintenant, reprit son père, à ton tour, chevalier. Vide ton sac…

– Mon père, vous savez bien ce qui m'attriste.

– Ah ! oui… les deux donzelles en question. Elles ne sont donc pas retrouvées ?

– Hélas ! Le maréchal de Montmorency et moi, nous avons en vain fouillé tout Paris… J'ai voulu alors quitter le maréchal, et ne vous voyant plus, m'en aller de Paris à l'aventure. Mais il a paru si chagrin de ma résolution que je suis demeuré pour quelques jours encore… Nous n'avons plus d'espoir ni l'un ni l'autre…

– Par la mort-Dieu ! Par Pilate ! Par Barabbas ! Par les cornes du diable !

Ces exclamations violentes échappèrent coup sur coup au vieux routier qui les hurla en les ponctuant de coups de poing sur la table.

– Que vous arrive-t-il, mon père ?… s'écria le chevalier abasourdi.

– J'ai trouvé ! rugit le vieux Pardaillan.

– Quoi ! Qu'avez-vous trouvé !…

– Où elles sont ! ou plutôt le moyen de le savoir, ce qui revient au même !

Le chevalier devint très pâle.

– Mon père, dit-il, prenez garde de me donner une fausse joie qui me tuerait !

– Je te dis que j'ai trouvé, corbacque ! Ah ça, qu'as-tu à trembler ainsi ? Ah ! oui, tu aimes la petite Loïse, je l'oublie toujours, tellement la chose me paraît extravagante qu'un honnête homme comme toi se puisse empêtrer de pareils sentiments… Eh ! morbleu, épouse-la, à la fin ! Tu veux mon consentement, eh bien, tu l'as !…

– Vous vous moquez, mon père.

– Moi ! Je veux que le diable m'arrache la langue si jamais cette langue se gausse de toi ! Je te parle sérieusement, chevalier. Oui, je comprends ta surprise. Je sais bien que je t'ai toujours prêché de te méfier des femmes… Mais que veux-tu ! Puisqu'il n'y a pas moyen de te faire revenir à des pensées plus raisonnables, il faut bien que je me plie à ta folie… Tu épouseras donc Loïse, Loïson, Loïsette…

– Mon père, fit le chevalier d'une voix tremblante, il ne peut être question de cela… Oubliez-vous que Loïse est la fille de François de Montmorency !

– Eh bien ! s'écria le vieux routier stupéfait.

– Comment pouvez-vous concevoir que la fille du plus illustre seigneur de France puisse épouser un gueux comme moi !

– Ah ! Ah ! Voilà donc ce qui, au fond, te met la cervelle à l'envers !

– Eh ! bien, oui, mon père… et vous avez bien raison ; c'est une folie pour moi que d'aimer Loïse de Montmorency.

Le vieux Pardaillan saisit la main de son fils et gravement lui dit :

– Et moi, je te dis que tu l'épouseras. Ce n'est pas tout, chevalier : si l'une des deux parties, en présence doit être honorée, c'est la famille Montmorency. Un homme comme toi vaut un roi, j'entends un vrai roi du temps où les rois pouvaient donner au monde des leçons de bravoure et de générosité. Ne crois pas que ma paternelle affection m'aveugle. Je sais ce que tu vaux. Je suis sûr que le maréchal le sait aussi. Et la petite Loïson doit le savoir. Et si elle ne le sait pas, elle le saura. Tu l'épouseras, te dis-je.

Le chevalier secoua la tête. Il voyait les choses plus clairement que son père, et se rendait compte exactement de la distance qui pouvait séparer un Pardaillan d'un Montmorency. Mais comme il avait décidé une fois pour toutes d'aimer sans intérêt et de se dévouer sans espoir de récompense, il reprit :

– Quoi qu'il en soit, monsieur, il s'agit tout d'abord de retrouver la dame de Piennes et sa fille.

– Tu as pardieu raison.

– Et vous dites que vous savez où elles se trouvent ?

– Non, mais j'ai le moyen de le savoir ! Je ne sais comment je n'y ai pas pensé plus tôt. Va prévenir M. le maréchal de Montmorency… ou plutôt, non… partons. Et ce sera beau que ce soit justement moi qui lui ramène la petite Loïsette.

– Partons, mon père ! fit le chevalier avec une hâte fébrile.

En effet, le vieux Pardaillan se montrait si sûr de son fait que le chevalier ne doutait nullement de le voir ramener Jeanne de Piennes et Loïse à l'hôtel Montmorency. Et alors, qu'arriverait-il ?… En route, le vieux Pardaillan s'expliqua.

– Il y a un homme qui sait assurément où se trouvent tes deux princesses au bois dormant. Et cet homme, c'est le damné intendant de Damville, celui qui sait tous les secrets du maître.

– Gilles !… Ah ! vous avez raison… courons, mon père !

– Nous le tenons, n'aie pas peur !

– Qui sait s'il n'a pas trouvé le moyen de sortir de la cave, lui qui doit bien connaître l'hôtel jusque dans ses dessous !

– Et toi qui voulais lui donner la clef des champs !… Mais quant à sortir de la cave, rassure-toi. J'ai eu le temps de l'étudier, et je t'assure que s'il y avait eu une issue, je l'aurais trouvée.

Cependant, ce que venait de dire le chevalier ne laissa pas

d'inquiéter le vieux Pardaillan. Il y avait peut-être un secret. Le père et le fils se mirent à courir et, arrivés à l'hôtel de Mesmes, ils y entrèrent par le jardin. Quelques instants plus tard, ils étaient devant la porte de la cave. Homme de sang-froid s'il en fut, le vieux routier retint son fils qui voulait ouvrir aussitôt et se mit à écouter. Sans doute, de l'intérieur, Gilles et Gillot avaient entendu les pas, car à peine Pardaillan et son fils se furent-ils arrêtés devant la porte qu'une voix lamentable leur parvint :

– Ouvrez, au nom du ciel ! Ouvrez, qui que vous soyez !…

– Qui êtes-vous ? demanda le vieux routier en déguisant sa voix.

– Je suis maître Gilles, l'intendant de monseigneur de Damville. Nous avons été enfermés dans cette cave par un misérable, un homme de sac et de corde, un truand…

– Assez ! Assez, maître Gilles ! s'écria Pardaillan qui éclata de rire.

– Le damné Pardaillan ! se lamenta Gilles en reconnaissant la voix de celui qu'il avait voulu enterrer.

– Lui-même, mon digne intendant ! Et votre neveu, comment se porte-t-il ? Je viens pour lui couper les oreilles.

On entendit au loin un gémissement, puis un bruit de futailles qu'on remue… c'était Gillot qui cherchait une profonde cachette pour sauver ses oreilles.

– Et quant à vous, maître Gilles, reprit Pardaillan, écoutez-moi bien.

– Je vous écoute, monsieur ! haleta l'intendant.

– J'ai eu pitié de vous… et c'est pour cela que je reviens.

– Ah ! soyez béni, monsieur !

– Oui, je me suis dit qu'il serait indigne d'un chrétien de vous laisser ici mourir lentement de faim…

– Tout à fait indigne, monsieur ! fit la voix éplorée.

– Et que ce serait un supplice abominable…

– Hélas ! on ne peut plus abominable !

– J'en sais quelque chose, maître Gilles ! C'est le supplice que vous avez voulu m'infliger. Mais enfin, j'ai bonne âme au fond, et je ne veux pas vous faire souffrir. Alors, écoutez-moi. Avez-vous remarqué à la quatrième poutre en partant du soupirail un clou énorme, bien solide, et bien enfoncé ? Non ? Vous n'avez pas remarqué ? Je le connais ce clou, moi, vu que j'ai eu la pensée de m'y pendre. Sachez donc que j'ai apporté une bonne corde neuve et propre comme il convient. Cette corde, je l'attacherai par un bout

au clou de la poutre et par l'autre bout à votre col…

– Miséricorde ! Vous me voulez pendre !

– Pour vous empêcher de mourir de faim, ingrat !… Quant à votre neveu, je ne lui ferai d'autre mal que de lui couper les deux oreilles.

On entendit un gémissement et un sanglot. Pardaillan ouvrit la porte. Et dans l'obscurité, il aperçut Gilles, à genoux sur l'une des marches de l'escalier ; il était livide, hideux.

– Chevalier, dit le vieux routier, demeurez à cette porte ; armez vos pistolets ; et si l'un de ces deux misérables fait mine de vouloir sortir, tuez-le sans pitié.

– Grâce, monseigneur, gémit l'intendant.

– Or ça, tu as donc bien peur de mourir ?

– Oui… hoqueta le vieillard ; j'ai peur… bien peur… ne me tuez pas.

Ses dents claquaient. Son visage se décomposait. Il était évidemment au paroxysme de l'épouvante.

– Tu as peur, continua Pardaillan. Et si je t'offrais un moyen de sauver ta vie ?

– Oh ! bégaya le vieillard en tendant ses bras avec désespoir : tout ce que vous voudrez, tout ! Demandez-moi ce que j'ai pu entasser d'or et d'argent depuis que je vis. Je suis riche, très riche. (Pardaillan songeait à ce coffre qu'il avait pris pour le coffre de Damville.) Je vous donne tout !…

– Je ne veux pas de ton argent, dit le vieux routier.

– Quoi alors ? Dites ! Parlez ! J'accorde, je donne tout ce que vous voudrez ! Oh ! j'ai peur… peur !… grâce ! pitié !…

La terreur de Gilles était en effet parvenue à un tel degré que Pardaillan jugea dangereux de le soumettre à une plus longue épreuve.

– Voyons, dit-il, rassure-toi. Je ne te tuerai pas. Tu ne seras pas pendu. Et même, tu pourras t'en aller d'ici, à une seule condition…

– Laquelle ! cria le vieillard dans un véritable râle de joie effrénée.

– Tu me diras où ton maître le maréchal a conduit la dame de Piennes et sa fille…

Gilles leva des yeux hagards vers Pardaillan.

– Vous me demandez cela ? dit-il. C'est cela que vous voulez savoir pour me donner vie sauve ?

– Oui. Tu vois que tu en es quitte à bon compte.

Gilles, qui était à genoux, se releva. Gilles qui grelottait et claquait des dents, se raidit et n'eut plus un frémissement.

D'une voix ferme, il dit :

– Tuez-moi donc : cela, vous ne le saurez pas !

Pardaillan bondit. Le chevalier, qui se connaissait en courage, ne put s'empêcher de s'incliner devant le hideux vieillard, à face de gargouille, que transfigurait à ce moment une indomptable volonté.

– La corde ! gronda le vieux routier.

Il n'en avait pas apporté. Mais il saisit Gilles par le bras et le conduisit au-dessous du clou qu'il avait signalé.

– Veux-tu parler ? dit-il d'une voix froide. Tu as une minute pour te décider.

Gilles répondit :

– Je vois que vous n'avez pas de corde. Il y a dans la cour de l'hôtel une charrette. C'est dans cette charrette que je devais vous porter à la Seine. J'y avais placé une bonne corde pour vous la mettre au cou avec une pierre. Envoyez chercher la corde et pendez-moi : vous ne saurez rien.

– Par tous les diables d'enfer ! grommela Pardaillan. Ce vieux-là est superbe !... Dommage que je sois forcé de le tuer !

Il tira sa dague, et de sa même voix glaciale, il dit :

– Pour ta bravoure, tu ne seras pas pendu. Mais je vais te tuer d'un seul coup, au cœur, si tu ne parles...

– Voici mon cœur, dit le vieux Gilles en déchirant son pourpoint d'un coup violent. Seulement, si le désir d'un mourant vous est sacré, je vous supplie de dire à Mgr de Damville que je suis mort fidèle, mort pour lui...

Les deux Pardaillan demeurèrent saisis d'un étonnement admiratif. L'attitude de ce vieillard qui avait une peur affreuse de mourir et qui cependant offrait sa poitrine au coup mortel, pour demeurer fidèle à son maître, leur parut un phénomène inexplicable.

– Monsieur de Pardaillan, fit tout à coup une voix qui grelottait.

Le routier se retourna et aperçut Gillot qui sortait de derrière une futaille.

– N'aie pas peur, dit-il : ton tour va venir ; ton digne oncle d'abord, toi ensuite. Seulement tu ne mourras pas : tu auras simplement les oreilles coupées.

– Je le sais, fit Gillot qui, tout blême, frissonna de la tête aux pieds. Je le sais, et pour sauver mes oreilles, je veux vous proposer

un marché.

– Voyons le marché…

– Je sais où se trouvent les deux personnes que vous cherchez…

– Toi ! rugit le vieux Gilles. Ne croyez pas cet imbécile, monsieur !…

– Pardon, pardon… cet imbécile tient à ses oreilles. Je conviens qu'il a tort parce qu'elles sont hideuses, mais enfin il y tient, et s'il dit vrai, il les aura sauves !

– Il ment ! gronda le vieillard qui, se débarrassant de l'étreinte de Pardaillan, se précipita sur son neveu.

Mais il n'eut pas le temps de l'atteindre que déjà Pardaillan l'avait saisi à la gorge et le remettait au chevalier.

– Parle ! dit-il alors à Gillot.

– Il ne sait rien ! Il ment ! vociféra Gilles.

– Je ne mens pas, mon oncle, dit Gillot qui, certain de sauver ses oreilles, reprenait de l'aplomb. Le jour où j'ai reçu l'ordre de préparer la voiture, et où j'ai eu précisément affaire à ce digne jeune homme que voici, toutes ces manigances m'ont mis là cervelle à l'envers ; et à dix heures, j'ai suivi l'expédition ; j'ai tout vu. Je sais où la voiture s'est arrêtée, et je m'offre d'y conduire ces messieurs…

– Où est-ce ? palpita le chevalier.

– Rue delà Hache ! fit Gillot.

– Rue de la Hache ! s'exclama le chevalier stupéfait, à l'esprit de qui l'image d'Alice de Lux se présenta aussitôt.

Mais il y avait d'autres maisons que la sienne dans la rue. Il était impossible que la fiancée de Marillac eût de pareilles accointances avec le duc de Damville ! Ou alors… Le chevalier entrevoyait des abîmes dans l'existence de cette femme.

– Voyons, reprit-il. Quel est l'endroit exact ?

– Tais-toi ! Tais-toi, infâme ! hurlait le vieux Gilles. Monseigneur te fera pendre, écarteler, rouer vif !…

– Monsieur, la maison est facile à reconnaître, elle fait le coin de la rue Traversine : elle a un jardin, et il y a une porte verte à ce jardin.

Le cri de rage que poussa l'intendant eut suffi pour démontrer que Gillot venait de dire la vérité.

– Courons ! s'écria le vieux Pardaillan.

Mais le chevalier demeurait immobile, tout pâle.

– Tu doutes de la sincérité de ce cuistre ?… Emmenons-le avec

nous, et s'il a menti…

– Non. Je suis sûr qu'il a dit vrai.

– Oh ! oui, monsieur, s'écria Gillot en joignant les mains.

Le chevalier songeait qu'il s'était présenté à diverses reprises dans la maison de la rue de la Hache et qu'il avait toujours trouvé porte close depuis son unique entretien avec Alice. Mais dans ce cœur généreux, ce n'était pas là la seule inquiétude qui se levât. Il se demandait avec angoisse quel mystère cachait la vie d'Alice et quel malheur pour Déodat allait sortir de ce mystère.

– Allons ! dit-il enfin. Je saurai la vérité en l'interrogeant… si je la retrouve !

Le vieux Pardaillan ne comprit pas ces paroles, mais il s'apprêta à suivre son fils.

– Vous avez tous les deux vie sauve, dit-il à Gilles et à Gillot. Allez-vous faire pendre ailleurs !

– Hélas ! Pendu, je le serai certainement ! fit l'intendant.

– Je témoignerai de votre fidélité, dit le chevalier. Rassurez-vous, je vous promets d'informer le maréchal de Damville de la belle résistance que vous avez faite.

– Je vous crois, monsieur, et vous remercie, car c'est la seule chose qui puisse me sauver.

– Je vous engage ma parole que votre maître sera informé, dit le chevalier.

– Voilà bien des façons pour un fieffé démon qui voulait jeter mon cadavre à la Seine, au lieu de l'enterrer chrétiennement ! s'écria le vieux routier ! Tu es trop bon, chevalier ; et moi aussi, à ton contact, je me gâte. Tu verras que cela nous portera malheur !

Pendant cette discussion, Gillot avait disparu. Sans doute, il ne tenait pas à se retrouver seul à seul avec son oncle. Gilles s'était assis sur un billot, et la tête dans les mains, réfléchissait à son triste sort. Les deux Pardaillan le laissèrent à ses funèbres méditations et sortirent de l'hôtel pour se rendre aussitôt rue de la Hache.

– Qui peut bien demeurer dans la maison à porte verte ? demanda le vieux routier. Sans doute quelque officier de Damville qui s'est retranché là avec une petite garnison. Je vous propose donc, mon fils, d'attendre la nuit. Nous viendrons étudier la localité. Nous reconnaîtrons la force de la garnison, et nous prendrons les mesures nécessaires pour que l'attaque réussisse du premier coup.

Le chevalier eut un instant d'hésitation, puis il dit :

– Mon père, je crois qu'en cette affaire, il faut que j'agisse seul…

Il n’y a pas d’officier, pas de garnison, rue de la Hache.

– Ah çà, tu connais donc la maison ?

– Oui. Et je ne redoute qu’une chose, c’est qu’elle soit inhabitée… en ce moment.

– Je ne comprends pas, chevalier. Je pressens seulement qu’il y a là un secret.

– Qui n’est pas à moi ! C’est le secret d’un ami que j’aime comme un frère… de l’homme que j’aime et respecte le plus au monde, après vous, mon père.

– Et tu veux y aller seul ? Tu m’assures qu’il n’y a pas de danger ?

– Aucun danger, mon père. Il est indispensable que je sois seul.

– Bon. En ce cas, je t’attendrai au bout de la rue.

– Non. Séparons-nous ici. Peut-être vous verrait-on. Et si on s’aperçoit que quelqu’un m’attend, que quelqu’un peut intervenir, cela suffirait sans doute pour que la porte ne me soit pas ouverte.

– Je vais donc t’attendre… où cela ? À la *Devinière* ? C’est bien dangereux. Ah ! pauvre Catho, comme je te regrette !

– Mais, mon père, vous pouvez m’attendre chez Catho, si vous le voulez.

– Bah ! tu l’as donc revue, pendant que je me consumais au fond de la cave ?

– Oui ; avec l’argent que vous lui avez remis, elle a installé, rue Tiquetonne, un nouveau cabaret.

– Qui s’appelle ?

– L’*Auberge des deux morts qui parlent*.

– Ah ! digne Catho ! excellente Catho ! tu t’es souvenue… Je l’épouserai, chevalier !

Sur cette boutade, le père et le fils se séparèrent ; le chevalier continuant son chemin vers la rue de la Hache, le vieux routier s’acheminant vers le nouveau cabaret de Catho pour y attendre son fils en dégustant une pinte d’hypocras.

Rue Tiquetonne, il vit en effet une auberge avec une devanture et une enseigne toutes neuves. C’était l’*Auberge des deux morts qui parlent*. Seulement, pour corriger ce que l’enseignement pouvait avoir de trop macabre, Catho qui, comme on l’a pu voir, n’était pas une bête, avait fait peindre deux noirs… deux Maures qui étaient censés tenir une conversation des plus intéressantes en agitant leurs gobelets. Pendant que le vieux Pardaillan admirait l’enseigne et entrait dans le cabaret, le chevalier approchait de la maison à la porte verte. Tout de suite, il remarqua que les contrevents étaient

soigneusement rabattus sur les fenêtres, comme si la maison eût été inhabitée. Le cœur battant, il heurta le marteau. La porte demeura fermée, la maison silencieuse. Mais, cette fois, le chevalier était décidé à savoir ce qui se passait derrière ces murs et à savoir ce qu'il y avait dans ce silence et ce mystère. Il frappa encore à diverses reprises sans obtenir de réponse. Alors, il jeta un coup d'œil à droite et à gauche pour s'assurer qu'aucun voisin ne l'épiait, puis, s'élançant d'un bond, il atteignit la crête du mur de bordure. Alors, il se hissa à la force du poignet et sauta dans le jardin. Il marcha droit à la porte de la maison, décidé à faire sauter la serrure. Au, moment où il y arrivait, cette porte s'entrouvrit et, dans la pénombre, une forme blanche apparut à Pardaillan, qui demeura stupéfait, cloué sur place. C'était Alice de Lux !

Comme elle était changée ! Comme elle était pâle ! Et quelle poignante tristesse était répandue sur ses traits charmants !… Et comme sa voix parut rauque, presque dure, lorsqu'elle dit :

– Hâtez-vous d'entrer, monsieur, puisque vous forcez ma porte !

Le chevalier obéit. Alice de Lux le fit pénétrer dans cette pièce où Marillac l'avait présenté. Elle demeura debout. Elle ne lui offrit pas de siège.

– Pourquoi me persécutez-vous ainsi ? dit-elle. Ne saurait-on me laisser mourir en paix ! Vous êtes venu par trois ou quatre fois frapper à ma porte, et je ne vous ai pas ouvert… Un galant homme eût compris, et respecté ma solitude et ma douleur…

– Madame, dit le chevalier en se remettant de l'émotion qui l'étreignait, votre accueil étrange m'aurait déjà chassé de cette demeure, si un puissant intérêt ne m'obligeait à supporter un outrage que je ne mérite pas…

Ce reproche glissa sur Alice sans l'émouvoir.

– Un mot seulement, dit-elle froidement : venez-vous de sa part ?…

– Vous me demandez, je crois, si je vous suis envoyé par le comte de Marillac ?

– Oui, monsieur. Oui, continua-t-elle en s'animant, ce ne peut être que lui qui vous envoie. Il a vu la reine de Navarre, n'est-ce pas ? Et la reine a parlé ! La reine a voulu le sauver de la hideuse créature que je suis ! Il sait, maintenant ! Il sait ! Et il n'a pas osé venir lui-même me crier son mépris et sa haine ! Je le croyais plus brave… et vous, monsieur, c'est une singulière commission que vous avez acceptée là !…

Une sorte de fièvre l'emportait maintenant. Le chevalier stupéfait, eût voulu l'arrêter, lui faire comprendre qu'elle se trompait. Et il était paralysé par cette curiosité maladive qui saisit l'homme placé tout à coup en présence d'un phénomène effrayant.

– Monsieur, continua l'espionne avec cette étrange volubilité que nous avons déjà signalée, pas un mot. Je sais tout ce qu'il vous a chargé de me dire. Inutile de le répéter. D'ailleurs, je ne le tolérerais pas. Allez, monsieur, allez, et dites-lui seulement que la punition viendra de moi-même… qu'il se rassure… je disparais de sa vie… c'est tout ! Quant à vous, monsieur, du premier moment où je vous ai vu, j'ai compris que vous apportiez ici la catastrophe. Vous avez été un messager de malheur en venant m'annoncer que le comte se rendait auprès de Jeanne d'Albret ! Ah ! que n'est-il venu lui-même ! Je l'eusse retenu !… Il était temps encore !… Maintenant, c'est fini… une deuxième fois, vous vous faites le messager d'un deuil horrible… Allez, monsieur, je ne vous maudis point !

– Madame, s'écria alors Pardaillan hors de lui, vous commettez une affreuse erreur ; ce n'est pas le comte de Marillac qui m'envoie ! Je viens de mon propre mouvement, et pour moi-même !

Alice de Lux, qui était blanche comme une morte, rougit légèrement, puis redevint livide.

– Ce n'est pas lui qui vous envoie ! balbutia-t-elle.

– Non ! il n'est pas de retour !

– Ce n'est pas lui ! reprit-elle avec égarement.

– Je vous le répète, madame : c'est pour mon propre compte que je viens !

– Qu'ai-je dit ? Qu'ai-je dit ? Insensée !…

Elle se couvrit le visage de ses deux mains. Et alors, les sanglots commencèrent à soulever son sein et à râler dans sa gorge, sans qu'une larme filtrât à travers ses doigts pâles. Le chevalier s'agenouilla :

– Madame, dit-il d'une voix si mâle et si douce qu'elle semblait l'accent idéal de la franchise et de la pitié, madame, je vous supplie de croire que j'ai déjà oublié des paroles échappées à votre délire ! Qui que vous soyez, je ne vois en vous qu'une pauvre femme qui souffre et qui pleure ! Et pour vous épargner cette douleur qui éclate en vous, madame, pour l'affection que je porte au comte, votre noble fiancé, je consentirais à mourir ! J'ignore quelle faute vous pouvez avoir à vous reprocher… Ce que je sais, ce que je vois d'une façon éclatante, c'est l'amour prodigieux que vous portez à

mon ami ! Ah ! croyez-moi, madame, un tel amour est capable de racheter même un crime !

Alice avait laissé tomber ses bras.

– Parlez-moi encore, bégaya-t-elle. Il y a si longtemps que je souffre seule, toute seule avec moi-même ! Il y a si longtemps qu'une parole de pitié n'a rafraîchi les brûlures de ce malheureux cœur.

Et le chevalier, maintenant, oubliait pourquoi il était venu ! Il se releva, saisit les deux mains d'Alice, l'attira à lui, la prit dans ses bras, et ses lèvres, doucement, se posèrent sur les cheveux parfumés de la jeune femme.

Et tout cela fut si vraiment, si profondément fraternel, qu'Alice ne se rappelait avoir jamais éprouvé pareille impression d'apaisement et de douceur. Dans ce moment même, le chevalier trouva les seules paroles qui fussent en harmonie avec la situation, avec les pensées de la jeune femme et avec ses propres pensées :

– Il vous aime ; vous pouvez être assurée que jamais femme ne fut comme vous l'objet d'un culte aussi tendre, aussi passionné ; il vous aime au point de ne vouloir pas savoir ce qu'il y a en vous d'obscur et de secret ; vous êtes sa lumière ; vous êtes sa joie ; vous êtes son amour ! Ne croyez pas au moins qu'il me l'ait dit… son amour éclate dans chacune de ses paroles ; il parle de vous comme les croyants parlent de leur divinité… Rassurez-vous donc, pauvre femme qui avez souffert… l'amour d'un pareil homme, un tel amour, dis-je, est capable de sublimes efforts…

– Oh ! dit-elle, vous me ravissez l'âme. S'il était possible que mon noble fiancé pût ne pas savoir !

– Je vous répète qu'il vous aime. Donnez à ce mot le sens de l'absolu. Qu'importe, dès lors, qu'il sache ou ne sache pas ce que vous voulez lui cacher. Croyez-moi, de vous, à lui, de lui à vous, il n'y a de vrai, d'existant, de digne d'être su que votre admirable amour pour lui, que sa passion pour vous…

– Quel noble cœur vous êtes !

– Oui, madame, dit Pardaillan avec cette étrange simplicité qui faisait que les indifférents ne savaient jamais s'il se moquait, oui, je sais que j'ai le cœur bien placé ; et c'est pourquoi je juge avec sérénité vos terreurs, c'est pourquoi j'ai pu comprendre ce qu'il y a d'auguste et d'immaculé dans votre amour pour le comte, fussiez-vous la créature que vous vous accusiez d'être. Une âme capable de l'amour que vous éprouvez ne peut être qu'une belle âme. Heureux

le comte d'être aimé de vous ! Et heureuse vous-même d'être aimée de lui !

– C'est que vous ne savez pas, dit-elle en frissonnant. Ô vous qui avez versé dans mon âme endolorie les seules consolations que j'aie entendues dans ma vie de désespoir, ô vous que j'ai accueilli en ennemi et qui vous révélez mon frère, vous qui bercez ma douleur parce que vous avez peut-être souffert, écoutez-moi, il faut que vous sachiez ce que je sais !

– Non, madame, s'écria le chevalier avec un secret effroi, laissez le silence recouvrir la terreur de votre âme, comme les peaux pures et paisibles d'un étang recouvrent parfois des fonds tourmentés… À quoi bon remuer ces fonds quand il est si simple de se laisser glisser sur la surface riante de ces eaux ?

– Cher ami !…

– Un ami, oui, madame. Un ami du comte… de celui qui vous aime, et un ami de vous-même. Et que serait cette amitié, si je ne vous défendais pas de vous-même, si je n'arrêtais pas sur vos lèvres des paroles qui peut-être vous soulageraient sur l'heure, mais que vous regretteriez plus tard ! Ce n'est pas au présent qu'il faut que vous songiez, Alice, c'est à l'avenir. Si je vous laissais parler, plus tard, quand le bonheur vous aura apaisée, quand vous serez la femme de Marillac, quand l'oubli de votre passé sera enfin venu anéantir ces secrets, alors, Alice, vous penseriez avec amertume qu'un homme a connu ces secrets !

Elle tressaillit. Sans le vouloir, le chevalier venait de toucher à la plaie la plus vive du cœur d'Alice.

– Un homme ! murmura-t-elle si bas que Pardaillan ne l'entendit pas. Combien sont-ils, hélas ! qui connaissent l'abominable secret de ma vie !

Et toute frissonnante d'angoisse, elle se tut, renfonça en elle-même le secret prêt à lui échapper.

– Ainsi, reprit-elle plus calme, le comte n'est pas de retour à Paris.

– Non, madame.

– Et, fit-elle avec hésitation, vous n'en avez reçu aucune nouvelle ? Vous ne savez pas ce qu'il fait… ce qu'il pense ? Oh ! cela surtout… je donnerais ma vie pour savoir ce qu'il pense en ce moment.

– Je n'en ai pas de nouvelles, madame ; mais tout le monde sait à Paris que la reine de Navarre est à Blois, en conférence avec le roi de France. Il est donc certain que le comte se trouve à Blois depuis

plus de quinze jours.

– Quinze jours !…

– Tout autant, madame. Or, pour un cavalier comme le comte, de Blois à Paris, il y a quatre journées de marche.

Un éclair de joie puissante parut dans les yeux d'Alice. Avec son tact ordinaire, le chevalier ne tirait aucune conclusion de ce qu'il venait de dire. Mais cette conclusion s'imposait d'elle-même à l'esprit d'Alice :

– Si la reine de Navarre m'avait dénoncée, il serait ici depuis longtemps !

Donc, selon toute vraisemblance, Jeanne d'Albret n'avait pas parlé. Pourquoi ? Comme ces blessés qui évitent soigneusement de soulever le bandeau qui couvre le mal, dans l'espoir de l'oublier en ne le voyant pas, Alice évita de rechercher pourquoi la reine de Navarre n'avait pas parlé. Elle se contenta de l'espérer, résolue, si Marillac ne savait rien à son retour, à l'entraîner avec elle hors de France.

Dès lors, elle redevint la charmante maîtresse de maison qu'elle était. Sur son appel, la vieille Laura apporta des fruits, des rafraîchissements, des confitures, selon la mode. Mais Pardaillan ne voulut goûter à aucune des douceurs qu'elle lui présenta.

Maintenant, il tremblait à son tour. Cet esprit d'une si haute générosité avait oublié son mal pour consoler le mal d'autrui. Mais enfin, il était venu pour avoir des nouvelles de Loïse… Et n'était-ce pas là une partie de ce redoutable secret qu'il avait refusé d'apprendre ? Ému, troublé, bouleversé par cette pensée, il ne savait comment aborder la terrible question. Ce fut Alice elle-même qui lui en fournit l'occasion.

– Chevalier, dit-elle, lorsqu'elle fut arrivée à se rendre maîtresse de sa propre émotion, me pardonnerez-vous jamais la façon indigne dont je vous ai accueilli… j'étais folle…

– Ne pensons plus à cela, madame. Et laissez-moi me rappeler seulement que vous m'avez fait l'honneur de m'appeler votre ami…

– Oui… mon ami… le seul, je puis le dire !

– Et si je faisais appel à cette amitié que vous voulez bien me témoigner ?

– Ah ! fit-elle dans une sincère explosion de reconnaissance, je vous bénirais !… Mais, j'y songe ! Ne m'avez-vous pas dit que si vous veniez me voir, c'était pour votre propre compte…

– En effet, madame ! fit le chevalier avec une émotion croissante.

Cette émotion ne put échapper à Alice. Elle considéra attentivement le jeune homme.

– Écoutez, chevalier, dit-elle. Je ne puis vous dire qu'une chose. C'est que si le bonheur voulait que vous eussiez besoin de moi, je me sentirais capable, pour vous, de tous les sacrifices.

– Madame, dit alors le chevalier, peut-être en effet est-ce un grand sacrifice que je vais vous demander.

– Quel qu'il soit, je suis prête ! fit vivement Alice. Je devine en vous une douleur qui vous a permis de comprendre la mienne. Vous m'avez versé la consolation. L'heure que vous m'avez fait vivre est inoubliable… Chevalier… ajouta-t-elle avec la communicative émotion de la sincérité, vous m'apparaissez comme la plus belle incarnation de loyauté. Un autre, devant les aveux que m'arrachait le désespoir, se fût écarté de moi. Les plus généreux eussent du moins voulu prévenir mon fiancé… oui, c'est là qu'ils eussent placé leur amitié… Vous, chevalier, vous ne m'avez rien demandé. Vous ayez eu pitié d'une souffrance réelle sans en vouloir connaître les causes. Et cela est grand, cela est noble… Et cela m'exalte et me fait entrevoir comme un des plus grands bonheurs de ma vie la possibilité du sacrifice… Parlez donc, car je vous le dis ; je suis prête !

Le chevalier avait écouté ces paroles avec la simplicité attentive qui lui était habituelle.

– Madame, dit-il en prenant son parti, sachez donc que moi aussi j'aime. Et pour vous donner une idée de ce que peut être ce sentiment, je vous dirai une seule chose : celle que j'aime est pour moi ce que le comte de Marillac est pour vous… Maintenant, supposez, madame, que le comte, votre fiancé, soit détenu prisonnier chez moi… et supposez que vous veniez me demander sa liberté… Ah ! madame, à votre agitation, je vois que vous m'avez compris !… Pourquoi Loïse de Montmorency est-elle prisonnière, je ne le sais que trop… mais pourquoi le maréchal de Damville vous l'a remise, je ne le sais pas et ne veux pas le savoir… Un seul mot, madame, un seul : le sacrifice que vous êtes prête à accomplir pour moi ira-t-il jusqu'à rendre la liberté à Jeanne de Piennes et à sa fille ?

À mesure que le chevalier parlait, Alice paraissait plus bouleversée.

– Vous aimez Loïse… Loïse de Montmorency…

– Oui, madame !

– Malheureuse !… murmura sourdement Alice.

– Que dites-vous, madame ?…

– Je dis que je suis bien malheureuse, et qu'il y a de la fatalité dans ma vie, et que tout ce qui m'approche est flétri !…

– Madame ! madame ! Est-il donc arrivé malheur à Loïse ? s'écria le chevalier dont les lèvres tremblantes devinrent blanches.

– Non, non !… Aucun malheur !… Mais…

– Mais ?… Vous ne pouvez me la rendre, n'est-ce pas ?…

– Loïse et sa mère ne sont plus ici !…

Le coup frappa rudement le jeune homme. Il était sûr qu'Alice de Lux disait la vérité. Elle était réellement désespérée.

– Elles ne sont plus ici, reprit-elle, depuis le lendemain du jour où vous m'avez annoncé que le comte de Marillac allait voir la reine de Navarre.

– Damville les a reprises ! gronda le chevalier… Oh ! cet homme se cache ! Mais dussé-je parcourir la France, je mettrai la main sur lui ! Et alors…

– Non, chevalier ! Le maréchal ne les a pas reprises ! C'est moi, c'est moi, insensée, moi dont les rares bonnes pensées tournent à mal, c'est moi qui leur ai rendu la liberté…

Le jeune homme sentit son cœur se dilater, un cri de joie expira sur ses lèvres.

– Libres ! Elles sont libres !…

– Lorsque je me suis vue condamnée, lorsque j'ai compris que mon noble fiancé allait me maudire… ah ! chevalier, quel horrible enchevêtrement de malheur dans ma vie !… D'abord voyez : Damville persécute deux infortunées dignes d'amour et de pitié… il faut que ce soit à moi qu'il s'adresse pour les garder !… Et je suis forcée d'obéir ! Je suis forcée de me constituer la geôlière de deux femmes devant lesquelles je me sentais si misérable qu'à peine osais-je paraître en leur présence ! Pourquoi j'ai été forcée d'obéir ? Là est ce mystère que votre générosité n'a pas voulu connaître ! Mais continuons : du jour où j'ai pensé que Marillac se séparait de moi à tout jamais, je n'avais plus à redouter les révélations dont Damville me menaçait, puisque ces révélations, la reine de Navarre les faisait elle-même !… Je monte chez les prisonnières… Je leur dis : « Pardonnez-moi le mal que je vous ai fait… allez… vous êtes libres !… » Et voici que si ce funeste accès de générosité ne m'était pas venu, Loïse sortirait maintenant d'ici, emmenée par vous qui l'aimez ! Ah ! oui, je suis maudite ! puisque le bien même que je

veux faire se change en calamité !

– Vous exagérez le malheur, madame, dit doucement le chevalier. C'est déjà une joie immense pour moi de savoir que Loïse n'est plus au pouvoir du damné maréchal… Mais ne vous ont-elles pas dit où elles comptaient se retirer ?

– Hélas ! j'étais si bouleversée que je n'ai même pas songé à le leur demander… Et puis… l'aurais-je demandé qu'elles ne m'eussent pas répondu… Qu'étais-je à leurs yeux, sinon une misérable geôlière !

– Ainsi, pas un mot qui puisse laisser deviner…

– Rien. Pas un mot.

Il y eut un moment de silence.

– Monsieur, dit-elle timidement, je devine les questions que sans doute vous vous posez et que vous êtes assez noble pour ne pas formuler de crainte de m'accabler. Je vous jure que pendant leur séjour dans cette maison, Jeanne de Piennes et sa fille n'ont pas souffert – si ce n'est de leur claustration. Je me suis efforcée d'être pour elles plutôt une servante que… ce que j'étais… Je vous jure en outre que le maréchal n'est pas venu ici.

– Je voudrais, dit Pardaillan, vous poser une question… Rassurez-vous, madame, elle m'est toute personnelle… Vous avez dû parfois vous entretenir avec elles ?…

– Deux ou trois fois seulement.

– Eh bien, reprit le chevalier, dans ces circonstances… ou d'autres… enfin, tenez, madame, je veux savoir si jamais mon nom a été prononcé par Loïse…

– Jamais ! dit Alice.

Un nuage passa sur le front du jeune homme. Ses yeux se troublèrent. Un profond soupir gonfla sa poitrine.

– Pourquoi aurait-elle parlé de moi ? songea-t-il. Elle m'a oublié depuis longtemps… Et pourtant… c'est bien moi qu'elle appela à son secours le matin où je fus arrêté.

Pardaillan n'avait plus rien à faire chez Alice de Lux. Il prit donc congé. Mais la jeune femme le supplia de la revenir voir. Il promit. Cette infortunée lui inspirait un profond intérêt. Elle lui apparaissait comme un sphinx dont il eût été l'Œdipe.

En quittant la maison de la rue de la Hache, Pardaillan se rendit rue Tiquetonne, au cabaret des *Deux morts qui parlent*. C'est là, on ne l'a pas oublié, que l'attendait le vieux Pardaillan. À tout, prendre, la visite qu'il venait de faire lui laissait une bonne

impression : Loïse n'était plus au pouvoir de Damville, et c'était un point essentiel.

En songeant à ces choses, le chevalier s'avançait rapidement vers la rue Tiquetonne ; et il arriva ainsi dans la rue de Beauvais, qui était l'une des artères du vieux Paris aboutissant à ce cœur de pierre qu'était le Louvre. Là, il trouva un tel encombrement de populaire qu'il dut s'arrêter.

Il regarda vers le Louvre, et vit qu'on avait baissé le pont-levis de la porte qui regardait la rue de Beauvais. Or, en l'absence du roi, toutes les portes du Louvre levaient leurs ponts-levis. Non seulement le pont était baissé, mais une compagnie d'arquebusiers prenait position dans la rue, en grande tenue de parade, pourpoint aux armes de France, casques à plumets ondoyants.

Vers sa gauche, dans Paris, le chevalier entendait une grande rumeur, ce bruit de houle qui est le bruit de la foule. Autour de lui, le peuple était endimanché ; des femmes accouraient pour tâcher de prendre une place le long de la rue où des hommes du guet, à coups de hallebarde, s'efforçaient de maintenir un passage libre.

– Qu'y a-t-il ? demanda Pardaillan à une jolie fille qui s'accrochait à son bras pour ne pas être bousculée.

– Eh ! ne le savez-vous pas, dit la fille. C'est notre sire le roi qui rentre en son Louvre !…

Mais à ce moment une débandade se produisit dans la foule : le bruit venait de se répandre que le roi et son escorte ne passeraient pas par la rue de Beauvais, mais feraient un détour par la rue Montmartre. En un clin d'œil, la rue se vida comme un fleuve un instant trop gonflé qui se déverse par mille ruisseaux, et le peuple se mit à courir vers la rue Montmartre. Le chevalier reprit son chemin vers la rue Tiquetonne.

Chapitre 48

UN ÉPISODE HOMÉRIQUE

Le vieux Pardaillan, comme on l'a vu, était arrivé à l'*Auberge des deux morts qui parlent*. Il y avait été accueilli à bras ouverts par la digne hôtesse, dame Catho. Le routier, d'un coup d'œil, inspecta le cabaret, avec ses pots d'étain et ses plats de cuivre accrochés un peu partout selon la place, aux murs ou aux solives du plafond bas, ses tables luisantes à pieds massifs, ses escabeaux à dossiers sculptés, ses cruches de grès et ses gobelets. Par une porte ouverte, on voyait rutiler les cuivreries d'une cuisine et flamboyer son âtre à grands chenets tordus et à crémaillère noircie. Bref, l'auberge avait une mine de prospérité qui fendit la bouche de Pardaillan dans un large sourire de satisfaction.

– Catho, dit Pardaillan une fois son inspection terminée, tu mérites d'être félicitée. Ton auberge est admirable ; plût à Bacchus que j'en eusse toujours rencontré de pareilles !

– Grâce à vous, monsieur, fit Catho. Grâce à vos beaux écus. Mais je pense que celle-ci ne brûlera pas comme l'autre ?

– Regretterais-tu ton héroïque dévouement ?

– Nenni, monsieur. Lors même que je me fusse retrouvée après l'incendie sans un sou dans mon tablier, j'eusse été encore contente de vous avoir aidé à battre les philistins, … vous… et monsieur votre fils… On ne le verra pas, monsieur votre fils ?

– Si fait, ma bonne Catho. Seulement, je te préviens que tu te mettras inutilement en frais. Ce gaillard-là a fait la sottise de donner son cœur. Ainsi…

– Oh ! monsieur, croyez-vous donc qu'une pauvre fille comme

moi… et puis, c'eût été bon dans le temps que j'étais belle… maintenant, hélas !…

Et la pauvre Catho, tirant un petit miroir de sa poche, examina avec un soupir de détresse son visage affreusement couturé par la petite vérole.

Pardaillan s'installa à une table, et comme il lui était impossible de demeurer inoccupé, il demanda à Catho de lui servir une petite omelette de cinq ou six œufs – pour attendre, dit-il. L'omelette, sautée dans la poêle sur une claire flamme, fut mangée avec le respect dû à l'une des plus artistiques opérations de Catho. Mais alors il se trouva que le vieux routier avait encore du temps à dépenser. Ce temps fut donc occupé par le dépeçage d'un poulet, qui disparut peu à peu. Après le poulet, et toujours pour tuer le temps, il y eut le massacre d'un pot de confiture. Tout cela n'alla pas sans l'absorption de deux ou trois bons flacons ; en sorte qu'après avoir attendu deux heures de la façon que nous venons d'expliquer, Pardaillan se sentit fort comme Samson, agile comme son propre fils, et que des pensées de bataille passèrent par son cerveau.

Il en résulta qu'entendant tout à coup des trompettes retentir au loin, il reboucla son épée, posa sa toque à plume noire sur le coin de son oreille gauche, et redressant sa moustache, s'en fut vers la rue Montmartre d'où venait le bruit des trompettes, après avoir prévenu Catho qu'il serait de retour dans peu de minutes pour retrouver son fils.

– Vous allez donc voir l'entrée du roi ? fit Catho.

– Ah ! ah ! c'est donc notre Charles que signalent ces trompettes guerrières ?

– Oui, monsieur. On dit que le roi sera accompagné de Madame de Navarre et son fils, ainsi que d'une foule de seigneurs huguenots qui se sont embrassés avec les gentilshommes catholiques.

– Bon ! Et moi qui voyais la guerre !… Enfin, allons toujours voir les beaux habits et les belles armes des gardes. Ce sera presque la guerre.

Ayant dit, Pardaillan remonta la rue Tiquetonne et ne tarda pas à déboucher rue Montmartre. Mais là, il fut pris dans un remous de peuple et porté, poussé contre la porte d'une maison.

– Un sol la chaise ! Qui veut voir et entendre ? On verra notre sire le roi, on verra Mme Catherine dans son carrosse d'or, on verra MM. de Guise sur leurs grands chevaux, on verra… un sol la chaise !…

Ainsi glapissait un gamin. Pardaillan lui donna quelques pièces de menue monnaie et se hissa sur la chaise, qui était placée contre la porte de la maison en question. Cette porte était solidement fermée. Et en levant les yeux, Pardaillan s'aperçut que les fenêtres de l'unique étage étaient closes également, à l'encontre des maisons voisines où toutes les fenêtres étaient garnies de têtes curieuses, où on ne voyait que des yeux grands ouverts, des cous tordus vers le haut de la rue et des bouches ouvertes pour crier :

– Vive le roi ! Vive le roi !

De son poste, Pardaillan dominait maintenant la foule et voyait s'approcher lentement le cortège royal, tandis que les cloches de toutes les églises de Paris sonnaient à toute volée, et que les couleuvrines du Louvre tonnaient. D'abord vint une compagnie des bourgeois du quartier, en armes. Ils s'avançaient en répétant :

– Le roi ! le roi ! Place pour notre roi !

Devant eux, la foule refluait à droite et à gauche, s'ouvrant comme la mer sous l'éperon d'un navire. Derrière eux marchaient une compagnie d'arquebusiers, en ordre magnifique, puis des pertuisaniers, et enfin apparaissaient les gardes du roi, conduits par Cosseins, et précédés d'un double rang de trompettes à cheval. Aussitôt après, dans un somptueux carrosse entièrement doré, surmonté d'une écrasante couronne, traîné par douze chevaux blancs caparaçonnés d'or dont chacun était tenu en main par un Suisse gigantesque, apparaissait la pâle figure de Charles IX.

Les faces du carrosse étaient disposées de telle sorte que tout le monde pût voir le roi. Il était vêtu de noir selon la coutume et considérait avec une sorte d'inquiétude ce peuple immense qui rugissait ses vivats.

Dans le même carrosse, sur la même banquette que Charles IX, assis à sa gauche, se trouvait Henri de Béarn qui, lui, multipliait les saluts, faisait des signes amicaux aux hommes, riait aux femmes, et enfin, parvenait à cacher à tous les yeux la peur qui sourdement le mordait aux entrailles.

– Vive le roi ! Vive le roi !

La clameur partait de la rue, descendait des fenêtres ; les bras s'agitaient ; les toques sautaient en l'air.

Derrière le carrosse royal, venait une lourde machine non moins dorée dans laquelle avait pris place Catherine de Médicis. Près d'elle Jeanne d'Albret !… Catherine était radieuse. Elle ne cessait de saluer le peuple que pour sourire à Jeanne d'Albret. Ah ! ce sourire

enveloppant, cette caresse monstrueuse de l'araignée qui emporte sa victime. Parfois, un éclair de joie sauvage éblouissait le visage de la vieille reine ; alors elle pressait les mains de Jeanne et les serrait nerveusement, comme si elle eût redouté qu'elle allait encore lui échapper, ou plutôt pour s'assurer qu'elle la tenait enfin !

Jeanne d'Albret, muette, impassible, songeait à son fils. Quoi qu'il dût advenir, elle croyait affermir pour longtemps le trône et le bonheur d'Henri en acceptant son mariage avec Marguerite de France ! Vaguement elle pressentait que de terribles dangers la menaçaient. Mais forte, inébranlable dans ses résolutions, elle gardait un masque d'une sérénité un peu froide et hautaine. Autour d'elle, la foule acclamait furieusement Catherine de Médicis !

– Vive la reine de la Messe ! cria quelqu'un.

Le mot fut aussitôt adopté et retentit avec des accents de sourde menace.

Cependant le cortège avançait. Derrière les deux voitures royales, le duc d'Anjou à cheval : à sa droite, Coligny, calme et froid, caressant d'une main sa barbe blanche ; à sa gauche, le duc d'Alençon ; puis le duc de Guise qui exultait, faisait caracoler son destrier et recevait avec des sourires radieux sa part des acclamations. Puis les voitures des dames d'honneur ; puis une foule de seigneurs et de princes, le duc de Nevers, le duc d'Aumale, le duc de Damville, M. de Gondi, M. de Mayenne, M. de Montpensier, M. de Rohan, M. de la Rochefoucauld, seigneurs catholiques et huguenots confondus, mêlés, chacun avec sa petite escorte de gentilshommes fringants, des prêtres, des évêques à cheval, des moines en théorie, des soldats, des fantassins, des cavaliers ; c'était un rêve étrange, une cohue fantastique, une mise en scène somptueuse, éclatante que paraissaient régler les fanfares de trompettes…

Perché sur sa chaise, Pardaillan assistait à cette féerie avec un sourire goguenard.

– Voilà les huguenots dans la place, grommelait-il. Mais ce n'est pas le tout que d'entrer. Comment vont-ils sortir ?

Le vieux renard flairait en effet quelque tour de Catherine dans toute cette démonstration. Cependant, le spectacle l'amusait, le passionnait presque, en bon badaud parisien qu'il était. Et les rasades de Catho aidant, il en arrivait à oublier qu'il y avait pour lui un intérêt vital à ne pas être vu. Tout à coup, son regard qui errait à l'aventure, sollicité par les mille détails du spectacle, se croisa avec

un regard flamboyant, auquel il s'accrocha pour ainsi dire.

– Le maréchal de Damville ! gronda le routier avec, un juron.

En même temps, il saluait de son plus gracieux sourire et de son plus beau geste. Damville, d'une violente secousse, avait arrêté son cheval et demeurait pétrifié, les yeux rivés sur ce Pardaillan, qu'il croyait mort au fond des caves de son hôtel, dont il avait donné l'ordre de jeter le cadavre à la Seine et qui lui apparaissait, très vivant, tout hérissé d'ironie.

« Oh ! oh ! songeait à ce moment le vieux routier, la fête est complète ! Tous mes assassins me regardent ! Tiens-toi bien, Pardaillan ! »

Il redoubla les sourires et les saluts. En effet, près de Damville, trois ou quatre cavaliers s'étaient également arrêtés.

– L'homme que nous avons grillé dans le cabaret ! s'écria l'un.

– Celui qui est mort avec le chevalier de Pardaillan ! fit un autre.

– Mort, grillé, incendié, réduit en cendres, le revoilà en chair et en os !

Ces cavaliers, qui étaient de la suite du duc d'Anjou, c'étaient Quélus, Maugiron, Saint-Mégrin et Maurevert… Ils considéraient avec une stupéfaction hébétée l'homme qu'eux aussi pouvaient à bon droit croire trépassé.

Cependant Pardaillan, que tous ces regards convergés vers lui ne troublaient aucunement, commençait à se dire que la rencontre pourrait bien fort mal tourner pour lui. En conséquence, il essaya de descendre de sa chaise afin de se faufiler dans la foule et de disparaître.

– Messieurs, dit-il, vous êtes trop à me regarder. Vous finiriez par me faire rougir de cet excès d'honneur.

Malheureusement, la foule était si tassée, si compacte autour de lui, que force lui fut de demeurer immobile sur son piédestal. Tout cela n'avait d'ailleurs duré que quelques instants.

Au moment où Pardaillan cherchait inutilement à descendre de sa chaise, le duc d'Anjou s'étant retourné, s'aperçut que plusieurs de ses gentilshommes s'étaient arrêtés. Il appela Quélus, son favori, qui s'approchant de lui, se mit à lui parler vivement. Le duc d'Anjou, fit alors un signe au capitaine de ses gardes. Puis tout ce monde, entraîné par la marche du cortège, continua à s'avancer. Mais si vite que se fussent accomplis ces différents mouvements, ils n'avaient pu échapper à l'œil perçant du vieux routier.

– Les choses se gâtent ! dit-il à haute voix, à là grande surprise de

ses voisins immédiats.

Il faut noter, en effet, que Pardaillan n'était pas le seul perché sur une chaise. Près de lui, à sa gauche, il y avait une table qui supportait sept ou huit curieux. À sa droite, une sorte de tréteau était couvert par une dizaine de personnes. Il y avait aussi des chaises en quantité. Pardaillan prit le seul parti qui lui restait à prendre : il fit basculer sa chaise qui tomba ; l'instant d'après, il se trouva sur la chaussée au milieu de gens qui hurlaient, furieux. L'aspect martial de Pardaillan leur imposa silence.

Mais ce n'était pas tout :

– Il fallait, coûte que coûte, sortir de cette foule et disparaître au plus tôt. Car Pardaillan ne doutait nullement que les mots prononcés par le duc d'Anjou à l'oreille de son capitaine des gardes n'eussent trait à sa modeste personne, autre excès d'honneur dont il se fût passé. Il commença donc à jouer des coudes.

À ce moment, au lieu de s'ouvrir devant lui, la foule reflua violemment et, pour ne pas être entraîné, Pardaillan s'accrocha au marteau de la porte devant laquelle sa chaise était placée. Que se passait-il ?

On eût dit qu'une partie du cortège royal faisait demi-tour, revenant sur ses pas. Une vingtaine de cavaliers, au grand trot, accouraient sans s'inquiéter des cris de terreur des femmes et des blasphèmes des bourgeois. Il y eut une fuite éperdue, un reflux désordonné des vagues populaires.

Et Pardaillan, accroché à son marteau, vit couler le flot sans comprendre les causes de cette fuite. Enfin, il se vit seul, tout seul contre cette porte. Alors, il lâcha le marteau et se retourna. Or, dans le mouvement brusque qu'il exécuta à cet instant, le marteau frappa sur son clou arrondi. Le coup résonna sourdement dans l'intérieur de la maison.

Pardaillan se retourna donc, et demeura tout ébaubi : il se trouvait seul dans un grand demi-cercle dont la corde était formée par les maisons de la rue et dont la ligne de circonférence était formée par des cavaliers sur un rang. Le cavalier qui se trouvait au milieu de cette ligne était grand, superbe, noir de barbe, avec des yeux durs ; il portait un costume d'une sévère magnificence. C'était Henri de Montmorency, duc de Damville, maréchal des armées du roi.

Près de lui, un homme au sourire mauvais couvait Pardaillan d'un regard mortel. C'était Orthès, vicomte d'Aspremont, qui était monté

à cheval pour aller au-devant de son maître et avait pris place dans le cortège. À l'aile droite de la courbe, se trouvaient Maurevert et Saint-Megrin. À l'aile gauche, Quélus et Maugiron. Les intervalles étaient remplis par des cavaliers qui avaient suivi les mignons sur l'ordre du duc d'Anjou.

Pardaillan se redressa. Son long corps maigre et sec parut s'allonger encore. Ses yeux se plissèrent et firent lentement le tour de cette assemblée. Les talons joints comme à la parade, les jambes raides, le poing gauche sur la hanche, il se découvrit de la main droite, traça un large salut de sa toque dont la plume noire parut vouloir balayer tout ce monde, puis il remit sa toque sur sa tête, l'assura sur le coin de l'oreille d'un coup de poing, et d'une voix de fanfare, il dit :

– Bonjour, messieurs les assassins !

Un murmure féroce parcourut le rang des cavaliers. Seul, Damville demeura froid et terrible. Mais l'un d'eux fit un geste, et tous se turent : c'était le capitaine des gardes du duc d'Anjou. Il dit :

– Monsieur de Pardaillan, votre épée !

– Allons donc ! claironna la voix de Pardaillan. Tu parles comme si tu étais Xerxès en personne. Je te répondrai comme si je m'appelais Léonidas, ni plus ni moins ! Tu veux mon épée : viens la prendre !

En même temps, il tira sa rapière en un de ces gestes flamboyants dont avait hérité son fils, la maintint un instant toute droite au-dessus de sa tête, puis, en appuyant la pointe sur le bout de sa botte, il se pencha légèrement, appuyé des deux mains sur la garde en croix et se mit à rire d'un rire aigre et désespéré. Sa suprême pensée à ce moment était :

– Plutôt que d'aller pourrir au fond de quelque cachot d'où je ne sortirais que pour marcher à Montfaucon ou à la place de Grève, mourons ici et montrons à ces freluquets comme il faut savoir tomber avec élégance !

Maugiron prit la parole et dit :

– Monsieur est dur à cuire ! Il a une couenne qui résiste à la grillade, sans quoi il fût resté dans les cendres du cabaret de la Truanderie où nous l'avons enfumé, n'est-ce pas, messieurs ?

Il y eut un éclat de rire ; avant d'assommer l'animal, ils étaient décidés à s'en amuser. Pardaillan répondit :

– Si ma couenne fut dure à cuire, ta face de mignon fut facile à ébouillanter, si je ne me trompe ; un peu plus, je te faisais frire dans

l'huile bouillante comme un gentil merlan ; tu y perdis quelques écailles.

Maugiron eut un geste de rage.

– Sus ! cria-t-il en poussant son cheval.

Mais un geste de Damville l'arrêta. Lui aussi voulait placer son mot.

– Eh messieurs ! ne voyez-vous pas que nous avons affaire à un âne revêtu de la peau du lion ? Sur ma parole, le truand a dévalisé quelque armoire de mon hôtel pour se vêtir décemment. :

– Ah ! monseigneur, trompetta Pardaillan, tu fais erreur, il me semble ! L'âne, c'est bien toi, et le lion, c'est moi. La preuve, et je te défie de la réfuter, la preuve, c'est que je voulus me ganter chez toi sans y réussir ; je ne trouvai que gants pour sabots aucun n'allait à ma griffe. Et pourtant, j'essayai tous les gants de ton étable, tous, te dis-je, jusqu'à celui qui est encore cloué à ta porte !…

– Misérable chien ! hurla Damville.

– Entendons-nous ! fit Pardaillan. Est-ce lion ? Est-ce chien ? Est-ce âne ?

– Je déchirerai ta carcasse à coups de lanière !

– Tiens ! Je croyais que ton arme, c'était l'épée. Pardon ! c'est la lanière, comme un valet !

– Monsieur ! votre épée ! gronda encore le capitaine d'Anjou. Au nom du roi, votre épée !

– Dans ton cœur ou ton ventre ! à ton choix ! grinça Pardaillan.

– Finissons-en ! dit Damville.

Cette scène avait duré beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour la lire. Il est à noter qu'à chacune de ces insultes qui se croisaient et cliquetaient comme des épées qui prennent l'engagement, le cercle entier avançait d'un pas nouveau et se resserrait autour de Pardaillan, toujours debout contre la porte. Au moment où le maréchal commanda d'en finir, les cavaliers avancèrent encore.

Ils avaient tous l'épée à la main.

Derrière ce cercle, à droite et à gauche, la rue était noire de monde ; une foule bruyante, agitée, nerveuse, dans le bruit lointain des fanfares, dans le grondement des cloches et des canons, cherchait à voir ce qui se passait ; aux fenêtres, des centaines de curieux se penchaient.

– Ils le prendront ! criait l'un.

– Mort ou vif ! dit une femme qui s'intéressait aux mignons.

– Noël pour la moustache grise ! glapit un gamin juché sur une corniche d'un premier étage.

Pardaillan salua le gamin d'un geste et d'un sourire.

– En avant ! gronda Henri de Montmorency.

– Un instant ! fit une voix fielleuse. Monsieur que voici est le père d'un certain chevalier de Pardaillan qui a osé insulter Sa Majesté le roi jusque dans son cabinet. Prenons-le vivant ! Et la torture saura bien lui faire dire où est son fils !

C'était Maurevert qui parlait ainsi. Le conseil était terrible. Les yeux de Damville jetèrent une lueur sanglante. Ce chevalier, ce fils, comme le vieux, connaissait le secret de sa conspiration. S'il pouvait les anéantir tous deux du même coup !… Au moment où les cavaliers éperonnant leurs chevaux, se précipitaient sur Pardaillan, le maréchal cria :

– Oui ! oui ! vivant ! Et qu'il dise où est son fils !…

– Le voilà ! tonna une voix vibrante, rugissante, formidable.

À cette seconde, il y eut dans la troupe un désordre inexprimable : on vit l'un des cavaliers tomber, rouler dans la poussière de la chaussée ; et, à sa place, sur son cheval, apparut un jeune homme à la figure figée dans un sourire d'intense ironie, mais aux yeux flamboyants ; et ce nouveau venu, par une audacieuse manœuvre, affolait le cheval dont il venait de s'emparer, lui labourant les flancs à coups d'éperon, lui brisant la bouche à coups de furieuses saccades sur le mors ; la bête hennissait de douleur, se mettait à ruer, à se cabrer, faisait feu des quatre sabots ; le cercle se reculait, la foule fuyait avec des hurlements ; et le vieux Pardaillan, dans une clameur de joie délirante et de mortelle inquiétude paternelle, jetait un cri :

– Mon fils !…

– Tenez bon, monsieur, répondait froidement le chevalier.

Car c'était lui !… Voici ce qui s'était passé :

En sortant de la maison de la rue de la Hache, le chevalier, arrêté un moment rue de Beauvais par la foule qui attendait le passage du roi avait pu reprendre son chemin vers le cabaret des *Deux morts qui parlent* lorsque cette foule s'était précipitée vers la rue Montmartre par où devait passer le cortège royal. Le chevalier arriva donc tout naturellement à la rue Montmartre et il y entra au moment où les derniers cavaliers du cortège s'éloignaient dans la direction de la Seine.

Là, un groupe énorme de badauds stationnait autour de quelque

chose qu'il ne voyait pas. Mais ce que vit parfaitement le chevalier, ce fut la haute stature du maréchal de Damville. Il allait passer outre, lorsqu'ayant inspecté les cavaliers qui dominaient la foule, il reconnut Maurevert et les mignons qui semblaient s'avancer vers une porte, tout en échangeant des paroles accompagnées de force gestes menaçants qui s'adressaient évidemment à un piéton qu'ils enserraient.

La première pensée du chevalier fut de s'écarter pour ne pas être reconnu, et de chercher à gagner la rue Tiquetonne. Et déjà il commençait à opérer son mouvement de retraite, lorsqu'il crut reconnaître la voix de son père ! Aussitôt, il se rua tête baissée dans la foule ; bourrades, coups de coude, coups de pied ; vociférations indignées de bourgeois.

Il passa. En quelques secondes, il parvint aux cavaliers qui entouraient Pardaillan. Il vit son père acculé contre la porte, se mettant en garde au moment où la bande s'avançait.

Le chevalier regarda autour de lui comme pour demander conseil aux circonstances, et il eut un sourire. Dans les occasions suprêmes, il avait ainsi de ces sourires en lame d'épée, qui étaient terribles à voir. D'un geste rapide, il assura sa rapière. D'un deuxième geste, il tira sa dague. Alors, il bondit.

S'accrocher à l'étrivière du premier cheval auquel il se heurta, se hisser d'un élan sur la selle, placer la pointe de sa dague sur la gorge du cavalier stupéfait et terrifié fut pour lui l'affaire d'un instant :

– Descendez, monsieur ! dit le chevalier, glacial et souriant.

– Vous êtes fou, monsieur !

– Non, je suis fatigué, et j'ai besoin d'un cheval. Descendez, ou je vous tue !

Le cavalier leva le pommeau de son épée pour assommer l'étrange adversaire, Mais il n'eut pas le temps d'achever. Un coup de dague en pleine poitrine l'atteignit. Il se renversa et roula. Le chevalier enfourcha la bête et dégaina sa rapière. Et furieusement il bondit. Cela avait eu la rapidité et le flamboiement d'un éclair.

– Mon fils ! hurla le vieux Pardaillan.

Le chevalier lui sourit.

Et il y avait on ne savait quoi de fantastique à voir ce forcené qui semblait évoluer sur la Bête de l'Apocalypse, dont chaque geste était un coup de foudre, dont l'immense rapière traçait d'éblouissantes zébrures et se rougissait à chaque détente, dont le

cheval sautait, bondissait, ruait à droite, ruait à gauche, fou furieux, oui, et cependant son visage immobile semblait une ironie vivante, la bouche plissée comme pour lancer une moquerie sans violence, les yeux, maintenant, révélant des pensées aigres-douces plutôt que de la fureur !

Un large espace demeura vide autour du vieux routier. Et il y eut alors quelques secondes de répit pendant lesquelles chacun étudia rapidement la situation. Le chevalier, au centre de cet espace vide, avait arrêté son cheval frémissant et le maintenait d'une main de fer. Et la bête immobile, le nez au vent, son poil noir hérissé par la douleur, ressemblait à une statue de bronze éclaboussée d'écume. Le chevalier se taisait, les lèvres serrées, attentif. Le vieux Pardaillan, de sa voix rauque, couvrait d'injures ses adversaires qui lui ripostaient de loin.

Cependant, tandis qu'on s'invectivait ainsi, ces quelques secondes de répit effaré étaient mises à profit par le vieux Pardaillan. Les tables, les chaises, les échelles, tout ce qui, autour de lui, avait servi aux curieux, maintenant en déroute, il s'en emparait rapidement, les entassait en rempart avec la prodigieuse habileté qu'il avait de ces sortes d'opérations, et à ce rempart, qui se dressait devant la porte à laquelle il était acculé, il ne laissait qu'un étroit passage.

– Pour le chevalier, quand il sera désarçonné, grommela-t-il.

Quant au maréchal de Damville, il s'était mis à l'écart, un peu honteux d'avoir fourvoyé sa dignité à une besogne d'arrestation ; car pour lui l'arrestation ne faisait pas de doute. Les mignons, comme on l'a vu, rugissaient des insultes, et cependant, se mettaient en bataille. Les cavaliers, amenés par le capitaine des gardes d'Anjou, n'attendaient qu'un signe de leur chef. Ce répit amené par la foudroyante intervention du chevalier dura en tout une dizaine de secondes. Le capitaine, d'un geste, imposa silence aux mignons, et dit en s'adressant aux deux Pardaillan :

– Messieurs, au nom du roi, faites-y bien attention !… Vous rendez-vous ?

– Non, dit froidement le chevalier.

– Vous faites rébellion ?

– Oui.

– En avant, donc !… Gardes, emparez-vous de ces deux hommes !…

Les gardes d'un côté, les mignons de l'autre, se précipitèrent l'épée haute sur le chevalier qu'il fallait saisir ou tuer avant

d'arriver au vieux Pardaillan. Le chevalier comprit que la dernière minute était arrivée. Sa pensée suprême fut pour Loïse. Mais cette pensée ne fit que traverser son cerveau.

Au moment où l'attaque reprenait plus furieuse, et cette fois définitive il voulut recommencer la manœuvre désespérée qui venait de lui réussir. Il rassembla donc les rênes et porta aux flancs de sa bête un double coup terrible. Mais le cheval, au lieu de s'enlever, laissa échapper une plainte déchirante et s'abattit !…

– Malédiction ! rugit le chevalier qui, sautant agilement, se retrouva debout l'épée à la main, mais serré de près par une quinzaine de chevaux.

Que s'était-il passé ?… Dès la première intervention du chevalier, l'un des assaillants avait mis pied à terre et assuré dans sa main une de ces courtes dagues à large lame qui étaient des armes si meurtrières. Cet homme, c'était Maurevert.

Il suivit d'un œil attentif les mouvements du chevalier, et au moment où le capitaine criait : « En avant » il se précipita à pied, se cramponna à la bride du cheval et lui enfonça sa dague en plein poitrail, d'un coup sûr et violent. Atteinte au cœur, la bête s'affaissa, agonisante. Le chevalier s'apprêta à mourir, et déjà, il commençait à fourrager de sa rapière dans la masse qui grouillait autour de lui.

– Par ici ! hurla le vieux Pardaillan.

Le chevalier retourna la tête, vit le rempart qu'avait élevé son père ; un éclair de dernier espoir brilla dans ses yeux et il se précipita vers l'ouverture qui avait été laissée libre. À peine fut-il en sûreté – quelle sûreté – ! derrière ce précaire abri que l'ouverture fut bouchée par la chute d'un tréteau que le vieux routier avait maintenu suspendu à bout de bras.

Le père et le fils se trouvèrent alors enfermés dans cette citadelle improvisée qui pouvait, à la rigueur, constituer une défense pendant deux ou trois minutes. Ils échangèrent un regard qui fut leur suprême étreinte d'adieu, car ils n'avaient le temps ni de s'embrasser, ni même de se serrer la main :

À ce moment, le maréchal de Damville, qui s'était mis à l'écart, se rapprocha, fasciné par la curiosité, partagé entre la crainte de voir les Pardaillan s'échapper, la haine qu'ils lui inspiraient et l'admiration dont il ne pouvait se défendre.

Les chevaux avaient marché en rang serré sur l'obstacle. Mais il y eut un recul, avec des hennissements de douleur, les bêtes se

cabrant, les cavaliers jurant comme des païens : le vieux Pardaillan à gauche, le chevalier à droite commençaient à s'escrimer ; d'instant en instant, avec une sûreté terrifiante, avec une rapidité d'éclair, les deux épées surgissaient d'entre les barreaux des chaises entassées, d'entre les pieds de table, s'élançaient comme des vipères d'acier, piquaient les chevaux aux naseaux, aux poitrails, et les deux indomptables assiégés, silencieux ramassés sur eux-mêmes, le vieux routier dans une attitude de bête sauvage qui aspire le carnage, le jeune, imperturbable et froid, apparaissaient comme des Titans d'un autre âge.

Le capitaine, d'un geste, arrêta encore l'attaque : cette tactique ne réussissant pas, il fallait en employer une autre. Ce fut le deuxième arrêt dans ce tragique et merveilleux corps à corps.

– Par tous les diables d'enfer, murmura le capitaine des gardes, je suis fâché d'arrêter ces deux hommes…

– Es-tu blessé ? dit le vieux Pardaillan.

– Pas une égratignure, et vous, mon père ?

– Rien encore. Tâchons de bien mourir, par Pilate.

– Tâchons de ne pas mourir, dit froidement le chevalier.

– Pied à terre ! commanda le capitaine.

Une douzaine de cavaliers sautèrent à bas de leurs chevaux ; les mignons étaient du nombre, enragés par cette résistance, rêvant de supplices, et répétant entre eux :

– Il nous les faut vivants !

Alors, ce fut un cercle d'épées qui se forma autour du rempart ; douze ou quinze pointes convergèrent sur les Pardaillan ; un grand silence se fit dans ce petit espace, tandis que la foule continuait, à droite et à gauche, à faire entendre son grondement sourd : la minute fut poignante.

– Rendez-vous donc, par la mort-dieu ! dit le capitaine.

Les Pardaillan secouèrent la tête. Le capitaine haussa les épaules et dit :

– Prenez-les !

Ensemble, à ce mot qui leur fut un signal d'attaque, ensemble les épées fulgurèrent, les pointes fouillèrent à travers les bois, deux ou trois lames se cassèrent d'un coup sec, quatre hommes tombèrent, du sang gicla, et la bande se reculant pour un nouvel assaut, sans faire attention à ses morts, cria d'une voix :

– Ils en tiennent ! Ils en tiennent !

C'était un succès ; les deux Pardaillan étaient rouges de sang,

blessés tous deux à la tête, aux bras, à la poitrine.

– Adieu, chevalier ! fit le vieux routier en tombant sur un genou.

– Adieu, mon père ! dit le chevalier en s'accoudant pour ne pas tomber.

– Au nom du roi, rendez-vous, et je tiens votre rébellion nulle et non avenue ! cria le capitaine avec une émotion dont il ne fut pas maître.

– Merci, monsieur ! dit le chevalier de sa voix la plus jolie. En mourant, c'est vous que je regarderai, car vous êtes ici la seule figure qu'un honnête homme puisse regarder… Chargez-nous !

Le capitaine fit un signe et cria :

– Démolissez, d'abord !…

Et de nouveau, le formidable rang d'acier s'avança comme une bête monstrueuse, en dardant ses pointes. Au même instant, sous des coups furieux, la barricade s'écroula, le passage se trouva libre.

– Voici la fin de la fin ! s'écria le vieux Pardaillan dans un suprême éclat de rire.

En même temps, il portait deux ou trois coups de pointe.

– Adieu, Loïse ! murmura le chevalier dans un frémissement de tout son être, en fermant un instant les yeux.

Et lorsqu'il les rouvrit, ces yeux, il demeura pantelant, ébloui, extasié, frappé d'un étonnement surhumain, rêvant qu'il était mort, ou que, dans le vertige de l'angoisse, une consolante et radieuse apparition lui était survenue pour le conduire aux portes de l'infini. Et voici ce qu'il voyait :

Les pointes des épées menaçantes qui étaient à un pouce de sa poitrine s'étaient relevées ou abaissées. Les assaillants reculaient à droite et à gauche, étonnés, fascinés, laissant libre une route bordée d'acier qui aboutissait à Henri de Montmorency à cheval, immobile, pétrifié, couvert d'une pâleur livide. Dans ce chemin, une femme vêtue de deuil s'avançait, lente et majestueuse…

– La dame en noir ! haletait le chevalier.

Et sur le seuil de la maison, devant la porte où s'élevait la barricade, devant cette porte qui venait de s'ouvrir soudain, se tenait une jeune fille adorable dans sa pose à la fois craintive et hardie, avec ses cheveux dorés lui faisant un nimbe glorieux, son doux visage pâle, – et du seuil élevé, elle abaissait sur le chevalier un long regard chargé d'admiration et d'effroi…

– Loïse ! bégaya le jeune homme qui, d'un mouvement très doux, se mit à genoux sur le sol baigné de sang.

Deux larmes perlèrent au bord des longs cils de la jeune fille. Et son regard se voila alors d'une céleste tendresse.

– Puissances du ciel, je puis mourir… elle m'aime !…

Le chevalier tomba à la renverse, évanoui, tandis que le vieux Pardaillan, mordant sa rude moustache grise, grommelait :

– Ah ! c'est la Loïse, Loïson, Loïsette ?… Eh bien, je ne suis pas fâché de trépasser avec ce spectacle-là dans les yeux !

La dame en noir, Jeanne de Piennes s'avançait vers Henri de Montmorency.

Au moment où la porte s'était brusquement ouverte, au moment où cette femme était ainsi apparue, se jetant entre les épées et les blessés, les assaillants s'étaient reculés effarés. Et la dame avait si grand air, le front haut, majestueuse et calme, elle parut si imposante que l'étonnement se changea en respect, que tous comprirent qu'il allait se passer quelque chose d'étrange, et que nul parmi ces hommes furieux tout à l'heure n'eût voulu alors porter un dernier coup aux blessés que d'un geste elle avait mis sous sa protection.

Jeanne de Piennes s'arrêta à deux pas du maréchal de Damville. Hypnotisé, Henri l'avait vue venir comme on voit marcher une apparition dans un rêve. Il n'y avait plus en lui ni amour, ni fureur, ni jalousie : il n'y avait que le prodigieux étonnement de la voir là. Comment ? Pourquoi ? Sa tête s'y perdait. Il attendait, voilà tout.

– Monseigneur, dit Jeanne de Piennes, je prends ces deux hommes : ils sont à moi. L'un d'eux est celui qui m'a ramené l'enfant qui m'avait été volé ; l'autre, c'est son fils. Et ma gratitude infinie va de l'un à l'autre. Je vous le dis, monseigneur, ces deux hommes sont à moi. Et je vous demande : dois-je expliquer à tous ici présents quelle dette j'ai contractée envers eux ? Faut-il que je parle ?

D'un geste de son bras elle enveloppa les cavaliers immobiles, les mignons stupéfaits, la foule maintenant silencieuse, haletante devant cette scène. Le maréchal avait longuement tressailli. Il eut un haut-le-cœur de révolte. Ses yeux sanglants regardèrent, farouches, autour de lui, puis revinrent à Jeanne de Piennes. Et sous son regard à elle, sous ce regard limpide, il se courba, vaincu… vaincu en apparence, car un sourire funeste glissa sur ses lèvres décolorées. D'une voix basse, rauque, à peine perceptible, il répondit :

– Ces deux hommes sont à vous, madame… prenez-les !…

Et sous ses coups de saccade violente, son cheval recula jusqu'aux maisons d'en face ; mais là, il s'arrêta, et Henri demeura présent… un nouveau sourire fugitif et terrible tordit sa bouche. Jeanne de Piennes s'était retournée vers le capitaine des gardes du duc d'Anjou.

– Monsieur, dit-elle, vous accomplissez ici une mission…

– Ordre du roi, madame ! fit le capitaine d'une voix ferme. Je dois arrêter ces deux gentilshommes…

– Monsieur, je m'appelle Jeanne, comtesse de Piennes, duchesse de Montmorency…

Le capitaine s'inclina profondément. Il y eut un frisson parmi les assistants, telle avait été l'amertume qui avait éclaté dans ces quelques mots, – l'amertume et aussi la forte volonté.

– Je vous suis une caution vivante, poursuivit Jeanne de Piennes. Ma parole vous répond des deux prisonniers.

– S'il en est ainsi, madame, dit le capitaine, à Dieu ne plaise que je mette en doute la caution de haute, noble et puissante dame de Piennes et de Montmorency. Et si les deux prisonniers ne doivent pas quitter cette maison…

– Ils ne la quitteront pas, monsieur !

– J'obéis, madame. J'ajoute : je suis heureux d'obéir, car ce sont deux braves.

Jeanne de Piennes s'inclina et se retourna vers les deux blessés qui, s'étant relevés, assistaient à cette partie de la scène en faisant d'héroïques efforts pour se tenir debout. Aux derniers mots du capitaine, d'un même mouvement, ils remirent leurs épées aux fourreaux. Jeanne de Piennes s'avança vers le vieux Pardaillan :

– Monsieur, dit-elle de sa voix douce et fière, voulez-vous me faire le grand honneur de vous reposer dans ma pauvre maison ?…

Elle tendit sa main. Le vieux routier, bouleversé d'émotion, s'appuya sur cette main, et tous les deux entrèrent ainsi dans la maison.

Alors, d'un geste timide, Loïse présenta sa main au chevalier, Il la saisit en frissonnant et se redressa de toute sa taille. Déchiré, sanglant, superbe, il apparut un instant comme le lion qui, après la victoire, conduit sa lionne hors du champ de bataille.

La vision disparut. La porte s'était refermée sur Loïse et le chevalier…

– Capitaine ! gronda Henri, vingt gardes devant cette maison, nuit et jour ! Vous me répondez sur votre tête des prisonniers… et des

prisonnières !…

– J'allais donner mes ordres, monseigneur ! répondit le capitaine d'un ton hautain.

– Faites donc !… Et fasse votre bonne étoile que la dame de Piennes, qui s'intitule à faux duchesse de Montmorency, vous soit une bonne caution jusqu'au bout !

Le capitaine prit rapidement ses dispositions : les morts et les blessés furent enlevés ; on envoya chercher du renfort ; et bientôt vingt gardes s'installaient devant la maison qui devait être surveillée nuit et jour.

Au loin, les canons du Louvre tonnaient.

Chapitre 49

LE DIAMANT

Comment Jeanne de Piennes et sa fille Loïse se trouvaient dans cette maison de la rue Montmartre, comment et pourquoi elles intervinrent dans la scène que nous venons de retracer, c'est ce que le lecteur avait le droit de se demander, et c'est ce que nous avons le devoir de lui dire.

Le séjour des deux prisonnières dans le logis de la rue de la Hache avait été aussi triste qu'on peut l'imaginer ; mais la souffrance morale n'avait été compliquée d'aucune souffrance physique. Alice de Lux se maintenait dans son rôle de geôlière ; elle s'y maintenait avec honte, avec désespoir, et elle tâchait au moins d'atténuer ce qu'il y avait d'odieux dans ce rôle. Dans les rares occasions où elle eut à s'entretenir avec la dame de Piennes, elle se présenta plutôt en servante qu'en gardienne. Les prisonnières qui l'avaient d'abord redoutée, finirent par la prendre en pitié.

Les jours et les nuits s'écoulèrent mornes, désolés.

Cependant, cette claustration au fond de deux pièces étroites avait altéré la santé de Jeanne de Piennes. Elle résistait au mal avec cette vaillance qu'on lui connaît. Mais enfin tant de violentes secousses, tant de chagrins, une si longue douleur qui semblait s'enfoncer plus profondément en elle à mesure qu'elle avançait dans la vie, avaient fini par l'atteindre au cœur.

Ses yeux s'élargissaient, cernés d'un cercle bleuâtre : Une grande faiblesse, peu à peu, s'emparait d'elle.

On peut dire que cette infortunée ne vivait plus que par un effort d'énergie morale et d'amour maternel. Jeanne de Piennes n'était

plus que mère. Son dernier rêve était de mettre sa fille en sûreté… mourir ensuite !

Oui, elle envisageait maintenant la mort comme le suprême repos. En effet, son dernier espoir s'était évanoui. Quel espoir ? La lettre qu'elle avait écrite à François de Montmorency !

Elle ne doutait pas que cette lettre n'eût été remise. En interrogeant Alice de Lux, elle avait pu se convaincre que le maréchal était à Paris. Il lui semblait impossible que François n'eût pas reçu cette lettre touchante où elle avait raconté la vérité sur la tragédie de Margency. Et François n'était pas accouru à son secours ! François l'abandonnait, la croyait encore coupable !

Il est vrai qu'il avait pu la chercher sans la trouver ; mais cela même lui paraissait impossible. Dans sa lettre, elle accusait si hautement Henri de Montmorency que, fatalement, il avait dû apparaître à François comme le ravisseur. En dernière ressource, le maréchal eût pu en appeler à la justice royale.

Aucune intervention ne s'était produite : depuis qu'elle avait été arrachée à son logis de la rue Saint-Denis, toujours il n'y avait eu autour d'elle que silence. Un moment, elle s'était raccrochée à cet espoir que le chevalier de Pardaillan n'avait pas remis la lettre. Elle s'exerça à lui supposer assez de perversité pour ne pas remplir la mission dont il s'était chargé, comme le père avait été assez pervers, jadis, pour exécuter l'enlèvement de Loïse.

Mais à force d'y songer, elle s'affirmait que cela même était impossible. Tantôt elle se disait qu'un homme si jeune, qui aimait probablement sa fille, ne pouvait être arrivé encore à ce degré de méchanceté. Tantôt elle se disait que l'intérêt même du chevalier devait l'avoir poussé à accomplir sa mission. Elle en arriva donc à admettre que François de Montmorency l'abandonnait. Et cette affreuse conviction qui enlevait le secret espoir de sa vie activa la maladie qui la rongeait.

Quant à Loïse depuis qu'elle savait que ce jeune homme en qui elle avait eu si naïvement confiance était le fils de l'homme qui l'avait enlevée jadis, elle faisait d'inutiles efforts pour le détester ou pour l'oublier. Telle était la situation morale des deux femmes, lorsqu'un soir Alice de Lux monta chez elles.

Elle était plus pâle encore que d'habitude. Jeanne et Loïse la considéraient avec un effroi mêlé de pitié. Alice se tint debout devant la Dame en noir, les yeux baissés.

– Madame, dit-elle, rendez-moi au moins cette justice que j'ai tout

fait pour adoucir votre captivité.

– Cela est vrai, dit Jeanne, et je ne me plains pas.

– Une abominable circonstance de ma malheureuse vie, madame, m'a obligée à me faire geôlière.

– Vous me l'avez dit, pauvre femme, et je vous ai plainte de tout mon cœur…

– Ainsi, dit Alice qui frissonna légèrement, lorsque vous serez libre vous ne vous en irez pas en me maudissant… vous ne conserverez aucune haine contre moi ?

Jeanne secoua amèrement la tête.

– Libres !… Hélas !… le serons-nous jamais ?

– Vous l'êtes !

Un tressaillement agita Jeanne de Piennes. Loïse pâlit.

– Vous êtes libres toutes deux, reprit Alice avec une calme fermeté ; cette circonstance dont je vous parlais n'existe plus. Adieu, madame… adieu, chère demoiselle… puissiez-vous garder pour moi plus de pitié que de ressentiment !… Je vous délivre de ma présence qui doit vous être odieuse… Cette porte est ouverte… les portes du bas le sont également… Adieu !

À ces mots, Alice de Lux se retira. La mère et la fille demeurèrent un instant comme accablées de la triste joie qu'elles éprouvaient. Puis, elles s'embrassèrent dans une étreinte pleine d'effusion. À ce moment, une pensée fit tressaillir Jeanne de Piennes. Elle allait se trouver avec sa fille sans aucune ressource, sans logis, sans pain. Retourner à la maison de la rue Saint-Denis, c'était sans aucun doute retomber au pouvoir d'Henri de Montmorency. Elles étaient libres, soit ! mais où aller ?

Jeanne comprenait qu'elle n'aurait plus la force de travailler pour sa fille, comme jadis. Ainsi, cette liberté qu'on lui offrait n'était qu'un changement de désespoir. Elle y gagnait seulement de ne plus redouter Henri de Montmorency.

– Qu'allons-nous devenir ? ne put-elle s'empêcher de murmurer.

– Ma mère, dit bravement Loïse, comme si elle eût suivi pas à pas la pensée de Jeanne, vous avez travaillé pour nous deux ; maintenant, ce sera mon tour, voilà tout !… Et quant au plus pressé, nous avons encore ce beau diamant que vous m'avez montré plus d'une fois.

– Ce diamant, ma chérie ! Écoute, tu venais de m'être enlevée, je pleurais, je courais comme une folle, il me semblait qu'on m'avait arraché le cœur, qu'on m'avait enlevé l'âme de ma vie, et je

comprenais que j'allais mourir, lorsque cet homme se présenta dans la cabane ; il te portait dans ses bras et te tendit à moi en prononçant quelques paroles, et pendant que délirante de joie, je te mangeais de caresses, cet être généreux, dont jamais je n'oublierai le loyal regard rempli de larmes, disparut… Il disparut, ma Loïse, mais sa rude et franche physionomie est restée dans ma mémoire… Tu sais combien je vénère cet homme ; tu sais que la gratitude que je lui ai vouée est égale à l'horreur que m'inspire l'abominable Pardaillan… Or, écoute maintenant… Je te pris dans mes bras et je partis pour Paris. Je ne songeais pas alors que j'étais sans ressources, comme aujourd'hui !… Dans la forêt, je fus rejointe par un cavalier… M'ayant interrogée, ayant compris que je ne possédais rien au monde, ce généreux cavalier déposa sur ta poitrine ce beau diamant, ce présent dont la richesse est dépassée à mes yeux par la richesse de cœur de celui qui me l'offrit… qui nous l'offrit… Ce cavalier, Loïse, c'était lui ! C'était l'homme qui t'avait ramenée dans mes bras !

– Vous me l'avez dit, mère !

– Dans la misère où je me trouvai alors, je ne voulus jamais me défaire de ce diamant qui me rappelait le généreux inconnu. C'est tout ce que j'ai de lui, puisque je ne sais même pas son nom… le diamant, Loïse, nous le garderons pieusement.

– Oui, mère… vous avez raison.

– Et puis, écoute, mon enfant… qui sait si un jour, il ne servira pas à te faire reconnaître de cet homme au cœur d'or… Si je n'étais plus là… Si je mourais…

– Mère !… s'écria Loïse dans un cri déchirant.

– Calme-toi, ma chérie. J'espère vivre encore assez pour te voir heureuse… mais, enfin, si ce malheur t'arrivait d'être privée de ta mère avant l'heure…

– Mère, mère, taisez-vous, vous me brisez le cœur…

– Eh bien, il se pourrait que ce diamant te servît alors, soit que tu le vendes, soit qu'il te fasse reconnaître de ce digne ami inconnu qui, j'en suis sûre, te viendrait en aide… Gardons-le, mon enfant… Allons… partons…

À ce moment, Alice de Lux reparut devant Jeanne de Piennes.

– Madame, dit-elle d'une voix altérée, pardonnez-moi d'avoir entendu une partie de votre entretien ; je ne dis pas que je l'ai entendu malgré moi… j'ai écouté… ceci est un des malheurs de ma vie : j'ai pris, j'ai dû prendre l'habitude d'écouter autour de moi…

Une larme glissa sur les joues pâles de l'espionne. Jeanne considérait cette malheureuse avec une sorte de terreur. Qu'était-ce que cette étrange femme qui avait dû prendre l'habitude d'écouter autour d'elle !…

– Quoi qu'il en soit, continua avec effort Alice de Lux, j'ai entendu. Vous vous trouvez sans ressources, j'aurais dû y songer ; je suis riche, madame, plus riche que je ne le voudrais ; je possède deux ou trois maisons dans Paris. Voulez-vous accepter l'une d'elles pour refuge ?

Une hésitation retint Jeanne de Piennes.

– Malheureuse ! balbutia Alice, ne doivent-elles pas penser que mon offre cache un guet-apens !…

– Non, non, madame, s'écria la dame en noir ; je vous jure que cette affreuse pensée ne peut me venir ! Je devine, je comprends que vous devez risquer beaucoup pour nous mettre en liberté ; j'ai donc pleine confiance en vous…

– Alors ? murmura Alice. Oh ! si vous pensez me devoir quelque gratitude, laissez-moi la joie de faire un peu de bien… Et puisque vous n'acceptez pas d'habiter l'une des maisons que je possède, puisque j'ai eu tort moi-même de vous faire une proposition qui doit vous inspirer une juste défiance, acceptez au moins ceci.

À ces mots, elle déposa sur le coin d'une table une bourse qui pouvait contenir une centaine d'écus d'or. Une vive rougeur empourpra le visage de Jeanne de Piennes.

Loïse se détourna avec embarras. Alice s'agenouilla.

– Madame, dit-elle d'une voix brisée, c'est une mourante qui vous offre ce peu d'or destiné à rendre moins durs à cette noble demoiselle les premiers temps…

Jeanne regarda sa fille et tressaillit.

– Je vous ai fait tant de mal, continua Alice, en acceptant de vous garder ici détenues, que j'en ai comme le cœur rongé. Je vous jure que vous adoucirez les derniers jours d'une malheureuse en recevant ce faible présent. Car si vous le recevez, alors, madame, je croirai que vous m'avez pardonné…

Jeanne de Piennes laissa tomber sur la geôlière, un regard d'infinie miséricorde. Une dernière hésitation l'arrêta un instant. Mais la générosité l'emportant en son cœur, elle tendit ses deux mains à Alice qui les saisit et les baisa ardemment. Jeanne alors prit la bourse.

Elle voulut dire quelques paroles d'adieu à cette étrange geôlière

pour qui elle n'éprouvait plus que de la pitié, mais déjà Alice s'était relevée et, silencieusement, avait disparu.

– Partons ! dit alors Jeanne.

– Étrange femme ! songea Jeanne de Piennes, lorsqu'elles furent dans la rue. Qui sait si cette existence ne cache pas quelque catastrophe plus affreuse encore que celle qui m'a frappée !… Hélas ! le monde est donc un vaste champ où ne poussent que les fleurs de malheur ?

Sur le premier moment, l'idée qu'elle était libre, qu'elle échappait enfin à Henri, lui causa une joie qui ranima ses joues flétries. Un pâle sourire se joua sur ses lèvres.

– Comme vous êtes belle aujourd'hui, mère ! fit Loïse qui lui donnait le bras. Il y a longtemps que je ne vous avais vue ainsi… Vous vous remettrez, vous verrez. Et puis, si le mal vous gagne, je serai là, moi, pour vous soigner et vous guérir…

Et la jeune fille, cachant soigneusement la peine secrète de son cœur, paraissait toute joie, toute lumière. La mère se reprit à espérer. Peut-être parviendrait-elle à oublier le passé !…

En attendant, il fallait trouver une maison, un logis quelconque. Rue Montmartre, une petite maison inhabitée lui sembla réunir les conditions de modestie, de calme et d'éloignement qu'elle recherchait. Elle s'y installa aussitôt, et commença à faire avec Loïse, des plans de départ.

Loïse regardait sa mère avec inquiétude : jamais elle ne l'avait vue aussi fiévreuse ; elle parlait avec une volubilité effrayante. Dans la journée même, Jeanne dut s'aliter. Le délire la prit. C'était la première fois que Loïse se trouvait en présence d'un événement pareil. Elle ne perdit pas la tête, pourtant. Et, seule à lutter, elle n'en lutta qu'avec plus de fermeté.

Des jours se passèrent. Jeanne, pour cette fois, échappa à la mort qui la guettait. Mais lorsqu'elle put se relever, elle comprit qu'elle était condamnée. Elle ne respirait plus qu'avec difficulté et, plusieurs fois par nuit, les suffocations jadis espacées à de longs intervalles venaient la menacer. Quoi qu'il en soit, elle parut se remettre de cette alerte.

Un jour, comme elles causaient tristement, Loïse s'efforçant de sourire, la mère cherchant à lui donner l'illusion de la pleine santé revenue, ce jour-là, donc, comme elles convenaient de quitter Paris le lendemain, elles entendirent de grandes rumeurs dans la rue. Ayant examiné ce qui se passait, elles comprirent d'après les

conversations de la foule et le déploiement des compagnies de gardes, que le roi rentrait dans Paris. Jeanne de Piennes ferma les fenêtres et rabattit les contrevents. Non seulement ce spectacle la touchait peu, mais encore elle redoutait d'être vue.

Deux ou trois heures s'écoulèrent. La mère et la fille, assises l'une près de l'autre et se tenant par la main, écoutaient avec indifférence les bruits du dehors qui faisaient paraître plus profond le silence de la maison. Tout à coup, elles tressaillirent. Le marteau de la porte venait de retentir.

– Qui peut frapper ? murmura Jeanne.

– Mère, fit Loïse d'une voix tremblante, on dirait le coup de marteau de quelqu'un qui demande du secours !…

Mais Jeanne secoua la tête. Les bruits du dehors se faisaient plus violents.

– Non, dit-elle, c'est par hasard, sans doute, que le marteau a été soulevé.

Nos lecteurs n'auront peut-être pas oublié que c'était le vieux Pardaillan qui, sans le vouloir, d'ailleurs, avait frappé un coup à la porte de cette maison.

Et, comme Loïse demeurait toute tremblante, soudain pâlie, la mère ajouta :

– Rassure-toi, mon enfant. D'ailleurs, en entrebâillant les contrevents, nous allons voir…

Elle se leva et se dirigea vers la fenêtre. Mais, à ce moment, elle demeura clouée sur place. Elle venait d'entendre prononcer le nom de Pardaillan ! Et ce nom, il était crié parmi des insultes, des menaces, des clameurs de haine ! Loïse, déjà, avait couru à la fenêtre et avait poussé les contrevents de manière qu'elle pût voir sans être vue. Sa mère alors la rejoignit.

Autour de la porte de leur maison, il y avait un demi-cercle de cavaliers qui entouraient quelqu'un qu'elles ne pouvaient voir, vu que ce quelqu'un s'était ramassé contre la porte, sous l'auvent. Mais si elles ne le voyaient pas, elles entendaient son nom. C'était bien Pardaillan que menaçaient tous ces cavaliers qui s'avançaient peu à peu.

Pardaillan ! Lui ! L'homme qui avait enlevé Loïse !

Était-ce la punition du crime ? Quelle fatalité avait voulu que ce fût justement sous les yeux de Jeanne et de Loïse que le misérable fût frappé… Car il allait être frappé à mort… c'était inévitable. À ce moment, un double cri étouffé échappa aux deux femmes qui, après

un mouvement de recul, revinrent à la fenêtre, comme invinciblement attirées.

– Lui ! avait murmuré Jeanne de Piennes, Henri de Montmorency !

– Le chevalier de Pardaillan ! murmura de son côté Loïse.

Et invinciblement attirées, elles reprirent place à leur poste d'observation.

– Notre mauvais génie est là ! continua la mère. Loïse, mon enfant, qui sait si le damné Pardaillan ne nous a pas découvertes ! Qui sait si ce n'est pas lui qui a amené ici son maître ! Quelle horrible fatalité pèse donc sur nous !… Mais qu'as-tu donc, ma fille ?… Tu pleures !…

– Mère ! oh ! mère ! bégaya Loïse en étreignant dans ses bras la dame de Piennes.

Et, confuse, éperdue, elle ajouta :

– Il faut le sauver !… Je meurs s'il meurt !

– Sauver ! s'écria Jeanne. Sauver qui !… Mon enfant, reviens à toi… nous n'avons personne à sauver ici… il n'y a là que nos deux plus cruels ennemis !

– Ah ! ma mère, je suis sûre que lui n'est pas notre ennemi. Malgré tout, je ne puis le croire déloyal.

– Mais de qui parles-tu donc ?

– Regardez, mère… ici… à gauche, tout près de la porte…

Jeanne de Piennes se pencha davantage, au risque d'être aperçue et, apercevant le chevalier, elle comprit ce qui se passait dans le cœur de sa fille… Mais son regard ne s'attacha qu'un instant au chevalier. Elle devint soudain très pâle, les yeux agrandis par l'étonnement, regardant quelqu'un que Loïse ne voyait pas. Et ce quelqu'un, c'était celui dont elle conservait l'image nettement et pieusement gravée dans sa mémoire, celui auquel elle avait voué une reconnaissance infinie, l'homme qui lui avait ramené sa petite Loïse !…

Alors, elle se recula de la fenêtre. Que se passa-t-il en elle ? Sans doute, avec la rapidité de rêve des résolutions suprêmes, elle mit en balance la dette contractée vis-à-vis de cet homme et l'horreur que lui inspirait Henri. Se taire, assister silencieuse, immobile, au massacre, c'était abandonner le seul homme au monde qui lui eût témoigné une pitié dont le souvenir, toutes les fois qu'elle y songeait, mettait des larmes dans ses yeux. Intervenir, essayer de le sauver, c'était se livrer au formidable oppresseur auquel elle venait

à peine d'échapper. La lutte fut courte. Elle saisit la main de sa fille, et dit simplement :

– Viens !…

Alors, elles descendirent et ouvrirent la porte. Et, grandie par le sacrifice, transfigurée, auguste, elle apparut aux yeux des assaillants… On sait le reste.

Lorsque les deux femmes soutenant les blessés furent rentrées dans la maison, lorsque la porte eut été solidement refermée, leur première occupation fut de panser les éraflures et estafilades qu'ils avaient reçues. Aucune de ces nombreuses blessures n'était dangereuse et la faiblesse des deux Pardaillan provenait de la perte du sang. Les deux hommes se laissaient faire silencieusement.

« Du diable, songeait le père, si je ne voudrais pas être blessé tous les jours pour être soigné par les mains de cette petite fille-là ! »

« Je suis au paradis ! songeait le fils de son côté. »

Par un sentiment de convenances tout naturel, c'était Jeanne de Piennes qui soignait le chevalier, tandis que Loïse s'occupait du vieux Pardaillan.

Dès le moment où le chevalier avait pénétré dans la maison, la jeune fille avait repris cette physionomie de calme modestie et de charmante fierté qui lui était habituelle. À diverses reprises, son regard rencontra celui du chevalier sans qu'elle éprouvât le besoin de le détourner. Et lui aussi avait repris ce masque de froideur sceptique, ce sourire qui semblait se moquer de lui-même.

Lorsque les pansements furent achevés, le vieux routier se leva du fauteuil où on l'avait fait asseoir, et saluant avec cette grâce un peu cavalière qui était particulière à ces deux hommes, il dit :

– Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mon fils, le chevalier de Pardaillan, et moi-même, Honoré Guy Henri de Pardaillan, de la branche cadette des Pardaillan, famille réputée dans le Languedoc pour ses hauts faits et sa pauvreté. Pauvres, nous le sommes, madame, avec toute la fierté qui convient ; mais, par la mort-dieu, nous avons le cœur bien placé. C'est vous dire, madame, que notre reconnaissance ne périra qu'avec nous, et que nous mettons à votre disposition les deux vies que vous venez de sauver…

– Monsieur, dit Jeanne d'une voix altérée, c'est à peine si ma gratitude, à moi, se trouve satisfaite par ce que je viens de faire…

– Je ne comprends pas, madame…

– Ne me reconnaissez-vous pas ?… Reconnaissez-vous au moins ce diamant, que vous avez laissé tomber dans la main de ma fille en

cette nuit d'opprobre et de douleur où je gagnais Paris ? Ne vous rappelez-vous pas la pauvre femme que vous avez rencontrée dans la forêt, non loin de Montmorency ?

– Je me souviens parfaitement, madame. J'ai voulu simplement dire que je ne comprenais pas votre gratitude, alors que vous devriez me haïr.

– Et voilà, monsieur, ce qui fait que moi-même je demeure profondément troublée et que mon étonnement est inexprimable. Je vois en vous l'homme généreux qui me ramena ma fille. J'avais toujours ignoré votre nom. Et ce nom que vous m'apprenez vous-même, c'est celui que vous m'avez jeté le jour où vous m'êtes apparu dans la chaumière portant mon enfant dans vos bras : c'est le nom de l'homme qui avait enlevé Loïse.

– Je vais donc faire cesser votre étonnement, au risque d'encourir votre malédiction, dit alors le vieux Pardaillan d'une voix ferme. L'homme qui avait enlevé la pauvre petite pour obéir à Henri de Montmorency et l'homme qui vous la ramena, ces deux hommes-là, madame, n'en font qu'un, et il est devant vous… Oui, c'est vrai, madame, je commis le crime. Et dans mon existence aigrie par la misère, c'est là seule action sérieusement blâmable que j'aie à me reprocher… mais il est non moins vrai que je fus pris de remords et que ce fut seulement à la minute où je rendis l'enfant que je pus respirer à l'aise… Je conviens d'ailleurs que c'était une insuffisante réparation et que j'ai mérité votre haine… Maudissez-moi donc, madame, comme vous m'avez maudit jadis. !…

– Loïse, dit Jeanne de Piennes, voici l'homme généreux, l'homme de cœur qui encourut la haine d'un terrible seigneur pour te rendre à ta mère… Que bénie soit l'heure où je puis le remercier de toute mon âme !

Loïse s'avança vers le vieux routier, saisit ses deux mains et lui tendit son front charmant. En posant ses lèvres sur ce front, le vieux routier sentit ses yeux se voiler d'une buée humide. C'était sans doute une des plus fortes émotions qu'il eût éprouvées dans sa vie.

– Mon enfant, dit-il, les souhaits d'un vieux coureur de routes comme moi ne sont peut-être pas un talisman de bonheur ; mais s'il ne fallait que donner ma pauvre vie pour vous rendre heureuse, ce serait une joie pour moi que de mourir à l'instant…

Jeanne, alors, passa au doigt de sa fille la bague ornée du fameux diamant.

– J'avais juré qu'il ne me quitterait jamais, dit-elle. Ma fille

tiendra mon serment.

À ce moment, les yeux de Loïse rencontrèrent ceux du chevalier, et elle pâlit sous l'effort d'un sentiment plus profond, comme si cette bague du malheur qu'on venait de lui passer au doigt fût devenue la bague de ses fiançailles.

Après la première heure écoulée dans ces émotions, ce fut au tour du chevalier de parler. La dame en noir lui demanda s'il avait bien reçu la lettre qu'il devait faire parvenir à François de Montmorency. Le chevalier raconta alors comment il avait été arrêté, mis à la Bastille, et comment il en était sorti.

Loïse l'écoutait avidement et croyait entendre quelque fabuleux récit du temps de Charlemagne. Jeanne de Piennes, elle, écoutait avec angoisse. Et lorsque le chevalier en vint à dire que le maréchal de Montmorency avait reçu et lu la lettre, elle ne put retenir une douloureuse exclamation :

– Ah ! s'écria-t-elle, il m'a donc condamnée, puisqu'il n'est pas là !…

Le chevalier comprit le sens exact de ce cri de douleur. Il eut un singulier sourire et se contenta de dire :

– Madame, je vous demande trois jours pour vous raconter la fin de ce que j'avais à vous dire : deux jours pour cicatriser ces coups d'épingle, un jour pour faire une démarche… Alors vous saurez quel accueil M. le maréchal a pu faire à votre lettre. Je crois, oui, vraiment, je crois que ce n'est pas à moi à dire ce que fut cet accueil.

Si mystérieuses que fussent ces paroles, Jeanne, malgré elle, en conçut un immense espoir. Une vive rougeur empourpra ses joues si pâles. Et d'une voix si basse que nul ne l'entendit, elle murmura :

– Ô mon François, une minute de cette joie rachèterait dix-huit ans de martyre !

On s'occupa alors d'installer les deux Pardaillan. Ce n'était pas la place qui manquait, mais les meubles faisaient défaut. Finalement, le vieux Pardaillan et son fils exigèrent d'être relégués dans une sorte de grenier abondamment pourvu de foin. Ils s'y installèrent sommairement, malgré la vive opposition de la Dame en noir et de sa fille.

– Madame, dit le vieux routier, le chevalier et moi nous avons si souvent dormi sur la dure et à la belle étoile, que ce logis nous semblera d'un luxe royal.

Ce fut donc dans ce foin que les deux hommes se couchèrent

lorsque la nuit fut venue. Jamais le chevalier n'avait trouvé une couche aussi douce et jamais il n'avait eu des rêves aussi heureux dans son sommeil. Car soit fatigue ; soit excès de bonheur, il s'endormit presque aussitôt d'un pesant sommeil.

Mais le vieux Pardaillan, lui, n'avait pas sommeil. Il se mit donc, selon sa vieille habitude, à « étudier la localité », selon son mot. Cette étude l'amena à l'œil-de-bœuf qui éclairait ce grenier et qui s'ouvrait sur la rue. Et ce qu'il vit dans la rue lui fit faire une grimace.

Vingt soldats que commandait un officier étaient installés sur la chaussée. Ils avaient allumé des torches dont les reflets rouges et tristes éclairaient leurs silhouettes. La plupart d'entre eux dormaient sur la chaussée même, roulés dans leurs manteaux. Mais quatre, appuyés sur des arquebuses, demeuraient debout contre la porte, tandis que deux, la hallebarde à l'épaule, se promenaient de long en large.

Le vieux routier laissa échapper ce sifflement longuement modulé qui chez lui révélait l'admiration ou l'inquiétude à son plus haut point. Il rentra la tête, tout soucieux. Ces soldats qui les gardaient, il les avait oubliés !…

Il avait oublié que lui et son fils n'étaient en somme que des prisonniers sur parole, et que la caution de la dame de Piennes leur garantissait seule une liberté momentanée. Et en y songeant, il en arrivait à se dire que jamais il n'avait été aussi bien prisonnier ! En effet, il n'avait même pas la ressource d'une fuite, l'espoir d'une évasion ; la caution offerte et acceptée lui interdisait toute tentative de fuite, sous peine de livrer celle qui l'avait sauvé !…

Le chevalier, lui aussi, avait oublié tout cela sans doute car il dormait à poings fermés. Le vieux Pardaillan l'examina d'un œil attendri à la lueur de la lanterne qu'il avait allumée.

– Pauvre chevalier ! murmura-t-il, je crains fort que nous soyons enfin dans la souricière d'où on ne sort plus ! Je crains bien que ton véritable malheur date de la minute où tu es entré ici !… Ah ! mon pauvre chevalier, que de fois ne t'ai-je pas dit de te méfier de l'amour !…

La situation était en effet plus terrible que jamais pour les deux indomptables aventuriers, plus terrible peut-être qu'au moment où derrière leur frêle rempart ils recevaient la charge furieuse de vingt épées dirigées contre eux. Ils pouvaient alors se défendre ! Maintenant, ils étaient enchaînés ! Et lorsqu'il plairait au capitaine

des gardes de les venir prendre, ils n'auraient qu'à le suivre sans résistance, sous peine d'infliger à la caution de la dame de Piennes un effroyable démenti !…

Le chevalier mourrait cent fois plutôt que de souffleter ainsi la mère de Loïse !

– Amour ! amour ! grommela le vieux routier en hochant la tête, voilà bien de tes coups !… Nous sommes bel et bien perdus, et cette fois sans rémission !…

Il revint encore à la lucarne et considéra d'un œil sombre les soldats qui faisaient bonne garde !

« Et puis, songea-t-il, n'y eût-il pas même les gardes, en serions-nous moins prisonniers ? Au diable l'amour ! Au diable la caution ! que faire, morbleu ! que devenir ? Attendre qu'on vienne nous faire signe que le bourreau est tout prêt ?… Eh ! par tous les diables, voilà bien notre dernière ressource : attendre !… Et pendant ce temps, la hache s'aiguise, à moins que ne se tisse la corde !… Bah !… au fond… cela ou autre chose !… cela vaut bien, après tout, la jolie minute que j'ai vécue aujourd'hui !… »

Là-dessus, le vieux Pardaillan s'étendit dans le foin près de son fils et l'ayant longuement regardé dormir, s'endormit à son tour.

Chapitre 50

LA FIN D'UNE DOULEUR

Le lendemain matin, un rayon de soleil passant par la lucarne arrondie en forme d'œil de bœuf réveilla le vieux Pardaillan. Il aperçut son fils qui, un coude sur le genou, le menton dans la main, paraissait absorbé dans quelque pénible réflexion. Une tristesse extraordinaire s'étendait sur le visage du jeune homme. Il ne soupirait pas, et le sourire ironique de ses lèvres avait simplement un pli amer. Le père le regarda longuement, puis brusquement :

– Eh ! qu'as-tu, chevalier ! Voilà dix minutes que je te surveille du coin de l'œil, et si je n'entends pas les gémissements que tu pousses en toi-même, je les devine ! As-tu la corde au cou ? La hache se lève-t-elle sur toi ?

– Je ne gémis pas, mon père : je réfléchis.

– Peut-on savoir à quoi ?

– À ces soldats qui gardent la porte.

– Hum ! tu as vu ?

– Oui. Or, il faut que j'aille trouver le maréchal de Montmorency, et que je l'amène ici, continua le chevalier avec un désespoir concentré.

– Ah ! ah !

– J'y réussirai, mon père ! acheva fiévreusement le jeune homme. Je suis sûr d'y réussir, y eût-il mille gardes dans cette rue ! Car j'ai fait à la mère de Loïse une promesse qui sera tenue… j'en suis trop sûr !

– Ah ! ah ! trop sûr !…

– Oui, mon père ! J'amènerai ici le maréchal, et alors…

– Alors ? achève, voyons !

– Eh bien, mon rôle sera terminé, mon père. Le maréchal, c'est tout naturel, emmènera sa fille. Et c'est tout. Vous voyez qu'il n'y a pas là de quoi être triste, comme vous le disiez. Alors, mon père, il ne me restera plus qu'à assister au mariage de Mlle de Montmorency avec le riche et puissant seigneur que lui destine sans aucun doute le maréchal, et puis nous serons libres… nous reprendrons nos vieux projets, nous parcourrons ensemble le monde, nous ferons le tour de l'univers…

– Tu veux dire le tour de la place de Grève[35] ?

– Que voulez-vous dire ?

– Que notre bout du monde, à nous, si toutefois nous quittons Paris, s'appelle Montfaucon[36] !

– Ah ! ah ! fit à son tour le chevalier dont le visage s'éclaira d'une joie funeste. Par ma foi, vous avez raison, mon père, et je n'y songeais pas !… C'est pardieu vrai ! nous sommes ici prisonniers sur la foi de la mère de Loïse, et nous ne pouvons…

– Oh ! il n'y a pas que la foi de la dame de Piennes ! Il y a les gardes !

Le chevalier haussa les épaules, non pour ce que venait de dire son père, mais pour répondre à sa propre pensée. Avec quelle ardeur il eût souhaité que ces gardes pussent l'empêcher de passer ! Et qu'il ne pût rejoindre le maréchal ! Il ferait tout au monde pour passer !… mais enfin, s'il ne passait pas !… Déjà il entrevoyait une bataille, la dame de Piennes et Loïse emmenées par lui hors de Paris… et alors…

Mais cette caution, cette parole donnée par la dame de Piennes ! Eh bien ! Tout cela n'existait plus si les gardes commençaient les hostilités, s'ils rompaient eux-mêmes la trêve. Et Pardaillan se faisait fort de les obliger à commencer la bataille. Son regard étincela. Ses narines se dilatèrent.

« Cela va mieux ! » songea le vieux routier.

Mais, presque aussitôt, le chevalier retomba dans son morne accablement : il fallait qu'il ne pût arriver à sortir de la maison, et il sentait qu'il surmonterait tous les obstacles.

– En tout cas, reprit son père comme s'il eût suivi sa pensée, tu as demandé trois jours pour aller chercher le maréchal.

Le chevalier secoua la tête.

– J'ai demandé trois jours, dit-il, parce que je me croyais plus sérieusement blessé que je ne suis. Mais je suis fort. Le pansement

que vous allez me faire va achever de cicatriser ces misérables égratignures.

Et avec un nouveau haussement d'épaules, il ajouta :

– Ces gens ne savent même pas frapper…

– Oui, dit tranquillement le vieux Pardaillan, nos coups à nous portent mieux…

Et il se mit à panser activement les blessures de son fils, blessures légères d'ailleurs et qui avaient déjà été pansées la veille.

– Or çà, dit-il alors, comment vas-tu sortir ? Moi qui n'ai rien promis, je t'avoue que je ne vois pas le moyen… du moins en plein jour. Je te conseille d'attendre la nuit.

– Le maréchal sera ici aujourd'hui même, dit le chevalier avec fermeté.

Le vieux Pardaillan se mit à siffler un air de chasse, et le chevalier commença ses recherches.

– J'ai trouvé ! dit-il au bout d'une heure.

Le vieux tressaillit et grommela :

– Au diable les donzelles ! Voyons, qu'as-tu trouvé ?

Le chevalier lui montra une lucarne qui ouvrait sur la toiture.

– Quoi ! Tu veux passer par les toits ?

– Puisqu'il n'y a pas d'autre chemin. Faites-moi la courte échelle, mon père, que je puisse atteindre cette chattière…

Le routier saisit la main de son fils et dit :

– Un dernier mot, chevalier. Tu ne voulus jamais en faire qu'à ta tête. Et pourtant, s'il m'en souvient, tu me juras bel et bien de suivre les avis que je te donnai. L'heure est venue de tenir ta parole. Que t'ai-je toujours dit ? De te méfier de tout le monde et de toi-même ! Et surtout de ne jamais te mêler de ce qui ne te regardait pas ! Or, pour n'avoir pas tenu le serment que tu me fis, tu nous as mis tous deux dans un cruel embarras. Tu ne t'es pas défié de ton cœur, chevalier, ah ! quelle engeance que les gens de cœur ! Et te voilà amoureux : tu t'es, du coup, rogné griffes et ongles. Mais soit, je passe l'éponge sur le passé, j'admets ta sottise d'être féru pour ta Loïsette et conviens que de plus malins que toi se fussent pris à ses cheveux d'or comme à une jolie toile, et à ses yeux clairs comme à une eau perfide. Je passe toute condamnation là-dessus. Tu aimes. Eh bien, par la mort-Dieu, laisse marcher les choses !… Tu veux amener ici le maréchal qui te tirera une belle révérence, te dira un grand merci, et emmènera sa fille en te souhaitant toutes sortes de bonheurs. Mais pourquoi ? De quoi diable te mêles-tu encore là ? Tu

es dans une maison cernée. Qui t'oblige à t'aller rompre les os sur les toits ? Chevalier ! chevalier ! mêle-toi de ton amour, puisque tu es assez fou pour aimer ! Mais demeure en paix, et laisse tranquille ce digne maréchal qui ne t'appelle pas, auprès de qui personne ne t'envoie : cela ne te regarde pas !

– Vous vous trompez, mon père ! Cela me regarde.

– Ainsi, tu vas encore désobéir à ton père, à ton vieux père !

– Faites-moi la courte échelle !

– Tu es décidé ? Rien ne peut te convaincre que tu fais encore une sottise ? Dévouement, chevalerie, protection aux jolis minois dont les yeux pleurent, grands coups d'épée aux puissants larrons que nous devrions respecter… C'est cela qui te séduit ? C'est cela que tu veux ? Eh bien, je te suis !… C'est le renoncement à tous les bons principes d'après lesquels j'ai guidé ma vie…

Il n'y avait aucune ironie dans ce que disait là le vieux routier. Il parlait avec une entière conviction.

Le chevalier le serra dans ses bras.

Le vieux Pardaillan plaça ses mains entrelacées de façon que le chevalier pût y poser le pied comme sur une marche. Le jeune homme s'élança, atteignit les épaules, et levant les bras, se cramponna au rebord de la lucarne. Quelques instants plus tard, il était sur le toit de la maison.

Le chevalier se trouvait sur le revers de la toiture qui était opposée à la rue. Sa vue s'étendait sur une série de petites cours et de jardins. S'il descendait dans la cour de la maison, il était dans une impasse. Il n'y avait qu'un moyen. C'était de gagner le toit de la maison voisine. Là, il chercherait et découvrirait sans peine quelque lucarne par laquelle il pénétrerait dans la maison et gagnerait la rue.

La position du chevalier était des plus dangereuses. En effet, le toit de la maison, comme tous les toits voisins, à pente raide, construits sur un angle très aigu, présentait un chemin à peu près impraticable. Il y avait neuf chances sur dix de rouler. Cependant, ce ne fut pas là ce qui arrêta le chevalier dans sa tentative. À la vue des difficultés qu'il lui fallait vaincre pour s'éloigner de la maison, il se dit que ces difficultés seraient exactement les mêmes lorsqu'il s'agirait d'y rentrer. Or s'il pouvait, lui, se risquer sur ces routes aériennes, le maréchal de Montmorency pourrait-il le suivre ?

Le chevalier comprit qu'il ne pouvait proposer au maréchal un pareil moyen de se retrouver en présence de Jeanne de Piennes. À

coup sûr, François de Montmorency n'eût pas hésité. Mais lui, chevalier, ne pouvait risquer d'autre vie que la sienne propre. Très désappointé par ces réflexions, il allait se retourner vers la lucarne, lorsqu'il entendit un léger bruit, un signal d'appel.

– Psst ! faisait-on.

Il leva la tête vers le toit de la maison voisine, plus élevé que celui où il se trouvait et aperçut, encadrée dans une étroite fenêtre, une figure d'homme qui l'examinait avec un singulier intérêt.

« Où ai-je vu ce visage-là ? » pensa le chevalier.

L'homme était vieux. Il portait la barbe blanche. Il avait des yeux doux, calmes avec un regard lumineux et profond.

– Rentrez chez vous, dit cet homme.

– Que je rentre, monsieur ?

– Oui. Vous cherchez à vous sauver, n'est-ce pas ?

– En effet.

– Eh bien, le chemin que vous prenez est impossible. La maison où vous êtes prisonnier communique avec la mienne par une porte que j'ai condamnée, mais que j'ouvrirai. Rentrez donc, jeune homme, et attendez.

Le chevalier retint une exclamation de joie. Il voulut remercier le généreux vieillard. Mais celui-ci avait déjà disparu.

« Mais où diable ai-je vu cet homme-là ? » pensa de nouveau le chevalier qui se laissant glisser par la lucarne en se retenant par le bout des doigts, se laissa tomber dans le grenier.

– Que se passe-t-il ? demanda le vieux Pardaillan.

Le chevalier raconta ce qui venait de se passer. Le père et le fils se mirent aussitôt à déblayer le foin qui était entassé au fond du grenier et qui cachait évidemment la porte signalée par l'inconnu – si toutefois cette porte existait ! si cet inconnu n'était pas un traître ! À leur joie intense, la porte leur apparut enfin, et en même temps ils entendirent que derrière cette porte, on se livrait à un certain travail. Au bout de quelques minutes, la porte s'ouvrit, et un vieillard de haute taille, vêtu de velours noir apparut, souleva sa toque, examina un instant les deux Pardaillan, et dit :

– Monsieur Brisard, et vous, monsieur de La Rochette, soyez les bienvenus.

Les deux Pardaillan se regardèrent stupéfaits.

– Quoi ! reprit le vieillard, vous ne reconnaissez pas l'homme que vous avez sauvé rue Saint-Antoine, devant la maison de l'apothicaire, en même temps que cette jeune dame ?…

Le vieux Pardaillan se frappa le front.

– Les deux noms que je donnai à la dame ! murmura-t-il. Si fait, pardieu ! ajouta-t-il à haute voix. Je me souviens parfaitement de vous, monsieur…

– Ramus, dit le vieillard avec une noble simplicité.

– Ramus ! C'est bien cela. Seulement, je vais vous dire, monsieur. Je ne m'appelle pas Brisard et n'ai jamais été sergent d'armes, comme je vous le dis. Le chevalier que voici ne s'appelle pas M. de La Rochette…

Ramus souriait.

– Je vous donnai alors ces deux noms, parce que nous avions intérêt à nous cacher… Je m'appelle Honoré de Pardaillan, et monsieur que voici est mon fils, le chevalier Jean de Pardaillan.

– Messieurs, dit Ramus, j'ai assisté au terrible combat d'hier. Hélas ! En quels temps vivons-nous ?… Et je vais vous expliquer comment je me trouve ici. Mais veuillez d'abord entrer…

Les deux Pardaillan obéirent, et Ramus leur fit descendre un escalier. Ils se trouvèrent alors dans une belle salle à manger d'apparence cossue.

– Messieurs, dit Ramus, comme je vous le disais, je m'étais hier posté dans cette rue pour voir le passage du roi. Je vis donc le défilé du cortège, et j'assistai ensuite à l'effrayant combat que vous avez livré. Là, j'ai entendu vos noms. Mais la politesse m'obligeait à m'en tenir à ceux que vous m'aviez donnés vous-mêmes… Bref, une fois que vous fûtes entrés dans la maison voisine, une fois que j'eus vu les gardes s'installer devant la porte, je compris qu'un grand danger vous menaçait et que vous tenteriez peut-être de vous évader. Alors, j'ai fait mon petit plan. Vie pour vie ! Je vous devais la mienne. J'ai voulu racheter la vôtre…

Le vieux Ramus s'arrêta un instant et sourit malicieusement.

– Vous allez voir, continua-t-il, que pour un vieux bonhomme comme moi, mon plan ne manquait pas d'une certaine élégance… Hier, je vins donc trouver le propriétaire de cette maison, et je lui dis à brûle-pourpoint : « Monsieur, voulez-vous me louer votre maison pour huit jours ? – Bah ! me fait mon homme, pourquoi donc ? – Parce que je vais recevoir la visite de quelques parents qui habitent le Blaisois – Ah ! me fait l'homme, sans doute des gentilshommes qui sont venus de Blois avec Sa Majesté ? – Justement ! Ce sont de jeunes et dignes gentilshommes qu'il faut que je loge dans une maison convenable, et on m'a signalé la vôtre

comme parfaitement bourgeoise. – Vous pouvez voir, monsieur ! » me dit l'homme flatté.

Le vieux Ramus souffla un moment, tandis que les deux Pardaillan le regardaient avec un étonnement mélangé de gratitude.

– Je vois ce qui vous étonne, messieurs, reprit le savant avec sa belle humeur de bon vieillard, vous vous demandez comment j'ai pu mentir ainsi… J'en rougissais bien un peu, mais il fallait vous sauver, et un petit mensonge par-ci, une petite flatterie par-là ne sont pas de bien gros crimes…

– Vous êtes un digne homme ! s'écria Pardaillan père.

– Bref, continua le savant, le propriétaire refuse de me louer sa maison pour huit jours. Je lui propose cent livres pour six jours, il refuse… deux cent livres pour cinq jours, il refuse… Enfin, j'obtiens la maison pour trois jours, je ne vous dirai pas à quel prix… Je m'y installe aussitôt… et me voici…

– Corbacque, monsieur, touchez-là ! s'écria le vieux routier.

Le savant laissa tomber sa main dans celle de Pardaillan, et ajouta simplement :

– Vous n'avez plus qu'à me suivre. Vous sortirez d'ici de la façon la plus naturelle du monde, c'est-à-dire par la porte, laquelle porte n'est point surveillée, car elle donne sur la ruelle…

– Monsieur, dit alors le chevalier, pour des motifs que monsieur mon père vous expliquera, nous ne pouvons partir… du moins pas tout de suite. Je serai donc seul, pour l'instant, à profiter de l'issue que vous nous offrez. Veuillez donc m'accompagner, je vous prie, jusqu'à la porte, je m'éloignerai, tandis que mon père vous donnera les explications nécessaires.

– Venez, jeune homme !

Le savant descendit encore un escalier. Le chevalier se trouva devant une porte qu'il entrebâilla. Il se tourna alors vers Ramus, s'inclina profondément, et dit :

– Mon père, je vous remercie…

Le savant tressaillit. Ce titre de père que lui accordait le jeune homme, le ton avec lequel il avait parlé l'émurent et lui parurent la plus digne récompense de ce qu'il avait fait.

Déjà le chevalier avait légèrement franchi la porte. Il constata alors qu'il se trouvait dans la ruelle aux Fossoyeurs, qui était perpendiculaire à la rue Montmartre. La ruelle n'était nullement surveillée.

Au lieu de prendre la rue Montmartre où il risquait de se heurter

aux gardes, le chevalier descendit en courant la ruelle, fit un assez long détour, et prit alors le chemin de l'hôtel de Montmorency, où il ne tarda pas à arriver.

Ainsi donc, les choses s'accomplissaient d'elles-mêmes, par l'enchaînement le plus naturel et le plus implacable.

Cerné, pris dans la maison de la rue Montmartre, ayant constaté que toute fuite était impossible, voilà que la reconnaissance du vieux Ramus le guidait pour ainsi dire par la main jusqu'à la porte de l'hôtel de Montmorency !

Il frappa un coup furieux en se disant que son dernier espoir était que le maréchal fût soudainement parti comme il en avait d'ailleurs l'intention. Alors… oh ! alors, il revenait rue Montmartre, obligeait par quelque ruse les gardes à commencer les hostilités, rompait ainsi la trêve, sauvait Loïse et sa mère par quelque prodige de folle bravoure, les emmenait et obtenait Loïse en mariage…

Le chevalier en était là de ses rapides déductions, lorsque la porte s'ouvrit, et tandis que Pipeau, en manière de caresse et pour témoigner sa joie de retrouver son maître, lui mordait les mains en hurlant, le Suisse tout empressé lui disait : '

– Ah ! monsieur le chevalier, avec quelle impatience vous attend monseigneur !…

Le jeune homme eut un de ces sourires terribles, tels que dut en avoir jadis Oreste[37] lorsqu'il se débattait en vain sous la main de la fatalité.

– Ah ! fit-il simplement, monseigneur m'attend ?

– Oui, oui… venez vite !

Quelques instants plus tard, Pardaillan se trouvait en présence du maréchal qui, fiévreusement, lui dit :

– Vous voici, cher ami, je n'attendais plus que vous. Nous allons partir…

– Partir, monseigneur ! Quitter Paris ?

– Oui. J'ai des raisons de croire que nous continuerions en vain à fouiller Paris. On m'a signalé une mystérieuse escorte qui, sur la route de Guyenne, accompagne une voiture fermée… Elles sont là, chevalier ! La Guyenne, c'est le gouvernement de Damville. Il doit sous peu rejoindre son gouvernement. Il les a fait partir devant lui. Nous rejoindrons cette escorte, nous l'attaquerons. J'emmène douze de mes plus braves cavaliers. À vous seul, vous en valez douze autres, et moi-même…

– Monseigneur, j'oserai vous prier d'attendre jusqu'à ce soir pour

quitter Paris, dit le chevalier qui à ce moment fut certainement sublime de tranquillité.

– Pourquoi, Pardaillan ? Pourquoi. Partons sans perdre une seconde ! Allons ! à cheval !…

– Monseigneur, j'insiste…

– Vous hésitez… vous !…

– Je n'hésite pas : je reste ! Et vous restez aussi, monseigneur ! Vous partirez, mais ce soir seulement. Pour le moment, je vous prie de m'accompagner seul, à pied…

L'accent du jeune homme était si singulier, que Montmorency s'écria d'une voix frémissante :

– Pardaillan, vous savez quelque chose !

– Venez, monseigneur ! dit le chevalier, avec ce même accent où il y avait à dose égale de l'ironie et du désespoir.

Le maréchal eut une dernière hésitation, puis il dit :

– Allons !… Mais songez que le temps est précieux. Si vous eussiez tardé une heure de plus…

– Eh bien, monseigneur, qu'eussiez-vous fait, si je n'étais arrivé que dans une heure ?

– Je partais sans vous.

Le visage du chevalier demeura immobile. Mais une imprécation éclata au fond de son cœur.

L'instant d'après, ils étaient en route, et bientôt ils arrivaient à la ruelle des Fossoyeurs sans avoir fait la moindre rencontre qui pût les arrêter. Ils frappèrent. Ramus ouvrit. Ils entrèrent dans la maison, et arrivés dans cette belle salle à manger où Ramus avait introduit les deux Pardaillan, le chevalier dit paisiblement :

– Monsieur Ramus ; voulez-vous pousser votre générosité jusqu'à nous laisser seuls pour une heure dans cette salle ?

– Cette maison est à vous, mon enfant, tant qu'elle sera à moi, dit le vieux savant qui se retira aussitôt dans une pièce du rez-de-chaussée.

– Où sommes-nous ? fit le maréchal étonné, troublé, inquiet, en proie à cette indéfinissable angoisse qui précède les grands événements, bons ou mauvais.

– Monseigneur, dit le chevalier sans répondre à cette question, je vous demande de m'attendre ici quelques minutes…

– Faites ! murmura le maréchal.

Le chevalier sortit et François de Montmorency demeura seul. Le jeune homme regagna rapidement le grenier où il avait dormi. Il y

retrouva le vieux Pardaillan qui s'écria aussitôt :

– Elles t'attendent ; elles s'inquiètent de toi…

Le chevalier s'assit, ou plutôt se laissa tomber sur une botte de foin.

– Mon père, dit-il, ayez la bonté de prévenir Mme de Piennes et Mlle de Montmorency que le maréchal est là qui les attend.

– Diable ! fit simplement le vieux routier qui, s'approchant de son fils et lui mettant la main sur l'épaule, murmura :

– Chevalier !…

– Mon père ?…

– Tu souffres, hein ?… raconte-moi un peu cela…

– Vous faites erreur, mon père, dit le chevalier de cette voix qui était si terrible dans sa tranquillité ; j'ai été chercher le maréchal de Montmorency pour qu'il emmène sa fille. Il est là. Il attend. Voilà tout. Seulement, rappelez-vous que vous m'avez toujours recommandé de tomber avec élégance, le jour où je tomberais. Ici, l'élégance, il me semble, consiste à ne pas souffrir.

« Bon, bon ! grogna en lui-même le vieux routier. Tu veux garder pour toi ta douleur. Garde-la, tout à l'heure, nous pleurerons ensemble… Mort de tous les diables ! Qu'allait-il faire chez le maréchal. »

En même temps il descendit à l'étage où se trouvaient Jeanne de Piennes et Loïse… Quant au chevalier, il chercha un coin obscur du grenier afin qu'elles ne le vissent point, lorsqu'elles traverseraient pour entrer dans la maison de Ramus.

François de Montmorency était demeuré immobile, les yeux tournés vers la porte par où avait disparu le chevalier, se débattant contre cette angoisse dont nous avons parlé, essayant d'adoucir les violents battements de son cœur en le comprimant d'une main. L'homme n'est ni entièrement bon ni entièrement mauvais. Et nous devons dire qu'à cette minute, dans cette belle âme, se glissa une mauvaise pensée.

Il eut la sensation qu'il avait été entraîné dans un guet-apens. Et pourtant, il avait dans le chevalier une confiance sans borne. Mais qui pouvait affirmer, à ces époques sanglantes, que l'ami le plus dévoué en apparence n'était pas un traître, un envoyé de l'ennemi ? Le silence était profond dans la maison, et les minutes s'écoulaient. Ce sentiment de malaise s'accrut au point que le maréchal porta la main à sa dague.

– Qui sait ? murmura-t-il.

À ce moment, la porte s'ouvrit lentement, Jeanne de Piennes apparut. Elle était toujours habillée de ces vêtements noirs qui rehaussaient la tragique beauté de son visage pâle, illuminé par ses deux grands yeux profonds. Elle vit François et s'arrêta comme pétrifiée, les mains jointes, le regard fixe.

Pourtant le vieux Pardaillan l'avait prévenue !… Et il semblait qu'il y eût surtout dans ce regard un étonnement infini, cette sorte d'étonnement qu'on a au moment de mourir. Si nous pouvons parler ainsi, elle s'évanouit dans sa pensée, tandis qu'elle demeurait debout, pareille à une statue du Deuil. Avait-elle conscience de ce qui se passait ? Ce n'est pas certain.

François, en la voyant, fut secoué comme par une furieuse décharge électrique. Il voulut prononcer le nom de Jeanne, et ses lèvres n'émirent qu'un son rauque, inintelligible. Ses yeux s'exorbitèrent comme devant la funeste apparition d'un fantôme ; une buée humide les voila d'un brouillard ; puis, dans le même instant, les larmes commencèrent à couler une à une, lentes et régulières, de ces yeux, tandis que le visage gardait une immobilité de pierre. Et ce fut ainsi qu'il la regarda avec une avidité qui tenait du rêve, où il y avait de l'effroi, de la douleur, de l'amour, de la pitié, oh ! surtout de la pitié…

Il marcha vers elle…

Comme elle, il avait joint ses mains…

Il marcha à petits pas alourdis, appesantis par le poids des pensées qui l'écrasaient…

Il marcha, sans un mot, sans un gémissement, sans un sanglot, tandis que, sur son visage immobile, d'une pâleur de cire, les larmes tombaient une à une, lentes, régulières.

Quand il fut près d'elle, il se mit à genoux, son front se courba jusqu'aux pieds de la statue du Deuil, et alors les sanglots firent explosion dans sa gorge et sur ses lèvres, les gémissements emplirent la salle de leur musique effroyable et divine, et un mot, un seul, un mot qui tremblait, qui criait, qui se lamentait, et qui prenait toutes les formes de l'effroi, de la pitié, éclatait parmi ces gémissements surhumains :

– Pardon… pardon… pardon !…

Combien de temps François demeura-t-il ainsi prosterné ?

Combien de temps l'effroyable parole qui se tordait sur ses lèvres roula-t-elle parmi les cris étouffés, les sanglots et les gémissements ?

Peu à peu, François se redressait…

Ses mains saisissaient les mains glacées de Jeanne…

Puis, de ce même mouvement insensible, comme s'il se fût haussé vers le ciel, il se mettait debout, l'enlaçait de ses bras, son visage était près du visage de Jeanne…

Maintenant, il voulait parler, tout ce qu'il avait dans le cœur voulait s'échapper, il essayait d'agencer ses pensées, de combiner les mots pour dire ce qu'il avait souffert et combien il s'était maudit de son crime, c'est-à-dire de son injuste soupçon…

Et comme il allait parler, Jeanne, d'un mouvement très doux, mit ses deux bras autour de son cou et avec un sourire de pure extase, laissa tomber sa tête sur l'épaule de François…

Ah ! pourquoi François, à cet instant, fut-il saisi d'une terreur étrange ?

Ce mouvement des bras de Jeanne, il le reconnaissait ! Cet enlacement de son cou, il le reconnaissait ! Ce sourire, cette attitude de la tête chérie qui se penche sur son épaule, il les reconnaissait !…

C'était comme à Margency, là-bas, près de la maison de la nourrice, dans la terrible nuit du mariage et du départ !… Même mouvement, même geste, même attitude, même sourire !…

– Jeanne ! Jeanne ! bégaya François dans un délire d'angoisse.

Et ses cheveux se hérissèrent, l'angoisse devint de l'horreur, lorsqu'il reconnut la voix, l'accent, l'intonation que Jeanne avait eue dans la nuit de Margency… cette voix troublée, oppressée, hésitante, expression souveraine d'une joie infinie et d'une crainte timide.

Et Jeanne murmurait.

– Ô mon bien-aimé, tu vas le savoir enfin, le cher secret que je n'ose t'avouer depuis trois mois… Il faut que tu le saches enfin… et puis nous irons ensemble le dire à mon père…

– Jeanne ! Jeanne ! cria le maréchal pantelant.

– Écoute, mon François… écoute-moi bien… cette minute est solennelle… Mon bien-aimé, je suis ta femme, et notre union est bénie…

– Jeanne, Jeanne ! hurla le maréchal.

– Écoute… voici le cher secret, si doux et si redoutable… François, tu vas être père…

Et elle leva vers lui ses yeux purs, ses yeux candides de jeune fille, ses yeux où toutes les pensées humaines s'étaient évanouies, et où ne resplendissait qu'un seul sentiment, pareil à une étoile d'or

qui brille au zénith, dans la nuit de tout… le sentiment qu'elle traduisit dans un adorable sourire par ce mot :

– François, je vais être mère…

Une clameur de désespoir, une imprécation terrible, un mot s'exhalèrent ensemble des lèvres du maréchal :

– Folle !… Elle est folle !

Et il tomba à la renverse, foudroyé, sans connaissance.

Le maréchal de Montmorency venait de retrouver celle qu'il avait tant aimée.

Qu'allait-il advenir de la réunion de ces deux êtres qui se chérissaient, du jeune amour du chevalier de Pardaillan, des grands intérêts et de la lutte engagée entre huguenots et catholiques.

Ce que nos lecteurs connaîtront prochainement.

[1] Estramaçon : ancienne épée large, à deux tranchants.

[2] En 1552, Henri II s’est emparé des Trois Évêchés, Metz, Toul et Verdun. Charles Quint assiège Metz, mais il est repoussé par le duc de Guise (26 décembre). En 1553, il reprend l’offensive, met le siège devant Thérouanne, place forte aux confins de la Flandre et de l’Artois. La ville est prise et rasée.

[3] Le connétable de Montmorency réprima avec une extrême rigueur une révolte populaire contre les impôts, en Saintonge et Bordelais (1547).

[4] Pierre de Ronsard, Sonnets pour Hélène, XLIII (second livre).

[5] On sait que l’i et le j s’écrivent de la même façon en lettres capitales. On écrivait « Iésus » pour Jésus, « Iérôme » pour Jérôme « Ie » pour Je, etc., etc., (Note de M. Zévaco.)

[6] La paix de Saint-Germain (1570) met fin à la troisième guerre de religion.

[7] Noms d’étoiles. (Note de Zévaco.)

[8] Êtes-vous protestant ? (Note de M. Zévaco.)

[9] Toise : ancienne mesure de longueur valant 1,949 mètres. 200 toises = environ 400 mètres.

[10] Mignon : terme sous lesquels étaient désignés les favoris du duc d’Anjou, frère de Charles IX, futur Henri III.

[11] Nil mirari. Formule favorite du poète latin Horace qui conseille de ne se troubler de rien, ni des revers de la fortune ni des menaces de la mort.

[12] Que le lecteur prenne patience. Ce frère Thibaut fera bientôt son apparition dans notre récit. Nous ne croyons pas inutile de dire ici que ce Lubin et ce Thibaut sont justement les mêmes qui eurent l’honneur, sous François 1er, d’être chansonnés par Clément Marot. (Note de M. Zévaco.)

[13] Nous ferons également observer que même lorsqu’ils

s'exprimaient en français, en langue vulgaire, ces poètes en particulier, et les divers personnages de notre récit en général, employaient force termes que nous traduisons en « moderne » au fur et à mesure. De là, de nombreux anachronismes dans la bouche de nos héros. Mais il fallait choisir entre la couleur locale et la clarté ; nous n'avons pas hésité. Comme nous l'avons dit à propos de nos précédents ouvrages, nous visons seulement à donner au lecteur une idée de l'état de nos personnages et, en conséquence, des scènes et mœurs de l'époque où ils évoluent. Le reste ne ferait qu'alourdir la narration. Au surplus, hâtons-nous d'ajouter que nous n'avons d'autre prétention que d'intéresser le lecteur à quelques dramatiques épisodes des temps qui ne sont plus. (Note de M. Zévaco.)

[14] Que nos lecteurs n'auront garde de confondre avec Étienne Marcel. (Note de M. Zévaco.)

[15] Victoires royales lors de la troisième guerre de religion (1569). Voir note 6

[16] Il s'agit de la tour qu'on voit encore à la Bourse du commerce. (Note de M. Zévaco.)

[17] Diane de Poitiers, favorite royale, maîtresse d'Henri II, qui fit construire pour elle le château d'Anet (1499-1566).

[18] Cet hôtel n'a été démoli que vers 1827. Il s'élevait sur l'emplacement actuel du passage de Saint-Avoye. (Note de M. Zévaco.)

[19] Chevalet : ancien instrument de torture.

[20] On sait que le connétable mourut en 1567, c'est-à-dire neuf ans après que cette lettre eut été écrite. Nous aurons à parler de cette mort. (Note de M. Zévaco.)

[21] Vaincu à Moncontour, Coligny battit les catholiques à La Roche-Abeille et à Arnay-le-Duc, avant de signer la paix de Saint-Germain (1570).

[22] Bataille de Saint-Denis. Deuxième guerre de religion.

[23] Bravo : mot italien désignant un assassin à gages.

[24] Le vicomte d'Aspremont, qui joua dans les sanglantes journées de la Saint-Barthélémy un rôle si odieux, était alors âgé d'une trentaine d'années et occupait un poste important dans la maison de Damville. (Note de M. Zévaco.)

[25] Chaise : siège fermé et couvert dans lequel on se faisait porter par deux hommes.

[26] Galimatias prétentieux.

[27] Béranger : chansonnier français de la Restauration (1780-1857).

[28] C'est le vieux nom du duel. (Note de M. Zévaco.)

[29] Jacobins. (Note de M. Zévaco.)

[30] Cordeliers. (Note de M. Zévaco.)

[31] Frères sachats. (Note de M. Zévaco.)

[32] Carmes. (Note de M. Zévaco)

[33] L'usage du crieur des trépassés s'est maintenu jusque sous Louis XIV. Mais cette fonction était généralement confiée à un laïque. (Note de M. Zévaco.)

[34] Quelques-uns écrivent : Kervoer ou Kerver… Le libraire ne se serait-il pas appelé tout bonnement : Cervier ?… On sait, ou on ne sait pas, qu'il fut cause de l'assassinat du pauvre vieux savant Rârnus. Et nom ou surnom, Cervier lui conviendrait assez. (Note de M. Zévaco.)

[35] Place de Grève (actuellement Place de l'Hôtel de Ville).

[36] Montfaucon (village hors de Paris, actuellement Buttes-Chaumont). Deux endroits où avaient lieu les exécutions capitales et où se dressait le gibet le plus célèbre du Moyen Age.

[37] Oreste, héros mythologique grec marqué par la fatalité du destin.


feedbooks